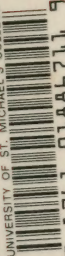



UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01886711 9



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Ontario Council of University Libraries





ŒUVRES
DE
MAINE DE BIRAN

VI

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

ŒUVRES DE MAINE DE BIRAN

PUBLIÉES PAR M. PIERRE TISSERAND

AVEC LE CONCOURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

(Fondation Debrousse et Gas)

Précédemment parus

Tome I. — Le Premier Journal.

Tome II. — Influence de l'habitude sur la faculté de penser.

Tome III. — Mémoire sur la décomposition de la pensée.

Tome IV. — Mémoire sur la décomposition de la pensée,
(deuxième section).

Tome V. — Discours philosophiques de Bergerac.

*La publication des Œuvres complètes
comprendra douze volumes*

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Anthropologie de Maine de Biran ou la Science de l'homme
intérieur, par P. TISSERAND, Docteur ès lettres, agrégé de Phi-
losophie, 1 vol. in-8°.

ŒUVRES

DE

MAINE DE BIRAN

ACCOMPAGNÉES DE NOTES ET D'APPENDICES
PUBLIÉES AVEC LE CONCOURS DE L'INSTITUT DE FRANCE
(Fondation Debrousse et Gas)

PAR

PIERRE TISSERAND

Docteur ès lettres, Agrégé de Philosophie

TOME VI

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE

LETTRES DE VAN HULTHEM A MAINE DE BIRAN, ET
DE MAINE DE BIRAN AU COMTE DE FÉLETZ ET A DE
GÉRANDO. NOTE DE MAINE DE BIRAN AU CITOYEN B***.
LETTRES DE CABANIS A MAINE DE BIRAN. CORRES-
PONDANCE ENTRE DESTUTT DE TRACY ET MAINE DE
BIRAN. CORRESPONDANCE D'AMPÈRE ET DE MAINE
DE BIRAN.

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1930

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

PRÉFACE

La correspondance de Maine de Biran, que nous publions ci-dessous, est en partie inédite. Elle est plus riche en lettres écrites à M. de Biran qu'en lettres de M. de Biran lui-même, et cela s'explique aisément, car elle est presque entièrement tirée du fonds Naville, de Genève. Les papiers de M. de Biran contiennent surtout les lettres qui lui furent adressées; pourtant, à défaut des lettres mêmes qu'il écrivit à de Tracy et Ampère, il reste, de celles qui portent sur les questions philosophiques, des brouillons et des fragments. Nous possédons aussi, d'une autre source, des lettres écrites au comte de Feletz et à de Gérando. Quant aux lettres à M. de Biran, elles proviennent de Van Hulthem, Cabanis, de Tracy et Ampère. Cette correspondance s'étend de l'an VI à l'année 1815. Nous avons réservé pour une publication ultérieure les lettres de Stapfer et la correspondance privée.

Celles que nous publions aujourd'hui correspondent en grande partie à la période où M. de Biran n'écrit pas

son journal, de telle sorte, qu'elles le remplacent à certains égards pour tout ce qui se rapporte à sa vie privée. Elles nous donnent, en outre, sur la formation de sa doctrine philosophique, telle qu'elle est exposée dans l'*Essai sur les Fondements de la Psychologie*, des renseignements que nous ne trouverions nulle part ailleurs. La partie la plus importante est, sans conteste, la correspondance avec de Tracy et Ampère.

INTRODUCTION

I

LETTRES DE VAN HULTHEM A MAINE DE BIRAN ¹⁾

Van Hulthem (1764-1832) fut député de l'Escaut en 1797 au Conseil des Cinq-Cents et, de 1807 à 1809, au Tribunat. Il fut ensuite recteur de l'Académie de Bruxelles, et secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville. M. de Biran le connut au Conseil des Cinq-Cents. On sait qu'alors qu'il était administrateur du département de la Dordogne, il avait été nommé député le 24 germinal, an V. Quelques jours après, il était venu

(1) Nous avons trouvé cette dédicace de Van Hulthem à Maine de Biran, dans la bibliothèque de Grateloup :

A PIERRE MAINE-BIRAN,

Député de la Dordogne au Conseil des Cinq-Cents, savant mathématicien, métaphysicien profond, aimant tous les arts et toutes les sciences, et ce qui plus est, doué de toutes les vertus, dont la belle âme, l'excellent cœur, la candeur, la modestie, la douceur des mœurs, font le charme de tous ceux qui ont le bonheur de le connaître, aimant au-dessus de tout la justice, compatissant aux malheurs de ses semblables, les consolant et les aidant dans leurs besoins, bon père et bon époux, ami vrai et sincère,

CHARLES VAN HULTHEM.

député de l'Escaut, au même Conseil, présente ce Dictionnaire de l'Histoire naturelle comme un fidèle témoignage de l'amitié qu'il lui a vouée pour la vie.

l'An VI de la République.

s'installer avec sa jeune femme à Paris, Hôtel de la Réunion, dans le quartier de Montmartre.

Nous ne connaissons guère Van Hulthem que par ses lettres à M. de Biran dont les manuscrits sont la propriété de M. A. Naville. C'était un homme cultivé, instruit, amateur de tableaux et de vieux livres, dont il avait une belle collection. Avant d'être nommé député, il fut bibliothécaire de la ville de Gand. Il était lié à M. de Biran par la conformité des goûts et des sentiments. Ses lettres, qui vont de l'an VI à l'an X, sont un document précieux non seulement pour l'étude de la biographie psychologique de M. de Biran, mais pour la connaissance du mouvement littéraire, scientifique et philosophique de cette époque.

Il lui arrive d'évoquer le souvenir des treize mois passés avec M. de Biran à Paris et de faire allusion au genre de vie de celui-ci à Grateloup, dans les quatre années qui suivirent.

A Paris, ils consacraient les loisirs que leur laissait la politique et tout le temps qui suivit la dissolution du Conseil des Cinq-Cents à l'étude et à la vie mondaine. Les deux amis suivaient assidûment les cours d'histoire naturelle, de physique, de chimie, ils étaient au nombre des habitués des séances publiques de l'Institut, du Thé Millien où se rencontraient les personnages célèbres de l'époque : vie utile et agréable qui contrastait avec la vie de dissipation que mena M. de Biran à Paris, dans le premier séjour qu'il y fit. Les lettres de Van Hulthem conservent l'écho de ses succès mondains, dus non seulement au charme de sa physionomie, mais aux qualités et à la distinction naturelle de son esprit. Il était poète et musicien à ses heures, jouait de la harpe, et composa, à la prière de Mme de Beyts, plus d'un prélude pour cet

instrument. Les treize mois passés, à cette époque, à Paris, furent probablement les plus heureux de sa vie.

Van Hulthem, dans ses lettres, tient son ami au courant de la vie littéraire et scientifique de Paris, lui raconte les séances de l'Institut, lui parle des nouvelles pièces de théâtre, de ses propres lectures. Quoiqu'il s'intéressât lui-même aux sciences physiques et naturelles et à la métaphysique, ses goûts le portaient plutôt vers les lettres et les beaux-arts. Dans sa retraite de Grateloup, M. de Biran s'occupait surtout de mathématiques et de physique, et ébauchait ses premiers travaux philosophiques. Van Hulthem lui envoie les Mémoires de l'Institut où sont publiés les Mémoires de Cabanis, qui devaient former quelques années plus tard son grand ouvrage sur les *Rapports du physique et du moral*, et les premiers Mémoires de de Tracy. C'est probablement par eux qu'il connut les sujets mis au concours par la Section des Sciences morales sur l'influence des signes et plus tard sur l'influence de l'habitude. Il lui envoie aussi la *Langue des Calculs* de Condillac, le *Novum Organum* de Bacon, les œuvres de Lacroix et de Lagrange.

La philosophie qui leur est commune, à cette époque, s'inspire des principes du stoïcisme : soumission à la volonté de l'Etre Suprême, résignation à ce qui ne dépend pas de nous, poursuite du bien. Une diatribe violente, lue par Dupont de Nemours à l'Institut contre Bonnet, donne à Van Hulthem l'occasion de nous faire connaître leur opinion sur le philosophe genevois. Maine de Biran le tenait en haute estime, comme il ressort de la lecture de son premier journal et de son premier Mémoire sur l'*Habitude*. Il lui emprunte son langage, ses explications

physiologiques de la pensée, mais nous savons que, dès son second Mémoire sur *l'Influence de l'Habitude*, il échappe à son influence, et que même déjà dans les fragments qui nous restent de son travail sur l'influence des signes, il faisait une grande part à l'activité de la pensée.

Sur Cabanis, ils pensaient en commun qu'il a bien observé l'influence de l'organisme sur les sentiments et le caractère; par contre, ils sont frappés du mélange d'erreurs grossières et dangereuses dont ses premiers mémoires sont souillés. Van Hulthem déclare dans un passage que M. de Biran lui avait signalé avant Cabanis l'influence des organes sur les sensations internes. La fin de la correspondance nous donne des détails précieux sur l'accueil fait aux deux Mémoires sur *l'Habitude*, par les membres de l'Institut national, avec lesquels il était en relations.

Ils étaient l'un et l'autre de fervents admirateurs de J.-J. Rousseau. Ils aiment en lui l'ami et le peintre de la nature, et aussi le moraliste qui croit à la bonté originelle de l'homme et la défend contre la corruption des mœurs entretenue par le théâtre et les préjugés sociaux. Van Hulthem partageait les opinions sur le théâtre qu'émet Rousseau dans sa *Lettre à d'Alembert*. Nous n'avons pas la réponse de Biran à cette lettre; mais il est permis de supposer qu'il se fût montré moins sévère pour notre théâtre classique dont il appréciait la vérité psychologique. Il est douteux qu'il eût subordonné l'art à la morale.

En dehors de ces renseignements sur les opinions philosophiques de M. de Biran à cette époque, les lettres de Van Hulthem en contiennent d'autres non moins précieux sur son tempérament et son caractère. Dès cette époque, M. de Biran souffrait de ce que Van Hulthem

appelle des affections nerveuses. Malgré la vie régulière et calme qu'ils mènent à Grateloup, sa femme et lui sont à chaque instant troublés par la maladie. Ces troubles devaient aboutir, en 1804, à une crise violente qui emporta sa femme en quelques jours. Pendant les années qui suivirent, la maladie vague et indéterminée dont souffrait M. de Biran s'aggrava sans jamais se préciser.

Sa droiture et sa bonté furent mises à l'épreuve par des discussions d'intérêt avec son frère ; mais jamais l'extrême délicatesse de sa sensibilité n'affaiblit son courage. Lorsque le Conseil des Cinq-Cents fut dissous par le coup d'Etat du 18 fructidor, M. de Biran fit preuve à cette occasion, en rédigeant une protestation énergique qui devait être publiée dans la France entière, d'une force morale dont son ami Van Hulthem le félicite. Cette protestation ne put paraître ; ce qui valut sans doute à son auteur la liberté de rester à Paris, un an encore, jusqu'au 1^{er} vendémiaire, an VI (1798).

Les dernières lettres montrent que Van Hulthem se faisait une juste idée de la profession qui lui convenait. Il redoutait pour lui l'administration. Il eût aimé le voir entrer dans l'Université. Il lui conseille de demander le poste de professeur de mathématiques vacant à Versailles.

Il nous a laissé enfin un témoignage précieux sur la ressemblance et la valeur artistique du portrait que Duvivier avait fait de M. de Biran, et qui se trouve aujourd'hui dans le salon du château de Grateloup. Van Hulthem réunissait les deux conditions nécessaires pour l'apprécier. Il connaissait le modèle, et était un amateur instruit et éclairé, dont le goût avait pu se former dans les voyages qu'il fit non seulement dans les différentes villes de son propre pays, mais encore en Italie.

II

LETTRES DE MAINE DE BIRAN AU COMTE DE FÉLETZ

Le 19 prairial an X, Van Hulthem écrivait à M. de Biran : « *Gaudium magnum annuntio vobis*. Laromiguière me dit à l'instant qu'il a parlé à Destutt de Tracy et à Cabanis, deux des rapporteurs, sur la question de l'Influence de l'Habitude ; ils lui ont dit que votre Mémoire est supérieur à tous les autres et qu'il sera couronné en messidor. Ils ont été bien aise d'apprendre qu'il appartenait à un aussi honnête et brave homme ». Le second Mémoire de M. de Biran fut en effet couronné le 17 messidor an X, et M. de Biran vint à Paris, la même année, au commencement de thermidor.

Dès son arrivée, son premier soin fut d'aller voir ses deux juges. Les deux lettres qu'il écrivit à l'abbé de Féletz, quelques jours après son arrivée, le 11 et le 30 thermidor sont extrêmement précieuses pour l'histoire de la philosophie de M. de Biran, car elles permettent de fixer l'origine et la date de ses relations avec les deux membres de la Société d'Auteuil. Ces deux lettres, dont M. de la Valette a publié des extraits dans son ouvrage sur M. de Biran, sont tirées des archives du châ-

teau de Castang. Mme Delpit nous a gracieusement permis, au cours d'un voyage que nous fîmes dans le Périgord, en 1907, d'en prendre copie. L'original fut trouvé dans les papiers de l'abbé de Féletz et communiqué à M. Martial Delpit, dont le père avait été l'ami de M. de Biran, par Mme de Foucault. L'abbé de Féletz devait être, quelques années plus tard, un des principaux rédacteurs du *Journal des Débats*.

Les termes dans lesquels M. de Biran parle à son correspondant de Cabanis et de de Tracy nous montrent que, dès leur première rencontre, il ressentit pour eux la plus tendre sympathie. Ils avaient en commun une sensibilité expansive, l'amour profond de la vérité, un caractère loyal et bon. Les liens qui unissaient M. de Biran à Cabanis furent peut-être plus étroits et plus profonds que les sentiments qu'il éprouvait pour de Tracy. De Tracy était un intellectuel, un analyste, un logicien. Nous verrons que sa logique était très différente de celle de M. de Biran et que, malgré leur bonne volonté, ils n'arrivaient pas toujours à s'entendre. Il y avait du moins un point de doctrine sur lequel il s'accordait parfaitement avec Cabanis, c'était l'influence du tempérament sur le caractère, les sympathies qui lient les âmes entre elles par l'intermédiaire du corps. M. de Biran ne cesse, dans tous ses écrits, de reconnaître ce qu'il doit à son ami sur les influences obscures que nous subissons. A Auteuil, il rencontra d'autres idéologues : Laromiguière, Lebreton, Garat, Daunou, de Gérando. Celui-ci n'avait pas les sympathies de Cabanis et de de Tracy, non seulement à cause de la divergence de leurs opinions, mais des différences de leur caractère. Ils lui reprochaient de se mêler de tout, de se fourrer partout, de se disperser et de s'étendre en quelque sorte

dans ses idées comme dans ses relations et ses occupations au lieu de se concentrer et de circonscrire ses travaux. M. de Biran se défia instinctivement de la sévérité de leur jugement et, ayant rencontré de Gérando à déjeuner chez Pastouret, il le trouva « fort bien et fort honnête ». La sûreté de jugement de M. de Biran se marque nettement aussi dans son appréciation de Laromiguière et de Lebreton qui sont deux amateurs d'idéologie, dont la conversation lui fut plus agréable qu'utile, et de Garat, qui « peut être un bon historien de la philosophie, mais non un philosophe original ».

L'abbé de Féletz, qui avait des préventions contre les idéologues, s'efforça vainement de mettre M. de Biran en garde contre la bienveillance de ses sentiments à l'égard de Cabanis et de Tracy. « Plus je vois les hommes, en question, lui répond celui-ci, plus je me confirme dans la bonne opinion que j'ai conçue d'eux dès le premier abord et si c'est là un effet du présent de la médaille (allusion à la médaille d'or que lui avait décernée l'Institut, pour son prix sur l'Influence de l'Habitude), je crois qu'il durera autant qu'elle. »

III

LETTRES DE MAINE DE BIRAN A DE GÉRANDO

La correspondance de M. de Biran avec de Gérando, découverte par M. le chanoine Mayjonade, dans les archives de Bergerac, et publiée par lui dans la *Revue de Lille*, appartenait à M. Faugère, l'éditeur des *Pensées* de Pascal, qui l'avait probablement reçue lui-même des mains du fils de de Gérando. Ces lettres sont ainsi cotées aux archives de la ville de Bergerac : fonds Faugère premier carton, nos 83 à 101, Maine de Biran (François-Pierre-Gontier), le célèbre philosophe (22 lettres autographes, signées du baron de Gérando, an X à 1823.)

Nous avons trouvé la copie de ces lettres dans les archives de Castang. Avant de les donner à Faugère, le fils de de Gérando les avait communiquées, en mars 1872, à Delpit qui les avait fait copier. Elles sont au nombre de 22 et vont de l'année 1802 à 1823.

Elles présentent, pour la plupart, peu d'intérêt au point de vue philosophique, mais contiennent des renseignements précieux sur la vie de M. de Biran, notamment pendant son séjour à Bergerac.

Maine de Biran avait rencontré de Gérando à Paris,

en 1802, à un déjeuner chez Mme Pastouret. Il ne le connaissait jusque-là que par son *Mémoire sur l'influence des Signes*, et le jugement sévère de Cabanis et de Tracy. L'impression qu'il remporta d'une conversation de quelques heures lui fut très favorable et se marque dès sa première lettre. Il est permis de supposer qu'aux sentiments sincères d'estime pour le philosophe et d'amitié pour l'homme, s'ajoutait le désir de se concilier la bienveillance d'un personnage parvenu à la notoriété, et qui devait s'élever, sous l'Empire, à de hautes situations. Nommé, en 1806, secrétaire du ministre de l'Intérieur de Champagny, plus tard administrateur des États pontificaux, de Gérando avait toute la confiance de Napoléon, si sévère pour les idéologues, en qui il pressentait des adversaires du pouvoir personnel. Il avait plus de souplesse dans le caractère que Cabanis et de Tracy. Il mit, en plus d'une circonstance, son influence politique au service de M. de Biran. C'est lui qui semble l'avoir fait nommer au poste de conseiller de Préfecture de Périgueux, le 13 mars 1805, et plus tard, le 30 janvier 1807, à la sous-préfecture de Bergerac. M. de Biran plaça sous son patronage l'établissement d'instruction qu'il fonda sur le modèle des Instituts de Pestalozzi. Mais c'est en vain qu'il sollicita son appui pour la préfecture de Rodez, et ensuite au rectorat de l'Université. Il ne dépendit pas sans doute de son protecteur et ami de lui faire obtenir l'un ou l'autre de ces postes importants. Plus tard, accusé par des rapports faits à la police de fomenter des complots, de soulever les nobles de son arrondissement contre le gouvernement impérial, c'est encore à de Gérando qu'il s'adresse pour sa défense. Sous la Seconde Restauration, leurs relations d'amitié continuèrent et ne firent que se fortifier. Nous

en avons la preuve, non seulement dans le ton affectueux de leur correspondance, mais dans le fait que de Gérando offrit comme cadeau de noce à son fils d'entretenir à sa charge deux jeunes aveugles du département de la Dordogne, que les deux époux choisiraient eux-mêmes, et auxquels serait donnée à Paris l'instruction appropriée à leur infirmité.

C'est sur leur amour commun de la philosophie que s'étaient fondées leurs premières relations. Il serait bien étrange que les premières lettres de Maine de Biran ne conservassent aucune trace des conversations et des discussions dont elle fut l'objet.

Leurs premiers écrits philosophiques furent des mémoires académiques. Tous les deux remportèrent le prix dans des concours différents institués par les Académies de France, de Berlin, de Copenhague. Maine de Biran, à son retour de Grateloup, en 1798, avait formé le projet de concourir sur l'Influence des Signes, mais il ne put achever son mémoire à la date fixée; il nous en reste des fragments que nous avons publiés dans le *Premier journal*. De Gérando, qui était à cette époque officier de chasseurs, en garnison à Colmar, obtint le prix. M. de Biran reconnaît, dans une note de son second Mémoire sur l'*Habitude*, tout ce qu'il doit à l'ouvrage de de Gérando sur les *Signes*. « La théorie lumineuse que nous a donnée cet auteur estimable sur la formation des idées abstraites et complexes de différents ordres, sur la distinction de leurs qualités ou propriétés diverses, sur les formes de nos jugements abstraits, m'a été très utile dans cette dernière partie de mon travail. » Et plusieurs années après, il rappelait, dans une note marginale de l'exemplaire imprimé de son ouvrage, « ses remarques sur les différences qui existent entre les habitudes nées de

l'écriture hiéroglyphique et de l'écriture alphabétique » (p. 221).

De retour à Bergerac, en l'an XI, après son voyage à Paris, il écrit à de Gérando pour lui exprimer l'estime intellectuelle qu'il a pour ses idées et la crainte que la lecture de son Mémoire sur l'*Habitude* ne lui ait laissé croire que son auteur était prévenu en faveur du matérialisme... Nous savons les transformations qui s'étaient opérées dans ses idées et leur expression, non seulement du *Premier mémoire* au *Second*, mais du manuscrit présenté à l'Institut au mémoire imprimé. Il craint même que ses corrections ne suffisent pas à éclairer le public sur sa véritable pensée. Les précisions qu'il donne à ce sujet dans sa lettre à de Gérando montrent que, dès cette époque, il est en pleine possession de l'idée maîtresse de sa première philosophie, à savoir la distinction de la sensation et de la conscience, c'est-à-dire de la pensée. Dans l'Introduction aux *Essais d'Anthropologie* il ne s'exprimera pas avec plus de netteté sur ce point. La distinction de l'âme et du corps consiste, pour lui, dans celle de la faculté de percevoir et de la faculté de sentir. Ce qui explique sa crainte qu'un malentendu puisse naître dans l'esprit du lecteur, ce sont les passages visiblement inspirés par la lecture de Cabanis et de Bonnet où il compare la différence des deux facultés, de mouvoir et de sentir, à celle qui existe entre un rameau principal et le tronc de l'arbre ou, ajoutait-il, entre deux arbres jumeaux qui se tiennent et se confondent dans la même souche. Cette première correction ne lui apparaissait déjà plus suffisante. Tandis que la sensation s'explique par le jeu des organes, la perception suppose l'irruption en nous d'une force hyperorganique : ce sont des faits d'ordres différents. Toute conscience,

c'est-à-dire toute attribution au moi, de ses états et de ses opérations, implique l'action de l'esprit sur le corps.

De Gérando rendit compte dans la *Décade philosophique, littéraire et politique* (an XI, p. 77), de l'ouvrage de Biran. Il y établissait un rapprochement, en partie exact, entre la division des phénomènes psychologiques de Biran et celle des phénomènes physiologiques de Bichat. M. de Biran, dans son prochain Mémoire, indiquera les différences qui séparent son point de vue de celui du grand physiologiste qu'il avait pressenti.

Dans l'*Histoire comparée des Systèmes de philosophie relativement au principe des Connaissances humaines*, que de Gérando dédia à l'Académie de Berlin et qui n'est que le développement du *Mémoire sur la Génération des connaissances humaines* qu'elle avait couronnée quelques années auparavant, M. de Biran puisa toutes les connaissances qu'il avait de la philosophie allemande post-kantienne. Il s'acquitta publiquement, dans une note du *Mémoire sur la Décomposition de la Pensée*, de la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers lui. Cousin utilisa la méthode suivie par de Gérando, pour réunir, classer et interpréter les textes de l'histoire de la philosophie ; bien plus, il s'est inspiré de sa conclusion sur la nécessité de choisir entre les théories extrêmes, empirisme et rationalisme, une doctrine moyenne qui fait leur part respective dans la connaissance aux sens et à la raison. M. de Biran se ralliera lui-même à cet *éclectisme*, mais le point de vue où il se place est si original, ses idées sont si cohérentes entre elles, qu'on ne saurait l'accuser de plagiat.

Les éloges qu'il adresse à de Gérando ne l'empêchèrent pas de marquer avec force un point sur lequel il ne pouvait être de son avis. Il lui écrit le 22 juillet 1804, pour

rectifier l'opinion qu'il lui prête, de partager les idées de de Tracy sur l'origine de l'idée de mouvement.

De Tracy prétendait que la connaissance d'un objet extérieur suppose trois choses : 1^o le mouvement, 2^o la sensation de ce mouvement, 3^o la volonté de se mouvoir. De Gérando répond que le toucher passif, par exemple la pression d'un corps étranger sur le nôtre, dans l'état de repos, suffit à nous avertir de l'existence des corps externes et que la conscience nous donne, dans ce cas, deux sentiments distincts, celui du moi et de quelque chose d'étranger au moi. Il prétend en second lieu que tant que nous n'avons pas l'idée de l'existence des corps, nous ne pouvons avoir celle du mouvement, car dans l'idée de mouvement il entre toujours quelque chose de relatif, qu'un corps ne se meut que par rapport à un autre supposé fixe, à l'égard duquel il change de situation, qu'il n'y a pas, par conséquent, de sensation primitive de mouvement, qu'on ne sent pas le mouvement, qu'on le juge. Si nous n'avons pas la sensation primitive de mouvement, nous n'avons pas non plus celle d'action; si notre main erre sur une surface continue par un mouvement prolongé, on ne saurait déterminer si c'est nous, ou la surface qui se meut, dans le cas où nous n'avons pas de point fixe auquel on puisse rapporter le mouvement.

Nous verrons qu'Ampère partageait les idées de de Gérando sur l'origine de la sensation de mouvement.

M. de Biran est d'accord avec de Tracy sur un point, c'est qu'on ne saurait assimiler la sensation de notre propre mouvement à celle d'un mouvement étranger, dont nous ne jugeons en effet que relativement à un point fixe. Un aveugle qui meut son corps n'a-t-il pas,

sans point fixe, l'impression du mouvement ? Et bien loin que le mouvement, pour être net, suppose la connaissance des corps externes, c'est par son mouvement que l'aveugle distingue les parties de son corps, selon qu'elles résistent plus ou moins à son action. La sensation de l'effort suffit pour faire connaître au moi son action et la résistance ou l'inertie du terme auquel elle s'applique. Nous savons, par un sentiment tout intime, qu'un mouvement est libre ou contraint. Nous distinguons de même les mouvements volontaires et les mouvements spontanés.

Ce point établi, M. de Biran oppose à de Gérando les principes qui lui sont propres. Il est bien vrai sans doute, comme l'affirme Bouterweck, comme l'affirme de Gérando lui-même, que les idées du moi et du non-moi sont contemporaines et inséparables, mais leur origine n'est pas, comme le croit de Gérando, dans les impressions passives de la conscience ; elle est dans le sentiment de la causalité du moi, c'est-à-dire d'un effort limité par la résistance de muscles, et c'est là, dans cette expérience primitive, que le principe de causalité a sa véritable source.

En dehors des deux mémoires sur l'*Influence des Signes* et sur la *Génération des Connaissances humaines*, qu'il développa le premier en trois volumes et le second en quatre (ce qui faisait dire à Sainte-Beuve que c'est un de ces écrivains filant comme le macaroni, s'allongeant indéfiniment sans se rompre) de Gérando n'écrivit plus, comme traité philosophique, qu'un *Traité des méthodes* qu'il adressa à l'Académie de Stockholm. Il consacra tout le reste de son existence (1804-1841) à des écrits moraux et pédagogiques.

Il s'occupa de l'éducation des sourds-muets et écrivit

plusieurs ouvrages sur ce sujet. M. de Biran avait toujours eu la curiosité des observations et des expériences précises. Il note, dans une lettre à de Gérando, les difficultés que soulève ce genre d'expériences, notamment celle d'obtenir des aveugles nés des réponses exactes sur ce qu'ils éprouvent.

IV

LETTRE DE MAINE DE BIRAN AU CITOYEN B***

Nous publions ici la lettre adressée par M. de Biran au citoyen B***, auteur des deux premiers extraits de l'ouvrage de MM. Bichat et Buisson, intitulé *De la Vie et de la Mort* insérés dans le 1^{er} numéro de la *Bibliothèque médicale*, de prairial, an II.

Cette note ne contient rien que nous ne connaissions déjà sur les rapports et les différences de la doctrine de M. de Biran avec celle de Bichat. Elle a été écrite dans l'intervalle qui sépare prairial an XI de la date de l'achèvement du *Mémoire sur la Décomposition de la Pensée*, c'est-à-dire probablement de la fin de 1803 ou du commencement de 1804. Tandis que Bichat distingue la sensibilité organique de l'animal, Maine de Biran les confond ou du moins ne voit entre elles qu'une différence de degrés, en tant qu'elles ne comprennent que des impressions passives, affectives, séparées de la personnalité; et il leur oppose la faculté de percevoir, qui a pour origine directe le cerveau et pour terme les organes. La faculté de percevoir est liée à la motilité

dont le principe est dans le cerveau, mais au lieu que pour Bichat le cerveau s'y borne à réagir à des impressions venues des organes; pour M. Biran, il prend l'initiative de l'action. M. de Biran admet deux sortes d'activité cérébrale : l'une forcée ou déterminée, l'autre libre, où le cerveau sert d'instrument à une force hyperorganique. Bichat, dans *La Vie et la Mort*, n'admet que la première. Est-il sûr que s'il eût vécu, il eût fait lui-même cette distinction ? M. de Biran le croit. Le point de vue de Bichat est d'un physiologiste. S'il eût examiné les mêmes faits en psychologue, il eût vu, pense M. de Biran, l'opposition qui existe en nous, entre les impressions passives, et celles qui sont relatives à l'effort volontaire.

Après avoir comparé sa doctrine à celle de Bichat, M. de Biran avoue à son correspondant sa surprise d'avoir trouvé sous sa plume des critiques tout à fait semblables, à celles qu'il lui avait adressées, si bien qu'il avait d'abord cru les lui avoir inspirées. « Ceux qui, connaissant mon mémoire, liront votre extrait ne pourront s'empêcher de croire que les deux auteurs ne font qu'un ou qu'il y a entre eux des communications intimes. » Mais l'auteur déclare s'être inspiré de Buisson, non de M. de Biran. La question serait donc d'expliquer l'unité de vue qui existe entre ceux-ci. En tout cas, M. de Biran a bien tiré de son propre fonds ses idées, puisque, lorsque le premier Mémoire sur l'*Habitude* fut déposé dans les archives de l'Institut national, l'ouvrage de Bichat sur *La Vie et la Mort* n'avait pas encore été publié. Il ne saurait donc être le plagiaire d'un de ces deux auteurs.

Biran tient à le constater, pour que, s'il reprend un jour, comme il en est dès maintenant certain, le dévelop-

pement de ses idées fondamentales, on ne l'accuse pas de les avoir puisées à des sources étrangères, et, avec la politesse qui le caractérise, il se borne à se féliciter de s'être rencontré avec des savants beaucoup plus recommandables que lui.

LETTRES DE CABANIS A MAINE DE BIRAN

Il semble que Maine de Biran n'ait pas connu pendant son séjour à Paris, comme membre du Conseil des Cinq-Cents et dans les mois qui suivirent, la Société d'Auteuil.

Ce n'est que pendant son troisième séjour, c'est-à-dire pendant le voyage qui suivit le couronnement de son Mémoire sur l'*Habitude*, qu'il fit connaissance avec Cabanis. « Je n'eus rien de plus pressé, écrivait-il à l'abbé de F'elletz, que d'aller voir les citoyens Cabanis et Destutt de Tracy » (les deux examinateurs principaux de son ouvrage). « Ils demeurent à Auteuil près Paris et vivent ensemble dans la plus grande intimité. Je fus reçu comme un frère, comme un ancien ami. Je connaissais l'esprit et les talents de ces deux hommes. Leur cœur vaut encore mieux. Cabanis est un homme d'environ 45 ans. La vivacité et la sensibilité se peignent dans son regard prévenant, officieux, ouvert, sans morgue scientifique, sans prévention, ami chaud de la vérité qu'il recherche et qu'il a l'air de demander à tout ce qui l'environne. » Et lorsque son ami de F'elletz le met en garde contre les préventions qui ont pu naître, en leur faveur, de la bien-

veillance qu'ils lui ont témoignée en décernant le prix à son mémoire, M. de Biran proteste avec véhémence. « La manière de vivre simple et patriarcale de nos deux philosophes, le bonheur de tout ce qui les environne ne me laissent aucun doute sur leur caractère. Quant à leur amour de la vérité, que vous voulez soumettre au creuset de l'analyse, j'ai jugé qu'ils étaient sincères à l'air de modestie et de candeur dont ils profèrent leurs opinions, à celui de déférence et de bonne foi dont ils accueillent les objections de ceux qu'ils avaient quelques droits de traiter comme inférieurs. » Simplicité, générosité, profond amour de la vérité, de l'idéologie à laquelle, dit-il, ils s'intéressent par-dessus tout, parce qu'elle doit selon eux changer la face du monde et réaliser l'unité et le bonheur de l'humanité : voilà les principaux traits du portrait que nous en fait M. de Biran.

La vive et profonde sympathie née, dès ce premier contact, devait se fortifier avec le temps et se prolonger en une amitié sincère. Il est facile d'en noter les progrès, dans les termes mêmes dont se sert Cabanis pour peindre à son ami ses sentiments à son égard. Nous en avons le plus touchant témoignage dans la lettre qu'il lui écrivit après la mort de sa première femme. « Mon excellent, mon malheureux ami, votre lettre m'a consterné; je l'ai arrosée de mes larmes. Non, sans doute, il n'est point de consolation pour de telles pertes; leur souvenir pèse sur la vie entière. Mais, après avoir perdu celle qui faisait le charme et le bonheur de votre vie, il vous reste des enfants chers, des images d'elle-même. Vous vous devez à eux. Conservez, ranimez votre courage. Je ne vous dirai point d'écarter des tableaux et des sentiments qui vous oppressent, je vous dirai au contraire de vivre avec toutes les idées de ce que vous avez

perdu. Mais remplissez ses instructions ; sachez vivre courageusement et sagement pour les dépôts sacrés qu'elle vous a laissés en quittant la vie. Il vient un moment où les plus douloureux souvenirs deviennent tendres et doux. Ce moment, la raison et surtout les occupations actives peuvent le hâter. J'oserai vous demander de faire votre travail pour l'Institut. Travailler et travailler utilement est le remède le plus sûr des peines de l'âme. Votre raison élevée, votre âme grande et bienfaisante, vos talents cultivés avec tant de soins et de succès, sont des propriétés dont votre patrie et le genre humain peuvent vous demander compte : en servant la cause de la vérité, vous trouverez encore dans la vie quelques douceurs. Puissiez-vous en trouver dans l'amitié de celui qui vous presse contre son sein et qui se désole de vous savoir si loin de lui.

« Ma femme a pleuré avec moi en lisant votre lettre. »

Cette lettre se passe de commentaires. C'est un pur chef-d'œuvre de délicatesse morale, de finesse et d'humanité. C'est le cœur le plus tendre qui l'a dicté, servi par les ressources de l'expérience morale la plus sûre et la plus profonde. Cabanis appartient, comme Descartes, comme Malebranche, à cette lignée de moralistes qui représentent un des traits les plus originaux du génie de notre race.

Il comprenait admirablement le caractère de M. de Biran, avec lequel il avait de remarquables affinités. « La nature vous a donné, lui écrit-il, une organisation mobile et délicate, principe de ces impressions fines et multipliées qui brillent dans vos ouvrages, et l'habitude de la méditation, dont elles vous font un besoin, ajoute encore à cette exceptionnelle sensibilité (an XI de la République). »

Après la mort de sa femme, M. de Biran dut songer à trouver une situation qui l'aidât à élever ses enfants. Il faillit être présenté candidat au Corps Législatif ; il ne lui manqua que quelques voix, et ce fut par une intrigue du sous-préfet de Bergerac, Prunis, que celui-ci lui fut préféré. Biran s'en plaignit à son ami, le sénateur Cabanis. Or, il se trouva que son rival heureux avait été recommandé à celui-ci, par un de ses anciens maîtres, Berrut, actuellement directeur d'une école secondaire à Bergerac. Cabanis, pris entre deux sentiments, lui répondit avec autant de tact que d'élévation. « Le préfet m'a bien dit un mot de toutes ces menées sourdes et misérables, mais ce qui me fait une peine profonde, c'est d'abord de voir que vous ayez été écarté si indignement et de craindre que mon maître et ami ne se soit laissé entraîner dans ces plans odieux. Au reste, il est impossible que le moment de la justice n'arrive pas pour vous ; il arrivera aussi pour ceux dont vous avez à vous plaindre. Il est dans le cours nécessaire des choses, non pas que les hommes vertueux ne souffrent pas souvent, mais que les coquins soient tôt ou tard punis. »

Cabanis fit tout ce qui était en son pouvoir pour permettre à M. de Biran d'obtenir la situation dont il avait besoin. Son désir eût été de le faire nommer à un poste de l'Instruction publique, à Paris ou du moins dans son voisinage immédiat. On sait qu'il ne put être réalisé.

Sur la philosophie de M. de Biran, sa correspondance contient peu de chose. Cabanis le remercie de la note qu'il avait rédigée, à sa demande, sur les « *Rapports des Mathématiques et de l'Idéologie* », et que M. de Biran, grâce à sa connaissance approfondie de la première de ces deux sciences, était plus en état d'écrire que lui-même,

et sans doute qu'aucun philosophe de son temps. Il en fut si satisfait qu'il insista auprès de lui pour qu'il approfondit cette question. Au sujet du *Mémoire sur la Décomposition de la Pensée*, il lui donne le conseil judicieux d'en réserver quelques détails pour donner plus de jet à l'ensemble, et Biran, dans la nouvelle rédaction qu'il entreprit, suivit fidèlement son conseil. Mais sur le fond du sujet comme sur la discussion qui se poursuivit par correspondance entre de Tracy et lui, Cabanis ne lui cache pas qu'il penche plutôt du côté du premier.

Nous avons, dans les *Introductions* des tomes précédents, indiqué les rapports entre leurs doctrines. Nous y renvoyons le lecteur. On peut les résumer ainsi. Biran est en plein accord avec lui sur le rôle important qu'il convient d'attribuer aux organes dans la formation de ces sensations obscures qui sont à la base de la personnalité et qui ont tant d'influence sur notre caractère et notre destin.

C'est elles aussi qui sont à l'origine de l'instinct. Cabanis a la gloire d'avoir complété sur ce point l'œuvre de Condillac et d'avoir transporté sur le terrain de l'expérience psychophysiologique ce qui n'était chez celui-ci qu'une vue de l'esprit, sans précision et parfois même sans exactitude. Maine de Biran ne cesse de reconnaître tout ce qu'il lui doit sous ce rapport, mais la ligne de démarcation entre leurs doctrines est bien nette. Pour Cabanis, le moral n'est que le reflet et l'effet du physique, qu'il s'agisse de la conscience ou des opérations intellectuelles ou des sentiments moraux. Le cerveau peut prendre l'initiative de certains actes, mais le cerveau, n'étant lui-même qu'un organe, ne peut avoir de liberté. La volonté se réduit au fond au désir et la perception

ne diffère pas par nature de la sensation. Le fœtus a un sentiment de l'existence qui est le germe de la conscience de soi; le droit se réduit au besoin, le devoir au sentiment des besoins d'autrui et au penchant qui nous porte à sympathiser avec eux. Sur le fonds, ils sont par conséquent en désaccord. Toutefois, si M. de Biran ne cessa jamais d'admettre l'existence de la liberté inséparable de celle du moi, à partir de 1815, il la considère de plus en plus comme un pouvoir idéal. Il reconnaît l'impuissance de sa volonté à redresser les égarements de sa sensibilité, il éprouve sur lui-même toute la vérité des observations de Cabanis. En droit et à la réflexion, il se reconnaît libre; en fait, il se sent esclave. Des deux forces qui, par leur union, constituent notre âme, celle que Cabanis a si remarquablement analysée l'emportait de plus en plus sur l'autre; et il se mit à chercher dans la passivité mystique les secours qu'il ne trouvait plus dans l'usage de sa liberté.

VI

CORRESPONDANCE DE DE TRACY ET DE MAINE DE BIRAN

La correspondance de M. de Biran avec Destutt de Tracy a un caractère plus philosophique que les précédentes et contient des discussions d'un très grand intérêt sur les points essentiels, fondamentaux de leur doctrine. De Tracy avait été le rapporteur du *Second mémoire* de M. de Biran sur l'*Habitude*. Il constate que l'auteur a déjà obtenu une mention très honorable au concours de l'année précédente, et qu'il a profité des conseils que lui a donnés l'Institut. Sans en approuver tous les détails et sans admettre qu'on ne puisse lui apporter de nouveaux perfectionnements, le rapporteur jugeait que cet écrit était plein de sagacité et riche en observations fines et profondes, qu'il prouvait beaucoup de connaissances et de talent, qu'il jetait de grandes lumières sur le sujet et qu'il était très capable de faire faire encore de nouveaux progrès à la science.

Dès son arrivée à Paris, Biran s'empressa d'aller voir un juge aussi bienveillant, aussi favorablement prévenu : dans ses lettres à de Féletz, il en a tracé un portrait

vivant : « Tracy est plus âgé (1) ; ce n'est point, comme on l'avait dit, un ancien moine, mais un colonel de l'ancien régime ; il vient de marier sa fille avec le fils du fameux La Fayette. C'est un petit homme très vif, très uni dans ses manières ; il parle bien, a le don de la persuasion et ses discours familiers sont aussi onctueux que ses écrits sont secs. Les deux amis semblent n'avoir qu'une même opinion : ils ne vivent que pour leur ménage et la chère idéologie. »

Dès son retour à Grateloup, M. de Biran lui écrit et ouvre une discussion qui se prolongera jusqu'en 1807. Le ton en est assez vif parfois. De Tracy reproche à Biran avec une certaine amertume de ne pas le comprendre ; mais leur désaccord (en philosophie n'eut pas pour effet de relâcher les liens très forts qui les unissaient, liens d'estime intellectuelle et d'amitié. Ils étaient faits pour s'entendre. Tous deux étaient d'un tempérament maladif ; ils ne s'écrivaient guère sans avoir à se plaindre du mauvais état de la machine. Ils avaient des amis communs, au premier rang desquels se trouvait Cabanis, mais aussi le bon Ampère, et de Gérando. Ils étaient tous les deux amis fervents de l'idéologie. Ils aimaient la vérité pour elle-même. Comme Cabanis, de Tracy fut toujours prêt à mettre son influence au service de M. de Biran, qui, par amitié et reconnaissance, lui faisait expédier du Périgord ses meilleurs produits, une dinde truffée, ou bien une barrique de l'excellent vin de Montbazillac. L'amitié des deux philosophes rayonnait autour d'eux. Biran était l'ami de toute la famille, tendrement unie, de de Tracy.

Il se produisit dans leur carrière commune un événe-

(1) Que Cabanis.

ment qui eût pu séparer deux âmes moins fortement unies. Tous deux concoururent sur le même sujet à l'Académie de Berlin. Ni l'un ni l'autre n'eurent le prix, mais le Mémoire de Biran, s'il ne fut pas couronné, fut distingué. L'Académie engageait son auteur à se faire connaître, lui accordait la faveur d'un accessit, et s'offrait de publier le manuscrit à ses propres frais. On a prétendu que de Tracy fut jaloux des succès obtenus par son ami. Nous n'avons trouvé aucune trace d'un tel ressentiment dans la correspondance que nous avons entre les mains.

Avant le concours, de Tracy lui déclare qu'il aimait trop la vérité et qu'il la préférerait trop à lui-même pour ne pas se réjouir qu'il eût le prix. Et en effet, lorsque le prix eut été décerné, il s'étonne aimablement qu'il ne l'ait pas été à M. de Biran, et se l'explique par des questions de doctrine. Nous avons des lettres de 1805, 1812 et même de 1815, qui prouvent que leur amitié était restée aussi tendre qu'auparavant. S'ils s'écrivent moins souvent, c'est que Biran habite Paris. Puis de Tracy, qui devait vivre jusqu'en 1836, paraît avoir négligé les études philosophiques dans la dernière période de sa vie. On ne le voit pas assister aux discussions philosophiques de la Société qui se réunissait chez M. de Biran. Enfin il était d'une autre école; les divergences entre leurs doctrines qui s'étaient manifestées entre eux de très bonne heure, ne firent que s'accroître avec le temps.

M. de Biran reconnaît dans sa première lettre ce qu'il lui doit; « Vos deux premiers Mémoires de l'Institut et votre *Idéologie*, et maintenant la Grammaire, m'ont fourni, lui écrit-il, avec les Mémoires de Cabanis, le texte de presque toutes mes méditations depuis cinq ans. » Son ami Van Hulthem lui avait adressé à Grateloup les

Mémoires de l'Institut, dès leur publication ; les *Éléments d'Idéologie* ne lui parvinrent qu'au moment où il écrivait la fin du second mémoire sur l'*Habitude*. Il fut étonné et chagriné, dit-il, que dans ses *Éléments d'Idéologie* de Tracy abandonnât ou du moins circoncrivît beaucoup son principe relatif à la motilité pour revenir à la théorie « de la sensation transformée » de Condillac. Il avoue qu'il ne fut pas tout de suite frappé de l'importance du changement et c'est ce qui explique que dans les entretiens qu'ils eurent à Paris, il ne lui ait pas présenté les réserves et les objections qu'il avait à lui faire sur ce point. Nous pensons que la timidité se mêla à la crainte de mécontenter par ses critiques un ancien juge qui lui avait témoigné tant de bienveillance. Mais, dès qu'il fut rentré à Grateloup, il lui fit part avec les plus grands ménagements des raisons qui le tiennent maintenant éloigné de sa nouvelle théorie, telle qu'elle est exposée dans les *Éléments d'Idéologie*. Comme il est resté fidèle à la doctrine des Mémoires de l'Institut, c'est de Tracy lui-même qui est responsable de ses erreurs et qui a par conséquent le devoir de le ramener dans la bonne voie.

La correspondance que nous publions dans la suite est incomplète ; il est facile de s'en rendre compte par les allusions faites à des lettres qui nous manquent ; d'autre part, pour tout ce qui concerne les lettres de Biran, tirées du fonds Naville de la Bibliothèque de l'Institut, elle est extrêmement imparfaite, puisqu'elle se compose de brouillons, souvent dénaturés, sinon dans le fond, du moins dans la forme et le détail ; elle reste pourtant extrêmement précieuse, car elle porte sur deux points fondamentaux de leur doctrine : 1^o sur les principes, 2^o sur la nature du raisonnement.



De Tracy, déclare M. de Biran, avait été d'abord tout près du véritable commencement. lorsqu'il avait dit que le jugement et toutes les opérations intellectuelles commencent avec la motilité: mais dès les *Éléments d'Idéologie*, il retombait dans l'erreur de Condillac qui les considérait comme des sensations transformées, et cette déviation du véritable principe était devenue inévitable, selon M. de Biran, par une confusion commise dans ses premiers Mémoires.

En effet, si de Tracy fondait sur la sensation de mouvement l'origine de la connaissance des choses et des diverses opérations intellectuelles, il admettait pourtant que la statue de Condillac, dès qu'elle éprouve une sensation, a le sentiment de son existence absolue et de ses modes, qu'on ne peut pas sentir une sensation sans savoir qu'on la sent. Toutefois, le jugement d'existence personnelle est le seul que puisse posséder la statue, car les sensations simultanées que la statue éprouve lui apparaîtront une dans leur confusion, tant qu'elle n'aura pas appris à les distinguer en les rapportant à leur cause objective. La position de Biran en face de celle de Tracy, est dès lors bien nette. Pour lui, le jugement d'existence personnelle, comme le jugement de l'existence des choses, est inséparable du sentiment de l'action de la volonté sur nos muscles. La sensation est un état, non un acte, c'est-à-dire un jugement.

Telle qu'elle est présentée dans les Mémoires, la doctrine de de Tracy faisait donc appel à deux éléments hétérogènes. Un esprit aussi rigoureux que l'auteur de la *Logique* ne pouvait rester placé à ce point de vue. Il reconnaît expressément, dans les chapitres VII et VIII de l'*Idéo-*

logie, qu'il a commis autrefois une erreur. Si le moi perçoit ses propres modifications affectives, pourquoi n'aurait-il pas conscience de leur cessation ou de leur changement ? Pourquoi ne distinguerait-il pas dès lors leurs modes successifs ou simultanés ? Eprouver une sensation agréable n'est-ce pas la juger telle ? Et n'est-ce pas, dès lors, quand elle vient à manquer, mais qu'elle se représente à la mémoire, la désirer ? On peut donc dire que le jugement et la volonté coïncident avec la première sensation en l'absence de tout élément moteur.

Lorsque la sensation du mouvement se produira, elle ne sera qu'un nouveau mode de la sensibilité ; on sent son mouvement comme on sent une odeur. Il n'y a pas lieu d'en faire un principe hétérogène au premier. De Tracy, dans sa nouvelle doctrine, revint donc à la théorie de la sensation transformée.

Une autre raison, en dehors du manque d'homogénéité de sa première doctrine, qui le détermina à en changer l'orientation, c'est qu'il crut y apercevoir une contradiction, une impossibilité manifeste. Les corps, avait-il dit, nous manifestent leur existence par la résistance qu'offre leur inertie à l'effort que nous faisons pour les mouvoir. La résistance ne peut donc être conçue sans le mouvement volontaire. Mais la volonté du mouvement suppose la connaissance du mouvement. Pour sortir du cercle, il fallait admettre que l'exécution des mouvements involontaires suffit pour nous apprendre l'existence des corps. De Tracy reconnaît dans les *Éléments d'Idéologie*, qu'un hasard quelconque a pu nous faire faire un mouvement. Une douleur peut nous faire retirer notre bras. De tels mouvements, remarque de Tracy, ne sont d'ailleurs pas réellement involontaires, car il n'y a pas de différence de nature entre le désir

et la volonté. Que le désir soit aveugle ou éclairé, cela ne change rien à sa nature. Ainsi le désir a pu faire naître le mouvement, et ce mouvement s'est heurté à une résistance. La théorie ainsi construite échappe à la contradiction et de Tracy déclare qu'elle lui a permis d'édifier une logique parfaitement conséquente.

Ainsi, après s'être placé au point de vue de la réflexion, c'est-à-dire de la vraie méthode psychologique, telle qu'elle fut pratiquée par Locke, de Tracy retombe dans les procédés conventionnels de Condillac, et ne pouvant trouver le principe de la connaissance dans la conscience, il le chercha, en dehors d'elle, dans le jeu des organes.

L'erreur première de ce philosophe, remarque M. de Biran, c'est d'avoir cru qu'il ne pouvait y avoir de sensation sans conscience de soi. Les états affectifs purs lui apparaissent comme des abstractions, et plutôt que d'admettre l'existence réelle de tels faits, il suppose en dehors de la sensation une vertu sentante, une substance qui a la propriété de sentir. Inconséquence étrange dans une philosophie sensualiste ! On dirait que pour lui la sensation d'odeur de rose réveille, dans la statue, la conscience endormie, le sentiment obscur qu'elle avait d'elle-même et qui serait en quelque sorte inné. Les rationalistes comme Descartes et Leibnitz n'expliquent pas davantage l'origine du sentiment de personnalité, mais du moins ils évitent la contradiction puisqu'ils admettent des idées innées ; la conscience de soi, qui est le caractère essentiel de la pensée pour Descartes, peut donc être sans contradiction, sinon en vérité, considérée comme innée. La statue de Condillac n'existe pas pour elle-même mais seulement pour un spectateur extérieur ; et les sensations qu'elle éprouve successivement ne sont que les modes de son devenir, non de sa

conscience. Pour M. de Biran, les sensations pures existent, elles constituent un mode d'existence impersonnelle; elles ne donnent naissance à aucun jugement, à aucune connaissance, quelle qu'elle soit; la comparaison, la mémoire proprement dite, c'est-à-dire la connaissance du passé n'en peuvent donc naître.

La seconde erreur de de Tracy c'est d'avoir supposé que le désir pouvait donner naissance à la sensation de mouvement. La sensation de mouvement, il serait plus exact de dire d'action motrice, est liée à la sensation de résistance, mais il ne peut y avoir de résistance proprement dite qu'à un mouvement voulu. On ne peut identifier le mouvement libre avec les mouvements instinctifs de l'enfant : c'est bien ce que de Tracy avait admis dans son premier *Mémoire*; ce qui a vicié sur ce point sa doctrine, c'est l'erreur qu'il a commise sur l'origine du jugement d'existence personnelle.

Biran ne se borne pas à critiquer les idées de son ami, il lui oppose les siennes, en le suppliant de lui en montrer le point faible. Il ne fait que résumer la thèse soutenue dans le *Mémoire sur la Décomposition de la Pensée*, sur la distinction de l'affectibilité et de la motilité, reliée elle-même à la distinction aperçue par Bichat de deux vies, la vie organique et la vie animale. La première a son principe dans le jeu des organes, le cerveau n'y a pas d'initiative, mais intervient par sympathie; la seconde dérive de l'action d'une force hyperorganique, la volonté à laquelle le cerveau lui-même sert d'instrument. La première lueur de la conscience coïncide avec les premiers mouvements volontaires. On sait comment Biran est sorti du cercle où de Tracy resta enfermé. Ce n'est pas par la logique. Le raisonnement ne peut tirer des prémisses que ce qu'elles contiennent. De l'instinct ou

du désir, sans conscience, on ne fera jamais sortir la volonté. Le passage de l'inconscient au conscient se fait par l'apparition d'un élément nouveau, par un saut. L'enfant crie d'abord parce qu'il souffre, puis à force de crier, ses cordes vocales acquièrent une consistance, une fermeté qui oppose une résistance, croissante avec l'âge, à l'action irradiée d'un centre unique. C'est à ce moment que l'enfant prend conscience de l'action par laquelle il s'efforce de la vaincre : l'éclair jaillit soudain à la rencontre de ces deux courants qui dérivent l'un de la volonté, l'autre des muscles.

« Pour saisir, dit M. de Biran, les circonstances de la transformation dont il s'agit, j'ai cru nécessaire de recourir à des signes tirés de la physiologie; notre langue idéologique ne peut exprimer que des états pour ainsi dire absolus, des idées fixées et plus ou moins déterminées d'après notre expérience réfléchie. Mais lorsqu'il faut peindre les nuances intermédiaires, et pour ainsi dire les fluxions d'un état, d'une opération à une autre, les termes sont en défaut, nous nous trouvons embarrassés dans les passages, les limites. et l'expression de la loi de continuité qui règle les modes successifs de notre existence, manquant à nos formules, échappe aussi à notre pensée. Qui donnera à l'idéologie une sorte d'algorithme différentiel? »

Paroles significatives, qui éclairent d'une vive lumière la conception que se fait M. de Biran de la vie intérieure, paroles prophétiques qui annoncent la conception de W. James et de M. Bergson. De Tracy a tort de se réclamer de la logique; *non erat hic locus*. La logique pure, c'est l'identité verbale et la stagnation. La conception que se fait Biran de la conscience s'accorde avec celle qu'il se fera de l'imagination créatrice et de l'ac-

tivité rationnelle, telle qu'elle se manifeste dans le raisonnement.

Ainsi, l'aperception de l'existence personnelle, comme la perception d'une réalité extérieure, est inséparable de l'action volontaire. M. de Biran rétablit sur un autre plan d'homogénéité les principes de la connaissance. Le moi s'apparaît comme un et identique à lui-même. Or, ces deux caractères essentiels du moi ne s'expliquent pas si on le conçoit, avec de Tracy et Cabanis, comme l'ensemble des parties sentantes; son unité s'évaporerait bientôt dans le flux des sensations organiques. C'est l'ensemble des parties qui obéissent à la même volonté. Il déborde dès lors la vie organique, et s'explique par un principe spirituel qui domine la vie cérébrale elle-même. Le sentiment de son identité est inséparable du mode permanent de l'activité volontaire tel qu'il se manifeste dans l'effort. Il ne réside pas plus dans le consensus des sensations organiques que dans l'aperception d'une substance. Nous nous retrouvons le même dans les manifestations successives de cette force singulière, *sui juris*, qu'est la volonté. On ne peut expliquer autrement la mémoire et l'idée de temps qui en est inséparable. Nous retrouvons le moi passé dans le moi présent : c'est le seul terme permanent auquel nous puissions rapporter la succession de nos actes, et qui nous permette de les rattacher à la même durée.

Il est clair que de ce point de vue découle une conception de la grammaire bien différente de celle qu'admet de Tracy. « S'il est vrai, dit M. de Biran, que toutes nos facultés ne soient que différentes manières de sentir ou d'être affecté, on voit s'évanouir la différence entre le langage affectif et l'énonciatif, comme entre les facultés passives et actives. L'interjection renferme en elle une

proposition complète; le verbe ne comprend plus l'idée d'action qui est bien réellement inséparable de celle d'existence personnelle dans un temps, mais tout adjectif devenant un attribut complet par sa réunion intime ou sa juxtaposition au mot « étant » constitue un verbe : tout cela résultant de vos principes d'idéologie comme autant de conséquences nécessaires, il faut de toute nécessité vous accorder les unes si l'on vous passe les autres. »

De Tracy reconnaît dans deux lettres que nous avons conservées, mais qui font allusion à d'autres qui sont probablement perdues, que la doctrine de M. de Biran sur les principes est cohérente et claire. Il déclare même, en quoi il se trompe, qu'il est beaucoup moins éloigné de lui qu'il ne l'avait cru d'abord. Il s'était imaginé que M. de Biran expliquait le sentiment de l'identité personnelle par l'idée abstraite de substance, conception que celui-ci avait toujours énergiquement combattue, que ce soit la conception expressément [avouée et d'ailleurs conséquente à leurs principes de Descartes et de Leibnitz, que ce soit celle sous-entendue, implicitement admise, mais contradictoire de Locke et de Condillac. Le sentiment de l'identité est lié à un fait concret, l'effort musculaire. Le substratum dont parle M. de Biran n'est pas une substance, mais l'aspect permanent du mode fondamental de l'existence personnelle, qui n'est autre qu'une sensation. De Tracy se refuse à considérer ce mode comme constant. La force d'où il dérive ne peut selon lui résulter comme les autres sensations que de notre organisation. Cette force vive, c'est la sensibilité qui sent passivement et activement. Parmi ses sensations, l'être existant a la sensation du mouvement qu'il fait opérer à ses appendices. D'où vient dès lors,

le sentiment de l'identité du moi ? Il vient exclusivement de la mémoire. C'est un fait qu'après avoir éprouvé une sensation, je me souviens de l'avoir éprouvée et que je prolonge mon existence dans le passé par la mémoire, comme dans l'avenir par le désir. Ainsi se compose l'idée des moments successifs de mon existence; c'est d'une manière analogue que nous concevons l'identité des choses dans l'espace.

De Tracy résume ainsi sa doctrine.

« Actuellement il me paraît :

« 1^o Que notre existence ne consiste *pour nous* que dans ce que nous sentons, qu'elle n'est composée que de ses modes, et qu'elle consiste tout entière dans la réunion de tous ses modes, que par conséquent, dès que nous sentons un mode quelconque de cette existence, nous sentons cette existence même.

« 2^o Que puisque les actes simples de la sensibilité sont sentis, on peut s'en ressouvenir; que puisqu'ils paraissent agréables ou douloureux, ils donnent action au jugement; car c'est là un jugement que nous en portons; que, puisqu'on en porte un jugement, ils font naître le désir de les éprouver ou de les éviter, et qu'ainsi ils mettent en activité mémoire, jugement et volonté.

« 3^o Qu'à la vérité, nous sommes encore dans le pur idéalisme; nous ne connaissons encore que notre vertu sentante, nous ne la connaissons encore par opposition à rien, mais nous la connaissons par conscience, nous la sentons et nous pourrions ainsi combiner tous ses modes jusqu'à la plus extrême complication, d'après leurs rapports entre eux, sans que, comme Berkeley l'avoue, il y eût la moindre différence entre ce monde idéal et notre monde réel.

« 4^o Que l'action sentie d'une force contre une résistance

vient nous apprendre non pas le sentiment de cette force existante en nous, ni par conséquent l'existence de nous qui sentons et voulons, mais l'existence de ce qui nous résiste. »

Ainsi, pour De Tracy, si nous avons besoin d'un mode relatif pour connaître autre chose que nous, nous n'avons pas besoin d'autre chose que d'un mode absolu pour connaître le moi, puisque c'est connaître une chose que d'en connaître un mode, et il ajoute qu'il ose croire que quand M. de Biran « croit sentir que des affections simples ont lieu sans qu'il s'y joigne un sentiment de personnalité, c'est que, sans qu'il s'en aperçoive, il fait consister le sentiment de personnalité à se sentir soi et un être distinct et séparé de toute autre chose. » Il n'a pas compris la différence fondamentale qui sépare ces deux ordres de faits. Il a confondu le sentiment de la vie générale ou impersonnelle avec le sentiment du moi. Moi s'oppose nécessairement à non-moi; le sentiment du moi est donc essentiellement relatif. Il n'y a pas de personnalité sans conscience et toute conscience suppose la distinction du moi et du non-moi. C'est cette conception du moi qui détermine la position originale de M. de Biran dans la philosophie française. Je ne puis dire moi que si je m'oppose à l'univers; il a donné une interprétation nouvelle du « *roseau pensant* » de Pascal.

De Tracy se trouve naturellement placé comme Descartes, après le *Cogito*, au point de vue de l'idéalisme. L'être sentant existerait pour lui avant de se heurter à une résistance: le sentiment de son existence est indépendant de celui des choses et il pourrait supposer qu'elles n'existent pas sans cesser pour cela d'admettre que lui qui sent, en tant qu'il sent, existe. Il n'en

est pas ainsi pour M. de Biran, et le doute ne peut pas plus porter pour lui sur l'existence des choses que sur la sienne propre, puisqu'il ne se connaît lui-même que dans son opposition à une réalité étrangère. En maints endroits de ses écrits, M. de Biran oppose sa pensée à celle de Berkeley dont de Tracy avoue se rapprocher.

* * *

Cette opposition fondamentale des deux philosophies se retrouve dans la deuxième partie de la correspondance qui porte sur la nature du raisonnement, c'est-à-dire sur la logique.

De Tracy oppose sa logique à celle de Condillac dont il est, dit-il, l'élève, non le disciple, mais il s'accorde avec lui dans les critiques qu'il adresse à la logique d'Aristote.

Aristote a réduit le raisonnement au syllogisme. Il distingue dans le syllogisme un grand terme et un petit terme, et prétend montrer que ces deux termes sont égaux entre eux parce qu'ils sont égaux à un troisième. Pourquoi dès lors les appelle-t-il grand et petit ? cela est contradictoire. Si sa théorie ne rend pas compte de la conclusion du syllogisme, elle n'explique pas davantage les prémisses. Voyant que les idées générales comprennent les idées particulières dans leur extension, il a cru que les premières sont la base de nos connaissances et la source de toute vérité et de toute certitude. Mais il n'explique pas ce qui constitue la vérité des prémisses, puisque dans un jugement il n'y a pas de troisième terme. En réalité, dans tout jugement, les deux idées comparées sont nécessairement égales en extension. L'attribut n'en a pas d'autre que celle du sujet. Si on

envisage ces idées non plus sous le rapport de l'extension mais de la compréhension, c'est l'idée particulière qui renferme toujours l'idée la plus générale.

Pour Condillac, le raisonnement n'étant qu'une suite de jugements, c'est la répétition du même acte et non pas une opération distincte de celle de juger. Or, tous nos jugements sont des espèces d'équations algébriques ; nos raisonnements sont donc des suites d'équations. Les deux idées comparées dans une équation et dans un jugement juste sont identiques, sinon totalement, du moins partiellement. Le syllogisme n'est donc que la forme du raisonnement, non le raisonnement, lui-même. Sous l'appareil des prémisses et de la conclusion il n'y a que le mécanisme parfait de l'identité. Toute la force de la démonstration est dans l'identité. Tout raisonnement part de quelques données et cherche à en tirer des propositions inconnues. Pour cela, il ne faut que poser des équations en nombre égal à celui des inconnues et, par des traductions successives, sans quitter l'évidence sensible, donner des formes diverses à la même idée, de façon à ramener le complexe au simple et dégager les inconnues. Il ne faut donc pas dire que le petit terme est compris dans l'extension du grand, puisque l'un est identique à l'autre. Quand on raisonne sur des nombres, l'identité est plus visible, elle se nomme alors *égalité* ; elle n'en existe pas moins quand on raisonne sur les autres espèces d'idées : l'esprit va toujours du même au même. L'inconnu est évidemment distinct du connu, dans l'esprit, tant qu'il ne lui est pas identifié, mais il lui est identique dans les choses. C'est ce qui explique que toutes les propositions identiques ne sont pas des propositions frivoles. Quand j dis $6 = 6$ j'énonce une proposition frivole. Il n'en est pas de même

pour l'enfant qui découvre que $4 + 2 = 6$. D'une manière générale, pour une intelligence infinie qui embrasserait d'un seul regard toute la série des équations, il n'y aurait nul progrès. Il n'en est pas ainsi pour une intelligence finie comme la nôtre qui s'exerce dans la durée et parcourt d'une marche plus ou moins rapide toute une série d'équations partielles. Laromiguière reprendra les idées de Condillac et ne verra pas de contradiction à soutenir que, dans le raisonnement, l'esprit passe de l'*idem incognitum* à l'*idem cognitum*.

De Tracy s'accorde avec Condillac sur deux points, comme le fait remarquer M. de Biran à son correspondant qui lui avait affirmé, au risque de se contredire, d'une lettre à l'autre, que sa logique ne s'accordait pas plus avec celle de Condillac qu'avec celle d'Aristote.

Comme Condillac, il admet que le raisonnement doit commencer par le terme ou l'idée particulière la plus complexe et non par l'idée générale qui n'offre aucune prise à l'analyse et même aucun motif à l'examen, puisqu'elle se pose comme vraie. Par conséquent, sa théorie se fonde également sur le grand principe de l'analyse. En second lieu, les deux théories n'admettent qu'une seule sorte de raisonnement, qu'il s'agisse de comparer les idées entre elles, ou les idées aux faits. Dans les deux cas, il ne s'agit que de tirer du sujet, qui est une idée particulière, les éléments qu'il contient.

De Tracy ne conteste pas ces points de ressemblance, mais il n'en prétend pas moins qu'il existe entre sa théorie et celle de Condillac des différences fondamentales. Tout raisonnement ne se réduit pas pour lui à une suite d'équations.

Tout raisonnement mathématique n'est au contraire qu'une forme spéciale de raisonnement. Dans l'équation,

l'attribut exprime l'égalité d'une certaine quantité à une autre; dans les autres sortes de raisonnement, il énonce qu'une certaine qualité est contenue dans un sujet. Le rapport de contenant à contenu n'est pas un rapport d'égalité. Si je dis qu'un arbre est beau, cela ne signifie pas que l'idée de beauté est égale à celle de l'arbre. Même dans ces jugements qu'on nomme équations, l'identité n'existe pas entre les deux membres, puisqu'ils sont exprimés en termes différents, ce qui implique que leurs idées n'ont pas été formées de la même manière. De Tracy va plus loin encore. Il n'accorde pas l'identité des termes dans l'expression $x=x$, car, dit-il, s'il est vrai que le prédicat marque non l'être, mais la manière d'être, quand je dis que x prédicat est identique à x sujet, j'énonce une certaine qualité d' x entre beaucoup d'autres qui appartiennent à ce sujet. Enfin, aux yeux de de Tracy, Condillac n'évite pas la difficulté en déclarant que l'identité de l'attribut au sujet est une identité partielle. L'identité est complète ou elle n'est pas. Identité partielle signifie donc une identité complète qui n'est pas complète. Quand Condillac dit que l'inconnu est identique au connu, il affirme au fond cette propriété contradictoire que le néant a l'être; car ce qui n'est pas objet de sensation présente est un pur néant.

Pour de Tracy, le raisonnement ne consiste pas dans une série d'identités. Chaque fois qu'on porte un jugement d'une idée, c'est un élément de plus qu'on y fait entrer en le lui attribuant. C'est ainsi qu'une idée simple devient complexe. « Quand je veux voir si l'or est fusible, il faut que je me procure des impressions dont je puisse conclure que je dois ajouter à l'idée de l'or celle de fusible, la lui attribuer, et puis je lui attribuerai celle de pouvoir être converti en monnaies et bijoux. » L'acte

de juger, et par suite de raisonner, consiste à le voir explicitement, et ce jugement sera vrai, si elle y était implicitement contenue. A la distinction du connu et de l'inconnu, de Tracy substitue celle de l'explicite et de l'implicite, comme au jugement d'identité le jugement de compréhension, c'est-à-dire du contenant au contenu.

Dans les objections que M. de Biran adresse à de Tracy, il faut distinguer celles qui portent contre sa conception particulière de la logique, et celles qui visent la doctrine qui lui est commune avec Condillac.

L'objection que fait de Tracy à Condillac, à savoir que l'inconnu étant un néant ne peut être identique au connu, se retourne contre lui. Puisqu'il n'admet pas l'existence objective des idées, quel sens peut avoir cette appréciation que le sujet renferme implicitement des qualités que l'esprit découvrira plus tard et affirmera explicitement lui appartenir? Des qualités implicites, tant qu'elles ne sont pas connues, c'est-à-dire n'existent pas explicitement dans notre esprit, sont comme si elles n'étaient pas, sont un pur néant. « Mais, vous-même, monsieur, lui écrit M. de Biran, quand vous dites que les idées sont comprises les unes dans les autres comme de petites boîtes dans une plus grande ou comme des tuyaux de lunette qui s'allongent successivement, et qu'ainsi le dernier attribut est renfermé dans le sujet, n'entendez-vous pas aussi qu'il y a des idées inconnues renfermées dans une connue? Or, une idée inconnue à celui qui pense n'existe réellement pas; c'est un être de raison, et si l'on ne peut pas dire exactement que ce qui n'existe pas encore est identique à une chose connue, peut-on dire plus exactement qu'il soit compris ou renfermé dans cette chose même? »

L'erreur de de Tracy réside dans sa conception du

jugement. Il n'est pas vrai, dit M. de Biran, qu'un jugement quelconque consiste à voir une qualité dans un sujet et, par suite, soit uniquement une analyse de celui-ci. L'esprit peut lier deux notions hétérogènes entre lesquelles il aperçoit, en vertu même de son action, des relations qui ne sont contenues dans aucune d'elles. Quand je dis qu'une chose est égale ou inégale à une autre, cet attribut n'est pas contenu dans le sujet, pas plus que lorsque j'affirme qu'une chose est cause d'une autre. L'esprit établit entre ces idées des relations synthétiques. L'erreur de de Tracy vient de ce qu'il a méconnu la signification du verbe. Une qualité d'une chose ne devient un prédicat de cette chose que lorsque l'esprit, l'ayant reconnu comme tel, le lui attribue. Par le jugement, je pose que cette qualité appartient réellement à une chose, soit comme mode, soit comme effet, soit sous un autre rapport. « L'erreur de M. de Tracy est de confondre sans cesse les modifications simples, considérées dans les objets avec l'acte de l'esprit qui attribue réellement ces modifications à leur sujet individuel ou qui juge qu'elles font partie de ce sujet. Or, le verbe n'exprime pas la simple qualité comme attribut, mais bien l'acte de l'esprit comme attributif ou attribuant, et il faut toujours distinguer cet acte de la qualité exprimée par le simple adjectif. »

S'il y a plusieurs sortes de jugements, il y a nécessairement plusieurs sortes de raisonnements. Sans doute, une fois que l'esprit est en possession des idées et des jugements qui composent ces raisonnements, on peut présenter ceux-ci sous la forme soit d'un syllogisme, soit d'une série d'équations, soit sous la forme unilinéaire qu'emploie de Tracy. On peut déduire d'un sujet, par un sentiment continu d'évidences successives, le fil d'at-

tributs et d'attributs d'attributs, qui en dérivent. « Donnez-moi, disait de Tracy à Biran, l'exemple que vous voudrez et je me charge de lui appliquer cette forme de raisonnement. » Mais ce n'est là qu'une identité artificielle, de pure convention, qui dissimule le véritable mouvement de l'esprit qui raisonne. Le mot raisonnement a l'inconvénient de désigner deux choses très différentes : d'une part, une fonction de l'esprit, et, d'autre part, le résultat de son exercice. La fonction varie avec la nature des idées qu'elle relie. « Malgré tous les efforts pour réduire tous les cas et toutes les opérations du raisonnement à un seul principe, à une même forme logique, il n'en est pas moins vrai que c'est à des opérations intellectuelles réellement diverses que doivent être rapportées : 1^o la formation spontanée de nos premières idées sensibles; 2^o la recomposition régulière de ces idées par autant de jugements abstraits; 3^o la formation actuelle des idées secondaires et simultanées avec les jugements intuitifs qui sont proprement synthétiques; 4^o la déduction de ces idées déjà formées antérieurement, où la mémoire, le rappel des signes remplit l'office que remplissait l'imagination ou le souvenir des sensations dans les idées sensibles. »

Par le premier mode de composition, l'idée s'organise selon les lois de la sensibilité et de l'imagination et à notre insu. Par le second, l'esprit fait un retour sur ses premières idées qui sont naturellement obscures et confuses et prend conscience de leur génération par une analyse et une synthèse. Ce cas rentre dans celui décrit par de Tracy. Ce mode de raisonnement porte sur ce que Biran appelle les *vérités conditionnelles*; la conclusion sera vraie si les prémisses le sont, mais il y a peu de chance pour qu'elles le soient puisqu'elles

dérivent de l'analyse d'une idée formée spontanément, d'après les lois de l'imagination. Il en est tout autrement de la seconde catégorie d'idées créées de toutes pièces par l'activité créatrice ou réflexive de l'esprit, et qui étaient totalement inexistantes avant cette opération, comme il arrive dans les raisonnements mathématiques et psychologiques qui se composent d'une chaîne de jugements intuitifs. Il y a un troisième cas qui se produit : entre des idées déjà formées, l'esprit peut apercevoir des rapports nouveaux : c'est ce que Locke avait justement remarqué. On peut avoir les idées de triangle et d'angle droit, sans voir que les trois angles du triangle sont égaux à deux droits. On peut avoir l'idée de la chute des corps à la surface de la terre et l'idée du mouvement des planètes autour du soleil, sans apercevoir que ce sont deux effets analogues d'une même cause.

Si l'on veut comprendre ce qui constitue l'âme du raisonnement, il ne faut pas prendre comme exemple une équation dont les termes sont posés. Le vrai raisonnement consiste dans toutes les opérations qui aboutissent à poser l'équation. Biran a indiqué ces opérations, variables selon la nature des idées, mais dans toutes, il y a une orientation de l'esprit vers un certain but : le rapport à découvrir ; il y a ensuite le choix des moyens qui conduiront au but. Tantôt, on trouvera ce moyen par la loi de l'association des idées, par analogie ou contiguïté, l'imagination et l'habitude remplacent alors l'entendement ; tantôt l'imagination créatrice intervient, l'esprit procède par sauts, par saillies, c'est ce qui arrive dans les découvertes scientifiques ; tantôt, c'est la mémoire intellectuelle et la réflexion qui nous apportent les idées intermédiaires. Le lien ou le fil qui relie les idées intermédiaires est plus ou moins serré selon

les cas; l'esprit procède tantôt mécaniquement, tantôt par tâtonnement, tantôt par hypothèse, tantôt par réflexion. Le raisonnement est la méthode générale que suit l'esprit dans la recherche de la vérité, mais il varie avec la nature des idées sur lesquelles il porte. Dans les sciences de fait, l'esprit se livre à une série d'opérations distinctes pour observer, classer, induire, expliquer les faits : ce sont là autant de moments successifs du raisonnement. M. de Biran indique clairement ces idées qu'il avait exposées, quelques années auparavant, dans le *Mémoire sur la Décomposition de la Pensée*.

« Les transformations successives par lesquelles s'effectue la liaison des jugements ne sont point déterminées au hasard; il y a toujours un but présent ou éloigné que l'intelligence ne perd point de vue, vers lequel l'attention est fixée et c'est cette idée permanente d'un certain but ou terme final à atteindre qui règle le choix des moyens, l'emploi des signes ou les formes de déduction les plus propres à l'atteindre avec certitude et célérité. C'est ce choix, cette comparaison continuelle des moyens au but qui caractérise surtout la faculté de raisonnement. Là est le complément ou le plus haut exercice de l'activité intellectuelle : la suite des jugements liés est le résultat, non la puissance.

« La mémoire se charge bien de fournir avec chaque terme sa valeur analytique, mais le choix des éléments, la disposition ou l'ordre à donner à leur collection partielle, pour que la série des jugements converge d'une manière plus directe vers la fin, suppose toujours un travail réfléchi qui se fonde sur les facultés du rappel et que les habitudes abrègent ou facilitent, mais qui ne peut non plus leur être exclusivement attribué. Quelquefois pourtant, et lorsqu'il s'agit surtout de déductions

toutes nouvelles, le choix des moyens intermédiaires ou de l'espèce de transformation à adopter, parmi plusieurs qui sont également possibles, se fonde sur des comparaisons si rapides, sur une sorte de tact si prompt, sur des analogies si justes, que la réflexion semble s'identifier avec l'imagination et prendre comme elle un caractère de spontanéité.»

M. de Biran poursuivra ses réflexions sur la nature du raisonnement; ce sera, à maintes reprises, le sujet de ses discussions avec Ampère. Dans l'*Essai sur les fondements de la Psychologie*, il s'expliquera avec une grande précision sur ce point. Mais nous saisissons, dans les objections qu'il adresse à de Tracy, le germe de ses idées. La logique d'Aristote, de Condillac, de de Tracy repose sur une idée conventionnelle et toute verbale; ce n'est pas la logique vivante de l'esprit qui recherche et découvre la vérité. Celle-ci est inséparable de l'activité de l'esprit qui tend son effort vers un but déterminé et y parvient par le choix des moyens appropriés. Raisonner, ce n'est pas tourner dans un cercle d'identités verbales, mais avancer dans la connaissance des choses: c'est la tension énergétique de l'esprit vers un but proposé. La science est une chaîne solide d'idées et de jugements que l'esprit substitue à la multitude confuse de ses représentations sensibles; c'est une création de l'esprit, non arbitraire sans doute, car elle ne supposerait pas plus d'effort dans ce cas que le rêve, mais une traduction méthodique des données des sens dans le langage des idées.

On n'a pas expliqué la théorie biranienne du raisonnement quand on se borne à distinguer deux sortes de raisonnement, le syllogisme qui porte sur les vérités conditionnelles, et le raisonnement mathématique ou psychologique qui porte sur des vérités absolues; car on consi-

dère alors dans le raisonnement, selon le mot déjà cité de Biran, le résultat non la puissance. On n'explique pas en quoi consiste l'acte de raisonner; on ne le résout pas dans ses éléments, choix de la fin, choix des moyens, et les différentes opérations que celui-ci, selon les cas, c'est-à-dire les différents degrés de tension de l'esprit, suppose. Le raisonnement est de même nature que la volonté, et par conséquent que le fait primitif; c'est une synthèse, non une analyse, une création, non une tautologie. Cette création atteint ses formes les plus parfaites dans les déductions mathématiques et psychologiques, qui sont une chaîne de jugements intuitifs.

VII

CORRESPONDANCE D'AMPÈRE ET DE MAINE DE BIRAN

A quelle époque Biran connut-il Ampère et dans quelles circonstances ? Nous ne le savons pas exactement. La lettre la plus ancienne que nous possédions est datée du 11 octobre 1805. Elle fait allusion à des changements qui se seraient produits dans la doctrine de M. de Biran, à la suite de réflexions qu'Ampère lui avait suggérée. C'est probablement au cours du séjour qu'il fit à Paris en 1805, après le couronnement de son *Mémoire sur la Décomposition de la Pensée* qu'il le rencontra. De Gérando servit d'intermédiaire. Ampère avait eu l'intention de prendre part au concours, mais il n'eut pas le temps d'achever son mémoire dont il reste de nombreux fragments. Le sujet, sur lequel ils avaient l'un et l'autre médité, était un terrain commun de discussion, et c'est probablement aux conversations philosophiques qu'ils eurent à cette occasion qu'Ampère fait allusion dans sa lettre du 14 octobre. Ils se connaissaient depuis quelques mois seulement, ce qui explique le ton plus respectueux qu'amical de la lettre; il devait très vite s'attendrir et devenir l'accent de la plus franche et cordiale amitié.

Ils n'étaient pas seulement unis par l'amour de la psychologie, mais la communauté de culture et de goûts. Biran avait toujours manifesté du goût pour les mathématiques et la physique; il était aussi apte à comprendre les travaux scientifiques d'Ampère que celui-ci à s'intéresser aux travaux psychologiques. Mais ils avaient en outre un fond commun de sensibilité. L'un et l'autre avaient eu le malheur de perdre, dès les premières années de leur mariage, leur première femme qu'ils adoraient. Nous savons que leur seconde femme fut également incapable de les comprendre; mais la seconde femme de M. de Biran, qu'il épousa dix ans après la mort de la première, aimait son mari et préféra souffrir de l'éloignement où il la tenait que d'entraver sa destinée. Le seconde femme d'Ampère, fut insupportable et, au bout de quelques mois de mariage, exigea son départ du foyer conjugal. Il y avait entre leurs caractères cette différence qu'Ampère, par distraction, commettait naturellement des maladresses dans la vie pratique, tandis que Maine de Biran avait l'usage du monde, du tact, des prévenances. L'expression, « le bon Ampère » dont se servent dans leurs lettres Cabanis et de Tracy, indique peut-être cette nuance d'étourderie et de naïveté.

L'amitié d'Ampère et de M. de Biran dura toute leur vie. Quand leur correspondance cessa, après l'installation de Biran à Paris, n'ayant plus de raison de s'écrire, ils se virent régulièrement. Ampère était un des membres les plus fidèles de la Société philosophique, qui se réunissait ponctuellement chez M. de Biran.

La correspondance que nous publions ci-dessous a deux sources différentes : le fonds Naville de Genève et le fond Mayjonade. Barthélemy Saint-Hilaire demanda communication à Ernest Naville, en 1865, des lettres

d'Ampère à M. de Biran qui étaient sa propriété; celui-ci les envoya mais ne les revit jamais; on ne sait ce qu'elles sont devenues. Barthélemy Saint-Hilaire les publia sous ce titre : *la Philosophie des deux Ampères* (1). La disparition du manuscrit est d'autant plus regrettable que certaines de ces lettres ne sont pas datées et contiennent des fautes d'impression. Les lettres de Biran à Ampère ont été communiquées par Ernest Naville à Alexis Bertrand, qui les publia dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (2). Nous publions ces lettres dans leur ordre probable d'apparition. Mais comme cette correspondance présente des lacunes considérables, il est souvent extrêmement difficile, sinon impossible, de saisir dans l'échange d'idées auquel ils se sont régulièrement livrés, pendant une dizaine d'années, mais surtout de 1805 à 1812, ce qui revient à chacun d'eux.

* * *

La classification des faits psychologiques

La question mise au concours, en l'an XI, par la classe (3) des Sciences morales et politiques, était formulée en ces termes : « Comment doit-on décomposer la faculté de penser, et quelles sont les facultés élémentaires qu'on doit y reconnaître. » Elle embrassait tout le champ de la psychologie et devait aboutir à un projet de classification des facultés élémentaires de la pensée.

(1) *La Philosophie des deux Ampères*, par Barthélemy Saint-Hilaire, Didier et C^{ie} in-18, 1870.

(2) *Revue de Métaphysique et de Morale*, juillet, septembre, novembre 1893.

(3) On sait que cette classe fut supprimée et que ce fut la 3^e classe de l'Institut (celle d'histoire et de littérature ancienne), qui fut chargée d'examiner les Mémoires déposés sur ce sujet.

Le terme « classification », appliqué à la pensée, pouvait même apparaître plus exact que le terme décomposition, qui semble assimiler la pensée à une réalité composée comme la matière. M. de Biran se sentit préparé par ses travaux sur l'influence de l'habitude à répondre à la question. En effet, l'étude de l'influence de l'habitude l'avait conduit à discerner dans la pensée des éléments passifs et des éléments actifs. Tandis que les sensations passives et les faits qui en dérivent sont émoussés par l'habitude, les opérations vraiment actives se précisent et se distinguent. Pour expliquer des effets aussi opposés, il avait été amené à reconnaître dans la pensée deux sortes d'éléments d'origine et de nature différente. Dans la première partie de son *Mémoire sur la Décomposition de la Pensée*, il sépare nettement ces deux éléments qu'il nomme affectivité et activité, et il s'applique à le retrouver dans l'étude de nos divers sens. Après cette étude analytique des sens, il reprenait dans une étude synthétique les différentes opérations qu'il avait mises au jour : émotion, imagination, mémoire, raisonnement et aboutissait à un premier essai de classification. C'est ce que montrent les tableaux encore embarrassés et confus qui se trouvent adjoints à son travail. La question mise au concours par l'Académie de Berlin l'invitait encore à y réfléchir ; enfin, on peut dire que ce fut l'objet principal de sa correspondance avec Ampère, dont le génie se montre peut-être plus épris, en psychologie, de classification que d'explication. Le résultat de ces méditations devait être condensé dans l'*Essai sur les fondements de la Psychologie* auquel il ne cesse de penser à partir de 1807. Ampère fait plus d'une fois allusion dans la dernière partie de sa correspondance à l'apparition de cet ouvrage qu'il considérait comme

devant être un événement mémorable dans l'Histoire de la philosophie.

Les trois premières lettres d'Ampère et les réponses de Biran, qu'a publiées M. Bertrand, portent sur les états psychologiques qui précèdent la naissance du moi, la distinction qu'il convient de faire entre le moi phénoménal et le moi nouménal, et la nature du sentiment du moi.

Ampère rallie M. de Biran à cette idée que de Gérando, un an auparavant, avait lui-même exprimée dans une de ses lettres, à savoir que la sensation du mouvement n'est pas primitive, comme le croyait de Tracy, mais suppose la perception d'un rapport entre le mobile et un point de repère. Toutefois, sur la sensation musculaire active, qui est la condition primordiale de notre sentiment du mouvement, une différence notable subsiste entre eux.

C'est Biran, Ampère le reconnaît lui-même, qui lui a expliqué la naissance du moi par le sentiment de l'effort, mais sur la manière de l'expliquer, ils sont en désaccord.

Ampère reproche à M. de Biran de confondre le sentiment de l'effort et la sensation musculaire. Quand on meut son bras, on sent la sensation musculaire dans le bras, mais l'effort dans le cerveau. La sensation musculaire, qu'elle soit produite par une cause externe ou par la volonté, est toujours la même. Seulement, quand nous la produisons, il s'établit entre la sensation qu'on ressent immédiatement dans le cerveau et la sensation qui se produit hors de lui un rapport de causalité. La sensation d'effort résulte directement de l'action de la force hyperorganique sur le cerveau, la sensation musculaire, comme toutes les autres sensations, vient au cerveau par le nerf brachial.

Cette explication est très différente de celle de Biran. Si l'action de la force hyperorganique s'arrêtait au

cerveau, elle ne serait pas consciente; il n'y aurait pas de rapport senti entre une cause et son effet. L'effort se sent au moment où il se heurte à une résistance. Le sens de l'effort se confond donc avec le sens musculaire actif. Il existe sans doute des sensations musculaires passives, mais ces sensations, le moi ne les rapporte pas à lui-même. Si la force hyperorganique agit seule contre l'inertie musculaire, la sensation qui en résulte est un fait *sui generis*, très différent de ce qu'il serait si l'impression musculaire était passive.

Le sentiment de notre action motrice, d'où dérive notre idée de cause, ne consiste pas dans un rapport perçu entre deux sensations distinctes, une sensation cérébrale d'effort, et une sensation de contraction musculaire. Cette action est une et indivisible; elle ne se produit qu'au moment de la contraction des muscles. Il n'y a pas de succession ni d'intervalle de durée entre l'effort et la contraction; ils se produisent simultanément. Ce n'est qu'ensuite, par analyse, que nous distinguons les éléments du rapport. La conscience est essentiellement le sentiment d'un rapport, et ce rapport, loin d'être établi, comme le veut Ampère, entre des termes donnés antérieurement, ne peut en être séparé. Ampère, dit M. de Biran, raisonne d'après une hypothèse. D'après lui, les sensations sont ressenties là où se produit l'impression nerveuse qui les détermine; l'effort et les sensations musculaires se présentent donc à nous comme distinctes, et l'esprit juge ensuite que l'une dépend de l'autre qui est en dehors d'elle. M. de Biran oppose à ce raisonnement, fondé sur une hypothèse, le témoignage de la conscience. Ces différences de points de vue ont des conséquences importantes. Pour M. de Biran, nous percevons immédiatement dans son opposition à

notre action une réalité distincte de nous. Cette théorie de la perception immédiate sera vivement attaquée plus tard par Ampère.

Les textes que publie Barthélemy-Saint-Hilaire, après la lettre sur le « Sentiment de l'effort, » et qui ne sont pas datés, nous paraissent être d'une date plus éloignée, probablement 1808, et devoir être placés après cette lettre de 1807 où Ampère parle longuement du cours qu'il vient de faire à l'Athénée de Paris. Il semble bien qu'il fasse allusion à la réponse de M. de Biran à sa lettre, quand il dit : « J'ai beau relire votre grande lettre, j'y vois toujours que vous nommez perception l'union de l'autopsie avec l'intuition. » De même, la lettre qui suit et qui a été intitulée « Système actif et système sensitif » fait allusion à des faits que l'éditeur me paraît avoir mal interprétés. « Venez, venez donc à Paris, avant que j'en parte pour ma tournée, sans quoi je ne pourrai connaître votre manuscrit ni vous faire aucune observation avant l'impression.

« Quant à l'état de mon âme, il est à peu près le même, mais moins insupportable. J'ai éprouvé quelque satisfaction à des recherches de psychologie et de mathématiques, mais le fond de mon existence n'a pas changé. »

Barthélemy-Saint-Hilaire prétend qu'il fait allusion dans cette lettre à la douleur que lui avait causée, deux ans auparavant, la mort de sa femme. Il situe donc la lettre à la fin de 1805. Le manuscrit dont parle Ampère serait, dans cette hypothèse, celui du *Mémoire sur la Décomposition de la Pensée*.

Si, comme nous le pensons, ces lettres sont de la fin de 1807, les ennuis auxquels Ampère fait allusion auraient été provoqués par le désaccord violent qui s'était produit dans son ménage. Il s'était remarié

le 1^{er} août 1806 ; il apprit la naissance de sa fille le 6 juillet 1807, alors qu'il vivait déjà séparé de sa femme, par le portier du ministère. Quant au manuscrit dont parle Ampère, ce serait probablement celui du *Mémoire de Berlin*. Biran avait d'abord eu l'intention d'accepter l'offre de l'Académie de Berlin, de l'imprimer à ses frais ; nous savons, par une lettre de de Tracy, qu'il avait demandé à celui-ci de le lire avant l'impression, de lui faire connaître son sentiment et de lui formuler des critiques. Il avait adressé la même prière à Ampère ; c'est probablement à cette demande que répond la lettre de celui-ci. Ce ne sont là que des conjectures, mais fondées sur une interprétation plausible des faits auxquels il est fait allusion et d'autre part sur les idées qui s'y trouvent exposées. La distinction de l'autopsie et de la synthétopsie est, comme on en peut juger par les lettres qui suivent, d'une date postérieure. Il y a enfin un fait qui interdit, en tout cas, de la situer en 1805. Ampère dit qu'il va bientôt partir pour sa tournée. Il s'agit de ses tournées d'inspection. Or il n'a été nommé inspecteur général qu'en 1808.

Nous avons vu que l'accord de M. de Biran et d'Ampère sur un des points fondamentaux de leur doctrine était plus apparent que réel. Leur désaccord se manifesta plus clairement encore dans la leçon que fit Ampère à l'Athénée de Paris sur la psychologie. Cette leçon était la cinquième d'un cours, moitié mathématique, moitié métaphysique. De Tracy communiqua à Biran le canevas du cours. « Comment, écrivait celui-ci à de Gérando, le 4 avril 1807, est-il possible de parler de telles choses en présence d'un tel public ? Quel défaut des sentiments de convenance ! Je suis extrêmement fâché, pour notre ami et pour la science même, qu'il eût fait

une entreprise aussi malheureuse. J'aurais dû le consoler, mais je n'ai pu m'empêcher de le gronder. Quant au fond des idées, vous pourrez juger vous-même, si vous lisez mon Mémoire de Berlin, combien nous sommes éloignés l'un de l'autre, quoique j'ose dire que nous étions rapprochés en certains points fondamentaux.

Dans cette leçon, Ampère se proposait d'examiner et de classer les phénomènes que présente l'intelligence humaine à la façon d'un naturaliste. Partant de ce fait que l'homme agit et connaît, Ampère distinguait deux classes de phénomènes, ceux qu'il présente comme être agissant et comme être connaissant (les deux classes de phénomènes étant inséparables l'une de l'autre, comme l'a montré de Tracy dans un excellent passage de sa *Logique*, p. 9 et 10, auquel Ampère se réfère).

Dans l'homme agissant, Ampère distinguait des attrait et des répugnances qu'il nomme déterminations et actions. Dans l'homme connaissant : 1^o des idées ; 2^o des coordinations entre ces idées ; et il subdivisait ces quatre ordres en genres qui se correspondent. Dans le tableau

PREMIÈRE CLASSE			DEUXIÈME CLASSE	
Système intuitif ou actuel	Affections d'intuition	Actions spontanées d'intuition	Perceptions	Jugements d'intuition ou d'évidence
Système commémoratif	Affections de commémoration	Actions spontanées de commémoration	Souvenirs	Jugements de commémoration
Système volontaire	Volontés	Actions volontaires	Options	Préordinations
Système créditif	Affections de croyance	Actions spontanées de croyance	Représentations	Jugements de croyance
Système intellectuel	Inclinations	Actions intellectuelles	Conceptions	Combinaisons

ci-contre, les déterminations sont nommées affections.

Dans le développement de ses idées, nous relevons un passage important sur le souvenir qu'Ampère considère comme une connaissance immédiate du passé, et non comme le résultat d'une comparaison et d'une coordination.

Sans relever d'abord ce qu'il y a d'arbitraire dans le choix des mots par lesquels Ampère désigne les différentes sortes de détermination et de connaissance, Biran critique, dans une lettre remarquable par sa netteté et sa précision, le principe de cette nouvelle classification.

Quelque ancienne et générale que soit, en psychologie, la division des facultés de l'homme en deux systèmes, l'entendement et la volonté, Biran se refuse à l'admettre. Il appelle exclusivement volonté la puissance de mouvoir et d'agir et la distingue radicalement du désir, de tout ce qui est passion ou affection dans l'être sensitif. Dès lors, comme il n'y a pas de perception distincte, ni de connaissance proprement dite qui ne soit originairement liée à une action de la volonté, le système intellectuel ou cognitif se trouve absolument fondu dans celui de la volonté. Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut restituer à la volonté sa véritable nature. M. de Biran se refuse donc à ranger dans la même classe de phénomènes les affections sensitives et les mouvements instinctifs qui leur sont subordonnés d'une part, et les déterminations vraiment actives de la volonté d'autre part. S'il est vrai, comme l'a montré de Tracy, que l'action est souvent subordonnée à la passion, il n'en est pas toujours ainsi; en tout cas, l'action volontaire a son principe dans un exercice de la force hyperorganique, absolument indépendant de la sensibilité. Une simple observation

le montre. Aux affections immédiates qui rendent agréable le sentiment de la vie, s'oppose souvent un sentiment intellectuel de peine, comme aux affections organiques de dépression et de mélancolie, une satisfaction intérieure à se sentir dans cet état. Les deux classes fondamentales de faits psychologiques se réfèrent non à la division en système intellectuel et en système actif, mais en système actif et système affectif.

A une époque probablement très rapprochée, Ampère reprend sa classification et la greffe sur la division biranienne en deux systèmes. Dans chacun d'eux, il distingue les phénomènes primitifs, ou phénomènes générateurs, et les traces de ces phénomènes, ou phénomènes conservateurs. D'où la classification suivante, qu'Alexis Bertrand déclare inédite et qu'il publie pour la première fois, sans nous dire expressément où il l'a découverte.

		Phénomènes relatifs					
		aux connaissances		aux déterminations			
Phénomènes relatifs	à la sensibilité	simples :	sensitives	idées	sensitives		
			perceptions	comparatives	affections	comparatives	tendances
		complexes :	primitives	combinaisons	primitives		
			coordinations	sub-séquentes	émotions	sub-séquentes	habitudes
	à l'activité	simples :	spontanée	réminiscences	spontanées		
			autopsie	réfléchies	volitions	réfléchies	sentiments
		complexes :	prévisionnelles	croyances	prévisionnelles		
			déductions	absolues	décisions	absolues	volontés
				générateurs		conservateurs	
				générateurs		conservateurs	

Les critiques que Biran adresse à cette classification, portent surtout sur les phénomènes relatifs à la sensibilité. Elles portent sur le fond et la forme.

D'abord, il reproche à Ampère de n'avoir pas distingué l'intuition de l'affection. Ces phénomènes différent,

puisque les intuitions se projettent naturellement dans l'espace visuel ou tactile, laissent des traces ou images, enfin se coordonnent naturellement entre elles, tandis que les affections sont indépendantes par elles-mêmes de toute relation avec l'espace, et ne laissent pas de trace (il n'y a pas de mémoire affective), enfin, ne se coordonnent pas.

Toute sensation, dit Ampère, est affective et intuitive, c'est une question de degré. Mais l'élément intuitif de la sensation est hétérogène à l'élément affectif et peut se concevoir séparé réellement, comme il l'est d'ailleurs en certains cas. Pourquoi, d'autre part, ranger dans les faits de sensibilité, c'est-à-dire antérieurs à l'autopsie, des perceptions comparatives? Est-ce que la comparaison ne suppose pas un sujet qui compare et qui porte alternativement son attention sur des faits distincts? Et que peuvent être des coordinations subséquentes sinon des coordinations abstraites des termes entre lesquels elles existent; et comment ne pas reconnaître là encore une certaine activité de l'esprit et l'emploi des signes? Les seules coordinations qui appartiennent à ce système sont l'ordre spontané dans lequel se disposent les intuitions de la vue ou du toucher, ordre qui n'appartient du reste qu'à cette catégorie de faits primitifs, non aux affections. L'erreur d'Ampère, selon M. de Biran, provient de ce qu'il a procédé, comme il le disait tout d'abord, en naturaliste, au lieu de remonter à la cause génératrice et explicative des faits. De là, cette symétrie conventionnelle qui fausse leurs véritables rapports. Ampère considère les faits tels qu'ils sont actuellement donnés dans la conscience, au lieu d'envisager leur ordre véritable de génération et cela l'entraîne aux confusions les plus regrettables.

Les faits qu'Ampère nomme perceptions, parmi les faits intellectuels qui précèdent l'autopsie, Biran les distingue en affections et intuitions. L'affection avec le moi, se nomme sensation, et l'intuition avec le moi constitue la perception proprement dite. Sensation et perception appartiennent donc au second système. La sensation est projetée au dehors, localisée dans un organe ou dans un objet par un acte qui s'en distingue. M. de Biran s'attribue le mérite d'avoir, le premier, rapporté ces faits à leurs véritables éléments générateurs.

Il réforme également de la façon la plus heureuse le langage psychologique des déterminations. Notons simplement le fait que Biran admet des états affectifs purs capables de déterminer par eux-mêmes des mouvements spontanés, ce que refuse d'admettre Ampère qui place entre l'affection et le mouvement, comme un intermédiaire nécessaire, l'intuition.

Il semble que, dès la fin de 1807, Ampère s'accorde avec M. de Biran à distinguer deux grands systèmes de faits psychologiques, le système sensitif ou passif et le système actif.

La discussion porte presque exclusivement, à partir de cette date, sur la nature des opérations intellectuelles qui entrent dans ce dernier système. Elle est tout entière suspendue à la distinction de trois sortes de relations : celles qui naissent de la comparaison des perceptions, et qui donnent naissance aux idées générales fondées sur leurs ressemblances, et aux combinaisons de ces idées; ces relations dépendent de la nature des termes comparés et varient avec eux; 2^o celles qui naissent des relations de juxtaposition entre les intuitions de la vue et du toucher, et qui peuvent être, par abstraction, séparées de leurs termes, quoi qu'elles ne puissent former

une idée individuelle distincte des termes coordonnés; enfin, 3^e les idées réfléchies de cause et d'effet, d'attribution à un sujet ou à un objet qui peuvent s'individualiser dans le sens intime. Idées générales, notions géométriques, notions psychologiques, telles sont les trois sortes de relations qui existent entre les perceptions. Cette division se retrouvera dans l'*Essai sur les Fondements de la Psychologie*, sous la forme du système perceptif ou système des idées générales, et du système réflexif qui comprend les notions mathématiques et psychologiques. Auquel des deux philosophes est-elle due ? Il est difficile de le dire. M. de Biran parle à Ampère de la distinction que celui-ci a faite entre les modes de coordination et les rapports, les premiers consistant dans les modes de coordination des intuitions spatiales, les seconds dans les rapports des faits de conscience à la cause active au moi, et à la cause passive, ou matière. Ampère reconnaît d'autre part que c'est à sa conversation avec M. de Biran qu'il doit d'avoir distingué ces dernières relations des termes où elles sont engagées. Ce qui est certain, pourtant, c'est que cette distinction est en quelque sorte prépondérante dans le *Mémoire sur la Décomposition de la Pensée*, c'est-à-dire à une époque où Biran ne connaissait pas Ampère.

Quoi qu'il en soit, ils s'accordent, vers 1807 et 1808, sur les grandes lignes du tableau des facultés humaines. Ce qu'Ampère nomme le *système sensitif* est le système de la vie animale; toute idée du moi en est absente et par conséquent aussi toute reminiscence qui est inséparable de l'idée de durée, et par suite du moi passé, toute volition proprement dite. Ampère admet bien un système affectif pur; mais il le distingue du système sensitif et représentatif. Il ne paraît pas avoir compris

que le *système affectif pur* de M. de Biran ne comprend pas seulement les états affectifs purs, mais aussi les intuitions et les images qui en sont les traces, et toutes les tendances qui leur sont liées.

Le *système actif*, qui est propre à l'homme, est inséparable du sentiment de l'effort qui se compose avec les faits du système précédent. Ampère le subdivise lui-même en trois systèmes : le premier comprend ce qu'Ampère nomme l'autopsie ou conscience de soi, la reminiscence et l'attribution des sensations à l'objet qui les cause en agissant sur les extrémités nerveuses, ainsi que leur localisation. Ce système constitue le moi de l'enfant. Il semble bien que ce soit le système qu'il attribue à M. de Biran, sous le nom de système sensitif composé et qu'il déclare ne pas comprendre. Son deuxième système comprend les jugements comparatifs, c'est-à-dire la faculté d'apercevoir les ressemblances et les dissemblances qui nous fournissent les idées générales, ainsi que les combinaisons de ces idées qui nous fournissent la conception des choses qu'on n'a pas vues. Le troisième système est constitué par la faculté d'apercevoir les relations qui nous donnent les notions. Les notions se distinguent des idées, en ce qu'elles portent d'une part sur le mode de coordination des sensations visuelles ou tactiles, et résultent non d'une comparaison, mais d'une intuition intellectuelle, telles sont les notions mathématiques, et d'autre part les notions des relations psychologiques qui existent entre le sujet et les différents faits dont il est la cause ou la substance, ou l'objet et les qualités qu'il lui attribue. En dehors des notions et des jugements intuitifs qui en établissent les relations, ce système comprend les raisonnements ou déductions qui sont au nombre de trois : raisonnements syllogistiques, raisonne-

ments mathématiques, raisonnements psychologiques. Biran se refuse à ranger le raisonnement syllogistique dans ce système. C'est un des points sur lesquels son opposition à Ampère sera toujours irréductible. Le langage d'Ampère sur ce dernier système a changé. Il avait d'abord appelé *contuition* intellectuelle, par opposition à *contuition* organique ou spontanée, l'acte par lequel nous apercevons les relations; puis il adopta le terme *synthétopsie*, qui lui plaisait davantage, par l'analogie que présente ce mot avec l'autopsie; la *synthétopsie* est le complément de l'autopsie, comme la comparaison est celui de la sensation. Enfin, il lui substitue le terme *intuition* intellectuelle.

Cette classification en quatre systèmes, sensitif, autoptique, comparatif et intuitif, se distingue essentiellement de celle qu'il avait développée dans sa conférence de l'Athénée, et à laquelle M. de Biran reprochait d'être une classification analogue à celle des naturalistes, et de reposer sur la comparaison des faits, tels qu'ils sont actuellement donnés dans les consciences, au lieu d'être une explication par la cause génératrice. Aussi, Ampère prétend-il, avec raison, avoir échappé cette fois à ce reproche.

Dans le système rationnel qu'Ampère oppose au système primitif sont compris les idées, les jugements, les raisonnements, c'est-à-dire les divers éléments de la logique. Ampère dit dans une lettre qu'il avait constitué une logique nouvelle, qui s'oppose à celle de Condillac, de de Tracy et de M. de Biran lui-même.

Nous avons vu qu'il distinguait deux sortes d'idées : les idées générales, qui sont le résultat de comparaisons entre nos perceptions et les traces qu'elles laissent dans l'esprit, et les notions. Celles-ci ne sont pas innées au sens

où l'entendent Descartes et Leibnitz; elles dérivent de l'acte par lequel l'esprit saisit les relations primitives des choses. Ce n'est pas, comme le dit Descartes, pour qui les idées sont innées et portent sur des natures simples, l'acte de saisir par une intuition claire et distincte ces éléments intelligibles. Ce n'est pas non plus, comme le veut de Biran, l'acte d'apercevoir dans les êtres simples les relations qui dérivent immédiatement de leur existence, car ce ne sont pas le plus souvent les êtres mêmes, entre lesquels l'esprit découvre de nouvelles relations, mais des abstractions de notre esprit, comme les lignes, les nombres. L'intuition intellectuelle est l'acte par lequel l'esprit saisit dans un groupe ce qui résulte du mode d'union de ses éléments, par exemple, dans une ligne droite, sa rectitude. L'intuition ne se confond pas avec le jugement intuitif, comme le dit M. de Biran; car les éléments peuvent être donnés en coordination immédiate: le jugement intuitif suppose une analyse préalable. L'intuition est une synthèse qui n'est pas indépendante de l'expérience externe ou interne, sans être pourtant une sommation passive de sensations ou d'images, ou le résultat d'une comparaison: c'est l'acte d'apercevoir des rapports *in concreto*.

Le jugement n'est pas, comme le dit de Gérando, une comparaison: il ne consiste pas non plus, comme le prétend de Tracy, à voir une idée partielle dans une idée totale. Il n'y a jugement que quand un nouvel élément, rapport ou relation, vient grossir le groupe en s'y joignant. Le jugement peut supposer la comparaison, par exemple, quand je dis que le chêne est plus grand que le roseau. Mais, même dans les jugements comparatifs proprement dits, c'est-à-dire dépendant de la nature des choses comparées, de leurs qualités sensibles, de leur état

agréable ou pénible, le jugement est l'acte par lequel j'ajoute ou j'attribue à l'idée du terme une propriété que je viens de découvrir. Les jugements intuitifs portent sur les notions qui, bien que saisies entre les choses, en sont indépendantes : par exemple, la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre; la courbe est plus grande que la droite. Le jugement intuitif unit, soit l'intuition totale et une intuition partielle, soit deux intuitions partielles. Parmi les jugements intuitifs, Ampère range les axiomes : axiomes géométriques, tels que l'espace a trois dimensions, — axiomes psychologiques ou noologiques, comme l'effort est la cause du mouvement produit dans le bras. — axiomes logiques, comme l'espèce comprise dans un genre l'est nécessairement dans les classes à laquelle appartient ce genre; deux propriétés négatives ne peuvent engendrer de proposition affirmative. Ampère dit que Kant range avec raison ces axiomes, comme les axiomes mathématiques, dans les jugements synthétiques à priori, que les axiomes de la logique sont aussi indépendants des choses rangées dans le cadre d'une classification que les axiomes de la géométrie le sont des figures particulières, visuelles ou tactiles, entre lesquelles on les aperçoit, qu'ils ont une commune origine : l'intuition.

Biran est tout à fait en désaccord avec lui sur ce point. Il ne conteste pas sans doute l'évidence de ces axiomes mais leur caractère de principes naturels et leur fécondité. Selon lui nos idées de classe, de genre, d'espèce, sont purement conventionnelles et ne répondent pas à la nature des choses; nous transformons pour notre commodité et par paresse des analogies en identités, et, grâce à cette fiction, nous distinguons entre les idées des identités totales ou partielles, ce qui nous permet d'envelopper les

idées les unes dans les autres et de nous livrer sur elles au simulacre du raisonnement. La logique de l'identité, que ce soit celle d'Aristote, de Condillac, de Tracy ou d'Ampère, est une entreprise vaine. La raison que donne Ampère pour la défendre dut lui paraître singulièrement faible. L'intuition logique, dit-il, est la faculté par laquelle le langage a été inventé, c'est grâce à elle que l'enfant a pu recevoir de ses parents un langage tout fait. Cela ne prouve pas, répond Biran, qu'elle nous fasse pénétrer dans la connaissance véritable des choses. La logique d'Aristote est en effet liée à l'emploi du langage. Mais l'identité qu'elle suppose est uniquement verbale; c'est l'identité des signes, non des idées. Quand je dis de l'homme qu'il est animal; que le lion est un animal, j'établis dans les termes une relation identique, mais en fait, le mot animal n'a pas le même sens dans les deux cas. La science dépend de la relation des idées aux faits, non aux signes; on n'a pas le droit de substituer les signes à la réalité. Tandis que les intuitions mathématiques et psychologiques nous font pénétrer dans la nature de leur objet et sont de véritables connaissances, les intuitions logiques qu'a décrites Ampère sont de pures conventions.

Dans le *système réflexif* qui sera, dans l'*Essai sur le Fondement de la Psychologie*, le pendant du *système intuitif* d'Ampère, Biran n'indique que les intuitions mathématiques et psychologiques. Les axiomes logiques sont fondés sur l'extension des idées générales et non sur leur compréhension, c'est-à-dire sur des caractères extérieurs à leur véritable nature et qui n'ont pu être déterminés que par l'abstraction conventionnelle des différences individuelles : idées toutes humaines, pures combinaisons de notre esprit, qui, même envisa-

gées dans leur forme, ne correspondent pas aux cadres du réel.

Il y a une identité réelle, quoique relative, aux yeux de M. de Biran dans les jugements mathématiques, qu'ils portent sur le nombre ou les figures, et dans les jugements psychologiques. Ampère le conteste et se rallie sur ce point à la théorie de Kant qui considère les jugements mathématiques comme synthétiques à priori. Mais Biran ne prétend pas qu'ils expriment une identité complète, absolue. Il s'est appliqué au contraire à montrer que $5+2$ est égal à $4+3$, c'est-à-dire, identique uniquement sous le rapport de la somme que ces deux opérations effectuent.

Le raisonnement consiste à apercevoir la dépendance entre un principe et sa conséquence plus ou moins éloignée, de telle sorte qu'il est impossible d'en avoir l'intuition dans un seul acte de l'esprit. Dieu seul voit intuitivement, c'est-à-dire en un seul acte, toutes les dépendances nécessaires. L'esprit humain est obligé de les parcourir comme autant d'anneaux d'une chaîne. Mais tandis que Biran prétendait que dans une suite de vérités ABCD, le passage de A à B est seul intuitif, Ampère soutient que tout passage d'un terme à l'autre, qui le suit immédiatement, a le même caractère. Seulement, il arrive que l'on sous-entende les termes intermédiaires, que le raisonnement n'est pas parfaitement explicite, et que l'expression qu'il revêt nous trompe sur sa véritable nature. Si l'on était obligé d'intercaler dans un raisonnement tous les termes intermédiaires et toutes les déductions immédiates qui les lient entre eux, l'esprit serait constamment arrêté dans son progrès. Le syllogisme a précisément, aux yeux d'Ampère, le mérite d'abrégé les raisonnements, en se servant de

propositions démontrées comme si elles étaient évidentes. Le syllogisme est utile tant que la majeure n'est pas évidente d'elle-même. Dans ce dernier cas, on passe immédiatement de cette proposition à celle qui en résulte ; le raisonnement est alors un enthymème. On sait que B est à la fois plus grand que A et plus petit que C, donc, dira-t-on, A est plus petit que C.

Cette nouvelle logique, fruit de dix ans de méditation dont parle Ampère à M. de Biran, paraît combiner le point de vue d'Aristote et celui de Descartes. Biran le blâmera précisément d'avoir rapproché la logique des notions de celle des idées générales. Il n'y a qu'une logique de la vérité : c'est la première.



Des rapports

Dans un fragment se rapportant à l'ensemble de sa correspondance avec M. de Biran, Ampère revendique comme sa propre découverte sa théorie de l'existence objective des rapports. Non seulement nous sommes forcés d'admettre l'existence des noumènes comme causes des phénomènes intérieurs et extérieurs que nous percevons, c'est-à-dire l'existence de l'âme comme substance du moi, et de la matière comme substance des corps qui nous opposent leur résistance ; mais nous pouvons saisir entre ces noumènes des rapports réels. Il le faut bien, si nous voulons fonder les sciences et la métaphysique elle-même sur des bases solides. « Sans cette théorie, la psychologie devient l'ennemie des sciences et de toutes les idées consolantes qui appuient la morale et la vertu, elle apprend à dire : « Il est absurde que la terre soit en

elle-même, et indépendamment de nous, aplatie aux pôles et se meuve dans une ellipse, mais une cause inconnue nous porte à le croire. Il est absurde de dire que la cause première est immense, éternelle, prévoyante, puissante et libre, mais une cause inconnue nous fait croire à ces attributs dans la divinité. Il est impossible d'avoir aucun motif plausible de croire que la pensée survit à la mort, car, si les déductions ne sont pas objectives et applicables aux existences hors de nous, les déductions morales ne peuvent être aussi que subjectives, dépendantes de notre mode actuel d'existence, et inapplicables au mode d'existence qui doit le suivre. »

Le problème n'est pas nouveau, c'est le problème cartésien de la distinction des qualités premières et des qualités secondes. Il a été résolu d'une manière réaliste par Descartes, Locke qui ne l'ont pas suffisamment expliqué. Ampère prétend avoir trouvé le fondement ou l'application véritable de cette distinction. Ce qui distingue selon lui, les relations spatiales, des rapports de ressemblance qui existent entre les qualités sensibles, c'est qu'elles sont indépendantes de la nature particulière des impressions reçues. Les relations saisies par l'aveugle Saunderson entre les solides qu'il perçoit par le toucher, sont les mêmes que nous saisissons par la vue; elles se détachent donc par leur nature propre des sensations particulières entre lesquelles nous les saisissons et, dès lors, il est parfaitement légitime de les appliquer aux noumènes. Le noumène du loup et celui de l'agneau sont au nombre de deux, comme les doigts de la main sont réellement et nouménalement cinq, comme le noumène de la terre est réellement aplati aux pôles. Ce qui justifie cette hypothèse, c'est qu'elle est la seule manière d'expliquer le mode de coordination des phéno-

mènes. C'est parce que les doigts de la main sont réellement cinq que nous percevons entre les intuitions que nous en avons, soit par le toucher, soit par la vue, le nombre cinq. Il paraît impossible à Ampère d'expliquer ces apparences dans une autre théorie.

M. de Biran commence par la rejeter. « M. Ampère veut expliquer l'étendue qu'il appelle phénoménale, en disant que c'est le mode de coordination des phénomènes ou des intuitions propres et immédiates de la vue et du toucher. Il prétend que ce mode de coordination appartient également aux phénomènes de l'intuition et aux noumènes, aux choses telles qu'elles existent en soi, par exemple qu'il y a réellement et absolument des parties nerveuses coordonnées et juxtaposées dans les organes de la vue et du toucher, de manière à représenter à ces deux sens les phénomènes de l'étendue visible et tangible. »

N'est-ce pas là renverser l'ordre véritable des opérations de l'esprit ? Nous n'allons pas à priori de l'étendue réelle à l'étendue phénoménale. Nous ne pouvons qu'induire celle-là de celle-ci. Ampère part d'une induction probable pour expliquer les faits ; et on prétend que l'accord qui règne entre ceux-ci et l'hypothèse établit sa réalité absolue. Ce mode d'explication est bien valable en physique, parce qu'on se meut uniquement dans le monde des phénomènes, mais de quel droit transporte-t-on aux noumènes les modes de coordination des phénomènes ? Il ne peut y avoir aucune ressemblance entre certaines sensations ou certaines apparences relatives à notre mode d'organisation et les choses comme elles sont. Les modes de coordination des intuitions de la vue et du toucher peuvent-ils être séparés de ces intuitions elles-mêmes ? Et ces intuitions ne sont-elles

pas relatives à l'organisation de nos sens ? N'est-il pas plus vraisemblable d'admettre, avec Kant, que nous répandons sur les choses mêmes et entre elles la forme de nos sensations inhérente à leur nature ? On va du dehors au dedans, non du dedans au dehors, car nous n'avons aucun moyen de pénétrer au dedans des nou-mènes. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les phénomènes ont une cause, mais que cette cause est inconnue. En ce qui concerne la matière, on ne peut pas dépouiller l'impénétrabilité, qui en est la propriété essentielle, de l'étendue. Or, l'étendue est la forme de nos intuitions visuelles et objectives ; on ne peut donc pas désubjectiver la matière.

Bien plus, nous appliquons à l'objet les idées d'unité et de pluralité qui lui sont relatives ; or cette idée n'est-elle pas prise de la conscience du sujet ? Dès lors, de quel droit l'étend-on à l'objet ? Toute connaissance est nécessairement soumise aux lois de notre esprit.

Dans toute cette discussion, Biran se montre plus fidèle à l'esprit de la doctrine de Kant, qu'Ampère. Et pourtant, si on lit l'*Essai sur les Fondements de la Psychologie* on y trouve plus d'un passage où Biran semble s'être rallié à la doctrine d'Ampère, et le témoignage d'Ampère, que Biran lui doit sa théorie sur les rapports, atteste qu'il l'avait en effet adoptée. L'a-t-il toujours maintenue ? C'est un problème que nous retrouverons quand nous publierons l'*Essai sur l'idée d'existence* qui est contemporain des *Nouveaux Essais d'Anthropologie*.

* * *

L'idée de la matière

Dès le début de leurs relations, M. de Biran reconnut, après ses premières conversations avec Ampère, que la

sensation du mouvement, telle que la concevait de Tracy, n'est pas un fait primitif, mais une idée relative qui suppose quelques termes de comparaison fixe, et par conséquent des perceptions et des jugements antérieurs. Qui dit mouvement, dit déplacement; or, tout déplacement est un changement de place qui ne peut s'apprécier que relativement à une place ou à un lieu fixe, donné hors de lui. L'idée de mouvement suppose l'idée d'étendue; or, l'étendue est la forme de nos sensations visuelles et tactiles, leur mode spontané de coordination. La prétendue sensation du mouvement, qui est en réalité une perception, est donc composée d'éléments divers.

Le mouvement est une propriété des corps. A quoi se réduit, pour Ampère, l'idée de corps? Nous reconnaissons, dit-il, l'existence d'êtres hors de nous par l'impénétrabilité; c'est la seule notion primitive que nous en ayons: pour l'expliquer, nous admettons en vertu d'un raisonnement fondé sur le principe de causalité, qu'elle est causée par la réaction d'êtres indépendants de nous à notre propre action. Puis nous incorporons à l'impénétrabilité l'étendue visuelle ou tactile sous laquelle nous la rencontrons; enfin, avec ces deux éléments de ce que nous appelons corps, nous « concrétions » les autres qualités sensibles, odeurs, sons, saveurs, chaud et froid. Or il est clair que nous ne pouvons admettre la réalité objective de ces dernières qualités, qui dépendent de la nature de notre corps; elles ne peuvent être transportées dans les choses: ce ne sont que les effets de leur action sur nos sens. Mais il n'en est pas de même, selon Ampère, de l'intuition déplacée. Elle suppose une étendue fixe où elle se déplace, comme la durée phénoménale suppose une durée nouménale. Cette attribution de l'étendue aux corps, est légitime parce que c'est un mode de coor-

dination des phénomènes, indépendant des phénomènes, qui se retrouve identique dans les sensations visuelles et tactiles. L'espace des aveugles nés coïncide avec celui des clairvoyants. On peut dès lors, l'attribuer comme l'impénétrabilité aux corps tels qu'ils sont; elle exprime leurs rapports véritables. De telle sorte que les corps ont deux sortes de propriétés ou qualités premières, l'impénétrabilité et l'étendue. Il ne faut pas dire qu'il y a dans les choses des causes inconnues qui produisent ces phénomènes au même titre qu'elles produisent le son et l'odeur, mais qu'ils ont dans leur essence, ces propriétés et ces rapports, et que ce sont leurs attributs réels. C'est parce qu'il en est ainsi que nous saisissons les mêmes relations entre les phénomènes.

Cette théorie s'oppose manifestement à celle de Kant. Pour celui-ci, l'espace est une forme à priori de la sensibilité humaine. Mais si on coupe ainsi entre notre représentation de l'espace et les choses toutes communications, on pourra se demander comment il se fait que cette représentation de l'étendue est commune à tous les hommes. C'est pourquoi Ampère transporte l'étendue dans les choses mêmes: l'étendue phénoménale n'est que le reflet de l'étendue réelle. Théorie réaliste qui s'applique au temps comme à l'espace et qui, seule, d'après Ampère, explique la valeur de la science et autorise les croyances métaphysiques.

Ampère oppose sa théorie à celle de M. de Biran. On peut ramener à deux les points sur lesquels porte le désaccord. Le premier porte sur la différence des affections et des intuitions. Ces deux ordres de faits appartiennent au système affectif, ils constituent, avec les mouvements, toute la vie animale, et comme l'homme vit avant de savoir qu'il vit, et de s'opposer à l'univers, au

début de la vie humaine, les sensations visuelles et tactiles se projettent naturellement dans l'étendue qui en est le mode spontané de coordination. Avant la naissance du moi, l'homme et l'animal, à la condition duquel il se réduit, ont des affections et des intuitions. Les intuitions se projettent au dehors; l'homme s'apparaît comme une intuition dans le cadre de l'intuition de l'étendue qui l'entoure ou, plus exactement, c'est un ensemble d'affections suspendu à un système d'intuitions. Il vit d'une vie impersonnelle qui ne s'oppose pas encore aux choses, puisqu'elle n'a pas conscience d'elle-même. Quand le sentiment du moi apparaît chez l'enfant, il épouse l'intuition qu'il a de son corps et s'identifie ou plutôt se confond avec lui; c'est ce qui caractérise le système sensitif. Si son effort se déploie par le toucher actif contre cette étendue visuelle, le moi reconnaît qu'il ne peut la pénétrer ou passer au travers et que sa locomotion est arrêtée, quoiqu'il ait la volonté de la continuer. Il attribue donc à l'étendue colorée ou tactile cette propriété nouvelle de l'empêcher de passer ou d'être la cause que son mouvement est arrêté toutes les fois qu'il la rencontre. Ce n'est pas l'impénétrabilité qui revêt d'abord la forme de l'étendue, c'est l'étendue qui lui est antérieure qui acquiert la propriété de l'impénétrabilité. Ce qui explique cette note de M. de Biran sur un passage où Ampère déclare que l'impénétrabilité est la seule notion primitive : « Pourquoi pas également l'étendue ? » On voit donc que, selon Biran, Ampère renverse l'ordre véritable des notions. Mais si c'est l'étendue qui est impénétrable, comme elle est le mode de coordination de nos intuitions visuelles et tactiles et que ces intuitions sont des phénomènes dépendant de la nature des organes, il s'en suit que l'impé-

nétrabilité est elle-même un phénomène et qu'elle n'a pas plus de réalité nouménale que la couleur, ou le poli et le rugueux. Dès lors, c'est Kant qui a raison contre Ampère. « Dans tous les systèmes, soit idéalistes, soit réalistes, il faut concevoir que notre esprit a ses lois propres, primitives, indépendantes des impressions étrangères et antérieures à elles, que rien ne peut être conçu hors de ses lois, et qu'elles règlent l'ordre et la combinaison des phénomènes, sans être déterminées par eux. » Et M. de Biran, développant avec une logique admirable son idée, ajoute : « Une de ces lois primordiales est que rien ne soit représenté et conçu en nous ou hors de nous, sans une certaine forme d'unité à laquelle la pluralité est relative. Toute idée générale est une unité collective; le signe, qui est une création de notre esprit, imprime à l'idée générale le sceau de l'unité du moi; ce signe représenté, à la vue ou à l'ouïe, constitue une sorte d'unité objective ». « Dans cette hypothèse, il est impossible de savoir non seulement ce que sont les noumènes ou les choses en elles-mêmes, mais s'il y a des noumènes ou des choses hors de nous. Kant suppose l'existence de ces choses, mais bien loin que son système en justifie la réalité, il tend au contraire à la démentir, en faisant ressortir du sein du sujet tout ce qui n'est pas phénomène sensible. Or, les phénomènes tels que les couleurs, les sons, etc., ne pourraient-ils pas être donnés sans qu'il y ait des corps ? » Si Ampère trouve Kant trop idéaliste, M. de Biran, dans le point de vue auquel il est actuellement placé, le trouve au contraire trop réaliste; il dépasse l'idéalisme transcendantal et se trouve en plein dans l'idéalisme absolu. Le monde que se représentent les animaux sans le savoir, et les enfants avant que s'éveille en eux le sentiment de leur personnalité, est

un monde purement phénoménal. Et il n'y a pas de raisonnement qui puisse légitimement le rattacher au monde des noumènes.

A mesure que l'enfant réfléchit, son point de vue change et l'idéalisme fait place à un réalisme relativiste. L'idéalisme est le point de vue des philosophes qui conçoivent le monde par le sens de la vue; le réalisme se réfère au contraire au sens musculaire actif. Au lieu de considérer l'impénétrabilité comme une propriété de l'étendue colorée, l'étendue colorée n'exprime que la surface des corps dont la profondeur est constituée par la résistance qu'ils opposent à notre action. Si, par le sens musculaire, nous n'arrivons pas à conquérir le monde qui limite notre liberté d'agir, nous arrivons du moins à nous conquérir sur lui, et à le plier, dans une certaine mesure, à notre pouvoir. Dans l'idéalisme, le sens musculaire est subordonné au sens de la vue et du toucher passif; c'est le point de vue de Berkeley; les choses perdent leur consistance et sont analogues aux fantômes des rêves. Pour Maine de Biran, l'enfant arrive à distinguer dans le sentiment de son existence personnelle l'existence du moi et du non-moi; c'est la résistance qui constitue le noyau solide sur lequel viennent se greffer d'abord les intuitions visuelles et tactiles, puis les autres qualités sensibles.

L'erreur d'Ampère vient de l'usage illégitime qu'il fait du principe de causalité. Ce principe a son origine dans le sentiment de l'effort : nous nous saisissons comme cause dans l'effort volontaire. Notre raison s'empare de cette donnée immédiate de la conscience et, par une induction spontanée, en fait l'application à toutes nos sensations. Les faits que nous n'avons pas conscience de produire, couleurs, sons, etc., sont dès lors attribués

à l'action d'une cause étrangère sur nos sens. La résistance ne se trouve pas, par rapport aux autres sensations, dans une situation privilégiée. Cette cause de nos sensations, prend l'aspect de la matière lorsqu'elle revêt la forme de l'impénétrabilité, puis de l'étendue visuelle et tactile, enfin des autres qualités sensibles. Seulement, tandis que ces dernières, comme l'odeur ou la chaleur, sont considérées comme les effets de l'action des corps sur nous, l'étendue et l'impénétrabilité leur sont inhérentes. Or rien ne prouve, dit Maine de Biran, dans cette théorie que la cause de nos sensations musculaires est bien étrangère et extérieure à nous. Et le raisonnement par lequel nous l'expliquons, peut être faux. Pour lui, nous avons une perception immédiate de la matière; et l'objection d'Ampère que cette théorie se rapproche de celle de Reid et ne peut que tourner en faveur de l'idéalisme, Biran la retourne contre lui.

La théorie réaliste de Reid aboutit inévitablement, selon Ampère, à l'idéalisme. La sensation, pour Reid, est le signe naturel de l'existence de son objet; sentir, c'est toujours sentir quelque chose; c'est par conséquent percevoir; toute sensation est naturellement transformée en une perception immédiate de sa substance ou de sa cause objective. Or, dit Ampère, qu'est-ce qui prouve la valeur de cette loi subjective de notre esprit? Nous ne saisissons jamais que ce qui retentit dans notre conscience, c'est-à-dire des phénomènes, non les choses. Prétendre que l'on connaît immédiatement les noumènes c'est, comme dit Kant, transformer les noumènes en phénomènes. Le seul moyen d'éviter l'idéalisme, c'est de reconnaître que nous ne connaissons immédiatement que des phénomènes, mais que, pour les expliquer, nous sommes conduits par la raison à les concevoir comme

les effets d'une cause nouménale inconnue. Le noumène extérieur, une fois admis, nous apparaît ensuite comme impénétrable et étendu; ce sont ses deux qualités premières. Ampère retrouve chez M. de Biran la théorie de la perception immédiate. Le champ de l'erreur, il est vrai, est rétréci, mais l'erreur fondamentale subsiste et entraîne les mêmes conséquences. Il l'accuse donc à son tour d'être tombé, sans le savoir, et en quelque sorte, malgré lui, dans l'idéalisme.

Biran n'admet pas sans réserve la théorie de Reid. Il lui reproche de n'avoir pas aperçu la complexité des sens qu'il croit simples. Le toucher, par exemple, qui paraît simple, comprend l'exercice de deux sens différents, savoir : le sens musculaire qui saisit la dureté, la résistance, l'étendue solide et la mobilité, puis le tact proprement dit qui nous donne le poli et le rude. A ces deux sensations a été associée par l'habitude la sensation de résistance; mais celle-ci seule est une perception immédiate de l'objet; et c'est seulement par son intermédiaire que le toucher passif nous en révèle l'existence. Il en est de même pour la couleur. Reid s'est trompé doublement à leur sujet : 1^o en affirmant qu'elle est l'effet d'une propriété permanente de l'objet, alors qu'elle en est un mode : l'esprit la voit immédiatement hors de lui; 2^o en supposant que cette apparence visible était un signe naturel; elle ne devient telle qu'en s'unissant à la sensation de résistance.

Pour Biran, il y a deux perceptions immédiates, inséparables l'une de l'autre. En même temps que nous nous saisissons comme cause dans l'effort musculaire, nous saisissons dans la résistance opposée à notre action l'existence d'une réalité étrangère. Cette réalité ne peut pas se concevoir comme analogue au moi, puis-

que, au contraire, c'est une non-cause, un non-moi ; mais elle est aussi certaine que le moi. Elle est relative au moi, comme le moi lui est relatif : mais, pour être relative, elle n'en est pas moins certaine ; bien au contraire, elle n'est certaine que parce qu'elle est relative. Une certaine modification du sens musculaire avertit immédiatement l'être moteur de l'existence d'une force opposée à sa volonté et qui contrarie le libre développement de son effort. Cette modification est le signe naturel, primitif, d'un corps résistant et impénétrable.

On m'a objecté, dit Biran, qu'il n'y a point de raison suffisante pour croire qu'un être, réduit à l'exercice actif du sens musculaire, percevrait immédiatement une résistance hors de lui, Est-ce que l'effort ne pourrait pas être contraint ou empêché par une cause quelconque, telle qu'une paralysie partielle, un engourdissement, un défaut d'extension ? l'effet serait le même dans la conscience. L'existence étrangère ne peut être sentie, puisqu'on ne sent jamais que son existence. M. de Biran répond formellement que dans le cas de la paralysie ou de l'engourdissement du muscle, l'individu a le sentiment immédiat de sa lésion, qu'il n'a pas le pouvoir ni même la volonté de faire effort sur la partie lésée, au lieu que, dans le cas de l'effort musculaire appliqué à une existence étrangère, il sent bien que tout son effort se déploie librement sur l'organisation et que l'empêchement ne vient ni de cette organisation, ni de lui-même voulant et agissant.

Si l'objet qui résiste lui apparaît en même temps coloré ou poli, la sensation de couleur ou de poli supposée réveille l'idée de son existence, c'est-à-dire de sa résistance permanente, mais c'est là, selon le mot d'Ampère, une concrétion d'habitude.

Ampère conteste cette perception immédiate. « Mais ma conscience, direz-vous, me dit que j'ai cette perception immédiate; Reid en dit autant de toutes les sensations; il le dit au moins avec autant de raison. Pour le combattre, vous lui direz que pour les autres sensations, ce sont des concrétions d'habitude, ce qui est évident; mais sur quelle raison même supposée, pouvez-vous établir qu'il y a autre chose qu'une concrétion d'habitude dans le cas de la sensation musculaire, où, certes, la prétendue perception immédiate est plus obscure et encore plus inobservable. »

Cette perception immédiate est pourtant, pour M. de Biran, le seul mode de connaissance qui puisse nous assurer de l'existence de la matière. Cette matière n'est pas, en tant que perçue, un noumène, si par noumène on entend une réalité absolue. Mais le moi n'est pas non plus un noumène; nous n'en sommes pourtant pas moins assuré de son existence; or, l'existence de l'objet est corrélatrice de celle du sujet. On ne saisit le moi que dans son opposition au non-moi. Et ce n'est que parce que nous avons d'abord cette certitude immédiate que, par une induction de la raison, nous croyons ensuite à l'existence de l'âme et de la matière, conçue comme substance. Nous n'allons pas du dehors au dedans, mais du dedans au dehors. C'est sur la certitude de l'existence du moi que repose la croyance nécessaire à l'existence de l'âme.

Cette notion de la corrélation primitive du moi et du non-moi aurait peut-être conduit M. de Biran, s'il avait pu lire les philosophes allemands, à un idéalisme rationnel. L'opposition de la résistance à l'effort lui serait apparue comme la manifestation concrète, le symbole sensible de l'opposition de la liberté à la néces-

sité. Il eût conçu la résistance comme l'expression de l'ordre fixe de nos sensations, tel qu'il est déterminé par le cours inflexible de la nature. Pour cela, il n'eût pas fallu partir du sensualisme, qu'il n'a jamais abandonné, quoi qu'il en ait, comme plus tard James, transformé la notion.

Tandis que la conception biranienne de la corrélation du moi et du non-moi aurait pu aboutir au relativisme idéaliste, la conception que se fait Ampère de la raison est au fond celle de la philosophie éclectique, et se trouve beaucoup moins éloignée qu'il ne le croit de celle de Reid. C'est la raison, selon lui, qui opère le passage des sensations à leur cause étrangère, des phénomènes à l'être; ce passage n'a rien de dialectique; c'est une induction première dont la légitimité est contestable.

L'étude de la correspondance d'Ampère et de M. de Biran montre que les deux philosophes étaient beaucoup plus éloignés l'un de l'autre que ne l'affirme le premier dans sa note finale. Le désaccord que M. de Biran marque dès le début entre leurs conceptions du fait primitif persiste jusqu'à la fin, comme on le voit dans la discussion sur la perception immédiate. Il semble bien que la psychologie, qu'Ampère aimait passionnément, et qu'il nomme quelque part sa science chérie, fut pour ce physicien de génie comme le violon d'Ingres. Il semble plus préoccupé dans ses analyses de symétrie et d'ordre que d'exactitude et de précision, il est plus conséquent que pénétrant. M. de Biran eut le génie de l'observation psychologique. L'histoire du développement de sa pensée, de 1802 à 1813, du second mémoire sur l'*Habitude* à l'*Essai sur les Fondements de la Psychologie*, le montre. Il a pris une conscience de plus en plus nette de l'indépendance de la psychologie à l'égard de

la physiologie et de la logique. Aux classifications logiques d'Ampère et de de Tracy, comme aux théories physiologiques de Cabanis et de Bonnet, il oppose l'activité vivante de l'esprit.

Il serait pourtant injuste de prétendre que cet échange incessant d'idées, qui fut toujours si agréable à Ampère, demeura sans profit pour M. de Biran. Il l'a conduit à modifier et préciser ses idées sur des points de détail. Peut-être même, c'est une question que nous allons bientôt rencontrer, est-ce à l'influence d'Ampère et peut-être aussi à celle de de Gérando qu'il doit sa théorie de la raison, et avec elle, les cadres, sinon la substance, de sa dernière philosophie. Mais il est permis de se demander si, dans son œuvre, cette théorie n'est pas une pièce rapportée.

Novembre 1928.

PIERRE TISSERAND.

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE DE MAINE DE BIRAN

I

LETTRES DE VAN HULTHEM A MAINE DE BIRAN

N^o 2

Paris, le 9 et 10 messidor, an VI. (1)

Je marquerai mes
lettres d'un numéro
pour que vous puis-
siez voir si elles vous
sont toutes. Vous
prenez plaisir de
la même chose.

Il y a dix jours, mon cher ami, que vous avez quitté Paris, ce tems m'a paru un siècle, j'ai été triste et mélancolique pendant toute cette décade; pouvois-je ne pas l'être? J'ai perdu la douce habitude de vous voir tous les jours, de jouir de votre société et de votre conversation si instructive, si agréable pour moi, votre lettre amicale qu'on m'apporte à l'instant est seule capable de me rendre un peu à ma bonne humeur.

Je vois avec infiniment de plaisir que vous êtes bien arrivé à *Limoges*, que vous jouissez d'une meilleure santé que je n'avois osé l'espérer, que vos compagnons ont contribué, par leur gayeté et leur honnêteté, à adoucir les ennuis d'une longue route. Je reconnois bien là vos compatriotes; les *Français* sont les habitans du monde; quand on est avec eux, on est toujours bien, et

(1) Fonds Naville (Genève).

tandis que le triste *Anglais* sait à peine, s'il veut ouvrir la bouche, vous répondre par des monosyllabes, par un triste *oui* et *non*, le *Français*, est poli, honnête et affable et vous traite comme s'il avoit toujours vécu avec vous. Vous savez combien je les aime, vous surtout, mon cher ami, qui par vos excellentes qualités, surpassez autant vos compatriotes,

Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

Les deux premiers jours de votre départ je n'ai vu personne, j'ai fait après un modeste dîner quelques promenades solitaires dans des lieux écartés, où je n'allois jamais, au Champs-de-Mars et dans les environs des Invalides; il y a des momens dans la vie où la solitude a ses agrémens; le tems étoit sombre et propre à la rêverie, je laissoi aller mes pensées sur l'instabilité des choses humaines, je jettois un coup d'œil sur ma vie passée qui ne reviendra plus, et surtout sur les treize mois que j'ai passés à Paris. Je vois qu'il y aura des réformes à faire dans ma manière de vivre, je vous entretiendrai là-dessus un autre jour.

Pendant que je vous conduisois à la diligence, on avoit porté chez moi les œuvres postumes de l'abbé *Barthélémy*, 2 vol. in-8 ou 4 vol. in-12, imprimées par mon compatriote et ami *Jansen*, qui n'imprime que de bons ouvrages et qui, depuis qu'il s'est fait imprimeur, a enrichi la littérature française d'un grand nombre d'ouvrages sur les arts, traduits du hollandais, de l'allemand, de l'italien et de l'anglais.

Ces œuvres ont fait quelque diversion aux sentimens douloureux que j'éprouvois, elles sont bien écrites et précieuses pour un amateur de l'antiquité, science qui pendant une longue suite d'années fut l'objet des études et l'occupation presque unique de l'illustre auteur

des voyages d'*Anacharsis*; en voici les principaux morceaux : un éloge de *Barthélémy*, très bien écrit par le ci-devant *baron de Sainte-Croix*, fragmens d'un voyage littéraire fait en Italie, fragmens d'un traité sur la science des médailles, mémoire sur le cabinet national des médailles, discours de *Barthélémy* à l'Académie française, réponse de *Boufflers* à ce discours, un choix de lettres sur différens sujets d'antiquité, remarques sur les ruines de *Palmyre*, sur celles de *Balbec*, sur les antiquités d'*Herculanum*, les œuvres de *Winkelman*, etc., etc.

Indépendamment de ces œuvres sur l'antiquité on y trouve aussi quelques petits ouvrages de littérature : un petit roman, *Carite et Polydore*, déjà publié précédemment, quelques poésies et un traité de morale de 60 pages, court, mais rempli de réflexions sages et utiles. J'ai lu avec plaisir l'article *des amis*, les observations qu'il fait sur le choix de nos amis me paroissent judicieuses, elles me font croire que notre amitié est appuyée sur de véritables bases et qu'elle sera aussi durable que notre vie, ce qui forme le vœu de tous mes désirs.

J'ai relu avec un nouveau plaisir le premier volume des *Mémoires de Gibbon*, écrits par lui-même, qui me paroissent une des plus agréables et des plus utiles lectures que puisse faire quelqu'un qui aime l'étude. M. Gibbon y trace de main de maître les commencemens, les progrès de ses études, les réflexions que ses lectures lui firent faire, sa méthode d'étudier, son zèle, son goût pour presque toutes les branches des connoissances humaines; ses réflexions sur la conduite de sa vie sont sages et judicieuses. Il connoissoit le prix du tems et savoit en faire le meilleur emploi, la lecture avoit pour lui tant de charmes, que d'après son expression, il

préféroit ce goût à tous les trésors de l'Inde; son attachement à son ami *Deyverdun* de *Lausanne* offre le plus grand intérêt; il avoit formé un vaste plan d'étude, auquel son ami *Deyverdun* étoit uni avec un zèle égal, mais qu'il ne suivoit pas avec une égale persévérance; tout ce que Gibbon pensoit, tout ce qu'il écrivoit étoit aussitôt communiqué à son ami et ils jouirent ensemble de tous les avantages d'une libre conversation sur les sujets de leurs communes études.

Je sens combien il est heureux d'avoir un compagnon d'étude qui uni par le même caractère, la même manière de penser que nous, ait le même zèle, la même ardeur pour l'étude et avec qui on puisse conférer librement sur toutes sortes de sujets intéressans pour l'esprit, le cœur et la raison: j'ai toujours désiré d'avoir un pareil compagnon, mais il m'en auroit fallu un qui par les qualités du cœur et de l'esprit vous ressemblât, mon cher ami, et les hommes qui vous ressemblent sont rares.

Il seroit inutile de vous faire une analyse des *Mémoires de Gibbon*, vous les avez lus pendant l'hiver, et, à ce que je crois, avec autant d'intérêt que moi.

J'ai envoyé le 6 votre lettre aux membres du Conseil des Mines, lettre qu'ils ne peuvent avoir reçue avec indifférence par la manière honorable dont vous vous exprimez à leur égard, et à laquelle je suis surtout sensible par le témoignage que vous y rendez de votre amitié envers moi. Je leur ai écrit en même tems pour les remercier de la collection du *Journal des Mines* dont ils m'ont également fait présent, et comme les départemens réunis peuvent offrir bien des matériaux à leurs observations, j'ai saisi cette occasion pour leur retracer en peu de mots les diverses richesses miné-

ralogiques de ce pays, telles que sont les mines de fer des départemens de *Sambre-et-Meuse*, de *Jemmapes*, de *l'Ourte* et des *Forêts*, les différentes mines de houille ou charbon de terre de *Jemmapes* et de *l'Ourte*, la mine de plomb de *Vedrin* près de *Namur*, dont on trouve une description dans le journal, celle de cobalt récemment découverte près d'Enghien, la riche mine de pierre calaminaire à *Calmine* près d'*Aix-la-Chapelle*, les carrières de marbre, de pierre à chaux, à bâtir ou à paver, les différentes terres argileuses à *Pipe*, à *Foulon*, etc., les fossiles accidentels répandus en grand nombre sur le sol de la *Belgique*, ceux surtout de la célèbre montagne de Saint-Pierre près de *Maestrich*, dont *Faujas* va donner la description; j'y ai ajouté les différentes fabriques et manufactures qui ont du rapport à la minéralogie, telles que celles de blanc de plomb et du bleu de Cobalt à *Gand*, de sel ammoniac à *Mons*, de cuivre jaune à *Namur*, de porcelaine à *Tournai*, de fayence et autres poteries de différentes espèces, de briques, etc., etc.

J'ai vu et je suis descendu dans la plupart de ces mines dans un voyage instructif que je fis avec un ami en 1787 dans les différentes provinces de la *Belgique*, car j'ai toujours pensé qu'avant tout il falloit commencer par apprendre à connoître sa patrie, et comme j'ai toujours aimé à m'instruire, je n'ai pas négligé d'examiner les différentes fabriques et manufactures et de les voir même dans leur plus grand détail.

Je leur dis aussi un mot des cabinets d'histoire naturelle et de minéralogie que différens particuliers possèdent dans ce pays, des savans qui y cultivent cette science, des ouvrages et mémoires qu'on trouve sur ce sujet parmi ceux de l'Académie de *Bruxelles*, je leur indique enfin les personnes avec qui ils peuvent cor-

respondre, s'ils désirent de plus amples renseignemens sur cette matière.

J'ai pensé que cette indication minéralogique de mon pays leur pourroit être de quelque intérêt; étant pour ainsi dire devenu leur correspondant par le Journal des Mines qu'ils m'ont envoyé, j'ai voulu ne pas leur être tout à fait inutile.

J'ai été quelquefois le soir aux belles ventes de livres des libraires *Fleurieu* et *Boutin*, j'y ai acheté quelques bons ouvrages qu'on n'a pas tous les jours occasion de trouver.

J'y ai trouvé le physicien du Louvre avec *Bianco*. *Charles* m'a demandé de vos nouvelles.

J'y ai fait la connoissance de l'abbé de *Fersan*, connoissance que je me proposois de faire depuis longtems. Il m'invita à venir voir le lendemain sa belle collection de livres, d'estampes, de médailles et de statues antiques, qui est nombreuse, arrangée d'après un ordre systématique et très curieuse: l'abbé de *Fersan* est savant, grand amateur et connoisseur de l'antiquité, il a voyagé avec fruit en Italie, l'Angleterre et la Belgique; quoique fort honnête homme il a sçu échapper au terrorisme, il étoit fort content de ce que je voyois sa collection avec plaisir et avec une certaine connoissance, et malgré mon état de député il me parloit amicalement; je l'ai assuré que tout bon républicain que j'étois, il n'avoit rien à craindre de la confiance qu'il me témoignoit.

J'ai rendu une visite le 7, à Mme *Beyts* qui part le 10 avec son mari; elle reste exprès pour aller au thé littéraire de *Millin*, elle m'engagea à y venir, je m'y rendis vers les 9 heures et demie, il y avoit moins de monde qu'à l'ordinaire. Le petit *La Landie*, quoique toutes les gazettes le disent parti pour *Gotha*, y étoit avec sa nièce

la comtesse le *François*, les demoiselles *Broignart* et Mme *Gail* n'y étoient pas, on y a fait de la musique comme à l'ordinaire, *Beyts* se mit à lire toute la soirée et ne parla point au géomètre *la Croix*, qui étoit réduit à lui seul; tout sembloit triste et sombre, tout sembloit se ressentir de votre absence. J'ai parlé à *Cuvier*, à *Angiolini*, ambassadeur de *Toscane*, et à Mme *Beyts* qui ne cessoit de parler de vous, je lui ai dit que vous lui enverrez un morceau de musique de votre composition; mais une connoissance que je suis surtout content d'avoir faite, est celle du nouvel ambassadeur d'*Espagne*, le chevalier d'*Azarra*, grand amateur de l'art et protecteur des artistes et de tous les gens de lettres; il a des connoissances très variées, parle bien, s'énonce avec facilité en français, est très honnête et affable, sans aucune prétention; il doit avoir environ 60 ans, se porte bien et n'a pas l'air d'être *Espagnol*; il a été pendant trente-deux ans envoyé du roi d'*Espagne* à Rome, il étoit l'ami de tous les artistes, surtout du célèbre *Mengs*, dont il a publié les ouvrages à *Parme* chez *Bodoni*, dont il a écrit la vie et à qui il a érigé un buste de marbre au Panthéon de Rome, avec l'inscription *Pictori philosopho*. Quoique ses ouvrages soient rares, M. d'*Azarra* possède de lui quatre-vingts morceaux, tant tableaux que dessins; il a laissé son cabinet à Rome, ainsi que ses antiques qu'il ne pourra faire venir qu'à la paix, la mer étant infestée par un nombre considérable de pirates. Il n'a apporté avec lui que ses pierres gravées, il a fait faire des fouilles à ses frais et a été assez heureux de découvrir la maison que l'on croit être celle des *Pisons*, à qui *Horace* a dédié son *Art poétique*, il y a découvert un appartement rempli de bustes en marbre de philosophes, d'historiens et d'orateurs anciens. « La même chambre peut-

être, me dit-il, où Horace s'entretenoit avec ses amis et où il leur lisoit son *Art poétique*. » Le chevalier d'Azarra est sans doute bien digne d'avoir fait cette découverte, lui qui a donné chez *Bodoni* de superbes éditions d'*Horace* et de *Virgile*. C'est un homme bienfaisant et connu par son équité, ce fut lui qui, lors de l'assassinat de *Basseville*, protégea les jeunes artistes français qui étoient à l'Académie de France à Rome, qui les ramena dans son hôtel dans ses voitures pour les soustraire à l'aveugle fureur de la populace et leur donna de l'argent pour partir; comme je le connoissois beaucoup depuis longtems de réputation, que je possède plusieurs ouvrages qu'il a publiés, et que je l'estime beaucoup, j'étois bien aise de faire sa connoissance personnelle; je me suis longtems entretenu avec lui jusqu'à ce qu'à minuit tout le monde se séparât. On remarque aisément la grande différence qu'il y a entre un homme instruit et ces plats diplomates; qui ne sont bons qu'à une vaine représentation. Sans doute, le gouvernement espagnol ne pouvoit faire un meilleur choix que d'un homme qui à tant de titres doit être cher aux Français, qui ne peuvent se refuser d'estimer son caractère, ses vertus, ses connoissances et ses talens.

Il ne s'est rien fait d'intéressant au Conseil, de longues discussions sur les finances et les domaines engagés ont occupé presque toutes les séances de cette décade.

Hors quelques pièces de distributions je n'ai rien pu lire les matins, j'ai reçu et j'ai eu beaucoup de lettres à écrire, j'ai dû aller aussi plusieurs fois chez les ministres pour des affaires particulières de mes compatriotes.

Pendant mon diner, je continue la lecture des œuvres de *J.-J. Rousseau*, dont il y en a quelques-unes que je lis pour la première fois.

Voilà, mon cher ami, un bien grand détail de tout ce que j'ai fait pendant cette décade, c'est un vrai compte rendu; je crains que vous ne vous plaigniez de son excessive longueur qui est devenue un volume; écrivez-moi aussi tout ce que vous faites, tout ce que vous pensez, peignez-moi vos plaisirs et les sensations délicieuses que votre cœur savoure, c'est un moyen de me les faire partager; ce n'est que par une correspondance active et intime que vous adoucirez un peu la solitude où vous m'avez abandonné, écrivez-moi souvent, vos plus longues lettres me seront toujours les plus agréables. J'espère que vous serez bien arrivé à Périgueux et que bientôt je recevrai une lettre de cet endroit.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Signé : C. VAN HULTHEM.

P.-S. — Mes respects s. v. p., à votre chère épouse. J'ai vu deux fois *Rambeau*, je l'ai conduit au bureau central du Conseil, où il aimoit de voir si toutes les pièces sur les élections de *Bergerac* étoient arrivées, mais comme j'ignore sa demeure, je remettrai la lettre à son adresse à *du Peyrat*. Si vous voyez la bonne amie *Mme Chap...* n'oubliez pas de lui dire que votre ami est un gr. j——— et que malgré cela l'indulgent *Biran* a bien voulu lui accorder une petite place dans le cortège nombreux de ses amis, je crains bien qu'elle ne vous en gronde d'importance, ...mais je sens que je ne fais qu'allonger cette lettre déjà trop longue. Adieu.

Le bon M. *d'Asse* vous salue.

*
* *

N° 3

Paris, le 13 messidor, an VI.

J'allois porter décadi passé, mon cher ami, ma lettre au Conseil des Anciens, quand je reçus la visite de trois

de mes compatriotes qui vinrent me parler d'une affaire importante d'un négociant de chez moi, dont la décision dépendoit, à ce qu'ils me dirent, du ministre de la Justice. je leur devois mes secours; pendant ce tems l'heure s'écoula et il ne me fut plus possible de remettre ma lettre à la poste; ce contretems me donne l'occasion d'ajouter quelques mots en réponse à la charmante lettre que vous m'avez adressée de Périgueux et que je reçus le lendemain.

Que cette lettre m'est chère! elle m'annonce votre heureuse arrivée dans votre patrie, elle me peint le plaisir que vous goûtez de vous trouver au sein de votre intéressante famille, la joie et le contentement que ressentent vos amis de vous voir, elle m'assure surtout de votre tendre amitié et de tous les sentimens affectueux que vous me conservez. Puis-je encore me croire malheureux, puis-je encore me plaindre de mon sort tandis que je vois votre bonheur? Je le partage bien sincèrement, une partie en rejaillit sur moi et je jouis de tout le bonheur que votre âme goûte dans ce moment.

Vous vous plaignez de ce que vos affaires vont vous enlever une partie de votre tems; j'estime ce sentiment qui sait évaluer tout le prix du tems, j'honore ceux qui, comme vous, savent en faire un si bon usage; mais est-ce bien à vous à faire une pareille plainte? Après avoir, avec tant de soin et si utilement employé tous vos momens pendant les treize mois que vous êtes resté à *Paris*, ne convient-il pas que vous donniez quelques momens à vos affaires? Ce changement d'occupation, cet exercice contribueront à affermir votre santé, que des inquiétudes et une étude trop assidue ont peut-être un peu délabrée. Après avoir recueilli une si riche moisson de connoissances dont vous allez goûter les fruits, ne pourriez-vous

pas vous reposer au moins pendant un mois de si longs travaux ? Et est-ce perdre le tems que de travailler à pouvoir le mieux employer ? Il faut que le corps soit sain afin que les facultés intellectuelles jouissent de toute leur vigueur ; et quoique sur cette substance inaltérable qui pense en nous, vous et moi, nous ayons d'autres idées que quelques sublimes philosophes du jour, nous convenons cependant que le physique peut avoir quelque influence sur le moral et que le dérangement de notre santé et de longues maladies peuvent affaiblir et porter obstacle au libre exercice de nos facultés intellectuelles. *Sit mens sana*, disoient les anciens, *in corpore sano*.

Continuez à me donner de vos nouvelles, conservez votre santé, et croyez-moi le plus sincère de vos amis.

Signé : C. VAN HULTHEM.

P.-S. — On dit que le Directoire vient d'ordonner à *Lamarque* de partir promptement pour la *Suède*, où il va résider comme ambassadeur. Le Directoire a annoncé aujourd'hui au Conseil par un message la prise de *Malthe* faite par *Bonaparte*.

Le 15, il y a séance publique à l'Institut national, mon savant ami peut attendre un petit récit de ce qui s'y fera.

*
* *

N° 4.

Paris, le 15 messidor, an VI.
à 9 h. du soir.

Mon cher ami,

Je viens de la séance publique de l'Institut National ; que j'aurois désiré de pouvoir y aller avec vous comme

les fois précédentes ! C'eût été un plaisir bien sensible à mon cœur, j'aimai toujours, vous le savez, à partager mes plaisirs avec vous, ce désir étoit intéressé à la vérité, car c'étoit un moyen de les doubler ; que je goûte du moins celui de vous écrire et je croirai encore vous raconter près de votre feu (comme je fis quelquefois le soir pendant l'hiver, quand le mauvais tems nous empêchoit de nous promener), les nouvelles du jour ou l'objet de mes études.

J'ai prêté une grande attention, ma mémoire me servira bien, elle sait à quel usage je veux l'employer, elle sera charmée aussi de vous être de quelque utilité.

La salle étoit pleine comme à l'ordinaire, les membres de l'Institut, plusieurs députés, deux directeurs, *Merlin* et *La Reveillère*, des étrangers, des hommes, des femmes en remplissoient l'enceinte. Il est beau de voir l'aimable sexe rendre hommage aux sciences et témoigner par leur présence, et leur silence surtout, l'intérêt qu'elles y prennent.

En voici un court mais fidelle récit :

Bitaubé, le traducteur d'Homère et auteur de *Joseph*, y présidoit, quatre secrétaires ont ouvert la séance par lire les notices des travaux du trimestre.

Villat a lu la notice des mémoires de la classe de littérature et beaux-arts.

Le Fèvre-Gineau, celle des mémoires de mathématiques lus dans la classe des sciences phys. et mathé.

Lassus a lu la notice des mémoires de Physique pour la même classe.

La Cuccé, celle des mémoires de la classe des sciences morales et politiques.

On a entendu surtout avec plaisir que l'Institut, d'après un rapport fait par *Camus*, avoit repris la rédaction des

notices des manuscrits de la Bibliothèque nationale, dont la ci-devant Académie des inscriptions a publié trois volumes et que d'après les ordres donnés par le Directoire cette continuation alloit être imprimée à l'imprimerie de la République. L'Institut invite tous les savans à enrichir ce trésor par des extraits raisonnés des manuscrits dont ils ont connoissance, et a distribué un programme sur la manière de rédiger ces extraits.

Une autre continuation qui vous fera plus de plaisir est celle de la description des arts et métiers commencée par la ci-devant Académie des sciences, que j'ai eu le plaisir de vous montrer à la bibliothèque du Corps législatif deux jours avant votre départ : on en publiera le plan à la séance du 15 vendémiaire.

David le Roy a lu un mémoire sur les petits navires de guerre des anciens et sur l'usage qu'on en pourroit faire dans la marine française.

Delambre, un mémoire sur la mesure d'une base aux environs de Melun pour servir à la détermination de la grandeur du méridien, et sur la justesse des instrumens dont on s'est servi dans cette opération.

Fleurieu, ci-devant ministre de la Marine, et avant le 18 membre du Conseil des Anciens, a lu des conjectures sur la manière dont a pu se peupler la côte du nord-ouest de l'Amérique, et vue générale de cette côte et des deux Amériques, sous le rapport de la civilisation. Mémoire bien écrit, plein de connoissances et d'observations lumineuses, et quoique long, entendu avec beaucoup d'intérêt.

Collin d'Harleville a lu d'un ton sentimental un dialogue en vers, intitulé : *L'Homme et sa conscience*, qu'on a entendu avec le plus vif intérêt : des applaudissemens l'ont souvent interrompu, j'aurois voulu observer de

près la physionomie de certains hommes qui applaudissent aussi, qui ne pouvoient pas être bien contents qu'on les fesoit parler avec leur conscience ; ils devoient être bien persuadés d'ailleurs que bien des gens ne pouvoient se refuser à leur faire de certaines applications, les hommes savent bien jouer la comédie, mais ils trahissent difficilement les sentimens de leur cœur. Le pauvre et petit *Naigeon* devoit bien souffrir, on y parloit de Dieu. On m'a raconté deux anecdotes qui prouvent toute la perversité de son cœur et l'aliénation de son esprit, elles sont loin de lui faire honneur quoiqu'il s'en vante.

Un nouveau membre de l'Institut, le *C. Chaptal* a lu des observations chimiques sur la couleur jaune qu'on tire des végétaux et surtout du bois jaune (*Lign. tinct. flav.*).

Mongez, un mémoire sur deux statues antiques qui vont arriver de Rome, désignées par le nom de *gladiateurs*.

La Lande, un mémoire sur la situation du pôle magnétique et sur la déclinaison de l'aiguille aimantée qui depuis cent ans a changé à Paris de 23 degrés.

Molé, artiste du théâtre *Feydau*, a terminé la séance par la lecture d'un conte en vers fait par *Andrieux*, intitulé : *Le Doyen de Badajoz* ; ce conte, qui avoit pour but moral, la reconnaissance, a fait beaucoup rire ; *Molé* l'a lu avec cet art et ces talens que vous lui connoissez.

L'Institut a partagé le prix qu'il avoit proposé l'an IV, et dont le sujet étoit la construction d'une montre de poche propre à déterminer les longitudes en mer, etc., entre deux montres n^o 1 et n^o 2. *Louis Berthoud* est l'auteur de ces deux montres.

On a lu aussi les programmes de sept prix que l'Institut propose, deux sur le *foie et l'analyse de la bile*; un pour une ode ou poëme sur *la liberté*, un sur *les emprunts à faire par un état républicain*, un autre sur *l'étendue et les limites du pouvoir paternel dans une rép.*, un sur *les grands changemens arrivés dans le globe*, et le dernier sur *les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple*. Je vous transmets le programme de la classe des sciences morales et politiques, qui doit avoir une raison particulière pour vous intéresser.

J'ai senti depuis quatre jours un peu de fièvre le soir et une partie de la nuit; je pense cependant que cela ne sera d'aucune conséquence, je l'attribue aux effets de la chaleur; vous avez vu au Jardin des Plantes combien certains animaux du Nord y sont sensibles; hier je fus obligé de me coucher à 7 heures, ce soir, si je ne sens presque rien, c'est qu'on oublie tous ses maux quand on a le plaisir de s'entretenir avec ses amis... Mais je sens que j'abuse de votre patience, ne suis-je pas un individu bien intéressant pour vous envoyer le bulletin de ma santé?

Ecrivez-moi aussi souvent et aussi longuement que je le fais : vous, votre femme, vos enfans, vos amis, vos prairies, vos vignobles, tout ce qui vous intéresse sera toujours pour moi du plus grand intérêt, vos lectures et les réflexions qu'elles vous font faire viendront après.

Felix sua si bona norit amicus.

Cela n'est pas un bon vers, mais c'est un souhait que je renouvelle tous les jours.

Je vous embrasse, mon cher ami, de tout mon cœur.

Signé : C. VAN HULTHEM.

P.-S. — Vous devez avoir reçu deux longues lettres du 9 et 13; les *Mémoires de l'Institut* ne se vendent pas encore, on doit y ajouter auparavant un discours préliminaire fait par *Andrieux*.

* * *

N^o 5.

Paris, le 24 messidor, an VI.

Je vous ai adressé, mon cher ami, trois lettres à Grateloup, où, d'après votre avant-dernière, je croyais que vous seriez resté au moins un mois; je suis fâché que vous ne les ayez pas reçues, je suis dans l'incertitude si vous recevrez la présente; ignorant où vous serez à son arrivée dans la Dordogne, je l'adresse à Périgueux, espérant qu'on vous l'enverra quelque part que vous vous trouviez.

La vôtre, que j'ai reçue hier, me fait beaucoup de plaisir, elle est remplie des sentimens de la plus tendre amitié que je partage bien sincèrement, elle me donne un détail intéressant de votre chère famille, que j'aimerai, que je chérirai toujours; elle me peint surtout votre bonne manière de penser qui est la vraie philosophie, qui doit puissamment contribuer à votre bonheur, comme elle doit faire celui de tous ceux qui vivent avec vous. Oui, mon ami, il n'y a pas d'autre moyen d'être heureux qu'en nous soumettant à la volonté de l'être suprême qui nous a créés : en acceptant avec résignation tous les maux comme tous les biens qu'il nous envoie, en faisant autant de bien qu'il est possible à nos semblables et en remplissant avec plaisir tous les devoirs que l'état, où nous nous trouvons, nous impose.

Ma santé n'est pas aussi bonne qu'elle l'a été depuis

longtems, j'ai depuis environ quinze jours la fièvre, depuis dix je ne l'ai que de jour à autre, espèce de fièvre tierce; j'ai appelé le médecin Gastaldy, qui m'assûre que je l'aurai aujourd'hui pour la dernière fois, il veut la rompre demain avec le quinquina; je ne suis pas cependant sans en craindre les suites, mais il me dit qu'après les préliminaires qu'il m'a fait prendre, il n'y a rien à craindre. Ainsi je me rends aux bonnes raisons, à la sagesse et à la prudence du docteur. Depuis ce tems, j'ai très peu mangé, je suis très faible, vous sentirez donc facilement, mon cher ami, que je n'ai pu faire de grandes lectures et mon compte rendu de la décade passée ne sera pas aussi long que celui de la précédente.

J'ai écrit quelques lettres, j'ai beaucoup pensé, mais je n'ai pu lire que deux livres de *Télémaque* et quelques lettres de la *Nouvelle Héloïse*, deux surtout de *Julie* la 18^e et 20^e de la 3^e partie, qui sont très belles, contiennent des réflexions sages et qui méritent bien d'être méditées.

Adieu, mon cher et bon ami, portez-vous bien et jouissez longtems du plaisir de vous trouver au milieu de votre intéressante famille. Je suis tout à vous.

Signé : C. VAN HULTHEM.

P.-S. — Je vous prie de présenter mes respects à votre épouse et de lui témoigner combien je suis sensible à son souvenir. J'ai demandé au médecin Gastaldy ce que vous lui deviez pour les quatre visites qu'il vous a rendues, il m'a d'abord dit qu'il laissoit cela à votre générosité, qu'il ne taxoit personne, etc., etc.; je lui ai répondu que vous aimiez de le savoir, que vous me l'aviez demandé; alors il m'a dit qu'il croyait qu'un louis serait bien. Le perruquier retirera la boîte à

poudre de votre appartement, vous me direz ce que vous voulez qu'il en soit fait.

Beyts est en congé, comme je vous l'ai déjà dit. Votre cousin *Du Soulas* m'a fait le plaisir de venir me voir avant de partir, il est parti le 18 par Bordeaux. Rambeau est aussi venu chez moi. Les gens de la maison où je demeure ont beaucoup de soin pour moi. Adieu, mon ami.

* * *

N° 8.

Paris, le 10 thermidor, an VI.

Je n'ai reçu qu'hier au soir, mon très cher ami, votre lettre du 27 messidor. Ce long intervalle à me donner de vos nouvelles m'a jeté dans une grande inquiétude; je vous ai écrit le 24 messidor et le 2 de ce mois, à Périgueux, j'ai écrit le 6 à votre ami Audibert en le priant de vous faire parvenir une lettre et de m'apprendre où vous vous trouviez actuellement. Hier au soir, je suis allé chez la librairie au Palais-Royal, où j'ai trouvé Rambeau et plusieurs de vos compatriotes, mais aucun ne savoit me donner de vos nouvelles; une lettre étoit déjà toute prête et devoit partir aujourd'hui, pour votre belle-sœur, afin qu'elle m'eût tiré de cette cruelle incertitude où me laissoit votre long silence; enfin, en revenant chez moi, j'eus le plaisir d'y trouver votre lettre, vous sentez facilement avec quelle joye je la reçus, avec quel vif plaisir j'en pris lecture.

Je vois avec plaisir que vous vous êtes fixé maintenant à Grateloup avec votre famille. Après les premières visites reçues et rendues, après avoir arrangé vos affaires économiques, vous serez plus tranquille et vous pourrez vous livrer à vos études chéries. Je sais, mon cher ami,

que vous occupant uniquement de mathématiques, de chimie, de physique, d'histoire naturelle, etc., visitant les établissemens littéraires, vous délassant ensuite par la promenade ou dans la société des savans, le séjour de Paris devoit avoir des agrémens pour vous, mais si vous étiez condamné comme moi, aux séances journalières du P. L., où vous seriez souvent obligé d'entendre des choses bien éloignées de votre manière de penser, où, en entendant toujours parler de justice et de liberté, vous verriez souvent fouler aux pieds les premiers principes de la liberté et de la justice. Ah! combien alors vous préféreriez votre sort au mien! combien de fois vous vous écrieriez avec le bon Horace : heureux ceux qui, loin du tourbillon des affaires, cultivent leurs champs paternels de leurs propres bœufs!

*Beatus ille qui procul negotiis ut prisca gens mortalium
paterna bobus exercet rura suis.*

Combien de fois, depuis votre départ, j'ai regretté mes tranquilles foyers! Je ne saurois vous dire combien je souffre quand je vois de ces actes révolutionnaires, quand je considère la misère du peuple et de tant de gens ruinés, quand je songe à un avenir incertain qui nous peut amener la guerre et beaucoup d'autres maux. Ah! alors je pense que votre sort n'est pas à plaindre, que retiré dans votre solitude, loin du tourbillon des affaires, jouissant des agrémens que vous donnent votre intéressante famille et le bonheur domestique, vous ne vous occupez que de vos propres affaires, de vos lectures et de vos études qui ont toujours fait le charme de votre vie. Si vous faites ces considérations, je pense qu'elles contribueront à vous faire voir sous un aspect plus favorable votre sort actuel; vous avez vu à Paris presque tout ce qu'il y a d'intéressant à voir,

vous avez fait la connoissance des hommes les plus distingués dans les arts et les sciences ; par une fréquentation assidue des leçons des plus savans maîtres vous vous êtes rendu familières les connoissances dont vous avez le plus besoin pour la suite de vos études ; c'est à présent qu'il faut laisser mûrir tant de connoissances acquises, bientôt vous retirerez les fruits d'une si riche moisson.

Quant à moi, mon cher ami, je sens que vous vous deviez à vos affaires, à votre famille, à vous-même, mais je ne puis que vous regretter infiniment, aucune connoissance ne remplacera jamais la vôtre ; je perdois du moins de vue dans la douceur de votre société les malheurs du tems, et les conversations que nous avions tous les jours sur tous les objets de la littérature avoient pour moi infiniment de charmes.

Depuis que j'ai pris le quinquina, la fièvre, dont tous les deux jours j'avois de très fortes attaques, n'est plus revenue ; cependant je ne suis pas comme auparavant, je suis encore très faible, je ne puis que peu travailler, je sens beaucoup de lassitude quand je marche et je crains bien que la fièvre ne revienne.

Avant de devenir malade j'avois loué un autre appartement ; j'étois, comme vous le savez, fort à l'étroit à mon ancien appartement et mes livres, dont le nombre s'augmentait tous les jours, ne pouvoient plus s'y placer. Ce fut là une des principales causes pour chercher un autre logement ; cependant, en remuant mes livres, j'ai vu qu'il y en avoit un grand nombre dont je ne me serois pas servi pendant mon séjour dans cette ville, d'autres que je trouvois à la bibliothèque du Corps législatif ; j'ai emballé tous ceux-là dans deux grosses caisses, qui pesoient ensemble 1.380 livres, je les ai envoyés chez moi

à Gand, d'où j'apprends qu'ils sont heureusement arrivés. Je n'ai conservé que ceux dont je puis faire un usage journalier, qui sont encore en assez grand nombre...

Aussitôt que la fièvre m'avoit quitté, j'ai songé à occuper mon nouvel appartement, qui est bien situé, très commode, beaucoup plus spacieux que l'autre, très bien éclairé, très proprement arrangé, dans une très belle maison toute neuve, depuis 10 à 11 ans, et chez de très honnêtes gens; il n'a qu'un inconvénient, c'est d'être fort haut, car il est au quatrième, mais il a cet avantage qu'on y monte par un bel escalier, très bien éclairé, surmonté d'une grande lanterne à la romaine. D'ailleurs, comme je reste toutes les matinées chez moi, comme je ne monte à mon appartement qu'une ou deux fois par jour, cet inconvénient n'en est pas un grand pour moi. Je loue cet appartement à terme et pas trop cher, mais j'ai dû acheter les meubles qui me reviennent assez haut. Je ne puis pas assez vous dire combien ce changement de logement m'a coûté; moi qui aime si peu de changer, combien j'ai eu de peine à quitter mon ancien logement et les gens de la maison qui, pendant que j'étois malade, m'ont rendu de grands services. Mais dès le premier jour que j'ai occupé mon nouvel appartement, j'y ai été content. Je me fais faire actuellement une bibliothèque pour y placer les livres que j'ai conservés et qui sont encore en assez grand nombre.

J'ai été le 7 chez Millin, il y avoit un mois que je n'avois pu y aller. Outre les personnes qui fréquentent ordinairement son thé littéraire, j'y trouvai *Roederer*, *Fabricius*, le *C. Silvestre* et le ministre de la Justice qui étoit venu avec moi.

Fabricius est le législateur de l'entomologie ou histoire naturelle des insectes, c'est lui qui en a décrit le plus

grand nombre; il est professeur d'histoire naturelle à *Kiel*, ville qui appartient au roi de Danemark; il est d'une taille médiocre, il est modeste, parle assez correctement le français, est fort honnête et affable. Il a étudié dans sa jeunesse à *Upsal* sous *Linné*, dont il parle avec beaucoup d'éloges; il a aussi étudié à *Leyde* dans le tems que *Gaubius* et *Albinus* vivaient encore. Il aime beaucoup à voyager, vient presque tous les ans à Paris, va souvent en Angleterre, surtout à Edimbourg dont il estime beaucoup les savans. Il porte les cheveux ronds, il a un air de candeur et de probité qui fait qu'on aime à s'attacher à lui, je lui ai beaucoup parlé pendant toute la soirée. Il est le père de ces deux petits Danois avec qui nous nous sommes trouvés chez *Charles* pendant l'hiver.

J'y fis aussi la connoissance du *C. Silvestre*, secrétaire de la *Société philomatique*, et un de ses instituteurs. C'est un jeune homme modeste et instruit; il a publié cette année le rapport général des travaux de cette Société, rapport que j'ai lu et qui est bien fait. La Société philomatique s'assemble tous les tridis de chaque décade, rue d'*Anjou-Throuville* n° 9, à 6 heures du soir. Le *C. Silvestre* est aussi membre de la Société libre d'Histoire naturelle, dont *Cuvier* est secrétaire; cette Société s'assemble le 28 de chaque mois au même local; il me proposa de me conduire à ces deux Sociétés, mais je prévois bien que je n'en aurai pas le tems.

Votre curé n'a pas tort quand il vous engage à vous occuper de vos affaires économiques. Je sens qu'il est difficile à vous et à moi de nous occuper de ces petits détails, et que le goût de la lecture et de l'étude prend toujours le dessus : mais enfin c'est un devoir et nous ne pouvons entièrement négliger ce qui doit contribuer

à notre liberté et à notre indépendance. Il faudra bien, quand je serai de retour chez moi, que je m'occupe aussi davantage de mes propres affaires.

Quand vous reverrai-je, mon cher ami ? Quand pourrions-nous reprendre nos promenades, nos frugaux et modestes dîners et nos entretiens familiers ? Ah ! peut-être jamais ! Je ne saurois vous dire combien cette idée m'afflige et me cause de peine. Il est difficile de vous avoir connu et de ne pas désirer de vivre toujours avec vous.

Adieu, mon cher et bon ami, portez-vous bien et aimez-moi autant que je vous aime.

Signé : C. VAN HULTHEM.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de votre chère épouse, je conçois combien il lui doit être douloureux de s'être séparée d'une sœur chérie et qui mérite tant de l'être ; j'espère que votre société, celle de vos chers enfans, les agrémens de la campagne rendront plus agréable à votre épouse le séjour de Grateloup.

J'ai assisté hier et aujourd'hui aux belles fêtes qui se sont données au Champ-de-Mars à l'occasion de l'entrée triomphale des monumens de l'Italie ; il est inutile de vous les décrire, vous en trouverez une description détaillée dans les feuilles publiques.

Mon adresse est : *Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 729, en face de la rue Chabanois.*

On a ouvert, le premier de ce mois, le salon d'exposition des tableaux, sculptures, gravures, etc., des artistes modernes. En général, il est inférieur à ceux des années précédentes ; les grands artistes, tels que *David, Regnault, Suvée, Pajou père, Julien, Van Spandoneck l'aîné, Houdon*, n'y ont rien exposé. Ce qu'on y admire le plus, sont les tableaux de *Gérard*, dont vous avez

vu la Psyché et l'Amour, ceux de *Girodet*, etc., etc., et les admirables portraits d'*Isabey*. On y voit les portraits très ressemblans de vos amis *Dupont de Nemours* et de *Charles*. Ce dernier est très bien peint de grandeur naturelle, par *Mme Guiart*.

N^o 9.

Paris, le 22 thermidor, an VI.

Je dois mettre ce jour, mon cher ami, au nombre des jours heureux de ma vie : j'ai vu votre aimable belle-sœur, j'ai reçu deux lettres de vous et une autre du C. Audebert, qui m'annonce vous avoir vu et de vous avoir laissé en bonne santé. Des événemens aussi heureux ne m'arrivent pas tous les jours, ils méritent que j'en fasse une mention particulière dans mon journal.

Me trouvant hier à une vente de livres, Renouart me dit que *Mme Maréal* étoit à Paris et logée chez *Mme de Chevremont* ; je n'eus rien de plus pressé ce matin que de lui rendre visite. J'ai trouvé votre belle-sœur telle que vous me l'avez souvent dépeinte, douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit ; c'est un vrai plaisir pour moi de pouvoir faire sa connoissance personnelle, il y a une espèce de parenté entre nous et nos amis, et on aime bien de connoître ses parens de près ; et si tous nos parens ressembloient à *Mme Maréal*, il ne faudroit pas sortir de sa famille pour jouir des agrémens de la société et des douceurs de l'amitié.

Mme de Chevremont prétend que vous avez trop de connoissances et de talens pour les ensevelir dans l'obscurité d'une campagne solitaire et éloignée, elle voudroit que vous vous fixassiez à Paris avec votre famille, que *Mme Maréal* vînt également s'y établir, et qu'elle, vous et moi nous ne fissions qu'une société. Sans doute,

elle et moi nous ne pourrions qu'y gagner, mais ce sont vos intérêts, vos seuls intérêts qu'il faut consulter là-dessus.

La fièvre, après m'avoir quitté pendant quinze jours, est revenue le 11 de ce mois à 5 heures de l'après-midi; ayant été au Conseil, je fus obligé de prendre une voiture pour revenir chez moi; j'eus pendant la nuit un très fort accès, il a fallu renouveler le traitement et cette fois-ci, la fièvre n'a pas voulu céder au quinquina, je l'ai encore de jour à autre, cependant la force en est beaucoup diminuée. J'en suis d'autant plus fâché que je ne pourrai voir votre belle-sœur aussi souvent que je le désirerois. Je serois cependant charmé de trouver l'occasion de lui être utile ainsi qu'aux personnes auxquelles elle s'intéresse.

Je retirerai avec plaisir le second volume de la *Croix*, dès qu'il paraîtra, mais pourquoi me faire payer si tôt, ces six misérables louis? Il vaudroit mieux me les apporter vous-même en germinal. Vous me ferez plaisir de n'en pas parler à votre belle-sœur.

J'exécuterai avec plaisir votre commission auprès du chevalier d'Azarra, mais il faudra attendre jusqu'à après-demain; c'est demain le 10 août et vous savez que les ambassadeurs assistent ordinairement aux fêtes de la République.

Je suis charmé, mon cher ami, que vous ayez repris vos études métaphysiques, celles-ci doivent faire le fort de vos méditations, *haec tibi erunt artes*, et je ne serois pas fâché, si toutefois votre santé vous le permet, que vous pussiez achever votre mémoire sur l'Influence des Signes et le présenter en tems au jugement de l'Institut National.

Je suis de votre avis que *Court de Gébélín* ne pourra pas vous être de grande utilité pour cette matière, je

doute même si, pour faire un ouvrage tel que celui qu'il a entrepris, il avoit une connoissance assez étendue des langues, surtout de celles du Nord, et si des connoissances que fournissent les monuments historiques de tous les âges et une étude approfondie de toutes les langues, il a tiré des conséquences aussi justes et aussi judicieuses que ces matériaux pouvoient lui suggérer.

Au reste, la fièvre qui ne laisse de me fatiguer, même les jours qu'elle ne me rend pas visite, la diète que je suis obligé d'observer et un certain affoiblissement qui en est une suite naturelle, m'empêchent depuis quelque tems de me livrer à ces méditations métaphysiques; il faut que des études plus modestes occupent maintenant mes loisirs, telles que celles de l'histoire civile et littéraire, la connoissance de l'antique, etc., etc., études qui sont plutôt du ressort de la mémoire que de celui du raisonnement.

Adieu, mon cher et bon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

Signé : C. VAN HULTHEM.

Je ne suis pas sans inquiétude sur le sort de *Bonaparte* et de son armée; il paroît actuellement que sa destination est en Egypte et de là aux Indes, mais s'il parvient même à atteindre l'Afrique sans être attaqué par les Anglais, comment la flotte pourra-t-elle revenir et échapper à la flotte anglaise? Et comment pourra-t-on la mettre à l'abri d'une attaque, puisqu'il est connu que les grands vaisseaux de guerre ne peuvent entrer au port d'Alexandrie?

Si même ce danger n'existoit pas et que toute l'armée fût arrivée en Egypte saine et sauve, comment parviendra-t-elle aux Indes? Par la mer Rouge? Mais où

trouver les bateaux de transport et quelle flotte défendra ces bateaux ? N'est-il pas à craindre qu'ils ne soient pris ou détruits par les Anglais qui sont en force dans ces parages et dont la flotte est augmentée par celle des vaisseaux des Hollandais, commandés par l'amiral Lucas et pris au cap de Bonne-Espérance ? Si on y va par terre, comment passera-t-elle au travers des sables de l'Arabie, de la Perse, des États du Grand Mongol ? N'est-il pas à craindre qu'avant d'y parvenir la majeure partie de l'armée ne soit détruite par la famine, les maladies, la guerre et la misère ? Comment une pareille entreprise avec si peu de forces a-t-elle jamais pu tomber dans une tête saine ? Et combien d'autres considérations d'une plus grande importance n'y a-t-il pas à faire ? Mais pourquoi nous égarer dans un pareil dédale ? Attendons tout du tems, mais je vous l'avoue, la perspective ne me semble représenter rien de bien avantageux.

* * *

Le 23 thermidor.

J'ai parlé aujourd'hui à Prony à la fête du Champ-de-Mars, il m'a assuré que l'impression des *Mémoires de l'Institut* est entièrement achevée et qu'ils seront présentés à la séance générale du 5 fructidor.

Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de votre chère et aimable épouse.

Votre boîte à poudre ne s'est plus trouvée à votre appartement, votre commissionnaire m'a assuré de l'avoir portée à la diligence, ainsi c'est probablement à Limoges que vous l'aurez laissée.

Je prends tous les jours une infusion de quinquina, mais je n'y trouve aucun soulagement. Je marche avec

la lenteur d'une tortue et la moindre promenade que je fasse, je sens une lassitude particulière, moi qui, dans toutes nos courses et nos promenades, étois toujours infatigable ! Cela fait que je reste chez moi quand je ne suis pas obligé de sortir. Tous mes momens sont alors absorbés par la lecture, heureux d'y trouver toujours de nouveaux charmes et de nouveaux plaisirs ! Combien de fois je me suis écrié avec le divin auteur de *Télémaque*, dont j'aime à lire et à relire l'excellent ouvrage : « Heu-
« reux ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, et qui
« savent se contenter des douceurs d'une vie innocente !
« Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et
« qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences !
« En quelque endroit que la fortune ennemie les jette,
« ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; et
« l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même
« des délices est inconnu à ceux qui savent s'occuper
« par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire
« et qui ne sont point... privés de la lecture ! »

* * *

N^o 10.

Paris, le 6 fructidor, an VI.

J'ai reçu, mon cher et bon ami, le 1^{er} de ce mois, votre lettre du 21 thermidor ; vous verrez par mes précédentes que j'ai reçu toutes celles que vous m'avez adressées et que le long retard à recevoir celle du 27 messidor fut la cause de mes inquiétudes à votre égard ; vous en trouverez ci-jointes trois à la fois, qui sont restées ici je ne sais comment. Dorénavant, je vous les ferai parvenir à mesure que je les écrirai.

Je vois avec plaisir la continuation de vos tendres

sentimens, votre précieuse amitié est pour moi, dans ce moment, un baume salulaire, dont les effets seroient encore plus sensibles, si j'en sentoie de plus près les douces émanations.

Votre compatriote Rambeau est venu me parler du juge de paix de Bergerac et m'a fait à ce sujet les mêmes observations que vous faites dans votre lettre ; j'ai exécuté avec plaisir votre demande parce que c'est en même tems celle de deux de vos députés. Le ministre de la Justice m'a promis qu'il proposera au Directoire, pour remplacer le juge de paix actuel, l'un des deux désignés dans la pétition de votre députation. Rambeau m'a dit depuis que cela pourra souffrir quelque difficulté, à cause que Bordas et un autre membre du Conseil des Anciens du département de la Gironde ont demandé au Directoire la continuation du juge de paix actuel. Il est plus juste cependant que l'on écoute et satisfasse à la demande de vos députés qu'à ceux des départemens voisins.

Le chev. d'Az..., quoique extrêmement honnête, et aimant infiniment à rendre service à tout le monde, n'aime pas cependant de faire passer sous son contre-seing la lettre que vous m'envoyez ; quoique je ne pense pas que le jeune homme à qui elle est adressée soit émigré. cependant vous ne me dites rien qui pût convaincre du contraire et, dans l'incertitude, le chev. d'Az... ne voudroit rien faire, dans les circonstances délicates où nous nous trouvons, qui pût être contraire aux lois de la République. Ne pouvant désapprouver ce sentiment, je n'ai pas voulu insister et j'ai fait partir la lettre sous le contre-seing du Cons. des Anciens. Je pense qu'elle parviendra également.

Me trouvant il y a quelques jours chez le ministre de

la Police, je rencontrai en sortant le C. Fontard qui me remit une lettre de votre part, datée du 23 thermidor. Il me pria de me joindre à lui (et tel est aussi l'objet de votre lettre), afin d'obtenir la radiation du C. Foucault. Comme il s'agit d'être utile à un de vos amis, au sort duquel vous vous intéressez beaucoup et qui appartient à une famille respectable, dont vous m'avez souvent parlé avec éloge, je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour lui rendre service si je n'étois convaincu que tout ce que je pourrois faire feroit plus de mal que de bien à cette cause. En effet, comment ne voyez-vous pas, mon cher ami, que tout ce que je pourrois faire auroit l'air d'une intrigue ou de corruption ? Qu'y auroit-il de plus singulier qu'un député éloigné de votre département à la distance de 150 lieues se mêlât d'une affaire dont naturellement il ne peut connoître les circonstances, tandis que vos propres députés qui devroient en être instruits, ne parlent point ? Réellement, cela ne feroit qu'empirer les choses et les rendre plus mauvaises qu'elles ne sont. Si cependant vous le voulez absolument, il n'y a rien que je ne fasse pour vous.

Vous me demandez, mon cher ami, ce que l'on pense à Paris, ce que je pense moi-même du sort des chevaliers de Malthe ? Je vous répondrai à cela qu'à Paris on n'en parle pas ; vous savez comment les choses y vont, chaque objet y semble passer en revue par la lanterne magique, on en parle un moment et puis *disparois*, tout est tombé dans l'oubli. Quant à moi, je ne connais cette capitulation que de la même manière dont vous la connoissez c'est-à-dire par les feuilles publiques.

Bernardin de Saint-Pierre vient de faire imprimer un rapport lu à l'Institut National contre lequel le petit N... s'est fortement échauffé, vous le trouverez ci-joint et

une simple lecture vous fera apercevoir la cause des déclamations du C. N.

J'ai rencontré plusieurs fois au Café le C. *Lancelin* dont vous connoissez le prospectus d'un mémoire présenté à l'Institut qu'il se propose de publier sur la question *de l'influence des signes sur la formation des idées*, et à qui nous avons rendu une visite à l'Hôtel de la Marine, rue de... Un autre concurrent vient d'annoncer dans le *Magazin Encyclopédique* du mois de thermidor qu'il est aussi décidé à publier le mémoire qu'il a présenté pour le même concours et comme par l'effet de différentes circonstances, il a été forcé de le composer très précipitamment, il lui a paru convenable d'y ajouter quelques développemens, ce qui fera qu'il ne pourra être sous presse que dans deux ou trois mois.

L'auteur ne se nomme pas, mais sa lettre est datée de Colmar, c'est de ce mémoire que *Garat* a dit dans son rapport, « qu'il était annoncé comme l'extrait et « l'ébauche d'un travail complet sur la Psychologie, et « que si ce travail étoit achevé de la même manière, il « n'hésiteroit pas à dire qu'un jour le nom de son auteur « sera prononcé au sein de l'Institut, à côté de celui des « *Locke* et des *Condillac*. »

Vous voyez par là que de toutes parts les idées métaphysiques commencent à fermenter dans les têtes de vos compatriotes et si un jour vous publiez quelque chose sur cet objet, que vous trouverez partout des lecteurs et des disciples, je me ferai toujours un honneur d'être un des plus zélés de ces derniers.

Adieu, mon cher et bon ami, ayez soin de votre santé, soyez heureux et donnez-moi souvent de vos nouvelles.

Signé : D. VAN HULTHEM.

Je prie votre chère épouse d'agréer mes respects. La fièvre continue à me rendre visite tous les deux jours. La lecture m'est à présent d'une grande ressource. *In adversis solatium.*

* * *

N^o 11.

Paris, le 20 fructidor, an VI.

Au C. MAINE-BIRAN,

à Grateloup, près de Bergerac,
Départ. de la Dordogne.

Mon cher et bon ami,

Je n'ai pas répondu sur-le-champ à votre lettre du 2 de ce mois, parce que vous aurez reçu pendant l'intervalle le gros paquet qui contenoit la réponse à toutes vos précédentes. Vous aurez vu que j'ai reçu toutes les lettres que vous avez bien voulu m'écrire et que je vous ai entretenu sur tout ce que je croyois pouvoir vous intéresser. Dorénavant je n'accumulerai plus mes lettres, mais je vous enverrai chacune séparément à mesure que je les écrirai.

J'apprends avec peine votre indisposition ainsi que celle de votre chère épouse ; j'avois cru que l'agitation, le mouvement, vos occupations économiques auroient empêché ou du moins diminué le retour de vos affections nerveuses. J'espère que la diminution de la chaleur vous rendra la santé et vous permettra de vous livrer à vos occupations chéries.

La fièvre continue à me rendre visite tous les deux jours, cependant elle est beaucoup moins forte qu'elle n'étoit auapavant, elle me laisse sortir tous les jours, et

ne m'oblige à rester chez moi que quand elle vient m'assaillir. Je vois qu'on s'y accoutume comme à toute autre chose, il faut cependant que je tâche de m'en débarrasser, car elle pourroit bien me rester pendant tout l'hiver, elle m'aime tant, qu'elle résiste à tous les remèdes et qu'elle semble ne pas vouloir me quitter.

J'ai eu le plaisir de voir votre aimable belle-sœur il y a quelques jours ; les incommodités de la fièvre et de l'état où je me trouve après, la lassitude que je sens quand je fais une promenade un peu longue, font que je ne jouis pas aussi souvent de ce plaisir que je le voudrais bien.

Votre belle-sœur se porte très bien et jouit du plaisir de se trouver près de sa chère maman qui lui est fort attachée. Comme elle aime beaucoup l'art du dessin, je lui ai proposé d'aller un jour avec elle au Muséum des tableaux, qui s'embellit tous les jours par les chefs-d'œuvre arrivés de l'Italie.

J'ai reçu pour vous 5 numéros du journal de l'*École des Mines*, que je vous ferai parvenir par la première occasion, vous les recevrez dorénavant par la poste francs de port.

Les Mémoires de l'Institut ont été présentés le 5 à ses membres, ils seront présentés au Corps législatif à la fin du mois quand l'Institut viendra rendre compte de ses travaux ; on les mettra en vente immédiatement après ; les trois volumes, qu'on ne vendra pas séparément, coûteront, à ce qu'on m'a dit, 45 tt.

J'ai trouvé plusieurs *Bacon*, aucun ne convenoit. Bernard me demandoit 36 tt. pour la mauvaise édition de Leipzig, ou demandoit 9 tt. pour le traité seul de *Dignitate et augmentis scientiarum*, et il étoit piqué de vers ; d'ailleurs, il faut avoir en même tems le *novum organum* qui n'y étoit pas joint. Il ne s'est point trouvé

dans la vente de *Fleurieu*, comme je l'avois cru, ainsi il faudra attendre une autre occasion.

Renouard m'a dit hier qu'on va donner une traduction française des œuvres philosophiques de Bacon.

On vient de publier une nouvelle édition des *Œuvres de Condillac* en 23 volumes in-8, imprimée sur des nombreuses corrections faites par l'auteur à un exemplaire qui étoit sous le scellé. L'édition paroît bien exécutée et coûte 90 francs, on y trouve un ouvrage posthume de *Condillac* intitulé : *La Langue des Calculs* que je vous enverrai, si je puis l'avoir séparément. Voici ce qu'en dit *Garat*, en offrant cette édition au Conseil des Anciens : « ... elle la porte (sa méthode porte la métaphysique) sur la seule langue qui eût de la précision et de l'exactitude, sur la *langue des calculs*, sur l'arithmétique et sur l'algèbre ; et cette langue, créée et perfectionnée par tant de génies du premier ordre, reçoit d'une méthode si facile et si simple une nouvelle perfection encore ; et tous les artifices de cette langue sont si bien dévoilés, si bien démêlés, qu'il ne peut plus être impossible à personne de les transporter dans l'expression des idées de tous les genres, de donner à la langue de la morale et des lois, la certitude de la géométrie. »

Je vois que cet ouvrage vous convient absolument, je ne négligerai rien pour vous le procurer séparément.

Continuez, mon cher ami, à me donner souvent de vos nouvelles, surtout de celles qui regardent vos propres occupations, rien sans doute ne me peut être plus agréable.

Il se fait ici très souvent des ascensions aérostatiques pour les Parisiens désœuvrés et avides de spectacles, sans que l'art en profite. Aujourd'hui le C. Têtu-Brisly doit monter dans les airs, assis à cheval avec un ballon

de 36 pieds de diamètre, mais le mauvais tems l'en empêchera probablement. Rien n'est plus plaisant à présent que de voir dans le *Journal de Paris* deux hommes qui se disputent la priorité de la découverte de la direction des ballons, tandis que ni l'un ni l'autre n'a fait cette découverte, et n'en a pas même fait l'essai jusqu'ici d'après leurs vaines théories. Si je pouvois croire à la possibilité de cette direction, je ne la désirerois que pour venir vous voir de tems en tems et pour prendre la soupe avec vous les dimanches, comme nous l'étions accoutumés ici. Je sens combien vous me manquez.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

Signé : C. VAN HULTHEM.

Rue Neuve-des-Petits-Champs, n^o 729,
en face de la rue Chabanois.

P.-S. — Voulez-vous bien présenter mes humbles respects à votre chère épouse ? — Beyts n'est pas encore de retour. — J'attends une réponse à mes lettres précédentes, n^{os} 8, 9 et 10.

*
* *

Lettre de Van Hulthem à Maine de Biran (1)

N^o 12.

Paris, le 26 fructidor, an VI.

Au savant philosophe de la Dordogne, le sage et vertueux solitaire de Grateloup, salut, amitié, vénération, respect!

(1) (Trouvée dans un numéro de la *Décade philosophique*, le jeudi 28 juillet 1927, dans la bibliothèque du château de Grateloup, par M. Jean Bourjade). Papier bleuté, petit format, 8 pages dont 7 de texte et une de post-scriptum.

(Est-il) permis de vous demander, mon cher et aimable philosophe, si absorbé dans les profondeurs de votre sublime *idéologie*, ou résolvant des problèmes dignes des *Euler* et des *Lagrange*, vos profondes méditations vous empêchent (elles) à me donner quelques lignes de vos chères nouvelles ? Je suis peut-être, je l'avoue, la cause de votre silence en retenant trop longtems les réponses à vos lettres, mais maintenant que vous en avez au moins reçu quatre, j'espère que bientôt vous m'instruirez de l'état de votre santé, de vos occupations et de vos études et de tout ce qui peut contribuer à votre contentement et à votre bonheur.

Je vous enverrai une nouvelle nourriture pour votre esprit, le 2^e volume de l'ouvrage de *la Croix* paroît, ainsi que l'ouvrage de *Lagrange* dont *Du Plat* vous a parlé, j'y ajouterai la *Langue des calculs* de votre cher *Condillac*, qu'on me fait espérer de me donner séparément, ouvrage que vous devez désirer de voir bien ardemment. Je verrai si votre belle-sœur pourra les prendre avec elle quand elle s'en retournera.

Ma santé ne me permet pas encore de me livrer à des études sérieuses, mais j'ai fait beaucoup (de lectures) utiles et agréables. J'ai relu l'excellent petit ouvrage sur le *Choix des études* du savant et judicieux *Fleury*, son histoire du droit français et ses discours sur l'histoire ecclésiastique. J'ai lu beaucoup d'articles du *Journal des Mines*, j'ai lu et parcouru plusieurs ouvrages sur l'histoire de la découverte de l'imprimerie que je n'avais pas encore vus et que notre ami *van Praet* m'a prêtés, tels que la *Bibliotheca Moguntina libris seculo primo typographico Moguntiae impressis exstructa*, de *Wurdthwein* 1787, in-4^o : le catalogue *historico-criticus romanarum editionum seculi XV d'and* (ici un pâté) Rome 1783,

in-4°; et le premier volume du specimen *historico-criticum editionum italicarum seculi XV*, Rome 1794, in-4°, du même auteur; les *annales typographici* de Panzer, Nuremberg 1793-4, 3 vol. in-4° : il y aura une suite de volumes à cet ouvrage. Vous êtes surpris probablement qu'on a publié et qu'on continue de publier tant d'ouvrages sur l'histoire de l'imprimerie; mais quand on considère que cette découverte eut une si grande influence sur les mœurs, la religion, les gouvernemens; quand on pense qu'elle répandit partout les lumières et qu'elle causa un grand nombre de révolutions politiques, religieuses et littéraires, on sera moins surpris qu'on a fait tant de recherches sur l'origine, les auteurs et le lieu de cette découverte, dont tant de villes se disputent la gloire. D'ailleurs on apprend par là une foule d'anecdotes littéraires, on voit quel était dans chaque pays le goût de la littérature, comment ce goût s'améliora insensiblement, comment les connoissances s'étendirent et se répandirent de tout côté, en portant dans un court intervalle, dans presque tous les pays, l'heureuse découverte de l'imprimerie; mais après tant de bons ouvrages, remplis de critique et d'érudition publiés sur cette matière surtout depuis 1740, il nous manque encore une bonne histoire générale de l'imprimerie, car presque tous ont parlé pour leur ville ou leur patrie. Deux hommes connus par de vastes connoissances et de nombreuses recherches sur cette matière (*Crezvenna*, à Rotterdam, et *Breitkopf*, à Leipzig), qui depuis longtemps, promettoient de publier cette histoire, sont morts depuis peu sans avoir exécuté leur promesse; celui qui auroit le mieux exécuté cet ouvrage étoit sans doute mon ami *Saint-Léger*, mais son âge avancé ne lui permettra jamais d'entreprendre cet ouvrage. Le C. (citoyen) Camus

songe à y travailler, depuis quelque tems, il ne lit que des ouvrages qui traitent de cette matière, mais malgré sa grande activité il lui faudra 5 à 6 ans, dit-il, avant de pouvoir l'exécuter. J'ai de fréquens entretiens avec lui à ce sujet et de tems en tems il lit quelque mémoire à l'Institut sur cet objet.

Comme j'aimerois assez profiter pendant mon séjour à Paris de tous les monumens littéraires et publics qui sont ici, je lis dans ce moment, pour voir avec plus de fruit le cabinet national des médailles, l'excellent ouvrage *Doctrina nummorum veterum*, Vienne 1792, et ann. suiv. 8 vol. in-4^o par *Eckel*, garde du cabinet de l'Empereur à Vienne, un des plus savans archéologues de ce siècle, qui, malheureusement pour la République des lettres, vient de terminer sa carrière.

(Je vois), mon cher philosophe, que je dois cesser de vous parler d'archéologie, afin que ma lettre n'opère pas sur vous le même effet que le journal de notre ami *Millin* : mais puisque vous voulez cependant savoir de quoi je m'occupe, je vous dirai que depuis votre départ je n'ai pas fait une seule promenade de plaisir et, si j'excepte les deux premiers jours, que je ne suis pas même entré dans les Champs-Élysées, où autrefois nous nous promenions tous les jours ; je m'occupe davantage à la lecture et cette occupation a pour moi tant de charmes, que les journées me paraissent toujours trop courtes ; je vais assez souvent le soir à la bibliothèque du Corps législatif quand l'état de ma santé me le permet, ou bien aux ventes de livres où je trouve un véritable délassement par la conversation des hommes de lettres qui les fréquentent, et par l'inspection même des livres, car on est toujours bien aise d'en examiner quelques-uns ; mais tout cela ne remplace pas la société

pleine de charme et les agréables entretiens de mon meilleur ami.

J'ai acheté de tems en tems quelques bons ouvrages et mon cher mentor aurait une belle occasion de me gronder s'il était ici. Mais que voulez-vous ? De toutes les folies humaines, celle-ci est peut-être encore la moins mauvaise, j'aime à avoir une belle collection de livres, j'aime à avoir sous ma main les meilleures productions littéraires de tous les tems, et pouvoir lire et consulter les meilleurs auteurs qui aient parcouru le vaste champ des connoissances humaines. J'aime aussi à me voir entouré de leurs images. Vous savez que je possède une assez grande collection de portraits de savans et que j'ai placé dans ma bibliothèque, sous glace, dans des cadres de bois d'acajou, les portraits de ceux qui ont fait faire le plus de progrès aux arts et aux sciences. De tems en tems, j'augmente cette collection quand j'en trouve l'occasion et dernièrement j'ai acquis un assez beau portrait de *Newton* gravé en Angleterre par *Smidt* et hier celui de *Galilée* gravé par *Morghen*, le plus habile graveur qui existe maintenant. Vous aurez aussi votre place, mon cher ami, parmi ces hommes illustres. Je vous destine celle entre *Fénelon*, *Condillac* et *Charles Bonnet* et je pense que vous n'aurez pas à vous plaindre de vous trouver dans cette société, vous en êtes digne sans doute par vos connoissances et par les sentimens de votre cœur, un jour peut-être vous mériterez cette place par d'autres titres.

Adieu, mon cher et bon ami, aimez-moi autant que je vous aime.

Signé : C. VAN HULTHEM.

P.-S. — Je vous prie de ne pas m'oublier auprès de votre chère épouse.

Il y a un mois que je devois aller dans les environs où vous demeuriez ici, il s'écoulera peut-être encore un mois avant de pouvoir prendre sur moi d'y aller; je trouve ce chemin si long, tandis qu'autrefois je le parcourais deux ou trois fois par jour et qu'il étoit toujours pour moi = 0 : dites-moi, mon cher ami, vous qui savez tout, dites-moi d'où cela vient ?

J'irai demain au thé littéraire de *Millin*; que je voudrois que vous pussiez y aller avec moi ! L'ascension du C. Têtu, dont je vous ai parlé dans ma dernière, n'a pas eu lieu, le ballon a crevé le jour avant que l'expérience définitive dût se faire. *Rambeau* m'a dit, il y a quelques jours, que votre amie Mme Chapelle devoit arriver ici.

* * *

N^o 14.

Paris, le 2 vendémiaire, an VII.

Je vois avec peine, mon cher et bon ami, toutes les peines que je vous ai causées, quoique bien involontairement, toutes les craintes et sollicitudes que vous avez eues à mon égard, que vous exprimez si amicalement et si tendrement dans vos différentes lettres: je sais ce que j'ai souffert quand, après votre établissement fixe à Grateloup, il s'écoula un long intervalle avant que je reçusse de vos nouvelles; je m'adressai à toutes vos connoissances qui ne pouvoient me donner aucune nouvelle certaine, j'avois } déjà une lettre toute prête pour envoyer à Mme de Maréal, quand le jour même j'en reçus enfin une de vous, onze jours après qu'elle fût écrite. Je répondis sur-le-champ, mes craintes à votre égard étoient dissipées, car je voyais que vous vous

portiez bien; au lieu de vous envoyer tout de suite mes réponses, je les laissois accumuler sans songer que mon silence vous pût causer les mêmes craintes à mon égard que j'avois eues pour vous : pour comble de malheur la négligence de mon compatriote y porta encore un plus long retard et vous étiez réduit à ne plus recevoir de nouvelles de moi, tandis que je vous croyois instruit de tout ce qui me regardoit. Vous verrez, mon cher Biran, par mes lettres quand il plaira à mon paresseux compatriote de vous les rendre, qu'il n'y a aucune lacune et que j'ai toujours continué à aimer le plus cher, le meilleur de mes amis.

Vous m'invitez, mon cher ami, d'une manière si amicale à venir respirer avec vous l'air salubre de votre campagne, qu'il m'en coûte infiniment de ne pouvoir me rendre à cette invitation. La saison est déjà bien avancée, d'ailleurs, ma sœur m'a beaucoup invité à prendre un congé et à aller pour quelque tems respirer l'air natal; quoique j'aimerois beaucoup à revoir ma sœur, mes autres parens et amis que j'y ai en grand nombre, j'ai cependant pensé qu'il vaut mieux de remettre ce plaisir à un autre tems et de rester ici; si dans ce moment je me rendois chez vous, vous voyez qu'on n'en seroit pas content chez moi; et une troisième raison est que quand on est avec vous, le tems passe si vite! et il faudroit au bout de ces trois décades passées avec la rapidité de l'éclair me séparer de nouveau de vous, vous savez combien ces séparations me coûtent et je craindrois qu'une nouvelle maladie n'en fût la suite. Malgré toutes ces raisons, si j'étois entièrement libre, je volerois à l'heureux Grateloup embrasser mon ami, j'irois le voir jouir de son bonheur domestique avec sa tendre et digne épouse, sa petite Eliza, son Félix, ce cher

et méchant enfant, et là dans des promenades délicieuses avec mon ami, dans nos entretiens sur toutes sortes d'objets, je déchargerois mon cœur d'une partie surabondante de ce gaz-acide-amical que vous connoissez, quoique Foureroy dans son cours de chimie ne vous en ait pas donné la description... mais tant de bonheur n'est pas fait pour moi!

Quand vous verrai-je donc? Quand viendrez-vous voir votre pauvre ami? Car c'est à vous à porter un remède quelconque à ces obstacles du sort. Puis-je espérer qu'après le mois de germinal, quels que soient les événements, vous viendrez passer trois décades à Paris, la patrie commune des savans et des gens de lettres? Alors nous reprendrons nos promenades aux Champs-Élysées et autres beaux lieux où nous nous promenions tous les jours et que probablement jusqu'à ce tems, je ne reverrai pas.

Il s'est donné hier, au Champ-de-Mars, la plus brillante fête que j'ai vue de ma vie, plus de trois cent mille personnes entouroient l'enceinte, le tems étoit superbe, la musique du Conservatoire grande, majestueuse, sublime, le tout fut exécuté d'après les programmes que vous aurez vus dans les feuilles publiques. J'aurois été charmé que votre belle-sœur eût pu voir cette fête, j'étois allé le matin chez elle pour l'engager à y aller avec moi, mais malheureusement, elle étoit partie le jour auparavant pour Jully, pour aller voir Jules. Cependant, étant revenue l'après-midi, elle eut la complaisance de vouloir bien aller voir avec moi l'illumination qui étoit très belle. J'eus le plaisir de faire voir en même tems, à votre belle-sœur, la bibliothèque du Corps législatif, la salle de conférences, le palais et la salle du Conseil des Cinq-Cents, le vestiaire, etc. En passant

par le pont Royal, je ne laissois pas de lui faire remarquer la maison du restaurateur au coin de la rue du Bac où nous dînions presque tous les dimanches, et puis la maison de mon compatriote Beyts (dont Mme de Maréal connoissoit de réputation la femme élégante) et autres endroits qui me rappelloient des souvenirs agréables.

J'eus hier matin encore le plaisir de voir une autre personne qui aime beaucoup à parler de mon ami, qui en parle comme en doivent parler tous ceux qui sont assez heureux de le bien connoître et qui savent apprécier ses excellentes qualités. Il me paroît que le thermomètre à suc amical de cette excellente amie est à peu près à la même hauteur que le mien, et le mien reste constamment et sans variation à 80 degrés, échelle de Réaumur.

Ces deux bonnes amies me chargent de vous dire bien choses de leur part.

Qu'il est agréable de voir les amis de nos amis! Dès le premier moment, on leur parle comme si on les avoit toujours connus, la confiance est mutuelle, chacun semble instruit des mêmes choses et il paroît qu'on a toujours vécu avec eux, le lien commun unit tout. Grâce au suc des raisins, dont je continue à manger tous les matins deux livres, je me porte parfaitement bien et je suis entièrement rétabli. Mme de Maréal, qui se propose de partir bientôt, vous portera les *Mémoires de l'Institut*, 3 v. in-4^o; la *Langue des Calculs* de Condillac, les œuvres de *la Croix*, La Grange, etc. Je suis fâché que le mauvais état de ma santé ne m'a pas permis de cultiver autant que je l'aurois désiré la connoissance de cette femme aimable, aussi intéressante par les charmes de son esprit que par les qualités de son cœur. Après-demain j'aurai le plaisir de lui faire voir les tableaux du Muséum.

Salut et amitié.

Signé : Ch. VAN HULTHEM.

Je prie Mme Biran d'agréer mes respectueuses salutations.

P.-S. — Au moment où j'avois fini cette lettre que vous ne trouverez déjà que trop longue, le C. Fontard m'a apporté la vôtre du 23 fructidor; je vois que je vous ai causé bien des inquiétudes, je vous prie de croire, mon cher ami, que c'est bien malgré moi, vous en savez maintenant la cause et j'espère que cela n'arrivera plus. Au reste, elle me donne de nouvelles preuves de votre amitié, qui m'est bien chère et dont je désire bien ardemment la conservation. Croyez que de mon côté rien ne pourra jamais l'affaiblir, quels que soient les évènements futurs de nos vies, et que personne au monde ne vous aime plus que moi.

Vous m'envoyez une seconde lettre de... vous verrez dans l'une de mes précédentes les raisons pour lesquelles le Chevalier d'Azarra n'aime pas à se charger de pareilles commissions, je pense que, quand vous en serez instruit, vous ne le désapprouverez pas. La dernière est partie sous le timbre du Conseil des Anciens; comme vous pensez qu'elle n'est pas parvenue, je vous renvoie la seconde, avec offre de la faire partir de la même manière, si vous le trouvez bon. Je suis cependant obligé de vous dire que si c'est une correspondance avec des personnes, avec qui les lois interdisent de communiquer autrement que pour leur radiation, je n'aimerois pas qu'on m'adressât la réponse, je suis là-dessus aussi rigoureux que M. d'Azarra et je suis fâché qu'en ceci je ne puis être utile à votre amie.

Adieu, mon cher et tendre ami, aimez-moi toujours autant que je vous aime et donnez-moi souvent de vos nouvelles. Dites-moi, s'il vous plaît, si tous vos livres

sont déjà arrivés à Grateloup, et s'ils n'ont rien souffert dans le voyage.

* * *

N° 15.

Paris, le 8 vendémiaire, an VII.

Je vous transmets avec un vrai plaisir, mon cher et bon ami, la lettre de M. de Boulincourt en réponse à celle que je lui ai fait parvenir et les certificats que vous attendez de Barcelone pour le C. Foucault. Je n'ai reçu cette lettre qu'hier au soir par la petite poste, je crois qu'elle m'aura été transmise par le canal de... des... qui ne connoissant pas de quoi il s'agit n'aura pas voulu y paroître. Croyant que c'étoit toute autre chose (je vous observerai que vous auriez dû m'en dire du moins un mot), et pensant d'après ce que vous m'aviez dit que la lettre n'étoit pas parvenue, je vous ai renvoyé le 2 de ce mois celle de Mme F..., je vois qu'il n'y a aucun inconvénient car cette lettre étoit probablement une demande itérative ? des certificats que vous recevez à présent. Je vous les transmets aussitôt, croyant que vous aurez du plaisir à les porter à votre amie.

Mme de Maréal part demain, j'aurai le plaisir de la voir encore ce soir. Mme de Maréal est si digne d'être votre belle-sœur, elle a tant d'excellentes qualités de cœur et d'esprit que je ne puis la voir partir si tôt sans regret : mais bientôt elle sera plus heureuse que moi, elle verra mon excellent ami ! Quand ce bonheur m'arrivera-t-il donc ? Le sort nous a bien mal traités, pourquoi ne nous a-t-il fait naître sur le même sol, ou pourquoi les eaux de la Dordogne ne se mêlent-elles pas à celles de l'Escaut ? Plus voisins nous nous verrions davantage.

J'ai été hier au thé littéraire de Millin, Cosinsko s'y trouvoit et un grand nombre de savans étrangers; mais vous n'y étiez pas, mon ami, et partout où vous n'êtes pas, il y a pour moi un grand vide.

Vous aurez probablement reçu toutes mes lettres, c'est la cinquième que je vous écris depuis peu de tems. Depuis la vôtre du 26 fructidor je n'en ai pas reçu de vous. Consolez un peu votre pauvre ami de l'abandon où vous l'avez laissé.

Je finis, mon cher ami, à vous souhaiter avec Ovide une bonne santé et de longues années, car vous trouverez dans vous-même tout le reste.

Di tibi dent annos, a te nam coetera sumes.

Signé : C. VAN HULTHEM.

P.-S. — Je vous prie de ne pas m'oublier auprès de votre chère épouse, Mme de Maréal a absolument voulu me donner les six louis que je vous ai prêtés. J'ai remis à Mme de Maréal tous les livres que j'avois pour vous. elle vous fera parvenir d'abord le Condillac, elle sait combien vous désirez le voir. En allant voir avec elle le Muséum et l'exposition des tableaux modernes je lui ai fait remarquer le portrait très ressemblant de notre ami Charles, très bien peint par Mme Guyard et les superbes dessins d'Isabey.

Votre bonne amie Mme Chapelle me charge de vous saluer de sa part.

Avez-vous reçu mes lettres des 26 fructidor, 2^e jour complémentaire, et 2 vendémiaire? Je vous envoie des volumes, vous ne me répondez que par de petits billets de toilette. Ah! pensez donc combien j'aime à être instruit des nouvelles, des occupations de mon ami Biran.

*
* *

N° 16.

Paris, le 11 vendémiaire, an VII.

Voici, mon cher et bon ami, le discours du président de l'Institut National prononcé aux deux Conseils, le deuxième jour complémentaire, sur les travaux de ce corps littéraire pendant l'an VI, avec la réponse du C. La Loy, président des Anciens. On ne l'a distribué qu'aujourd'hui, je vous l'envoie aussitôt, en attendant que je vous fasse parvenir par la première occasion le compte rendu lui-même qui n'est pas encore imprimé. Je connois l'intérêt que vous prenez à tout ce qui regarde l'Institut et si vous voulez me le permettre, vous recevrez dans 4 à 5 jours, un détail des lectures qui se feront à l'assemblée publique du 15 de ce mois.

Vous serez surpris que les *Mémoires de l'Institut*, que Mme de Maréal vous remettra, ne sont précédés par aucun discours préliminaire qui donne l'histoire de son établissement et de ses travaux, que même les membres des différentes classes n'y sont pas nommés; l'Institut auroit dû y rendre au public un compte de ses séances et donner une analyse des mémoires qui y ont été lus et qui ne sont pas imprimés dans le recueil, comme cela se fait dans tous les corps académiques. J'aurois voulu aussi que chaque sous-division des trois classes eût jeté un coup d'œil philosophique sur l'état où se trouvoit chaque branche des connoissances qui fait l'objet de ses travaux au moment de l'établissement de l'Institut et eût indiqué les progrès que chaque branche des arts et sciences doit faire pour arriver à la perfection. C'est une lacune que l'Institut sera obligé de remplir tôt ou tard.

Votre bonne amie Mme Chapelle est partie hier pour soigner quelques affaires, elle reviendra bientôt, elle m'a fait le plaisir le jour auparavant (le 9) de venir me voir. Pendant tout le tems que nous avons été ensemble, nous n'avons parlé que de vous, mon cher ami, elle vous estime et vous aime autant que moi ; cette âme sensible qui sait si bien apprécier toutes vos bonnes qualités est bien digne d'être votre amie. En sortant, quand je la conduisois à sa voiture, nous parlions encore de vous. Quand nous entamons ce chapitre, qui fait presque toujours l'objet de nos conversations, nous sommes intarissables. Quels souvenirs vous avez laissés à vos amis !

Mme de Maréal est partie le 9, elle passera par Bordeaux, ira pendant 4 à 5 jours à Périgueux et de là viendra vous voir. Si elle étoit restée plus longtems à Paris, j'aurois été tenté de renouveler avec elle les petits dîners des dimanches, il me paroît que j'aurois pu faire cette proposition à la belle-sœur chérie de mon meilleur ami.

J'ai reçu hier votre lettre du 3 ; comme je connois votre exactitude j'étois rentré chez moi depuis deux jours immédiatement après avoir dîné, pour voir s'il n'étoit pas arrivé de vos lettres, c'est pour moi une vraie fête quand j'en reçois. Pourquoi n'en augmentez-vous pas plus souvent le nombre ? Pourquoi surtout n'entrez-vous pas dans quelques détails sur vos occupations, sur vos plaisirs, sur votre bonheur enfin ? Vous savez, mon ami, combien j'y prends d'intérêt, combien je désirerois de pouvoir en augmenter la masse ; depuis que je ne vous vois plus, le seul vrai plaisir que je goûte, est de recevoir quelques fois de vos nouvelles et de pouvoir quelques fois vous parler de loin.

Je crois d'avoir reçu toutes les lettres que vous

m'avez envoyées soit par la poste, soit par vos amis, du moins je n'y découvre aucune lacune; j'en ai reçu 14, vous me feriez plaisir de les marquer par un numéro, alors je serois sûr si toutes elles me parviennent. Vous aurez aussi vu par mes précédentes qu'aucune des miennes n'a été perdue ou interceptée, et que vous les recevrez toutes, même celles qui sont ici. Dès que je saurai que mes dernières du 2^d jour complémentaire, 2 et 8 de ce mois, et celle-ci vous sont parvenues, car votre belle-sœur m'a dit avoir entendu que depuis quelques jours on ouvroit les lettres qui partoient pour votre département, vous me ferez plaisir de me dire si cela est vrai.

Je me fais souvent une fête de lire et de relire vos lettres, elles sont pour moi un vrai trésor, elles me donnent des preuves si touchantes de votre tendre amitié et vous savez combien j'y suis sensible!

J'ai relu votre avant-dernière; comme vous savez peindre d'une manière vive, tendre et amicale les charmes de la campagne, les vifs plaisirs que j'y goûterois avec vous en vous accompagnant dans vos promenades ou en jouissant au sein de votre famille, de votre société et de celle de votre chère épouse! Il faut que je me rappelle toutes les puissantes raisons que je vous ai alléguées dans mon avant-dernière pour ne pas me rendre à votre amicale invitation. Si vous vous rappelez, mon cher ami, le vif et sensible plaisir que je goûtois toujours en vous voyant, les efforts que je dus souvent faire pour ne pas venir vous interrompre dans vos études chéries, et le regret que j'éprouvois tous les soirs après nos promenades en me séparant de vous, vous concevrez facilement combien il m'en coûte actuellement de ne pouvoir venir vous voir.

Qu'allons-nous devenir, mon cher ami ? L'orage gronde de toute part, des nuages noirs et épais s'accumulent autour de nous. des malheurs récents présagent de plus grands malheurs encore ; au lieu de révolutionner des pays et des peuples paisibles, que n'a-t-on profité d'un tems favorable pour procurer une paix glorieuse à la France, pour cicatriser les plaies encore saignantes de la guerre et répandre partout l'abondance et le bonheur ! Je crains que le gouvernement ne s'aperçoive de ses erreurs quand il n'en sera plus tems, et les malheureux habitans seront encore comme autrefois les victimes des folies et des injustices des gouvernans. *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.*

Pichegru, *Willot*, de *La Rue*, *Rovere*, *Barthélemi*, sont sortis de la *Guianne* et se trouvent, dit-on, actuellement à Londres, excepté *Barthélemi* qui est resté dans la *Martinique*. On y ajoute que *Pichegru* recherche le ministre *Pitt* pour lui découvrir d'importans secrets. Si je le croyois capable de trahir sa patrie, je serois loin de le plaindre du sort qu'il a éprouvé ; mais il s'est trop honorablement conduit à la guerre pour le croire capable de ces indignités : si au contraire il employe ses talens à inspirer de la modération au gouvernement anglais, s'il parvenoit à lui faire voir le besoin urgent où se trouvent les deux peuples de faire la paix et s'il pouvoit l'engager à faire un traité honorable à la République, alors il seroit digne d'être placé dans la classe rare des *Camille* et mériteroit doublement de son ingrate patrie.

Depuis quelque tems j'ai assisté à un petit cours d'*astronomie physique* d'un ci-devant professeur de mathématiques à l'Ecole militaire, nommé *Dubois*, il demeure rue *Marcel*, faubourg Saint-Denis. Vous avouerez qu'il

faut aimer bien ardemment l'étude, pour aller si loin assister à une leçon, il y en a eu douze de discours et il y en aura six à ciel ouvert, déjà nous en avons eu deux. Je suis loin de vouloir m'enfoncer bien profondément dans l'astronomie (les moyens me manquent d'ailleurs), mais je pense qu'il est bon d'avoir des idées exactes du système du monde, de la situation ou disposition des astres, de leurs distances, leurs grandeurs, leurs mouvements. On se tromperoit si après dix-huit leçons on croyoit être devenu grand astronome, mais cela suffit pour avoir les premières connoissances de cette science que l'on peut augmenter après, par l'étude ou la lecture d'un ouvrage élémentaire, tel que l'abrégé de *la Lande* et pour lire avec fruit l'excellente *Histoire de l'Astronomie de Bailly* qui fait une de vos plus chères lectures. Quoi qu'il en soit, je crois d'avoir très bien dépensé mon louis pour ces dix-huit leçons et je suis bien aise, en rentrant le soir chez moi, de distinguer et de reconnoître les principales constellations qui sont alors sur l'horizon : telles que celles de la *Grande Ourse*, la *Claire des Gardes*, l'*Etoile polaire* qui fait une ligne droite avec B de *Cassiopee*, la tête d'*Andromède* et *Algenib*, d'observer les deux autres qui font le quarré de *Pégase*, *Markab* et *Scheat*, de voir ensuite le signe dans la *Voie lactée* et la belle étoile *Wega* dans la *Lyre* qui en est à une petite distance, ensuite la tête du *Dragon*, *Cephée*, *Cassiopee*, *Persée*, la *Chèvre*, *Arcturus* entre les jambes du *Bouvier* et *Aldebaran* précédée des *pleyades*, etc., etc.

Admirez donc mon savoir, vous voyez comme j'aime à étaler mes connoissances astronomiques.

J'aurois encore bien des choses à vous dire, mais le tems m'avertit de finir; faites comme moi, mon cher ami, écrivez-moi tout ce que vous faites, tout ce que vous

pensez, vous ne sauriez croire combien vous me ferez de plaisir.

Salut, estime, amitié.

Signé : C. VAN HULTHEM.

Je vous prie de vouloir saluer de ma part votre chère épouse.

* * *

N^o 17.

Paris, le 16 vendémiaire, an VII.

C'est aujourd'hui, mon cher et bon ami, un dimanche, jour consacré par nous à l'amitié, nous aurions dû dîner ensemble, si une distance de 150 lieues n'y mettoit un obstacle insurmontable, j'ai été réduit à dîner seul n'ayant pour compagnon qu'un petit ouvrage de Formey (*Les Souvenirs d'un Citoyen*), avec qui j'ai conversé : mais tout amusant qu'est ce livre, il est loin de pouvoir remplacer les agrémens de la société et de la conversation de mon bon ami ; que j'emploie du moins le reste de la journée à sa destination, en vous écrivant, je croirai encore m'entretenir avec vous, quoiqu'il faille attendre plus de 15 jours avant de recevoir une réponse.

Je fus hier à la séance publique de l'Institut, la société étoit nombreuse et brillante, les lectures ont été entendues en grand silence et avec infiniment de plaisir, j'étois placé en face de la tribune des secrétaires, j'ai prêté une attention particulière afin de pouvoir vous faire un fidelle récit.

Les secrétaires ont commencé par la lecture de l'analyse des mémoires présentés ou lus à l'Institut pendant le dernier trimestre, ainsi le C. *Lassus* a rendu compte des mémoires de physique, *Le Fèvre-Gineau* de ceux de

mathématiques. *Dannou* a rendu compte des travaux de la classe des sciences morales et politiques et *Andrieux*, des travaux de la classe de littérature et des beaux-arts.

Parmi les mémoires dont on n'a pas donné lecture dans le cours de la séance, mais dont on a lu l'analyse, on a distingué celui du citoyen *Le Grand d'Aussy*, reçu membre depuis 3 à 4 mois; il y donne une description curieuse, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, d'une bataille entre les Français et les Flamans dans le *xiv^e* siècle, l'auteur *inédité* de ce manuscrit entre dans des détails très intéressans et peu connus sur la marine et les batailles navales de ce tems. Le secrétaire a annoncé que le C. *Legrand* travailloit depuis longtems à un ouvrage sur *la littérature française et les arts du moyen âge* et qu'il se proposoit de donner un grand nombre de figures calquées sur les miniatures des manuscrits de la Bibliothèque nationale; cet ouvrage ne pourra être que très intéressant, je désire que les circonstances permettent à l'auteur de le publier bientôt. Le C. *Le Grand* est un des gardes des manuscrits de la Bibliothèque nationale, vous l'avez vu tous les septidies chez *Millin*, il est l'auteur des *Fabliaux*, 4 vol. in-8° de *la Vie privée des Français*, 3 vol. in-8°, et d'une *Description de l'Auvergne*.

Votre *Dupont* (de *Nemours*) commence à radotter tout de bon. Il a fait une critique très amère ou plutôt des invectives très déplacées contre *Charles Bonnet*, cet auteur estimable, cet excellent analyste, cet observateur exact et judicieux, dont les ouvrages feront toujours le charme du philosophe rationel, du naturaliste observateur et de toutes les âmes bonnes et sensibles. Dans un autre mémoire, le C. *Dupont* trouve autant de Dieux qu'il

y a des êtres animés, plus un : « Il y a, dit-il, un Dieu dans la tête de chaque homme, il y en a un dans la tête de l'éléphant, du chien, etc. mais le Dieu des Dieux est le Dieu de l'univers. »

Tout cela se rattache à sa *Philosophie de l'Univers*, ouvrage dont il vous a souvent parlé, mais que malheureusement vous n'avez jamais lu. J'en suis fâché pour votre cher *Dupont*, mais d'après ce qu'on voit tous les jours, je pense que l'illustre évêque d'Avranches a eu grande raison d'écrire son ouvrage sur la *Foiblesse de l'esprit humain*. (*De imbecillitate mentis humanæ.*)

Après la lecture des comptes, le C. *Jussieu*, botaniste célèbre, que vous avez vu chez *Millin*, président actuel, a fait un discours analogue à la distribution des prix de peinture, sculpture et architecture. Cinq élèves ont été couronnés et ont reçu une médaille aux applaudissements de toute l'assemblée qui prenoit beaucoup de part à leur triomphe.

Le sujet du concours de peinture étoit le *Combat des Horaces et des Curiaces*. Vous verrez dans le programme que je vous ai envoyé hier, le sujet du concours de sculpture et d'architecture et les noms des élèves qui ont remporté les prix. Le président a annoncé que ces élèves seront envoyés à Rome aux frais de la nation.

Le C. *Camus* a ensuite rendu compte des travaux entrepris par l'Institut national ou exécutés sous sa direction, les principaux sont : 1^o La continuation de la *description des arts et métiers*, ouvrage commencé depuis longtems par la ci-devant Académie des sciences, et dont je vous ai envoyé hier le programme détaillé. 2^o La continuation des *notices des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, dont on imprime le 5^e volume.

3^o La continuation de la grande collection des historiens et pièces authentiques de l'histoire de France, commencée par *Dom Bouquet*, dont il existe 13 vol. in-fol., que j'ai eu le plaisir de vous montrer ainsi que la description des arts et métiers, à la bibliothèque du Corps législatif, deux jours avant votre départ. *Dom Brial* avec un autre Bénédictin, continue cette intéressante collection par ordre du gouvernement. Dans deux mois, le 14^e volume sera prêt à être livré à la presse.

4^o La continuation du recueil des *Ordonnances des rois de France*, dont il y a déjà 14 vol. in-fol., ce recueil sera continué par le C. *Delaporte du Theil*, qui y a travaillé précédemment avec le C. *Brequigny*, mort depuis trois ans. Je possède ces trois dernières collections dans ma petite bibliothèque.

5^o Une collection des auteurs arabes qui ont écrit l'histoire des Croisades. Les historiens grecs et latins nous ont laissé le récit de ces fameuses expéditions qui ont eu tant d'influence sur les mœurs, l'état politique, la littérature et les arts des Européens; il sera curieux de voir ce que les ennemis des croisés, qui alors nous surpassoient en lumières et politesses, en ont écrit.

Je pense que c'est *Dom Berterant*, de la congrégation de *Saint-Maur*, qui déjà depuis longtems a travaillé à cette collection, il se proposoit de la publier en arabe et en latin en 3 vol. in-fol.

Cuvier a lu l'extrait d'un mémoire sur un animal dont on trouve les ossemens dans la pierre à plâtre des environs de Paris et qui ne paraît plus exister vivant aujourd'hui, ou dont il ne se trouve plus d'analogue, parmi tous ceux dont la charpente osseuse est connue des naturalistes. *Cuvier* a réuni plus de 100 de ces ossemens, il lui paroît par leur configuration qu'il faut placer

cet animal fossile entre le *tapir* et le *rhinocéros*, il pense même qu'il a eu une trompe mobile comme les tapirs.

Le médecin *Desessarts* a lu un mémoire sur un moyen de rendre moins dangereuse la petite vérole naturelle, même épidémique. Ce moyen consiste dans une certaine dose de jalap et une préparation mercurielle.

Alors, parut *Bougainville*, navigateur connu par son voyage autour du monde, les applaudissemens le précédèrent à la tribune, il lut un mémoire intéressant et bien écrit sur les navigations anciennes et modernes dans les hautes latitudes septentrionales.

Langles lut un mémoire sur la langue et la littérature arabes.

Lacépède en lut un autre sur les moyens de comparer les divers degrés de l'industrie et de la sensibilité des oiseaux; il assigne 8 degrés d'industrie et 8 degrés de sensibilité et place un grand nombre d'oiseaux dans cette échelle.

Daunou lut ensuite un programme rédigé par *Rœderer* du prix proposé par la classe des sciences morales et politiques, il avoit pour objet les institutions républicaines et les moyens de fonder la morale dans une république.

Fourcroy fit connoître le résultat d'une nouvelle analyse des calculs de la vessie humaine et de quelques tentatives heureuses pour les dissoudre.

Le président annonça ensuite que *Bitaubé* devoit lire un mémoire sur les jugemens de quelques philosophes de l'antiquité sur les républiques anciennes, mais que ne voulant pas prolonger la séance, il y renonçoit lui-même.

Le poëte *Ducis* termina la séance par une épître à *Vien* sur la peinture. *Vien* est le restaurateur de l'école fran-

gaïse. *Ducis* célèbre ses travaux et décrit d'une manière aussi pittoresque que poétique ses différens tableaux historiques, il fut interrompu par de fréquens applaudissemens.

Voilà bien exactement tout ce qui s'est passé dans cette séance publique; j'ai maintenant une demande à vous faire, mon cher Biran, c'est que vous veuillez bien m'apprendre quelles sont les transactions philosophiques de l'Institut de Grateloup et de me dire quelles sont les occupations littéraires d'un certain ami qui sçait mieux que *Dupont* (de *Nemours*) apprécier les mérites de *Charles Bonnet*.

Je souhaite à ce bon ami tout ce qui peut augmenter son bonheur et je le prie de croire que personne ne lui est plus tendrement attaché que moi,

Signé : Ch. VAN HULTHEM.

P.-S. — Je vous prie de ne pas m'oublier auprès de votre chère et tendre épouse.

Je n'ai reçu que votre lettre du 3 de ce mois, je vous ai écrit le 2^e jour complémentaire, le 2, 8, 11 et 16, je pense que vous aurez reçu ces lettres ainsi que les attestations de Barcelone, dont celle du 8 étoit accompagnée.

C'est encore demain septidi, quand irons-nous donc ensemble, au thé littéraire de *Millin* ?

Quelle est la feuille politique que vous lisez ?

Lisez-vous un journal littéraire ?

Je continue à jouir d'une bonne santé, j'attends tous les jours de vos nouvelles avec impatience. Mme Chapelle n'est pas encore de retour, du moins elle ne m'en a pas encore instruit, comme elle me l'avoit promis en partant. Adieu.

*
* *N^o 18.Paris, le 1^{er} brumaire, an VII.

Mon cher et bon ami,

Voici enfin ces trois malheureuses lettres (1) qui, long-tems retenues par la négligence d'un paresseux compatriote, furent la cause de tant d'inquiétude et de tant d'alarmes. J'ai douté si elles valaient encore la peine de vous être envoyées, elles ont perdu le mérite de la nouveauté, elles sont d'ailleurs si longues que j'ignore si vous voudrez les parcourir; cependant, comme il s'y trouve des choses dont j'aimerois que vous fussiez instruit, vous me ferez plaisir d'y jeter un coup d'œil.

J'ai reçu vos lettres des 11, 15 et 24 vendémiaire avec ce plaisir que je ressens toutes les fois que je reçois de vos nouvelles. j'y répondrois maintenant si je ne craignois de vous trop fatiguer; il faut vous laisser respirer et ménager votre tems, je ne vous écris peut-être que trop souvent et je crains qu'au lieu de vous plaindre de mon silence, vous ne vous plaindriez de ma loquacité. Que voulez-vous ? Puisque je n'ai plus le plaisir de vous voir, de venir vous troubler dans vos études, de faire avec vous un modeste diner ou de manger un morceau de pain le soir, il faut bien que je me serve du seul moyen qui me reste pour m'entretenir avec vous, que je vous écrive quelquefois. Au reste, j'en userai avec modération — promesse qu'il sera peut-être difficile de tenir.

Quant à vous, mon cher ami, continuez à me donner souvent de vos nouvelles, ou à me faire connoître vos occupations littéraires, vos méditations, vos pensées,

(1) Voyez ci-après, le P.-S.

la distribution de votre tems dont vous faites un si utile employ. Vous ne sauriez me faire de plus grand plaisir. Vous ne trouverez pas dans ce paquet, qui déjà ne sera que trop gros, le petit mémoire de *Bernardin de Saint-Pierre* dont je vous parle dans le n^o 10. Mme de Maréal a bien voulu se charger d'un autre exemplaire pour vous et vous le remettra avec l'*Annuaire* fait par le Bureau des longitudes pour l'an VII.

On a distribué il y a quelque tems aux membres de l'Institut le compte rendu à la classe des sciences mathématiques et physiques, des expériences faites par une commission composée des C. C. *Coulomb*, *Sabathier*, *Pelletan*, *Charles*, *Fourcroy*, *Vauquelin*, *Guyton* et *Hallé*, pour examiner et vérifier les phénomènes du *galvanisme*, mémoire de 107 pages in-4^o. Dès que j'en fus informé, j'ai prié le C. *Camus* de m'en procurer un exemplaire pour vous, croyant, comme cette matière est neuve et encore peu connue, que vous seriez bien aise de connoître les expériences faites là-dessus par la commission de l'Institut; au lieu d'un exemplaire *Camus* m'en a donné deux : c'est ainsi que ma petite bibliothèque vous sera redevable de plus d'un bon ouvrage. Je vous enverrai ce rapport par occasion.

Il paroît un petit ouvrage posthume de *Condorcet* sur le calcul, que vous serez peut-être bien aise de voir. S'il répond aux éloges qu'en ont fait *Garat* et *Cabanis*, en le présentant aux deux Conseils, il ne doit pas être sans mérite, c'est à un juge compétent que je l'envoie; comme il pourroit avoir quelques idées analogues à la langue du calcul, dont vous vous occupez à présent, je vous le fais parvenir par la poste. Si vous m'aviez indiqué ce moyen plutôt, il y a longtems que vous auriez reçu le *Condillac*.

On vend actuellement un autre petit ouvrage : *La découverte de l'Amérique à l'usage de la jeunesse*, 3 vol. in-12, traduit de l'allemand de *Campe*, dont vous connaissez la *psychologie*. La méthode de cet instituteur allemand me paroît excellente et ses petits ouvrages destinés à l'éducation des enfans, tels que son petit *Recueil des voyages*, 5 vol. in-12, son *Nouveau Robinson*, etc., etc., me paroissent autant de petits chefs-d'œuvre. Si vos enfans étoient un peu plus âgés, je voudrois leur en faire un petit cadeau et m'associer ainsi à l'instruction et aux plaisirs de l'intéressante petite famille. Je vous recommanderois aussi dans la suite les ouvrages de Mme de *Genlis*, surtout *Adèle et Théodore* et les *Veillées du château*, deux charmans ouvrages pour l'éducation des enfans. Les lettres de milord *Chesterfield* viendront après, mais elles doivent être lues avec discrétion, car tout n'y est pas également bien.

Je vois avec peine que la santé de votre épouse n'est pas aussi bonne que je le désirerois, je vous prie de lui présenter mes respects et de lui dire mille choses honnêtes de ma part, ainsi qu'à Mme Maréal, qui probablement est déjà arrivée chez vous. J'espère que votre rhume vous aura abandonné et qu'une brillante santé vous permet de jouir des agrémens de la campagne et des charmes de la lecture et de l'étude.

Ex corde tuus.

(Signé) : Ch. VAN HULTHEM.

P.-S. — Après avoir achevé la présente, je remarque que ce seroit trop vous accabler que de vous envoyer à la fois les trois longues lettres arriérées, qui ont perdu le mérite de la nouveauté, je me contente de vous faire parvenir la première n^o 8, et vous enverrai dans deux

ou trois jours celles n^{os} 9 et 10, très mécontentes de ne pouvoir accompagner leur sœur et se présenter en même tems à vos yeux.

Vous devez avoir reçu par la poste les n^{os} 41 et 42 du *Journal des Mines*.

J'ai rencontré il y a 3 jours votre compatriote *Larigaudie*, il m'a demandé de vos nouvelles; il part, disoit-il, dans 15 jours, qui probablement se changeront en plusieurs mois.

*
* *

N^o 19.

Paris, le 10 brumaire, an VII.

Mon cher et bon ami, depuis votre lettre du 24 vendémiaire je n'ai pas reçu de vos nouvelles, je vous ai écrit le 16 du même mois et le premier de celui-ci (n^{os} 17 et 18). Ces lettres vous seront probablement parvenues car j'ai eu soin de les mettre moi-même à la poste. Toute la décade, j'ai attendu de vos nouvelles et je suis revenu chaque jour après dîner pour voir s'il n'étoit pas arrivé de lettres.

J'ai été occupé pendant 20 jours à chercher et à choisir dans les dépôts nationaux pour la bibliothèque de l'Ecole centrale de mon département des livres pour remplacer en quelque sorte ceux qu'on a enlevés en grand nombre lors de l'entrée des armées de la République dans la Belgique; cette recherche et la rédaction des catalogues me donnent beaucoup d'occupation et m'empêchent, dans ce moment, de répondre à vos dernières lettres. Mon ami *Don Carlos de la Serna*, bibliothécaire du département de la Dyle, à Bruxelles, est venu à Paris pour le même objet, il a travaillé constamment avec

moi, et quoique déjà toutes les bibliothèques de Paris, et un grand nombre d'écoles centrales aient puisé dans ces dépôts, nous avons cependant encore pu faire un assez bon choix, surtout pour la littérature moderne et les livres dont la lecture offre le plus d'utilité.

Vous jouissez probablement à présent de la société de Mme Maréal, témoignez à cette aimable belle-sœur, que j'aime aussi à regarder un peu comme ma parente puisqu'elle vous appartient, combien j'ai été charmé de faire sa connoissance, et combien je suis fâché que le mauvais état de ma santé ne m'a pas permis de la voir aussi souvent que je l'aurois bien désiré. Mme de Chevre-mont, à qui j'ai rendu avant-hier une visite, est toujours inconsolable d'être séparée de sa chère fille. Cette séparation douloureuse lui a fait une révolution, elle a été malade pendant quelques jours, mais à présent elle se porte bien.

Beyts est de retour depuis 15 jours; lui et sa femme sont très sensibles à votre souvenir, ils me chargent de vous dire mille choses honnêtes de leur part. Mme Beyts m'a particulièrement chargé de vous demander une petite pièce de votre composition pour sa harpe. Ils viennent tous les deux au thé littéraire de *Millin*, qui est plus brillant que vous ne l'avez jamais vu. Tous les savans étrangers qui sont venus ici, pour les poids et mesures, les fréquentent. Ils sont tous mathématiciens et vous n'y êtes pas! J'ai le plaisir d'y voir depuis deux mois le C. Van Swinden, physicien distingué, homme de mérite et de probité que j'ai vu autrefois à Amsterdam où il est professeur de physique et de mathématiques, et dont vous connoissez l'ouvrage sur la perfection des thermomètres, et celui sur l'électricité et le magnétisme que vous possédez. J'y ai conduit mon ami Don Carlos,

qui a eu le plaisir d'y trouver quatre de ses compatriotes. Ah! pourquoi n'ai-je pas le plaisir de vous y voir aussi?

Vous trouverez ci-jointes les deux dernières lettres arriérées, je pense que vous aurez déjà reçu la première. Dites-moi si à présent il n'y a plus de lacune dans mes lettres.

Adieu, mon cher et bon ami, aimez-moi toujours autant que je vous aime.

Signé! C. VAN HULTHEM.

Je vous prie de ne pas m'oublier auprès de votre chère épouse.

* * *

N° 20.

le 11 brumaire, an VII.

N'ayant pu porter hier cette lettre à la poste, ce retard me donne le plaisir de vous accuser la réception de votre charmante lettre du 3, elle m'a procuré une soirée heureuse, mais je vois avec peine que la santé de votre épouse n'est pas encore meilleure et que vous n'avez pas encore reçu le Condillac. Je réserve à un autre jour le plaisir de répondre à ces 4 dernières, mais à présent, j'ai bien peu de tems et presque aucun pour la lecture.

* * *

N° 21.

Paris, le 6 frimaire, an VII.
à 4 h. du matin.

Je me suis levé à 4 heures, mon cher ami, pour m'entretenir avec vous, sans cela je ne pourrais pas avoir ce plaisir aujourd'hui devant sortir à 8 heures pour des affaires de mon pays. Ayant joué pendant longtems de

la douce habitude de vous voir tous les jours, de m'entretenir librement avec vous sur toutes sortes d'objets, il m'est difficile de ne pas vous écrire quelquefois pour vous communiquer mes idées par ce seul mode de conversation qui nous reste, conversation bien imparfaite puisque après 5 ou 6 jours vous entendez ma voix, et après 6 ou 7 autres jours, j'entends la vôtre, quand tous les canaux par où elle doit passer sont libres et sans obstruction : mais puisqu'il faut que nous soyons séparés, il faut bien nous servir de ce seul moyen qui nous reste, et plus vous vous en servirez, plus vous me donnerez des marques de votre amitié.

Depuis le retour de Mme *Chapelle* j'ai été plusieurs fois chez elle et cette bonne amie est venue deux fois chez moi, et tel est le plaisir qu'elle trouve à parler de vous, que le 27 brumaire elle est restée depuis 10 heures et demie jusqu'à 1 heure et demie.

Le même jour à 7 heures du soir, je reçus votre lettre du 17, le plaisir de recevoir de vos nouvelles et de ces tendres marques de votre amitié toujours si chères à mon cœur, fit que je restai toute la soirée chez moi, quoique je me fusse bien proposé d'aller au thé littéraire de *Millin*. Le lendemain, j'eus le plaisir de montrer à Mme *Chapelle* le Muséum des tableaux et comme votre lettre ne contenoit rien qu'elle ne pût voir, que d'ailleurs entre amis tout est commun, je la lui donnai à lire ; vous concevez qu'il ne lui fit pas peu de plaisir d'avoir de vos nouvelles dont elle avoit été privée pendant un assez long intervalle.

On me remit avant-hier au Conseil la lettre que vous m'avez adressée pour Mme *Chapelle* ; comme je connois le tendre intérêt qu'elle prend à tout ce qui vient de vous, je la lui envoyai aussi-tôt, et l'invitai à vouloir prendre

avec moi le lendemain chez un restaurateur, un frugal et modeste repas; elle l'accepta et j'eus le plaisir de causer hier (dimanche) avec votre amie, depuis 3 heures jusqu'à 8 heures du soir. Elle eut la complaisance de lire un morceau de votre lettre, où vous parliez de moi, et je ne puis qu'être infiniment sensible aux expressions amicales dont vous vous servez. Nous regrettions beaucoup que vous ne fussiez avec nous, avec votre chère épouse et vos aimables enfans; quand ce jour heureux arrivera-t-il de nous voir réunis! Sans doute elle et moi (après votre chère épouse, à qui il faut toujours laisser ce privilège) nous sommes vos meilleurs amis, c'est-à-dire, qui apprécions le mieux tout ce que vous valez, qui vous aimons le plus et qui vous désirons le plus de bien.

Je suis charmé, mon cher ami, que vous avez aussi ce goût de la lecture et de l'étude, c'est une source continue et intarissable de nouveaux plaisirs. Que feriez-vous à la campagne sans cette occupation? Je prends part à toutes vos jouissances et je me réjouis d'avoir été assez heureux d'avoir pu vous procurer quelques alimens propres à la nourriture de votre esprit.

J'ai lu une partie des mémoires de *Cabanis*, en applaudissant aux observations justes et lumineuses qu'il fait sur l'influence du physique sur les facultés intellectuelles, et en remarquant avec plaisir, que souvent vous m'aviez fait les mêmes observations, j'ai été frappé comme vous de ce mélange impur d'erreurs grossières et dangereuses dont ils sont souillés. A quoi, me suis-je dit, servent tant d'études et tant d'observations, si l'on n'en retire que des fruits aussi amers!

Je me propose de lire et de méditer le mémoire de *Tracy* dont vous me faites l'éloge.

Je suis revenu à votre étude favorite, je médite de

tems en aens, autant que mes autres occupations me le permettent, les écrits de *Locke* et de *Condillac*. Je sens tout l'avantage de cette étude, qui après les mathématiques contribue peut-être le plus à rendre l'esprit précis, juste, lumineux et étendu, et quand je ne considérois que les avantages que vous en avez retirés, cela seul ne suffiroit-il pas pour m'en occuper sérieusement ?

Il paroît un ouvrage intitulé : *De l'homme et de ses rapports*, grand volume in-8. Je l'avois acheté, mais n'y ayant trouvé qu'un matérialisme tout cru, je l'ai rendu aussitôt au libraire, en l'échangeant contre un autre ouvrage.

J'ai assisté aux ouvertures littéraires des cours suivans dont je me fais un plaisir de vous donner quelques détails. Le 26 brumaire à 11 heures du matin se fit l'ouverture de l'*Ecole des Mines*. Les C. *Brongniart*, *Baillet*, *Vauquelin* et *Hassenfratz* firent lecture de discours analogues aux leçons dont ils sont chargés, le ministre de l'Intérieur termina la séance par un petit discours d'encouragement adressé aux élèves. Voici les objets des cours gratuits et publics qui se donnent à l'*Ecole des Mines* et les noms des professeurs, dont chacun donne deux leçons par décade.

Exploitation des mines,	<i>Baillet.</i>
Minéralogie et métallurige,	<i>Hassenfratz.</i>
Minéralogie,	<i>Brongniart.</i>
Elémens de chimie et docimasia,	<i>Vauquelin.</i>

Il y a outre cela des cours particuliers pour les élèves pour le dessin, la langue allemande et la géométrie descriptive.

Je fréquente deux de ces leçons, savoir le tridi et septidi à 9 heures et demie, — 11 heures celle de *Vauquelin* dont vous connoissez les talens, les connoissances

et la modestie. Ce professeur met beaucoup de méthode, de clarté et de netteté dans ses leçons. Nos anciens collègues *Grégoire*, *Prieur* (de la Côte-d'Or), *Chabot-la-Tour*, *Borel*, etc., y assistent. Et le duodi et l'octidi celle de *Brongniart*, jeune homme de beaucoup de mérite que vous avez vu chez *Millin* et dont vous connoissez les aimables sœurs. *Brongniart* est aussi professeur à l'Ecole centrale des 4 nations et au lycée républicain, il explique et démontre très bien.

Je suis fâché que vous n'ayez pas connu ces leçons l'année passée, si vous me le permettez, je vous enverrai le sommaire de chaque leçon de ces deux professeurs. Ce sera vous rappeler différentes parties d'une science, dont vous avez puisé les éléments à la source abondante et inépuisable de l'éloquent *Fourcroy*.

J'ai assisté le 29 à l'ouverture du Collège de France, où nous avons été ensemble l'année passée, le ministre de l'Intérieur y présidoit, les lectures qu'on y fit n'offroient pas un grand intérêt. *La Lande*, qui depuis quelques jours est de retour de *Gotha*, ouvrit la séance par la lecture de l'éloge du C. *Poissonnier*, ci-devant premier médecin du roi, de la cid^e Académie des Sciences, doyen du Collège de France, mort en fructidor, à l'âge de 78 ans que nous avons vu présider l'année passée. Il lut ensuite l'histoire de l'astronomie pendant l'an VI, il n'oublia pas de parler de l'apparition de Vénus en plein jour que les Parisiens prirent pour une comète et qui leur fit tant de peur.

Le C. *Du Puy* lut un second mémoire sur les Pélasges. Ce mémoire est une suite de celui dont il a donné lecture l'année passée.

Le C. *Bosquillon* lut un discours ou une espèce de commentaire sur le premier aphorisme d'*Hippocrate* : l'art

est long, la vie est courte. Il fit voir combien le tems est précieux et combien il importe au médecin de n'en perdre aucune partie.

Votre ancien professeur de mathématiques, le C. *Cousin*, parla des trois espèces d'individus qui constituent la société: les riches, les ouvriers et les pauvres et entra dans un assez long détail sur les maisons de charité destinées à recevoir les pauvres pendant leurs maladies.

Le C. *Cournaud* lut un petit poëme intitulé : *Emile ou la conduite d'un jeune homme studieux.*

Le professeur de la langue grecque, le C. *Gail* termina la séance par la lecture d'un mémoire historique et critique sur la république de *Sparte*, il accusa *Xenophon* d'en être plutôt le panégyriste que l'historien exact; il finit par la lecture de deux odes de *Sapho* qu'il avait traduites du grec et les compara avec des traductions faites par d'autres auteurs.

Le 1^{er} frimaire, à 7 heures du soir, se fit l'ouverture de la 14^e année du *Lycée républicain*. *Sue* m'avoit donné deux cartes, je rencontrai notre collègue *Nugues* (de l'Isère) et nous y allâmes ensemble.

Silvesire ouvrit la séance par la lecture du rapport du comité de l'administration lycéenne sur les leçons et professeurs de l'an VII. On distingue parmi ceux-ci *Garat*, *Mercier*, *De Parcieux*, *Fourcroy*, *Brongniart*, *Sue*, etc. Je vous ferai parvenir le programme de leurs leçons.

Notre ami *Millin* prononça un long discours sur l'utilité et les avantages de l'étude de l'*archéologie* et sur les monumens de l'Italie apportés à Paris. Il le termina par l'éloge de deux savans antiquaires, morts depuis peu : le célèbre *Joseph Eckel* et le président de *Saint-Vincent*.

Le C. *La Vallée* lut une notice historique très bien écrite et fortement applaudie sur la vie de *Charles de Wailly*, architecte distingué, membre de l'Institut National et un des directeurs du Muséum des Arts, mort à Paris au mois de brumaire. Je connoissois beaucoup cet architecte qui étoit un homme de mérite et très zélé pour les progrès des arts, je lui avois parlé encore peu de jours avant sa mort. Le C. *L. V.* me rapporta l'anecdote suivante qui fait honneur à ses sentimens.

Le jeune *de Wailly* avoit obtenu le premier prix d'architecture, ce qui lui donnoit le droit d'aller étudier à Rome pendant trois ans, aux frais du roi; il avoit un ami intime nommé *Moreau*, qui étoit le second, mais à qui cette place ne donnoit pas de pension. *De Wailly* sollicita vivement près du ministre pour faire accorder cette faveur à son ami, mais ne pouvant réussir dans sa demande, il partagea sa pension avec *Moreau*, et les deux amis allèrent étudier ensemble pendant 18 mois à l'Académie de Rome.

Que n'ai-je pu, mon cher ami, faire un pareil partage avec vous, dans une autre circonstance! Je ne regretterois pas tous les jours votre absence.

La Citoyenne *Pipelet* lut ensuite avec infiniment de goût un morceau de poésie de sa composition.

La séance fut terminée par une espèce de feu d'artifice faite avec le gaz hydrogène, telle que vous avez vue chez *Charles*, et finalement par la combustion d'un fer d'archal en spirale dans un bocal de gaz oxygène, d'après la découverte d'*Hingenhousse*.

Vous aimez aussi ces espèces de fêtes littéraires, que n'ai-je pu comme l'année passée y aller avec vous! j'en aurois joui doublement, si j'en avois pu jouir avec vous.

Quand je considère le grand nombre d'établissemens

littéraires qui se trouvent ici, tels que bibliothèques, lycées, écoles, cabinets et muséums, où des savans professeurs donnent des leçons sur toutes sortes d'objets, et où l'instruction se cache souvent sous les attrait du plaisir, je suis surpris que les Parisiens ne soient pas les hommes les plus instruits de la terre.

Je vous ai dit en vous rendant compte de la dernière séance publique de l'Institut National, que *Dupont de Nemours* s'étoit laissé aller à des invectives contre le respectable *Charles Bonnet*, j'ai à présent sous les yeux la notice lue à cette séance, j'y vois bien des bizarreries, mais je n'y trouve point des expressions injurieuses à la mémoire de *Bonnet*, soit qu'on ait changé la notice avant de la livrer à l'impression, soit que j'aie mal entendu, ce que j'aime mieux de croire. Ainsi je me rétracte : je devois cette justice à votre ami *Dupont*.

On a mis en vente la cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, revu, corrigé et considérablement augmenté par l'Académie elle-même avant sa destruction. Ce dictionnaire est précédé d'un discours préliminaire bien écrit et que je crois pouvoir attribuer à *Garat*. Vous pensez bien qu'on ne laisse pas d'y parler de l'influence des signes sur la pensée, et qu'on y considère l'organisation du langage, non seulement comme un moyen de communication et d'échange des idées, mais encore comme un instrument qui sert à les produire et dont le perfectionnement doit contribuer à celui de l'esprit humain lui-même. C'est un grand avantage d'avoir une langue claire, précise et dont la signification de chaque mot est déterminée; on a cette obligation à l'Académie qui a aussi introduit dans toute la France une manière uniforme de parler et d'écrire, du moins pour ceux qui ont quelque teinture des lettres, avantage

dont très peu de nations jouissent et qui n'est pas suffisamment reconnu par les Français.

Il paroît depuis quelque tems différentes petites éditions stéréotypes des presses de *Didot*, je vous enverrai par Mme *Chapelle* le *Virgile*, que je vous prie de joindre à votre *Horace* dont je vois avec plaisir que vous avez repris la lecture.

Je vous ferai parvenir en même tems le compte rendu de l'Institut National de l'an VI. qui paroît depuis 8 jours.

Vous y verrez que plusieurs membres ne perdent point de vue votre chère *idéologie* : c'est ainsi que *Toulongeon* a traité de *l'analyse des sensations et des idées* et dans une autre dissertation de la *mémoire et de l'esprit* ; que *Tracy*, avec les écrits duquel vous vous êtes déjà familiarisé, a continué son *analyse de la faculté de penser*, et que *Roederer* et *Villetterque* ont présenté des observations sur *l'influence des signes sur les idées*.

Duvivier m'a porté depuis environ un mois le portrait de mon ami B... sous glace et très bien encadré, la ressemblance en est plus grande que quand vous l'avez vu, les traits sont plus adoucis, le dessin en est très beau, l'exécution en est admirable. Mme de la Ferté qui l'a vu par hasard, l'a beaucoup admiré, elle le croyait d'*Ysabey* ; votre amie Mme *Chapelle* en trouve la ressemblance très grande et en est enthousiaste. J'en suis aussi plus content, cependant, je vous l'avoue, il y a encore bien des choses que j'y désire et ce portrait, tout beau qu'il est, est bien loin de la perfection de l'original ; vous savez que notre ami porte sur son heureuse physionomie la candeur, l'honnêteté et une douceur inaltérable, empreinte de la pureté et de la bonté de son cœur sensible et vertueux ; eh bien, cette expression *idéale*,

cette grâce simple et naïve qui l'accompagne partout et qui semble l'élever au-dessus de l'espèce humaine, ne s'y trouvent pas; et cependant j'aime à voir dans un portrait non seulement la représentation fidelle des traits, mais encore celle de l'âme qui les anime. Je sais combien cela est difficile, le célèbre *Van Dyck* est du petit nombre de ceux qui y ont excellé et je ne vois pas de ses portraits sans admirer le grand talent qui le distingue de nous faire lire dans l'âme, de nous faire connoître le caractère et les mœurs des hommes dont il nous retrace la figure. Qui ne reconnoît pas la probité, et la bonté, le contentement du cœur dans ces beaux portraits que nous avons si souvent admirés au Muséum? Et quand on contemple à *Florence* le portrait du cardinal de *Bentivoglio* du même artiste (dont on a d'ailleurs de bonnes estampes), qui ne voit pas à ce front large et élevé, à ces yeux pleins de feu, à ce noble maintien, le génie vaste et créateur, la politique adroite, la fermeté et les grands moyens de l'éloquent historien des guerres civiles des Pays-Bas? J'ignore cependant si *Van Dyck* auroit rendu avec un égal succès l'expression ravissante de la beauté et de la douceur, et de ces grâces simples et naïves, qui semble avoir été réservée aux talens distingués de *Cipriani* et de *Bartolozzi*, à qui les ouvrages remplis de charmes ont mérité le surnom, à l'un, de peintre et à l'autre de graveur des grâces. Ces deux artistes auroient peut-être réussi à nous donner une image fidelle de notre ami.

Je vous écris toujours ce que je pense, mais vous qui voyez souvent notre ami, ne lui lisez pas cette partie de ma lettre de peur de blesser sa modestie.

J'aurois encore bien des choses à vous dire, mon cher ami, mais je suis insensiblement parvenu à la

18^e page (car quand on s'entretient avec vous ou quand on vous écrit, les heures s'écoulent comme des minutes), et d'ailleurs, il faut que je ménage votre tems, dont vous savez faire un si bon emploi, ainsi il faut que je réserve ce plaisir à un autre jour. Il ne me reste de la place que pour me recommander au souvenir de votre chère épouse et de votre aimable belle-sœur.

Adieu, mon cher et bon Biran, je suis et je serai toute ma vie, de tout mon cœur, votre véritable ami.

Signé : Ch. VAN HULTHEM.

* * *

N^o 22.

Paris, le 14 frimaire, an VII.

On vient de me remettre, mon cher et bon ami, votre lettre datée du 3 de ce mois, vous croyez qu'entraîné par le tourbillon je pourrais bien vous oublier : je suis bien persuadé qu'en disant cela, vous ne le pensez pas, vous savez trop bien combien je vous aime et vous estime, pour concevoir comment je pourrais jamais vous oublier, vous m'avez donné trop de marques sensibles de votre amitié, vous possédez à un degré trop éminent cette réunion rare et précieuse de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, embellies par tous les dons de la nature et tout ce qu'une éducation soignée et le meilleur emploi du tems ont pu y ajouter, pour que je ne me souvienn pas assidûment de vous; non, mon cher Biran, ni les plaisirs bruyants de Paris, ni les occupations littéraires et scientifiques, dont dans ce moment j'ai souvent un bien grand besoin pour faire diversion à des idées tristes nées des circonstances malheureuses, ne me feront jamais oublier le plus cher, le meilleur et le plus

respecté de mes amis, j'aime à vous associer aux idées de mon esprit comme aux affections de mon cœur.

... *Hoerent infixi pectore vultus verbaque*. Votre bonheur seul peut faire le mien, il n'y a pas de jour, il n'y a pas d'heure que je ne pense à vous, ou plutôt vous êtes toujours présent à mon souvenir, et la seule plainte que je forme au ciel, est de ne plus vous voir, de ne plus me promener, de ne plus causer, ni de pouvoir manger un morceau de pain avec vous. Ah! si d'autres obligations ne me retenoient, j'irais bâtir un petit hermitage près de votre château et je jouirois encore de l'aspect et de la conversation de mon ami!

Il est bien singulier que tandis que j'attendois à chaque moment de vos nouvelles, que je revenois chaque soir pour voir s'il étoit arrivé de vos lettres, vous vous plaigniez de mon silence, tandis que je vous ai écrit le 25 du mois passé, et que le 6 de ce mois, je vous ai envoyé une lettre de 18 pages, d'un caractère fin et serré qui en feroit bien 30 des vôtres, où vous trouverez ce que je fais et ce que je pense. J'aime à rapporter à mon ami toutes mes actions, toutes mes pensées, il faut bien qu'il prenne patience et s'arme de courage pour lire mes longues lettres jusqu'au bout, je suis accoutumé à le tourmenter et je continue à me servir de ce beau privilège.

Mme Chapelle m'avoit promis de dîner dimanche passé avec moi, mais le matin, sa fille vint me dire qu'un mal de tête l'empêchoit de sortir, j'ai passé cependant toute la soirée avec votre bonne amie.

Je ne vous ai rien dit, mon cher ami, de mon malheureux pays, il faudroit vous en dire trop, je suis sensible à la part que vous y prenez, je tremble souvent à ouvrir les lettres que je reçois de là. Au reste mon

département est resté assez tranquille, c'est dans celui de la Dyle et des Deux-Nèthes, c'est-à-dire de Bruxelles et d'Anvers, qu'il y a le plus de troubles. Vous voyez que c'est bien à présent surtout qu'il faut écrire quelquefois à votre pauvre ami, et quoique votre lettre me soit infiniment agréable, j'espère cependant que vous ne m'écrirez plus *par extrait*.

Je vois avec un singulier plaisir que l'étude continue toujours à faire un des agrémens de votre vie et je m'applaudis d'avoir pu y fournir quelques matériaux.

Adieu, mon cher et bon ami, continuez à m'aimer un peu et pensez que personne ne vous est plus sincèrement attaché que moi,

Numquam animo absens.

Signé : C. VAN HULTHEM.

P.-S. — Puisque vous aimez les vers latins, en voici qui expriment bien mes sentimens :

...prius ipsa recedet corpore vita meo, quam vester pectore
[*vultus,*
Videbo corde, mente complectur piâ ubique proesentem mihi.
Et cum solutus corporali carcere, terra provolavero,
Quo me locarit axe communis pater illic quoque te animo
[*geram.*

Mme Beyts est grosse depuis quelques mois, c'est un plaisir de voir comment le petit secrétaire continue auprès d'elle ses attentions amicales et sa complaisance ordinaire.

Le Conservatoire du musique donne aujourd'hui un grand concert au théâtre de l'Opéra, après on distribuera les prix aux élèves ; si vous y pouviez aller avec moi, vous tripleriez et quadrupleriez mes plaisirs.

Je me recommande aux souvenirs de votre chère épouse.

Je remplirois ces deux pages s'il n'étoit tems de porter la présente à la poste. Adieu.

*
* *

N^o 23.

Paris, le 17 nivôse, an VII.

Pardon, mon cher et bon ami, si j'ai attendu quelques jours à répondre aux deux charmantes lettres que j'ai reçues de vous, ayant été fort occupé la décade passée et voulant vous dire beaucoup de choses, j'ai fini par ne pas vous écrire, dont je suis très fâché; aujourd'hui, je profite de la première soirée libre pour vous donner de mes nouvelles ainsi que de celles de votre respectable amie Mme Chapelle.

J'ai reçu le 15 du mois passé avec un plaisir au-dessus de toute expression votre charmante et amicale lettre du 6, elle a confirmé ce que j'avois prévu, que vous n'aviez pas pris mal l'aveu que je vous ai fait. Mme Ch. étoit fâchée que je vous en eusse parlé, elle craignoit que cela ne vous fit de la peine; mais il m'est impossible de dissimuler avec vous; d'ailleurs je vous connoissois assez pour être persuadé que, puisque j'en étois instruit, vous préféreriez que je vous en fisse l'aveu, que de dissimuler et de continuer à vous écrire comme si je n'en savois rien. Si je vous aimois moins j'aurois pris ce dernier parti, mais entre nous, mon cher ami, réellement cela ne convenoit pas. Je ne puis que respecter les raisons de votre silence sur cet article, cependant si vous m'en aviez dit un mot, vous m'auriez trouvé bien plus raisonnable que vous ne le pensez. Mme Ch. a agi en ceci

en véritable amie, son dessein en me sondant là-dessus, à ce qu'elle m'a dit depuis, étoit de ne m'en rien dire si je n'en avois pas été instruit ; mais dans le cas contraire, de m'en donner une idée vraie et exacte, et en ceci elle a fait comme de véritables amis doivent agir, je lui en sais bon gré et je l'en estime davantage.

Au reste, mon cher ami, tout ceci reste absolument entre nous ; voilà une chose dont vous pouvez être bien sûr, je n'ai jamais fait là-dessus à vos compatriotes aucune interrogation indiscrete, et je n'en aurois pas parlé à votre amie si elle-même ne m'avoit sondé là-dessus. Je lui ai lu la première et dernière partie de votre lettre et elle a vu avec plaisir que vous n'étiez pas fâché de l'avoir que je vous ai fait, j'ose même croire qu'à présent vous en êtes plus content. Vous avez réellement tort d'élever si haut les petits services que je suis assez heureux de pouvoir vous rendre, ce sont de si petites bagatelles qu'il ne vaut pas la peine d'en parler ; j'ai été fâché d'avoir dû vous en dire un mot, ce ne fut que pour ne pas être la cause d'un envoi inutile. Vous ne devez maintenant plus rien au bon M. d'Asse ; si vous êtes un peu de mes amis, vous ne vous presserez pas de me faire l'envoy dont vous me parlez, car je vous avoue de n'en avoir aucun besoin, d'ailleurs il seroit dangereux peut-être dans cette saison d'envoyer de l'argent par les voitures publiques.

Je vois assez souvent votre bonne et respectable amie Mme Chapelle, dernièrement elle m'avoit promis de dîner avec moi chez le traiteur, j'allai la chercher, elle me retint chez elle ; le C. *Seissac* étoit sorti, car je n'aime sa société que quand elle est seule et cela arrive assez rarement. Quand elle veut me parler, elle vient chez moi, alors je ne suis visible pour personne.

Vous aurez vu dans une de mes précédentes lettres que mon appartement est au quatrième, que mes compatriotes l'appellent en plaisantant *l'observatoire*, à cause de sa hauteur ; eh bien ! que dites-vous de votre bonne amie qui y grimpe de tems en tems, qui reste avec moi deux ou trois heures à causer, à parler de vous ? Elle fait tout cela pour vous, comme vous voyez bien, tout notre plaisir alors est de parler de vous, mon cher ami, de votre chère épouse, de votre aimable et intéressante belle-sœur, et vous n'avez pas tort de penser qu'elle et moi nous sommes de vos meilleurs et de vos plus sincères amis.

J'ai assisté le 14 frimaire à la distribution des prix du Conservatoire de musique, qui s'est faite au théâtre de l'Opéra, la salle et toutes les galeries étoient remplies d'une société nombreuse et brillante. Le Conservatoire exécuta avec une netteté et une précision particulières plusieurs morceaux de musique. *Piccini*, arrivé le jour auparavant de Naples s'y trouva ; dès qu'il fut aperçu il fut accueilli aux applaudissemens réitérés de la multitude. On le fit asseoir dans un fauteuil au devant du théâtre, c'étoit un plaisir de voir ce célèbre compositeur au milieu d'une fête dont il sembloit être la divinité. Après le concert, le ministre de l'Intérieur, qui, pendant tout ce tems avoit été assis au milieu de l'Institut National, ayant à sa droite le président actuel (votre ami *Dupont de Nemours*) vint au théâtre, y prononça un discours et distribua les prix aux élèves du Conservatoire. Chaque élève conduit par son professeur reçut des mains du ministre une palme et le prix. Mme Beyts s'y évanouit entièrement, on fut obligé de l'élever au-dessus des têtes, son mari et le petit secrétaire la portèrent hors de la salle, où bientôt elle revint à elle-même. Le petit secrétaire en portant ce doux fardeau paroissoit avoir

acquis une nouvelle vigueur. Votre voisin M. Foucault est venu me voir le 28 au matin avec son fils et le précepteur de son fils ; dès qu'il m'eut dit qu'il venoit de vous, je le reçus avec la cordialité avec laquelle j'aime à recevoir tous vos amis. Le soir, je reçus votre chère lettre du 19 ; s'il m'est agréable au-dessus de tout ce que je puis dire de recevoir de vos nouvelles, je vois avec peine que de certains nuages troublent l'horizon de votre demeure. Pourquoi mon ami qui à tous égards mérite d'être le plus heureux des hommes, ne l'est-il pas autant que je le désire !

Je vous verrois sans doute avec un bien sensible plaisir, vous rapprocher de moi, mais je doute si dans ce moment vous pourrez vous défaire de vos propriétés avec avantage, et je vous conseille de ne rien faire sans la plus grande prudence. Mme Ch. désire bien ardemment de vous revoir, elle ne pourra partir cependant qu'au commencement du mois prochain ; je lui ai communiqué encore le même soir votre lettre quoiqu'il fût bien tard ; elle me la rapporta le lendemain, elle me parla d'un voisin que vous voyez souvent, à qui vous donnez des conseils, je connois votre bon cœur, mon cher ami, et je sais combien vous vous intéressez au sort des malheureux, mais vous devez vous souvenir que par les circonstances où vous vous êtes trouvé, vous devez vous ménager plus qu'un autre, et vos amis seroient inconsolables s'il vous arrivoit quelque désagrément. Je vois avec bien de la peine que votre frère est loin de vous ressembler et je conçois que des discussions d'intérêt vous doivent paroître bien tristes et bien ennuyeuses. Vous êtes heureux de trouver une ressource et des consolations dans l'étude des lettres et des sciences. Reprenez, mon cher ami, le calme qui convient tant à

votre belle âme, et cette inaltérable sérénité où je vous ai vu même au milieu des plus grandes difficultés. Si je puis vous être bon à quelque chose, pensez que vous ne sauriez me faire de plus sensible plaisir que de me procurer l'occasion de vous être utile.

J'ai vu avec un bien sensible plaisir dans vos lettres précédentes que vous ajoutez l'histoire aux études scientifiques. L'histoire nous rend contemporains de tous les tems, nous montre les vicissitudes, les différentes révolutions naturelles, civiles et politiques que le globe et les peuples ont subies, nous fait voir les commencemens et les progrès des gouvernemens, des mœurs, des usages, des découvertes et des opinions, et si on a le malheur de vivre dans des tems calamiteux, l'histoire nous fait voir que de plus grands malheurs encore ont affligé l'espèce humaine, que le chaos n'est pas dans la nature, que tout se débrouille enfin, et qu'aux troubles, à l'injustice, aux calamités succèdent souvent l'ordre, le repos et le bonheur ; ces pensées soutiennent l'homme dans les tems les plus difficiles, lui donnent de l'espérance et de la consolation.

Vous me demandez quelle est la meilleure chronologie et si je connois celle de *Blair*.

Si vous aviez à approfondir cette science, je vous conseillerois d'étudier les ouvrages de *J. Scaliger*, du *P. Petau* et plus encore la chronologie d'*Usserius* et *l'art de vérifier les dates*, donné par les savans Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Mais pour celui qui ne fait pas une étude approfondie de l'histoire, il suffit de suivre la chronologie toujours mêlée dans les ouvrages historiques, d'en extraire les principales époques et de les fixer par la plume, afin de les graver plus profondément dans la mémoire.

L'ouvrage chronologique de *Blair* qui est tiré des ouvrages nommés ci-dessus a sans contredit son utilité, mais il coûte un louis et ce prix pour un in-4^o qui n'est pas bien gros, me paroît trop cher. Si je le trouve dans une vente à un prix raisonnable je vous l'achèterai.

On a vendu pendant deux décades entières la collection d'estampes du *C. Basan*, cette collection étoit très belle, bien choisie et nombreuse, j'y ai assisté tous les soirs de la vente et j'ai eu un plaisir réel de voir une si belle collection de gravures. C'est une vraie jouissance pour moi, de voir tant de chefs-d'œuvre de l'art, depuis la découverte de la gravure jusqu'à nos jours, de voir les différentes manières de chaque école; ce que chaque graveur a appris de son maître, ce qu'il y a ajouté par son génie, et je vous l'avouerai, ce n'étoit pas aussi un petit plaisir pour moi de voir le haut prix, auquel plusieurs estampes de mes compatriotes furent portées : une estampe de *Fischer* (La Fricaceuse) y fut vendue 150 tt., on la vendoit le double quand l'argent étoit moins rare. Aussi les graveurs *belges* sont regardés par les vrais connoisseurs comme ceux qui ont porté le plus loin cet art utile, agréable et instructif. Dans un ouvrage sur la gravure, publié depuis peu de tems à Leipzig par *M. Huber*, littérateur très connu, l'auteur, après avoir tracé le tableau de la gravure dans la Belgique depuis l'origine de cet art jusqu'à nos jours et après avoir apprécié avec beaucoup de justesse les talens des plus habiles graveurs belges, dit : « Il résulte de cet exposé qu'on ne sauroit refuser la *prééminence* aux graveurs des Pays-Bas sur ceux de toutes les autres nations. Eux seuls ont rempli les demandes essentielles des amateurs de la vraie gravure. En effet, quelle force de burin dans *Goltzins* et ses

élèves, quelle vigueur de coloris dans les gravures de *Rubens* et de son école.

« *Pontius Lucas Vorsterman*, les deux *Bolswert*, *Witdouck*, *Jegher*, *P. de Jode*, *Neefs*, *Baillieu*, *Marinus*, *Voet*, etc., etc.

« Quelle magie de clair obscur dans *Rembrant* et ses disciples ! Quelle netteté, quelle pureté d'exécution dans *Bloemaert* et *Edelink*, quelle variété, quelle beauté de travaux dans *Vischer* et quelques-uns de ses imitateurs ! Aussi la postérité est juste : le prix qu'elle a établi pour les belles estampes de ces fameux maîtres décide en leur faveur. »

Pardonnez-moi, mon ami, ce mouvement d'orgueil national ; quand on ne vaut pas grand chose, il faut bien se faire valoir un peu par ses compatriotes.

J'ai acheté un assez grand nombre d'estampes, que j'aurai un jour le plaisir de vous faire voir. Si vous étiez ici, vous auriez de puissantes raisons pour me gronder, mais que voulez-vous ? *trahit sua quemque voluptas*.

Je continue à fréquenter avec beaucoup d'assiduité l'intéressante leçon de chimie de *Vauquelin* ; comme j'aime à partager mes plaisirs, j'y ai attiré *Beyts* qui en est également content ; *Vauquelin* a traité d'abord des généralités chimiques, des affinités, puis du feu, de l'eau, de l'air atmosphérique, des terres, des alkalis, des corps combustibles et des acides dont il s'occupe encore dans ce moment ; il ne néglige pas la partie démonstrative des expériences chimiques, même les plus coûteuses ; la nation, cette bonne et généreuse mère, fournit abondamment à tous ses besoins.

On donne depuis quelques jours, au théâtre de l'Odéon, *Misanthropie et repentir*, drame imité de l'allemand de *Kotzebue* ; c'est cette pièce dont je vous ai si souvent parlé

avec éloge, mais elle est ici étrangement estropiée, on a retranché une infinité de choses intéressantes, des nuances qui peignent d'une manière si vraie les différents caractères des personnages de la pièce, qui donnent tant d'agrément et tant d'intérêt à l'ensemble ; on appelle cela *accommoder la pièce à la scène française*, et c'est une femme qui s'est chargée de cette partie. Les trois premiers actes ont étrangement souffert, ils sont à peine reconnoissables, on a beaucoup plus conservé de l'original dans les deux derniers et ils font infiniment de plaisir. *St Phal* y joue bien le rôle du *misanthrope* ; le rôle du *comte*, si beau dans l'original, y est entièrement manqué et très mal joué ; la Cne *Simon*, dans le rôle de *Mme Miller*, est loin du ton vrai et naturel, de la vive sensibilité de *Mme Snock*, de Rotterdam, ou de *Mme Stéphanie* de Vienne, elle outrepassé souvent la nature, défaut assez commun des acteurs français. Malgré cela, la pièce plaît, affecte vivement et attire beaucoup de spectateurs ; que ne seroit-ce pas si on en avoit tiré un meilleur parti et si elle étoit mieux jouée ! car ce n'est plus qu'une très foible copie d'un excellent original.

Beyts est très fâché de voir cette excellente pièce si étrangement estropiée.

Pour ne vous laisser rien ignorer de ce que je fais, je vous dirai, mon cher Biran, que j'ai été obligé de dîner quelques fois en ville, mais je le fais le moins qu'il m'est possible : j'ai dîné trois fois avec l'*abbé de Saint-Léger*, le plus grand bibliographe de l'Europe, l'*an Praet* et mon ami *Don Carlos de la Serna*, j'ai dîné aussi plusieurs fois chez le ministre de la justice ; il me demande quand il invite les savans, j'y étois dernièrement avec une vingtaine de membres de l'Institut, vous avouerez que je n'y suis pas trop à ma place, mais mon com-

patriote qui sait que j'aime à m'instruire, veut probablement m'en procurer l'occasion.

J'ai dîné il y a peu de jours chez *Beyts*, *Millin* y étoit avec sa mère; Mme *Beyts* insiste à vous demander une petite pièce de musique de votre composition, elle aimeroit que vous lui fissiez un prélude *bien éclatant* pour sa harpe, je suis chargé de vous en faire la demande. Je crois de vous avoir dit que Mme *Beyts* étoit enceinte et vous savez qu'aux femmes enceintes on ne peut rien refuser.

Ordinairement je continue de dîner chez l'un ou l'autre traiteur, ayant toujours avec moi un livre avec qui je fais la conversation, j'ai déjà lu de cette manière un grand nombre de volumes et je vous avoue que cette manière de dîner n'est pas sans agrément; mais il m'est impossible de dîner sans livre ou sans quelqu'un avec qui je puisse parler. Pendant que je suis chez le traiteur j'observe souvent les hommes qui dînent ensemble, de tems en tems ils parlent un mot, la conversation s'arrête à tout moment; ce n'en étoit pas ainsi quand nous dînions ensemble, jamais la conversation ne tarissoit et quand nous sortions de table, nous avions encore autant de choses à dire qu'en commençant, cela me fait croire que nous sommes faits un peu l'un pour l'autre : quand donc cet heureux tems reviendra-t-il que dînant ensemble nous pourrions encore bavarder à notre aise ?

Fourcroy vient d'achever un nouveau cours de chimie considérablement augmenté; je sais qu'il l'a présenté à un imprimeur pour 12.000 tt., vous voyez que votre ci-devant professeur ne néglige pas ses intérêts.

Je pense bien que vous ne prenez pas au pied de la lettre le mot *flatteur* et *flatterie* dans votre avant-dernière, vous savez qu'il ne m'est pas possible de dire

un *oui* ou *non* sans le penser. Au reste, vous ne deviez pas lire à notre ami *Raphaël* cette partie de la lettre qui le concerne. Je me réconcilie tous les jours de plus en plus avec son portrait et quoiqu'il soit inférieur à l'original, c'est cependant une belle chose. Cette image chérie continuellement exposée à ma vue me rappelle à mes devoirs, m'anime à l'étude et me met devant les yeux toutes les vertus dont mon ami, pendant son séjour dans cette commune, m'a constamment donné le touchant exemple.

J'ai reçu le 14 votre lettre du 4, je vois avec plaisir qu'à l'ennui des affaires et des discussions d'intérêt ont succédé des occupations plus amusantes. Les agréables de Paris trouveroient *bien incroyable* que des $a+b-c=x$ puissent vous procurer tant d'agrément et de bonheur : mais je suis sûr qu'ils s'amusent moins bien à leurs théâtres et dans leurs salles de danse que mon savant ami avec ses $a+b$. Vous êtes bien heureux de pouvoir consacrer tous vos momens à vos études chéries, je ne jouïs pas du même bonheur : souvent beaucoup de personnes qui viennent me voir le matin, des visites au Directoire ou chez les ministres, pour des affaires de mon pays, un grand nombre de compatriotes accusés ou détenus en ôtage au Temple et à Sainte-Pélagie, qu'il faut aller voir de tems en tems, une correspondance plus étendue, etc., etc., m'enlèvent une partie de mon tems ; il ne me reste alors pour l'étude que quelques momens le soir, qu'il faut encore partager entre bien des choses, tandis que vous ne vivez que pour vous et pour les vôtres. Heureux Biran ! connoissez donc l'étendue de votre bonheur !

J'aurois été charmé que votre santé et votre loisir vous eussent permis de soumettre au jugement de l'Institut National, vos pensées sur l'influence des signes sur

les idées ; j'en avois parlé à Madame Ch., c'étoit un moyen de donner une idée avantageuse de vos connoissances et de vos talens, et quoique votre Mémoire n'en seroit pas meilleur, s'il étoit couronné, c'est cependant un préjugé favorable auprès du public et dans la République des lettres, où il se trouve peu de juges légitimes sur cette matière. *Lancelin*, que je rencontre quelquefois au café et dont je vous ai parlé dans une lettre précédente, a fait une suite à l'ouvrage qu'il se propose de publier sur l'influence des signes ; je crois d'après tout ce qu'il m'en a dit, que parmi de bonnes choses, il y en aura de bien singulières.

L'abbé *Sicard*, caché à Paris et déporté par la loi du 19 fructidor, ne laisse pas d'employer utilement son tems dans sa retraite, il vient de publier sous son nom une grosse *grammaire générale*.

Un de mes compatriotes, le C. *Lambinet*, vient de publier à Bruxelles un ouvrage historique et critique sur l'établissement de l'imprimerie dans la *Belgique* et les livres qui y ont été imprimés depuis 1472 jusqu'à 1500. Il m'en a envoyé un exemplaire.

Je vois avec peine qu'il me seroit bien difficile de vous envoyer ce que je m'étois d'abord proposé, l'analyse des leçons auxquelles j'assiste, il faudroit vous transcrire des traités entiers, mon tems et mes autres occupations ne me le permettront guères.

J'ai bien souvent pensé à vous, mon cher frilleux, comment vous passez cette rude saison : quant à moi, le froid m'affecte très peu, vous savez que je suis un animal du nord, accoutumé à la rigueur des frimas, d'ailleurs, le feu de l'amitié m'échauffe et quand j'ai le plaisir de vous écrire, je vous assure que je ne pense pas aux glaçons dont je suis entouré.

Il y a quelque tems que je n'ai pas vu notre bonne amie, elle me disoit dernièrement qu'elle alloit à la campagne pour quelques jours, j'irai voir demain si elle est de retour et je lui donnerai de vos nouvelles.

J'ai assisté le 15, à la séance publique de l'Institut National, il y a un an que nous y vîmes ensemble *Bonaparte*; que de choses arrivées depuis ce tems, la prise de *Malthe*, la conquête de *l'Egypte*, la perte de la flotte, l'établissement de l'Institut du *Caire*, etc., etc.! Je ne vous donnerai pas le détail de cette séance, vous l'avez déjà lu dans le *Publiciste* d'aujourd'hui, je vous dirai seulement que l'épître de *Ducis* adressée à son jeune ami *Le Gouvé* étoit pleine de verve et de sensibilité; j'ai fait la connoissance de ce jeune poëte chez le ministre de la justice, il a publié quelques pièces de théâtre et des poésies, où règnent le sentiment et la plus vive sensibilité. Je vous en parlerai peut-être un jour plus en détail. Le Mémoire de *Tessier* sur la *Durée des gestations* prononcé en public a fait sousrire plus d'un auditeur, les femmes surtout, qui se voyoient à tous momens, mises en comparaison avec les jumens, les vaches et les lapins.

Collin-Harleville savoit son intéressant poëme allégorique de *Melpomène et de Thalie* par cœur, il l'a déclamé debout avec infiniment de grâces, de charmes et de talens. *Mercier* dont vous connoissez le penchant pour les paradoxes, et qui a déclaré la guerre, il y a peu de tems, aux hommes de génie et aux mathématiciens, l'a fait cette fois aux belles femmes; il a prétendu que ce qu'on a pris jusqu'à présent pour *la beauté*, comme la régularité des traits, la fraîcheur de la carnation, la belle proportion des parties du corps, la ligne ondoyante des formes, etc., etc., n'étoit pas de la beauté, mais que l'expression

de la physionomie, les habitudes et les grâces du corps la constituent seules.

J'ai fait il y a peu de jours une visite à Mme de *Chevremont*, elle m'a demandé de vos nouvelles, m'a chargé de vous dire bien des choses de sa part ainsi qu'à votre chère épouse, elle désireroit bien de vous voir fixé à Paris avec votre famille. C'est toujours la première chose dont elle me parle. J'ai rencontré aussi notre médecin *Gastaldi* qui m'a demandé de vos nouvelles et vous salue.

Le C. *Adet*, chymiste, fait imprimer un ouvrage élémentaire de physique et de chymie qu'il destine à l'usage des écoles centrales.

Le premier volume du grand ouvrage de *La Place* sur *l'Economie céleste* est fort avancé, il y aura quatre in-4°.

Adieu, mon cher et bon ami, vous voulez de longues lettres, c'est un désir qu'il m'est bien doux de satisfaire, mais c'est un foible dédommagement d'une si longue absence et de la privation de votre conversation qui pour moi est la plus agréable que je connoisse. Dites, je vous prie, mille choses honnêtes à votre bonne et tendre épouse, embrassez pour moi les chers petits, écrivez-moi souvent et n'oubliez pas votre ami qui vous est bien tendrement attaché et pour la vie. Je vous embrasse du fond de l'âme.

Signé : C. VAN HULTHEM.

Depuis que je sais que vous voyez le *Publiciste*, je le lis avec plus de plaisir. J'ai sacrifié ce soir le thé littéraire de Millin et une conversation italienne chez le C. *Gaclinani*, où je vais quelquefois, pour avoir le plaisir de vous écrire.

* * *

N^o 24.

Paris, le 20 nivôse, an VII.

Avez-vous eu le courage, mon cher ami, d'achever ma courte lettre de 24 pages que je vous écrivis le 17 ! Quand je commence à babiller avec vous, je ne connois pas de fin, cette fois-ci je serai plus sage, j'aurai des égards pour votre précieux tems et vos savantes occupations.

Mme Chapelle est de retour de la campagne, où elle a souffert bien du froid ; je suis allé la voir le 21 au soir, je trouvois chez elle une compagnie entière de vos compatriotes, Rambeau, de la Rigaudie, M. et Mme de la Calprade et deux autres ; ils me reçoivent toujours comme si j'étois du même pays, ils savent que je suis l'ami de ce cher compatriote qu'ils aiment, qu'ils chérissent tous. M. de la Calprade me paroît à tous égards un fort digne homme.

Votre bonne amie Mme Ch. a bien voulu dîner avec moi quintidi passé, nous sommes allés chez le restaurateur au Pont Royal, où nous avons diné si souvent ensemble ; cette pensée ajoûtoit au plaisir que j'avois de dîner avec votre amie, si vous aviez été avec nous le bonheur auroit été complet. Le soir nous sommes allés voir à l'Odéon *Misanthropie et repentir* du célèbre Kotzebue. Cette pièce a un succès merveilleux, on la donne presque tous les jours, et tous les jours le spectacle est entièrement rempli ; je vous en ai souvent parlé et quoique cette excellente pièce ait beaucoup souffert par les retranchemens qu'on y a faits, comme je vous ai dit la dernière fois, elle conserve cependant encore de grands et de beaux restes ; j'ai été bien aise de pouvoir la faire voir à Mme Ch... qui en est très contente et qui vous en parlera ; elle étoit

étonnée qu'une pièce où il règne une si bonne morale pût être goûtée au sein de la corruption : un grand silence et des larmes abondantes qui coulent des yeux de tous les spectateurs prouvent tout l'intérêt qu'on y prend.

On lit à ce sujet dans le *Magazin Encyclopédique* de notre ami Millin (tome 4, quatrième année, p. 326). l'anecdote suivante sur le célèbre acteur anglais *Palmer*, mort dernièrement en jouant cette pièce; vous ne serez peut-être pas fâché d'en trouver ici un extrait :

« Le célèbre *Palmer* du théâtre de Coventgarden, à Londres, y est-il dit, avoit joué depuis quelque tems à *Liverpool*. Abattu par la perte de son épouse et d'un fils chéri qu'il avoit éprouvée en peu de tems, il donna souvent des marques d'une douleur profonde qui résistoit à toutes les consolations de ses amis; cependant il joua peu de tems après un de ses principaux rôles, le jeune *Wilding* dans le *Menteur*, avec beaucoup de vivacité et de comique. Le 2 août de cette année 1798, il avoit à jouer le rôle difficile de *l'Etranger*, dans la pièce de *Kotzebue*, intitulée *Menschenhass und Reue* (Misanthropie et Repentir). Dans les deux premiers actes, *Palmer* ne montra aucune altération; mais dans le troisième il parut extrêmement affligé lorsqu'il entra sur la scène, et lorsqu'il fallut répondre au major à la question qu'il lui fait sur la santé de ses enfans, la perte récente de son fils le saisit tellement, qu'il tomba par terre, poussa un grand soupir et expira sur-le-champ... Les dernières paroles que *Palmer* prononça furent : « *Il y a encore un autre et meilleur monde !* » Elles seront gravées sur son monument sépulchral à *Walton*, où il a été enterré avec beaucoup de solennité. »

Kotzebue est sans doute un grand auteur dramatique; il y a dans toutes ses pièces des beautés originales,

quoique tout ne soit pas aussi parfait que dans sa *Misanthropie et Repentir*. Il atteint le double but de plaire et d'instruire, on peut dire de lui avec Horace :

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci
Lectorem delectando pariterque monendo.*

Ses pièces sont très philosophiques, elles intéressent vivement et sont faites pour opérer une grande sensation. Il y a cependant dans quelques-unes des singularités que j'aimerois ne pas y voir.

J'ai achevé depuis quelque tems, dans mes lectures de table, la Lettre de J. J. à d'Alembert sur le théâtre, qui est peut-être un des ouvrages les mieux écrits de *Rousseau*. Permettez-moi de vous en transcrire quelques passages sur les pièces que l'on représente aux théâtres français, passages qui contiennent des réflexions que j'ai souvent faites moi-même, mais que je n'aurois pas su exprimer avec la même force et la même énergie : voici son jugement sur les tragédies.

(T. 23. p. 55. de l'Edit. de Berlin) « Quel jugement porterons-nous, dit-il, d'une tragédie où, bien que les criminels soient punis, ils nous sont présentés sous un aspect si favorable que tout l'intérêt est pour eux ? où *Caton*, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant ? où *Cicéron*, le sauveur de la République, *Cicéron*, de tous ceux qui portèrent le nom de pères de la Patrie, le premier qui en fut honoré et le seul qui le méritait, nous est montré comme un vil rhéteur, un lâche, tandis que l'infâme *Catiline*, couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer, près d'égorger tous ses magistrats et de réduire sa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme et réunit par ses talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime des spectateurs ? Qu'il eût, si l'on veut, une

âme forte : en étoit-il moins un scélérat détestable ? et falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros ? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille pièce, si ce n'est à encourager des *Catilina* et à donner aux méchans habiles le prix de l'estime publique due aux gens de bien ? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la scène ; telles sont les mœurs d'un siècle instruit. Le savoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration ; et toi, douce et modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs ! Aveugles 'que nous sommes au milieu de tant de lumières ! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris et de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie et du talent que lui donna la nature ? » (P. 62). « Qu'apprend-on dans *Phèdre* et dans *Œdipe*, sinon que l'homme n'est pas libre, et que le ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre ? Qu'apprend-on dans *Médée*, si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mère cruelle et dénaturée ? Suivez la plupart des pièces du théâtre français, vous trouverez presque dans toutes des monstres abominables et des actions atroces ; utiles, si l'on veut, à donner de l'intérêt aux pièces et de l'exercice aux vertus, mais dangereuses certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devoit pas même connoître, et à des forfaits qu'il ne devoit pas même supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre et le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sais quelles commodés suppositions, on les rend permis ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser *Phèdre* incestueuse et versant le sang innocent, *Syphax* empoisonnant sa femme, le jeune *Horace* poignardant sa sœur,

Agamemnon immolant sa fille, *Oreste* égorgeant sa mère, ne laissent pas d'être des personnages intéressans. Ajoutez que l'auteur, pour faire parler chacun selon son caractère, est forcé de mettre dans la bouche des méchants leurs maximes et leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers, et débités d'un ton imposant et sententieux, pour l'instruction du parterre. »

(P. 63). « Si les Grecs supportoient de pareils spectacles, c'étoit comme leur représentant des antiquités nationales qui couroient de tous tems parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeler sans cesse, et dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs et du même intérêt, comment la même tragédie peut-elle trouver parmi vous des spectateurs capables de soutenir les tableaux qu'elle leur présente et les personnages qu'elle y fait agir ? L'un tue son père, épouse sa mère et se trouve le frère de ses enfants. Un autre force un fils d'égorger son père. Un troisième fait boire au père le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la scène française, pour l'amusement du peuple le plus doux et le plus humain qui soit sur la terre. Non... je le soutiens, et j'en atteste l'effroi des lecteurs, les massacres des gladiateurs n'étoient pas si barbares que ces affreux spectacles : on voyait couler du sang, il est vrai, mais on ne souilloit point son imagination de crimes qui font frémir la nature. »

La Comédie n'y est pas jugée plus favorablement.

« Prenons, dit Rousseau, le théâtre comique français dans sa perfection, c'est-à-dire à sa naissance. On convient, et on sentira chaque jour davantage, que *Molière* est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus : mais qui peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même *Molière*, des talens duquel je suis

plus admirateur que personne, ne soit une école de vices et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ? Son plus grand soin est de tourner la bonté et la simplicité en ridicule, et de mettre la ruse et le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt; ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent, ses vicieux sont des gens qui agissent et que les plus brillans succès favorisent souvent; enfin l'honneur des applaudissemens, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit. »

(P. 66). « Examinez le comique de cet auteur : partout vous trouverez que les vices de caractère en sont l'instrument, et les défauts naturels le sujet; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre, et que les sots sont les victimes des méchans : ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les âmes perfides à punir, sous le nom de sottise, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

« Voilà l'esprit général de *Molière* et de ses imitateurs. Ce sont des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, sans jamais faire aimer la vertu; de ces gens qui savent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

« Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée; comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfans, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire, il est vrai, et n'en devient que plus

coupable, en forçant, par un charme invincible, les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un bourgeois sans esprit et vain qui fait sottement le gentilhomme, ou du gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la pièce dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête homme ? n'a-t-il pas pour lui l'intérêt et le public ? n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux ? Que penser d'une pièce où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, et rit de la bêtise du manant puni ? C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultans reproches, et, quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie en est excellente, en est-elle moins punissable et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ?

(P. 86.) « J'aurois trop d'avantages, si je voulois passer de l'examen de *Molière* à celui de ses successeurs qui n'ayant ni son génie, ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée et des femmes sans mœurs. Ce sont eux qui, les premiers, ont introduit ces grossières équivoques, non moins prosrites par le goût que par l'honnêteté, qui firent longtems l'amusement des mauvaises compagnies, l'embarras des personnes modestes, et dont

le meilleur ton, lent dans ses progrès, n'a pas encore purifié certaines provinces. D'autres auteurs plus réservés dans leurs saillies, laissant les premiers amuser les femmes perdues, se chargèrent d'encourager les filoux. *Regnard*, un des moins libres, n'est pas le moins dangereux. C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la police, on joue publiquement, au milieu de Paris, une comédie où dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la pièce, s'occupe avec son digne cortège de soins que les lois payent de la corde; et qu'au lieu des larmes que la seule humanité fait verser en pareil cas, aux indifférens mêmes, on égaie, à l'envie, de plaisanteries barbares le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés, les plus touchans sentimens de la nature, sont joués dans cette odieuse scène. Les tours les plus punissables y sont rassemblés comme à plaisir, avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des gentilleses. Faux actes, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est, et tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître, au plus grand déplaisir de son cher neveu, et ne voulant point ratifier ce qui se fait en son nom, on trouve le moyen d'arracher son consentement de force, et tout se termine au gré des acteurs et des spectateurs, qui, s'intéressant malgré eux à ces misérables, sortent de la pièce avec cet édifiant souvenir, d'avoir été dans le fond de leurs cœurs complices des crimes qu'ils ont vu commettre. »

Vous trouverez sans doute ces réflexions vraies et judicieuses. il en fait ensuite un grand nombre d'autres qui méritent bien d'être lues dans la lettre même.

Rousseau conclut qu'il n'est pas possible de rendre l'effet moral du spectacle et des théâtres utile et salu-

taire. Je ne suis pas de son avis, je pense qu'au contraire le théâtre pourra un jour devenir l'épouvantail du vice et l'école des mœurs et de tous les sentimens honnêtes. Je sens que cela étoit plus difficile du tems de Rousseau, où par la nature du gouvernement monarchique tout tendoit à la corruption; mais dans une République qui doit avoir pour base les mœurs et la vertu, ce changement est devenu moins difficile...

D'où vient que chaque fois que par hasard une carte de la France s'offre à ma vue, aussitôt mes yeux se fixent sur le vaste département de la Dordogne ? N'est-ce pas qu'aussi *Là est la Patrie, où l'âme est enchaînée* : et mon âme est enchaînée aux lieux qu'habite mon ami.

J'ai une foule de réponses à faire à des lettres d'affaires, j'ai commencé par vous écrire, mon cher ami, quoiqu'il n'y ait pas longtems que je vous aie donné de mes nouvelles, cela prouve bien la vérité du proverbe : *la nature parle, le plaisir l'entraîne*. Donnez-moi aussi de tems en tems une bonne grosse lettre, remplie d'extraits de vos lectures et de vos réflexions : vos lettres me sont toujours bien agréables, mais avouez-le, elles sont bien courtes!

Adieu, mon cher Biran, aimez-moi un peu et donnez-moi souvent de vos nouvelles. Je me recommande au souvenir de votre chère et bonne épouse. Adieu.

Signé : Ch. VAN HULTHEM.

Convenez, mon cher ami, que voilà une bien longue lettre, pour moi surtout qui suis naturellement très paresseux. Rien ne coûte quand on le fait avec plaisir, mais aussi vous êtes le seul à qui je puisse écrire de si longues lettres. Il faut bien que je vous aime beaucoup, car, sans cela, cela ne me seroit pas bien possible. Il faudra cependant écrire pendant une partie de la nuit

pour répondre à un grand nombre de lettres que j'ai reçues. Votre bonne amie Mme Ch..., vous salue bien, Adieu.

* * *

N^o 26.

Paris, le 10 pluviôse, an VII.

C'est aujourd'hui *Décadi*, mon cher et bon ami, j'aime à employer ces jours pour moi seul, alors je ne suis accessible pour personne, je m'enferme dans mon cabinet, j'éloigne les tristes soucis, je fais des efforts pour ne pas penser aux malheurs de ce monde, je parcours, je lis mes livres chéris, j'écris au meilleur, au plus cher, au plus tendre de mes amis; que manque-t-il pour achever le bonheur de cette journée? Est-il nécessaire que je vous le dise? Vous devinerez facilement que ce seroit de faire avec vous un frugal et modeste repas, de faire une petite promenade avec vous, de serrer la main de mon ami, de sentir l'ombre de sa présence, d'aller avec lui au spectacle, de le ramener chez lui. Ho! que votre longue absence me fait de la peine! Elle empoisonne ma plus belle journée, le décadi.

Quelle différence entre vous et moi! tous les jours de la décade sont pour vous des décadis. Entouré de tous les objets de vos affections, d'une bonne et tendre épouse, de charmans enfans, vous goûtez goûtte à goûtte, le bonheur qui vous inonde : des ouvrages choisis, des études agréables occupent tous vos momens; n'ayant que des desirs modérés, une honnête fortune suffit à tous vos besoins, votre jardin et la basse-cour remplissent chaque jour votre table d'une nourriture saine et abondante; des promenades champêtres dans votre

jardin, dans vos bois et vos prairies, quand le beau tems vous y invite, vous font jouir de tous les charmes de la nature, récréent vos forces et vous donnent une nouvelle vigueur pour vous livrer de nouveau à vos occupations chéries ; bientôt une chère et respectable amie reviendra se fixer dans votre voisinage et vous offrira l'agrément de faire, de tems en tems, une agréable excursion, faites-moi un peu jouir de votre bonheur, mon cher ami, peignez-moi les douces sensations que votre cœur savoure, vous savez combien de part je prends à tout ce qui vous intéresse, donnez-moi souvent de vos nouvelles, et alors aussi il y aura pour moi dans chaque décade plus d'un décadi.

Le départ de Mme Chapelle étoit fixé à aujourd'hui ; mais le dégel, le mauvais tems, la débâcle des rivières, la crainte de trouver les ponts rompus peuvent bien faire différer ce départ de quelques jours ; j'ai passé la soirée chez elle avec vos compatriotes le 7 et 8, une ancienne connoissance m'empêcha d'y aller hier, mais je me propose d'y aller ce soir. La Rigaudie m'a dit qu'Audebert étoit arrivé le 8 et que lors de son départ vous n'étiez pas à Périgueux.

J'attends tous les jours avec la plus vive impatience une réponse à ma longue lettre du 17 nivôse, et chaque soir mon espoir est trompé. Vous m'oubliez donc entièrement et parmi tous les sentimens qui remplissent votre cœur, il n'y a plus une petite place pour votre pauvre ami.

Mme Chapelle a bien voulu se charger du peu de livres que j'avois ici pour vous, j'y ai ajouté la *Découverte de l'Amérique, par Campe*, 3 vol. in-16°, quoique vos enfans ne soient pas encore en état d'en profiter. Je suis bien sûr que vous-même vous le lirez avec plaisir, tout

y est si intéressant, la matière de l'ouvrage, la méthode, les réflexions sages de l'auteur, aussi propres à éclairer l'esprit qu'à former le cœur de la jeunesse et qui ne peuvent que donner la plus haute idée de ce célèbre instituteur allemand; vous me ferez plaisir de lire cet ouvrage dans vos momens perdus et de m'en dire votre sentiment. Commencez par lire la première soirée, il vous sera difficile de ne pas lire les autres, parmi les réflexions il y en a qui vous feront bien du plaisir. Vous ne m'avez encore rien dit de la petite psychologie du même auteur, dont vous approuviez l'excellente méthode.

J'ai recommandé le premier ouvrage à notre collègue Borel (de l'Oise), ses enfans le tourmentent tous les soirs à leur en lire une soirée. Il en est aussi extrêmement content.

J'ai été, il y a 3 jours, chez Mme Chevremon, elle étoit très affligée de ne pas recevoir des nouvelles de Mme Maréal, elle en étoit presque malade, depuis deux mois elle n'avoit pas reçu de ses lettres, elle vous prie de vouloir lui en écrire : voyez quels ravages vous faites, mon cher ami, vous et votre belle-sœur, vous causez des maladies et des inquiétudes mortelles à vos meilleurs amis.

Il y a bien des choses dans mes lettres arriérées, auxquelles vous n'avez pas répondu; par exemple, vous ne m'avez pas dit si, après germinal, quels que soient les événemens, je puis espérer de vous voir, ne fût-ce que pour un mois.

Je vous enverrai demain, mon cher idéologue, le discours d'un autre idéologue, qui, avec la même méthode, ayant les mêmes faits sous les yeux que vous, parvient à un autre résultat que vous. Quelle est donc la vraie méthode de parvenir à la vérité ?

Embrassez pour moi les chers petits, je prie madame Biran d'agréer les assurances de mon respect et de mon dévouement. Adieu, mon cher et bon ami, je suis obligé de finir, je ne puis que me recommander à votre souvenir et vous assurer d'une sincère et inaltérable amitié.

Signé : Ch. VAN HULTHEM.

Avez-vous reçu mes lettres des 17 et 30 nivôse et 3 pluviôse ?

* * *

N° 27.

Paris, le 2 germinal, an VII.

Ce n'est pas sans raison, mon cher et bon ami, que vous me reprochez mon silence, je suis moi-même surpris d'avoir pu attendre si longtems sans vous donner de mes nouvelles, ce n'est pas par oubli que je ne vous ai pas écrit plutôt, car vous êtes bien persuadé qu'il ne me seroit pas possible de vous oublier, mais ayant beaucoup de choses à vous dire, ayant fait dans mes heures de loisir un grand nombre de lectures, voulant vous en donner une analyse et dire mon jugement sur chaque ouvrage, j'ai craint de commencer une lettre qui seroit devenu un gros volume ; je me vois obligé à me restreindre à de plus justes limites, et à réserver pour un autre tems une infinité de choses dont j'aimerois à vous entretenir.

J'ai devant moi cinq de vos lettres, auxquelles je vais répondre sans omettre un seul article ; en les relisant, je crois encore vous entendre, je crois encore jouir du plaisir que je goûtois l'année passée, lorsque à un pareil

jour nous fîmes ensemble une agréable promenade au bois de Boulogne.

Je vois avec peine, mon cher ami, que tous les jours de la décade, ne sont pas non plus pour vous des *décadis* ; le tableau que me représente votre bonne et aimable lettre du 2 pluviôse (reçue le 11 au soir), est bien différent de celui que je traçai dans celle du 10, j'aime cependant à croire que les traits caractéristiques en subsistent et que des nuages momentanés en obscurcissent seulement l'horizon ; j'aime d'ailleurs à vous me représenter aussi heureux que vous le méritez, et vous le seriez à un haut degré si votre bonheur égaloit votre mérite et mes désirs.

Je vois avec plaisir le courage et la patience que vous opposez aux tracasseries qu'on vous suscite, aux difficultés momentanées qu'on vous fait essuier, cette conduite sage et ferme est digne de vous et de votre manière de penser. C'est avec raison que vous regardez comme heureux ceux qui se trouvent placés par le sort dans un état analogue à leur caractère, à leurs inclinations et à leurs goûts, et c'est pour cette raison que j'aurois désiré que vous eussiez une place conforme à votre goût, où vous trouveriez votre plaisir en remplissant vos devoirs.

Le prix de la question sur l'influence des signes doit se distribuer le 15 germinal. *Cabanis* m'a dit qu'il est arrivé à l'Institut 10 à 12 mémoires sur cette question, mais comme il n'est pas de la Commission pour les examiner, il ne connoissoit pas quel étoit leur mérite. Je vous en enverrai le rapport dès qu'il paroîtra.

J'étois allé voir le 11 pluviôse au soir Mme Chapelle, quand on m'apprit qu'elle étoit partie le matin ; j'avois pensé qu'elle seroit restée encore quelques jours à

Paris et j'étois fâché de n'avoir pu lui faire mes derniers adieux. Je suis charmé que cette chère amie, qui vous est véritablement attachée, soit heureusement arrivée, que vous ayez souvent le plaisir de la voir, veuillez être auprès d'elle l'organe de mes sentimens et me rappeler quelquefois à son souvenir.

La pièce de *Kotzebue* (Misanthropie et repentir) a ici un succès inouï, elle a eu 34 représentations à l'Odéon, et l'affluence du monde étoit chaque fois si grande qu'il falloit renvoyer la moitié. La recette montoit ordinairement à 4.400 tt., on plaça les musiciens dans les coulisses, pour laisser plus de places aux spectateurs. Certains journaux ont été remplis d'anecdotes sur les effets de cette pièce : un jeune homme refusa d'épouser une demoiselle parce qu'elle n'avoit pas pleuré, une femme sur le bord d'un précipice resta sage en voyant cette pièce, un homme qui depuis 4 ans s'étoit séparé de sa femme, se réconcilia avec elle après avoir assisté à la *Misanthropie*, etc., etc., enfin on ne tarit pas sur les miracles de cette production tudesque. Les belles y vont pour pleurer, la *Misanthropie* fait le sujet de toutes leurs conversations; depuis l'incendie de l'Odéon, les mêmes acteurs la représentent au théâtre *Louvois*. l'affluence est toujours la même.

Je vous ai envoyé cette pièce telle qu'on la représente ici, mais tous ceux qui l'ont vue en Allemagne ou dans la Belgique, ou qui l'ont lue en original, la préfèrent à cette foible traduction châtrée. *Bourgoing*, qui a été ambassadeur en Espagne et auparavant secrétaire d'ambassade en Allemagne, *Cuvier* qui sait très bien l'allemand, *Beyts*, etc., etc., sont de ce sentiment. Au reste, je sens combien il est difficile de traduire ces pièces de *Kotzebue*, d'ailleurs très bien écrites; les langues du Nord

ont une si grande abondance, une force, une énergie pour joindre les beautés de la nature, pour exprimer les nuances multipliées de nos sentimens et de nos affections qu'il sera difficile de les rendre en françois avec leur coloris natif. Deux traducteurs ont entrepris de nous donner le théâtre complet de cet auteur, il faudra voir comment ils y réussiront, vous en trouverez ci-joint le prospectus. Renouard va aussi publier un choix de nouvelles pièces du théâtre allemand en plusieurs volumes.

Une observation, qui peut-être n'est pas à perdre, est que *Kotzebue* n'avoit que 27 ans quand il fit en 1787 sa *Misanthropie*, qu'il étoit alors malade et très foible; je me rappelle d'avoir entendu dire à mon cher idéologue, que dans cet état l'esprit n'est pas le moins propre pour produire de bonnes choses. J'ai sous les yeux la traduction d'une autre pièce (*Le fils naturel*) du même auteur, faite par Mme *Lafite*, femme d'un ministre protestant d'Hollande, qui a plus fidèlement rendu le texte original que ne l'a fait la C. *Molé*. Ce drame, malgré quelques défauts, a de grandes beautés qui vous plairont beaucoup, surtout de celles qui tiennent à la morale et au sentiment. Je vous le fais parvenir par le même courrier. Je vous prie de lire cette pièce tout entière et de m'en dire votre sentiment. Comment trouvez-vous l'honnête, le sentimental M. *Erman*? Êtes-vous content du tableau qu'il fait à *Amélie* du mariage envisagé sous les deux faces? Le bon côté me plaît beaucoup. Le singulier personnage de *Chrysalde* vous fera rire tandis que l'aimable *Amélie* vous plaira par sa naïveté et que le jeune *Comte de Muller* vous rappellera ces êtres ridicules ci-devant connus sous le nom de *Marquis*, dont la perte n'est pas à regretter pour la France. La bonté et la candeur de *Margot* et de *Lucas*, malgré la longueur de leurs

conversations, vous intéresseront et vous serez de l'avis de ce dernier quand il dit (page 102) : *Touche là, et soyons toujours honnêtes gens. C'est la vraie richesse.*

Je regrette bien avec vous qu'étant jeune je n'aie pas eu l'occasion d'apprendre à remplir des pages en *x* et *y*, je sens combien la justesse de cette science doit donner de satisfaction à l'Esprit, je vois avec plaisir que vous continuez à y trouver de douces et de pures jouissances.

Je connois très bien le petit ouvrage dont vous me parlez : *Discours sur les progrès des connoissances humaines*, par M. S. 1781, in-8°, je le possède et je l'ai lu avec plaisir. L'auteur est M. *Servan*, ci-devant avocat général au Parlement de Grenoble et connu par un bon ouvrage sur la réforme du droit criminel. Son frère fut ministre de la Guerre, du tems de l'Assemblée Législative. L'intéressant extrait que vous vous êtes donné la peine de me transcrire sur l'influence de l'imprimerie prouve combien cet art a contribué à la perfection de la raison, et cet art admirable fait qu'avec une fortune très médiocre, je possède un plus grand nombre de bons ouvrages que n'en possédoient avant sa découverte tous les souverains de l'Europe.

J'apprends avec peine ce que vous me dites du changement dans la manière d'agir de Mme Maréal à votre égard, j'en suis d'autant plus surpris que votre belle-sœur m'a toujours paru si raisonnable; je lui ai dit souvent combien votre épouse l'aimoit, elle m'a répondu que ce sentiment étoit bien réciproque, qu'elle aimoit autant sa sœur qu'elle en étoit aimée. Au reste, je suis bien persuadé que ce refroidissement apparent ne sera pas de longue durée, je le souhaite d'autant plus vivement, que je sens combien cela doit affliger votre femme qui aime sincèrement sa sœur, vous pouvez être sûr que

je n'ai parlé et que je ne parlerai à qui que ce soit de ce que vous m'en dites. Là-dessus la plus grande discrétion. Audebert m'en avoit dit un mot, mais je n'ai pas fait semblant que vous m'en eussiez parlé et nous ne sommes entrés là-dessus dans aucun détail.

Vous faites ensuite un long et bien affligeant sermon sur l'instabilité des sentimens humains; j'espère, mon cher ami, que vous n'aurez jamais sujet de m'en faire l'application; mais ce que j'admire le plus est qu'une telle plainte sorte de votre bouche; vous étiez sans doute fait de toute manière à n'en éprouver jamais les effets.

Je suis charmé que la lecture de la *Psychologie et la Découverte de l'Amérique de Campe* vous ait fait quelque plaisir, sa méthode et ses réflexions pleines de raison et d'une morale pure et sage doivent naturellement vous plaire. Je ne vois pas avec moins de plaisir que votre chère épouse veuille bien aussi y donner quelques momens perdus, j'aime à voir que vous ayez des plaisirs communs. Je vous enverrai par la première occasion *Le nouveau Robinson*, du même auteur, qui est peut-être encore plus joli, je tâcherai aussi d'avoir son *Manuel de morale* dont on annonce une traduction. Quant à son petit recueil de voyages en 3 vol. in-12°, on ne le trouve pas ici. J'ai engagé un imprimeur à faire traduire et à imprimer tous les ouvrages de cet auteur. Comment trouvez-vous la réflexion du Père (tom. 3 p) 31. de la *Découverte de l'Amérique*, que je vous prie de relire et à laquelle vous aurez probablement fait attention? Les réflexions morales sur la fourberie et la dissimulation de l'Isarre (pages 230-235, tome 3) me paroissent également bonnes. Il en faudroit citer beaucoup si on vouloit recueillir toutes celles qui sont bonnes et intéressantes.

Vous me retracez dans votre lettre du 1 ventôse le tableau ravissant de votre entrevue avec notre chère amie Mme Ch..., qui est si digne de l'être par les sentimens sincères qu'elle a pour vous; je sens combien après une si longue absence vous deviez être charmé de la revoir, combien de choses vous aviez à lui dire, je n'aurois pas de difficulté à deviner plusieurs questions que vous lui aurez faites à mon égard, dont vous conviendrez quand j'aurai un jour le plaisir de vous revoir, plaisir éloigné peut-être encore pour longtems par les nouvelles tracasseries qu'on vient de vous susciter et dont à peine j'ose entrevoir le moment.

Je sens combien de pareilles affaires doivent vous être désagréables, combien vous devez souffrir à traiter avec des gens dont la cupidité, l'astuce et les petites ruses sont si opposées à votre manière d'agir, vraie, franche, ouverte, juste et sincère; telle est la condition des pauvres humains d'être souvent entraînés hors de leur sphère par le hasard, les circonstances, les gens qui nous entourent. Heureux encore ceux qui comme vous savent se délasser par d'utiles travaux et qui, après avoir donné quelque tems à leurs affaires domestiques, trouvent de la consolation et de la douceur dans l'étude des lettres et des sciences! Puissiez-vous, débarrassé de ces tracasseries, être bientôt aussi heureux que vous méritez et que je vous le souhaite!

Donnez-moi souvent de vos nouvelles, mon cher ami, quelles qu'elles soient, j'aime à partager vos peines comme j'aime à me réjouir de votre bonheur. Aimez-moi toujours un peu et pensez que personne ne vous est plus sincèrement attaché que moi. Je vous embrasse du fond de l'âme,

Signé : Ch. VAN HULTHEM.

P. S. — Je prie Mme Biran d'agréer mes respects. Embrassez pour moi les chers petits.

Le jeune *Le Gouvé* a été nommé, le 5, membre de l'Institut. Ses concurrens étoient *Palissot* et *Parny*, L'Institut mérite des éloges d'avoir préféré le bon, l'honnête, le sensible *Le Gouvé* à l'auteur de la *Dunciade* et de la *Comédie des Philosophes*, et au chantre de la *Guerre des Dieux*. Ce choix étoit prévu et est généralement approuvé. *La Croix* aura probablement la place de *Borda*.

Vous conviendrez, après avoir lu *L'enfant de l'amour* ou *le fils naturel*, que *Kotzebue* n'est pas un auteur ordinaire.

On représente maintenant au Vaudeville, à la Montansier et à un autre petit théâtre 3 petites pièces, dont le sujet est puisé dans les mille et une anecdotes qu'on a racontées sur les effets de la misantropie. Ces pièces sont nommées *Comment faire, ou les épreuves de la misantropie*. *Les suites de la misantropie* et *les effets de la misantropie*. Ne viendrez-vous pas voir tout cela ? Adieu.

*
* *

Paris, le 11 thermidor, an VII.

Au soir.

Je reçois dans ce moment, mon cher et bon ami, votre lettre du 2 de ce mois, vous employez 4 pages à me gronder sur mon prétendu silence, tandis que tous les 3 ou 4 jours je vous donne de mes nouvelles, non pas à la vérité aussi longues que je le désirerois, mais du moins autant que le tems et des occupations commandées par le devoir le permettent ; heureusement, à la fin, vous me

dites que vous rétractez vos reproches et que mes excuses sont bien légitimes. En puis-je dire autant de vous, mon cher ami ? Vous m'écrivez très rarement, vous ne me dites presque rien, vous employez toujours du petit papier, vous laissez beaucoup de blanc entre les lignes, pour remplir bien vite, diroit-on, les pages, vous qui avez tant de loisirs ! Vous ne me répondez que rarement sur les questions que je vous fais, sur les choses qui font l'objet de mes lettres, tandis que je vous répondois toujours article par article sans en passer un seul. C'est là le seul moyen de remplacer en quelque sorte la conversation et les doux entretiens que j'étois autrefois aussi heureux d'avoir tous les jours avec vous. Mais cessons ces plaintes que vous trouverez justes sans doute, et répondons un mot à la dernière partie de votre lettre.

Je vois avec beaucoup de peine, mon cher ami, que vous êtes toujours bien allarmé, et sans doute plus qu'il ne faut, quelque malheureuses que soient les circonstances où nous nous trouvons par la faute de quelques hommes peu sages, injustes, ineptes et orgueilleux ; tout n'est pas encore perdu ; en se creusant continuellement la tête, on se rend incapable de prendre un conseil sage, quand il le faut, on se rend malheureux par la pensée seule, on se rendroit malade si une position pareille continuoît. Pensez que des milliers d'autres se trouvent dans des circonstances plus pénibles que vous : voyez ces belles contrées de l'Italie pillées par la cupidité, ravagées par la guerre, voyez la paisible et heureuse habitation des sages Suisses devenue une *Vendée*, voyez des milliers de nos concitoyens exposés tous les jours à tomber sous le fer d'un ennemi féroce, voyez-en d'autres abandonnés à eux-mêmes sur un sol brûlant, séparés entièrement de leur patrie sans l'attente d'aucun

secours, et moi suis-je moins exposé que vous ? Me trouvant sur un volcan qui chaque jour peut nous engloutir, exposé au fer des assassins, aux émeutes populaires, aux proscriptions des partis, ayant à craindre que tous les jours les Anglois ne fassent une irruption dans mon pays, mon sort est-il plus assuré que le vôtre ? Je vous assure cependant que je n'y songe jamais, je suis sans doute affligé de tous les malheurs qui nous entourent mais pour ce qui me regarde je n'y pense jamais. Quand on ne sait arrêter le cours des événemens, il faut bien s'y soumettre et s'abandonner à la Providence qui sait mieux ce qui nous est utile que nous. Suivons en cela le conseil de Juvénal et permettez-moi que je transcrive ici les beaux vers de la fin de sa dixième satire :

*Nil ergo optabunt homines? Si consilium vis, permittes
ipsis expendere numinibus, quid conveniat nobis, rebusque
sit utile nostris. Nam pro jucundis aptissima quoque
dabunt Di. Carior est illis homo, quam sibi...*

*Orandum est ut sit mens sana in corpore sano. Fortem
posce animum, mortis terrore carentem, qui spatium
vitæ extremum inter munera ponat naturoe, qui ferre queat
quoscumque labores, nesciat irasci, cupiat nihil.*

Et si vous voulez, ajoutez-y encore le précepte de votre épicurien d'Horace :

Quid sit futurum cras fuge quaerere.

Et vous retrouverez le repos et la tranquillité. Au reste quels que soient les événemens, ayez toujours l'esprit calme et tranquille, ce n'est que dans cette position qu'on peut prendre un conseil sage et prudent.

Je voudrais bien quelques fois me retrouver avec vous, peut-être parviendrais-je dans une promenade agréable à dissiper les idées noires et mélancoliques dont vous paraissez continuellement obsédé. Avouez, mon cher ami, que vous avez eu tort, malgré tout ce que vous m'avez dit, de ne pas me confier un mot de la situation où vous vous trouviez ; n'aurions-nous pas pu délibérer ensemble entre votre chère épouse, vous et moi, ce que dans cette circonstance il valait mieux de faire pour votre bonheur et votre repos ? Vous me disiez que vous étiez fort heureux et content à votre campagne, je remarque cependant que cette solitude vous convient très peu et qu'elle est peu propre à vous dissiper ; au reste, il est trop tard de vous en parler maintenant, vous y êtes fixé et d'ailleurs bien d'autres circonstances sont maintenant changées. Mais je suis toujours surpris que vous ayez eu si peu de confiance en moi ; vous auriez bien dû me croire un peu plus raisonnable !

Mais puisque je ne puis vous voir, écrivez-moi du moins un peu plus souvent, donnez-moi quelque détail de vos occupations littéraires, vous êtes en cela bien plus heureux que moi, car je ne trouve presque plus une demi-heure dans la journée pour m'occuper d'une lecture utile et agréable. Une foule de choses, commandées par le devoir, absorbent tout mon temps. J'attendrai la réponse que vous me promettez avec impatience. Soyez heureux et tranquille, portez-vous bien et souvenez-vous quelquefois de moi,

Signé : C. V. H.

Présentez mes civilités, je vous prie, à votre chère épouse et à votre amie Mme Ch..., à qui j'ai écrit depuis quelques jours.

Je vous ai envoyé hier le Rapp. de Garat, sur la liberté de la presse. Vous devez avoir reçu aussi un autre paquet avec une lettre. Les 2 premiers vol. de *Montuclu*, paroissent, les suivans sont déjà fort avancés. Leur prix est 60 francs. Il paroît aussi un ouvrage assez considérable sur le galvanisme traduit de l'allemand de M. *Humboldt* que j'ai vu souvent chez *Millin*, et qui s'est répandu à présent dans l'Amérique espagnole. Adieu.

* * *

Van Hulten à Maine de Biran (1)

Paris, le 10 fructidor, an VII.

J'ai reçu, mon cher et bon ami, vos trois petites lettres (la dernière, cependant, est un peu plus longue, il faut être juste). Il y a longtems que j'aurois dû y répondre.

J'ai vu avec plaisir votre palinodie sur *l'inconstance* (2) : les sentimens que vous y exprimez font honneur à votre cœur et à votre manière de penser, autant que les vers en font à votre esprit et à vos connoissances littéraires. Ce sont là aussi mes sentimens, comme vous le savez bien.

J'ai envoyé aussitôt cette pièce au rédacteur de la *Décade philosophique* avec invitation de l'insérer dans son journal. J'ai été surpris de ne pas l'y voir paroître la *Décade* passée.

(1) Publié par M. Mayjonade.

(2) M. de Biran a donc, à ses heures, cultivé les muses. C'est la réponse à une question posée dans le Bulletin de la Société archéologique du Périgord (t. IV, p. 167) et résolue d'abord négativement (t. IV, p. 167) puis par l'affirmative (t. XXXI, p. 314). Note de M. Mayjonade.

Je connois beaucoup la citoyenne *Pipelet*, auteur des vers sur *l'inconstance*. C'est une jeune femme qui a beaucoup de connoissances et de talens. Je l'ai rencontrée dernièrement au Muséum et je lui ai parlé de vos vers. Elle a appris avec plaisir que cette pièce a fait quelque sensation à une si grande distance et je suis sûr qu'elle auroit encore plus de plaisir d'en connoître le savant, le bon et l'aimable auteur.

Vous ne me dites rien sur l'acquisition que j'ai faite des Mémoires de l'Académie des Sciences, exemplaire complet, relié uniformément en veau et très bien conditionné, savoir : Du Hamel, *Historia Academiæ scientiarum* (1 vol. in-4^o), Mémoires de l'Académie des Sciences, depuis 1760, 107 volumes; *Machière*, 7 volumes; *Prix*, 9 volumes; *Savants étrangers*, 11 volumes; *Tables*, depuis 1666-1780, 4 volumes; *Nouvelles Tables*, par l'abbé de Rosier, 4 volumes; *Pièces ajoutées*, 12 volumes. Total 153 volumes in-4^o.

Puisque vous ne voulez pas m'en faire un compliment, pourquoi du moins ne m'en avez-vous pas grondé ? J'avoue que dans les circonstances où nous nous trouvons, il serait peut-être plus sage de conserver un peu d'argent pour les besoins qui pourront survenir, que de tout employer en livres (et vous auriez eu encore plus de raison de me gronder, si vous aviez su que depuis deux mois, j'ai dépensé à cet usage, plus de 1.400 francs.) Mais que voulez-vous ? Il faut que j'alligne toujours la même excuse, il m'est difficile de résister à me procurer des livres que je crois utiles à mon instruction et je ne pense pas acheter trop cher, par quelques privations, le résultat de toutes les recherches, découvertes et travaux de la plus savante Académie qui fût jamais. Le seul regret que j'éprouve

en ceci, c'est que je ne puis rendre commun à vous mon petit trésor littéraire, comme j'espère bien de le rendre commun, à mon retour, à mes compatriotes.

Au reste, si j'ai un jour le bonheur d'être marié (bonheur dont je ne jouirai peut-être jamais, vu les circonstances où nous nous trouvons et où je me suis trouvé depuis dix ans), alors je serai plus sage et je me contenterai des livres que j'ai, sans en ajouter de nouveaux.

J'ai rendu et je rendrai toujours justice à la manière ferme et courageuse dont vous vous êtes conduit lors d'une certaine catastrophe dont on renouvellera bientôt la mémoire annuelle; si donc j'ai cru devoir vous présenter quelques observations, mon cher ami, c'est que je ne remarque plus dans votre conduite (pardonnez-moi de vous en faire l'observation) ce calme, ce sang-froid, ce courage et cette fermeté que j'y avois tant admiré autrefois et qui sont très nécessaires dans les circonstances où nous nous trouvons.

En effet, vous me dites que vous ne savez plus ni lire, ni écrire, ni vous occuper d'aucun choix sérieux, que votre esprit est continuellement agité par la perspective des maux prêts à fondre sur nous, etc. Les maux sont grands, sans doute, ils sont même plus grands que la plupart des Français ne l'imaginent, mais quelque grands qu'ils soient, il faut les supporter avec courage puisqu'il nous est impossible de les éviter.

Quand j'ai vu l'injuste et impolitique conduite de l'ancien Directoire, son peu de sagesse, sa vaine ambition à envahir tous les pays, à renverser tous les gouvernemens étrangers; quand j'ai vu ces vaines prétentions, accueillies, caressées, secondées dans le Conseil, alors j'ai prévu tous les maux qui devoient en résulter et je vous ai fait connoître plusieurs fois, dans une lettre de

l'année passée, combien j'en craignois les suites funestes. Mais depuis que je vois le danger inévitable, que nous nous y trouvons entièrement plongés, je ne fais plus que le mépriser. Je n'y pense plus et j'ai l'esprit beaucoup plus calme que quand on nous préparoit tous les maux dont nous sommes maintenant entourés.

Vous me dites, mon cher ami (et je dois vous avouer que je suis un peu surpris de cette réflexion) qu'il est facile de voir que je ne me fais aucune idée des liens sacrés et doux d'époux et de père, dans lesquels vous vous trouvez engagé. J'ignore ce qui a pu vous inspirer cette pensée; je ne crois pas du moins d'y avoir jamais donné lieu. Vous savez quelles hautes idées je vous ai toujours témoignées pour l'état du mariage (idées que vous avez souvent traitées de chimériques et de romanesques). Vous savez que j'ai toujours cru et que je crois encore que les seuls vrais heureux sur la terre sont ceux qui se trouvent engagés dans cet état, lorsque l'accord des sentimens, le rapport des goûts, la confiance entière, la liaison des âmes, se trouvent réunis entre deux époux. Je ne vois donc pas comment vous avez pu concevoir, une aussi mauvoise idée de ma manière de penser.

Et quant à certaine crainte que vous témoignez, si on suppose même un bouleversement entier, dont Dieu nous préserve, vous ne vous trouveriez que dans le cas de milliers d'autres, et pensez-vous qu'alors les revenans feroient tout ce qu'ils voudroient? Ils se tromperaient fort. Je conçois que quand on se trouve dans une terre éloignée, isolé ou entouré de personnes qui ont les mêmes craintes, on se soutient difficilement contre des idées noires, dont on est assiégé dans la solitude, qu'on perd le courage et qu'alors l'état d'incertitude devient terrible (je me suis trouvé dans les mêmes positions).

C'est pourquoi j'aurois désiré que j'eusse pu avoir le plaisir de vous voir, n'eût-ce été que pour peu de décades, car outre l'agrément que j'ai toujours goûté avec vous, dans un entretien doux et amical, un raisonnement calme sur votre position actuelle et sur tout ce qu'il y auroit à faire dans tous les événemens, vous auroit probablement rendu la tranquillité. Mais la saison avance, et ce que vous me dites dans vos dernières lettres ne m'en laisse pas même l'espoir.

Le 29 fructidor an VII, j'en étois là quand je reçus votre lettre du 20. J'ignore comment il s'est fait que j'ai laissé reposer si longtems une lettre sans la finir. Je voulus vous répondre hier; quatre personnes dévo-rèrent toute ma matinée. Il en arriva presque autant aujourd'hui. J'avoue, mon cher et bon ami, que je suis un peu en retard. Cependant vos trois lettres n'étoient que des réponses (encore incomplètes) à d'autres lettres que je vous avois écrites précédemment. Vous devriez bien m'écrire un peu plus souvent, vous qui avez tant de tems.

Votre ami Dupont est parti pour l'Amérique, le 13 ou le 14. Sa femme étoit partie précédemment avec Bureau Pusy, et a été arrêtée en mer par un corsaire anglais, mais relâchée dès qu'il connut sa destination.

Il y a de tems en tems des occasions pour envoyer des lettres à Saint-Domingue; on les porte chez le ministre de la Marine, mais comme elles sont suceptibles d'être prises sur mer, il n'y faut rien insérer dont la perte deviendrait préjudiciable. Si vous voulez m'en envoyer, je me chargeroi volontiers de les faire venir à leur destination.

Adieu, mon cher ami, le tems ne me permet pas de vous en dire davantage. Je salue votre chère épouse. Je

vous écrirai bientôt. Les séances d'hier et d'avant-hier ont été terribles. C'était un véritable *pandémonium*. On a déployé beaucoup de talent et de fermeté des deux côtés. Boulay a supérieurement présidé. La France est bien malade. Ecrivez-moi souvent. Adieu.

C. V. H.

* * *

Gand, le 18 germinal, an X.

Mon cher Biran,

Vous êtes toujours mon meilleur ami, vous n'avez jamais cessé de l'être. Mon silence a pu peut-être vous inspirer des soupçons, mais je suis persuadé que mes sentimens, qui vous sont bien connus, ne vous ont jamais laissé croire qu'ils étoient changés à votre égard. Quelle est donc, me direz-vous, la cause de ce singulier silence ? La voici, il n'y en a point d'autre : vous aimant beaucoup, aimant à vous communiquer tout ce que je vois, tout ce que je sens, tout ce que je pense j'avois commencé après l'affaire de Brumaire une lettre qui devoit avoir au moins 60 pages, je voulois vous donner un récit fidelle des événemens, vous peindre mon contentement de n'être plus rien, d'avoir regagné ma liberté, d'être sorti enfin de ce *pandémonium*, où je me suis si souvent ennuyé, où j'ai vu tant de fois avec peine tous les principes de la justice sacrifiés aux caprices [des barbares qui se dispuoient la tribune. J'avois écrit plus de 10 pages, mais je ne sais quel événement qui est survenu, un peu de paresse qui s'y est jointe, tout cela a fait que, voulant vous écrire beaucoup de choses, voulant vous donner un détail fidelle des événemens et de mes sentimens, j'ai fini par ne vous écrire rien du tout. La

même chose eut lieu l'année passée lorsque je reçus votre lettre au mois de ventôse; je commençai à vous répondre par une longue lettre, j'avois tant de choses à vous dire, des occupations multipliées et indispensables survinrent ; vous voulant tout dire, je finis encore par ne vous dire rien du tout, et ma longue lettre reste encore près de la vôtre, sans être achevée. C'est ainsi que l'amour du mieux nous empêche souvent de faire le bien.

Pour ne plus tomber dans le même défaut, il faut que je vous écrive moins longuement et plus souvent, j'imiterai vos petits billets et je ne vous écrirai plus de volumes. J'aurois bien des choses à vous dire, mais crainte encore de ne pas achever ma lettre, je me bornerai aujourd'hui à ne vous dire que peu de choses. Lorsqu'il s'agissoit de renouveler il y a 2 ans le Corps Législatif, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour vous y faire obtenir une place ; je connoissois plusieurs des nouveaux sénateurs, mais votre compatriote Beaupui, à qui j'ai parlé plusieurs fois, ne vouloit point que vous fussiez nommé ; Malleville, quoiqu'il fût votre ami et qu'il vous voulût du bien, m'a paru avoir trop de foiblesse pour soutenir ses amis ; j'ai remarqué que c'est un défaut ordinaire des hommes qui aiment eux-mêmes d'avoir des places. Quant à moi, je n'ai absolument rien voulu. on m'a présenté, on m'a pressé d'accepter des places de toute espèce, j'ai voulu regagner mes foyers et m'attacher uniquement à la direction de la Bibliothèque du dépt, qui avoit grandement besoin de ma présence. Si vous étiez resté à Paris, il est très probable que j'y aurois à jamais fixé mes tabernacles. Mais depuis votre éloignement ne trouvant plus à Paris rien qui m'y attachât bien fortement, après y avoir encore resté 5 à 6 mois, jouissant de toute ma liberté, fréquentant la société des savans, me livrant

entièrement à mon goût pour les arts, les lettres et les sciences, je suis revenu dans mon pays. Lammens, que j'avois laissé à ma place à la Bibliothèque publique, après son retour d'Italie avoit été destitué par une administration fructidorienne; la Bibliothèque avoit été confiée successivement à deux hommes très peu propres à en avoir la direction, qui y ont fait beaucoup de mal, je crus ma présence nécessaire. Depuis mon retour je me suis uniquement occupé de la Bibliothèque, j'y ai ajouté une leçon de bibliographie et d'histoire littéraire, dont vous avez vu probablement le programme. Je suis occupé à faire faire une salle magnifique pour la Bibliothèque, elle sera une des plus belles et des plus élégantes de la République. Elle a la forme d'un temple, 27 grands locaux rangés dans un triple rang recevront les livres que nous avons et ceux qu'il faudra acheter pour compléter ce qui manque; les locaux vernissés imiteront un bois précieux des Indes, ils sont séparés par des pilastres d'ordre corinthien en marbre blanc, 24 bustes des savans et artistes les plus illustres de la Belgique seront placés sur des piédestaux contre autant de pilastres; des tables soutenues par des cariatides imitant le bronze, des chaises de forme antique, quelques marbres précieux, un superbe pupitre de bois d'acajou fait à Londres, un orgue, le meilleur, le plus complet de tout le pays, occupant le fond, rendront cette salle une des plus belles et des plus élégantes de la France. Depuis un an, j'ai donné tous mes soins pour la former et pour en surveiller les travaux, j'allois en jouir, j'allois l'ouvrir au public lorsque je me vois appelé, je ne sais pourquoi, à occuper une place au Tribunal; j'avois négligé exprès de me rappeler au souvenir de toutes les connoissances que j'avois à Paris; depuis mon retour, je n'ai pas écrit une seule fois à mon

ami Lambrechts, membre du Sénat. Lacépède est le seul des sénateurs, à qui j'ai écrit il y a plus d'un an, en réponse à une lettre qu'il m'avoit adressée, et qui n'avoit pour objet que des choses littéraires ; notre ancien collègue Félix Faucon, en me faisant ses félicitations, m'écrivit qu'il a pris une part très active à ma nomination, voilà tout ce que j'en sais. Je vous avoue, mon cher ami, que je me vois à regret rejeté dans une place que je n'ai nullement désirée, pour laquelle j'ai très peu de goût et qui est fort au-dessus de mes forces et de mes connoissances. J'étois content lorsque je me trouvois au milieu des livres, entouré de lecteurs ardents et zélés, j'étois là dans mon véritable élément. J'avois une maison spacieuse, une bibliothèque remplissant cinq appartemens, fournissant abondamment à mes études et à mes besoins et servant de supplément à ce qui manquoit à la Bibliothèque publique, où je faisois porter mes livres pour les lecteurs qui en avoient besoin. Tout mon tems étoit occupé et je trouvois mon plaisir dans ce qui faisoit mon devoir. Vous me demandez si j'étois heureux. Je vous avouerai franchement que quoique je ne fusse pas malheureux, il me restoit cependant un certain vuide, qu'il me manquoit la société douce d'une femme aimable telle que je la désirerois, qu'il me manquoit un ami tel que vous. Voilà deux trésors que l'on voudroit posséder, mais que l'on ne trouve pas facilement. J'ai été jeté depuis douze ans, presque toujours malgré moi, dans une infinité de places ; j'ai toujours été trop occupé d'une infinité de choses et j'ai trop négligé mon pauvre bonheur. Je suis du moins charmé que l'un de nous deux soit heureux. Vous avez une femme bonne, douce et aimable, de charmans enfans, rien ne manque à votre bonheur. Je m'en réjouis beaucoup et, à tout

prendre, il vaut encore mieux que vous soiez plus heureux que moi, car à tous égards vous le méritez davantage.

Je pars sous peu de jours pour Paris, j'y resterai jusqu'à la fin de la session du Corps Législatif, c'est-à-dire, jusqu'au commencement de prairial. Si pendant ce tems vos affaires vous permettoient d'y venir passer quelques jours, vous me rendriez bien heureux. Je me souviens toujours avec plaisir de tant de promenades que nous avons faites ensemble, des cours de physique et d'histoire naturelle que nous avons fréquentés, de nos repas communs où régnoient l'amitié et la franche cordialité. Venez encore les renouveler, méchant Biran, vous m'oubliez entièrement, il y a près de quatre ans que je ne vous ai pas vu, j'ai tant de choses à vous dire, vous me retrouverez toujours tel que vous m'avez connu.

Je laisse à la Bibliothèque du dépt le C. Wallez, mon élève et mon ami, jeune homme de vingt ans, plein de mérite, qui possède à fond la littérature latine, anglaise, française et flamande, qui déjà a de très grandes connoissances et la capacité de tout apprendre, et ce qui est plus, qui a autant de probité qu'il est instruit.

Je vous prie de me répondre à Paris aussi-tôt qu'il vous sera possible, je seroi charmé de savoir de vos nouvelles, de savoir ce que vous faites, ce que vous avez fait jusqu'à présent et surtout si vous êtes toujours aussi heureux que je le désire et que vous le méritez. Parlez-moi de votre femme et de vos enfans, vous savez combien je prends de part à tout ce qui les intéresse. J'ai vu que vous avez été bien près d'avoir le prix à l'Institut, car le meilleur Mémoire étoit sans doute de vous, ne perdez point courage, une seconde fois vous serez plus heureux.

Je vous ai envoyé votre portrait parce que j'ai cru que cela auroit fait plaisir à votre épouse, le dessin en est beau et supérieurement exécuté, mais je n'ai jamais pu y trouver votre véritable image, c'est absolument un portrait manqué ; s'il vous avoit ressemblé, je ne m'en serois point séparé.

Je relis dans ce moment votre lettre que vous m'avez écrite l'année passée, elle est déchirante ! Comment s'est-il fait que je n'y ai point répondu ? La seule, la véritable cause est celle que je vous ai dite au commencement de cette lettre, il n'y en a point d'autre, je vous le jure sur mon honneur et sur tout ce qu'il y a de plus sacré. Je n'ai jamais cessé de vous aimer, vous deviez me trop connoître pour me soupçonner de ne plus être votre ami, je sens cependant que ce singulier silence a dû vous étonner, c'est un tort que j'ai eu avec beaucoup de mes amis ; mais vous êtes si bon, vous, votre femme, votre amie Mme Ch... que je suis sûr d'obtenir mon pardon, vous serez mon intercesseur auprès d'elles. Ecrivez-moi bien vite ou venez me gronder à Paris, car vous savez que depuis longtems vous en avez le privilège, vous verrez que, si notre amitié a paru depuis quelque tems couverte sous les cendres, elle est de mon côté aussi vive que jamais. Soyez persuadé que personne ne vous aime plus que moi, je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que les chers petits. Je présente mes respects à Madame, ainsi qu'à la bonne amie et à votre belle-sœur.

Signé : C. VAN HULTHEM.

Lorsque je pense à la grande distance qui nous sépare, cette pensée me fait mal au cœur. Pourquoi n'êtes-vous pas resté à Paris, pourquoi vous êtes-vous séparé de moi ? Si vos affaires vous le permettent, j'aurai un grand

plaisir de vous voir à Paris, j'ai besoin de vous voir, de me promener avec vous, de dîner avec vous, de babiller avec vous; vous savez que mon babil avec vous est intarissable, comment avez-vous pu, malgré mon silence, soupçonner mon amitié? Ah! je n'avois pas cru de vous en avoir jamais donné de raisons. Adieu, méchant.

* * *

Paris, le 13 floéal. an X.

Mon cher et bon ami,

Je suis arrivé à mon poste plus tard que je me l'étois proposé, différentes affaires pour la Bibliothèque et le département en furent la cause. Arrivé le 3, je suis allé le lendemain au Tribunat; je n'eus rien de plus pressé que de m'informer si quelque bonne lettre de votre part ne s'y trouvoit à mon adresse. Mon espoir ne fut pas trompé, je vis des caractères qui m'étoient bien connus, je lus votre lettre amicale et je vis avec plaisir que vous m'accordiez pardon et absolution générale. Après la séance, je voulus dîner seul pour relire votre lettre, je la relus deux fois, et je croiois encore dîner et causer avec vous. Je suis fâché et surpris que vous semblez encore former quelques doutes sur la cause de mon silence, celle que je vous ai fait connoître est la seule véritable, il n'en a jamais existé d'autre.

J'ai vu avec peine que vous avez été malade, mais je vois avec plaisir que vous êtes entièrement rétabli. Pourquoi n'ai-je pas le plaisir de vous trouver ici? En me séparant de vous, j'ai pensé que je ne vous verrois plus de la vie, Dieu veuille écarter ce sinistre augure!

Je reconnois les soins officieux de mon ami dans la peine qu'il a prise à communiquer à ses connoissances l'article de la *Décade* où l'on fesoit un éloge d'un programme que j'ai publié, au commencement de l'an IX, d'une leçon de bibliographie et d'histoire littéraire, que j'ai donnée conformément à l'intention du ministre de l'Intérieur. Ce programme servoit de base à ma leçon. Ginguéné dans la *Décade* n° 3 et Millin dans un numéro du *Magazin Encyclopédique*, en ont fait un plus grand éloge que peut-être il ne méritoit ; Millin l'a inséré tout entier dans son journal, je regarde comme un effet de son amitié pour moi tout le bien qu'il en dit. Je prends la liberté de vous en adresser un exemplaire.

J'ai vu dans les journaux littéraires l'éloge que l'Institut a fait de votre *Mémoire sur l'Influence de l'habitude*. J'espère que cette fois-ci il obtiendra la couronne qui lui est destinée. Si je parviens à connoître les rapporteurs (et je pense que cela ne me sera pas difficile), je ne laisserai pas de vous en envoyer les noms.

J'aurois été bien charmé de vous voir au Tribunal ou au Corps Législatif, votre présence auroit rendu mon séjour à Paris bien agréable, j'aurois aimé à renouveler avec vous nos courses, nos promenades et nos modestes repas. Si votre Mémoire obtient le prix, cela fera accélérer votre nomination. Je tâcherai de voir Malleville et Beaupui, je sonderai le terrain. J'ai rencontré, il y a quelques jours, votre compatriote Meynart, il m'a dit que Dupeyrat demeure actuellement dans la rue des S. S. Pères, mais il ne savoit pas le numéro de sa demeure ; j'ai cherché dans toute la rue sans pouvoir la découvrir. J'irai à son ancienne demeure où peut-être on le saura. Dupeyrat m'avoit écrit, il y a 18 mois pour avoir des informations sur un jeune homme de chez moi, qui

vouloit épouser une de ses parentes ; s'il n'a pas suivi mon avis, je crains bien qu'il ne s'en repente. Je serois curieux de savoir quelle suite cette affaire a eue.

Je suis bien fâché, mon cher ami, que vous n'ayez pas d'occupation où vous puissiez trouver votre plaisir tout en faisant votre devoir. La Révolution a diminué la fortune de presque tous les hommes, je ne fais pas d'exception à cette règle presque générale ; pour vivre dans une certaine aisance, il y faut ajouter un peu de son labeur. J'aurois bien voulu que vos affaires vous eussent permis de venir à Paris, nous aurions parlé de bien des choses. Il est sûr qu'en messidor, je ne serai pas ici, j'aimerois mieux que vous pussiez reculer un peu votre voyage. Soyez bien persuadé que, si cela dépend de moi, je ne laisserai rien pour hâter notre réunion.

Adieu, mon cher Biran, embrassez pour moi votre chère épouse, dites-lui combien je suis sensible à ses bontés. Vous avez grand tort de faire répéter mon nom par vos enfans, ce nom est trop dur et trop barbare, pour être prononcé par d'aussi jolies bouches. Il y aura bientôt quatre ans que vous avez quitté Paris, quatre ans que je ne vous ai pas vu et que vous vous êtes enterré à Grateloup ; ce pays est-il fait pour l'élégant Biran ? Adieu, méchant, aimez-moi toujours un peu et souvenez-vous quelquefois de votre barbare ami du Nord.

* * *

Paris, le 19 prairial, an X.

Au Tribunat, à 2 h. après-midi.

Mon cher Biran,

Gaudium magnum annuntio vobis.

La Romiguière me dit à l'instant qu'il a parlé à

Destutt-Tracy et à Cabanis, deux des rapporteurs sur la question sur l'Influence de l'habitude; ils lui ont dit que votre Mémoire est supérieur à tous les autres et qu'il sera couronné en messidor; ils ont été bien aise d'apprendre qu'il appartient à un aussi honnête et brave homme. Ainsi, mon cher, recevez d'avance mes bien sincères complimens de félicitation et soyez bien persuadé que ceci me fait plus de plaisir, comme je l'ai dit à mon collègue La Romiguière, que si le Mémoire étoit le mien. J'irai voir Cabanis, autrefois membre du Conseil des Cinq-Cents, aujourd'hui sénateur, que je connois très particulièrement, sa connoissance pourra nous être bonne à quelque chose. Je vous embrasse à la hâte. Mes respects à Mme de Biran,

Votre bon ami,

Signé : C. VAN HULTHEM.

Ecrivez-moi donc un peu plus souvent que vous ne le faites et surtout de plus longues lettres.

*
* *

Paris, le 14 frimaire, an XI.

J'ai reçu, mon cher ami, votre bonne lettre du 29 vendémiaire et ce soir on m'a apporté votre méchante lettre du 5 et.; l'amour du mieux a été encore cette fois la cause de l'absence du bien, ayant une infinité de choses à vous dire, désirant de ne vous laisser rien ignorer, le grand nombre d'affaires pressantes et très sérieuses dont je fus chargé depuis quelque tems pour mon dépt (auxquelles je ne manque pas de me livrer entièrement) et ma paresse naturelle à écrire de grandes lettres m'ont empêché de vous développer le volumineux récit de

mon roman. J'ai vu très souvent Mlle D. B..., elle est sans doute très aimable, j'ai été très bien avec elle et j'ai passé dans sa société des momens très agréables (en tout honneur s'entend), quand la mère m'a fait des oppositions très singulières, auxquelles sans doute j'étois loin de m'attendre. Cette conduite singulière de sa mère m'a rendu le calme et le repos, et ce dont vous serez peut-être surpris, cette fois-ci je n'ai pas été malade. Au reste, je ne puis que me louer de la demoiselle, de son honnêteté, de ses sentimens et de sa manière de penser, je ne puis que l'estimer et je serai bien aise si un jour je puis lui être utile à quelque chose. J'allois chez elle presque tous les jours et quelques fois, deux fois par jour jusqu'au 3 brumaire ; depuis je n'y suis plus allé que rarement et seulement comme ami ou connoissance de la maison. Vous voyez que je suis vos conseils, quoique un peu malgré moi ; au reste, il est bon peut-être que ceci ait pris une fin, car je ne sais pas trop ce que je serois devenu. Je vous raconterai tout cela plus exactement à notre première entrevue, il faudroit remplir trop de pages pour vous en donner dans ce moment un détail exact.

J'ai remis un exemplaire de votre ouvrage à tous ceux dont vous m'aviez donné les noms, tous jusqu'à *Charles* vous en remercient. J'ai donné à Mme Henrichs un reçu des exemplaires que j'ai pris en votre nom.

Tous les idéologistes qui me parlent souvent de vous, vous saluent. Aussitôt après votre première lettre j'ai rempli vos commissions auprès de Mme Pastoret et Mme Henrichs, ces deux dames sont sensibles à votre souvenir et prennent beaucoup d'intérêt à tout ce qui vous regarde. La dernière tient tout prêt, son exemplaire de Cabanis pour vous l'envoyer. Vous me parlez d'y

joindre le dernier vol. des Mémoires de la classe des sciences morales de l'Institut, j'ignore si vous voulez parler du troisième ou du quatrième vol. car ce dernier paroît depuis quelque tems ; vous voudrez bien lui en écrire, quand vous en aurez le loisir. Les deux autres ouvrages dont vous parlez ne paroissent pas encore. C'est dans le quatrième vol. que l'on trouve l'examen critique de l'ouvrage de Kinker par Destutt.

D'Allemagne m'a porté votre manuscrit il y a 10 jours, je l'ai porté le lendemain (un jeudi) à l'Institut et l'ai remis à D. Tracy qui vous en remercie.

Tous les journaux ont annoncé votre ouvrage, mais je n'en ai vu encore dans aucun une analyse critique. Chabot-la-Tour m'a demandé depuis longtems l'extrait que Sirée vous avoit promis de faire pour l'insérer dans le journal des *Débats* ; si vous n'aviez pas oublié de me donner son adresse, il y a longtems que je serois allé le lui demander. Le Breton m'a dit que le sien est tout prêt, depuis plusieurs semaines, j'ignore pourquoi il ne l'a pas encore inséré dans la *Décade*. J'ignore si celui de de *Gérando* est prêt, j'irai le voir avant mon départ.

L'extrait que vous avez fait de l'ouvrage de ce dernier est imprimé dans le dernier numéro du *Magazin Encyclopédique*.

Vous devez avoir reçu la suite de la *Décade*, voici la quittance de l'abonnement du dernier trimestre. Vous recevrez aussi en même tems le programme de l'Institut contenant les questions idéologiques.

Vous voyez, mon cher ami, que, quoique vous en disiez, je ne vous oublie pas, ni de faire vos commissions ; venons à présent à une autre affaire qui vous inquiète et qui semble menacer votre repos, je veux parler de ce Monsieur, *qui tamquam Leo rugiens circuit, quærens quem*

devoret. Je suis bien fâché que vous et votre épouse éprouviez ces contrariétés. Sans doute, vous et elle, vous êtes dignes d'un meilleur sort, mais le malheur poursuit souvent ceux qui le méritent le moins; il y a du mérite alors à le supporter, comme vous faites, avec du courage et de la fermeté. Je voudrois bien pouvoir vous procurer quelque place analogue à votre goût, car je pense que les places administratives ne vous conviennent pas, vous vous y ennuierez à la mort, vous y seriez malheureux et vous perdriez d'ailleurs un tems que vous savez mieux employer. Si je pouvois rester plus long-tems à Paris, je verrois avec vos amis Cabanis et Destutt et avec votre nouvel ami Le Breton s'il n'y auroit pas moyen à vous procurer quelque place littéraire, mais mon départ est irrévocablement fixé à mercredi (le 17) et j'ai tant de choses à faire, qu'il me sera absolument impossible d'aller à Auteuil. J'ai vu deux fois Malleville à Saint-Cloud, il m'a dit qu'il avoit demandé pour vous à Lebrun la place de secrétaire de Préfecture à votre dépt., mais je vois à présent que cette place ne vous conviendrait pas; d'ailleurs Lebrun lui a fait encore quelques difficultés par rapport à celui qui l'occupe actuellement.

Les journaux annoncent qu'il manque un professeur de mathématiques à Versailles (dépt. de Seine-et-Oise), il me paroît qu'une place pareille vous conviendrait bien davantage que des places administratives. Rien n'est plus facile que d'enseigner une matière quelconque, vous connoissez bien les mathématiques, vous vous en êtes toujours fortement occupé, vous trouveriez vos plaisirs dans cette place tout en y remplissant vos devoirs; le séjour en est d'ailleurs très agréable, les habitans sont doux et aimables, vous seriez près de Paris, près du

centre des arts et sciences, près de vos philosophes d'Auteuil. Ayant cette place, il ne seroit pas difficile alors d'attraper quelque chose de plus : voyez le jeune Biot, à peine a-t-il resté quelques mois à Beauvais, qu'il devint professeur des mathématiques au Collège de France et membre de l'Institut. Il est vrai que probablement cette place de Versailles ne vaut que 2.000 tt et un logement, mais en y ajoutant ce que vous avez, vous auriez suffisamment pour vivre, c'est dans une honnête médiocrité que réside le bonheur. Votre beau-frère d'ailleurs et votre belle-sœur sont riches, ils pourroient vous avancer ce qui vous seroit nécessaire pour le premier établissement. Le concours sera ouvert jusqu'au 13 du mois prochain. Je ne pense point qu'il soit nécessaire de s'y rendre, il suffiroit d'écrire au jury central d'Instr. publi. du dépt., vos amis Cabanis, Destutt, de Gérando, Beyts et moi devroient écrire également, ces témoignages suffiroient à ce que je pense, pour vous procurer la place. Vous parlerez de vos études variées, vous leur enverrez un exemplaire de votre ouvrage. Mais si vous voulez cette place, il ne faut pas perdre de tems, écrivez au Jury, écrivez à vos amis qu'ils fassent parvenir leurs lettres à la même destination.

Lundi, le 15 frimaire.

J'ai été ce soir à la maison de de Gérando, pour remplir auprès de lui vos commissions, il n'y a que 8 jours qu'il est arrivé de la campagne, je n'ai trouvé malheureusement, ni lui, ni sa femme à la maison. Je lui ai laissé par écrit l'objet de ma visite et lui ai recommandé de vous répondre. Vous voyez, mon cher ami, avec quel empressement je tâche de remplir vos commissions, et malgré cela vous me grondez toujours, même quelquefois d'une

manière un peu acerbe. Soyez un autre jour un peu meilleur et aimez-moi toujours comme je vous aime. Je vous salue, ainsi que votre bonne et aimable épouse et les chers petits, de tout mon cœur.

Signé : C. V. H.

La belle éplorée est de retour depuis deux jours, elle est venue me voir et a commencé à pleurer. Mais je commence à la connoître et ses larmes de commande ne font plus d'effet sur moi. Vous voudrez bien m'envoyer votre réponse à Gand. Adieu.

Depuis votre départ je vais tous les dimanches à Saint-Cloud, j'y vois les consuls, les ministres et toutes les grandes autorités. J'y vais pour mon pays et non pas pour moi ; au reste, c'est une assemblée très brillante et très bien composée. J'y ai rencontré dernièrement les sénateurs Destutt et Cabanis qui vous aiment beaucoup.

Pastoret est devenu professeur adjoint de droit naturel au Collège de France. Il est d'ailleurs chargé par le gouvernement de continuer les *ordonnances royales* avec Camus. On leur donne à chacun 4.000 tt pour chaque volume. $9 \text{ t } 10 + 7 \text{ t} = 16 \text{ t } 10$.

J'ai assisté à l'ouverture du Collège de France et à beaucoup de réunions littéraires. Il seroit trop long de vous dire tout ce que j'y ai vu et entendu.

Ne seroit-il pas bien de donner un exemplaire de votre ouvrage à Beyts ? Je pourrois bien en prendre un pour lui.

Je suis occupé à tout arranger pour mon départ, cela me donne beaucoup d'occupations. J'ai été chez Mme Henrichs sans la trouver à la maison. j'y retournerai demain.

*
* *

Gand, le 3 vendémaire, an XIV.

(Jeudi, 27 septembre 1805.)

Je suis arrivé ici, mon cher et bon ami, il y a près de 15 jours en bonne et parfaite santé. Malgré la guerre, j'ai trouvé mon pays dans un état florissant, l'agriculture est toujours belle, les champs cultivés avec soin semblent être autant de jardins, de nouvelles fabriques et manufactures s'érigent de toute part ; le commerce, malgré les difficultés de la navigation, continue avec succès et je ne puis que me louer de l'active industrie de mes compatriotes qui ne négligent rien pour réparer les pertes qu'il ont essuies par la révolution.

J'espère que vous continuez aussi à jouir d'une bonne santé et que vous faites toujours de la bonne philosophie. Vous serez surpris si je vous annonce qu'on fait ici aussi de la philosophie : un de mes compatriotes, qui s'est fixé à Bruxelles depuis quelques années, vient d'y faire paraître un *Essai sur la théorie du raisonnement* ; il s'élève surtout contre la logique de Condillac, où il prétend de trouver plusieurs erreurs. A son avis, Condillac n'a pas été assez bon mathématicien pour travailler sur cette matière et il trouve son ouvrage défectueux en ce qu'il n'a pas adopté une méthode mathématique qui conduise à l'art de raisonner. Il prétend que l'analyse, à laquelle C... réduit toutes les règles du raisonnement, n'est qu'une opération préliminaire et préparatoire et nullement l'art de raisonner ; c'est sous ce rapport qu'il essaie de réfuter la logique de C... et d'y ajouter un complément dont il démontre l'importance. Je ne puis rien décider sur cette matière, c'est à vous, mon cher idéologue, à juger si votre maître y est attaqué et réfuté avec succès. L'auteur

est M. de Nieuport, ci-devant commandeur de l'Ordre de Malthe, dont il y a deux volumes in-4^o de mélanges de mathématiques. Si vous n'avez pas son *Essai*, je vous le ferai parvenir.

J'ai reçu, il y a dix jours, une lettre de la bonne jardinière de Montr. ; je lui ai répondu aussi-tôt, il ne s'agit dans tout ce commerce de lettres que de plantes, comme vous le savez, ainsi honni soit qui mal y pense.

Je recevrai avec bien du plaisir de vos nouvelles, voyez-vous souvent vos philosophes d'Auteuil ? Avez-vous porté les graines à Mme La Grange et à Mme Prony ? Avez-vous fait la connoissance de cette dernière ? je serais bien charmé que vous me disiez quelque chose sur tout cela.

Beyts doit être à Paris, il va à Strasbourg pour y organiser l'Ecole de Droit. Vous lui ferez plaisir de l'aller voir ; si vous ne savez point son adresse, mon collègue Jobert, qui est aussi inspecteur des écoles de droit, pourra vous le dire.

Mon ami Don Carlos de la Serna y Santander vient de faire une très bonne analyse de ce que l'on sait de certain sur l'histoire de la découverte de l'imprimerie, c'est ce que l'on a de mieux en françois.

Un jeune chirurgien de cette ville publie chaque mois un numéro d'*Annales de littérature médicale étrangère*. Voilà à peu près ce que j'ai trouvé de nouveau dans notre littérature.

Je ne dois pas oublier de vous dire un mot de notre jardin, je l'ai trouvé beaucoup embelli et enrichi d'un grand nombre de plantes, arbres et arbustes, qu'on y a portés de toute part, les directeurs en ont un grand soin et je vois avec plaisir que mes compatriotes aiment à s'y promener.

J'attendrai avec impatience de vos nouvelles et dites-moi si vous connoissez déjà l'*Essai sur la théorie du raisonnement*, ce n'est probablement pas de mon pays que vous attendiez ce chef-d'œuvre. Mille salutations cordiales.

Signé : Ch. VAN HULTHEM.

Mille choses s'il vous plaît à M. Tracy, à Monsieur et à Madame ... et à toutes nos connoissances.

* * *

Gand, le 24 frimaire, an XIV.
(15 décembre 1805).

Vous devriez bien me gronder, mon cher Biran, de mon long silence, et vous êtes si bon de faire vous-même mon apologie. A mon retour du petit voyage dans les départemens voisins j'ai trouvé votre lettre du 28 vendémiaire, peu de tems après en est arrivée une seconde et hier, en arrivant au soir de Bruxelles, j'ai trouvé celle du 15 de ce mois. Je ne veux plus attendre de vous donner de mes nouvelles, j'en ai eu toujours le désir et je ne sais comment il s'est fait que j'ai remis jusqu'à présent le plaisir de m'entretenir avec vous. Dans mon premier voyage, j'ai resté environ trois semaines en route, j'ai parcouru les départemens de la Dyle, de Jemmapes et des deux-Nèthes, j'ai vu partout mes amis et connoissances, qui tous, m'ont accueilli avec bonté. Je n'ai pas négligé, comme vous le pensez bien, d'aller voir les jardins, les terres et les orangeries; le goût pour les plantes, les arbres et arbustes étrangers fait ici tous les jours des progrès. J'ai été voir aussi les préfets voisins, mon ancien ami M. de Koning à Mons, M. Chaban à Bruxelles, homme de

bien, instruit actif et zélé pour les intérêts de son département, qui a une femme qui n'est pas moins estimable ; aussi ils sont généralement aimés et il n'y a qu'une voix sur leur compte. A Anvers, j'ai vu le préfet Cochon, très honnête homme que vous avez connu ministre de la Police avant le 18 fructidor an V, et M. Malouet, commissaire général de la Marine, distingué par ses talens, par la modération et l'indépendance de tout parti qu'il a montrées à l'Assemblée Constituante, c'est un homme que j'aime beaucoup, ainsi que son aimable famille. Il a fait un beau jardin à l'hôtel de la Marine, je lui ai envoyé depuis une petite collection de mes graines d'arbres et d'arbustes d'Amérique.

Ayant resté quelque tems à Gand, j'ai fait depuis une nouvelle excursion à Bruxelles où je me suis arrêté pendant 17 jours ; je suis presque honteux de vous dire le motif de ce second voyage, mais comme je suis accoutumé à vous dire tout, il faut bien que je vous avoue mes péchés, chacun a un coin de folie dans ce monde, la mienne est de rassembler des livres, que souvent je n'ai pas le tems de lire. Il y avoit une vente à Bruxelles d'une collection unique d'ouvrages, sur l'histoire de la Belgique, recueillie avec le plus grand soin, pendant plus de 40 ans. J'ai, comme vous savez, un grand nombre de ces livres, j'ai voulu en augmenter la collection, et j'y ai trouvé plusieurs ouvrages extrêmement rares et même quelques-uns que je n'avois jamais vus. Il faut surtout connoître l'histoire de sa patrie, et s'il y a là quelque excès à reprocher, il faut l'attribuer à un motif, dont il ne seroit pas difficile de faire l'apologie.

J'ai, pendant ce tems, vu plusieurs fois notre ancien ami Beyts, qui occupe un magnifique hôtel à côté de la Cour d'Appel, c'est la maison que la ville de Bruxelles

a fait bâtir, il y a 25 ans, pour le chancelier de Brabant : il jouit maintenant de 20.000 francs de traitement, outre la jouissance de cet hôtel et un revenu considérable de son patrimoine, vous voyez qu'il n'est pas à plaindre. Je lui ai trouvé entre les mains l'ouvrage allemand de Kant sur la raison pure ; il estime beaucoup vos travaux idéologiques et il sait que vous avez remporté un second prix. Il a appris depuis trois ans la langue grecque qu'il lit à peu près avec la même facilité que le latin, les ouvrages d'Aristote, de Démosthène, de Thucydide et de Platon lui sont très familiers : il a appris le grec, m'a-t-il dit, pour voir combien l'école chrétienne d'Alexandrie a emprunté des idées de ce dernier, c'est une tête puissante qui saisit tout avec facilité.

Le 28 frimvire.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de la jardinière, je lui avois écrit à Praslin il y a bien longtemps et il n'y a qu'hier que j'ai reçu une lettre d'elle. Je lui ai répondu le même jour, elle me dit qu'elle veut vous donner de ses graines d'Angleterre et que c'est moi qui dois les choisir. Vous voyez qu'elle veut absolument vous faire jardinier. Elle m'a dit aussi que vous deviez partir le 23 pour votre département, c'est pour cette raison que je vous écris à Périgueux où vous devez vous trouver actuellement. J'aurois bien voulu vous trouver encore à Paris, avant votre départ, mais il ne m'a pas été possible de venir sitôt, et vous savez que quand on est quelque part, on n'en sort pas quand on veut.

J'ai appris avec bien du plaisir, mon cher ami, que vous avez passé quelque tems auprès du philosophe Cabanis et que vous y avez trouvé une autre philo-

sophe que vous désiriez connaître depuis longtems, Mme Condorcet. Il faut avouer que vous n'étiez pas à plaindre à Paris, tantôt avec le petit philosophe d'Auteuil qui est un bien excellent homme, tantôt avec le Socrate suisse et son aimable épouse qui n'est pas une Xanthippe, tantôt avec Mlle *Bonne* et avec une autre demoiselle qui pleure d'être condamnée trop longtems à la conservation de sa V... g....., et quelquefois peut-être avec votre belle compatriote *Aspasie*. On peut bien faire ainsi de la philosophie à Paris et passer agréablement son tems. Je suis fâché que maître D. G... n'ait pu ou voulu vous trouver une place fixe, il me paroissoit que cela étoit si facile ; au reste comme il y a dans ce monde compensation à tout, selon votre manière de vous exprimer, vous trouverez d'autres agrémens dans votre pays, vous serez avec vos enfans et avec votre aimable belle-sœur, avec votre cher préfet, vous serez utile à vos compatriotes et vous vous livrerez avec plus de loisir à vos goûts chéris, car il faut l'avouer, il est impossible à Paris de ne pas être un peu dissipé et il me paroît qu'on y vit toujours dans l'oxygène. Et peut-être trouverez-vous une jardinière avec laquelle vous acheverez votre vie dans une union parfaite. Quant à Mme L. M..., vous savez que ce n'est qu'une connoissance, elle me montre beaucoup de bienveillance, il est impossible que je ne lui en témoigne de la reconnaissance. Mais voilà tout, comme vous le savez aussi bien que moi.

Adieu, mon cher et bon ami, portez-vous bien et soyez heureux, vous méritez mieux de l'être que moi ; j'aurois été bien charmé de vous trouver encore à Paris, mais il m'a été absolument impossible de m'y rendre sitôt, je ne sais pas même quand je pourroi y venir. Donnez-moi quelques fois de vos nouvelles et soyez

bien persuadé de tous mes sentimens que je vous ai voués pour la vie. Adieu,

Signé : Ch. VAN HULTHEM.

Mille choses de ma part, s. v. p., à M. et Mme Gérard et à votre amie Mme....

J'avois écrit il y a deux mois au ministre de l'Intérieur pour l'intéresser en faveur de notre jardin botanique, il a autorisé le directeur de la pépinière du Roule à nous envoyer deux individus de tous les arbres et arbustes qu'il cultive; ce dernier, dont j'ai cultivé la connoissance à Paris, vient de nous envoyer 377 individus.

II

LETTRES DE MAINE DE BIRAN A L'ABBÉ DE FÉLETZ⁽¹⁾

Paris, 11 thermidor.

Je vous ai promis de vous donner des nouvelles, mon cher ami, je voudrais tenir ma parole, mais je n'ai guère à vous parler que de moi, ou de ce qui se rapporte à moi : c'est un pauvre sujet, auquel vous voulez bien cependant prendre quelque intérêt, je dois donc vous satisfaire ou plutôt me satisfaire.

En arrivant ici, je n'eus rien de plus pressé que d'aller voir les citoyens Cabanis et Destutt-Tracy, les deux examinateurs principaux de mon ouvrage. Ils demeurent à Auteuil près Paris et vivent ensemble dans la plus grande intimité. Je fus reçu comme un frère, comme un ancien ami. Je connoissois l'esprit et les talens de ces deux hommes, leur cœur vaut encore mieux. Cabanis est un homme d'environ 45 ans, la vivacité et la sensibilité se peignent dans son regard prévenant, officieux, ouvert, sans morgue scientifique, sans prévention, ami chaud de la vérité qu'il recherche et qu'il a l'air de demander à

(1) Fonds Castang.

tout ce qui l'environne. Tracy est plus âgé : ce n'est point, comme on me l'avait dit, un ancien *moine*, mais un colonel de l'ancien régime, il vient de marier sa fille avec le fils du fameux Lafayette. C'est un petit homme très vif, très uni dans ses manières, il parle bien, a le don de la persuasion et ses discours familiers sont aussi onctueux que ses écrits sont secs. Les deux amis semblent n'avoir en tout qu'une même opinion, ils ne vivent que pour leur ménage et la chère idéologie aux progrès de laquelle ils s'intéressent par dessus tout. *L'idéologie*, m'ont-ils dit, doit changer la face du monde et voilà justement pourquoi ceux qui voudroient que le monde demeurât toujours bête (et pour cause) détestent l'idéologie et les idéologues. Mon mémoire paroît avoir fait une grande impression sur ces deux philosophes, ils m'en ont fait un éloge, que ma modestie et ma raison même ne sauroient entièrement adopter. Laromiguière, Lebreton et Daunou, qui ont aussi pris connoissance de l'ouvrage, m'en ont dit les choses les plus flatteuses : tous ces messieurs m'ont engagé à l'imprimer de suite, je leur ai représenté que j'avais encore des changements et des additions à faire. « Gardez tout cela pour une autre fois, m'ont-ils dit, mais imprimez dès ce moment votre mémoire tel qu'il a été couronné et gardez-vous de faire comme *de Gérando* quatre gros volumes ; c'est dans votre intérêt que nous vous parlons. Je ne puis douter en effet qu'ils ne prennent intérêt à moi et si cela dépendoit entièrement d'eux, je serois bientôt placé avantageusement, mais je n'ai encore là-dessus que des espérances et nulle certitude. L'époque actuelle est loin d'être le triomphe des savans ou des amis de la vérité ; ils ne paroissent jouir d'aucun crédit auprès du gouvernement et leur protection est plus honorable qu'utile. Je n'ai vu parmi tous ces gens-là que des

hommes mécontents. Pour revenir à mon mémoire, j'ai donc été forcé en quelque sorte de le livrer à Baudoin, imprimeur de l'Institut, ce n'est pas sans une sorte d'effroy que je me vois ainsi condamné à être imprimé tout vif. Si j'avois été le maître, j'aurois suivi le précepte d'Horace, *novum prematur in annum*, il est si différent d'avoir affaire au public ou à une société de savans.

Cabanis et Tracy m'ont parlé de vous, ils se rappeloient très bien de votre nom et du tableau idéologique venant de vous, qui a été présenté à l'Institut. Ils vous estiment et rendent justice à votre mérite. Je leur ai annoncé votre grand ouvrage, dont ils ont beaucoup goûté le plan. Si mes projets pouvoient s'effectuer, je crois que vous ne sauriez mieux faire que de venir vous fixer à Paris, c'est la patrie commune de tous les hommes de lettres, vous y trouveriez des appréciateurs, des amis, nous y vivrions, vous et moi, sans toutes ces petites tracasseries qui répandent de l'amertume sur nos jours et débandent à la longue les ressorts de notre âme : j'ai conçu un plan de vie selon mon cœur et dans lequel vous êtes pour quelque chose, mais pourrat-il jamais s'effectuer ? Comment pouvoir se livrer à des projets fixes lorsque tout annonce des changemens politiques sans que personne nous dise l'époque ou le mode de ces changemens ?

Je vous ai dit un mot sur de Gérando. Je ne l'ai point encore vu, il est à la campagne, mais j'en ai beaucoup entendu parler. Il ne jouit point auprès de ses collègues de l'Institut d'autant de considération que je l'aurois pensé. On regarde son livre comme un fatras, c'est, dit-on, un homme qui abuse de sa faculté d'écrire, il se mêle de tout, se fourre partout. Secrétaire des sociétés philomatiques des observateurs de l'homme, etc.,

employé au ministère de l'Intérieur et jusque dans la municipalité, professeur au lycée, etc., etc., il écrivaille sans cesse et ne sera jamais avec tout cela qu'un homme médiocre. Ces jugemens sont peut-être sévères ou dictés par un esprit de prévention. Lorsque je l'aurai vu je vous dirai ce que j'en pense.

J'ai reçu le prix de l'Institut qui consiste en une belle médaille d'or, d'environ 200 tt sur laquelle est inscrit, d'un côté mon nom, et de l'autre une Minerve, plus 1.500 tt en argent, la médaille me fait grand plaisir.

Vous saurez que le grand ouvrage de Cabanis (qui remplit le cadre énoncé dans le 1^{er} vol. des Mémoires de l'Institut) va paroître ces jours-ci, il m'en a promis un exemplaire. Garat, qui vit retiré à la campagne, va publier une histoire de la métaphysique, je le crois plus propre à faire l'histoire de la science qu'à en étendre les progrès — cet ouvrage, dit-on, sera précieux —. Tracy a fait un très bon mémoire sur la philosophie de Kant; une nouvelle exposition de cette doctrine fait par Kinker, et avouée par les Kantiens eux-mêmes, a donné lieu à ce mémoire qui est très bien fait.

Adieu, mon cher ami, si je puis vous être utile dans ce pays-ci, comptez sur moi. Je vous embrasse.

M. B.

Copiée sur l'original trouvé dans les papiers de M. de Feletz et qui m'a été communiqué, avec permission d'en prendre copie, en avril 1850, par Mlle de Foucaud. (Delpit).

*
* *

Paris, le 30 thermidor.

Si je m'étois fait réellement des illusions sur les personnes et les choses dont je vous ai parlé, votre lettre, mon cher ami, seroit propre à les dissiper, mais non, plus

je vois les hommes en question, plus je me conforme dans la bonne opinion que j'ai conçue d'eux, dès le premier abord ; si c'est là un effet du prisme de la *médaille* , je crois qu'il durera autant qu'elle ; la manière de vivre simple et patriarchale de nos deux philosophes, le bonheur de tout ce qui les environne ne me laisse aucun doute sur leur caractère. Quant à leur amour de la vérité, que vous voulez soumettre au creuset de l'analyse, j'ai jugé qu'il était sincère à l'air de modestie et de candeur dont ils proposent leurs opinions à celui de déférence et de bonne foi dont ils accueillent les objections de ceux qu'ils avaient quelque droit de traiter comme inférieurs, etc. Vous jugez, je crois, beaucoup trop sévèrement leurs écrits (ceux de Cabanis surtout qui demandent à être médités et surtout à être sentis), mais fussent-ils aussi insignifiants que vous le prétendez, il n'y auroit aucune induction à en tirer contre leur amour du vrai ; on peut chercher la vérité avec un cœur pur sans la rencontrer, exposer avec une conviction intime ce que l'on prend pour elle et se tromper soi-même sans vouloir tromper les autres. Au surplus et abstraction faite de la *médaille* , j'ai une estime sentie pour les habitans d'Auteuil, et je me réjouis de croire qu'elle est réciproque et indépendante des petites considérations d'amour-propre que vous soupçonnez.

En vous annonçant l' *Histoire de la Métaphysique* que Garat se dispose à publier, je vous disois que je le croyois plus propre à faire l'histoire de la science qu'à en étendre les progrès et, malgré tous vos raisonnemens, je persiste dans mon opinion. Garat s'est montré supérieur lorsqu'il a exposé la doctrine des philosophes, analysé leurs ouvrages, tracé et peint les nuances délicates qui caractérisent leur manière de penser et

d'écrire. Voyez plusieurs extraits insérés dans les mémoires d'autrefois, et surtout les leçons de l'École normale où, sans avoir aucune idée à lui, il embellit tant celles des autres. L'histoire n'est pour moi que l'exposition des faits, des opinions et des circonstances successives qui les ont déterminés. Si l'on ne pouvait faire l'histoire d'une science que lorsqu'elle est complète et perfectionnée on pourrait bien ne la jamais faire. L'histoire de l'astronomie, avant Képler et Neuton (*sic*), celle de la chimie, avant Lavoisier, sont bien longues et cependant très intéressantes et très instructives. L'histoire de la métaphysique, avant Bacon, Hobbes et Locke, ne le seroit pas moins et, quoique vous en disiez, depuis cette époque, il y a des points convenus, on a fait quelques progrès et il seroit utile de reconnoître tout ce qui a été fait comme de voir ce qui reste à faire, je crois même qu'on ne sauroit trop se presser de donner cette sorte de bilan. Attendons l'ouvrage de Garat pour savoir comment il se sera tiré de cette entreprise; ceux qui ont vu le manuscrit en sont enchantés.

J'ai vu une seule fois de Gérando chez Pastoret qui nous a invités l'un et l'autre à déjeuner; il est très jeune et paraît fort bien et fort honnête, je suis fâché des préventions qui existent généralement contre lui, parmi les collègues de l'Institut; il est extrêmement lié avec le fameux *Camille Jordan*, ils habitent ensemble à la campagne et de Gérando ne vient à Paris pour ses affaires que momentanément, ce qui me privera probablement du plaisir de faire avec lui une connoissance particulière : « Je suis, me disoit-il, dans une position assez fâcheuse, placé entre les batteries des philosophes d'Auteuil et celles des ennemis de la raison. » Ses opinions idéologiques, politiques, etc., m'ont paru en effet être

assez opposées à celles que l'on professe à Auteuil et à l'Institut. Il s'occupe beaucoup de morale et a formé un beau plan qui l'occupe par-dessus tout, celui de réconcilier les disciples de Kant avec ceux de Condillac, il prétend avoir trouvé le lien qui unit les deux doctrines. Son mémoire qui a partagé le prix à l'Académie de Berlin va paraître, on nous annonce aussi un grand ouvrage de Prévost, sur l'idéologie, un autre d'un nommé *Jacquemont* dont on fait ici grand cas. Je vous apporterai tout cela. J'ai lié connoissance avec Laromiguière et Lebreton, deux amateurs d'idéologie ; comme ils restent à Paris, c'est avec eux que je cause le plus et leurs conversations me sont plus agréables qu'utiles. Cabanis vient de m'envoyer son grand ouvrage qui sort de dessous presse. Vous ai-je dit que le mémoire qui a été mentionné honorablement sur l'habitude était de Canard ? Ce Canard le chante sur tous les tons. Décidément, je fais imprimer mon ouvrage, j'ai bien balancé, mais il faut commencer par quelque chose. Je ne partirai pas d'ici que ce ne soit achevé, dans un mois environ. Tous mes projets sont à *volo*, il faut renoncer au Tribunal, les nominations au Corps Législatif sont incertaines, on m'engage à me tourner du côté de l'Instruction publique, où je trouverai plus de certitude et de facilités, nous verrons. Adieu, mon cher ami, je suis très occupé à faire quelques corrections, à ajouter quelques notes à mon mémoire. Je vais l'être aussi à corriger les épreuves. Tout cela, joint au courant d'affaires, ne me laissera guère de tems, écrivez-moi quelquefois, je trouverai toujours du tems pour vous répondre.

P.-S. — J'oubliais de vous dire, pour ce qui concerne l'Instruction publique, qu'on n'a le projet d'établir que

cinq lycées en l'an XI ; on se déterminera pour le placement des autres, d'après le rapport des commissaires envoyés à cet effet dans les départements. J'ai beaucoup parlé du nôtre à Villars et Cuvier, j'ai fait mon possible pour les prévenir en notre faveur et j'ai lieu d'espérer que dans le tems ils ne nous seront pas contraires, mais je suis convaincu que toute autre démarche que l'on feroit en ce moment auprès du ministre ou du gouvernement seroit inutile, prématurée et n'aboutiroit qu'à quelques promesses vagues et conditionnelles ; vous pouvez assurer ceux qui vous parleront autrement qu'ils n'en savent rien.

Salut et amitié.

M. B.

Copiée sur l'original, trouvé dans les papiers de M. de Feletz et qui m'ont été communiqués avec permission d'en prendre copie, en avril 1850, par Mlle de Foucaud. (Delpit).

III

LETTRES AU CITOYEN DE GÉRANDO

Membre de l'Institut national, à Saint-Thouin, près Paris.

Grateloup près Bergerac, dép. de la Dordogne.
26 vendémiaire, an XI.

A peine rentré au sein d'une famille chérie et rendu à mes habitudes solitaires, je franchis encore par la pensée la distance qui nous sépare, mon cher de Gérando. Je sens le besoin de m'entretenir avec vous, et de vous adresser la foible expression des sentimens que j'emportai en m'éloignant du séjour que vous habitez.

Le moment où j'ai fait votre connoissance sera l'époque de ma vie qui occupera toujours mes plus doux souvenirs. La lecture et la méditation de votre bel ouvrage m'avoient prévenu pour l'auteur, et inspiré le vif désir de le connoître personnellement. Je vous ai vu, et l'impression que j'ai éprouvée a effacé celle de vos ouvrages, ou plutôt l'une s'associant intimement avec l'autre va me rendre les derniers encore plus chers, plus intéressans et plus utiles.

Je forme des regrets bien sincères de vous avoir connu trop tard, et de n'avoir pas été à portée de profiter plus tôt de vos conseils, de votre exemple et de vos sages

leçons. J'ai senti, en conversant avec vous, que mes idées auroient eu besoin du commerce intime des vôtres pour s'agrandir, se rectifier et s'épurer. Je suis vivement inquiet, je vous l'avoue, sur la première impression, qu'aura pu vous laisser la lecture de mon mémoire. Je vous ai dit avec franchise que j'étois loin d'en être satisfait, et plus j'y réfléchis maintenant dans le calme de la retraite, plus mon mécontentement augmente, plus je sens de regret d'avoir cédé aux conseils qui ont déterminé la trop prompte impression d'un mémoire aussi imparfait.

J'ai à me reprocher surtout des vices de langage, vices qui proviennent dans plusieurs cas du mélange, peut-être déplacé, de la physiologie avec la métaphysique. Si je n'avois affaire qu'à des lecteurs tels que vous, ils sauroient bien discerner le fond de la doctrine d'avec les formes ou les expressions qui semblent là trop *matérialistes*. Ils trouveroient sans doute, dans le fond même de mes principes, des armes assez fortes contre un système dangereux et désolant; ils verroient que là où l'on admet, où l'on démontre une faculté de *percevoir* distincte de celle de *sentir*, une *volonté* qui intervient nécessairement dans les premières opérations, et dans le simple jugement de personnalité qui constitue l'être sensible *individu*, là, dis-je, il est impossible de tout expliquer par le jeu des organes, comme on pourroit le tenter dans une doctrine où l'on ne reconnoît qu'une faculté, ou *propriété sensitive* unique et des *sensations transformées*; ils verroient que les principes de moralité, singulièrement compromis dans le dernier système, sont à l'abri de toute attaque, et trouvent un fondement véritable dans celui où l'on reconnoît un *moi*, qui est doué d'une force, d'une puissance de réaction pour se modifier lui-même. Ils suivraient dans tout le cours de l'ouvrage

la distinction fondamentale des deux vies, dont l'une peut être appelée *vie organique*, l'autre *vie intellectuelle*; la première passive à laquelle se rattachent les opérations de l'instinct, les sensations purement affectives, les passions, l'imagination en tant qu'elle est mise en jeu par ces mêmes passions, etc.; la seconde tout active, d'où dépend la perception, le jugement, la volonté et tous les *mouvemens*, signes naturels ou institués qu'elle détermine, la mémoire enfin, ou le *rappel*, et toutes les opérations qui en dérivent.

Les deux vies ou facultés organiques et intellectuelles, pouvant prédominer l'une sur l'autre, ou se maintenir en équilibre, de bonnes habitudes ou un bon régime physique et moral, pourroient assurer cet équilibre ou rendre la vie organique subordonnée à l'intellectuelle... Voilà ce que verrai-je dans mon mémoire des hommes éclairés et sans préventions, mais j'ai à craindre de trouver peu de lecteurs de cette espèce, et je m'attends à des oppositions de plusieurs genres. Je suis consolé d'avance de toutes celles qui n'intéresseraient que mon amour-propre; mais je ne me consolerais point de voir mes principes attaqués ou méconnus par des personnes, dont l'estime et la bienveillance sont pour moi les premiers des biens. Je réclame, mon cher de Gérando, votre appui, votre jugement impartial et vos consolations. Aurois-je trop présumé de votre bon cœur, et de l'amitié que vous avez bien voulu me témoigner en attendant de vous ces bienfaits inestimables? Ne dédaignez pas de m'accorder quelques-uns de ces momens qui ne seront pas consacrés aux progrès de la science, et comptez sur ma vive reconnaissance, comme sur l'estime profonde et les sentimens affectueux que vous m'avez inspirés.

Signé : MAINE BIRAN.

Voudriez-vous [bien] présenter mes hommages à Mme de Gérando?

* * *

Grateloup, 15 ventôse, an XI.

Il y a bien longtems, mon cher et honorable ami, que je suis privé du plaisir de m'entretenir avec vous et de recevoir directement de vos nouvelles. J'en appris, il y a déjà quelque tems et de bien tristes par Mme Henrichs. Mon cœur a partagé, soyez-en bien sûr, tout ce que le vôtre a répouvé de douleurs et de regrets pour la perte d'un enfant chéri. Je suis père, je suis votre ami, pouvais-je ne pas sympathiser avec votre douleur? Ma femme, qui s'intéresse à votre aimable ménage, en a été aussi sincèrement affectée. J'étois malade, quand je reçus la lettre de Mme Henrichs, et je ne suis pas encore parfaitement rétabli, c'est ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt. J'ai lu dans la *Décade* l'excellent extrait que vous avez bien voulu faire de mon foible mémoire. Il m'étoit impossible de méconnaître la touche d'un maître et la voix d'un ami. C'est aux conseils de ce maître, aux encouragements de cet ami que je devrai en grande partie ce qu'il y aura de moins imparfait, surtout de plus utile dans le nouveau travail que je prépare. C'est vous, en effet, mon cher de Gérando, qui m'avez appris à ne jamais séparer le but moral de nos recherches spéculatives sur les facultés humaines. Votre influence semble souvent me guider dans mes méditations : elle les épure, les élève. Je m'applaudis souvent, en creusant davantage mon sujet, de me trouver d'accord avec vous : oui, j'en ai la douce conviction, nous sommes faits pour nous entendre.

J'aurois besoin de savoir votre pensée sur la nouvelle direction que vont prendre sans doute les travaux de la 2^e classe de l'Institut National. L'intention d'écarter les recherches sur la science fondamentale de l'esprit humain, ou du moins d'en changer le but, me semble annoncée par le titre même des classes, et par la nouvelle répartition des membres qui s'occupoient avec le plus de zèle de notre science favorite. Croyez-vous que je doive encore concourir sur la question proposée en dernier lieu ? Où seront les juges ? Sera-ce dans la 2^e ou dans la 3^e classe ? J'attends votre avis pour me déterminer. Sans cesser de m'occuper avec ardeur d'un objet de mon choix et dont l'utilité m'est démontrée, vous sentez que je ne donnerois pas la même forme à un travail entrepris pour un corps savant, ou pour le public, ou pour moi-même. Un mot de réponse, je vous prie, sur ce sujet.

Recevez, mon cher et estimable ami, l'assurance des sentimens les plus distingués et les plus tendres que vous a voués pour la vie votre fidelle ami.

Signé : MAINE BIRAN.

P. S. — Voudrez-vous bien offrir mes hommages à Madame votre chère et digne épouse et me rappeler au souvenir de M. Camille Jordan ?

Votre nouvel ouvrage paraîtra-t-il bientôt ? On annonçait depuis longtemps un travail du philosophe Prévôt de Genève, en savez-vous quelque chose ?

L'adresse porte : Au citoyen DE GÉRANDO, membre du Conseil des Arts et du Commerce, au ministère de l'Intérieur ou à Saint-Thouin, près Paris.

La lettre n'est pas datée, le timbre de la poste, porte an XI.

* * *

Grateloup, près Bergerac, 5 floréal, an XII.

N'ayant point eu la force de vous écrire dans un tems rapproché de l'époque, la plus funeste de ma vie, j'avois chargé mon ami Van Hulthem de vous informer de mon malheur. J'étois bien assuré, cher et bon de Gérando, que vous y prendriez part, vous êtes de tous les hommes que je connois celui qui est le mieux fait pour sentir tout ce qu'a d'affreux et de déchirant une perte semblable à celle que je déplore ; il est impossible que vous n'ayez pas compati à mes maux, si la nouvelle vous en est parvenue. Van Hulthem s'est-il acquitté de ma commission ? Je l'ignore ; depuis six mois je n'ai reçu de lui aucun signe de vie ; il m'abandonne aussi, et je me trouve dans une solitude absolue, privé à la fois de toute consolation, de tout soutien dans cette triste carrière que je suis condamné à parcourir. O mon cher de Gérando, combien les secours de la philosophie sont impuissans contre un malheur tel que celui qui m'étoit réservé ? Que sert la philosophie quand l'âme est entièrement brisée, quand l'esprit courbé sous le poids de la douleur a perdu tout ressort, toute activité. Il s'est écoulé plus de six mois depuis que j'ai perdu la plus tendre des épouses, la meilleure partie de moi-même. Les sentimens les plus funestes et une maladie grave, sous laquelle il m'eût été trop heureux de succomber, ont rempli cet espace de tems sans interruption. Si j'ai recouvré quelque force de pensée, c'est pour mieux sentir l'étendue de mon malheur, pour sonder les profondeurs de l'abîme où je suis précipité. C'est en vain que je fais des efforts pour m'élever au ton de la vertu et à la dignité d'un homme appelé à se rendre utile à sa famille, à ses concitoyens ;

je ne me sens plus de courage, je ne retrouve plus ces bons sentimens dont je fus autrefois animé; la chaîne de mes idées est tout à fait rompue; et je ne sais comment la renouer.

Dans un tems de calme et de bonheur qui ne reviendra plus pour moi, je m'étois occupé (comme vous m'en aviez vous-même donné le conseil) à traiter la question proposée par la classe des sciences morales, etc., sur l'analyse des facultés humaines; mon mémoire était presque achevé, lorsque le plus terrible des coups du sort tomba sur ma tête; dès ce moment j'oubliai tout, et ce n'est que depuis bien peu de tems que je suis venu à me rappeler de ce prix comme on se souvient d'un songe. Je ne m'étois pas senti la force de revoir mon ancien travail, qui n'étoit plus d'ailleurs à tems de parvenir à sa destination; mais ayant appris en dernier lieu que la 3^e classe de l'Institut n'avoit point adjugé le prix et que la même question étoit remise au concours, j'ai ressenti quelque mouvement de courage et d'émulation, j'ai voulu encore faire usage de ma tête, ne fût-ce que pour distraire les peines du cœur... En jetant les yeux sur mes cahiers, je me suis nettement convaincu de la révolution totale qui s'est faite dans mes idées et mes sentimens.

Je ne me conçois plus; il faut que j'apprenne de nouveau ce que je savois. Ce n'est pas dans mes écrits que je pourrai le retrouver: c'est vous, mon cher de Gérando, vous à qui je devois déjà tant de bonnes idées, qui m'aidez encore à raviver la trace de celles que j'ai perdues, ou qui m'en ferez naître de nouvelles; c'est par vos écrits que je recommence mes études, heureux encore de trouver dans mon ami un soutien et un consolateur!

J'ai appris presqu'en même tems la nouvelle de la remise du prix et celle de votre *troisième couronnement*

à l'*Académie de Stockholm*. Ces deux nouvelles ont également concouru à produire en moi une diversion salutaire. Ce succès que vous obtenez pour la seconde fois près des sociétés savantes étrangères, me fait un sensible plaisir pour vous, avec qui je suis comme identifié d'esprit et de cœur, et pour la science dont je désire ardemment les progrès. J'y vois la preuve satisfaisante que le bon et véritable esprit philosophique gagne chez nos voisins, pendant qu'il semble (momentanément et par une sorte de mode contagieuse) décliner dans notre patrie. Vous ferez sans doute bientôt imprimer votre mémoire couronné, je vous prie, instamment de m'en donner des nouvelles. Qu'est devenue votre 2^e édition du mémoire de Berlin, que vous m'aviez annoncée pour le mois vendémiaire dernier ? Vous n'en avez point sûrement abandonné le projet, mais à quand l'exécution ? Un mot de réponse, je vous prie, un mot qui apporte dans cette triste solitude un peu de consolation et de ce courage dont j'ai si grand besoin, un mot qui charme un instant mes peines en me retraçant le bonheur de mon ami, en me confirmant qu'il vit heureux au sein de ces plaisirs, purs, que j'ai moi-même, perdus sans retour. Adieu, je vous presse contre mon cœur.

Signé : MAINE BIRAN.

P.-S. — Mille choses affectueuses à votre chère et digne épouse, je sais que vous êtes père heureux pour la 2^e fois : parlez-moi de ce cher petit enfant.

* * *

Grateloup, 3 thermidor an XII.

Cher et honorable ami,

Je vous remercie de tout mon cœur de l'excellent ouvrage dont je viens d'achever la lecture ; je vous re-

mercie au nom de la philosophie à qui vous venez de rendre le plus éclatant service, je vous remercie en particulier pour tout le plaisir que vous m'avez occasionné, toute l'instruction que vous m'avez procurée, et dont sans vous probablement j'eusse été privé toute ma vie, faute de moyens et d'occasions de faire tant de recherches, de parcourir tant de livres écrits dans diverses langues, de recueillir tant et de si précieux matériaux.

J'avois cru jusqu'à présent, je vous l'avoue, qu'il étoit presque impossible de réunir une érudition très étendue, une connoissance détaillée de tout ce que les autres ont pensé ou écrit à une grande profondeur de jugement et de réflexion, et surtout à la culture assidue de ce sens intérieur qui nous instruit bien mieux que les livres sur la nature de nos facultés morales et intellectuelles : votre livre me prouve que ces choses peuvent très heureusement se concilier et se prêter même des secours mutuels ; mais il faut savoir, comme vous, ordonner, classer tant de matériaux hétérogènes, les rapporter tous à certains points de vue fixes, à certains principes bien arrêtés auparavant, il faut s'être placé à la hauteur nécessaire pour les juger avant de travailler à les recueillir ; il faut arriver enfin à l'érudition par la philosophie et à la connoissance des livres par la connoissance de soi-même et des êtres et des choses... C'a été là votre méthode, j'en conçois les effets ; mais ce qui m'étonne toujours, c'est qu'à votre âge et avec une vie assez agitée, vous ayez trouvé le tems de tant méditer, de penser si profondément par vous-même, et de vous initier si bien dans les pensées de tous les philosophes. Mon cher ami, vous êtes un homme extraordinaire ; mais prenez garde à ne pas vous excéder de travail ; conservez-vous pour vos amis, qui sont ceux de la vérité et de la

sagesse, pour les progrès de la philosophie, de cette science mère que vous faites aimer et dont vous êtes parmi nous le plus digne soutien. Votre dernier ouvrage fait infiniment d'honneur à vous et à la nation française, il n'a pas encore été assez loué. Je suis très mécontent de ce que j'en ai vu jusqu'ici dans les journaux et surtout dans la *Décade* où il devoit avoir la place marquante et distinguée qui lui convient; si j'étois à portée, je tâcherois de réparer cette omission. Je voudrois que tout le monde vît dans votre ouvrage ce que j'y ai vu moi-même et ce qui y est.

Je ne vous en dirai presque rien maintenant, précisément parce que j'aurois trop à dire et qu'il faudroit vous envoyer un gros cahier de notes et d'observations que j'ai recueillies en vous lisant. Vous verrez, j'espère, dans le prochain mémoire qui doit concourir sur la question de l'analyse des facultés humaines, que j'ai profité de la lecture de vos trois volumes, vous y verrez en quoi je suis parfaitement d'accord avec vous; en quels points, ma théorie diffère de la vôtre, l'extension que je donne encore à votre *philosophie de l'expérience*, les modifications que j'y apporte, etc. Je ne vous parlerai, quant à présent, que d'un article qui me tient singulièrement à cœur; et d'autant plus que ma responsabilité personnelle s'y trouve jusqu'à un certain point compromise... A la fin de la note sur M. de Tracy (vol. 3, page 356), vous dites d'une manière très flatteuse pour moi que je partage son opinion relative à la sensation primitive de mouvement. La manière dont j'ai considéré et analysé, dans les fonctions de chaque sens externe, le mode particulier de mouvement que M. Tracy appelle improprement *sensation*, la *cause personnelle* dont je la *dérive*, les effets que je lui attribue, la distinction originaire des

facultés actives et passives que j'y rapporte, établissent entre la doctrine de cet auteur et la mienne une différence et même une opposition telles qu'il s'est établi d'abord une espèce de lutte entre nous, qui a duré longtemps, et a même donné lieu à une correspondance suivie assez curieuse que je vous montrerai peut-être quelque jour. La plupart des objections que vous présentez contre cette sensation primitive de mouvement n'attaquent point du tout mon principe d'effort auquel je rattache ce que vous appelez très bien le *fait primitif* et *fondamental* de *conscience*, lequel fait je considère bien aussi comme primitif dans l'ordre d'*apperception*, mais non dans celui de l'existence, et dont je crois qu'il n'est pas impossible de trouver les conditions instrumentales. J'adopte entièrement sur le principe d'effort le point de vue d'un philosophe allemand *Bouterwek* avec lequel j'ai été bien surpris de me trouver si parfaitement d'accord : *l'individualité est reconnue par elle-même comme le principe d'une force vivante. Elle ne peut être reconnue que par l'effet d'une résistance. L'effort et l'activité ne peuvent être connus que par la séparation du sujet qui fait effort et des objets qui résistent.* Ce sont presque là mes expressions mêmes ; telle est la *réalité pratique* à laquelle je m'en tiens ; au nombre des objets qui résistent, mettez les organes doués d'inertie auxquels la volonté s'applique, et vous aurez ce que j'entends par le mode primitif d'effort.

Revenant aux objections qui font le sujet de votre note, je trouve que vous n'entrez pas assez dans le sens même de l'auteur combattu ; et quelques-unes de ces objections me paroissent, je l'avoue, manquer de fondement, lorsqu'il s'agit de la perception de notre propre *mouvement* ; peut-on l'assimiler et la comparer à

celle que nous avons d'un mouvement étranger à nous et dont nous ne jugeons en effet que *par le changement perçu dans la situation du corps qui se meut relativement à un point fixe*. N'est-ce pas là prendre le phénomène tout à fait en dehors, tandis qu'il ne s'agit que de son effet de conscience? Est-ce qu'un aveugle qui meut son corps, n'a pas, sans *point fixe*, l'impression directe du mouvement? N'est-ce pas même par là que nous apprenons à distinguer les parties de notre corps sans les voir? La sensation de l'effort qui est nécessaire pour produire le mouvement, tout intérieure qu'elle est, suffit-elle moins pour faire reconnoître au *moi* sa *propre action* et la résistance ou l'inertie du terme auquel elle s'applique? Avons-nous besoin de regarder hors de nous, et d'y prendre quelque *point fixe*, pour savoir si le mouvement que nous produisons a son effet ou non, s'il est contraint en tout ou en partie; en avons-nous besoin pour distinguer les mouvemens qui s'opèrent par la seule impulsion organique ou vitale de ceux qu'une volonté consciente produit? Le sentiment immédiat de *puissance* ou de *causalité* personnelle qui accompagne exclusivement ces derniers, n'est-il pas le véritable fondement de cette distinction? et la notion de cause extérieure ne se rapporte-t-elle pas elle-même à un sentiment de puissance dans la création de *l'effort*; ne coïncide-t-elle pas ainsi dans l'origine avec le fait même de conscience? C'est ce que n'ont garde d'admettre ceux qui ne reconnoissent en nous que des facultés passives et qui ne voient dans le rapport de causalité qu'une simple liaison d'images passivement formée par les habitudes, etc. Assurément il y a autre chose dans ce rapport dont l'antécédent primitif est la cause consciente *moi*, le conséquent son produit objectif;

nous renversons ensuite ce rapport; la cause est renvoyée au dehors, et la connexion avec l'effet n'est plus qu'imaginaire.

Je désirerois que vous voulussiez bien revenir à l'examen de ces questions, et de m'en dire votre avis définitif. Je persisterai jusqu'à plus amples renseignements dans ces idées, dont vos assertions contradictoires ne suffisent pas pour affaiblir en moi la conviction, savoir que nous avons dans la sensation primitive d'un mouvement, d'un *effort produit*, la *conscience de notre action* identique au sentiment même de notre existence; que cette conscience d'action nous fait toujours directement distinguer les cas où c'est nous-mêmes qui produisons le mouvement, et cela sans aucun point de vue pris hors de nous; qu'en supposant, par exemple, que la main erre sur une surface continue, il est impossible que l'individu qui *veut* et qui exécute ce mouvement, soit affecté comme si la surface se mouvoit sur sa main en repos. Cette illusion n'est prise que des jugemens de la vue... que l'impression produite par un corps qui choque une partie du nôtre n'est donc point du tout égale à celle que nous éprouvons en nous mouvant nous-mêmes contre ce corps, ou le pressant, etc., qu'en ne supposant que des impressions passives comme cette première, nous n'aurions point la perception des existences étrangères, puisque le rapport de causalité n'auroit point lieu de se former, etc. Un mot sur tout cela, si vous en avez le tems.

Je travaille avec force, autant que ma triste situa[tion] et ma plus triste santé peuvent me le permettre, à un mémoire sur les facultés... La méditation et une longue chaîne d'idées qui se rattachent à ma première distinction de l'actif et du passif, m'ont singulièrement éloigné

de l'école de Condillac. Il me tarde de pouvoir vous soumettre mon travail; je serois bien heureux si j'avois des juges tels que vous, j'en travaillerois aussi avec plus de zèle pour paroître dignement à leurs yeux.

Adieu, très aimé de Gérando, recevez l'assurance de tous mes sentiments les plus affectueux.

Signé : MAINE BIRAN.

Voudriez-vous bien présenter à Madame votre digne épouse les assurances de mon respect et des vœux que je forme pour la continuité de son bonheur et du vôtre qui y est lié. Veuillez aussi me rappeler au souvenir de Mme et M. Pastoret et de votre bon ami Camille, qui doit être de retour de son voyage.

* * *

Grateloup, près Bergerac, le 25 brumaire, an XIII.

Mon cher et honorable ami,

Je viens d'apprendre le choix que le nouveau ministre de l'Intérieur, M. de Champagny, a fait de vous pour la place de secrétaire général de son ministère; cette nouvelle m'a fait une si vive et si douce impression que je ne puis résister au besoin pressant de vous la témoigner. C'est du fond de mon cœur que j'applaudis à un choix qui honore autant l'homme en place qui l'a fait, que l'homme de lettres et le philosophe qui en est l'objet. Je me réjouis de voir entrer mon ami dans une carrière qu'il parcourra, j'en suis sûr, avec distinction et à l'avantage, à la gloire de son pays. La joie que j'éprouve est pure; je suis assuré que le sentiment personnel n'y entre que d'une manière accessoire et subordonnée; il

y entre pourtant, et je vous aime, je vous estime assez, pour ne pas craindre d'en faire l'aveu.

Vous connoissez ma position : père de trois enfants, ayant perdu celle qui faisoit le soutien, comme tout le bonheur de mon existence, je suis forcé de songer et pour des êtres bien chers et pour moi-même, à adoucir, s'il est possible, les rigueurs du sort ; depuis un an, mes concitoyens et mes amis ont pensé pour moi à diverses places : d'abord je dus être présenté candidat au Corps Législatif, il ne me manqua qu'un très petit nombre de voix ; et ce fut par une intrigue bien connue que je fus écarté. Il a été question ensuite de la sous-préfecture de Bergerac, vacante par la nomination de celui avec qui j'avais concouru pour la candidature. J'ai été présenté par le préfet de mon département, recommandé à M. Portalis pour cette place de sous-préfet, mais un autre a été nommé. Enfin, dans ce moment même, mon préfet qui est à Paris et qui sûrement aura l'honneur de vous voir, travaille avec intérêt à me faire nommer secrétaire général de la préfecture. Si vous pouvez seconder ses vues, je compte sur votre appui, auprès du Ministre. J'aime à penser que vous me l'accorderez même avec quelque plaisir. Mais, mon cher de Gérando, c'est près de vous surtout que je voudrois être... c'est à la communication des sentimens et des idées, à l'entretien du feu sacré de la philosophie qui tend à s'éteindre, faute d'alimens, dans ce triste pays, c'est à ces premiers biens que j'aspirerois. Seroit-il impossible de me procurer une place à Paris, tant soit peu avantageuse, dans l'administration, l'instruction publique, etc. Je remets mon sort dans vos mains et je vous prie de me dire ce qu'il m'est permis d'espérer.

Je touche à la fin d'un long travail sur l'analyse des

facultés humaines, que je vais envoyer au concours. Je m'estimerois bien heureux de vous avoir pour juge et je désire ardemment que mon mémoire passe sous vos yeux; quoiqu'il ait été composé dans un temps de malheur, de trouble et de maladie, malgré toutes les imperfections que comportent d'aussi tristes circonstances, je crois que vous y trouveriez des points de vue assez neufs, et des idées qui, si je ne me trompe, peuvent être utiles au progrès de cette philosophie de l'expérience dont vous êtes, parmi nous, le premier propagateur. Si mon travail avoit quelque succès, j'irais à [Paris] au mois germinal, et j'aurois peut-être acquis quelques droits de plus à un sentiment d'intér [êt que] je réclame néanmoins dès à présent avec la plus entière confiance.

Je n'ai point reçu de réponse à la dernière lettre que je vous écrivis : vos travaux qui vont plus que doubler maintenant ne me laissent guère l'espoir d'une correspondance plus exacte; mais enfin si vous pouvez disposer de quelques instans, songez qu'un ami malheureux attend de vous avec impatience les marques d'un souvenir consolateur.

Adieu, bien aimé de Gérando, soyez aussi heureux que vous le méritez et que mon cœur le désire.

Signé : MAINE BIRAN.

Veillez me rappeler au souvenir de votre et digne épouse et lui présenter mes affectueux hommages.

L'adresse porte : A Monsieur DE GÉRANDO, secrétaire général du ministère de l'Intérieur, à Paris.

* * *

Périgueux, 6 nivôse, an XIII.

Je sais, mon cher de Gérando, que depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, M. Rivet,

préfet du département de la Dordogne, a eu l'occasion de vous voir; il ne m'a pas laissé ignorer l'intérêt que vous preniez à mon sort, et les excellentes dispositions que vous lui avez témoignées en ma faveur; je suis donc encore enhardi à vous faire une demande. Il est probable qu'une place de conseiller de préfecture va devenir vacante dans notre département. Cette place me convient sous plusieurs rapports, mais principalement en ce qu'elle n'est pas trop assujettissante, et qu'il me restera du tems à donner à des occupations plus chères. Je vous demande votre appui dans cette circonstance s'il y a lieu, comme je le crois; il m'est doux de compter sur votre cœur. Vous savez que le mien est à vous sans réserve.

Signé : M. BIRAN.

Je viens d'adresser à la 3^e classe de l'Institut National un assez grand travail sur les facultés humaines. Je désire bien vivement que vous preniez connoissance de ce mémoire, dont le sujet est de nature à ne pas intéresser beaucoup dans ces circonstances; c'est à vous et à des esprits de votre trempe qu'il s'adresse et se recommande, sinon par le mérite, du moins par les intentions de l'auteur; vous y reconnoîtrez dans plusieurs points un disciple et toujours un ami.

* * *

Grateloup, 8 germinal.

Dans les deux bonnes nouvelles que vous vous êtes empressé de m'apprendre, cher de Gérando, j'ai vu la preuve la plus touchante de votre amitié; elle me flatte autant que les succès et combien n'en rehausse-t-elle pas le prix ? C'est à vous, je ne saurois en douter, que je

dois ma nomination à la place de conseiller de préfecture. Cette idée, qui m'y fait tenir d'avantage, m'encourage aussi à en remplir tous les devoirs. Je compte vous témoigner par là ma vive reconnaissance. Quant au prix de l'Institut, je voudrois bien pouvoir m'assurer également que votre suffrage a contribué à me le faire obtenir: s'il en était ainsi, la couronne me sembleroit briller d'un plus doux éclat. Lorsque j'adressai à la 3^e classe de l'Institut un travail dont l'objet se trouvoit trop en dehors du cercle de ses occupations, j'avois un peu espéré que vous seriez consulté; je désirois par-dessus tout que mon mémoire passât sous vos yeux, c'est vous que je choisissois pour juge; et ce choix se fondeoit non sur l'idée de quelque partialité, mais sur une *compétence* dont la légitimité m'étoit parfaitement démontrée. Les occupations nombreuses et importantes de votre place vous ont empêché sans doute de prendre connoissance de mon travail, j'ignore encore quels ont été mes juges; et je ne suis, malgré la couronne, ni rassuré, ni pleinement satisfait... Avant de livrer mon mémoire à l'impression, je crois pouvoir exiger de vous, au nom de l'intérêt de la science qui nous est chère, que vous consacriez quelques momens à la lecture de cet ouvrage. Je sens plus que jamais le besoin de m'appuyer sur vous.

J'espère que malgré les nouvelles fonctions auxquelles je suis appelé, il me sera permis d'aller passer quelque temps à Paris, pour y surveiller l'impression du mémoire; le but le plus agréable de ce voyage est de vous voir, de mettre à profit les {cours instans que vous pourrez m'accorder.

Le succès, que vous avez remporté dernièrement dans l'éloge de Dumarsais, m'a fait un plaisir que je ne saurais

vous exprimer. Qu'il m'est doux de voir tant de couronnes diverses orner la tête de mon ami ! Voilà bien des choses de vous que je ne connois pas encore ; ce sont autant de jouissances que je me promets dans la visite que je vais vous faire. Adieu, bien aimé de Gérando ; souvenez-vous quelquefois de celui qui, du fond de sa retraite, n'a cessé de penser à vous.

Signé : MAINE BIRAN.

Veillez offrir mes hommages à Madame votre digne et excellente épouse. Soyez toujours heureux, au sein de ces jouissances du ménage, les plus vraies que l'homme puisse éprouver. La pensée de votre bonheur me consolera, s'il est possible, de celui que j'ai perdu.

L'adresse porte : à M. De Gérando, secrétaire-général du ministère de l'Intérieur à Paris. Cachet noir, le timbre porte an X.

* * *

M. de Gérando à M. de Biran (1)

Paris, le 30 octobre 1806.

Mon cher et estimable ami, j'ai fait, comme vous le pensez, la commission à M. de Ségur-Boirac, auprès de mon bon ministre.

Je ne puis aller vous remercier de votre patience à lire mon mémoire et du service que vous me rendez par vos observations. Vous savez que j'eus à peine huit jours pour faire ce mémoire. Je sais que j'aurais dû développer davantage la première partie. Mais le puis-je

(1) Publié pour la première fois, dans les *Nouvelles lettres inédites de Maine de Biran et de quelques-uns de ses amis*, par le chanoine Mayjonade. (Besançon, Imprimerie de l'Est 1924.)

aujourd'hui sans dénaturer mon travail ? Je me suis engagé à le donner tel qu'il a été couronné, hors les corrections de détail. Renvoyez-moi, je vous prie, mon manuscrit.

Ma femme est bien sensible à votre aimable souvenir, et partage mes sentimens pour le philosophe homme de bien.

Le pauvre Ampère, comme je ne l'avais que trop prévu, est déjà très malheureux de son mariage, et c'est un mal sans remède, parce qu'il ne pourrait se trouver que dans un peu d'énergie et de dignité de caractère.

Que faites-vous ? Où en sont vos travaux ?

Je suis toujours votre fidèle,

DE GÉRANDO M.

*
*
*

Bergerac, le 4 avril 1807

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de
Bergerac à M. De Gérando, secrétaire-
général du ministère de l'Intérieur.

Cher et bien-aimé de Gérando.

Je mets aujourd'hui au courrier, à l'adresse du ministre de l'Intérieur, un mémoire assez volumineux sur la dernière question de philosophie proposée par l'Académie de Berlin. J'ai employé quatre semaines pour composer ce mémoire, en me *retirant en moi-même* autant qu'il m'a été possible au sein de toutes les nombreuses distractions qui m'environnent. J'attache du prix à ce travail, et j'y ai quelque confiance, parce que les idées en ont été mûries et élaborées pendant longtems, quoique j'en aye eu trop peu pour les rédiger eu égard à l'étendue de l'ouvrage. Si vous aviez le tems de lire, je vous en

enverrais une copie ; mais je connais votre vie et j'ai un point de comparaison (quoique en *petit*) dans celle que je mène moi-même...

Vous avez, mon cher ami, à me rendre le plus important des services, en recevant d'abord mon enfant chéri, à son arrivée dans vos bureaux ; puis en cherchant l'occasion la plus prompte et la plus sûre pour le faire parvenir à sa destination, enfin en lui ménageant votre protection et écrivant un mot pour le faire admettre au concours, si vous pensiez qu'il arrivât un peu trop tard.

Mon paquet sera à Paris le 10 avril ; il y aura encore vingt et un jours pour le faire rendre à Berlin ; je crois bien que cet intervalle est plus que suffisant ; mais le chapitre des événemens est bien long. Grâce à vous et à votre vigilante amitié, j'espère pourtant qu'il n'arrivera pas de mal-encontre.

M. de Tracy, sénateur, qui m'avait pressé de concourir, m'offrit dans le temps de faire parvenir mon mémoire par un moyen sûr que lui offrait un chef aux relations extérieures, M. d'Hauterive. Je lui ai écrit afin qu'il eût la bonté de se concerter avec vous, si cela était nécessaire. Je compte sur vos soins comme vous pourriez bien compter sur tous les miens, en pareille circonstance. Je vous demande en grâce de m'accuser la réception du paquet et de me dire si je puis être tranquille.

Croyez d'avance à toute ma reconnaissance pour ce nouveau service qui n'est pas le moins important à mes yeux, et recevez l'expression de tous les sentimens affectueux que vous ai voués pour toujours.

Signé : MAINE BIRAN.

Mes hommages, je vous prie, à Madame votre excellente épouse : j'embrasse votre fils. Je n'ai pas reçu de

lettre du bon Ampère, depuis celle que vous m'avez fait passer. C'était le canevas de son cours au Lycée... Comment est-il possible de parler de telles choses en présence d'un tel public ? Quel défaut de sentimens des *convenances*. Je suis extrêmement fâché pour notre ami et pour la science même, qu'il ait fait une entreprise aussi malheureuse. J'aurais dû le consoler, mais je n'ai pu m'empêcher de le gronder... quant au fond des idées, vous pourrez juger vous-même, si vous lisez mon mémoire de Berlin, combien nous sommes éloignés l'un de l'autre; quoique j'aye cru que nous étions rapprochés sur certains points fondamentaux.

* * *

Juillet 1807.

Mon cher et honorable ami,

Toutes les fois qu'il m'arrive de faire quelque bonne chose, d'avoir quelque pensée élevée ou utile au petit pays que j'administre, je voudrais vous y associer ou vous avoir pour témoin; et souvent, je vous rapporte ces pensées ou actions, comme au bon génie qui me les a inspirées par ses leçons, ou suggérées par ses expériences.

La ville de Bergerac, la plus populeuse et la mieux située du département, et aussi la plus riche autrefois par son commerce, n'a jamais eu d'établissement d'instruction publique. Je travaille à lui en donner un. La nouvelle école que je vais fonder par le concours des pères de famille dont j'ai réveillé le zèle, doit se montrer à la hauteur des connaissances actuelles et surtout à celle de belles et grandes méthodes d'enseignement dont une étude plus approfondie des facultés humaines nous

donne la clef, et dont vous êtes parmi nous le premier propagateur.

En cette qualité, et au titre de l'amitié, de la confiance qui nous unit, à celui de la protection éclairée que votre place vous met à même d'accorder à tous les établissemens publics, je vous dois l'hommage de mon projet de collège dont vous trouverez ci-joint un exemplaire.

Vous reconnaîtrez, mon cher ami, dans ce petit projet, les fruits de la lecture de votre excellent *Traité des Méthodes*, particulièrement pour ce qui est la méthode de Pestalozzi, sur laquelle je voudrais baser notre institution primaire comme étant la mieux appropriée au développement de ces facultés de *raison* et d'*attention*, dont l'usage est le plus indispensable dans la vie humaine et dans tous les états de la société.

Je vous dois l'idée de faire de l'Institut de Pestalozzi une Ecole normale, propre à former pour les communes de bons instituteurs primaires, dont nous manquons ici absolument. Quoi qu'en puissent dire certains personnages du jour, ce n'est qu'en éclairant les hommes, en développant en eux par de bonnes habitudes premières ce germe de raison, inhérent à notre nature, en les pré-munissant contre les illusions d'une imagination déréglée, qu'on peut rendre l'espèce meilleure et plus heureuse.

Vous concourez puissamment à ce grand but par votre génie et votre position. Placé moi-même sous tous les rapports dans un plus bas degré de l'échelle, je n'en chercherai pas moins toujours à y porter aussi ma petite pierre. Je me tiendrai ainsi, autant que possible, à l'unisson de vos sentimens et de vos vues, et me montrerai digne d'être votre ami.

Je vous demanderai votre appui au besoin, pour notre collège de Bergerac. Si vous connaissiez quelque bon

sujet qui voulût nous apporter ici ses talents et ses lumières, nous ferions en sorte de le dédommager, par un accueil distingué, par la douceur de la société et des émoluments assez considérables. des sacrifices qu'il pourrait faire en venant se placer sur un aussi petit théâtre.

Je vous demande surtout vos conseils et votre opinion sur mon projet de collège. Que ne suis-je plus à portée d'en profiter et de m'instruire ou de remonter avec vous par une communication plus intime et plus assidue de sentimens et d'idées ! Cette époque arrivera, je l'espère, mais toujours trop tard au gré de mes désirs, trop tard aussi pour les besoins de mon esprit et de mon cœur qui trouvent ici un vide immense à remplir.

Je joins à mon prospectus de collège l'exemplaire d'un petit discours que j'ai adressé aux religieuses charitables de notre ville en les installant dans l'ancienne communauté où elles sont rentrées, en vertu d'un décret impérial du 11 mai dernier. J'aime à m'honorer à vos yeux des sentimens qui ont guidé ce discours.

J'ai su, par ma correspondance soutenue avec notre bon et malheureux ami, tous les détails de ses souffrances. Grâce à vous, il est plus tranquille aujourd'hui, il montre plus d'énergie et de courage ; il a pris le seul parti qui convenait à sa position ; enfin, il sera rendu à la science et à l'amitié. Vous seul pouviez l'arracher à l'abîme où son inexpérience, jointe à une sensibilité et à une imagination trop exaltée, l'avaient précipité. Soyez béni au nom de tous les sentimens généreux, élevés et tendres qui remplissent votre âme, dirigent vos actions et vous concilient, vous attachent à jamais tous les cœurs.

Donnez-moi de vos nouvelles, si vous avez quelques instants. Parlez quelquefois de moi à votre digne et

excellente épouse, à vos amis qui sont les miens, et recevez l'assurance des sentimens les plus respectueux que je vous ai voués pour toujours.

MAINE BIRAN.

P.-S. — Avez-vous quelques nouvelles de ce qui se passe à l'Académie de Berlin ? Nous voici arrivés à l'époque probable de la distribution des prix, si tant est qu'il y en ait une. Je vous serai bien obligé de me communiquer les résultats, si vous êtes instruit avant moi.

Je vous prierai bien enfin, au nom de la justice autant que de l'amitié, de recommander la sous-préfecture de Bergerac au bureau de l'Intérieur, où l'on s'occupe de la répartition des frais de bureau des diverses administrations. Mon arrondissement comprend le tiers du département où il y a cinq sous-préfectures. Il y a aussi le tiers de la population totale de l'impôt, et les affaires y sont plus nombreuses que partout ailleurs. Je paye quatre employés, qui suffisent à peine à la besogne, et cependant je n'ai pas plus de frais de bureau que la plus mince sous-préfecture. Cela est-il juste ? Je me ruine ainsi dans cette pauvre place. Je vous aurais bien d'obligation, si on pouvait me faire traiter un peu mieux.

* * *

Bergerac, le 31 octobre 1807.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Bergerac
à M. de Gérando,
secrétaire général du ministère de l'Intérieur.

Mon cher de Gérando, avez-vous entièrement oublié votre ami ? il me serait trop pénible de le croire, mais un

silence d'aussi longue durée m'afflige sincèrement. Je sais bien que vos occupations continuelles ne permettent pas une correspondance suivie, mais de tems en tems, quelques petits mots de souvenir, serait-ce trop demander, et une amitié aussi tendre, aussi ancienne, n'aurait-elle pas quelques droits pour les réclamer ?

J'ai souvent craint de vous fatiguer, de vous ennuyer par les diverses recommandations que je vous ai faites; cette crainte aurait été motivée par votre silence même, si toutes les personnes, que j'ai pris la liberté de vous adresser, ne m'avaient assuré que vous leur aviez fait un accueil gracieux et témoigné les intentions les plus obligeantes. J'ai reconnu là cette extrême bonté qui inspire la confiance et attire tous les cœurs. Aujourd'hui, il s'agit de moi; et c'est avec quelque peine, et pour céder à l'instigation de quelques amis, plutôt que de mon propre mouvement, que je me décide à vous entretenir de mes intérêts personnels.

La sous-préfecture de Bergerac est une place agréable pour moi, parce que j'y fais quelque bien, et que j'ai la douce certitude d'y être aimé. Cette place satisferait mon ambition, et je n'en désirerais point d'autre, si je pouvais m'y soutenir honorablement avec les appointemens qu'elle fournit; mais elle m'oblige à un surcroît forcé de dépenses, dont je suis loin d'être défrayé. Il y a deux ans que je suis sous-préfet, je crois avoir rempli ma place avec quelque distinction; ne pourrais-je pas prétendre aujourd'hui à en avoir une meilleure? Cette idée que j'énonce franchement en présence de mon ami ne me serait pas venue à l'esprit sans une circonstance particulière qui l'a fait naître.

J'ai été prévenu par quelques habitants du département de l'Aveyron avec qui je suis en relations, que leur

préfet, *Saint-Aurent*, mon ancien collègue au Conseil des Cinq-Cents, se trouvait gravement compromis auprès du Gouvernement pour quelque affaire de comptabilité, et qu'il était prochainement menacé de perdre sa place. Les mêmes personnes m'ont engagé à faire des démarches pour obtenir cette préfecture, si elle devenait vacante, m'assurant que la députation de l'Aveyron, réunie à l'évêque de Cazal, président du collège électoral de ce département qui m'a témoigné des sentimens particuliers, agirait vivement en ma faveur. Telle est, mon cher de Gérando, la proposition que je dois vous soumettre, avant de songer à rien entreprendre. Pensez-vous d'abord qu'il me fût permis maintenant d'aspirer à une préfecture et voudriez-vous ou pourriez-vous m'appuyer dans cet objet de votre influence ou de votre crédit près du ministre? Je ne prétends point savoir de vous le secret ministériel sur la vacance éventuelle de la préfecture de l'Aveyron. Je vous observerai seulement que, s'il y avait lieu, cette préfecture conviendrait mieux qu'une autre à un homme qui se trouve dans ma position. Le chef-lieu (Rhodez) est une petite ville où il y a des mœurs et point de luxe; les habitudes y sont simples; toutes les relations faciles. Rhodez est comme ma patrie, j'y ai des parens et des amis, j'y servirais le Gouvernement avec zèle et plaisir sans déranger ma fortune... Que pensez-vous, mon cher de Gérando, de ce projet, et de mon ambition de préfecture? Si vous la jugez déraisonnable, je vous prie de la réprimer, mais du moins faites-moi un mot de réponse.

Je suis en correspondance suivie avec l'excellent Ampère, il doit être maintenant de retour à Paris, avec sa mère et son enfant; je jouis de le voir tout à fait rendu à lui-même. J'espère qu'il sortira quelque chose

de bon de cette tête mûrie par l'expérience et le malheur, il vous doit tout et vous aime bien.

Je ne me lasse point de demander des nouvelles de l'Académie de Berlin quoique personne ne veuille ou ne sache me répondre. Pourquoi ne prononce-t-elle pas sur le dernier concours; et y-a-t-il quelque raison qui puisse l'en dispenser? Que font les changements politiques au monde savant, et surtout au monde métaphysicien?

Je vous recommandai il y a quelque tems de Vieil-Castel (qui n'est pas de ce dernier monde), pour une petite place dans l'administration des haras; sa femme, qui est intéressante et malheureuse est venue me prier de vous en parler encore.

Un jeune homme, nommé Maziéras, excellent sujet, doit aussi vous être présenté et je joins avec plaisir mon suffrage à celui des personnes recommandables qui doivent vous en parler. Je ne cherche point à excuser près de vous, mon cher ami, toutes mes importunités, votre indulgente amitié les a déjà justifiées. Recevez l'assurance de mes sentimens les plus affectueux; c'est pour la vie.

Signé : M. BIRAN.

P.-S. — Je vous prie de présenter à Madame votre chère épouse mes affectueux hommages; j'embrasse votre aimable enfant.

*
* *

Bergerac, le 13 décembre 1807.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Bergerac
à Monsieur de Gérando,
secrétaire-général du ministère de l'Intérieur.

Mon cher et honorable ami, votre dernière lettre m'avait mis dans un état de vraie perplexité sur les

résultats du concours de Berlin, dont vous me parliez très brièvement et comme si j'eusse su à l'avance tout ce dont il s'agissait. Je ne pouvais comprendre comment vous étiez instruit si positivement vous-même du nom du vainqueur, tandis que vous paraissiez encore incertain si c'était mon mémoire qui avait obtenu *l'accessit*. Le bon Ampère vient enfin de m'expliquer l'énigme, dont vous deviez bien croire que j'avais déjà le mot, puisque c'était lui-même qui vous l'avait donné.

Je ne puis douter que ce ne soit à moi que soit en effet dévolu *l'honorable accessit* de l'Académie; et j'en trouve la preuve dans ces mots : un mémoire, venant *d'une des provinces méridionales de la France*, puisque j'avais annoncé précisément de cette manière le lieu éloigné d'où il partait vers le milieu d'avril dernier, afin de justifier d'avance le retard de mon paquet, s'il venait à en éprouver. Une seconde preuve d'identité se tire du format *in-folio* qui est celui de mon mémoire, tel que l'annonce l'Académie; ce mémoire a dû paraître aussi *sans épigraphe*, parce que, par un effet de l'inadvertance du copiste, dont je m'aperçus trop tard, cette épigraphe, au lieu d'être placée en tête et de la manière la plus apparente, se trouve écrite après l'annonce du programme, et au commencement de l'introduction dont elle semble faire partie. Cette épigraphe, tirée de la physique de Hobbes, est conçue ainsi : *Si phenomena principia sunt cognoscendi coetera, sensationem cognoscendi ipsa principia principium esse; scientiamque omnem ab ea derivari necesse est*, sentence qui m'a paru parfaitement appropriée et au sens du programme de l'Académie et à l'objet principal que j'avais en vue dans la mémoire.

Quant à *l'incognito* qu'il semblerait que j'ai voulu

garder et qu'on m'invite à faire cesser, d'une manière aussi honorable que flatteuse, il n'était pas entré dans mes intentions, et je ne dois pas me faire un mérite d'une modestie que je n'ai point réellement eue. J'avais joint au mémoire un billet cacheté où était mon nom et mon épigraphe ; mais ce billet n'étant pas attaché au manuscrit, aura, je pense, resté dans l'enveloppe, et se sera perdu. Je regarde cet incident comme très fâcheux, puisqu'il me laisse encore un doute fondé sur les termes du jugement de l'Académie de Berlin : *regrettant de ne pas être dans le cas d'accorder à l'auteur une seconde médaille, l'Académie l'invite à se nommer, et à publier son mémoire, ou s'offre à le publier elle-même, etc.*

Est-ce parce que l'auteur est demeuré inconnu qu'on ne lui a pas donné une seconde médaille ou par une autre raison qu'il n'est pas difficile d'imaginer dans les circonstances où se trouve cette société savante ? Quoique je penche davantage pour cette dernière opinion, je désire pourtant me fixer absolument sur la véritable intention de l'Académie. J'écris à monsieur le secrétaire perpétuel, tant pour éclaircir ce doute, que pour répondre à l'invitation qui m'est indirectement adressée par la voie des journaux, et que je crois pouvoir dès ce moment m'approprier. Je vais m'occuper sans délai de l'impression de mon mémoire, dont je vous ferai passer auparavant le manuscrit. Vous voudrez bien, si vos occupations vous le permettent, me communiquer les observations instructives dont il pourra vous fournir le sujet. J'en attends aussi de notre ami Ampère ; mais avant tout, j'ai encore deux services à vous demander. Le premier, c'est en faisant parvenir ma lettre à monsieur le secrétaire perpétuel, par la voie la plus prompte et la plus sûre, d'écrire vous-même à quelqu'un de vos cor-

respondants de l'Académie de Berlin, pour m'obtenir une réponse et m'assurer sous mon nom l'avantage de la publicité d'un jugement trop honorable, pour que je ne désire pas de me l'approprier aux regards du public. Le second service que je subordonne à votre sage amitié, serait de faire annoncer dès ce moment dans le *Moniteur*, le nom de l'auteur du mémoire qui a obtenu l'*accessit* à Berlin, avec les termes du jugement de l'Académie. Je compte dans cette nouvelle occasion, mon cher de Gérando, sur les bons offices de cette amitié dont vous m'avez donné des preuves si touchantes, et qui sera toujours au nombre des premiers biens de ma vie. Je vous embrasse de toute mon âme.

Signé : M. BIRAN.

Mes hommages les plus affectueux à Mme de Gérando.

* * *

Périgueux, le 6 avril 1808.

Le Sous-Préfet de l'arrondissement de Bergerac
à Monsieur de Gérando,
membre de l'Institut, secrétaire-général du ministère
de l'Intérieur.

Mon excellent et honorable ami, j'éprouve une jouissance bien douce en recevant un prix attendu depuis longtems et avec une si pénible incertitude; ce n'est pas tant la palme littéraire qui a des charmes à mes yeux, que la main de l'amitié de qui je la tiens et toutes les grâces dont cette main a su l'entourer. Oui, je reconnais les soins délicats et généreux de la tendre amitié dans la lettre flatteuse dont votre ministre a bien voulu

m'honorer en m'adressant la médaille de Berlin; je reconnais la vérité du même sentiment dans le peu de mots que vous m'avez écrits de votre main. Mon cher ami, il ne peut plus y avoir rien à ajouter à ma reconnaissance ni à la profonde affection que je vous ai vouée pour toute la vie.

J'ai été appelé à Périgueux pour quelques affaires de conscription, et j'y ai reçu le paquet que vous m'adressiez à Bergerac, ce qui a différé mon plaisir de trois ou quatre jours. La lettre du secrétaire perpétuel de l'Académie est bien honorable et bien flatteuse; je la conserverai comme un monument précieux : je vais tâcher de me rendre digne de tant d'honneur et de répondre à de si puissants motifs d'encouragement.

Maintenant que je suis débarrassé du tracas de la conscription, je vais sérieusement m'occuper de l'impression de mon mémoire et de la publication de quelques autres morceaux de philosophie, fruits des rares et courts instans qu'il m'a été possible de dérober aux occupations administratives. Cher de Gérando, ne pourrais-je pas, à l'aide de votre amitié protectrice et bienfaisante, changer ces occupations qui contrarient souvent et si péniblement toutes les habitudes de ma vie, contre d'autres plus douces, plus analogues à mes dispositions et à mes penchans. Que je serais heureux si je pouvais voir identifier mes devoirs et mes plaisirs? Dans la nouvelle organisation de l'université impériale il y a plusieurs places à donner. Je croirais y avoir quelque titre; mais je ne puis rien sans vous, et je craindrais même d'embrasser la moindre espérance à cet égard avant de savoir ce que vous en pensez vous-même.

J'ai prié Ampère d'en conférer avec vous; faites-moi savoir par lui, quelle est votre opinion? La perspective

de me rapprocher de vous et de concourir à l'accomplissement de vos grandes et excellentes vues sur l'enseignement et l'éducation morale sourit à mon imagination, et remplirait tous les vœux de mon cœur. Je suis assuré de l'appui que m'accorderait au besoin dans cette circonstance le bon évêque de Casal. Veuillez en causer avec lui dans l'occasion. Adieu, cher et excellent ami, je vous embrasse avec effusion, et suis pour la vie tout à vous.

Signé : M. BIRAN.

P.-S. — Je vous envoyai au commencement de janvier une poule dinde truffée ; je vous prévins quelques jours à l'avance de cet envoi fait par la messagerie. Ce que vous me dites à la fin de votre lettre me fait craindre que vous ne l'ayez point reçue. J'en serais bien fâché. Mes hommages affectueux à Mme de Gérando.

*
* *

SOUS-PRÉFECTURE DE BERGERAC

Bergerac, le 24 avril 1809.

Mon excellent ami, vous voilà donc de retour à Paris, après une longue absence ; il s'est écoulé un siècle sans que j'aye reçu de vous un mot de souvenir. Mes vœux vous ont constamment suivi dans votre voyage et, pendant votre séjour en Italie, vous n'avez pas cessé d'être présent à ma pensée, ni de remplir mon cœur. Le bon Ampère est la seule personne avec qui j'aye pu m'entretenir de vous, c'est à lui que je dois le plaisir bien doux d'apprendre votre rentrée au ministère de l'Intérieur, et la récompense honorable que vous ont mérité vos services en Toscane. Soyez-bien persuadé, mon ami,

qu'il ne pourra jamais rien vous arriver d'heureux sans que je le partage de tout mon cœur. Ampère vous a parlé de mes projets sur l'Université. J'aurais été heureux d'y avoir une petite place, il faut y renoncer, j'attendrai patiemment qu'on me fournisse les occasions d'être utile, et je tâche, en attendant, de saisir celles qui peuvent se présenter dans la petite sphère où je suis circonscrit.

Je profite des premiers moments de votre rentrée au ministère pour présenter une pétition à Son Excellence sur un objet personnel à moi, dont je vous avais entretenu avant votre départ. Il s'agirait d'obtenir quelque augmentation dans mes frais de bureaux de sous-préfecture; il n'est pas juste que je sois plus maltraité à cet égard que mes collègues du département, qui ayant des arrondissements beaucoup moins étendus et peuplés que le mien, jouissent d'une somme égale pour leur traitement et leurs frais de bureaux. Le conseil général du département a fait, à cet égard, des représentations inutiles jusqu'à présent. Pourriez-vous, mon cher de Gérando, faire valoir celles que je prends le parti d'abord d'adresser directement au ministre lui-même?

Un surcroît de dépenses, occasionné par la prochaine tenue des assemblées cantonales, vient ajouter encore à mes embarras. J'ai été obligé de faire imprimer à mes frais 26.000 cartes civiques et de payer plusieurs employés extraordinaires pour la confection des listes de votants, qui doivent être faites par double.

Enfin, et comme si tous les malheurs étaient conjurés contre moi, la sous-préfecture a été presque incendiée, et j'ai failli y périr dans la nuit du 15 au 16 avril, avec mes chers enfants que j'ai arrachés du milieu des flammes. Quoique le dommage produit par cet événement ne soit

pas très considérable, je n'en ai pas moins éprouvé des pertes personnelles; et je me vois obligé à faire des avances pour ne pas loger au milieu des cendres et des débris. Le préfet envoie le devis de mes réparations au Ministre, mais il n'a pu y comprendre tout ce que me coûte cet accident.

J'espère bien, mon cher ami, que vous m'accorderez votre appui près du Ministre, et qu'en mettant ma demande sous ses yeux, vous en seconderez l'effet par tous vos moyens d'influence. J'ai une recommandation essentielle à vous faire, c'est d'empêcher que ma pétition ne soit renvoyée au préfet de la Dordogne. Si ma demande éprouvait trop de difficultés, je vous prie de la retirer, et qu'il n'en soit plus question; j'aurai encore à exercer ma patience philosophique. Ce qui m'importe par-dessus tout, c'est d'être assuré par vous-même que vous êtes toujours mon ami, et que vous vous intéressez à mon sort, je le supporterai alors avec plus de courage. Je vous embrasse et vous aime de toute mon âme.

Signé : MAINE BIRAN.

P.-S. — Ampère ne m'a jamais parlé de M^{me} de Gérando, ni de votre cher enfant, quoique je lui en aie demandé des nouvelles : je vous prie de m'en dire un mot dans votre première lettre et d'offrir mes hommages à Madame.

*
* *

Paris, le 1^{er} janvier 1812.

Je vous prie, mon cher ami, de me faire l'amitié de venir déjeuner chez moi demain matin, lundi à 10 heures, avec Mackintosh, qui m'a promis d'y venir pour causer avec vous de philosophie.

J'espère que nous aurons plusieurs membres de notre société, mais je vous désire par-dessus tout, et je vous ai promis à M. Mackinstosh.

Je me propose d'aller vous voir aujourd'hui, et vous porter les vœux bien sincères que je forme pour vous et tout ce qui vous est cher.

Mille tendres complimens.

MAINE BIRAN.

*
* *

3 avril 1813.

Mon cher ami, les révolutions politiques ne changent pas les sentimens et notre ancienne amitié, à l'abri de toutes les vicissitudes, doit rester inaltérable. Cette intime et douce persuasion me détermine à vous écrire pour vous prier d'être mon défenseur dans ces circonstances où je n'ignore point que je suis accusé et poursuivi par la calomnie.

Votre situation actuelle doit vous mettre en rapport avec les ministres de l'Intérieur et de la Police. Ces messieurs ne me connaissent pas; veuillez leur dire qui je suis, et les assurer que je rentre sans peine dans la solitude où j'ai passé dix ans de ma vie; que je ne désire rien tant que de pouvoir y continuer sans diversion des études chéries, auxquelles j'avais toujours eu regret de me trouver arraché.

Que j'aime par-dessus tout l'ordre et la paix, et qu'aucun homme au monde n'est plus éloigné que moi de vouloir y porter atteinte. Enfin, que j'ai toujours respecté les Gouvernemens établis et que je ne cesserai jamais de me conformer aux lois de mon pays.

D'après cette profession de foi bien sincère, vous ferez tomber sûrement les dénonciations dont je suis l'objet près des ministres de l'Intérieur et de la Police. Le sous-préfet de Nontron, M. X..., a prétendu dans un rapport fait au ministère de l'Intérieur qu'un certain rassemblement de nobles, dans une commune de son arrondissement, datait de l'époque où j'y avais apparu.

Je déclare sur mon honneur que je n'ai fait que traverser la commune dont il s'agit, en revenant de Paris chez moi, et que je n'y ai parlé à aucun individu. Cette calomnie, qui n'a pas même l'apparence de la vérité, m'a surpris au delà de toute expression.

Je suis encore dénoncé à la police comme ayant été à Bordeaux pour me joindre à M. Lainé, et y servir les intérêts de Mlle la duchesse d'Angoulême.

Il est vrai que je suis parti de Paris avec M. Lainé, et que j'ai voyagé avec lui jusqu'à Angoulême où nous nous sommes séparés pour gagner chacun le lieu de notre résidence.

Depuis ce jour, nous n'avons pas eu de relations et la vie solitaire que je mène devrait me mettre à l'abri de semblables accusations, que je ne repousserais sûrement pas, si je les avais méritées.

Il est essentiel que vous vous mettiez le plus tôt possible en mesure de me défendre. Je crois vous donner une nouvelle preuve d'amitié en vous chargeant de ce soin. Il m'est doux de penser que mon repos et celui de ma famille est dans les mains d'un ami tel que vous. Je forme des vœux sincères pour votre bonheur et vous embrasse de tout mon cœur.

MAINE DE BIRAN.

*
* *

Grateloup, près Bergerac, le 12 juin 1815.

Comment aurais-je pu vous écrire, mon cher ami ? où vous prendre, où aller vous chercher ? Ce n'aurait pas été assurément dans une solitude, à la campagne, au milieu des livres et des manuscrits philosophiques, mais plutôt au milieu des camps et dans le tumulte des affaires administratives ou militaires. Les journaux ne m'avaient-ils pas appris, il y a environ un mois, que vous étiez envoyé dans les départements du Nord, en qualité de commissaire extraordinaire, que vous étiez arrivé à Metz, tel jour, reparti tel autre pour aller plus loin, etc. Comment aurais-je deviné, ou que les journaux en avaient menti, ou que, votre mission étant si tôt terminée, vous aviez passé, par un contraste rapide, de ce tourbillon où vous étiez entraîné à un état de calme assez parfait pour pouvoir reprendre le fil de ces méditations profondes qui supposent une entière liberté d'esprit et de situation ! Votre lettre m'a étonné plus que je ne saurais vous le dire : mais la surprise en a été douce. Avant de répondre à vos questions, j'aurais moi-même bien des explications à vous demander ; vous pouvez imaginer dans quel genre... Mais il faut user de discrétion, et respecter votre secret, jusqu'à ce que nos communications deviennent plus intimes et plus libres. Vous me demandez ce que je fais, comment je vis ! Vous devez bien croire que je ne suis pas dans un *gîte* solitaire, sans *songer* beaucoup, ma vie est presque toute spéculative, comme celle d'un homme qui a renoncé à toutes les affaires de ce monde ; *quid tyridatem terreat amice securus...* Mais je trouve encore, trop de distractions forcées dans mon petit monde intérieur ; les liens et les intérêts de famille, les souvenirs du

passé, les tableaux du présent qui viennent me chercher, la prévoyance de l'avenir, voilà assez de sujets de trouble... Je m'en affranchis autant que possible, par le travail et les méditations psychologiques. Je suis encore à tourner autour des bases de notre philosophie première, ou de la *science des principes* que j'espère pouvoir présenter sous un jour tout nouveau. Vous savez à peu près de quoi il s'agit d'après nos conversations, et celles de l'ami Ampère; mais il me tarde de pouvoir vous offrir l'ensemble de mes idées dans un cadre régulier, où vous verrez, plus clairement que vous n'avez pu le faire jusqu'ici, ce que je crois avoir ajouté aux travaux des sages des diverses écoles et des différens siècles.

Il y a longtems, mon cher ami, que vous avez pris votre parti sur ces questions *premières*, que vos travaux philosophiques ont eux-mêmes beaucoup contribué à m'éclaircir et à préciser. Depuis longtems vous en êtes aux applications pratiques, qui sont en effet d'une utilité plus directe et plus palpable; nous gagnons beaucoup à ce que vous alliez en avant, mais il ne vous sera peut-être pas inutile de revenir encore un peu en arrière avec nous.

J'apprends avec grand intérêt que vous êtes occupé, avec Ampère, à de nouvelles expériences sur les aveugles. Je serai bien impatient de connaître les résultats de vos observations et je vous prie de m'en faire part. Il me semble que la plus grande difficulté dans ces sortes d'expériences consiste à obtenir des réponses exactes des aveugles opérés, en les interrogeant sur ce qu'ils éprouvent, quand ils viennent à jouir d'un nouveau sens. Il faudrait les avoir préparés auparavant, et d'ailleurs, comment des expériences particulières, sujettes à tant d'anomalies accidentelles, pourraient-elle jamais

motiver des inductions générales bien certaines sur les fonctions premières du sens de la vue dans l'état naturel, comme l'ont entendu Buffon et Condillac, au sujet de l'aveugle de Cheselden ?

Je lus, il y a quelque temps, dans le journal britannique rédigé par M. Prévot de Genève, des observations très curieuses, de M. Dugald Stewart, sur un jeune homme privé à la fois du sens de la vue et de l'ouïe, qui montrait beaucoup d'intelligence et de dispositions. J'aurais bien voulu connaître la suite des observations de votre illustre ami qui s'était chargé de l'éducation de ce jeune infortuné, mais je n'ai fait aucune question particulière à ce sujet ; il me semble toujours qu'on donne beaucoup trop d'influence aux sens externes et qu'on n'a pas assez d'égard aux degrés d'activité intellectuelle, dont les divers individus soumis à l'expérience sont susceptibles ; le sauvage de l'Aveyron en est un exemple, etc.

Tenez-moi au courant de ce que deviendra votre sourd et aveugle. Je n'ai guère rien d'intéressant à vous dire, de notre petit institut de Bergerac, dirigé par un élève de Pestalozzi ; ce directeur n'avait pas été assez loin dans l'emploi et l'esprit de la méthode, il s'est borné dans notre école primaire à l'alphabet des *formes* et aux éléments d'un calcul intuitif. Pendant que j'ai été sous-préfet à Bergerac, j'ai suivi avec beaucoup d'intérêt les progrès d'une cinquantaine d'enfants élevés d'après cette méthode ; et j'ai eu lieu d'en être très satisfait ; mais il n'y a pas eu moyen d'appliquer la méthode aux degrés supérieurs de l'enseignement, ni de juger de son influence sur le développement des facultés intellectuelles, en quoi consiste tout l'avantage d'une méthode. Aujourd'hui, mon petit institut se trouve descendu un peu près du niveau des écoles ordinaires. Le directeur a pris, dans le

pays, des maîtres d'écriture, de mathématiques et de latin; et, dans ma dernière visite, j'ai trouvé que tout y suivait la routine vulgaire. Voilà tout ce que je puis vous en dire. Si vous avez le tems, faites-moi le plaisir de me donner quelques détails sur les écoles de Lancastre et de me dire ce que vous en espérez.

Je ne suis pas surpris que nos amis éloignent ene[ore] la reprise des travaux de notre société philosophique. Ce n'est pas tout que d'avoir du loisir : il faut encore de la sécurité, du calme d'esprit et de cœur. Si vous avez occasion de les voir, faites-moi le plaisir de me rappeler à leur souvenir. J'ai cessé toute correspondance; un solitaire campagnard n'a rien à dire, il ne pourrait que parler de lui; c'est à ceux qui vivent dans le monde, à faire les avances, comme plus riches.

Adieu, cher ami, en quelque lieu, et quelque situation que je sois, je ne puis cesser de penser à vous, ni de vous aimer,

Signé : M. B.

Mille tendres complimens à Madame de Gérando. J'embrasse vos enfants; amitiés à Ampère, rappelez-lui qu'il me doit une réponse,

L'adresse porte : A Monsieur le baron DE GÉRANDO, membre de l'Institut, rue Cassette, n° 36, Paris.

* * *

Paris, le 25 avril.

Mon honorable ami,

Nous sommes convenus avec M. Cousin qu'il lirait demain au soir, vendredi, chez moi, le commencement de sa traduction des *Dialogues* de Platon. Il m'a témoigné

le désir que l'auditoire fût très restreint. MM. Lainé, Stapfer, Baggessen et M^e de Caffarelli doivent le composer. Il est bien entendu que vous y serez le bienvenu s'il vous convient d'en être; en ce cas, vous serez cette fois *auditeur bénévole* et nous prendrons un autre jour pour vous entendre lire votre parallèle d'Aristote et de Platon. Le 1^{er} parallèle de Socrate nous a charmés et donne d'avance un grand attrait pour le second.

Si vous venez demain, tâchez d'être rendu à 8 heures.

Tout à vous de cœur.

Signé : MAINE de BIRAN.

P.-S. — Je compte partir dans huit jours et j'[aurais] besoin de vous voir de toutes manières.

L'adresse porte : A Monsieur le baron DE GÉRANDO, Conseiller d'Etat, à Paris.

*
* * *

Saint-Sauveur, près Barèges, le 15 septembre 1819.

Mon excellent ami,

En arrivant ici, il y a aujourd'hui huit jours, je trouvai votre bonne lettre, datée de Nogent du 30 août. Le sentiment agréable que me fit éprouver d'abord cette précieuse marque d'un souvenir si cher, fut bientôt troublé par la lecture de la lettre. Vous m'apprenez, cher ami, que votre santé a été fortement altérée, à la suite d'une course forcée que vous fîtes de Nogent à Paris, pour venir me voir, la veille de mon départ.

Je serais profondément contristé par l'idée seule de quelque souffrance que vous éprouveriez; mais penser que j'en suis la cause, même innocente, apprendre que vous avez été durement repoussé à ma porte, pendant que

j'étais chez moi à vous attendre, et que le portier avait ordre de ne laisser entrer que *vous* à cette heure... cela me bouleverse et les expressions me manquent pour vous rendre le douloureux sentiment dont j'ai été affecté en lisant cette page, dont chaque mot me semblait un trait déchirant. Vous avez adouci, mon cher ami, autant qu'il est en vous, le ton du reproche; mais ce n'est pas moins un reproche auquel je suis infiniment sensible et que je vous jure ne pas avoir mérité, pas même par quelque distraction ou oubli que l'amitié puisse m'imputer.

J'attends de votre justice, de votre bonté ordinaire, mon excellent ami, que vous voudrez bien me rassurer le plus tôt possible sur les conséquences *physiques* et *morales* d'un incident trop malheureux pour vous et pour moi, qui en ai l'âme malade. Vous devez voir par la date de ma lettre et celle de mon arrivée à Saint-Sauveur, que j'ai été longtemps en route. Après avoir passé une semaine à Saumur avec mon fils, je vins toucher barre chez moi pour embrasser mes filles et prendre ma femme, qui m'attendait avec impatience pour le voyage des Pyrénées, auquel elle tenait pour ma santé, autant que pour la sienne qui n'est guère moins altérée; ce voyage n'a pas commencé sous d'heureux auspices; le médecin nous avait dirigés d'abord vers les *Eaux-Bonnes*, qui ont été singulièrement nuisibles à ma femme; j'ai eu le chagrin de la voir plus malade pendant 15 jours dans cette triste localité, et je me suis déterminé à venir à Saint-Sauveur, dont nous avons éprouvé en commun les salutaires effets, il y a trois ans.

Nous nous en trouvons encore assez bien en ce moment, mais voilà la saison bien avancée et il faudra songer à la retraite à la fin du mois, après un séjour trop court

pour produire un bien sensible... Je sens, pour ma part, que j'aurais tout aussi bien fait de suivre votre exemple et de prendre les bains de barèges à Paris ou aux environs, mais je n'ai pu ni su résister à un vœu fortement exprimé par ma femme qui ne voyait de salut pour nous deux qu'aux Pyrénées.

J'avais demandé un congé de deux mois, qui expirera le 25 de celui-ci, et je me vois forcé de solliciter une prolongation d'un mois. Je souffre de penser que mes collègues du comité (et vous surtout, mon honorable ami) supportent un fardeau que j'aurais à cœur de partager (*pro viribus*)... mais il faut céder à la dure nécessité. J'ose compter sur l'indulgence bienveillante de nos collègues (auxquels je vous prie de parler de moi) et sur votre amitié particulière. Permettez-moi de réclamer quelques-uns de vos précieux momens, pour avoir des nouvelles d'abord de votre santé qui m'intéresse par-dessus tout, et, en *gros*, des affaires les plus importantes qui occupent en ce moment le comité et le Conseil d'État.

Je n'espère pas avoir le temps de recevoir ici votre réponse, parce que les lettres y arrivent avec une extrême lenteur; mais si vous avez la bonté de me répondre exactement, je pourrai trouver votre lettre à Bergerac, où je serai du 4 au 15 octobre. Je vous serai infiniment obligé de me donner des nouvelles de vos amis et confrères en philosophie, MM. Stapfer, Loyson, Cousin, etc. Je n'ai reçu aucune lettre de ces messieurs, quoiqu'ils m'eussent promis de m'écrire. Je crains surtout que notre excellent M. Stapfer, qui me doit une réponse depuis longtemps, ne soit malade. Le bon Ampère est-il revenu de sa tournée? Il ne m'a pas répondu non plus; veuillez me rappeler à son souvenir. Je suis bien impatient de

savoir comment va la santé de votre excellent ami Camille Jordan, et serai heureux d'apprendre que les eaux lui ont été favorables. Vous ne doutez pas, mon cher ami, des vœux ardens que je forme pour Mme de Gérando à qui je vous prie d'offrir mes tendres et respectueux hommages. J'embrasse vos aimables enfans et suis à vous de tout cœur.

Signé : MAINE de BIRAN.

* * *

CONSEIL D'ÉTAT

Paris, le 13 avril 1822.

Mon excellent ami, je voulais bien vous voir, pour vous demander les renseignemens nécessaires afin de placer sur la tête de votre pauvre sourd et aveugle, deux actions de bienfaisance qui me reviennent à la caisse de survivance en ma qualité d'administrateur honoraire. Je voudrais d'abord connaître son (*sic*) nom et prénom. Vous me direz plus tard quelle est sa position relativement à ces besoins journaliers auxquels une personne charitable désire de subvenir par quelques secours pécuniaires.

Je vous renouvelle mon excellent ami, l'assurance de tous mes sentimens. *Signé* : MAINE de BIRAN.

L'adresse porte : à Monsieur le baron DE GÉRANDO, Conseiller d'Etat, cul-de-sac Féroir n° 7, Paris.

* * *

Grateloup, le 2 avril 1823.

Quoique mon séjour ici, cher bon ami, ne puisse se prolonger, et que je compte vous revoir dans le courant

de ce mois, je ne puis ajourner le besoin de vous exprimer combien j'ai été touché de votre excellente lettre du 28 mars ; j'étais entouré de toute ma famille au moment où elle m'est parvenue ; et la lecture que j'en ai faite nous a tous pénétrés d'un sentiment commun d'attendrissement et de reconnaissance. De toutes les marques de bonté et d'amitié que j'ai reçues de vous, cher ami, depuis que nous nous connaissons, cette dernière est celle qui me touche de la manière la plus sensible. Votre présent est bien certainement le plus précieux et le plus doux de ceux qui peuvent orner la corbeille de ma belle-fille : il portera bonheur à nos jeunes époux, et je suis heureux de voir que leurs âmes, à l'unisson de la mienne, sentent bien tout ce qu'un tel cadeau promet de biens présents et à venir ! Grâce à vous, mon cher de Gérando, le lien que contracte aujourd'hui mon fils se trouvera placé sous les auspices de la bienfaisance et de l'amitié : quelle garantie pour le bonheur durable de la vie !

Nous nous occupons du choix des deux malheureux aveugles les plus intéressans par leur position, sur qui doivent se répandre les bienfaits dont vous êtes la source. Je serai le porteur des pièces qui doivent vous être remises, conformément à l'indication que vous avez la bonté de me donner.

Je vois avec regret approcher le terme où il faudra m'éloigner encore de ma famille que je n'aurai guère fait qu'entrevoir ; mais j'ai promis de ne pas être absent plus d'un mois, et je dois tenir parole. Ce voyage, quelque précipité et fatigant qu'il soit, n'aura pas laissé de me faire du bien à l'âme et au corps. Je m'en ressens déjà ; il est utile d'avoir des momens de répit dans des situations aussi pénibles que celles où nous sommes à présent.. Vous me faites un grand plaisir, bon ami, de me donner

de meilleures nouvelles de votre chère malade; veuillez lui parler de moi et de ma tendre vénération. Si vous voyez Mme de Caffarelli, je vous prie de me rappeler à son aimable souvenir; je suis charmé d'apprendre que sa santé est mieux qu'au moment de mon départ. Parlez de moi aussi, je vous prie, à notre ami M. Stapfer. Je doute d'avoir le tems de lui écrire.

Recevez, excellent ami, l'assurance d'une amitié tendre et fidèle qui ne finira qu'avec ma vie.

Signé : MAINE DE BIRAN.

Toute ma famille vous bénit, vous honore et vous aime.

*
* *

Grateloup, près Bergerac, 25 octobre

Mon honorable ami,

Je profite de l'occasion que m'offre un de mes compatriotes, partant à l'instant pour Paris, pour me rappeler à votre bon souvenir et vous demander de vos nouvelles. Je trouve dur d'en être privé depuis si longtemps. J'avais espéré que vous me donneriez avis de votre retour du voyage de Lyon; j'ai attendu d'un courrier à l'autre, et je m'inquiète sérieusement de votre long silence, ne pouvant croire que vous m'avez tout à fait oublié. Dites-moi donc bientôt, mon cher ami, comment vous allez pour la santé, quel est l'état actuel de Mme de Gérando, comment sont vos enfans. Puissiez-vous jouir de tous les biens que je vous souhaite à tous.

Mon congé expire le 1^{er} novembre, et je devrais être près de vous au moment où vous lirez cette lettre, mais je viens d'écrire au garde des sceaux pour demander une prolongation jusqu'au 1^{er} décembre.

Je suis ici à la campagne, en famille complète, entouré des plus douces affections, de souvenirs tendres. Je puis me livrer à des études chéries, et je travaille au petit monument philosophique (1) que j'ai à cœur de laisser après moi. Voilà bien des motifs pour désirer de continuer, le plus qu'il sera possible, une vie toute selon mon âme. Quand il faudra retourner à d'autres devoirs, je compte toujours sur vous, mon cher ami, comme sur l'un des plus précieux moyens de compensation de toutes les privations que je suis forcé encore de m'imposer. Ma famille ne viendra pas avec moi; et la raison sévère me fera encore renoncer cette année à une jouissance dont j'aurais plus besoin que jamais.

Adieu, le tems me presse; écrivez-moi quelques mots, en attendant que nous nous revoiyons... dans un mois.

Signé : MAINE de BIRAN.

J'embrasse de cœur tous les vôtres; avez-vous des nouvelles de l'Eschelle ?

*
* *

27 février (2)

Mon excellent ami,

Je dois à votre amitié de vous apprendre ma réélection : cet événement ne me donne aucun sentiment de bonheur, mais il n'en a pas moins son importance dans ma vie : il a tenu à peu de chose qu'il n'ait pas eu lieu, par une combinaison de *partis*, tout à fait nouvelle et impossible à prévoir. Je vous expliquerai cela. Bientôt nous nous reverrons, et j'ai besoin de penser à ces courts

(1) Cet ouvrage est probablement *Les nouveaux essais d'anthropologie*. On pourrait donc situer cette lettre en 1923 (P. T.).

(2) Probablement 1824. Biran faillit ne pas être réélu (P. T.).

momens de bonheur et de calme que je goûte dans une société d'amis tels que vous, pour me résigner encore au sacrifice de tant d'objets d'affection qui me retiennent ici.

Je rentre dans ma famille, après huit jours passés au milieu du plus grand tumulte électoral; je vais tâcher de me *nourrir* et de réconforter un peu mon âme qui tombe *d'inanition* après un long jeûne de tout aliment, la vie s'écoule et se gaspille ainsi au milieu *des riens*.

J'espère pour vous et pour nous que vous avez mieux employé votre tems en travaillant à votre beau et utile ouvrage sur la morale; il me tardera de savoir où vous en êtes. Je ne puis espérer de recevoir de vos nouvelles d'ici à l'époque peu éloignée de mon retour à Paris. Cette lacune de correspondance me serait encore plus pénible, si je n'espérais pas que votre santé s'est maintenue en bon état, que celle de Mme de Gérando ne va pas plus mal, et a pu s'améliorer encore depuis mon départ, que vos chers enfans vont bien et ne cessent de vous donner la satisfaction que vous méritez si bien; enfin que vous voulez bien vous souvenir quelquefois de votre ami, dans ces réunions si douces, si élevées, où il a trouvé tant de moyens de force et de consolation, où il espère en trouver encore.

Conservez, mon cher ami, ces précieux sentimens; je les mériterai toujours par mon affection tendre et dévouée pour vous et ce qui vous appartient. Mes tendres respects à Mme de Gérando. J'embrasse votre cher et digne fils, mille amitiés.

Signé : MAINE de BIRAN.

IV

NOTE DE MAINE DE BIRAN AU CITOYEN B

NOTE adressée au citoyen B, auteur des deux premiers extraits de l'ouvrage de M. Bichat et Buisson, intitulé *De la vie et de la mort*, insérés dans le premier numéro de la bibliothèque médicale de prairial an II, par l'auteur du mémoire sur l'Influence de l'habitude sur la faculté de penser, couronné par l'Institut national dans la séance du 25 messidor an X.

Monsieur,

Lorsque je travaillais sur la question de l'influence de l'habitude proposée pour la première fois en l'an VIII par la 2^e classe de l'Institut national, l'ouvrage *De la vie et de la mort*, du célèbre Bichat, n'avait point encore paru. Lorsque ce premier mémoire eut obtenu en l'an IX une mention distinguée, je le retravaillais et le deuxième travail fut couronné en messidor de l'an X. Habitant un département éloigné, privé dans une solitude profonde de toute communication littéraire et livré à la médita-

tion beaucoup plus qu'à la lecture des livres nouveaux que je n'ai guère les moyens de me procurer, j'ignorais absolument l'existence des ouvrages, et jusqu'au nom de Bichat, jusqu'à ce que le succès de ma faible et première production m'ayant appelé à Paris je pus m'informer et faire l'acquisition de divers ouvrages qui avaient trait à la science dont je m'occupais. Revenu dans ma solitude avec ce trésor scientifique, je dévorai d'abord le *Traité de la vie et de la mort* : quelle fut ma satisfaction en apercevant dans cet ouvrage le germe de mes opinions et le fonds même d'une théorie dont je croyais être exclusivement l'auteur et dont, pour cette raison même, j'étais disposé à me méfier. Combien je regrettais de ne l'avoir pas connu avant la composition et la publication de mon mémoire ; combien j'aurais profité de cette idée comparée aux miennes et avec quel plaisir j'aurais partagé le tribut de reconnaissance et d'admiration que j'ai rendu à plusieurs auteurs dont les noms me sont également chers et honorables.

La division que fait Bichat des phénomènes de la vie générale en deux grandes classes, dont il rapporte l'une à ce qu'il appelle vie organique et l'autre à ce qu'il nomme vie animale, correspond à la distinction que j'avais moi-même établie entre les facultés passives et les facultés actives.

Quoique nous considérions le même objet sous des points de vue différents et dans des buts différents (Bichat étudiant les fonctions dont se compose la vie dans les propriétés des organes considérés comme des *termes* ou instruments immédiats, et moi recherchant les lois de l'intelligence dans les mêmes propriétés considérées seulement comme *conditions et moyens*), l'analogie est alors frappante, elle a été observée et critiquée dans

l'extrait donné de mon mémoire dans la *Revue philosophique*.

Bichat distingue la sensibilité organique de l'animale en ce que les impressions de l'une ont pour origine et pour terme les organes mêmes, tandis que celles de l'autre ont pour origine les organes et pour terme le cerveau ; les premières n'étant accompagnées d'aucune modification agréable ou douloureuse chez l'être sensitif, les autres étant essentiellement accompagnées de ces modifications ; il me suffira de vous indiquer des rapports que vous pourrez vérifier en comparant les deux ouvrages. Les phénomènes de la sensibilité organique dans le système de Bichat correspondent aux impressions passives, affectives, mais séparées de la personnalité. Bichat a considéré la propriété affective comme un caractère de la sensibilité *animale*. Cependant il convient que l'une n'est qu'un degré de l'autre, donc, leurs limites se confondant, elles ne sont point de nature différente. J'ai tracé les lignes de démarcation entre les deux sortes d'impression, passives et actives, sensations *organiques* et *animales*, ou dans mon langage *sensation* et *perception*, en attribuant le caractère affectif séparé de tout jugement aux premières et faisant dépendre surtout les autres de la motilité de l'organe dont le principe est dans le centre cérébral, en sorte que ces perceptions n'ont plus pour origine les organes et pour terme le cerveau, mais au contraire (et cette règle est générale dans tous les cas où l'intervention première de la volonté est nécessaire même pour commencer la perception comme dans le tact), elles ont pour origine directe le cerveau et pour terme les organes. Avec ce *changement que Bichat eût fait sans doute lui-même à sa théorie s'il eût vécu, la mienne s'y rapporte entièrement*. L'analogie est plus frappante

encore dans les phénomènes du mouvement et la distinction qu'il fait des diverses espèces de contractilité. Il en reconnaît une qui a son origine directe dans l'organe, qui est inséparable de l'impression et en rapport avec elle; une autre qui a son principe dans le centre cérébral et qui, sous le nom de contractilité animale ou volontaire, suit des lois différentes des impressions et n'en reçoit pas nécessairement d'elles. Ceci s'accorde parfaitement avec mes principes et les résultats que j'en déduis. La contractilité ne peut être dite volontaire lorsque le cerveau est *forcé*, comme le dit Bichat, à produire les mouvements, ainsi qu'il arrive dans les actes instinctifs, les passions; ici la cause première et déterminante du mouvement est dans quelque partie excentrique de l'organe sensitif et non dans le centre lui-même. Et en faisant ici deux classes de contractilité animale analogues à celles que nous avons reconnues pour la sensibilité de même espèce, les principes de l'ouvrage *sur la vie et la mort* et ceux du *Mémoire sur l'habitude* sembleront calqués l'un sur l'autre. N'est-ce pas aussi une suite évidente du principe du même ouvrage que ce qui est dit dans le second sur les phénomènes de l'imagination passive, car si dans les passions le cerveau est forcé à produire les mouvements ne l'est-il pas de même à reproduire les images et les deux modes de reproduction active et passive confondus arbitrairement tantôt sous celui de l'imagination tantôt sous celui de mémoire ne sont-ils pas aussi distincts que les mouvements produits par les passions et la volonté? Je ne pousserai pas plus loin les analogies et les conséquences idéologiques qui peuvent se déduire de la théorie de Bichat et de la mienne fondues ensemble, me proposant de présenter à cet égard des vues assez étendues dans un second travail

que je prépare. J'en viens au sujet qui m'intéresse plus particulièrement et sur lequel vous vous êtes étendu dans votre premier extrait ; je veux parler de la manière dont Bichat envisage les *phénomènes de l'habitude*, c'est l'article (art. 1^{er}) sur lequel je me trouve le plus différent de cet auteur, et l'espèce d'opposition apparente qui se trouve entre nous vient de ce qu'il a confondu dans une même classe les sensations purement affectives avec les perceptions. S'il eût traité le phénomène de l'habitude *ex professo*, il n'aurait pas manqué d'apercevoir par la diversité d'influence de la même cause sur nos diverses impressions l'opposition réelle qu'il y avait entre celles qui s'altèrent et celles qui se perfectionnent, et puisque suivant lui l'habitude émousse le *sentiment* et perfectionne le *jugement*, il aurait conclu que tout est sentiment dans les sensations comme celles du goût et de l'odorat appartenant plus à la vie sensitive, et celles de la vue, de l'ouïe et du toucher (1) au jugement, il aurait changé de classification et peut-être aurait-il fait une 3^e *classe intermédiaire entre les sensations organiques et animales* ; il aurait même pu trouver la vraie base du jugement dans nos impressions *relatives*, celles où entre essentiellement l'*effort* ou le mouvement volontaire, dans la volonté, car il était même d'autant plus rapproché de cette découverte qu'il avait très *bien distingué l'influence volontaire dans le tact et la voix*.

J'ai vu avec le plus grand plaisir, citoyen, que vos objections contre cette partie de l'ouvrage de Bichat, *De la vie et de la mort*, se rapprochent beaucoup de mes principes. Si bien que j'ai cru d'abord avoir eu la gloire de vous fournir des armes. Bichat, dites-vous, ne s'est

(1) Il semble que l'on doive ajouter : « appartenant plus » (P. T.).

point proposé d'examiner l'influence de l'habitude sur la vie animale. S'il avait eu cette intention, il aurait suivi l'ordre qu'il avait lui-même indiqué et apprécié cette influence : 1^o sur les organes qui reçoivent l'impression ; 2^o sur le cerveau où elle est perçue, les diverses opérations de l'âme dont elle est l'objet et les différentes déterminations qu'elle y produit ; 3^o sur les organes destinés à exécuter ces déterminations. Vous avez indiqué là et probablement tout l'objet et le plan complet de mon mémoire, qui sans doute vous est inconnu, et l'auteur doit se féliciter sincèrement d'avoir du moins tenté d'avance d'accomplir les vues que vous exprimez. Ce qui suit prouve encore heureusement son accord avec vous. Vous répétez l'explication que donne Bichat de l'espèce d'influence que l'habitude exerce sur les sentiments. J'avais prouvé dans mon mémoire qu'il ne fallait attribuer cette influence à aucune comparaison établie par l'âme entre l'impression qui l'affecte dans le moment présent et celle qui l'affectait auparavant. A cette explication qui ne peut convenir qu'aux sentiments affectifs et réfléchis de surprise, de joie, d'admiration, etc., qui suivent la perception et non point aux sensations vraiment organiques qui la précèdent, à cette explication, dis-je, j'ai substitué des vues sur l'affaiblissement des sensations dans certains cas et leur exaltation dans d'autres, des vues qui s'accordent en partie avec les vôtres ; mais je ne m'arrête pas au changement opéré isolément dans les organes soumis aux impressions coutumières ou répétées, je rattache ces phénomènes à l'ensemble du système sensitif.

Le sentiment que l'habitude émousse, dites-vous, est absolument passif et dans l'organe qui reçoit l'impression et dans la manière dont cette impression est perçue

par l'âme. Cette vérité résulte très bien de tout ce que j'ai dit dans mon mémoire et nous sommes d'accord jusque dans l'expression. Mais il est une autre classe de sentiments que l'on peut appeler *actifs* parce qu'ils supposent une coopération active de nos facultés et une réaction de l'âme dans les impressions reçues; l'habitude, bien loin d'affaiblir les sentiments actifs les rend chaque jour plus nécessaires et fait que l'âme y trouve sans cesse de nouvelles jouissances. Je me félicite de plus en plus de me trouver d'accord avec vous jusque pour ainsi dire dans les expressions. Cet accord me confirme davantage dans mes principes, et ceux qui connaissant mon mémoire liront votre extrait ne pourront s'empêcher de croire, ou que les deux auteurs ne font qu'un, ou qu'il y a entre eux des communications intimes... Mais non; ce n'est pas de l'auteur du mémoire dont il s'agit; ce n'est pas ce solitaire dont le nom et l'ouvrage vous sont inconnus, aux idées duquel vous avez fait l'honneur d'allier les vôtres, ce n'est pas lui que vous avez voulu opposer à Bichat, c'est un nom plus connu avec lequel je vous rends grâce de m'avoir mis en relation, sinon pour le public, du moins pour moi-même. Que ce soit avec vous ou avec lui que je me trouve d'accord, je ne m'en sens pas moins honoré.

En lisant ce passage de l'extrait, je m'applaudissais de me trouver jusque dans l'expression dans un accord avec vous tel qu'il me semblait que nos idées eussent été jetées dans le même moule, *j'avais même les présomptions de croire qu'ayant pris connaissance des miennes dans le mémoire vous n'aviez pas dédaigné d'y associer les vôtres*. Cette intelligence, quoique secrète, pouvait me suffire et me dédommager de l'honneur de la citation qu'un nom aussi obscur que le mien n'avait peut-être

pas le droit de réclamer. Mais la lecture du 2^{me} extrait dissipe ces soupçons ; ce n'est point avec (moi, [*rayé*] et au-dessus) M. B. directement que vous vous êtes entendu, mais avec Buisson ; mais qu'importent les noms si les idées sont les mêmes : l'accord dont je me félicitais n'en subsiste pas moins, il me paraît même encore plus parfait. J'ai à me réjouir d'avoir à m'autoriser de deux autorités respectables au lieu d'une que je croyais avoir.

J'ai bien des grâces à vous rendre de m'avoir fait connaître l'ouvrage de M. Buisson ; je ne perdrai pas un instant pour m'en procurer la lecture. Je suis impatient de justifier de mes propres yeux comment il est possible que deux esprits puissent être à plusieurs égards dans un si parfait unisson sans s'en être jamais communiqué.

Le titre de *Vie active* que M. Buisson a substitué à celui d'animale est beaucoup plus exact et porte dans l'esprit des idées bien plus justes. Les organes qui dans l'homme sont les instruments exclusifs de cette vie se distinguent en ce qu'ils conservent avec l'intelligence des rapports immédiats, qu'ils n'agissent que par elle et sous elle ; c'est uniquement par ces organes que la volonté agit, c'est-à-dire produit des mouvements *dirigés vers une fin déterminée*. L'action proprement dite suppose toujours une intelligence. J'exprimais la même idée en disant que *l'action* se réfère toujours à *une volonté* et j'ai montré avec Bichat qu'il n'y avait point de volonté proprement dite dans la vie passive ou dans la réaction qui suivait nécessairement l'impression. L'ensemble des phénomènes qui lui sont soumis présente donc partout des *actions* et c'est ce qui justifie le titre de *vie active* adopté par M. Buisson comme celui de facultés actives que j'ai été fondé à adopter dans mon mémoire sur des motifs et sur des caractères absolument identiques.

J'adopte entièrement les raisons que vous opposez contre le fondement absolu que M. Buisson donne d'après M. Bonald à sa division physiologique : « L'homme est une intelligence servie par des organes. » Je crois avoir démontré la réciprocité d'action et de réaction que vous soutenez si justement. Tous les organes consentent, conspirent ensemble : « conspirat in unum, consentit... omnium » (?). Pourquoi donc l'origine propre de la volonté serait-elle affranchie de la commune loi ? Toutes les fonctions forment un cercle, « abenut in circum » ; pourquoi celles dont résulte plus directement la pensée seraient-elles en dehors du cercle ? Ici les faits parlent plus haut que toutes les spéculations abstraites.

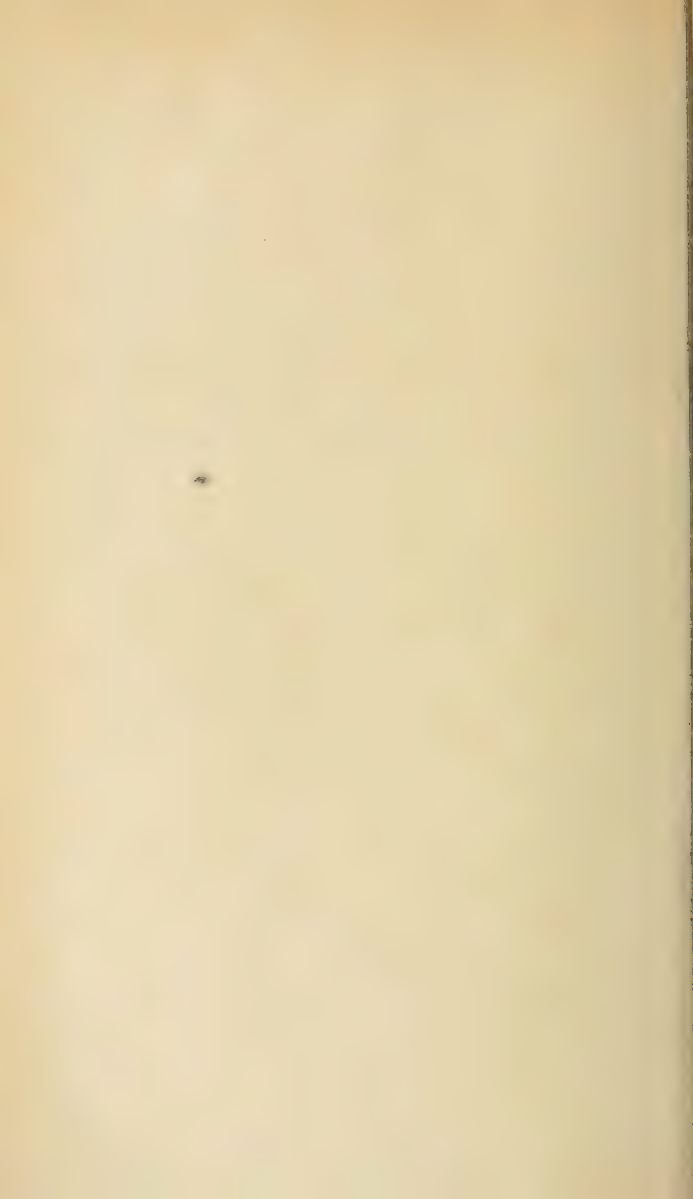
Division des fonctions de la vie active ou celles des sens qui servent à la perception et des organes locomoteurs et vocaux exécuteurs immédiats de la volonté. Caractère purement affectif des *fonctions sensibles*, caractère mixte des fonctions perceptives, qui, passives dans leurs phénomènes immédiats sont en même temps soumises à l'influence continuelle de la volonté, leur exercice dépendant ainsi d'une cause essentiellement active. Distinction entre les organes qui liés immédiatement à l'intelligence sont du domaine de la vie active et ceux qui, relatifs à l'entretien de la vie nutritive, sont uniquement affectibles ou doués de la faculté simple de recevoir les impressions qui les excitent. Toucher actif, ouïe, vue d'une part ; tact général, goût, odorat, impressions intérieures de l'autre, subdivisions nécessaires de la classe unique des sensations animales de Bichat, subordination des organes locomoteurs à la vue, des vocaux à l'ouïe. L'œil, organe volontaire, considéré sous le rapport de motilité, vision passive distinguée de l'active, ou du regard qui est une

action proprement dite, action pleine et entière dans laquelle la volonté remplit son but, indépendance des fonctions qui composent la vie *active* dans la manière dont elles se succèdent et s'enchaînent, etc., fonction et véritable origine des *signes* visuels et vocaux déduits de cette activité motrice. Tous ces points de la théorie de M. Buisson correspondent mot pour mot à la division sur laquelle j'ai fondé mes considérations sur l'habitude. La lecture du mémoire ne peut laisser aucun doute sur cette correspondance ou plutôt cette unité de vue qui existe entre M. Buisson et moi. Ces sortes de rencontres, qui arrivent quelquefois dans les sciences, lorsqu'elles ont lieu entre des hommes qui sûrement ne peuvent s'être communiqués, sont ordinairement une preuve justificative de la justesse du point de vue qu'ils ont également fixé et tournent au profit de la vérité. C'est là un des premiers motifs qui m'ont engagé à faire valoir les titres que j'ai à la découverte d'une vérité, qui influant particulièrement sur la classification de faits psychologiques, me paraît devoir surtout faire une révolution dans les principes et le langage des physiologistes français qui propagent la doctrine de Condillac modifiée.

Second motif : mon nom est à peu près ignoré. L'unique ouvrage que j'ai publié, quoique appuyé de grands suffrages n'a encore sans doute que peu de lecteurs et vous-même m'en fournissez la preuve. Le sujet et le titre, la forme et le fond, ne sont pas propres dans ce moment à faire fortune dans un certain monde. M. Buisson, au contraire, est un savant recommandable et recommandé dans l'opinion. J'ignore si la date de son livre est antérieure ou postérieure à celle du mien, mais dans tous les cas, si, comme j'en ai le dessein, je reproduis un jour ces idées avec de nouveaux développements et

des applications plus étendues à la morale et à l'idéologie, ces idées d'un premier jet, pourra-t-on s'empêcher de croire que j'en ai puisé le fond dans les ouvrages de Bichat et les développements ou correctifs dans ceux de Buisson ; croira-t-on à la rencontre fortuite d'un débutant avec des maîtres célèbres ? Il m'importe donc de justifier mes droits dans ce moment même où ils ne peuvent être méconnus. Mon premier mémoire sur l'habitude a été déposé dans les archives de l'Institut national le 15 nivôse an VIII, longtemps avant la publication de l'ouvrage *De la vie et de la mort*. Le deuxième travail sur le même sujet et contenant les mêmes idées fondamentales, mêmes divisions que le premier a été émis à l'Institut en ventôse de l'an X et imprimé en vendémiaire suivant. Quelqu'une de ces dates est sûrement antérieure à l'ouvrage de M. Buisson. Je ne puis donc être le plagiaire d'aucun de ces deux estimables auteurs, et c'est là le seul point que je veux constater.

Le troisième motif de cette longue lettre vous est personnel, Monsieur, les deux extraits que j'ai lus de vous me donnent une haute opinion de vos talents et de vos principes. Vous êtes du nombre dont j'ambitionnerais les suffrages, ou dont il me paraîtrait dur d'être absolument ignoré ; j'aurai rempli mon but.



V

LETTRES DE CABANIS
A MAINE DE BIRAN

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

Auteuil, près Paris, le 18 thermidor.
An X de la République, 6 août 1802.

Le sénateur Cabanis
au citoyen Maine-Biran, à Paris.

Citoyen,

J'arrive et je repars sur-le-champ. Mon absence sera de quinze jours environ. Ai-je l'espoir de vous retrouver encore ici à mon retour? Je le désire infiniment et j'espère que l'impression de votre mémoire vous retiendra quelques jours de plus. Je me féliciterai toujours, citoyen, d'avoir fait votre connaissance, et la science d'avoir fait une si belle et si bonne acquisition. Continuez à porter la lumière dans toutes ses obscurités! Vous aurez fait un des plus grands biens que l'on puisse maintenant faire aux hommes.

J'espère que mon ouvrage paraîtra sous peu de jours ; je vous envoie un bon pour trois exemplaires ; le premier vous est destiné comme de juste, le second au citoyen Van Hulten, le troisième à mon maître Berrut. Vous voudrez bien vous charger d'emporter ce dernier à votre départ.

Recevez, citoyen, l'assurance de ma profonde estime et de tous les autres sentiments affectueux que vous m'avez inspirés (1).

Auteuil, près Paris, le 17 pluviôse.
An XI de la République.

Le Sénateur Cabanis.
Au Citoyen Maine-Biran, ex-législateur.

Mon excellent Camarade et Ami, nous croyons que vous devez toujours traiter votre question, comme s'il n'était rien arrivé à l'Institut, nous ne pouvons penser qu'on ne distribue pas un prix proposé solennellement par le même corps.

Nous tenons aussi toujours à ce que vous traitiez le sujet sur lequel vous m'avez envoyé une si magnifique esquisse. Rien ne peut être plus utile à la considération et aux progrès de la science, dont au reste on ne peut plus se passer aujourd'hui.

Thurot étant accablé de besogne, c'est une main moins exercée dans ce genre qui a fait votre extrait pour le Citoyen français ; mais vous y verrez du moins l'expression d'une haute estime et j'espère que le lecteur y prendra le désir de lire l'ouvrage lui-même. Tel est du moins le but de l'auteur de l'extrait.

Je n'ai pas dessein de vous dire, mon excellent ami, que nous ferons pour vous, ou plutôt pour l'utilité publique, tout ce qui dépendra de nous. Ma femme et mon voisin Tracy vous saluent cordialement. Vous connaissez mes sentiments pour vous, ils ne finiront que lorsque je ne pourrai plus rien sentir.

Signé : CABANIS (2).

(1) *Nouvelles lettres inédites de Maine de Biran* (Mayjonade, p. 172).

(2) Fonds Naville, Genève.

Auteuil, près Paris, le 1^{er} ventôse.
An XI de la République.

Au Citoyen Maine-Biran.

Mon excellent camarade, je vous demande pardon de vous envoyer si tard l'extrait qui a été fait de votre ouvrage dans *le Citoyen français*. Le voici enfin. Je dois vous dire que nous voyons avec plaisir la manière dont l'ouvrage prend dans le public. On n'en a pas parlé beaucoup d'abord ; mais peu à peu tous les hommes qui s'occupent de philosophie le lisent et leur jugement est unanime. Vous avez le succès qui doit flatter le plus car c'est le plus durable. Combien d'écrits qui font grand bruit pendant six mois et qu'on oublie ensuite pour toujours ! C'est tout le contraire pour le vôtre. Jouissez de ce succès fondé sur la découverte de vérités utiles, et qu'il vous serve à rendre meilleure votre situation ; il est en effet impossible qu'on oublie un homme tel que vous.

Le bon Tracy vous salue tendrement et cordialement. Ma femme se joint à lui. Tous nos amis pensent bien à vous et s'intéressent bien vivement à vos travaux.

Conservez-moi, je vous prie, votre amitié, et comptez entièrement sur la mienne.

Signé : CABANIS (1).

Auteuil, près Paris, le 19 ventôse.
An XI de la République.

Mon excellent camarade, parlons d'abord de votre santé. Vous avez le même catharre que jeunes et vieux, forts et faibles, ont eu cet hiver dans presque toute

(1) *Ibidem.*

l'Europe, mais la nature vous a donné une organisation mobile et délicate, principe de ces impressions fines et multipliées qui brillent dans vos ouvrages ; et l'habitude de la méditation, dont elles vous font un besoin, ajoute encore à cette excessive sensibilité. Ainsi, chez vous comme chez toutes les personnes organisées de la même manière, les crises sont tumultueuses et incomplètes ; toute maladie lente et muqueuse se termine mal en pareil cas. Que vous faut-il ? des remèdes ? Non, il vous faut de l'exercice, de la distraction si vous pouvez en trouver, le grand air, suspension de tout grand travail de tête et peut-être sur le tout, quelques verres d'eau de Caran-sac, répartis dans le courant de la journée, vous feraient-ils quelque bien, mais aucun remède actif.

Voilà, mon excellent ami, tout ce que je puis vous dire pour cette santé qui m'est cependant si précieuse et dont la science a tant de choses à attendre. Quant à vos travaux, les deux objets dont vous vous occupez sont également intéressants à mes yeux. C'est à vous de savoir par lequel il vaut le mieux commencer : cela dépend du point de vue sous lequel vous les considérez l'un et l'autre. Commencez par vous conserver ; mais songez ensuite que vous vous devez à la vérité, dont les progrès tiendront dans tous les genres à la perfection de celui qui nous occupe ; et vraiment oui, la langue de la science idéologique a besoin d'être refaite : mais en sommes-nous déjà là ?

Adieu, vous sur qui reposent tant de belles espérances. Ma femme, Tracy et moi, nous vous aimons et vous embrassons de tout notre cœur.

Signé : CABANIS (1).

(1) *Ibidem.*

*Au citoyen Maine-Biran, ex-législateur à Grateloup,
près Bergerac, département de la Dordogne.*

Villette, près Meulan, département de Seine-et-Oise.

Le 19 thermidor, an XI.

Mon excellent camarade, et j'ose dire ami, qu'il y a de temps que je n'ai reçu de vos nouvelles ! Je me reproche bien de ne vous avoir pas écrit depuis plusieurs mois que j'en fais le projet tous les jours : mais j'ai été très occupé, ou en course ; et vous savez comme le tems s'écoule pour peu qu'on lui prête la main. Il faut cependant que je sache où et comment vous êtes, et si vous avez réalisé quelques-uns des projets dont vous m'avez entretenu. Votre ami Van Hulten aurait voulu que vous demandassiez la chaire de mathématiques qui vaquait à Versailles, et il vous avait écrit pour cela ; il n'y a pas de doute que les inspecteurs de l'instruction publique ne soient très disposés à vous proposer pour quelque place, mais nous voudrions bien que cela ne fût pas trop loin de Paris : nous avons besoin de conserver l'espérance de vous y revoir.

Vous avez sans doute travaillé sur la Décomposition de la pensée, il est décidé que l'on distribuera tous les prix qui avaient été proposés par le cy-d^t Institut ; j'ignore seulement si ce sera la seconde ou la troisième classe qui distribuera celui d'idéologie. Vous savez que c'est au 1^{er} vendémiaire que le Concours sera fermé : il faut que votre mémoire soit arrivé au secrétariat de l'Institut avant ce terme qui est de rigueur.

Si vous aviez fait quelque autre chose sur le sujet que vous avez traité d'une manière si supérieure dans la

note dont je vous suis redevable, vous m'obligeriez sensiblement de me l'envoyer. Je patauge dans le compte rendu qu'on me demande, et j'aurai bien de la peine à m'en tirer ; je prendrai le parti d'y fondre, ou plutôt d'y copier votre note. Si vous y avez fait quelque changement, ayez la bonté de m'en faire part, je ferai en sorte que votre travail concoure à l'utilité de cette science que vous êtes destiné à faire marcher en avant, et qui, malgré la guerre ouverte qu'on lui a déclarée, s'introduit de plus en plus, chaque jour, dans toutes les parties des travaux de l'esprit humain.

Mon bon voisin Tracy vient de publier sa Grammaire, j'en trouve l'analyse plus profonde et la marche plus ferme que celle de son idéologie : cela fait un bel ensemble ; et quand il aura fait sa Logique, ce sera un tout excellent, il fera époque dans l'histoire de la science de l'entendement. Tracy vous enverra son ouvrage, peut-être l'a-t-il déjà fait. N'est-ce pas à Van Hulten que je pourrais aussi remettre un volume de réimpressions que mon libraire vient de publier ?

Si vous voyez Berrut, rappelez-moi je vous prie à son amitié ; veuillez aussi m'accorder la vôtre, je la mérite, mon cher camarade, par les sentimens de haute estime, et par le profond attrait de cœur que vous m'avez inspirés. Recevez-en l'assurance avec les mêmes impressions que j'éprouve en vous les offrant. C'est tout ce que je puis désirer de vous.

Signé : CABANIS.

P. S. Je reviens à Auteuil sous peu de jours ; c'est là que je vous prie d'adresser votre réponse (1).

(1) *Ibidem.*

Auteuil, le 18 pluviôse, an XII.

*Le sénateur Cabanis,
A son ami, le citoyen Maine-Biran,*

Mon excellent ami, le départ tardif du citoyen Gardet est ce qui fait que je vous ai répondu si tard ; il a été également la cause du silence dont vous vous plaignez de la part du citoyen Tracy ; vous devez dans ce moment avoir reçu et ma lettre, et même la sienne, quoiqu'elle soit partie postérieurement.

Ce que vous me dites des intrigues qui ont eu lieu dans vos élections m'afflige d'autant plus que Barrut me recommande le citoyen Prunis comme son ami particulier. Le Préfet m'a bien dit un mot de toutes ces menées sourdes et misérables, mais ce qui me fait une peine profonde, c'est d'abord de voir que vous ayez été écarté si indignement, et de craindre que mon maître et ami ne se soit laissé entraîner dans ces plans odieux ; au reste, il est impossible que le moment de la justice n'arrive pas pour vous ; il arrivera aussi pour ceux dont vous avez à vous plaindre ; il est dans le cours nécessaire des choses, non pas que les hommes vertueux ne souffrent pas souvent, mais que les coquins soient tôt ou tard punis. Je vous prierai d'entrer à ce sujet dans quelques détails plus circonstanciés.

Nous avons bien pensé à la dernière partie de votre lettre, et nous n'osons vous conseiller de venir à Paris dans ce moment. Si Fourcroy vous promettait, ou du moins vous faisait espérer une place, à la bonne heure ; mais nous aurions bien peu de moyens de vous rendre votre voyage profitable. La plus grande utilité vraisem-

blable de votre déplacement serait l'amélioration de votre santé, et cela il vaudrait bien la peine de le faire si vos circonstances pécuniaires vous le permettaient ; je ne vous parle point du plaisir que nous aurions à vous voir, vous n'en doutez pas.

Nous ne savons rien du prix, il sera jugé par des personnes qui n'entendent rien à la science. Le mieux serait qu'il fût remis à une autre année : mais ces messieurs sont, dit-on, pressés de finir avec toutes ces billevesées idéologiques.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse et je vous aime bien tendrement pour la vie.

Signé : CABANIS (1).

Villette, près Meulan (Seine-et-Oise).
Le 1^{er} complémentaire, an XII.

Il est vrai, mon très estimable ami, que j'ai été beaucoup trop longtems sans vous écrire ; mais il est vrai aussi que je n'écris presque pas, ma paresse naturelle qui va se fortifiant de jour en jour, à mesure que les forces de la vie s'affaiblissent, a été secondée à votre égard par les nouvelles que notre excellent ami M. de Tracy me donnait de vous ; votre discussion avec lui, dont l'objet me paraît aussi important qu'à vous, avait pour moi l'avantage très grand de me faire savoir où vous en étiez de votre santé et de vos travaux ; et j'avoue que je me reposais trop sur cet oreiller, mais ce n'était pas du moins sans m'occuper journellement de tout ce qui peut vous intéresser.

Au reçu de la lettre que Monsieur votre parent m'a

(1) *Ibidem.*

fait l'honneur de m'écrire, j'ai fait prendre des informations au ministère de l'Intérieur sur la nomination à la sous-préfecture de Bergerac ; il paraît que cette nomination ne se fera point avant l'arrivée du nouveau ministre Champagny. Sans le connaître personnellement, je vais lui écrire avec une entière confiance (car il a décidément accepté et il arrive). C'est un homme de bien et d'un excellent esprit ; il voudra sans doute employer et appuyer des personnes qui lui ressemblent. Je n'ose avoir une opinion pour vous, sur le secrétariat général et sur la sous-préfecture. Cependant il me semble que le secrétariat général serait préférable, mais il faut tâcher de ne pas manquer l'une ou l'autre place. Si cela dépendait de moi, vous n'attendriez pas longtemps.

M. de Tracy m'a communiqué vos Lettres : mais n'ayant pas les siennes sous les yeux, je n'ai pu toujours suivre facilement la discussion ; il me semble qu'il y a encore quelque vice d'expression qui vous sépare, et que peut-être faut-il reprendre la chose plus physiologiquement, pour arriver à une solution précise. Dans l'état où vous avez laissé la discussion, je vous avoue franchement que je pencherais pour Mr. de Tracy ; mais je crois que tout n'est pas encore dit sur ce point. Il est vrai que mes idées sur le même objet étant peut-être un peu trop arrêtées, je suis moins disposé à entrer dans celles qui me sont offertes de nouveau : mais je n'en pense pas moins qu'il sera très utile de développer les vôtres ; et je lirai votre ouvrage avec le double intérêt de la Science et de l'Amitié, et en tâchant de mettre de côté toute opinion antérieure.

Adieu, mon excellent et très estimable ami, ma

femme est bien sensible à votre excellent souvenir. Elle vous fait mille compliments ; et moi je vous embrasse de toute mon âme.

Signé : CABANIS (1).

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

Arteuil, le 14 brumaire an XII de la République française,
6 novembre 1803.

Mon excellent, mon malheureux ami, votre lettre m'a consterné ; je l'ai arrosée de mes larmes, c'est tout ce que je puis vous dire. Non, sans doute, il n'est point de consolation pour de telles pertes : leur souvenir pèse sur la vie entière. Mais après avoir perdu celle qui faisait le charme et le bonheur de votre vie, il vous reste des enfants chers, des images d'elle-même. Vous vous devez à eux. Conservez, ranimez votre courage. Je ne vous dirai point d'écarter des tableaux et des sentiments qui vous oppressent ; je vous dirai au contraire de vivre avec toutes les idées de ce que vous avez perdu. Mais remplissez ses intentions ; tâchez de vivre courageusement et sagement pour ces dépôts sacrés qu'elle vous a laissés en quittant la vie. Il vient un moment où les plus douloureux souvenirs deviennent tendres et doux. Ce moment la raison et surtout les occupations actives peuvent le hâter. J'oserais vous demander de faire votre travail pour l'Institut. Travailler et travailler utilement est le remède le plus sûr des peines de l'âme. Votre raison élevée, votre âme grande et bienfaisante, vos talents cultivés avec tant de soins et de succès, sont des propriétés dont votre patrie et le genre humain peuvent

(1) *Ibidem.*

vous demander compte : en servant la cause de la vérité, vous trouverez encore dans la vie quelques douceurs. Puissiez-vous en trouver dans l'amitié de celui qui vous presse contre son sein et qui se désole de vous savoir si loin de lui.

Ma femme a pleuré avec moi en lisant votre lettre (1).

CABANIS.

Auteuil, le 24 nivôse an XII, 15 janvier 1804.

*Le sénateur Cabanis à son excellent ami,
le citoyen Maine-Biran.*

Mon excellent ami, je ne laisserai point partir le citoyen Gardet sans me rappeler à votre bon souvenir, et sans vous prier de nous donner de vos nouvelles. Vous devez croire que nous avons besoin de vous savoir mieux portant et plus tranquille, sinon plus heureux. Vous n'irez point au delà de nos sentiments, en les supposant ceux de la plus tendre amitié.

Je vous remercie de m'avoir fait connaître le citoyen Gardet : son caractère et son esprit me paraissent bien dignes de tout l'intérêt qu'il vous inspire. Il s'en retourne reçu à l'école de pharmacie et honorablement reçu, mais assez mécontent d'un surcroît de dépense, sur lequel il ne comptait pas. Mais il faut se résigner et terminer tout cet arrangement dont pourtant il y aurait bien des choses à dire.

Comment vont vos travaux, mon cher ami? C'est

(1) Édition Mayjonade, p. 174.

avec quelque réserve que je cherche à vous ramener de ce côté et pourtant, je crois le devoir.

Adieu, adieu ; je vous quitte pressé par d'autres affaires. Mais mon cœur est plein de tout ce qui vous touche et d'une amitié qui ne périra qu'avec moi (1).

CABANIS.

Auteuil, le 20 ventôse, an XIII.

Mon cher ami, je me hâte de vous apprendre que votre mémoire a été couronné par la 3^e classe de l'Institut national. Ginguené et le Breton sont ceux de vos juges qui ont mis le plus d'intérêt à en faire sentir tout le mérite. Cet événement me fait d'autant plus de plaisir, ainsi qu'à M. de Tracy, qu'il nous donne l'espoir de vous voir à Paris.

On m'a laissé votre mémoire pendant une heure entre les mains, je l'ai parcouru rapidement ; je ne vous dirai pas que je sois partout de votre avis : mais c'est un très beau et très riche travail. Vous ferez bien je crois d'en resserrer quelques détails pour donner plus de jet à l'ensemble ; et alors vous aurez encore fait présent à la science d'un ouvrage important.

M. Degérando, secrétaire général de l'intérieur, a le plus grand désir de vous obliger ; je lui ai écrit pour cette place de Conseiller de préfecture dont vous aviez parlé à M. La Rigaudie dans une de vos dernières lettres : il m'a répondu la lettre la plus aimable à ce sujet.

Notre ami La Romiguière vient de publier un petit

(1) Édition Mayjonade, p. 175.

morceau intitulé *Paradoxes de Condillac*, où il a poussé la doctrine du maître si loin, sur plusieurs questions, qu'il me serait impossible de le suivre jusques-là, mais son écrit est un chef-d'œuvre de rédaction.

Bonjour, mon cher ami, je ne vous fais point mon compliment, parce que ce nouveau triomphe n'ajoute rien à votre mérite ; mais je m'en réjouis beaucoup. Bonjour, portez-vous bien, poursuivez vos travaux, et conservez votre amitié à celui qui vous aimera, tant qu'il pourra sentir quelque chose.

Signé : CABANIS (1).

*A M. Maine-Biran, correspondant de l'Institut
et sous-préfet à Bergerac, département de la Dordogne.*

Villette, le 20 août 1806.

Mon cher ami, je n'ai point répondu à votre première lettre, parce que j'ignorais votre adresse à Paris, et que j'espérais vous faire une réponse plus détaillée à Villette, où nous vous attendions avec impatience, mais votre exactitude à remplir vos devoirs l'a emporté sur l'idée du plaisir que vous nous auriez fait : c'est nous qui avons à nous plaindre de cette rigueur de vertu.

J'avais été déjà bien affligé de quitter Auteuil dans un moment où j'espérais votre arrivée à Paris, et il fallait pour m'y résoudre, que des arrangemens, qui ne dépendaient pas de moi, l'exigeassent absolument.

Enfin vous avez fait ce voyage sans que j'aye eu la satisfaction de vous embrasser ; c'est pour moi l'objet d'un regret très vif.

(1) Fonds Naville, Genève.

Mon cœur vous suit à Bergerac, où je désire beaucoup que votre santé vous permette de reprendre vos anciens travaux : il en est un surtout auquel je mets un intérêt particulier ; c'est votre réforme de quelques parties de la langue géométrique, et par conséquent des idées elles-mêmes qui s'y rapportent, et que des expressions vicieuses vous paraissent dénaturer ; il me semble que ce transport de l'idéologie dans la géométrie est devenu indispensable, et que personne n'est en état de l'exécuter comme vous ; mais vous devez avant tout terminer l'impression de votre mémoire ; il est attendu par tous ceux qui s'occupent de la science, et il ne peut manquer d'être utile à ses progrès.

M. Ampère m'a singulièrement étonné, je vous l'avoue, voilà sa destinée fixée irrévocablement ; je désire que ce soit d'une manière heureuse, mais j'en doute fort ; je doute aussi, je vous le dis entre nous, que nous ayons eu raison en lui croyant un caractère arrêté. C'est bien la peine de cultiver son bon sens, pour aller se jeter la tête première dans un pareil guépier. Au reste il paraît que Degérando s'est conduit avec lui en ami sincère.

Vous voilà donc, ou plutôt vous serez quand cette lettre arrivera à Bergerac, rendu à vos sévères fonctions ; au milieu de vos travaux de tout genre, pensez quelquefois à moi ; et comptez toujours sur les sentimens que je vous ai voués. Ma femme est bien touchée de ce que vous me dites pour elle ; elle me charge de mille tendres complimens pour vous.

Adieu, mon cher ami, parlez de moi de tems en tems avec Berrut, et aimez-moi comme je vous aime.

Signé : CABANIS (1).

(1) *Ibidem.*

Auteuil, le 24 décembre 1806.

Depuis combien de tems, mon cher ami, je vous dois une réponse! Je serais bien inexcusable si M. de Tracy n'avait été entre nous un intermédiaire, et s'il ne m'avait donné fréquemment des nouvelles de votre santé et de vos travaux. Quoique je sois un correspondant bien peu exact, je ne suis pas un ami infidèle ; et je m'occupe sans cesse de ceux à qui j'écris trop rarement. Cela tient à ce que mon existence, c'est-à-dire mes rapports et mes devoirs sont presque toujours au-dessus de mes forces ; qu'après avoir fait l'indispensable et l'ennuyeux, il ne me reste plus de courage pour ce qui serait le plus cher à mon cœur ; et que lorsque je suis forcé de me livrer au repos, un instinct, plus fort que tout, me contraint à le rendre absolu.

M. de Tracy m'assure que vous vous portez mieux, et que vous reprenez vos travaux : je désire infiniment le premier pour vous-même, et le second pour le progrès de la science. Mais n'êtes-vous pas dans vos projets de concours à l'Académie de Berlin, un peu déconcerté par les circonstances où elle se trouve maintenant? il n'est point question d'elle dans les journaux, nous ne savons dans quelle situation elle se trouve, ni quels sont les projets de l'Empereur à son égard.

Quoi qu'il en soit, continuez toujours, mon cher ami, à vous porter de mieux en mieux, à poursuivre des recherches dont les résultats seront si précieux. M. de Tracy vous secondera, même quand vous serez l'un et l'autre d'avis différent. Quant à moi, je vous regarderai faire, et je jouirai de vos succès : car je ne suis plus capable moi-même d'aucun travail important, quoique

ma santé soit meilleure depuis deux mois ; mais il faut savoir se soumettre aux diverses privations que la nature impose, et savoir être ce qu'on peut.

Ma femme est bien sensible à votre bon souvenir. Elle me charge de mille tendres compliments ; nous parlons bien souvent de vous avec nos amis et surtout avec M. de Tracy qui vous est bien dévoué.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur ; et je vous renouvelle l'assurance de tous les sentimens qui peuvent me rendre votre amitié chère et qui vous répondent de la mienne. Adieu, adieu : portez-vous bien et aimez-moi.

Signé : CABANIS (1).

Auteuil, le 8 avril 1807.

Mon cher et très bon ami, votre lettre m'a fait un grand plaisir : vous êtes dans un meilleur état de santé et vous voilà, du moins pour quelque tems, rendu à vos travaux chéris. Je suis sûr que l'objet dont vous êtes occupé maintenant et que l'ouvrage qui sera le fruit de votre retraite, auront une grande importance pour les progrès de la science qui doit réformer toutes les autres : mais je ne cesserai de vous répéter que le travail sur la métaphysique et la langue de la géométrie et du calcul serait aujourd'hui le plus utile de tous ceux que vous êtes si capable d'exécuter ; je vous y ramènerai dans tout toute occasion. Au reste, aussitôt que votre Mémoire sera arrivé à Paris, il partira pour Berlin ; vous connaissez l'exactitude de M. de Tracy dans toutes les démarches dont il se charge, surtout lors qu'elles intéressent ses amis,

(1) *Ibidem.*

Il travaille dans ce moment à des remarques sur un de nos plus grands écrivains, qu'on regarde avec raison comme un homme de génie, mais qui, dans l'ouvrage jugé son chef-d'œuvre, a peut-être avancé bien autant d'erreurs dangereuses que de vérités importantes. Ce sera un très bel et bon ouvrage.

Nous parlons bien souvent de vous, mon cher ami, et notre amitié jouit bien vivement des espérances que nous donne votre zèle pour la poursuite de vos travaux ; nous ne vous désirons que santé et liberté.

Ma femme souvent témoin de nos entretiens sur votre sujet partage tous nos sentimens. Elle me charge de vous le dire et de vous remercier de votre aimable souvenir.

Vous savez, mon cher ami, tout ce que je vous ai voué de haute estime, d'amitié sincère et inviolable. Comptez-y pour tout le temps que je passerai sur cette terre.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Signé : CABANIS.

P. S. — Je publie en effet un petit écrit sur les catharres ; mais en vérité, c'est bien peu de chose (1).

(1) *Ibidem.*



VI

CORRESPONDANCE ENTRE DESTUTT DE TRACY ET MAINE DE BIRAN (1)

Lettre de Maine de Biran à de Tracy

Votre bon souvenir et votre amitié, monsieur, sont pour moi des biens si précieux, ils me sont devenus si nécessaires que je sens le besoin d'être fréquemment rassuré sur leur possession. C'est ce sentiment qui m'a poussé à dire quelque chose à votre digne ami Cabanis sur (la peine) l'inquiétude, où me tenait le retard de votre lettre. Je souhaitais bien que mes désirs la hâtassent, mais non qu'ils parussent l'exiger. Je l'ai reçue enfin cette excellente lettre ; je ne saurais vous dire tout le bien qu'elle m'a fait. Pour l'imaginer, il faut savoir que je m'occupe tous les jours de vous depuis qu'il m'est donné de me livrer à quelques occupations sérieuses. Vos livres et particulièrement le dernier que j'ai reçu de vous, dont je croyais vous avoir déjà fait

(1) B. I. (Bibliothèque de l'Institut).

mes remerciements, sont entre mes mains presque tout le temps que je peux donner à l'étude. Combien est-il doux d'avoir la preuve que l'on tient une petite place dans la pensée de celui qui en remplit la nôtre et en étend la sphère... lorsqu'on participe au bienfait public de ses leçons, qu'on aime à se trouver rapproché de lui par une communauté plus intime de sentiments et d'idées ! et combien tout cela est mieux senti dans le silence de la retraite, dans la position particulière où je me trouve !

Quoique bien éloigné du grand théâtre et peu au courant des détails de ce qui se fait, je ne dirai pas dans la République, mais dans l'aristocratie des lettres, j'ai pu découvrir pourtant l'espèce de proscription et de véritable haine, à laquelle la science se trouve vouée en ce moment dans l'esprit de certains puissants du jour, qui en cette qualité exercent une grande influence dans toutes les modes, y compris celles sur plusieurs questions philosophiques (1).

Pendant que je travaillais pour le concours du prix sur la question d'analyse que vous avez proposée, ce que vous me dites de la situation actuelle de l'Institut se présentait souvent à ma pensée, et j'eusse été découragé si la recherche de la vérité, si intéressante par elle-même, ne m'avait soutenu et distrait de toute pensée étrangère, de tout sentiment personnel. Dans ces funestes circonstances, c'eût été un véritable surcroît de chagrin pour moi de n'avoir pas pu terminer mon ouvrage à temps. Il est plus que vraisemblable, vu l'esprit des juges, que je n'aurais pas obtenu le prix, mais du moins ceux qui

(1) Les événements auxquels de Tracy fait allusion dans cette lettre permettent de la situer au commencement de 1804. P. T.

disent avec tant d'assurance et d'emphase que l'âme ou le sujet pensant étant simple, *la décomposition de la pensée* ne peut offrir matière à question, auraient été forcés de reconnaître qu'en leur accordant tout ce qu'ils demandent sur le premier objet, la décomposition dont il s'agit peut encore s'effectuer de diverses manières et sous plusieurs points de vue qu'ils ne sauraient récuser à moins d'une obstination tout à fait aveugle. Ainsi les auteurs de la question étaient justifiés. Mais, comme vous le dites, le mieux est maintenant d'oublier toutes ces misérables préventions et pitoyables chicanes et marcher pendant que nos adversaires nient le mouvement.

Vous me faites bien plaisir d'apprendre qu'un certain public éclairé, et, Dieu merci, encore assez nombreux en France, résiste à l'autorité des chefs de la secte obscurante et ne partage pas l'insouciance et même la haine des bonnes choses qu'elle tend à lui inspirer. Si comme j'aime à n'en pas douter, la raison humaine échappe, dans cette période remarquable, aux coups multipliés qu'on s'attache à lui porter, vous aurez la gloire, monsieur, d'être du petit nombre de ceux qui auront le plus fait pour la préserver et la pousser en avant, pendant que ses ennemis tendent de tous leurs petits moyens réunis à la ramener en arrière.

Je regarde déjà comme le gage de son triomphe assuré le prompt débit et la présentation rapide de vos ouvrages et de ceux de notre illustre ami. Quel puissant antidote que celui que je reçois avec votre lettre et dont je vous fais mille remerciements. Je l'ai dévoré. J'aime et j'estime l'auteur anonyme autant que les prêtres doivent le haïr, et ce n'est pas peu dire.

Vous m'honorez, monsieur, en me demandant mon avis sur le dernier ouvrage que vous avez publié : la

Grammaire. Je reçus peu de temps avant l'époque (?) de tous mes malheurs l'exemplaire avec le volume de Cabanis que vous aviez eu la bonté de remettre chez..... et presque en même temps celui de Van Hulten. Je n'ai pu lire et méditer ce grand ouvrage qu'en dernier lieu, et ne suis pas prêt encore à le quitter. Vous pouvez croire que vos *deux premiers mémoires de l'Institut, votre Idéologie*, et maintenant la *Grammaire* que je tiens m'ont fourni, outre l'instruction directe et positive sur les choses, le texte de presque toutes mes méditations idéologiques depuis cinq ans, comme l'ouvrage de notre grand et excellent ami m'a fourni toutes les sources pour l'application de la physiologie à la science de l'entendement humain. C'est à vous deux qui êtes unis dans mon esprit et mon cœur, comme vous l'êtes entre vous par une tendre amitié, c'est à vous que je rapporte toutes mes idées et tout ce que je suis à l'époque présente de ma vie intellectuelle. La première lecture des mémoires précités fit dans mon esprit une révolution dont il conservera probablement toujours les traces, quelques modifications nouvelles que d'autres circonstances et cette sorte de *fatum*, qui entraîne souvent mes idées, comme le reste, puissent lui imprimer à l'avenir.

Vivement frappé du nouveau principe que vous introduisiez alors dans la science de nos idées ou de l'origine toute nouvelle que vous donniez aux facultés de notre intelligence, je m'attachai à éclaircir par moi-même à commenter ce principe jusqu'à ce qu'il ne laissât plus de nuage dans mon esprit ; je notai scrupuleusement chaque phrase, chaque expression, je rapprochai le sens de notre Condillac du vôtre ; de ces rapprochements et de toutes ces comparaisons qui m'ont tant occupé, et dont je conserve encore des notes volu-

mineuses sont ressortis enfin des points de vue qui me sont propres en résultat, et dont vous avez lu l'exposition dans mes deux mémoires successifs *sur l'Habitude*.

C'était à la fin du dernier de ces mémoires, lorsque vos éléments d'idéologie me parvinrent dans ma retraite. Je vis avec étonnement et une sorte de chagrin que vous abandonniez ou du moins que vous circonscriviez beaucoup votre principe relatif à la motilité, pour vous rapprocher de la théorie de la sensation exclusive proposée par Condillac. Pressé par le temps alors, je ne pus méditer aussi profondément que je l'aurais voulu les motifs de ce désistement de votre part et je me rappelle bien pourtant que ces motifs ne me frappèrent pas jusqu'à un certain point ; il me parut qu'il subsistait encore assez de points de contact entre vos nouveaux principes et ceux qui servaient de base à mon travail. Je passai donc outre, réservant pour d'autres temps un examen comparé plus approfondi. Ce temps n'était pas encore arrivé lorsque je fus à Paris, et que j'eus le bonheur de faire connaissance avec vous.

Je vis bien dans votre excellent rapport fait à l'Institut sur le prix qui m'avait été décerné qu'il y avait quelques points de divergence entre vos idées et les miennes, j'aurais vivement désiré d'éclaircir la difficulté et de la couler à fond et de dissiper tout nuage, mais préoccupé de l'impression de mon mémoire et de plusieurs autres affaires, je ne pus me préparer à soutenir cet examen en votre présence ; il se borna à quelques mots jetés en passant dans des conversations trop rapides où je voulais vous dire à la fois mille autres choses. D'ailleurs des matières aussi épineuses ne peuvent être agitées dans la conversation où les sens externes jouent toujours un grand rôle, et fussé-je maintenant près de vous, j'aime-

rais mieux vous en écrire et recevoir vos réponses de la même manière, qu'en parler dans la solitude de votre cabinet.

Cette même proposition que je prendrais la liberté de vous adresser au sein même du commerce le plus intime et le plus familier, la nécessité, la probabilité si fâcheuse pour moi d'un éloignement dont je ne puis plus fixer le terme m'engagent à vous la faire aujourd'hui et voici mes motifs : je suis parvenu à des résultats que je crois vrais.

La question vraiment fondamentale, proposée l'an dernier m'a obligé à revenir à l'examen le plus approfondi de nos principes, à comparer de nouveau *vos premiers Mémoires* à *vos Eléments d'idéologie*, et mes propres idées à l'un et à l'autre de ces ouvrages. J'ai insisté avec d'autant plus de soins sur ces premiers points de départ que je suis convaincu, d'après vos leçons et ma propre expérience, que le plus important et le plus difficile est de bien commencer par le véritable commencement (1).

(1) Quel est ce commencement ? la sensation purement affective, résultat premier et simple d'une impression faite sur le corps; cette sensation que j'appelle affective n'est pas encore la perception. Tous les philosophes jusqu'à et y compris Condillac ont confondu ces deux choses; pourquoi ? parce qu'ils considèrent la première sensation comme un mode d'une substance particulière, séparée, qui a la propriété inhérente à elle-même de se sentir, ils devaient supposer par suite la perception naturelle du rapport d'inhérence de la modification à la substance ou à l'être conscient qui l'éprouve. La personnalité n'a donc point d'origine et comme dit Leibnitz, le moi est du moins inné à lui-même. Locke ne diffère guère des Cartésiens sur ce point. Aussi dans son langage, toute sensation est idée. Condillac, est le premier qui se soit élevé à cette conception profonde, que nos habitudes les plus intimes et surtout notre langage rendent si difficile d'un être sensitif qui devient toutes ses affections; mais il ne paraît pas s'être pénétré de toute la profondeur de cette expression. On voit bientôt après sa statue se souvenir, donner son attention, faire des idées, ce qui me semble être en contradiction manifeste avec l'hypothèse. Bonnet, qui est parti du même point, dit encore expressément

Après bien des méditations je crois m'être démontré : 1^o que l'origine de l'aperception et le jugement d'existence soit personnelle, soit extérieure, n'a jamais été déterminée par les métaphysiciens depuis Descartes jusqu'à et y compris Condillac, et que c'est des nuages où l'analyse a laissé, depuis, cette origine jusqu'à nos jours, que proviennent toutes les incertitudes, les obscurités et

qu'un être identifié avec toutes ses modifications n'en a pas moins une personnalité distincte.

Dans votre premier travail, vous avez fait un pas de plus que tous ceux qui vous avaient précédé dans la carrière, et ce pas me paraît très grand puisqu'il rattachait le fil de l'analyse bien près de l'origine réelle de nos facultés. Vous nous enseignâtes alors en résultat que le jugement prend sa source dans la sensation du mouvement, dans un premier effort essentiellement relatif, que hors de cette sensation particulière, aucune de nos facultés intellectuelles ne pouvait commencer à entrer en exercice; d'où il suivait contre l'autorité de Condillac qu'un être borné à des sensations purement affectives et privé de locomobilité, et là me paraît être la source de la difficulté, ou même qui exercerait cette faculté locomobile sans éprouver la résistance d'un obstacle étranger, ne pourrait rien connaître que sa propre existence actuelle, sans souvenir réel qui en prolongeât la chaîne (?), par conséquent sans désir et avant tout, sans jugement.

Lorsque vous placiez ainsi le sentiment, ou comme vous dites la connaissance d'existence personnelle dans la sensation simplement affective, vous *organisiez* par cela même le jugement, etc. Quand vous établissiez avec une précision et une exactitude supérieures le fondement de la connaissance du non moi, ou de ce passage si longtemps et si vainement cherché de nos modifications aux objets qui les causent, le moi était déjà constitué pour vous. Il y avait un rapport senti simplement entre l'être sentant et une de ses modifications quelconques.

C'est ce dont vous vous êtes très bien aperçu dans le second travail où revenant sur vos pas vous observez que plusieurs de nos modifications ayant la propriété de nous être agréables ou pénibles, cette seule circonstance de *trouver* une sensation *telle* suppose déjà un rapport senti entre elle et notre faculté sentante, ou notre moi.

Voilà donc encore une fois le moi originairement constitué dans la sensation et par sa propre nature. La première hypothèse se reproduit ici et vous n'avez fait qu'apercevoir que toutes les facultés étaient constituées par cela même.

Donc, avez-vous dit, le jugement est déjà renfermé dans la sensation, par conséquent le désir, le souvenir avec toutes nos facultés peuvent préexister à l'exercice de la motilité, ou bien que nous pou-

les divergences encore subsistantes parmi les bons esprits qui cultivent cette science. De là vient l'indétermination du mot idée, qui dépend elle-même de l'acception précise qu'il faut donner aux termes sujet sentant et objet senti dans la langue idéologique, que vous avez touché le premier ce point de difficulté dans vos *Mémoires* et que l'origine de la perception a été près alors d'être éclaircie ; mais que pour ne pas avoir poussé l'analyse jusqu'au bout, vous n'avez pas vu tout ce qui était renfermé dans votre grand principe de la motilité et laissé subsister un germe d'erreur qui devait ensuite vous la rendre suspecte et vous la faire abandonner. Cette erreur, pardonnez-moi le terme, la voici : c'est de supposer que le sentiment d'existence personnelle est identique avec l'affection sensitive ; qu'un être dénué de toute motilité, purement sentant ou affectible, connaîtrait son existence quoiqu'il n'y eût encore en lui aucun sentiment de rapport, de désir, qu'aucune faculté enfin ne pût naître ou se déployer dans cet état passif d'immobilité,

vous réellement sentir, nous ressouvenir, juger, vouloir sans qu'aucune action s'ensuive. Il est vrai que nous ne connaissons alors que notre propre existence. Tels sont les résultats du chapitre 3 des *Éléments*.

Voilà donc la doctrine de Condillac bien étayée pour la deuxième fois. Toutes nos facultés sont originaires de la sensation ou mieux ne sont que la sensation, et préexistent même à toute expérience réfléchie, se confondent avec les impressions de l'instinct¹ qui renferment déjà jugement et volonté.

1. Ce mot instinct a été pris dans des acceptions différentes, toutes plus ou moins vagues. Le sens le plus déterminé qu'on lui ait donné, c'est en comprenant sous ce mot toutes les impressions intérieures qui enveloppent le moi et qui ne sont point perçues, il est donc impossible de rien déduire de cette source. Les philosophes d'Edimbourg ont rapporté plusieurs opérations de l'entendement à une sorte d'instinct ou d'apanage naturel de l'esprit humain, et ils ont assez multiplié les principes instinctifs. Le jugement ou la croyance d'un monde extérieur, l'idée de causalité, nos sentiments moraux leur ont paru dériver de certains principes inhérents à la constitution de l'esprit humain. Cette acception du mot instinct est sujette à beaucoup de difficultés et on ne doit recourir à de telles causes occultes qu'après avoir épuisé tous les moyens d'analyse. Si on considérait comme innés toutes les impressions et les sentiments qui peuvent naître spontanément de notre constitution organique, les philosophes français physiologistes auraient bien plus étendu le champ de ces principes innés.

partant ainsi de la connaissance du moi qui est présupposée dans la sensation.

Sur quoi s'appuient des résultats si contraires à votre première théorie? sur ce que vous aviez, dites-vous, réalisé alors une abstraction, la sensation pure; mais maintenant ne réalisez-vous pas un composé qui n'est point essentiellement tel dans la nature? Ces affections simples, dénuées de tout jugement, de toute aperception personnelle n'existent-elles pas réellement en nous, quoique inaperçues? N'y sommes-nous pas presque entièrement réduits dans divers états très rapprochés de la vie sensitive, dans le sommeil, le délire, les défaillances, toutes les grandes douleurs, les grandes passions qui mettent, comme on dit, l'individu hors de lui-même? Toutes les impressions intérieures, toutes les opérations vraiment instinctives, sur lesquelles notre ami a jeté tant de jour ne sont-elles pas bien séparées de toute aperception, de toute forme intellectuelle, à moins que nous ne réalisions tout à fait hors de nous des actes dont notre réflexion seule peut nous fournir le modèle? L'affection pure impersonnelle n'est donc pas une abstraction de notre esprit, et il me paraît très vrai qu'elle forme réellement la base de l'existence d'une multitude d'êtres sentants; il me paraît enfin vrai que de cette affection ainsi considérée dans son état de simplicité, ainsi que de tous les mouvements spontanés qu'elle détermine il est à jamais impossible de déduire aucune des facultés de notre intelligence, conçues comme elles doivent l'être, sur le modèle que nous en trouvons en nous-mêmes.

Un second motif qui détermina votre désistement, c'est que la résistance extérieure ne pouvant être conçue que par le mouvement volontaire, d'après votre

dernier système, si nos facultés et notamment celle de vouloir ou de sentir des désirs ne pouvaient naître que de ce mouvement, il s'en suivrait qu'elles ne commenceraient jamais. Aussi observez-vous que dans votre premier point de vue vous regardiez les mouvements involontaires comme suffisants pour nous apprendre l'existence de notre corps. Mais lorsque vous parliez en premier lieu de locomotion, de mouvements exécutés et sentis, de quelle espèce de mouvements entendiez-vous donc parler? assurément, ce n'était point des mouvements convulsifs ou purement organiques, tels que ceux du cœur. La locomotion dont vous parliez alors ne peut être que volontaire, surtout en confondant comme vous le faites, le désir et la volonté, la rétraction subite qu'un sentiment de douleur imprime à nos membres et nos actes délibérés fondés sur le sentiment et l'expérience du pouvoir. Vous aviez alors sûrement dans l'esprit l'idée d'une volonté du moins affective, quoiqu'elle ne se trouve pas expressément énoncée et si vous rejetez maintenant votre première doctrine fondée sur ce qu'il ne peut y avoir de résistance précise ni de sensation de mouvement vraiment instructive hors d'une détermination volontaire, ce que je crois très exact, cela ne peut être qu'en tant qu'il entre à présent dans votre idée du mouvement volontaire quelque chose qui n'y entrerait pas alors, car pour le fond de l'idée, elle est nécessairement la même; mais puisque vous identifiez maintenant des mouvements instinctifs avec les volontaires, quelle cause pouvez-vous donner dès lors à la sensation de locomobilité? Y en a-t-il de plus aveugle que l'instinct? Pardon, monsieur, si je vous contredis, mais je crois qu'en parlant la première fois de locomotion, de mouvement libre et contraint, sans exprimer le terme de

volonté, vous aviez dans l'esprit une idée de cette faculté plus réfléchie, plus conforme au fait de conscience que dans le dernier travail où vous employez le mot, en changeant l'idée.

Le mouvement déterminé par l'instinct et de vives affections n'est pas senti à part des affections : c'est un fait ; il n'a pas les mêmes conditions organiques, il ne part point peut-être du même centre, ou très probablement n'est pas déterminé par le centre cérébral de la même manière que celui que nous sommes forcés à qualifier de volontaire, délibéré, réfléchi ; c'est donc de ce dernier seul que l'on parle lorsqu'il s'agit de la sensation particulière de mouvement, si toutefois le terme sensation peut être employé : c'est l'aperception du moi moteur. Il est très vrai que ce mode actif de notre être emporte partiellement avec lui une relation du sujet sentant et mouvant avec le résultat de son action, que c'est le seul mode qui renferme en lui-même le jugement ou l'aperception personnelle, qu'il la communique à toutes les sensations avec lesquelles il concourt, et qui sont d'autant plus clairement perçues en elles-mêmes ou dans les objets que la fonction motrice y entre soit comme auxiliaire de l'action communiquée du dehors aux organes sensitifs, soit comme cause ou moyen exclusif de production ; c'est ce que nous prouve l'expérience réfléchie et comparée des perceptions relatives à chaque sens, depuis les impressions intérieures jusqu'aux sons que la voix émet et que l'ouïe recueille.

Que manquait-il donc à votre première analyse pour arriver à l'origine véritable de notre faculté perceptive qui les renferme toutes ? rien autre chose que d'indiquer la sensation du mouvement libre et d'en examiner les caractères intrinsèques, avant de l'examiner dans

la résistance absolue, d'apercevoir que cette première sensation renfermait une *relation* du moi à des manières d'être et par conséquent une connaissance proprement dite de l'existence personnelle, comme la deuxième celle du mouvement contraint comprenait essentiellement un rapport du moi moteur au terme résistant non-moi ; alors, il était vrai d'une part que hors de la sensation de mouvement en général, il n'y avait aucune faculté en exercice, aucune connaissance, pas même celle du moi, ce qui est conforme à votre premier résultat ; il était vrai d'autre part que hors de la résistance ou de l'action déployée sur un terme autre que les organes volontaires, si l'on veut faire une telle supposition, toutes les facultés peuvent être constituées, qu'il pouvait y avoir jugement, souvenir et sans que l'individu connût autre chose que son existence active (connaissable au terme constant de son effort). Il restait toujours vrai que toutes les connaissances relatives à nous-mêmes ou à nos facultés avaient leur fondement dans l'action volontaire déployée sur nos organes, comme toutes les idées qui se rapportent aux objets prennent le leur dans une action volontaire exercée par les organes sur ces objets. De là suivait une distinction entre les idées qui sont images — perceptions objectives, et celles qui se réfléchissent sur nous-mêmes comme *agents*, connaissances que l'on pourrait bien appeler subjectives, distinction fondée sur la manière originaire dont elles sont acquises. De là aussi suivait une division établie par Bacon entre la science de nos facultés, *Idéologie subjective*, et celle de l'objet et de l'emploi de ces facultés : *Idéologie objective*.

La question proposée se rapportait à la première. La décomposition de nos facultés ou opérations intellectuelles proprement dites consistait à démêler dans toutes

ces opérations, dans toute idée, depuis les sensibles jusqu'aux plus réfléchies ce qui vient de notre action et ce qui est suscité en nous. Tout ceci me paraît plaider fortement la cause des principes que vous avez abandonnés, mais ne reste-t-il pas toujours la dernière objection qui vous a déterminé à cet abandon? en plaçant l'origine de nos premières connaissances dans le mouvement volontaire, comment pourraient-elles commencer? comment la volonté par elle-même peut-elle naître? Il est peut-être plus facile de répondre à cette question qu'à celle qu'on serait fondé à vous adresser dans votre dernier point de vue : Comment les idées des objets et des facultés réfléchies sont-elles originaires de l'instinct? Êtes-vous plus fondé à rattacher la connaissance à l'instinct que Condillac l'était à placer l'instinct dans la connaissance? Nos premiers mouvements ne peuvent être accompagnés de *volonté* avant d'être voulus ou déterminés par une puissance consciente : ils doivent d'abord avoir été sentis. Or n'y a-t-il pas des conditions organiques qui, rendant un mouvement susceptible d'être senti, s'emploient isolément de tout autre mode, avant aucune détermination volontaire proprement dite? J'ai réuni sur ce sujet difficile toutes les données physiologiques que j'ai pu me procurer et j'ai vu qu'il n'était pas impossible d'expliquer la transformation des actes purement instinctifs, dans lesquels l'aperception personnelle n'entre pas plus que dans toute autre affection simple, d'abord en sensations constitutives de mouvements, puis par un dernier progrès en actes pleinement volontaires, accompagnés d'un sentiment de puissance, de causalité ou de force *moi*, ce qui constitue la perception complète ou la relation claire du sujet moteur au terme mobile. Cette transformation des mouvements exécutés dans certains organes

seulement dépend de la forme de ces organes, de la résistance croissante avec l'âge à l'action qui doit alors leur être irradiée d'un centre unique. Cette dernière circonstance n'a point lieu dans les premiers mouvements instinctifs quoiqu'ils soient exécutés par les muscles qui sont dits volontaires en termes de physiologie et comme par anticipation. S'ils sont alors même subordonnés à l'influence du centre moteur, cette influence consiste proprement dans une réaction sympathique et forcée dont la cause est placée hors de son sein et non dans une action proprement dite qui constituera le mouvement volontaire. Ceci s'applique de même aux actes arrachés par des passions fortement affectives — à ceux qui ont lieu dans le sommeil.

Pour saisir les circonstances de la transformation dont il s'agit, j'ai cru nécessaire de recourir à des signes tirés de la physiologie : notre langue idéologique ne peut exprimer que des états, pour ainsi dire, absolus, des idées fixes et plus ou moins déterminées d'après notre expérience réfléchie. Mais lorsqu'il faut peindre les nuances intermédiaires, et pour ainsi dire les fluxions d'un état, d'une opération à une autre, les termes sont en défaut, nous nous trouvons embarrassés dans les passages, les limites, et l'expression de la loi de continuité, qui règle les modes successifs de notre existence manquant à nos formules, échappe aussi à notre pensée. Qui donnera à l'idéologie une sorte d'algorithme différentiel ?

C'est à cet emploi des termes dans un sens absolu que se rapporte la difficulté qui paraît vous avoir arrêté, Monsieur. Le mouvement n'est senti ou accompagné de résistance qu'autant qu'il est volontaire ; donc la volonté doit avoir précédé la sensation du mouvement, donc nos facultés, qui sont bien *rarement constituées avec celle du*

vouloir, ne peuvent être originaires de cette sensation particulière, donc elles préexistent à toute notion acquise d'existence extérieure ; elles sont donc identiques avec les affections instinctives de la sensibilité. Ce raisonnement tire toute sa force de ce que nous transportons à l'origine l'idée du mouvement volontaire prise dans notre expérience actuelle, et de ce que nous appelons positivement *volontaire* l'acte qui a les conditions nécessaires pour le devenir, mais qui ne l'est pas encore. Or je dis qu'un mouvement opéré suivant certaines conditions purement organiques par la force même la plus aveugle, peut être senti d'abord et ensuite perçu en passant sous l'influence directe de la force *consciente*. Ce passage, ce progrès s'accomplissent réellement sous nos yeux et notre expérience même bien consultée peut nous éclairer jusqu'à un certain point dans ces premiers linéaments obscurs de notre aperception personnelle. Le vagissement de l'enfant est bien pour nous un signe de souffrance ; c'est un langage pour la nourrice, mais non pour le petit être, qui est encore purement affectible, mais on voit, quelque temps après, ces mêmes cris instinctifs se transformer en signes réels volontaires, ou dictés par une intention manifeste d'appeler à son secours et ne faut-il pas qu'avant d'être ainsi voulus, quelque circonstance de la formation spontanée des sons vocaux les ait rendus immédiatement perceptibles ? Ne nous arrive-t-il pas aussi souvent de prendre pour ainsi dire sur le fait des actes que l'impulsion la plus aveugle avait déterminés et de les effectuer ensuite avec connaissance par notre force propre et disponible ? Dans les songes, nous sommes souvent éveillés par de violentes agitations de nos membres, par des cris, des aspirations fortement () en un mot par tous les actes qui constituant ordi-

nairement une action énergique du centre moteur ne peuvent demeurer absolument étrangers au résultat, lors même qu'il n'en est pas actuellement le principe immédiat. Eh bien ! la personne, le moi *sent* ces mouvements opérés hors du vouloir, il en reçoit l'éveil, il se trouve pour ainsi dire reconstitué en eux et par eux, comme il les a sentis, il a été directement constitué *moi* potentiel à l'origine du sentiment d'existence personnelle.

L'activité constitutive du moi humain me paraît donc tenir au débandement d'un ressort unique : l'affectibilité au contraire *reluit* partout dans plusieurs foyers, plusieurs centres partiels — c'est comme la monade centrale de Leibnitz au sein des monades composantes, ou éléments *sensibles* qui s'affectent réciproquement.

Pardonnez, si j'insiste si longtemps sur ces détails, mais c'est de ce point, encore un coup, que me paraît dépendre tout le reste. C'est en partant de vos premières analyses, et en ne faisant pour ainsi dire que les continuer, que je suis parvenu à une multitude de résultats qui forment actuellement une chaîne assez bien liée dans ma tête, et se rattachent à la distinction essentielle que j'établis entre les facultés actives originaires de la sensation de mouvement et les facultés passives que je conçois avec vous et Condillac, non seulement prendre leur origine dans la sensation, mais de plus n'être pas autre chose que la sensation, la propriété affectible de divers organes en exercice.

De tout cela je conclus contre vos derniers principes, qu'il peut y avoir dans l'origine sensation de mouvements qui non encore volontaires en ont dès lors les propriétés ou les conditions organiques qui doivent dans la suite les rendre tels ; 2^o que la volonté et le sentiment d'existence personnelle ont une origine réelle dans cette sensation,

qu'ainsi ce dernier sentiment, ou comme vous dites, cette connaissance, ne sont pas mieux innés, ou ce qui reviendrait au même, confondus d'abord avec l'instinct qui doit être ainsi considéré comme l'origine de toutes les facultés. Donc 3^o vous avez été fondé à dire en troisième lieu que hors de l'exercice général de la motilité aucune faculté ne pouvait naître, et tout ce que l'on peut vous reprocher selon moi dans votre premier travail, c'est de n'avoir pas vu tout ce qui était enfermé dans vos premiers principes (ce qui arrive toujours aux inventeurs), de n'avoir pas vu que la sensation du mouvement devenu volontaire par une suite de progrès très rapides sans doute, comprenait hors de la résistance extérieure même cette aperception personnelle que vous supposez, et avec elle toutes les facultés et les idées subjectives sous quelque nom qu'on les désigne : et si vous aviez fait cette attention, ou si vous n'aviez pas été peut-être trop préoccupé de la source de nos idées objectives ou relatives au monde extérieur et trop pressé d'y arriver, vous ne pouviez manquer d'observer les effets particuliers de cette motilité dont vous aviez commencé à apprécier l'influence générale, et en suivant ses effets dans l'exercice des sens extérieurs, vous auriez reconnu que la perceptibilité, la distinction des modes ou idées qui se rapportent à chacun d'eux est toujours pour ainsi dire en raison directe de la dépendance où ils sont de la fonction motrice volontaire, et inversement de la capacité affective : ce qui me paraît être une heureuse confirmation de votre principe. De là il suivait encore, qu'en donnant au toucher non comme organe sentant, particulier, mais comme organe volontairement mobile l'avantage presque exclusif ou la priorité dont il jouit dans l'acquisition des idées relatives au monde extérieur,

d'autres sens jouissent également et par le même effet de motilité volontaire d'une prééminence comparable quant à la distinction, la persistance et la disponibilité de certaines modifications et des idées qui ne se rapportent qu'à nous-mêmes, et en examinant sous ce rapport les organes auditif et vocal, observant les résultats de la vision active, que Condillac a regretté trop tard d'avoir négligés dans son *Traité des sensations* (voyez la dernière édition de cet ouvrage), il eût été possible de refaire sur un (plan) nouveau, beaucoup plus exact et bien moins hypothétique un traité des sensations, d'où seraient résultées beaucoup de choses exactes et utiles, surtout cette vérité que la sensation comme effet immédiat des corps ou de leur propriété impressionnable affectible n'est point du tout la source de connaissances, ne renferme aucune faculté proprement dite, mais est seulement un moyen, un signe institué par la nature pour en préparer l'acquisition. Enfin la confirmation de ces principes d'un poète philosophique qui ne sentait peut-être pas toute la force de son expression : « Suis rebus sua cuique voluntas principium dat. » Nos idées de causalité dérivent de notre action.

Ce que vous n'avez pas fait, Monsieur, j'ai tâché de le faire en m'emparant du principe que vous m'avez pour ainsi dire légué et le suivant aussi loin que mes forces ont pu me le permettre jusqu'à présent. Vous vous êtes jeté dans une route différente et en adoptant de nouveaux principes vous avez suivi de votre côté toutes les conséquences avec une force de tête étonnante, supérieure. Plus nous avançons chacun de notre côté, plus nous nous écartons et je vous avoue que j'ai un sentiment pénible en me trouvant dans quelques points essentiels, aussi loin de vous, à qui j'ai tant à cœur d'être uni d'esprit

et de pensée comme je le suis et le serai toujours de cœur ; mais, Monsieur, si je suis en partie séparé de vos idées, n'est-ce pas pour avoir trop intimement uni les miennes à celles que vous eûtes autrefois ? c'est vous qui nous avez abandonnés ; peut-être avons-nous tort, mais vous êtes trop juste pour ne pas entendre nos raisons et dédaigner d'y répondre. Veuillez songer surtout que si je m'égare, c'est en suivant vos premières traces, et j'ose dire que l'obligation de me rappeler dans la véritable route vous est imposée par cela même, si ce n'est pas à titre de devoir, que ce soit à celui d'amitié particulière et avant tout d'attachement à la vérité.

Comme ma manière de considérer les facultés humaines et le point de vue fondamental sous lequel j'envisage la décomposition demandée tient absolument aux principes sur lesquels je viens de si longuement insister, je désire vivement d'avoir votre avis motivé sur cet article. Si je me suis égaré sur ce point, tout mon dernier travail, hors quelques accessoires, n'est bon qu'à jeter au feu. Avant de le terminer et surtout de le produire aux yeux du public, il m'importe donc infiniment de savoir de quel esprit vous en considérez les bases.

La vérité m'est chère par dessus tout. Si vous jugez que la matière dont j'ai l'honneur de vous parler, mérite encore une discussion plus approfondie, je serai prêt à vous développer plusieurs choses que je me suis fait violence pour tronquer et resserrer dans cette lettre, pour ne pas en faire un gros volume ; je voudrais que vous me permissiez de refaire ainsi et de terminer tout mon travail avec vous ; il cesserait, je crois, de me paraître un travail, et si je pouvais m'appuyer sur vous, à chaque pas, j'en marcherais avec bien plus d'assurance et de plaisir.

Je me suis bien écarté, du moins en apparence, de cette bonne dont je devais vous parler d'abord ; mais, Monsieur, vous êtes si profondément conséquent dans vos principes qu'on ne peut guère vous proposer quelque objection sur telle partie de vos ouvrages sans remonter au premier anneau où elles vont toutes se rattacher. Si vous étiez resté fidèle au principe que toutes nos facultés actives sont originaires de la motilité, il est très probable que les bases de votre grammaire auraient été différentes ; c'eût été une autre analyse de la proposition, une autre manière d'envisager les termes adjectifs et les verbes. S'il est vrai que toutes nos facultés ne soient que différentes manières de sentir ou d'être affecté, on voit s'évanouir la différence entre le langage affectif et l'énonciatif, comme entre les facultés actives et passives ; l'interjection renferme en elle seule une proposition complète ; le verbe ne comprend plus l'idée d'action qui est bien réellement inséparable de celle d'existence personnelle dans un temps, mais tout *adjectif* devenant un attribut complet par sa réunion intime ou sa juxtaposition au mot *étant* constitue un verbe ; tout cela résultant de vos principes d'idéologie comme autant de conséquences nécessaires, il faut de toute nécessité vous accorder les unes si l'on vous passe les autres. J'aurais aussi plusieurs observations à vous faire sur les points fondamentaux qui tiennent à la différence des principes, sur lesquels j'ai appelé votre attention. J'ai noté plusieurs réflexions à ce sujet que je suis prêt à vous communiquer si vous le désirez ; mais j'attends votre réponse.

Le chapitre sur les signes permanents de nos idées m'a paru admirable. Il est dans toute la profondeur du sujet. Que les érudits de notre Académie des Inscriptions

3^e classe de l'Institut viennent encore nous dire que l'Idéologie n'est bonne à rien ! J'ai aussi noté quelques observations sur les rapports qui lient une langue écrite hiéroglyphique ou symbolique aux idées et aux mots, il me semble que vous donnez trop à la liaison des deux espèces de signes écrits et parlés. La langue écrite des Chinois que l'on nous assure être également (lue par des) peuples qui parlent des langues différentes, n'est-elle pas une objection à vous faire ? D'ailleurs l'écriture chinoise qui est une sorte de calligraphie où les idées entrent à la vérité plus que les mots diffère des hyéroglyphes égyptiens qui s'éloignent encore davantage des signes parlés. Il me semble que vous parlez trop généralement des langues symboliques, origine de l'écriture alphabétique, notation des sons.

Mais voici encore une distinction entre l'actif et le passif qui me vient à l'esprit au sujet des signes vocaux et oraux, des voix et des articulations que je désirerai voir plus séparer. J'ai sur chacun de ces objets séparément la matière d'une lettre.

« Le jugement est si peu inséparable de la sensation qu'il est même impossible que la faculté puisse commencer à agir aussitôt que la faculté de sentir (108) » ; cependant on dit ensuite (p. 128) : « Qu'est-ce que trouver une sensation agréable ou désagréable si ce n'est porter un jugement senti, un rapport entre elle et notre faculté sentante ? » Voilà donc bien que le jugement est inséparable de la sensation, car séparément les premières sensations ont été affectives ; autrement, comment l'être sentant eût-il été constitué ? Ainsi la séparation supposée en premier lieu n'est qu'une pure abstraction de l'esprit ; il ne faut plus s'inquiéter de l'origine du jugement qui n'est qu'un résultat simple de la propriété impression-

nable et affectible de notre organisation — il en faut dire autant de la volonté.

« Il n'y a pas sentiment de résistance quand il n'y a pas auparavant sentiment de volonté. » — L'inverse serait peut-être plus vrai, il n'y a pas sentiment de volonté s'il n'y a *en même temps* sentiment de résistance, car la force qui opère tels mouvements qui ne sont originaiement constitués volontaires (que d'après certaines conditions organiques par lesquelles ils s'effectuent), cette force, dis-je, ne peut être consciente ou exister que dans une résistance quelconque à son action.

Mais il n'est pas possible qu'aucune résistance ait pu être sentie, aucun mouvement produit hors de la volonté si, comme vous le croyez très possible, le premier de tous les mouvements faits par chacun de nous n'a été accompagné de volonté. Assurément, s'il y a quelque chose qui nous soit connu par réflexion, c'est la volonté, cause première subjective de tous les actes qui sont véritablement produits par nous; mais que devient cette idée subjective ou à quoi pouvons-nous la rattacher si nous plaçons la volonté dans les mouvements instinctifs de l'enfant qui vient de naître? et certes alors le mouvement involontaire est bien impossible et comment eussiez-vous pu supposer dans votre premier mémoire qu'il y avait locomotion sans volonté? Quelle sorte de mouvements aviez-vous donc pu entendre quand vous parliez de mouvements sentis, libres, contraints, car, d'après la latitude que vous donnez à ce mot volonté et l'origine instinctive que vous lui supposez, je ne vois plus de limite entre les actes volontaires et involontaires; on ne pourrait plus nommer ainsi que des mouvements tout à fait obscurs, inhérents à la simple vitalité organique comme ceux de , vous ne pouvez donc pas dire

dans ce cas que vous ayez soutenu autrefois que des mouvements involontaires suffisaient pour nous apprendre l'existence des corps et de vos pensées. Maintenant (p. 122) que nous avons des volontés avant d'avoir cette connaissance, c'est que vous croyez que les volontés préexistent aux mouvements, mais que conclure?

Lettre de M. de Biran à M. de Tracy (1)

Les questions qui nous divisent, Monsieur, sont à mes yeux de la plus grande importance, puisque ce sont les bases mêmes fondamentales de l'idéologie et de la philosophie rationnelle. J'en fais depuis longtemps l'objet de mes méditations les plus assidues, et je vous dois bien compte de leurs résultats, car c'est vous qui m'en avez fourni le texte presque tout entier. En commençant ce compte rendu, je sens que j'ai besoin de toute votre indulgence ; j'aurais peut-être bien fait de le différer jusqu'à ce que ma santé encore mal affermie et une multitude de *tracasseries* (?) qui m'obsèdent en cet instant, eussent laissé à mon esprit la liberté et le ressort nécessaires pour agiter de telles matières; mais je me sens réellement tourmenté du besoin de vous exposer mes idées, de m'entendre avec vous, d'en recevoir des avis et des éclaircissements nécessaires. Depuis votre dernière lettre surtout, je n'ai point de repos et ne puis en trouver qu'en vous écrivant. Je commence donc sans savoir comment je finirai. La multitude de choses que j'ai à vous dire me met dans un certain embarras, je voudrais

(1) (B. I.) Cette lettre est probablement postérieure à la précédente de quelques semaines ou de quelques mois. La lettre de Tracy que nous publions ci-dessous et qui est datée, y répond.

pouvoir les exposer toutes à la fois et ne sais comment faire pour observer un certain ordre... encore un coup de l'indulgence ou plutôt de la patience !

Je suppose avec vous un homme (c'est-à-dire un être vivant impressionnable et affectible, organisé à peu près comme nous, et non point la statue de Condillac), doué de toutes les conditions de l'existence sensitive, recevant des impressions de toute espèce, et en étant *affecté*, mais privé de *motilité*, c'est-à-dire de tout organe locomobile, et je pense qu'un tel être devenant chacune de ces affections successives ou toutes ces affections simultanées, ne pourra être dit avoir conscience de son existence ; il sera ou *existera sentant* pour les autres, et non point pour lui-même, il n'y aura enfin en lui rien qui corresponde à ce que nous entendons par ce terme simple, *moi*, et cela quelque variété d'impressions qu'on puisse supposer ou par quelque changement que l'on fasse passer cet être *immobile*.

Cette opinion est contraire à la doctrine de Condillac et paraît l'être aussi à celle que vous proposez dans votre *premier mémoire* inséré parmi ceux de l'*Institut*, mais l'opposition n'est qu'apparente et, en m'appliquant ce que vous avez dit de vous-même par rapport à Condillac, je prétends ne m'écarter de vous en ce point que pour être *plus fidèle aux conséquences de vos premiers principes*.

Dans un corps de doctrines, tel que peut se former de nos jours l'ensemble des connaissances idéologiques, tout doit être homogène depuis le premier *point de départ*, jusqu'aux conséquences, déductions ou applications les plus éloignées. Quel est le point de départ ? c'est l'idée première sous laquelle nous concevons le sujet sentant et pensant ; cette idée peut être simplement réfléchie,

c'est-à-dire fondée sur l'observation de nous-mêmes. On peut enfin chercher à la baser sur un point de vue en quelque sorte extérieur à notre être actuel, déterminer, par exemple, les conditions réelles, instrumentales, et nécessairement composées, qui peuvent constituer un sujet, capable de sentiment, ou supposer une condition simple, telle qu'on puisse en déduire par une suite d'analyses toutes les opérations et facultés du sujet pensant, telles que nous connaissons les nôtres par l'examen de leurs produits.

Ces trois méthodes dont la première est celle de Locke, la troisième celle de Condillac (j'entends le *Traité des sensations*) et la deuxième celle de nos plus profonds physiologistes (dont les observations s'allient heureusement avec les recherches idéologiques), sont tout à fait différentes dans leurs procédés, dans les conceptions originaires sur lesquelles elles se fondent et les résultats auxquels elles conduisent. On peut s'en servir tour à tour et les faire converger jusqu'à un certain point à la connaissance la plus exacte possible des diverses parties qui composent la science de l'homme. Mais je crois qu'il est dangereux d'attribuer à l'une d'elles une prédominance trop exclusive, de ne pas bien distinguer les idées qui se trouvent formées d'après l'une ou l'autre méthode, de vouloir combattre les unes par les autres, enfin de prétendre les opposer ou les concilier dans l'explication d'une seule et même espèce de phénomènes, car chacune a sa manière particulière d'envisager, d'expliquer ces phénomènes et quoiqu'elles se servent souvent des mêmes mots, elles n'embrassent point réellement le même ordre de faits ni de conceptions :

En comparant vos *Premiers Mémoires*, Monsieur, avec votre *Idéologie*, on trouve dans ceux-là la méthode

réfléchie de Locke, qui n'y est pas seule, mais qui y domine, dans celle-ci c'est surtout la méthode (que vous me permettrez d'appeler *hypothétique*) de Condillac réunie à celle des physiologistes.

Dans votre premier travail, vous partez des faits, tels que l'observation actuelle de nous-même peut nous les apprendre et vous cherchez un premier fait du même ordre, lequel étant donné par l'expérience ou l'observation, les facultés ou opérations réelles de notre intelligence en dérivent infailliblement, mais antérieurement à ce fait qui est bien le premier dans l'ordre de l'expérience et de la *connaissance* proprement dite, vous en *supposez* un autre qui est en dehors de ce système d'idées réfléchies, lui est hétérogène et se trouve appartenir à des conceptions toutes différentes, quoique revêtues de la même formule. Je m'explique. On trouve dans votre premier ouvrage, cette assertion qui est ensuite reproduite partout : une sensation pure et simple ne nous apprend rien que notre existence ; dans ses modifications intérieures, sans aucune relation au dehors ni aux organes, est comprise seulement la connaissance du *moi* et de ses modes successifs : connaissance bien infructueuse, dites-vous, mais qui par hypothèse n'est pas moins une connaissance absolue, sans relation et par conséquent différente en réalité de toutes les autres dont vous assignez l'origine et n'ayant avec elle rien de commun que le nom.

Cet élément *hypothétique*, introduit dans un système de faits d'expériences et d'idées réfléchies, en altérerait l'homogénéité. Pour rétablir celle-ci, il n'y avait qu'une alternative. Il fallait ou réformer cet élément, c'est-à-dire convenir qu'il n'y avait aucune connaissance de moi ou de personnalité, hors la relation première, origine

commune de toutes les facultés ou opérations de l'être sentant et intelligent, ou changer l'origine des facultés mêmes, et la transporter dans ce sentiment absolu, ou cette prétendue connaissance non relative d'égoïté, c'est-à-dire passer de la méthode réfléchie à l'hypothétique, des notions idéologiques proprement dites sous lesquelles nous pouvons concevoir (pour ainsi dire *en dedans*) le sujet pensant, aux idées physiologiques que l'on peut se former en observant en dehors les premiers mouvements, les déterminations premières de la sensibilité et les circonstances organiques qui leur correspondent.

Vous avez adopté, Monsieur, ce dernier parti dans les chapitres 7 et 8 de votre *Idéologie*, où vous opposez contre votre première doctrine des arguments déduits d'une méthode étrangère à celle qui vous servit, en grande partie, à la fonder, et qui ne me paraissaient pas devoir l'atteindre dans la partie idéologique qui lui est propre.

J'ai pris de mon côté la deuxième alternative et tâché d'établir l'homogénéité de doctrine en fondant la *connaissance personnelle* sur la même loi, les mêmes conditions originaires que vous aviez assignées d'abord à toutes les facultés et opérations dont se compose l'intelligence humaine..., telle est, ce me semble, la première source de nos divisions.

En discutant les principes de votre *Premier mémoire*, je prétends y découvrir le germe des deux systèmes différents que nous suivons aujourd'hui. Je prétends montrer qu'en rejetant le principe de motilité, où vous avez vu d'abord l'origine de nos facultés et de nos connaissances, hors une, vous avez été conséquent en ramenant toute votre doctrine à l'élément hétérogène qui s'y

était glissé, de même qu'en donnant une nouvelle extension à ce principe, je n'ai fait que ramener cet élément à l'homogénéité avec tout le système. Je pense enfin prouver que nos deux points de vue sont séparés sans être opposés et qu'ils ne peuvent se combattre ni se détruire l'un par l'autre. Venons aux éclaircissements.

Le *moi*, ditez-vous dans une note du *Premier mémoire*, se compose en étendue de toutes les parties sentantes ensemble et obéissantes à la même volonté, voilà deux points de vue très distincts, renfermés dans les deux parties de votre définition. Cette définition présente à la fois une idée générale, très générale, et une individualité bien précise. Le *moi*, pris en dehors et dans une acception physiologique, peut être dit se composer simplement de toutes les parties sentantes ; la correspondance et l'harmonie de toutes les vies particulières avec le système entier par le moyen des nerfs, constitue le *moi*, dit quelque part notre illustre ami. Le *moi* n'existe donc que dans la vie générale.

Je vois bien là les conditions de l'existence sensitive absolue sans lesquelles ne pourrait avoir lieu le sentiment d'individualité permanente qui nous fait dire *moi*, à chaque instant de notre existence successive, et quels que soient les changements opérés dans notre sensibilité, mais quant à ce sentiment considéré dans la réflexion ou l'aperception de tous les modes variables dans lesquels il peut entrer comme élément et dont il peut enfin être séparé, il est très distinct de toutes les affections directes et simples des parties sentantes ensemble, et ne résulte point immédiatement des conditions qui forment la *vie générale* : puisque ces affections simples et cette vie suivent également leur cours, constituent un mode d'existence sensitive complète dans son genre sans que

s'y joigne aucun sentiment personnel comme *aperception*. La conception de cet élément affectif séparé de tout sentiment de moi n'est point une de ces abstractions que notre esprit crée et à laquelle il attribue une réalité illusoire, mais un mode d'existence très réelle qui constitue très probablement celle d'une multitude d'êtres organisés, qui forme enfin toute la nôtre dans l'origine et en occupe maintenant encore la plus grande partie : c'est ce mode qui prédomine quand nous nous sentons bien ou mal *absolument*, sans aucune sensation *relative* à quelque partie déterminée du corps et par les dispositions uniques de la sensibilité intérieure ou du tempérament, c'est à lui que notre existence absolue est presque réduite lorsque dans un sommeil plus ou moins imparfait, dans un état voisin de la léthargie, dans le délire, nous souffrons ou jouissons sans apercevoir, et enfin dans ces vives exaltations sensitives où l'être passionné absorbé par un sentiment unique, quelle qu'en soit la nature ou la cause, perd toute conscience de son moi, cesse d'être pour lui une personne, ce qui s'appelle vulgairement être hors de soi-même, etc., je dis donc que la notion d'existence personnelle ou de moi, telle qu'elle est exprimée dans la première partie de la définition, c'est-à-dire comme un composé de parties qui sentent ensemble ou qui *consentent* est purement *physiologique* et se fonde sur un système d'idées ou d'observations en dehors de la réflexion propre du sujet pensant et conscient.

En faisant entrer dans la constitution personnelle l'ensemble des parties *obéissantes à la même volonté*, on se place dans un point de vue qui tient le milieu entre celui des métaphysiciens abstraits qui attribuent à l'âme ou au principe sentant et pensant une existence

absolue et indépendante, et celui des physiologistes qui, n'envisageant les phénomènes qu'en dehors, transportent aussi ce sentiment de l'être (absolu d'une autre manière) dans les *conditions* de la vie générale.

Ce point de vue intermédiaire et vraiment idéologique considère le moi dans la volonté une, ou la même, volonté qui n'est point d'une manière absolue ou abstraite de toute condition, mais seulement dans la relation à l'ensemble des parties qui lui obéissent, dans un *effort* essentiellement *relatif*, dont le terme, le corps résistant mais obéissant, et le sujet de la force motrice (qui n'existe comme force consciente que dans la résistance à son action) sont inséparables et ne sont constitués que l'un par rapport à l'autre.

Voilà, ce semble, une distinction précise entre les deux sortes d'éléments qui composent votre idée fondamentale du moi humain. Suivant qu'on s'attache plus particulièrement à l'élément personnel ou à l'élément affectible absolu (permettez-moi de les caractériser ainsi) on en déduira deux sortes de notions très différentes, les unes appartenant exclusivement à l'idéologie, les autres à la physiologie. En partant de l'élément affectible absolu et y transportant l'existence personnelle, on peut y transporter aussi des facultés, des opérations qui lui sont homogènes, c'est-à-dire placées hors de la *conscience* du sentiment relatif (1) d'être. On caractérisera alors ces facultés d'après certains résultats, mouvements ou actes aperçus en dehors ; on leur donnera ces mêmes noms arbitraires que nous attribuons ordinaire-

(1) Je dis relatif, parce que cet élément personnel a été envisagé d'une manière abstraite par les Cartésiens qui l'ont trouvé les premiers en partant de la réflexion. Condillac est le premier qui ait commencé l'analyse en partant de l'élément affectible.

ment à nos actes réfléchis et on pourra dire que toutes nos facultés sont constituées dans les modifications intérieures ou les affections pures de la sensibilité.

En partant de l'élément *personnel* proprement dit, ou du moi relatif, on ne saurait évidemment admettre aucune sorte de connaissance de facultés ou d'opérations effectives, hors d'une relation première et fondamentale. On cherchera donc quel est le premier mode essentiellement relatif, et si par une méthode d'analyse et d'observation réfléchie on parvient à trouver un tel mode, ce sera à ce premier anneau que devront se rattacher non seulement toutes les opérations du sujet pensant ou percevant et les idées objectives qui en résultent, mais de plus et avant tout la connaissance personnelle de ce sujet, en tant qu'il meut et opère; si ce sujet moi n'est point inné à lui-même comme le dit Leibnitz, il n'existe point non plus hors de sa propre conscience ou dans les affections pures de la sensibilité; il n'est point absolument inhérent à ces affections, puisque nous savons que plusieurs en sont dénuées. La personnalité aura donc une origine, dépendra de quelque relation première ou ce ne sera point une connaissance, et si, comme telle, on la supposait indépendante d'une action relative, il faudrait en dire autant des autres connaissances. Et c'est précisément là la supposition qui a conduit Descartes aux idées innées. Il part de l'élément personnel, réfléchi, l'isole ou l'abstrait de toute condition organique, pose un moi existant et se connaissant d'une manière absolue, hors de toute action déployée sur quelque terme résistant — tout le reste s'en suit.

Condillac se place à un point de vue opposé et commence par séparer l'élément affectif de tout ce qui n'est pas lui. La statue devient sa sensation, et n'est

pas autre chose. Le génie de l'analyse ne pouvait aller plus loin ; l'auteur du *Traité des sensations* a fixé les limites et le véritable commencement par cette seule et heureuse expression *devient*.

L'aperception personnelle n'est pas comprise dans la première affection pure et simple, on en convient ; mais s'il n'y a pas de moi dans la première affection, comment pourra-t-il être dans la seconde ou dans le passage de l'une à l'autre, ou dans une combinaison de plusieurs ? Tant qu'on demeure enfin rigoureusement dans la même hypothèse d'un être sentant identifié également avec tous ses modes ou n'étant point autre chose, pour *lui-même*, que ses affections, je ne dis pas qu'il *éprouve*, mais qu'il *devient* successivement ou simultanément ; que l'on varie, que l'on combine comme on voudra des éléments simples et homogènes au premier, on ne me fera jamais concevoir comment il pourrait en ressortir autre chose que des affections pures, plus ou moins vives, et comment si l'on n'ajoute, ou si l'on ne suppose *implicitement* rien de plus dans l'être fictif, cet être pourrait commencer à sentir son existence individuelle, acquérir une personnalité permanente, percevoir, distinguer les modifications les unes des autres, devenir enfin capable de quelqu'une des facultés ou opérations nombreuses qu'on lui attribue?... il y a un tel saut du premier état de la statue à celui qui suit immédiatement et selon moi une opposition si manifeste entre l'hypothèse fondamentale et les déductions suivantes que je ne puis m'empêcher de croire que Condillac en mettant dans la statue une âme ou une substance spirituelle a supposé tacitement quelque vertu mystérieuse qui se joignait à la sensation pure et la transformait en perception ou autres actes intellectuels. Alors on pourrait lui reprocher

d'avoir un peu imité ces alchimistes qui se persuadaient avoir fait de l'or en combinant ou travaillant des substances qui contenaient d'avance quelques parcelles de ce métal. Je ne crois pas du moins qu'on puisse le disculper entièrement du reproche qu'il adresse lui-même à Locke d'avoir attribué à l'âme quelques facultés innées. Il me semble enfin que tous les résultats hypothétiques dont se composent les trois premières parties du *Traité des sensations* sont fondés uniquement sur ce que la statue est ou opère, non pour elle-même, mais pour celui qui la construit et l'observe en dehors..., points de vue très différents, et qu'il importe de distinguer avec soin, en avertissant le lecteur lorsqu'on se place dans l'un ou dans l'autre, pour qu'il ne confonde pas les faits et le langage de la science objective avec ceux de la conscience.

Pardon, Monsieur, si je me tiens si longtemps éloigné de vous, mais c'est pour y revenir avec plus de plaisir et de profit. Il résulte des observations précédentes (qui demanderaient peut-être plus de développement) que la personnalité ou l'aperception n'a point d'origine dans le système de Condillac, qu'elle n'est point distinguée de la *sensation pure* par l'hypothèse, quoiqu'elle le soit toujours par le fait et même forcément par le langage ; que dans cette sensation enfin considérée tout à la fois comme la matière et l'architecte de l'édifice des idées et des connaissances, il se trouve toujours réellement un autre architecte, un opérateur secret dont on ne saurait dire d'où il vient, ni qui il est. Quoi qu'il en soit, on voit bien que Condillac n'admet des facultés ou des opérations intellectuelles dans l'être sentant que parce qu'il suppose sans fondement selon moi une personnalité distincte et permanente dans la succession des modes simples affectifs.

Il dit même positivement dans le chapitre VI de la première partie comment il conçoit que le *moi* peut ressortir de la mémoire des *odeurs*, ce qui est bien, ce me semble, prendre la cause pour l'effet, et supposer ce qui est en question ; mais enfin la personnalité se trouvant constituée dans la sensation, il y a par l'hypothèse un sujet sentant et percevant, capable de toutes les opérations ou actes que l'on pourrait légitimement déduire, par une méthode réfléchie, du seul fait de la constitution personnelle.

Vous ne vous êtes point placé, Monsieur, dès votre début, dans l'hypothèse simple de Condillac ; ce n'est point une statue que vous supposez, mais un homme immobile, organisé et vivant intérieurement comme nous, il reçoit des impressions, en a conscience, ne sent, ne connaît, il est vrai, que son existence et ses modifications intérieures, mais enfin est une personne constituée par la seule vertu sentante, et qui se connaît moi, indépendamment de toute relation soit avec les corps qui peuvent occasionner les impressions, soit avec les parties qui les reçoivent... Vous niez que dans cette hypothèse d'immobilité et avec toutes les autres conditions de l'existence sensitive un *individu* peut distinguer deux sensations quelconques l'une de l'autre ni par conséquent un souvenir d'une sensation. Le jugement ne saurait donc commencer à naître, non plus qu'aucune des facultés que Condillac dérive des impressions simples d'odeur, de saveur, etc., l'être dont il s'agit ne *connaîtra* donc jamais rien que son existence et sentira toujours infructueusement les *modes sensitifs*. Donnons-lui la faculté de se mouvoir ; dès qu'il l'exerce ou qu'il vient à remuer par hasard un de ses membres ou son corps en masse, il en est averti par une sensation particulière de mouve-

ment qui en elle-même est simple et non relative, comme toute autre, mais d'une telle nature pourtant (sans que l'on puisse bien en voir la raison) que dès qu'elle est arrêtée, suspendue ou empêchée par un obstacle, l'opposition ou le contraste du mouvement libre au mouvement contraint se manifeste aussitôt ; les deux modes sont distingués, voilà un premier jugement qui amène tous les autres à sa suite.

❧ Ici, Monsieur, l'on vous arrête, dès les premiers pas, par cette sorte d'objection que vous indiquez vous-même, en grande partie dans vos *Eléments d'idéologie*, chapitres VII et VIII. Si le moi (la vertu sentante personifiée et douée d'aperception par la nature quoique dans l'état d'immobilité absolue) perçoit une modification affective quelconque et en a conscience sans la rapporter à une cause extérieure, ni même à aucune partie du corps, pourquoi n'aurait-il pas aussi conscience de la cessation de ce mode ou de son changement, du passage brusque à un autre, tout différent, tel que d'une odeur à un son, etc., qui ne contrastent pas moins que la sensation de mouvement libre et celle de résistance, et sans doute, pourquoi n'y aurait-il pas distinction des modes successifs ou simultanés, connaissance intérieure absolue de même nature que celle de moi, facultés constituées sans relation d'aucune espèce au dehors ni aux parties ? Nous n'avons donc pas besoin d'aller chercher l'origine de ces fonctions ailleurs que dans les conditions et la détermination première de la sensibilité. Ajoutons encore et surabondamment que ces sensations ont par elles-mêmes la propriété de nous être agréables ou désagréables ; or, qu'est-ce que *trouver* une sensation agréable ou désagréable, si ce n'est pas en porter un *jugement*, sentir un rapport entre elle et notre

faculté sentante, et sentir ce rapport entre une sensation et nous n'est-ce pas sentir le désir (c'est-à-dire avoir la volonté) de l'éprouver ou de la fuir? » Idéologie (p. 128). Le jugement et la volonté sont donc inséparables de toutes les sensations affectives et comme les impressions, les déterminations les plus aveugles de l'instinct ont essentiellement un caractère affectif, il faut remonter jusque-là pour trouver l'origine de toutes nos facultés. D'ailleurs, pour que l'exercice de la motilité puisse devenir la source des connaissances *objectives*, comme elle l'est bien réellement, il ne suffit pas que les mouvements soient faits avec conscience ou sentis simplement suivant la première hypothèse, il faut de plus qu'ils soient voulus, c'est-à-dire accompagnés de désirs, effectués à la suite de désirs. Comment donc la volonté (qui n'est en effet, dans le système combattu, autre chose que la faculté de sentir des désirs!) pourrait-elle tirer son origine de la motilité puisque cette dernière n'a pu être mise en exercice que par la volonté, ou du moins n'est devenue source de connaissance, qu'autant qu'elle a été expressément activée par elle? Je divise ces deux objections en deux parties : les dernières viennent entièrement de vous, et je crois prouver qu'étant déduites d'un système d'idées ou de notions toutes différentes de celui sur lequel se fondait votre première doctrine, il ne peut lui être directement opposé ni l'entamer en aucune manière. Les premières objections attaquent cette doctrine jusque dans sa base et ressortent immédiatement des notions hypothétiques sous lesquelles vous avez conçu en premier lieu la personnalité et l'aperception, sans indiquer leur origine, et les supposant également inhérentes à tout mode simplement affectif, comme à la sensation *relative* du mouvement. Ces objec-

tions fondamentales se lient au point de vue qui m'est propre et à tous les principes ou résultats que j'ai déduits de vos premiers Mémoires de l'Institut où j'ai cru et crois encore les voir renfermés. Cette dernière partie méritait une discussion profonde que je voudrais rendre définitive, je la réserve pour la fin et fais servir l'autre comme d'introduction. J'examine donc d'abord sur quoi se fondent les objections qui ont pu vous déterminer à modifier votre première doctrine en joignant le désir au mouvement, ce qui peut résulter de l'introduction du nouvel élément, et l'idée précise que l'on peut attacher au terme mouvement, appelé maintenant mouvement *volontaire* par opposition à cette locomotion sentie que vous prétendiez avoir regardée autrefois comme *involontaire*, comment il peut être vrai d'un côté que la faculté du *vouloir* ou du *désir*, telle que vous l'entendiez en premier lieu, ressorte originairement en effet de l'exercice de la *motilité* ou des premiers modes relatifs qui nous donnent une connaissance *objective* expérimentale (puis-que dans le sens idéologique, on ne peut vouloir ou désirer que ce qu'on connaît) quoiqu'il soit vrai, d'un autre côté, en une certaine acception qu'une expérience réfléchie peut nous faire attacher aux termes désirer, vouloir, identifiant ces modes avec le besoin, et les transportant jusque dans les déterminations premières et instinctives de l'affectibilité organique, dont personne assurément ne peut avoir d'*idée*, que la *volonté* précède en effet le mouvement ; comment enfin ces deux résultats n'étant opposés que dans ces termes peuvent se concilier ou coexister sans se détruire.

La langue idéologique n'étant point encore fixée, chaque philosophe a pu jusqu'à présent se former une langue particulière appropriée aux conventions ou

données, soit réelles, soit hypothétiques d'où il part, au point de vue sous lequel il envisage le sujet multiforme que nous appelons l'entendement humain, et surtout peut-être à un certain but final qu'il vise d'avance et désire atteindre.

Depuis Descartes dont la doctrine a peut être plus influé qu'on ne pense sur celle qui est encore de nos jours la plus généralement suivie, la volonté n'ayant point été séparée du *désir affectif*, les divers sentiments de malaise, de besoin, d'inquiétude, les passions enfin de tout genre qui ne sont que différentes nuances particulières du même mode fondamental, ont été compris dans la même idée complexe ou le même terme générique *volonté*. Cependant lorsqu'on parle de la personne qui effectue les mouvements de notre corps, de ses différentes parties, on circonscrit aussi souvent l'idée de volonté dans cette puissance une ; on cherche les conditions physiologiques ou réfléchies de son exercice en les opposant aux circonstances du même ordre qui caractérisent les mouvements involontaires. Ces deux acceptions du même terme *volonté* se rapportant à deux points de vue tout différents donnent lieu souvent à des contradictions singulières ; le même mouvement ou acte, par exemple, qui est *volontaire* dans son rapport direct à la puissance qui l'effectue suivant certaines conditions propres, peut être dit *involontaire* par rapport à l'absence du désir affectif déterminant, tandis que le désir ou la volonté identifiée avec lui peut avoir lieu sans qu'aucune action s'en suive. Ainsi quand il y a *vouloir* dans un sens, il n'y en a pas dans un autre (*et vice versa*). Ces contradictions ne subsistaient pas ou étaient moins sensibles dans le système caractérisé des *causes occasionnelles* où l'âme se bornait au vœu ou désir, exclusivement, et n'exerçait

réellement aucune puissance motrice : l'acte qui suivait était le fait du *moteur suprême* ; mais nous qui admettons l'identité de la puissance ou de la cause moi qui *veut*, et *opère* ou *meut*, nous qui, n'allant point au delà des faits de conscience, ne pouvons juger de la volonté que par ce sentiment de puissance ou de causalité personnelle, qui accompagne les mouvements voulus, pour quoi séparerions-nous donc la faculté de mouvoir ou d'agir de celle de *rouloir* et sur quel fondement transporterions-nous le terme caractéristique de cette dernière puissance aux désirs affectifs, si ces désirs qui, à partir de l'instinct dans lequel ils se confondent jusqu'au développement actuel de notre être sentant et pensant, sont susceptibles de tous les degrés de vague et d'indétermination qui se dérobent souvent à la conscience, alors même qu'ils déterminent nos actes et nos vouloirs même les plus clairement aperçus ?

Lorsqu'on voudra démontrer la nécessité de corriger et de réformer à cet égard le langage idéologique, on ne pourra en trouver, Monsieur, de meilleures preuves qu'en comparant la doctrine de vos *Premiers mémoires de l'Institut* à celle de vos *Éléments d'idéologie* (chapitres VII et VIII). On verra clairement, si je ne me trompe, combien est dangereux l'emploi de certains signes indéterminés ou à double sens, puisqu'ils ont pu faire illusion à un esprit de votre ordre.

La faculté de faire *des mouvements* et d'en avoir conscience dont vous parliez en premier lieu, était bien certainement celle des *mouvements volontaires* ; en style physiologique, c'était la volonté même (la puissance de *mouvoir*), telle que l'entendent Locke et d'autres philosophes lorsqu'il s'agit en effet d'une locomotion régulière, de mouvements suivis et coordonnés dont l'être

pensant perçoit et compare les résultats (il est impossible d'en exclure l'idée d'un vouloir qui, soit qu'il se rapporte à l'acte même et se fixe expressément sur lui, ou soit qu'il tende à quelque autre résultat dont cet acte est le moyen, ne peut dans aucun cas en être séparé. Comment donc pouvez-vous dire maintenant qu'en attribuant à la motricité l'origine de la connaissance objective et de toutes les facultés intellectuelles, vous entendez par là des mouvements involontaires ? (Idéologie, p. 122.) C'est que dès lors même le terme volonté se trouvant exclusivement associé dans votre esprit au mode affectif du désir qui se trouve réellement séparé de la fonction motrice et peut n'avoir rien de commun avec ses produits, quand vous avez été conduit à remarquer dans la suite que nos mouvements *involontaires* (et par là, ce me semble, on ne peut entendre seulement ceux dont l'individu ou la force qui est moi, ne dispose en aucune manière) étaient absolument stériles pour la connaissance, vous n'avez donc pu et dû concevoir de mouvements ou d'actes *involontaires* que ceux qui n'étaient point accompagnés de désir, or le désir peut être conçu lui-même dans les besoins et les premiers penchants de l'instinct, dans ces appétits simples dont on voit et quelquefois dont on sent les effets, mais dont il est impossible de saisir au dehors, ni de surprendre en soi-même, encore moins de *réfléchir* le principe, comme dans les sentiments et les passions de l'être moral développé se portant avec intention ou dirigeant ses actes dont il dispose vers des objets connus dont l'expérience lui a fait acquérir et comparer successivement les idées — le désir, considéré sous ces deux rapports et admettant toutes les nuances intermédiaires, le mouvement ou l'acte qui ne devient *volontaire* que par lui (suivant l'hypo-

thèse) pourra l'être de bien des manières. à partir de l'origine ou de la détermination la plus obscure du premier de tous les mouvements enfin qui a pu être accompagné de volonté (Idéologie, p. 120), jusqu'à ces actes réfléchis dont la cause est *moi* et dont nous distinguons nettement les effets au dedans ou au dehors de nous. Ah! qui pourra dire alors quand et comment un acte ou un mouvement commence ou cesse d'être volontaire ?

Votre première classification des facultés élémentaires de l'intelligence humaine (où la volonté se trouvait tout à fait séparée de la faculté de mouvoir pour être exclusivement attribuée à celle du désir) avait bien préparé les difficultés que vous avez aperçues dans la suite et qui ont motivé à vos yeux un changement de système et une décision nouvelle dont votre premier élément générateur se trouve exclu. Cependant vous aviez dès lors écarté et prévenu une assez grande source d'incertitude, en fixant positivement le désir dans la connaissance ? « Tout plaisir ou peine, disiez-vous (p. 337 des Mémoires), est un besoin, toute sensation est en elle-même un *besoin* ; en y joignant la perception d'un rapport, une connaissance, ce besoin deviendra un désir. » Ce point de vue me paraît fondé sur notre expérience la plus intime.

« Il faut, disiez-vous page 349 de votre Premier Mémoire, mettre au nombre des *mouvements indépendants de la volonté*, tous ceux que font les enfants nouveaux-nés, avant d'avoir pu acquérir aucune connaissance, quelque *déterminé* que soit le but de ces mouvements, avec quelque justesse qu'ils *tendent* à un but *apparent* ou *réel*..., ils y sont portés, ajoutiez-vous, par un je ne sais quoi, qu'on appelle *détermination instinctive*, sans

que personne puisse savoir si c'est quelque perception analogue à celle de nos vœux. »

Je ne sais, Monsieur, si vous avez acquis depuis des données plus positives sur ce que peuvent être ces premières et obscures déterminations, je ne dis pas pour celui qui en observe les produits extérieurs, ni même pour le physiologiste qui en analyse les conditions ou les rapporte à leurs sources organiques, mais sur ce qu'elles peuvent être dans un sujet sentant, qui y est exclusivement borné et dans nous-mêmes hors de l'aperception et de la connaissance. Je vois bien que la doctrine qui sert maintenant de base à votre idéologie, suppose un parti pris non seulement sur l'analogie, mais même sur l'identité des déterminations instinctives et de nos vœux, du besoin et du désir, soit instinctif, soit d'expérience que vous confondez, mais je ne puis concevoir encore sur quel fondement vous pouvez affirmer aujourd'hui l'identité là où vous récusiez auparavant l'analogie. N'est-ce pas parce que vous étendez maintenant le terme identique désir à des modes qui excluent toute idée ou connaissance expérimentale, pendant que vous le circonscriviez autrefois aux modes qui renferment spécialement cette connaissance ; parce que d'un terme complexe où vous compreniez le sentiment et l'idée, vous écartez par le fait un des éléments en maintenant par l'hypothèse et en vertu du langage un composé toujours identique, parce que la tendance automatique à un but apparent s'est identifiée avec la *connaissance* du but réel, l'affinité *élective* avec le *propre choix* d'un être qui sent et perçoit ; parce qu'enfin la détermination *du but* d'expérience ne changeant rien à la nature du sentiment, et le désir étant exclusivement basé dans l'affection comme le *vœux* dans le désir, il n'y a plus de difficulté

sur l'identité conventionnelle et logique de ces deux modes ; mais... la réalité des faits de conscience, dans votre premier point de vue le mode particulier qui résulte de l'exercice du mouvement libre, étant une sensation, peut correspondre à un désir particulier, puisque nous avons, comme vous disiez, autant de désirs que de sensations ; or, soit que le désir s'identifie avec le besoin, comme vous le pensez actuellement, soit qu'il en diffère comme vous le pensiez autrefois, le mouvement devra toujours être accompagné de désirs, il sera donc toujours volontaire : de là, et en suivant toujours la même méthode, nous pouvons conclure hardiment que les mouvements du fœtus, dans le sein de sa mère, sont accompagnés de *vouloirs* et, de proche en proche, que les déterminations de chaque centre ou chaque foyer partiel de sensibilité, que les mouvements de chaque fibre nerveuse s'exécutent par autant de volontés partielles inséparables des affections immédiates dont ces parties sont les sièges ; car, comme dit notre illustre ami, la *vie* est partout, dans toutes les parties de la machine organique, partout où il y a plaisir et douleur et par conséquent, dirai-je, d'après vous, désir de conserver l'un et de repousser l'autre, par suite mouvements *volontaires* et pourquoi ne dirions-nous pas en effet de chaque *élément* sensible ce que nous affirmons de la combinaison qu'ils forment, dès lors qu'on est hors du domaine de la conscience ou qu'on étudie les phénomènes de la sensibilité dans un point de vue extérieur au *moi*, on peut supposer de l'analogie avec les faits intérieurs, exprimer les diverses circonstances de ces phénomènes par les termes qui paraissent les plus propres à les peindre. Il est donc permis d'employer quelquefois ceux qui se trouvent associés déjà à des idées ou des

sentiments dont l'expérience intérieure ou la réflexion a circonscrit la valeur ; mais alors la signification de ces termes est plus ou moins détournée ; ils sont pris dans un sens tropique qu'il ne faut pas confondre avec le sens propre ou le direct ; il ne faut pas croire que pour employer les mêmes mots on signifie réellement des choses de la même nature.

En restant donc dans le point de vue physiologique et ne considérant le mouvement que par rapport à l'affection organique plus ou moins obscure et au *désir* de même ordre qui le détermine, je dis qu'on ne peut concevoir de mouvement absolument *involontaire* dans un être organisé vivant, à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une locomotion régulière considérée dans l'état naturel. Nos mouvements supposent bien toujours quelque désir vague qui les détermine, nierait-on la réalité ou l'efficacité de ce désir en se fondant sur ce qu'il est inaperçu ou étranger à la conscience, sur ce qu'il ne tend pas expressément à un but, mais peut-il jamais être plus obscur, plus étranger à la conscience que ce désir instinctif qui a constitué volontaire le premier de tous les mouvements ? Il faut dire la même chose de la tendance au début, dont le vague, l'indétermination ou l'absence ne change point l'essence du désir, ni la nature de l'acte qui l'accompagne (tant qu'on reste dans la même hypothèse). Je pourrais donc conclure de là que vous ne sauriez, Monsieur, vous reprocher d'avoir donné autrefois quelque attribution au mouvement involontaire, quand le point de vue où vous vous placez actuellement, en attaquant votre première doctrine, n'en admet point absolument de tel.

Mais je veux me relâcher de cette conclusion et la mettre à l'écart ; je laisse de côté ces déterminations

instinctives, ces impressions sourdes, ces tendances aveugles de la sensibilité, pour m'en tenir aux désirs de conscience, tels que nous pouvons les éprouver et les réfléchir et j'examine (sous ce point de vue idéologique) s'il est réellement nécessaire qu'un désir exprès soit actuellement joint au mouvement, ou le détermine pour que l'exercice de ce dernier amène la connaissance, et si, sous ce rapport même, vous êtes fondé à corriger votre première doctrine, en attribuant à la faculté de mouvoir, jointe à celle de désirer, les résultats que vous aviez déduits de la première puissance motrice.

Entendons-nous d'abord sur la latitude qu'il faut donner à ce terme *désir* quand nous l'associons au mouvement produit. S'agit-il de ces sensations de malaise, d'inquiétude qui déterminent les actes propres à s'en délivrer et à satisfaire ses besoins? S'agit-il du désir qui tend immédiatement à l'exécution actuelle du mouvement et se borne à cette exécution, ou qui, fixé sur quelques objets soit présents, soit hors de notre pouvoir, ne détermine les mouvements que comme moyen d'atteindre quelque but? Dans le premier cas, il est certain que la sensation du désir qui se joint à celle du mouvement, bien loin de rendre celle-ci *instructive* ou de fixer l'attention sur ses résultats particuliers ne pourra que la distraire et concentrer souvent la sensibilité en elle-même au lieu de l'étendre au dehors. L'expérience nous apprend en effet que de deux modes quelconques le plus affectif obscurcit et annule souvent la conscience du plus faible, et de tous ces modes que nous pouvons éprouver, le moins affectif sans doute est celui qui accompagne ou qui suit la contraction des muscles volontaires, c'est-à-dire l'effort dont les muscles sont les termes propres, ou la résistance qu'ils offrent à l'action centrale

qui les met en jeu ; c'est à l'affaiblissement graduel de cette sensation relative que se rattache, comme vous savez, l'explication des principaux phénomènes de l'habitude ; mais cette sensation dont l'énergie ne s'accroît que par une concentration de la force particulière qui la produit, n'est jamais plus faible que lorsque les mouvements sont déterminés par de vives affections, et accompagnés de *désirs* véhéments ; ainsi donc plus le mouvement serait volontaire dans votre sens, moins il serait senti en lui-même, et par suite dans la résistance qui lui est opposée, moins il serait propre à servir d'origine à nos connaissances relatives.

Dans le deuxième cas au contraire où le désir se fixe...

Post scriptum d'une lettre perdue à M. de Tracy (1)

J'allais terminer cette lettre lorsqu'on m'a rapporté de la poste le paquet que vous avez eu la bonté de m'adresser avec l'ouvrage de notre excellent ami ; c'est trop de plaisirs à la fois. Il me semble qu'Auteuil est transporté dans ma retraite. Il souffle de ce côté un bon vent qui me rafraîchit et me ranime. Je voudrais, dans mon impatience, tout lire, tout humer à la fois ! Mais je m'attache d'abord à ce qui se rapporte immédiatement à l'objet dont je m'occupais ce moment même et la *variante* est déjà dévorée. Je suis très satisfait de certaines explications que j'y trouve ; je les regarde comme très utiles, comme nécessaires même à l'éclaircissement de votre nouvelle doctrine. J'avoue qu'elles l'étaient au moins pour moi qui ai bien réfléchi sur ces notions.

(1) B. I.

Un des principaux points de difficulté, entre nous, c'est que vous faites toujours une précision entre le mouvement senti dans l'exercice naturel de la locomotion des membres et le mouvement voulu. Vous abstrayez précisément ce qui caractérise la sensation de mouvement libre, le sentiment relatif d'effort de celui de la puissance moi qui le crée, qui ne se connaît qu'en lui et par lui. Je crois qu'une telle abstraction ne peut se faire, car c'est ôter d'un mode précisément ce qui le constitue, cela diffère tout à fait de l'espèce d'*anatomie des sens* faite par Condillac, que vous me citez pour exemple. Pensez-vous qu'il ait pu y avoir un temps où les mouvements de nos membres aient été *sentis* simplement comme les pulsations du cœur et des artères. Si vous ôtez pourtant le sentiment d'effort et le vouloir inhérent à l'exécution de nos premiers mouvements, ils se confondront avec les sensations. Or, ici, les conditions physiologiques diffèrent autant que celles, par exemple, d'une affection intérieure et d'une perception des sens externes. Donc, les sensations correspondantes à ces deux sortes de mouvement ne peuvent pas davantage se confondre dans la conscience de l'être moteur. Donc, dès que l'on suppose une locomotion sentie, il faut aussi admettre nécessairement les conditions et le caractère spécifique sous lequel seulement elle peut être sentie et devenir un principe de connaissance. Je conclus de là que l'élément nouveau, le désir, que vous joignez maintenant à la sensation du mouvement (pour la rendre instructive) ou se trouvait essentiellement renfermé dans l'exercice de la motilité tel que vous l'aviez déterminé en premier lieu et n'apporte ainsi aucune modification nouvelle aux principes des mouvements, ou cet élément hétérogène qui bien loin de constituer les mou-

vements volontaires, peut au contraire les dénaturer absolument, et du moins en distraire les résultats de connaissance. Si le désir en effet est pris dans l'exécution même de l'acte auquel il tend comme à son but propre, on ne peut faire, comme nous l'avons vu, aucune précision entre un tel désir (ou *vouloir*) et le sentiment qui correspond d'une manière immédiate au débordement de l'activité motrice centrale. Si c'est un mode affectif, un besoin simple qui forme le mouvement, il change le caractère et les effets du mouvement et du vouloir, comme nous l'avons vu encore, en examinant la diversité des conditions physiologiques appropriées aux deux cas. Alors, en prenant ce besoin, ce désir affectif pour la volonté même c'est lui subordonner exclusivement l'exercice de la motilité ; celle-ci n'est plus le principe réel de nos connaissances, l'origine des facultés ou opérations intellectuelles, mais un résultat nécessaire de la sensation pure, dans laquelle se trouvent renfermées toutes les facultés identifiées dès lors par l'hypothèse avec les *déterminations instinctives* : c'est là l'écueil que l'idéologie m'a toujours paru devoir soigneusement éviter ; et toutes notions théologiques sur la nature de l'âme étant bannies de notre philosophie, je n'ai pu parvenir à me satisfaire sur le point délicat et fondamental (de l'origine ou de la génération des facultés humaines hors de l'instinct) qu'en suivant, étendant ou commentant votre premier principe de motilité. Je puis dire que c'est un véritable chagrin pour moi de voir maintenant que vous l'abandonnez comme principe.

Ce qui me fait espérer pourtant que nous sommes au fond plus rapprochés sur ce point que je ne l'avais cru à la lecture des chapitre VII et VIII de l'*Idéologie* c'est l'interprétation très satisfaisante pour moi que vous

donnez (dans la variante) à votre nouvelle manière d'envisager la réunion de notre faculté *de vouloir* avec celle de *mouvoir* et de *sentir*. Vous répondez à une objection qui se présente naturellement, savoir que si le désir en général constitue seule la connaissance dans la sensation de mouvement (qui ne produirait rien si elle en était séparée), il doit emmener le même effet dans toute sensation affective à laquelle il se joint naturellement. Ainsi pendant que la vertu sentante est agréablement affectée par une odeur de rose, s'il survient une odeur cadavérine, ou seulement si la première modification cesse brusquement pendant que la sensibilité agit pour l'aviver ou la retenir, n'est-ce pas là une résistance au désir ? Il y a là, dites-vous, une différence essentielle. Sans doute, je puis bien désirer de prolonger une sensation, mais si je suis supposé ignorer tout, et le mouvement et les êtres et moi-même, je ne puis rien faire en conséquence de ce désir, car je ne *puis pas le satisfaire immédiatement*, je ne saurais me donner directement telle sensation. Tout ce que je puis est de faire un mouvement qui me la procure, mais pour cela il faut que je sache que ces mouvements sont propres à produire cet effet ; or, qui me l'apprendra d'abord ? J'ajoute, qui me constituera d'abord existant pour moi-même, capable d'apercevoir et de mouvoir des organes ? sinon un premier sentiment relatif d'effort, dans un mouvement effectué suivant des conditions telles que je ne puis le sentir, sans avoir conscience de moi comme le voulant, ou, ce qui est la même chose, comme le produisant par une force dont je ne saurais séparer mon existence. Je pourrai bien apprendre dans la suite que mon mouvement est propre à produire certains effets que je désire, mais mon existence personnelle et mes facultés sont constituées

d'avance hors de ces effets secondaires et de ces désirs. Le mouvement doit avoir été senti en lui-même comme but avant d'être employé avec connaissance comme moyen. La distinction heureuse que vous établissez entre

M. de Tracy à Maine de Biran (1)

A Auteuil, le 27 prairial.
An XII.

J'ai reçu hier, Monsieur, votre lettre du 17. Je m'empresse de vous dire tout le bien qu'elle m'a fait et combien il m'est doux de vous voir compatir à tous les sentiments de mon cœur. Je serais bien heureux si je pouvais en jouir plus souvent, et si mon bon destin avait fixé ma retraite moins loin de la vôtre. Je suis toujours privé de mon bon ami Cabanis. Il est, pour tout l'été, à douze lieues d'ici, chez son beau-père. J'ai pris mon parti de tout quitter et d'aller passer deux jours avec lui. J'ai trouvé sa santé un peu meilleure quoique bien branlante, et toute sa famille très bien. Nous avons bien parlé de vous, et je me suis séparé de lui avec regret ; mais je ne pouvais être plus longtemps hors de chez moi. Ma femme cependant est mieux. Elle est presque quitte de sa fièvre tierce et se rétablit un peu, ou plutôt elle revient à son état habituel qui est une maladie perpétuelle. Mais mon vieil ami ne me donne que le triste espoir de voir retarder un peu une perte cruelle que je ne puis plus espérer de différer bien longtemps. Et il n'en faut

(1.) Déjà publié par M. le Chanoine Mayjonade dans les *Pensées et Pages inédites de Maine de Biran*, p. 251-261.

drait pas tant pour empoisonner la vie qui a tant d'autres côtés tristes qu'on ne peut pas même énumérer. Voilà le sort des humains. Je ne leur vois qu'un beau côté, c'est de se persuader, à tort ou à raison, qu'ils peuvent servir à adoucir quelque maux. Je me fais aussi cette illusion, mais les moments où on a la conscience vive d'être utile sont bien *rare*s ; ils laissent de terribles lacunes et je ne connais que l'étude qui puisse les remplir. Revenons-y donc. En s'en occupant avec vous, elle a le charme de l'amitié. Je suis convaincu d'ailleurs de la haute importance de celle dont nous nous occupons ; et même je me persuade qu'elle avance beaucoup. J'en serais tout à fait sûr s'il existait plusieurs personnes qui la cultivassent comme vous.

Vous vous plaigniez, Monsieur, de la langue de l'idéologie. Malheureusement vous n'avez pas tort (elle prouve bien que la difficulté ou la facilité de s'entendre et de démontrer tient à la nature des idées et non aux hommes) et pourtant vous êtes le seul homme que je connaisse qui n'ait pas le droit de s'en plaindre. Votre dernière lettre m'en est une nouvelle preuve. Elle est d'une lucidité et d'une précision dont je ne sais point d'autres exemples. Elle me montre qu'effectivement je vous avais toujours mal compris, ce qui est l'équivalent de ne point comprendre du tout. Nous sommes arrivés, de discussion en discussion, aux premiers principes de toute pensée, c'est-à-dire aux derniers termes auxquels on peut parvenir en décomposant et dont il faut repartir en recomposant. On n'a plus rien là sur quoi s'appuyer, et il est aisé de se méprendre, je crois cependant que c'est ce qui ne m'arrivera plus, et grâces vous en soient rendues.

Je vois que je m'étais trompé en croyant que vous pensiez que nous avons un sentiment de personnalité,

une conscience d'existence, une espèce de sens intime, de connaissance de notre réalité et de notre vitalité, séparément et abstraction faite de toute sensation et de tout rapport particulier. Cette opinion ne me paraissait pas fondée, aussi j'étais surpris que ce fût la vôtre.

Cependant, comme beaucoup d'hommes très habiles ont pensé ainsi ou à peu près, dans les temps antérieurs, et pensent encore la même chose ou l'équivalent dans les pays étrangers, je croyais que cela était possible, et que vous pouviez même avoir des raisons que je ne pénétrais pas ; et je me persuadais d'autant plus que je ne voyais pas d'autre fondement à la distinction que vous établissiez entre *devenir* une sensation et l'*apercevoir*, et à plusieurs autres points de votre doctrine ; et quoique jusqu'à plus ample information le fondement me parût erroné, cela ne m'empêchait pas de rendre toute justice aux très beaux développements de vos idées, à leur profonde analyse et à leur vigoureux enchaînement, et de faire le plus grand cas de votre ouvrage et surtout de votre talent. Vous savez, Monsieur, qu'en ces matières, il faut bien se garder de proscrire en masse ce qui diffère par un point de ce que nous croyons la vérité, et qu'il y a des choses admirables et qui seront éternellement admirées dans maint système reposant sur des bases bien plus évidemment inexactes. Voilà ma justification.

Quoi qu'il en soit, je vois clairement que j'étais dans l'erreur. Vous pensez bien qu'il y a un sentiment de *moi* ou conscience d'*être* distinct de tout sentiment de manières d'être accidentelles et particulières ; mais vous le faites naître de l'effort exercé constamment (au moins dans l'état de veille) par la volonté sur les organes qui lui obéissent en lui résistant ; vous le faites

consister dans le sentiment de l'action de cette force vive sur ce qu'elle anime et meut; et vous croyez que ce fait (ou cette supposition) est nécessaire pour que nous acquérions la connaissance distincte de notre corps et de ses parties et pour que nous sentions l'identité de notre moi pendant sa durée. C'est là suivant vous le *mode fondamental* et le *substratum* de ce moi. Vous concevez qu'il peut exister seul et alors l'individu est réduit à l'unique conscience de son moi. Vous concevez aussi qu'il peut exister des impressions senties sans être unies à ce mode fondamental et alors l'individu a *affection* sans *aperception*. Et enfin, la *sensation* telle que nous l'éprouvons est un composé de *l'affection* et de *l'aperception* personnelle. Cette *aperception* est un jugement implicite entre l'effort et la résistance qui localise la sensation, en sorte que celle-ci renferme la connaissance de l'organe où elle a lieu, ce que ne fait pas l'affection simple. Enfin ce que vous appelez les modes passifs peut exister en nous dans l'état d'affection simple. Dans les modes actifs, au contraire, il y a toujours action de la volonté (du moi senti), par conséquent *aperception*. Ils sont nécessairement à l'état de *sensation proprement dite*. Ce sont eux qui constituent proprement les opérations intellectuelles; c'est en s'appliquant aux modes passifs qu'ils les élèvent à ce rang; et de là beaucoup de propriétés que vous reconnaissez exclusivement aux *modes actifs*.

Autant que je puis croire, Monsieur, ce sont bien là vos idées. J'espère les avoir saisies exactement; cela devrait être bien aisé, car vous les exposez dans une perfection incomparable. Mais ces matières sont si délicates qu'il se pourrait encore que, malgré la plus sincère bonne intention et la plus grande attention je me

fusse trompé sur quelques nuances et sur quelques liaisons, d'autant que j'ai l'esprit préoccupé et la tête pleine d'une manière de voir assez voisine, mais pourtant un peu différente. Je ne tenterai pas de vous la justifier pleinement, ou, ce qui serait la même chose, de combattre absolument la vôtre. Tout ce que je pourrais dire à l'appui de ce que j'ai écrit dans les deux premières parties de mon idéologie se trouvera dans la troisième à laquelle je travaille, et sera mieux là que je ne pourrais le dire ici, parce que ce sera pour ainsi dire en action ; car cette partie ne sera que des applications et des développements. Si elle me mène à bien, j'aurai vraisemblablement eu raison dans le principe et ce sera plus manifeste que si j'entreprenais de justifier directement le début lui-même. Je me bornerai donc à vous présenter quelques réflexions que vous pèserez et dont vous ferez l'usage que vous voudrez.

Je m'en prendrai, comme de raison, à ce sentiment du moi que vous regardez comme mode fondamental. Nous sommes bien près l'un de l'autre, Monsieur, puisqu'après tant d'obscurités et d'incertitudes, nous arrivons à très peu près par le même chemin à ce premier de tous les faits, la connaissance de ce *moi*, et que nous le trouvons presque absolument le même. Mais êtes-vous bien sûr qu'il ait ce mode fondamental que vous lui attribuez ? Vous me renvoyez à ma note de la page 31 du 1^{er} volume de l'Institut et à la page 430 du 2^e volume de Cabanis où il me fait l'honneur de rapporter et d'approuver ce que j'en ai dit. Mais ni l'un ni l'autre ne me paraît juger la question. Certainement, ce *substratum*, comme vous l'appellez, n'est point une abstraction comme je l'avais cru ; de la manière dont vous me l'expliquez, c'est bien un fait positif. Mais encore une fois, ce fait est-il cons-

tant? il est l'action d'une force vive que vous placez au dedans de nous. Mais cette force, quelle que soit sa nature, est un résultat de notre organisation générale, ou si l'on veut, l'acte d'un organe particulier matériel ou immatériel, faisant partie de l'organisation totale (ces deux suppositions me sont indifférentes). Dans les deux cas nous ne connaissons cette force que par ses effets. Comment produirait-elle ce *sentiment personnel qui reste le même au sein de tous les modes variables*? Et en quoi consisterait ce sentiment personnel, abstraction faite pour le coup de tous ces modes? Je vous avoue que je ne le comprends pas, et que je ne l'aperçois pas, ce *sentiment*. Cette force vive, c'est ce que j'appelle notre *sensibilité*. Quand elle éprouve une impression, elle *sent, passivement*, si vous voulez. Quand elle éprouve une volonté, un désir, elle sent encore *activement*, si vous voulez, mais c'est toujours sentir et sentir telle ou telle chose déterminée. La première manière de sentir ne la conduit qu'à se sentir elle-même, à connaître notre *moi*. La seconde, quand elle consiste à vouloir ce mouvement, la conduit à connaître des êtres *autres* qu'elle, *autres* que notre moi, et par suite à connaître mieux ce *moi* lui-même en le distinguant, le circonscrivant, lui adjoignant les parties qui lui appartiennent sous certains rapports (comme organes). Mais je ne vois pas pourquoi ce moi aurait un *substratum*, pas plus que les autres êtres auxquels je n'en reconnais pas. Il me semble que comme eux il consiste purement et uniquement dans ce que nous en savons, c'est-à-dire dans ce que nous sentons et dans ce que nous en concluons (ou jugeons), ce qui est encore *sentir*. Il devient bien exactement suivant moi toutes les *affections* ou impressions qu'il éprouve successivement, mais sans cesser d'être celles qu'il a éprouvées

et qu'il se rappelle (1) grâce à la mémoire, ce qui fait que l'idée que nous en avons va toujours s'accroissant, s'augmentant, se composant, se compliquant, comme font celles de tous les autres êtres à mesure que nous en connaissons plus de circonstances. Suivant moi ce *moi* n'est d'abord pour nous que l'impression ou les impressions qu'il a reçues, comme l'or n'est d'abord qu'un être qui nous résiste. Ensuite il devient de plus tout ce qu'il éprouve, comme l'or tout ce qu'il nous fait éprouver. Mais, je le répète, je ne vois pas plus de *substratum*, à l'un qu'à l'autre. Ce *substratum*, je dois le dire, me paraît un être parasite que vous introduisez là sans preuve. De plus vous n'en avez pas du tout besoin, ce me semble, pour toutes vos explications, ni pour justifier les belles observations que vous avez faites sur les différences qui existent entre les impressions passives et celles provoquées par une volonté agissante qui sent sa propre action et la résistance qui lui est opposée, et les mouvements qu'elle opère malgré cette résistance ; ou entre celles-ci et celles ressenties dans le sommeil ou dans certains états maladifs. Tout cela va tout seul en conséquence de l'inaction de certains organes ou de leur lésion, ou de la nullité de l'action de juger ce que l'on sent ou des éléments fournis à cette action qui se confondent avec d'autres, ou de ceux qui lui manquent.

J'ai mal à l'estomac, je suis las ou faible, ou bien la vivacité de l'air ou quelques verres de vin me rendent gai ou alerte. Dans ces cas opposés, les mêmes choses ne

(1) Comment le *moi* demeure toujours ce qu'il a été si le fonds de notre nature se grossit ainsi en avançant ? Ce n'est pas ainsi que s'effectue le phénomène de notre existence. Je n'ai pas besoin de me rappeler de rien pour sentir ma propre durée dans la continuité de mon être. (Note de M. de Biran.)

m'excitent pas de même. Sans doute, à l'impression qu'elles devraient me faire, en vertu de jugements réfléchis que j'en porte, se joignent d'autres impressions que je n'en distingue pas assez, et la résultante, l'état total en est altéré et modifié. C'est un vice de notre nature. C'est une des causes ineffaçables de notre faillibilité. J'en ferai mention dans ma logique ainsi que des remèdes plus ou moins efficaces, mais qui consistent tous à multiplier et à prolonger les jugements et les comparaisons, pour discerner les circonstances et en tenir compte.

Les affections cataleptiques, les douleurs internes, le délire, les songes, je vois dans tout cela des situations extraordinaires où des opérations intellectuelles manquent et par conséquent les rectifications ou compléments qu'elles apporteraient. Les douleurs internes nous paraissent presque toutes des points, comme nous disons, parce que les moyens nous manquent pour déterminer leur étendue. Quand elles existent dans des parties longues, comme la cuisse, nous leur reconnaissons une longueur, mais point de largeur, parce que nous ne savons où la fixer. A aucune nous ne donnons une étendue qui dépasse celle de notre corps parce que nous savons qu'elles y sont renfermées, quoique souvent nous ne sachions pas précisément où.

Je ne puis entrer dans les détails, et peut-être je ne m'explique pas assez ni bien ; mais je ne me sens point obligé pour tout cela à recourir à une *conscience obscure* ni à toutes les hypothèses auxquelles elle a donné lieu. Je n'y vois autre chose que sentir et juger, et souvent juger mal, c'est-à-dire sur des données incomplètes ou mal décrites. Je n'ai pas besoin non plus de recourir à ce que Locke appelle *réflexion* comme source d'idée, à moins qu'il n'entende par là toutes les opérations intellectuelles

que je fais sur mes *affections* primitives et adventices. Mais je vous avoue aussi que je ne vois pas la nécessité de cela. Je suis convaincu que toutes vos belles analyses demeureront irréprochables sans lui. Pourquoi la mémoire seule en liant les impressions présentes et les impressions passées ne produirait-elle pas l'identité du moi comme de l'or et de tous les autres êtres qui affectent ce moi ?

Je vous sou mets tout cela de nouveau, Monsieur, je n'abonde point dans mon sens. Je voudrais avoir le même talent que vous pour rendre mes idées, et cette supériorité que je me plais à reconnaître me porte à croire sincèrement que vos idées sont plus et mieux élaborées que les miennes ; car elle ne peut pas venir d'une autre cause. Mais j'ai un amour trop sincère pour la science pour ne pas vous exhorter de tout mon pouvoir à réexaminer celle qui ne me satisfait pas et que je ne sens pas nettement ; du reste, le point où nous en sommes me prouve que la science est plus avancée que nous ne le croyons nous-mêmes. Il sera bientôt complètement jugé. Et quand ce premier anneau sera bien constant de tous points, tout le chemin à faire en redescendant se fera bien vite et bien sûrement. Continuez, je vous prie, à m'éclairer et agréez les assurances d'un bien sincère et bien profond attachement.

TRACY.

Je viens de lire l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie* par Degérando en trois volumes. Il prétend avoir une connaissance exacte des opinions de deux ou trois mille philosophes. Je le veux bien croire puisqu'il le dit, quoique cela ne me semble pas aisé. Mais je le crois bien peu en état de voir lequel de tous est le plus près de

la vérité. Ce qui me plaît de ce livre, c'est qu'il fait voir de combien de millions d'erreurs on est déjà préservé quand on en est où nous sommes. Cependant il en reste encore trop de possibles.

Lettre de Tracy à Maine de Biran (1)

Auteuil, le 16 thermidor, an XII, 4 août 1804.

Heureusement, Monsieur, vous n'avez pas été jusqu'à croire que votre correspondance pût cesser un moment de m'être précieuse, j'aurais eu bien de la peine à vous le pardonner, mais vous en avez déjà trop fait ; vous avez pensé qu'enivré de mon vin et voulant toujours aller en avant sans regarder derrière, j'avais quelque peine à revenir sur mes pas et à recevoir de nouvelles lumières sur des sujets dont je suis bien loin d'avoir vu toutes les faces, et sur lesquels je n'ai pris un parti que parce qu'enfin il faut bien se décider, et parce que d'ailleurs en émettant une opinion motivée on en fait naître d'autres mieux motivées encore. En vérité vous m'avez fait tort, car vous savez aussi bien et mieux que moi que le point sur lequel nous sommes en discussion est à peu de chose près le dernier que l'on trouve en creusant, et par conséquent le premier d'où l'on repart en construisant, et par conséquent rien au monde n'est plus précieux que de l'entourer de toutes les lumières que l'on peut y porter ; aussi quoique notre discussion n'ait pas complètement rempli mes vœux puisque nous ne sommes pas pleinement d'accord, cependant elle m'a fait un bien et un plaisir infini.

(1) Fonds Naville, Genève,

Vous en fixez toujours mieux le point précis à chaque fois que vous m'en écrivez ; et vous ne pouvez pas scavoir vous-même combien je vous dois et combien vous influez sur l'objet de mon travail actuel, la base de toute certitude — d'après nos réflexions mutuelles, voici à peu près l'état présent de mes idées.

Je vois que chacun de nous est un être sentant, et c'est dans cette qualité que consiste son existence, au moins pour lui-même, car s'il ne sentait rien, il ne s'apercevrait pas qu'il existe ; il n'existerait pas à ses propres yeux.

De là il suit que les véritables êtres réels sont pour chacun ses sentiments, ses sensations, ses impressions, ses perceptions, en un mot ce qu'il sent, ce qu'il éprouve, quelque nom qu'on veuille lui donner.

Dans ce sens, je suis bien idéaliste, comme vous voyez, car je prétends qu'il n'existe pour nous que des idées, et que c'est là la vraie réalité.

Par des jugements portés sur ces idées, par des combinaisons que nous en faisons, nous apprenons à connaître des êtres de deux espèces différentes et d'une réalité secondaire, si je puis m'expliquer ainsi : d'une part l'être qui sent ses idées, l'être sentant, notre moi, et d'autre part les êtres qui causent ces idées, les êtres sentis, les êtres étrangers à notre moi.

L'un me paraît composé de tout ce qu'il sent ; les autres de tout ce qu'ils font sentir ; tous deux ne renfermer absolument rien autre chose, je n'y vois point de dessous, je n'y reconnais pas de *substance* ; un être, tout comme son idée, n'est composé suivant moi que de ce qu'il *sente* ou de ce qu'il *cause*.

Parmi ses perceptions, l'être sentant en a une principale, la *sensation du mouvement* qu'il fait opérer à ses

appendices : l'être senti a une qualité principale aussi, l'inertie qui la fait sentir à l'être sentant qui se meut, ou plutôt qui fait mouvoir ses appendices (lesquels sont aussi des êtres sentis).

Cette sensation de mouvement dans l'être sentant, cette force d'inertie dans l'être senti, sont bien deux circonstances fondamentales d'accord.

Mais supposer que l'être senti pût sans force d'inertie nous causer d'autres impressions (visuelles ou auriculaires, si vous voulez) et que l'être sentant sans organes et par conséquent sans sensations de mouvement, pût en avoir d'autres, je tiens que l'être senti existerait encor réellement dans les impressions qu'il *causerait* ; et l'être sentant, dans celles qu'il *aurait*.

Maintenant je crois bien que l'être sentant ne connaîtrait pas l'être senti faute de contact avec lui, mais est-il aussi sûr qu'il ne se connaîtrait pas lui-même ? C'est ce que je n'oserais affirmer ; il me semble qu'il se sent dans tout ce qu'il sent ; et qu'il n'a pas même d'autre manière de se sentir.

Je vois bien que le sentiment du mouvement qu'il opère est la base fondamentale de tout ce qu'il sent, qu'il lui fournit le sentiment de résistance qui est la base fondamentale de tous les êtres sentis, et qui leur donne cette *réalité secondaire* que nous appelons seule *réalité*, et qui les distingue des êtres qui sont sentis *purement intellectuellement* ; mais je crois que notre *moi est réel* pour nous sans cette base fondamentale, de la même *réalité* que les *êtres intellectuels*, que nos idées ; pouvez-vous, Monsieur, me montrer le contraire ?

Vous me rendrez un grand service, si c'est une erreur, de m'en tirer, car c'est de là que part toute ma logique, c'est là suivant moi le principe de la certitude, et toutes

nos erreurs viennent des mauvaises combinaisons que nous faisons de ces impressions que nous sommes sûrs d'éprouver, soit pour établir entre elles des relations fausses, soit pour les réaliser hors de nous mal à propos.

Ici je sens que je ne vous développe plus assez mes idées sur les relations de l'impression présente avec l'impression passée que nous croyons la même ; mais il faudrait vous transcrire tout ce que j'ai fait déjà de ma logique, et je n'en suis pas encore assez content ; au reste cela ne fait rien à l'affaire présente à laquelle je reviens.

Vous dites, Monsieur : « Il y a un sentiment de mon être qui reste le même pendant que les impressions qui me viennent du dehors ou qui naissent spontanément dans mon organisation, varient sans cesse. »

Je n'ose vous le nier, car en ces matières je ne me tiens sûr de rien quand je ne suis pas d'accord avec un homme très éclairé qui y a bien pensé aussi, mais êtes-vous bien sûr de cela ? pourriez-vous le prouver ? en attendant je vous avoue que j'en doute ; et il me semble que le sentiment que j'ai de mon *être* n'est autre chose que le sentiment de mes *manières d'être* successives.

« Ce sentiment qui me fait dire *moi* et toujours *moi*, ressort particulièrement de certaines modifications que je produis moi-même par une puissance que je sens très distinctement dans son résultat ; *l'effort* seul mode essentiellement relatif, etc., etc. »

Permettez-moi, il me paraît que cette modification *l'effort* n'est pas plus relative qu'une autre tant qu'on ne sait pas encore qu'elle est *effort contre quelque chose* ; il me semble que toutes font également dire *moi*, et que le souvenir de celles éprouvées antérieurement, quelles qu'elles soient, suffit à faire dire *encore moi* et toujours *moi*, à chaque nouvelle que l'on éprouve.

« Sans des modifications de ce genre, il me semble qu'il n'y aurait point de personne intérieure pour apercevoir ou sentir les sensations. »

Mais est-ce que vous croyez qu'on éprouve une sensation, une impression, une modification quelconque sans se sentir soi-même ? il me paraît que sentir une *manière d'être*, c'est sentir son *être*, et qu'il ne consiste pas dans autre chose. Qu'est-ce donc que le sentiment de produire, je ne m'en rends pas compte, et qu'a-t-il de plus que celui d'*éprouver* quand il ne s'agit que de sentir son *être* ? et dès qu'on le sent, pourquoy ne se rappellerait-on pas de l'avoir senti, et ne porterait-on pas des jugements de la manière dont on le sent, puisqu'il est avéré que nous sommes organisés de manière à sentir des souvenirs et des rapports ? j'avoue que l'objection des spiritualistes ne me paraît pas aussi imposante qu'à vous. Il me semble que dans le sentiment même, quel qu'il soit, est comprise implicitement la possibilité d'y discerner des qualités, des conditions, en un mot des circonstances, c'est-à-dire d'en porter des jugements. Je ne vois pas l'utilité d'un mode fondamental et invariable pour y rapporter les autres comme à une échelle commune ; je ne conçois même pas trop ce qu'il peut être ; je le répète, je crois que notre *moi*, notre *être* ne consiste que dans nos *manières d'être*, et est composé de toutes également. Il me semble que je ne peux pas éprouver que je *sens* sans sentir mon *moi*, comme je ne peux pas le dire, sans dire *je*, mais le sentiment résultant du mouvement me conduit seul par celui de résistance à sentir et à dire *chose ou être, autre que moi*. Sur ce dernier point nous sommes d'accord.

Je voudrais bien, Monsieur, qu'il en fût de même de l'autre, mais si je n'ai pas cette satisfaction, j'ai de bien

grandes consolations. 1^o Quand on est là on a une infinité de choses communes et convenues et on est bien avancé ; 2^o vous m'en avez bien appris sur ce point contesté, et j'en ai tiré de bien grands avantages ; 3^o de la manière dont nous l'avions circonscrit et épluché et dont nous en tirerons des conséquences chacun à notre manière, je suis bien sûr que si aucun de nous deux ne met son opinion hors de doute, un troisième viendra bientôt qui, profitant de nos vues, finira la question et fera l'opinion générale. Que pouvons-nous désirer de plus ? il n'est donné à personne de commencer et de finir ; et ceci est neuf. C'est ce qui m'a engagé à tant insister. Excusez-moi.

Je viens de passer quelques jours avec notre excellent ami Cabanis. Nous avons bien parlé de vous, mais malheureusement je n'avais pas vos lettres, je n'ai pu avoir son avis sur notre discussion. Je la lui communiquerai. J'espère que vous le trouvez bon. Ce qui m'afflige c'est que je ne suis pas content de sa santé, elle est toujours bien débile ; c'est un si excellent homme que je ne puis supporter de le voir souffrir. C'est vous dire, Monsieur, en d'autres termes, combien je fais de vœux pour votre bonheur. Veuillez être assuré de la sincérité de l'attachement qui me les dicte.

Signé : TRACY.

Il se fait dans ce moment de belles choses en grammaire générale appliquée et en grammaire comparée. Le feu sacré ne meurt pas, j'ai dans l'idée que dans quelques temps on sera étonné de celui-cy ; ce ne sera pas la faute de certains gens.

A Monsieur Maine-Biran
membre du conseil du département de la Dordogne
à Grateloup par Bergerac (1)

Le 4 nivôse, an XII, 25 décembre 1804.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 22, seulement le 30, je l'ai communiquée à l'instant à notre ami ; un même zèle nous anime, mais comme il a plus de moyens que moi pour lever des obstacles de forme, s'il s'en était élevé, il s'est chargé d'envoyer scavoir l'instant de l'arrivée de votre précieux travail. M. Dallemagne avait sans délai pris toutes mesures pour prendre date, et reçu la parole du secrétaire Dacier qu'il regardait le paquet comme arrivé à temps, et depuis il nous a mandé qu'il était arrivé réellement et qu'il l'avait déposé au secrétariat. Ainsi nul doute qu'il concourra. Il y en a davantage de savoir s'il tombera entre les mains de juges compétents. Je n'en ai point qu'il ne soit couronné s'il est bien jugé. Notre ami en augure de même. Nous sommes tous deux bien impatients de le voir pour notre compte, et je crois que sur ce point je devance encore mon camarade, parce que je ferais un usage plus direct des lumières que j'y recueillerais. J'espère prendre des moyens pour me satisfaire incessamment sans, comme de raison, déranger le moins du monde nos sages maîtres, parce que je désire qu'ils aient tout le temps d'étudier et d'apprendre, tout en jugeant. Pour nous, nous ne jugerons pas, mais nous étudierons et nous discuterons bien, et nous vous dirons candidement nos opinions. Vous devez être bien sûr de notre intérêt, et aussi sûr que nous-même du mérite

(1) *Ibidem.*

de l'ouvrage et de l'auteur. Je voudrais que cette confiance de vos forces les soutînt et les ranimât, et influât heureusement sur vos forces physiques et sur votre santé, le seul point sur lequel vous laissiez à désirer aux amis qui vous souhaitent le plus de bien.

Votre lettre du 28 brumaire m'a affligé sur cet article ; je ne vous y ai pas répondu plus tôt parce que moi-même j'ai été à peu près sur le grabas une quinzaine de jours. Cependant cela va mieux actuellement, mais je ne serai rétabli qu'au dégel définitif. L'hiver est pour moi un temps de souffrances presque continuelles, d'une *douleur* ou d'une autre.

Je voudrais que M. Rivet fût plus heureux dans ses projets à votre égard. Mais je vois avec peine qu'il y a *un préalable* qui l'arrête toujours ; c'est de trouver une case à celui à la place duquel il voudrait vous mettre. Cependant il me semble qu'en pareil cas il faut prendre un parti, ou de soutenir qu'un homme est capable d'une place quelconque, ou de le déclarer incapable de celle qu'il a et de l'en faire ôter : sans quoy il y restera éternellement. Cela m'impatiente je n'ai jamais été si fâché de n'être bon à rien.

Vous me dites que vous avez fait venir le livre de M. Prévost. Mais j'en ai quelque scrupule, si c'est sur ma parole. Il me semble pourtant vous avoir mandé que malgré la reconnaissance que je dois à l'auteur, je suis obligé d'avouer qu'il y a peu de chose à recueillir dans l'ouvrage, et que l'auteur vaut mieux que son livre. Je crois qu'on en peut dire autant de M. la Boulinière et de son précis d'idéologie en un volume qu'il m'a apporté dernièrement ; je n'étais pas chez moi. C'est le secrétaire général du Département des Hautes-Pyrénées où est Chazal. On dit que c'est un homme très jeune et très

aimable. Quant à l'ouvrage, il n'est pas mauvais, mais il me paraît faible.

Si vous vous mettez jamais à faire un traité complet, ce sera bien autre chose que tout cela, j'ose en répondre, sans être en état de payer. Recevez, je vous prie, l'assurance du tendre et éternel attachement des amis d'Auteuil.

Signé : TRACY.

Il se fait un bon cours de notre science à Angers et un autre à Besançon ; et Andrieux en commence un à l'École polytechnique ; le feu sacré vit toujours. Je vous le recommande.

*A Monsieur Maine-Biran, hôtel de la Réunion,
Rue Saint-Pierre, quartier Montmartre à Paris (1).*

Auteuil, ce 3 thermidor, an XIII.

Je vous envoie ci-joint, Monsieur, l'Idéologie de la Boulinière ; si le livre ne vous satisfait pas, j'espère que du moins vous serez content de la relieure, à cela près que le carton est trop mince, faute que ne fait pas ordinairement cet ouvrier. C'est celui que je vous ai recommandé.

J'ai l'honneur de vous renvoyer aussi l'ouvrage de Leibnitz. Je l'avois fort oublié. Je ne sais même si je l'avais jamais lu. Je vous en remercie bien. Je l'admire. Je ne comprends pas comment avec tant de science, d'esprit, et de sagacité, on trouve le secret de faire une discussion de 500 pages, sans presque avoir raison

(1) *Ibidem.*

une seule fois. Telle est l'impression que j'ai reçue. *L'espace est un rapport et un ordre non seulement entre les coexistants, mais encore entre les possibles.* J'avais oublié la seconde moitié de cette belle définition. Elle est curieuse. Assurément celui qui l'a faite ne voyait pas comment nous apprenons à connoître la propriété des êtres, apellée *l'étendue*, ny ce qu'elle est pour nous. Aussi pour s'en rendre raison a-t-il imaginé les *monades*, *l'harmonie préétablie*, et *l'impossibilité du vuide* : et c'est sur ces belles et indispensables suppositions que portent toutes ses explications : et pourtant c'était un homme d'une supériorité admirable et effrayante. Ah, Monsieur, ce n'est que de notre temps que commence à luire l'aurore de la vraie science. Vous y ferez le grand jour. Agréez, je vous prie, les assurances de mon inviolable attachement.

Signé : TRACY.

Cabanis se trouve déjà bien de sa vie campagnarde. Moi je me trouve mal de son absence. Je tacherai de l'aller voir un de ces jours.

Lettre de Tracy à Maine de Biran (1)

Ce 30 vendémiaire, an XIII.

J'ai reçu, Monsieur, votre très aimable lettre du 7 de ce mois et je l'ai communiquée de suite à notre bon ami Cabanis qui arrivoit dans ce moment de son long pèlerinage. Il doit vous avoir répondu. Nous sommes bien

(1) *Ibidem.*

affligés tous deux des images funestes que vous avez sous les yeux, et bien fâchés de ne pouvoir partager votre solitude dans les moments trop fréquents où l'homme le plus courageux et le plus fort, ne pouvant tout tirer de son propre fonds, a besoin de quelques êtres à peu près à son niveau qui versent en lui de nouveaux principes d'action, tout en en recevant de lui. Car il ne s'agit pas de se donner mais d'échanger ; et deux corps qui se frottent s'échauffent tous deux.

Il en est un peu de même des occupations différentes de celles qui nous sont chères. Elles importunent, mais elles font diversion. Elles renouvellent. Et les intervalles qu'elles laissent, on en profite avec une vigueur que l'on doit à la gêne qu'elles ont imposée, et qui se trouve avoir été réellement utile si elle n'est pas excessive. Je suis donc charmé que vous consentiez à être ou sous-préfet, ou secrétaire général ; je regretterais vivement de ne l'avoir pas su ou pas compris plustôt si j'avais plus de moyens d'y contribuer. Mais il est si universellement connu qu'on ne pourrait mieux faire que j'espère beaucoup. J'espérerais encore plus si l'on pouvait ne rien décider avant l'arrivée de Champagny. Son retard m'impatiente beaucoup à tous moments. Il se prolonge contre toute attente. J'en suis très fâché.

En attendant, Monsieur, vous travaillez malgré tout obstacle pour la chère idéologie. Gardez-vous bien d'être mécontent de ce que vous ferez pour elle. Soyez sûr que jamais nul autre que vous ne le sera. Cabanis doit vous avoir écrit ce qu'il pense dans l'état actuel des choses. Entre vous deux il paraîtrait assez inutile que j'intervienne et bien peu vraisemblable que j'apporte rien de nouveau. Cependant *je viens d'achever ma logique*. J'ai *parcouru tout mon petit cercle*. Il se referme complète-

ment juste sans que j'y aye visé ; ce qui tendrait à prouver qu'il a été tracé régulièrement. Or je crois toujours plus que nous sommes réellement séparés par bien peu de chose ; peut-être seulement par des mots. Vous avez toute raison, la vraie et unique question entre nous est celle-cy : « *Y a-t-il une première manière d'être qui serve de point d'appuy à la connaissance ou au jugement, et qui devienne exclusivement fondamentale? ou toutes les impressions peuvent-elles également jouer ce rôle?* »

« Vous pensez (je copie votre lettre) qu'il n'y a de mode *essentiellement et exclusivement relatif* que celui qui est attaché à l'action *sentie* d'une force vivante, contre une *résistance* organique d'abord, puis étrangère, et qu'il peut y avoir, hors de cette *action sentie*, exercice de la sensibilité, plusieurs degrés *d'affection agréable ou douloureuse*, sans conscience ou connaissance de moi, et par suite *sans aucunes facultés intellectuelles* : d'où il suit que l'origine de celles-cy n'est pas dans la sensation en général prise pour toute impression simple agréable ou douloureuse quelconque ; mais dans le premier sentiment relatif d'effort et de résistance organique. »

Maintenant expliquons-nous.

Je pense comme vous : 1^o qu'il n'y a pas d'autre mode de notre existence qui soit *essentiellement relatif* que celui qui est attaché à l'action *sentie* d'une force contre une *résistance* ; 2^o que les autres modes de cette même existence sont des purs *actes de la simple sensibilité* consistant dans des affections *agréables ou douloureuses*.

Actuellement il me paraît :

1^o Que notre existence ne consiste *pour nous* que dans ce que nous sentons, qu'elle n'est composée que de ses modes, et qu'elle consiste tout entière dans la réunion de tous ses modes ; que par conséquent dès que nous

sentons un mode quelconque de cette existence, nous sentons cette existence elle-même ;

2^o Que puisque les actes simples de la sensibilité sont sentis, on peut s'en ressouvenir ; que puisqu'ils paraissent agréables ou douloureux, ils donnent action au jugement, car c'est là un jugement que nous en portons ; que, puisqu'on en porte ce jugement, ils font naître le désir de les éprouver ou de les éviter, et qu'ainsi ils mettent en activité mémoire, jugement et volonté ;

3^o Qu'à la vérité nous sommes encor dans le pur idéalisme, nous ne connaissons encor que notre vertu sentante, nous ne la connaissons encor par opposition à rien, mais nous la connaissons par conscience, nous la sentons, et nous pourrions ainsi combiner tous ces modes jusqu'à la plus extrême complication d'après leurs rapports entre eux, sans que, comme Berkeley l'avoue, il y eût la moindre différence entre ce monde idéal et notre monde réel ;

4^o *Que l'action sentie d'une force contre une résistance* vient nous apprendre non pas le sentiment de cette force existante en nous, ny par conséquent l'existence de nous qui sentons et voulons, mais l'existence de ce qui nous résiste.

C'est à ce moment, suivant moi, que commence pour nous la connaissance de tout ce qui n'est pas nous ; c'est aussi alors que commence la connaissance de notre moi par opposition à autre chose ; car jusques là nous ne pouvions le délimiter par rien ; il était tout pour nous mais nous le connoissions en lui-même, puisque nous en connoissions différends modes et qu'il n'existe que dans ces modes.

Il y a plus, si jusques là nous ne pouvions connoître notre vertu sentante, notre moi, notre existence par

opposition à rien, la comparer à rien, nous pouvions connoître ses différends modes par opposition les uns aux autres, les comparer entr'eux, et en juger par rapport au sentiment que nous en avions, car ces jugements sont compris implicitement dans ce sentiment.

A ce sujet j'observe, Monsieur, qu'à cette page 126 que vous me citez, c'est mon opinion ancienne que je rapporte pour ensuite la combattre mais non pour l'établir ; et encor cette opinion ancienne je ne l'avais que parce que je supposais avec Condillac que tant que nous ne connoissions que nous, tous nos modes divers venant ensemble devoient toujours se confondre, ne former qu'un seul mode composé, et ne pouvoir donner lieu à une comparaison. Du reste je croyais bien que sentir quelque chose c'est toujours sentir *soi sentant*, et que nous n'avons pas d'autre manière de nous sentir.

En résumé je crois que dès que nous sentons quoi que ce soit, nous aprenons notre existence comme vertu sentante, et que dès que nous sentons une résistance à une action sentie et voulue, nous aprenons une existence autre que notre vertu sentante et voulante, et nous commençons à connoître cette vertu sentante par opposition à d'autres êtres, mais toute combinaison de nos perceptions pouvait avoir lieu avant la connaissance de cette seconde existence, et peut avoir lieu sans changement quand même on décideroit cette seconde existence illusoire et fausse, comme Berkeley.

C'est aussi l'avis physiologique et idéologique de notre ami, c'est même presque sous sa dictée que j'écris la fin de cette lettre : et il me charge de vous faire observer que dans le passage de son écrit sur la guillotine, dont vous parlez, il s'agit de sensations, d'impressions, qui peuvent avoir lieu dans des centres partiels de sensibilité sans

arriver au centre commun ; mais que dans tout ce que nous disons il n'est question que de sensations réellement ressenties dans le *sensorium commune* qui constitue l'individu.

Voilà, Monsieur, notre opinion sincère, éclaircie autant qu'il m'a été possible : je voudrais bien qu'elle vous satisfît pleinement ; car en la suivant jusque dans ses extrêmes conséquences, je suis arrivé jusqu'à la fin de ma logique sans trouver ny un embarras ny un accroc ; et pour revenir directement à la question primordiale, je vois bien que j'ai besoin d'un *mode relatif* pour connoître autre chose que moi ; mais je ne vois pas pourquoy j'ai besoin d'autre chose que d'un *mode absolu* pour connoître moi, puisque c'est connoître une chose que d'en connoître un *mode*. Si je n'abonde pas trop dans mon sens, cette dernière observation est péremptoire. Elle n'empêche pas au reste qu'ensuite plus je connoîtrai de modes différends, mieux je connoîtrai la chose ; et que la connaissance de tel mode n'ait infiniment plus de conséquences et d'avantages que la connaissance de tel autre. Mais il n'y a là de différence que du plus au moins, et la connaissance de la chose est commencée dès que j'en connois un mode. Donc la connaissance de mon moi est commencée dès que j'ai été modifié une fois.

J'ose croire que quand vous croyez sentir que des affections simples ont lieu sans qu'il s'y joigne un sentiment de personnalité, c'est que sans que vous vous en aperceviez, vous faites consister ce sentiment de personnalité à se sentir *soi* un être distinct et séparé de toute autre chose. Alors vous avez complètement raison. Il faut sans doute connoître d'autres choses que soi, et par conséquent avoir éprouvé un *mode essentiellement*

relatif pour connoître *soi* de cette manière. Mais je pense que dès qu'on est affecté seulement simplement on connoît *soi* absolument, et de manière à juger ses modes, à s'en ressouvenir, à les vouloir car tout cela est implicitement renfermé dans l'acte de les sentir, ainsi que toutes les combinaisons que nous en ferons et tout ce que nous découvrirons jamais. C'est ce qui m'a fait dire que nous connaissons nous notre vertu sentante absolument, et tout ce qui n'est pas nous (à commencer par notre corps) seulement relativement à nous ; que tout ce que nous sentons est réel pour nous, et qu'il n'y a de réel pour nous que ce que nous sentons et enfin je trouve que nous sommes toujours complètement certains de ce que nous sentons, mais difficilement certains de l'identité de nos perceptions passées que nous croyons les mêmes ; et je trouve là la nature et la preuve de notre certitude et la cause de nos erreurs, et la détermination de notre existence et de celle des autres êtres, enfin tout. Mais cela exigerait de grands détails. C'est ce que contient ma logique, puisse-t-ellè vous satisfaire.

Adieu, Monsieur, veuillez bien continuer à rendre justice aux sentiments des amis d'Auteuil qui vous sont bien attachés. Commencez par n'être point injuste envers vos productions, si vous en étiez mécontent vous seriez seul de votre avis ; j'en suis sûr d'avance et je prendrais la liberté de vous donner tort. Continuez et faites-nous jouir. J'ajouterai encor une fois la reconnaissance, avec bien du plaisir, à tous les sentiments que je vous ai voués.

Signé : TRACY.

M. Prévost vient de faire paraître des essais d'analyse des idées et de logique. Je ne puis parler de l'auteur

qu'avec reconnaissance et de l'ouvrage qu'avec estime. Mais cela ne remonte jusqu'à aucune des questions que nous agitions.

M. de Tracy à M. de Biran

Ce 28 septembre 1806.

Votre lettre du 20 me fait un bien sensible plaisir, mon cher confrère penseur. Je la reçois au moment où j'arrive de chez notre ami Cabanis. Nous y avons bien parlé de vous. Nous nous étions bien reprochés tous deux de ne vous avoir pas encore écrit, et nous étions impatients de recevoir de vos nouvelles, et presque inquiets de n'en pas avoir. Enfin, il était convenu que j'allais vous en demander au nom des amis. Je comprend aisément la multitude d'occupations que vous ont causées les circonstances du moment : et je conçois aussi toute la peine que votre âme sensible a éprouvée à la vue de bien des malheurs nécessaires, mais cruels. Je n'ai que deux enfants, mais l'un est toujours en Dalmatie sans espoir de retour, au milieu de fatigues et de dangers sans gloire ; et l'autre, mon gendre, part ce soir pour le grand quartier général à Mayence, à son grand contentement, mais pour être peut-être encore plus exposé, et moi je reste avec les femmes à m'affliger, ma foi, comme elles, car je n'ai pas autre chose à faire. Ainsi le veut la fortune et l'âge. Cependant j'espère encore que les grands projets, quels qu'ils soient, pourront s'accomplir sans coup

(1) Mayjonade, *Pensées et pages inédites de M. de Biran*, Périgueux, 1896, p. 262.

férir, et que par conséquent nous en serons quittes pour l'inquiétude.

Quoi qu'il en soit, le remède à cela est de cultiver son esprit et de tâcher de rendre utile aux autres le profit que l'on fait soi-même par l'étude. Vous, Monsieur, qui en êtes si capable, je vois avec un plaisir extrême que vous vous occupez énergiquement de vous en procurer le temps et les moyens. Il n'est pas possible que vous touchiez à quoi que ce soit sans l'avancer et l'améliorer. Les questions de l'Académie de Berlin sont curieuses et intéressantes par cela même que la seule manière de les énoncer est une conséquence de beaucoup d'idées antérieures, et tient intérieurement à beaucoup de partis pris précédemment et peut-être révoqués en doute actuellement. C'est déjà faire beaucoup que de les en séparer et de discuter ces arrêts provisoires dont je crois qu'on souhaite revenir. C'est dans ce sens que j'ai traité le sujet comme je vous l'avais annoncé. Mon ouvrage peu étendu est fait. J'ai d'autant plus d'envie de vous le montrer que bien sûr d'être de votre avis en beaucoup de choses, je ne sais si nous ne nous diviserons pas ensuite sur quelques points. Mon écrit partira tel qu'il est parce que c'est l'exposé de ma persuasion actuelle et telle qu'elle résulte de mon étude propre. Mais, si vous ne l'adoptez pas, je serai charmé que votre mémoire soit un *factum* contradictoire, et s'il est couronné j'aurai une double joie de votre succès et de l'avancement de la science qui sera constaté par une décision à laquelle je me rendrai si je suis convaincu, ou sur laquelle je travaillerai de nouveau si je ne le suis pas ou si l'on juge que tout n'en soit pas dit. Mais ce qui me fait surtout grand plaisir, c'est que si on nous goûte vous ou moi, nous éliminerons en commun bien des choses de cette

philosophie étrangère et étrange, dont le renversement me paraît le préliminaire nécessaire à toute saine doctrine. Ce beau sujet à l'examen duquel vous exhorte notre ami viendra ensuite et sera un bienfait public.

J'attends, pour vous faire passer mon écrit, que vous m'indiquiez par quelle voie, car c'est trop volumineux pour la poste. La copie pour l'Académie est d'environ trente pages papier de ministre. Je crois que le mieux est de lui donner l'air d'un petit paquet et de le mettre à la diligence. En attendant votre réponse, on fait la copie qui vous est destinée.

La santé de notre ami continue à aller bien et très bien. Le beau temps, la paix des champs et la chasse le remettent et lui font des provisions pour l'hiver. Je crois même qu'il recommence à travailler, ou du moins qu'il prépare ses idées ; mais je ne l'exhorte pas encore à se livrer à ce luxe de forces. Je vais dans l'instant lui donner de vos nouvelles. Je suis sûr de lui faire un grand plaisir. Vous connaissez tous les sentiments que vous ont voués les amis, je vous prie de ne jamais douter qu'ils seront en moi tant que durera ma chétive existence et par delà, s'il y a un par delà. Salut et attachement bien sincères.

TRACY.

Mme de Tracy est très sensible à votre souvenir. Elle me prie de vous en remercier. j'espère demain dire à la Romiguière et à Jacquemont tout ce dont vous me chargez. Ce sont gens qui vous aiment bien parce qu'ils méritent eux-mêmes d'être aimés. Je ferai incessamment votre commission pour la Décade. Leur bureau fait souvent de pareilles fautes. Il devrait bien s'en corriger : cela nuit.

M. de Tracy à M. de Biran (1)

Ce mardi 14 avril 1807.

Je m'empresse, Monsieur, de vous tranquilliser. J'ai reçu votre chère lettre du 4, le 9 au soir. J'ai écrit sur le champ à M. Degerando; j'étais déjà en peine hier au soir, et je chargeais Jacquemont (sans lui dire de quoi il s'agit) qui était chez moi, de lui demander réponse, quand elle est arrivée. Il me manda qu'il a reçu aussi le paquet le 9, qu'il l'a fait passer à l'instant même à la secrétairerie de l'État par laquelle il arrivera en très peu de jours à Berlin. Ainsi, comme je l'avais prévu, il n'est pas besoin du moyen que j'avais, et votre objet est rempli, ce qui est l'essentiel. Reste à savoir à cette heure ce que fera la pauvre Académie de discussions philosophiques au milieu du tumulte des armes. Mais dût-elle les négliger momentanément, vous aurez toujours fait un excellent ouvrage, et ces choses-là restent et produisent leur effet un jour ou l'autre.

Dussé-je être bien battu, je m'en réjouis, car sans me vanter je ne me borne pas à aimer la vérité plus que mes amis, je l'aime mieux que moi-même, ou plutôt je ne m'aime point du tout quand je la combats. Aussi cela ne m'arrive jamais que quand je ne m'en aperçois pas. Je trouve bien heureux que vous ayez pu vous ménager ces quatre semaines de bon temps et bien plus heureux encore qu'elles aient suffi à votre travail. Je vous remercie mille fois de songer à m'en faire jouir avant le public. Cela me fera un extrême plaisir. Cependant, je vous prie, ne vous gênez pas pour me donner cette satisfaction.

(1) Mayjonade, *Ibidem*, p. 265.

Je sais que cela existe; j'ai l'esprit tranquille actuellement.

J'attendais cette bonne nouvelle avec tant d'impatience d'un moment à l'autre que j'ai toujours différé de vous en donner de votre excellent vin. Il est en cave, il est en bouteilles, il est dans le meilleur état du monde, et nous avons bu à votre santé avec délices et reconnaissance. C'était le meilleur usage que nous en puissions faire. Il n'y a qu'une chose à souhaiter, pour le rendre parfait, c'est d'en boire avec vous, et celle-là je la désire bien vivement, et ma femme et tous les miens se joignent à moi, et aussi nos bons voisins, hommes et femmes qui me parlent bien souvent de vous : ils me prient bien de vous parler d'eux. C'est vraiment une chose délicieuse que ce vin, c'est du vin de liqueur. Nous comptons vous le faire boire pour du vin de Constance. Je suis étonné qu'il ne soit pas plus connu, mais je pense que c'est qu'il arrive rarement à ce point de perfection. Il me rendrait bien bavard, mais il faut que je me taise aujourd'hui parce que l'heure me presse et que je suis impatient que ceci parte et vous tranquillise sur le fruit de vos veilles. Soyez bien assuré, je vous prie, de l'attachement bien vrai que je vous ai voué pour la vie.

TRACY.

Je suis bien sensible à votre aimable intérêt pour mes bons jeunes gens. Ils sont toujours l'un en Turquie, l'autre en Pologne. Il ne leur est encore arrivé nulle malencontre. Mais quel diable de métier ! Et quand cela finira-t-il ? Je vous plains bien de la nouvelle circonscription.

A Monsieur Maine-Biran, sous-préfet de l'arrondissement de Bergerac, à Bergerac, département de la Dordogne (1)

Dimanche, 26 avril 1807.

Notre bon ami, mon cher et très aimable philosophe, m'a communiqué votre lettre du 20. J'y ai trouvé votre excellent discours dont je vous remercie bien. J'y ai vu que Degerando vous avait déjà informé du sort de votre précieux mémoire. J'espère que peu après vous aurez reçu ma lettre du 14 dans laquelle je vous disois les mêmes choses. Mais je suis pressé de vous parler de notre ami, afin que vous n'appreniez pas par un autre ce qui le touche et que vous n'en soyez pas trop alarmé. Mercredi dernier, étant depuis quelques jours en très mauvaise disposition, il s'est livré imprudemment à une application trop forte. Il en est résulté un coup de sang avec des caractères graves. La connaissance a été perdue, la tête brouillée, la langue embarrassée, et la bouche tournée. Mais tout cela n'a été qu'un éclair de deux minutes au plus ; par bonheur, Richerand était avec lui dans son jardin. Il l'a ramené, soigné, et il était si bien lui-même qu'il a le premier caractérisé sa maladie et en a raisonné avec Richerand comme de celle d'un autre, pour décider ce qu'il y avait à faire. Deux petites applications de sangsues, quelques bains de pieds, quelques lavemens, un purgatif ont tout rétabli. Tout le jour il causait avec nous tous très gayement et plus que nous ne voulions le lui permettre. Le lendemain il est descendu

(1) Fonds Naville, Genève.

chez sa femme ; et le surlendemain dans son jardin. Il n'a plus qu'un peu de faiblesse et de l'embarras dans les entrailles où est le siège de tout le mal ; enfin il ne lui restera absolument aucune trace de cet événement qu'on doit regarder et qu'il regarde effectivement lui-même, plus comme un avertissement que comme un accident. Mais vous sentez tous ce qu'exige de ménagements un tempérament robuste mais fatigué, dont la débilité prend ce cours. C'est là ce dont nous sommes occupés, et ce à quoy il se prête très bien. Ainsi j'espère qu'à quelque chose malheur sera bon, et qu'il va avoir plus de vrais soins de lui-même. Il a été vivement affligé de la vue de cette nécessité. Mais peu d'heures après le premier moment, il me disait que Condorcet avait eu un avertissement de ce genre précisément à la même époque de sa vie, vers cinquante ans, en 1790, que lui-même l'en avait soigné, et qu'il en avait si bien rapellé que les meilleurs ouvrages, qu'il ait jamais faits, sont ses derniers qui sont postérieurs. Cela lui faisait un vrai plaisir. Voilà les idées et les sentiments dont il est occupé. Vous le reconnoîtrez là. Il l'est bien aussi que vous ne soyez pas en peine de lui, et vous le reconnoîtrez encore davantage à ce tendre intérêt mêlé de reconnaissance. Au vrai, comptez que je ne vous ménage point et que je vous dis la vérité toute entière, du moins telle que je la vois ; et vous sentez bien que je suis assez affecté pour exagérer plutôt la crainte que l'espérance. Nous conserverons ce cher homme. Nous dérouterons même, j'espère, cette détermination vitieuse de la nature. Il sera toujours lui ; et sera peut-être même plus fort dans quelque temps, comme cela arrive à Pinel et à bien d'autres. Car évidemment il passe son temps critique qui, comme il le sait bien, est marqué dans les hommes comme dans les

femmes ; les pauvres petits êtres comme moi n'ont pas ces crises si marquées, mais la mienne est bien laborieuse dans ce moment, par ses souffrances et par le prix qu'il attache à mes soins. Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui. Je vous donnerai, je vous assure, de ses nouvelles fréquentes pour l'empêcher de le faire lui-même. Car nous lui deffendons d'écrire au moins autant qu'il est en notre pouvoir. Il va ces jours cy aller à la campagne chez Mme de Condorcet. Nous faisons des intrigues pour lui donner le goût de la botanique. Il s'y prête ; et ce sera un grand bonheur. Exercice doux, aplication douce, c'est la perfection. Cela avait presque balancé en Rousseau les mauvais effets de l'étude des sciences morales. Adieu cher et bon ami, vous savez bien comme je m'unis à tout ce que vous éprouvez, et combien je vous suis sincèrement et tendrement attaché,

Signé : TRACY.

Je ne puis assez vous féliciter de votre petite société médicale. Vous avez eu là une excellente idée, vous la suivez admirablement bien. Vous donnez à ces hommes estimables une direction parfaite qu'ils n'auroient pas prise d'eux-mêmes. Vous faites tout ce que peut faire de mieux un administrateur, j'en jouis, jouissez-en vous-même. Plût au ciel qu'il y en eût beacoup comme vous : on ne sait pas assez combien les biens de détail combattent les maux généraux. C'est ce qui attache un brave homme à son existence. Vous devez aimer la vôtre autant que je le fais, si cela se peut.

Cabanis va remonter à cheval, mais nous voulons qu'il se fasse suivre.

Lettre de Tracy à Maine de Biran (1)

Ce 12 mai 1807.

Je suis bien touché, Monsieur, de votre lettre du 4 de ce mois. Le funeste accident de notre ami me fait absolument la même impression qu'à vous et m'affecte de la même manière. Je vois sa délicatesse habituelle changée en débilité, et la vieillesse commencer pour lui dix ans plus tôt qu'elle n'aurait dû, et je ne songe absolument plus qu'à sa conservation si précieuse à tant de gens, sans plus prétendre du tout à l'espoir de lui voir rendre de nouveaux services à la masse entière de la société. Surtout je me reproche de ne vous en avoir pas donné des nouvelles de jour à jour, cependant vous pouvez bien croire que si tout n'avait pas été sans nouveaux orages je n'aurais pas manqué de vous en instruire. Le vrai est qu'il est aussi bien qu'il fut possible de le désirer après un tel événement. Il est vraiment et complètement dans son état habituel ; il vient d'aller faire une course de deux jours à 15 lieues d'ici avec la même vigueur. Il s'est fatigué le corps et reposé la tête, et il est revenu mieux portant, dormant bien et digérant. Il est reparti hier pour passer un mois avec sa femme chez sa belle-sœur à Meulan. Il a fait la route à cheval, il se promènera beaucoup. Je ne doute pas qu'il n'en revienne très bien. La nature a chez lui une force native très grande, et il y a des moments où je me flatte qu'elle perdra la direction vicieuse qu'elle a prise un moment, et que cette crise passée elle fera ses fonctions mieux qu'avant. Je vous assure que je ne manquerai pas de vous en informer. C'est avec vous surtout que j'aime à m'entretenir de cet

(1) *Ibidem.*

excellent homme qui vous connaît et par conséquent vous aime bien et il est profondément touché de votre intérêt.

Je vous plains, Monsieur, de vos nouvelles occupations. Je voudrais que vous fussiez entouré d'objets plus doux, et moins séparé de vos méditations qui sont si utiles. Je ne puis encore rien vous dire de l'Académie. Cependant je crois que tout suivra son cours ordinaire. Dès que je serai informé je ne manquerai pas de vous en instruire. L'Empereur vient de donner une forte pension au bon M. Bitaubé qui perdait tout par l'effet de cette triste guerre. Quelque chose qui arrive, vous ferez parfaitement bien d'imprimer votre précieux ouvrage dans l'ombre et le silence de la retraite. Ces objets occupent toujours beaucoup d'esprits, et ils vous seront redevables. Pour moi je vous le serai plus que personne, et aussi je vous prie d'être assuré que personne ne vous est plus tendrement attaché. Dans ma mélancolie vous me racommoderiez avec l'espèce humaine toute entière.

Signé : TRACY.

M. Maury est reçu ; il a ennuyé son monde pendant sept quarts d'heure. Picard qui lui a répondu en une demi-heure a dit encor plus de sottises dans ce court espace. Ce qu'il y a de bon c'est que l'assemblée même choisie par eux n'a goûté rien de tout cela. Ce qu'il y a de drôle c'est le compte qu'en rend Mercier ; suivant lui Maury a dit *Dominus vobiscum*. Picard a répondu en s'inclinant *et cum spiritu tuo*. Mme de Staël vient de publier un roman descriptif de l'Italie, ou une description romanesque de ce pays. Il y a comme toujours de l'esprit et des choses de talent. Mais je crois que c'est

inférieur à Delphine. Cela s'appelle Corinne. Elle commence à être injuriée dans les *bons* journaux, et pourrait être relevée sur plusieurs points, dans les autres, s'il y en avait. Voilà toutes nos nouvelles ; vous savez qu'elle est de nouveau exilée de France, et est retournée à Copet. C'est ainsi qu'en partant, elle fait ses adieux.

Lettre de Tracy à M. de Biran (1)

Ce 7 août 1807.

Vous récompensez tous mes torts, Monsieur, au lieu de les punir. Vous les agravez par votre indulgence. Vous m'accordez de nouveaux bienfaits quand je mérite des reproches. Votre indulgence est générosité et me rend inexcusable. Hé bien grâces sincères vous en soyent rendues pourtant ! Cette reconnaissance n'est point pour moi un fardeau mais un bien grand plaisir, car elle m'est bien chère et c'est la seule chose en moi qui me plaise. En m'excusant vous m'avez deviné. Oui depuis longtemps je suis dans un état physique et moral qui me rend absolument incapable de tout. Ce n'est pas maladie, si l'on veut. Mais c'est pis car cela n'a point de terme ny de guérison, c'est un état habituel insupportable. C'est moins une douleur qu'un malaise continu. C'est végéter avec la plus grande peine. J'ai voulu mille fois vous le dire, mais je n'en ai pas eu la force ; et puis quelle sotte nouvelle à mander ! Celles de notre ami ne sont pas de ce genre, mais elles ne sont pas consolantes. Sa tête pleine de l'esprit le plus aimable est pourtant toujours faible et toujours prête à se troubler. Son neveu chéri se promet-

(1) *Ibidem.*

tait bien le bonheur de vous voir. Il est dans votre pays. Il vous en a sûrement bien parlé. Vous en êtes actuellement au fait comme moi-même et mieux, car j'aime à me flatter que ma mélancolie influe sur la manière dont je le vois. Ce qu'il y a de sûr et ce qui m'afflige, c'est qu'elle m'ôte bien des moyens de lui rendre mes soins utiles et agréables. Il va bientôt aller à une campagne plus éloignée que celle-cy, et je le verrai partir avec une sorte de plaisir dans l'espérance, qu'effectivement le genre de vie dont vous me parlez lui fera plus de bien que ma maussade société. Ce serait la vôtre, Monsieur, qu'il lui faudrait et qui serait sa guérison.

Il ne peut ny lire ny s'appliquer. Mais je lui ai rendu compte de vos projets et de l'excellent programme que vous m'avez envoyé. Il en a été enchanté comme moi. Ç'a été pour nous deux une joye vive. Vous faites le bien, Monsieur, et un bien durable en répandant un bon esprit, et créant d'utiles établissemens, en luttant contre la déraison, en dissipant l'ignorance et l'erreur. C'est un bien bel employ de votre activité et de vos talents. Je me trouverais bien heureux si je pouvais un peu vous y aider. Nous nous sommes déjà informés de quelques maîtres. Cela est bien difficile à trouver. Il y a une terrible lacune dans l'instruction. Elle est plus rare que jamais ; et ceux qui en ont un peu se vouent difficilement à l'ingrante fonction de la répandre. On l'a rendue trop désagréable. Cependant soyez sûr que nous chercherons. Il est vrai qu'il n'y a point d'administrateur à qui il fût agréable de s'attacher comme à vous. Mais s'il y en avait davantage qui vous ressemblassent, les sujets aussi seraient bien moins rares. Vous me parlez de mes lumières. Hélas ! elles ont toujours été bien faibles et elles n'existent plus. Je n'ai point d'idée faite sur la

méthode de Pestalozzi, et je ne puis plus m'en faire. Je ne sais si elle est encore bien débrouillée même dans la tête de son auteur. Cependant à travers ces nuages j'entrevois qu'il y a là une idée fondamentale précieuse sur l'employ et l'exercice des premiers actes de l'intelligence ; et je la crois surtout très utile pour l'usage que vous en voulez faire, pour l'instruction de ceux qui sont condamnés à n'en avoir qu'une très bornée. Je ne sais si cette route est aussi bonne à prendre quand on veut aller plus loin. J'attendrai l'éclaircissement de ce doute des travaux du seul de ses coopérateurs qui soit vraiment savant (il s'appelle je crois Muralt), mais depuis j'ignore ce qui en est advenu, et par conséquent j'ignore tout. C'est par où je dois finir toutes mes discussions.

Je n'ai que cela à vous dire non plus de l'Académie de Berlin ; je crois que M. de Mérian est remplacé par M. de Castillon, et que les travaux ou du moins les séances ne sont pas tout à fait interrompues, et que par conséquent ce mois-cy ils rendront un jugement quelconque. Mais je n'en ai nulle certitude.

Je ne suis pas plus au fait du bon Ampère. Il m'avait fait espérer de me venir voir. Il n'est pas venu. Il s'était fourré dans un horrible guêpier, je suis bien aise de l'en avoir sorti. M. Degerando s'est conduit en bien bon ami, je lui en sais un gré infini, et je crois que cet excellent homme va être heureux ou du moins tranquille s'il suit ses conseils. Votre correspondance aura été pour lui un grand bien. C'est encor une de vos bonnes actions. Vous en faites beaucoup et n'en faites pas d'autres. Soyez donc bien certain de mon tendre attachement, et veuillez toujours en agréer la sincère assurance. Tout à vous.

Signé : Ty.

Ma femme, mes enfants, nos amis et confrères sont très touchés de votre souvenir et me chargent de vous parler d'eux. Ils ne sont point mal. J'attends mon gendre incessamment. Heureusement il a échappé à tout. Mais mon fils, je n'en ai point de nouvelles. On l'a envoyé à Constantinople, lui quatrième, et je n'ai pas encor la certitude qu'il y soit arrivé. Cela me tourmente. C'est une terrible chose que les pays où les communications sont si difficiles, et toutes les relations si brutales ; cependant il faut convenir que cette brutalité ne s'est pas portée contre les Français.

Voudriez-vous bien, Monsieur, dire au bon Georges Montaigut que je l'aime bien et que je lui aurais déjà écrit bien des fois si je n'étais pas si maussade, je ne peux mieux finir que par cet aveu que tout confirme. Aimez-moi pourtant toujours un peu. Vous n'aurez pas du moins à faire à un ingrat.

Lettre de Tracy à M. de Biran (1)

Ce 5 novembre 1807.

Vous devez être bien mécontent de moi, mon cher confrère. Je n'ai encore répondu à aucune de vos aimables lettres du 17 et 30 septembre, mais quand vous saurez mes raisons vous ne me condamnerez pas, vous me plaindrez. J'ai commencé par être très affligé comme vous ne le savez que trop de l'état de notre excellent ami. Son bon neveu ne se console pas de ne vous avoir pas vu, mais il nous a pourtant donné de vos nouvelles. Il est allé rejoindre son oncle ; ils sont assez bien tous deux à

(1) *Ibidem.*

cette heure. J'espère que cela se soutiendra. Moi pendant ce temps je suis tombé malade moi-même. La fièvre tierce m'a travaillé vivement ; j'en suis bien dehors. Mais à peine rétabli, j'ai été dans les plus vives allarmes. Nous avons pensé perdre la mère de mon gendre. Cette adorable femme si nécessaire, si indispensable aux deux familles a été à toute extrémité et nous ne sommes un peu plus contents à cette heure que parce que nous avons quelques espérances. Mais elles sont encore bien faibles ; il y a une complication de maux avec l'âge critique qui fait trembler ; c'est un triomphe quand elle a pu prendre une cuillerée de gelée de viande sans la rejeter. Voilà à quoi s'est passée et se passe ma triste vie depuis que je n'ai pu vous en donner des nouvelles.

Je viens à vos chères lettres que j'ai reçues toutes deux en même temps et je commence par M. des Granges que je me faisais une feste de voir. Il m'a paru homme d'esprit, je ne doute pas qu'il ne soit très digne d'être votre ami. Je l'ai bien prié de regarder cette maison comme la sienne et je l'espérais. Je l'ai engagé pour un jour nommément dans l'intention de le réunir à Jacquemont et à La Romiguière qu'il paraissait avoir surtout envie de voir. Il a accepté. Au jour dit il m'a écrit qu'il ne pouvait pas venir. Peu de jours après il m'a fait redemander la lettre dont M. Berrut l'avait chargé, disant qu'il allait à Meulan. Il me l'avait confiée. Je l'avais déjà envoyée. Quelque temps après il m'a écrit qu'il avait été à Meulan, qu'il n'avait pas vu notre ami, parce qu'il était à la chasse, mais qu'il en concluait qu'il se portait bien. Je l'attendais tous les jours. Enfin un matin il est arrivé me demander mes commissions pour vous, attendu qu'il partait le lendemain. Je n'ai pu que lui souhaiter un bon voyage. Il me laisse bien des regrets.

La Romiguière m'a dit ne l'avoir pas vu davantage, et nous en sommes tous bien fâchés. J'espère qu'il aura plus soigné vos affaires que vos amis. Mais j'ai vu avec chagrin le *quamquam* que font les journaux de l'école de Périgueux tenue par un grand vicaire. J'ai peur que ce ne soit un chat qu'on jette aux jambes de celle qui s'élève. Je fais pourtant bien des vœux pour son succès. Mais les prêtres sont bien jaloux de tout ce qu'ils ne font pas eux-mêmes. Je crois que c'est en partie pour cela qu'ils détestent tant la nouvelle logique.

Je voudrais bien pouvoir vous en parler à fond aujourd'hui de cette pauvre logique, mais je n'en suis guères capable. Cependant vous dites comme moi, mon cher confrère, qu'un jugement consiste à attribuer une idée à une autre, et un raisonnement dans une suite de jugements dont l'attribut de l'un devient successivement le sujet du suivant, mais si cela est vrai une fois comme vous en convenez, il faut bien que cela le soit toujours, car juger et raisonner c'est toujours mettre des jugements au bout l'un de l'autre. Vous sentez bien que cela doit être. Vous ne le niez pas formellement. Mais dans certaines circonstances vous ne voyez pas comment cela est, et vous faites des distinctions gratuites. Vous me présentez comme objection, que dans certains cas quand on n'ajoute rien à une idée, on la retournerait éternellement qu'on n'avancerait pas d'un pas. Qui vous dit le contraire? ce n'est assurément pas moi qui suis convaincu que cela est ainsi dans tous les cas, mais qui ai dit aussi que chaque fois qu'on porte un jugement d'une idée, c'est un élément de plus qu'on y fait entrer en la lui attribuant. Je le soutiens de vos vérités *conditionnelles* comme de vos vérités *absolues*. Quand je veux voir si l'or est fusible, il faut que je me procure des

impressions dont je puisse conclure que je dois ajouter à l'idée de l'or celle d'être fusible, la lui attribuer ; et puis je lui attribuerai celle de pouvoir être converti en monnoye et en bijoux, et *cetera*. Quand je veux savoir la mesure des trois angles d'un triangle, il faut que je me montre à moi-même que je dois attribuer à l'idée d'angle celle d'être mesuré par l'arc compris entre ses côtés quand il a son sommet au centre du cercle, et par la moitié de cet arc quand il a son sommet à la circonférence de ce même cercle. D'où il suit que trois angles placés sur cette circonférence et l'embrassant toute entière entre leurs côtés ont pour mesure sa moitié, 180 degrés, d'où il suit bien d'autres choses, etc., etc., il y a parité absolue dans ce que vous appelez *l'absolu* et le *conditionnel*.

Enfin, mon cher confrère et maître, veuillez bien ne pas procéder par objection et question. Veuillez bien me dire : voilà un cas où votre principe ne s'applique pas, et je prends l'engagement formel de lever toujours la difficulté ; mais veuillez bien ne pas prendre pour exemple les deux extrêmes d'un raisonnement aussi long que celui qui prouve la vérité du système de Newton, car vous sentez que le réduire en un sorite serait une besogne encore plus longue que de mettre tout l'art poétique en syllogisme, ou l'histoire romaine en madrigal.

Je le vois bien, mon cher et illustre maître, vous ne m'avez pas compris et je le vois avec douleur, car c'est une preuve irrécusable que je me suis bien mal expliqué ; qui vous dit qu'il ne faille jamais que scruter une idée jusqu'au fond ? et qu'entendez-vous par scruter une idée jusqu'au fond ? pour moi je n'en sais rien. Juger est toujours rapprocher une idée d'une autre, mais on ne rapproche les plus éloignées que par des intermédiaires, et successivement un rapprochement en permet un autre,

et chaque rapprochement est une addition qu'on fait à l'idée sujet. Il en a fallu beaucoup pour voir quelque connexion entre l'idée *d'encre* et celle de *persuader*. Je souhaite que ceci soit une preuve de leur liaison, et que dans l'idée d'encre est comprise celle d'être un moyen de persuader sans ennuyer.

Je m'en tiens là pour aujourd'hui parce que je ne peux aller plus loin ; je n'ajoute qu'un mot qui vous paraîtra bien tranchant mais que je me permets parce qu'il est nécessaire. Vous me faites trop d'honneur de m'accoler à Condillac. Je ne suis que son élève, mais il est aussi impossible d'enseigner ma logique avec la sienne qu'avec celle d'Aristote, parce qu'au fond celle de Condillac n'est que celle d'Aristote. Son identité n'est qu'une modification du principe du syllogisme, que deux choses égales à une troisième sont égales entr'elles ; tout cela est faux, ou le diable m'emporte. Au moins est-il bien certain que cela est incompatible avec mes idées. Ainsi on ne ferait rien qui vaille en les y accollant. Si mon principe ne vaut rien encor, il en faut chercher un autre. Voilà la seule conclusion que j'ose affirmer. Une autre aussi certaine et vivement sentie, c'est que je vous suis bien tendrement attaché et par tous les liens imaginables.

Signé : TRACY.

Je vous remercie de tout mon cœur de votre intérêt pour mon fils. Il est toujours à Constantinople. Le général Sébastiani, homme de beaucoup d'esprit et de mérite, l'a pris en affection. Il l'a désiré et demandé pour aide de camp. On le lui accorde. J'espère que ce sera pour mon fils un moyen d'avancement et surtout d'instruction ; il n'aurait pas quitté son corps pour tout autre

général. Toute la famille vous dit mille et mille choses et vous désire bien ; et moi surtout.

Lettre de M. de Biran à de Tracy (1)

Lettre du 13 octobre 1807.

Votre doctrine et celle de Condillac me paraissent donc se ressembler parfaitement quant à la manière dont l'une et l'autre enseignent que le raisonnement doit commencer, c'est-à-dire par le terme ou l'idée particulière la plus complexe et non par celui de l'idée la plus générale, qui n'offre aucune prise à l'analyse ni même aucun motif à l'examen, puisque, suivant la doctrine syllogistique, elle est évidente par elle-même. Ces deux théories se fondent également sur le grand principe de l'analyse et en font dépendre toute la marche du raisonnement, quel que soit l'objet sur lequel il roule puisqu'il ne s'agit jamais que de bien développer ou déduire des attributs compris dans un sujet donné ou renfermés les uns dans les autres, ou bien partiellement identiques à ce sujet comme identiques entre eux.

Un autre point de ressemblance que j'ai exprimé dans ma dernière lettre et que vous avez plus fortement repris, c'est que les deux théories prétendent assujettir au même principe les raisonnements sur les idées abstraites, comparées seulement entre elles et avec les signes et ceux qui roulent sur les rapports de ces idées aux faits ou aux êtres existants hors de nous, qu'elles identifient l'art d'observer et de déduire des expériences réelles les unes des autres, avec l'art de raisonner en général et

(1) B. I. Cette lettre semble être la réponse à la précédente. (P.T.)

de déduire d'une idée ou d'un principe abstrait des conséquences du même ordre, qu'elles n'admettent dans tous les cas qu'une cause d'erreur, qu'un signe et un moyen de certitude, qu'un critère de la vérité, et cela peut-être parce qu'elles n'ont assez distingué dans la sensation, premier point de départ, le sujet identique de l'objet variable, ce qui affecte en dedans de ce qui se représente au dehors, en un mot l'essence du jugement fondamental qui constitue le sujet dans le rapport à l'objet, qu'un seul mode de dépendance ou de subordination des idées entre elles, ce qui semblerait supposer qu'il n'y a qu'un seul mode de liaison ou d'association entre elles. Aussi, et c'est là à mes yeux une autre preuve de l'analogie entre votre doctrine et celle de Condillac, je trouve à élever contre l'une et l'autre la même difficulté qui tient à ce qu'elles n'admettent qu'une seule et même méthode de raisonnement, qu'une seule forme dans la déduction des idées, de quelque espèce que soient ces idées, sensibles ou intellectuelles, homogènes ou hétérogènes dans leurs éléments, qu'elles ne tiennent pas compte de différentes opérations intellectuelles qui interviennent dans le rapprochement, la combinaison ou la déduction des diverses sortes d'idées, opérations et méthodes qui varient comme les idées elles-mêmes, à qui elles s'appliquent, quoiqu'on leur donne arbitrairement le même sens ou qu'on les renferme dans les mêmes catégories.

Quand Condillac prétend en effet que le raisonnement se réduit dans tous les cas à dire que le même est le même, qu'il ne s'agit que de traduction du langage, ou de transformation mécanique semblable à celle qui change l'équation $x + b = a$ en cette autre $x = a - b$; comme quand vous dites, Monsieur, que tout jugement

se réduit à sentir le rapport d'attribution d'une idée à une autre, comme de la partie au tout, du contenant au contenu, il me paraît que Condillac et vous généralisez beaucoup trop les formes particulières du raisonnement qui a pour objet spécial les idées mathématiques, et que vous ne tenez aucun compte de plusieurs circonstances intellectuelles très notables qui précèdent, accompagnent ou amènent l'équation à poser ou le rapport, comme l'arrangement des données, le choix des intermédiaires qu'il s'agit de rapprocher et l'ordre à observer entre eux pour parvenir à un tel résultat : or, ce choix, ce rapprochement se fait bien dans certains cas, en analysant complètement l'idée du sujet, et je répète mon expression de l'autre fois, en scrutant jusqu'au fond de l'idée, comme pour en dériver tels éléments ou telles combinaisons d'éléments encore inconnus qui y étaient enfermés ; c'est ainsi qu'en décomposant l'idée d'un nombre, je trouve toutes les combinaisons élémentaires qui peuvent servir à le reproduire ; en examinant aussi attentivement tout ce qui est renfermé dans la génération même d'un cercle ou d'une parabole, je trouve une foule de propriétés qui tiennent à l'essence même de ces figures ou ne sont que des modifications de la même essence, etc. Mais je nie qu'il y ait toujours lieu à appliquer utilement cette même méthode d'analyse ou ce mode de déduction à d'autres systèmes d'idées ; oui, il ne faut pas seulement avoir égard au nombre, ou à l'ordre de combinaison des éléments, mais de plus à leurs qualités intensives, variables dans chaque idée spécifique ou individuelle, quoique exprimées ou résumées sous un seul terme général et par lui-même si souvent illusoire ; c'est là que la formule de l'identité est d'un usage trompeur, c'est là enfin que les attributs

divers qu'on suppose renfermés les uns dans les autres ne se rapprochent que par une suite de tâtonnements, de hasards heureux, quelquefois par les saillies, les pressentiments d'une faculté inventive ou d'une imagination spontanée dans ses excursions qui brave (?) le frein des méthodes, presque jamais en suivant l'ordre régulier des déductions méthodiques. Je ne veux conclure de tout ceci qu'une seule chose qui m'intéresse essentiellement, et dont je voudrais, s'il était possible, vous faire partager ma conviction intime, c'est que vouloir assujettir toute la théorie de l'art du raisonnement à un seul principe qui embrasse tous les cas, tout le système des idées, c'est prétendre, je crois, à une chose impossible par le fait, ou bien c'est seulement comprendre sous un nom arbitraire, sous une forme artificielle unique des opérations essentiellement diverses par leur nature.

Mais quand, à force de généralité, on a fait rentrer sous une seule formule les opérations différentes, peut-on dire qu'on soit parvenu à l'unité réelle de principe? je ne citerai qu'un exemple à l'appui de ma manière de voir. La suite des opérations intellectuelles, qui servent à fonder les sciences de faits, consistent : 1^o à observer ces faits individuels ; 2^o à les classer suivant leurs analogies vraies ; 3^o à poser leurs lois ; 4^o à chercher leurs causes. Si l'on disait que tout cela se réduit à une seule et même opération qui est toujours de sentir des rapports entre des idées que l'on rapproche successivement les unes des autres et qu'il y a parité absolue entre les sciences des faits et celles qui roulent uniquement sur les rapports de nos idées abstraites, on énoncerait un principe conditionnellement vrai, eu égard aux classifications arbitraires du langage, et qui ne pourrait être contredit sous ce rapport, mais il n'en demeurerait pas

moins *absolument vrai* que l'esprit humain suit de tout autres procédés, est soumis à d'autres lois, quand il raisonne sur les faits extérieurs à lui, ou qu'il cherche à établir, par exemple, entre des faits donnés les rapports de causalité, que quand il cherche simplement l'ordre de liaison, de subordination ou de conséquence à établir entre telles idées abstraites dont il rapproche les signes pour arriver à tel résultat abstrait.

Maintenant, mon cher maître, faut-il encore que je réponde à votre sommation en cessant de procéder par objections pour citer un cas particulier où votre principe ne s'applique pas? Je sais d'avance que, dans quelque système d'idées que je puisse chercher ce cas, vous me feriez toujours voir que quand je porte un jugement je ne fais qu'attribuer une idée à une autre, comme une modification à un sujet (le sujet est toujours exprimé par un nom et tous les autres éléments du discours n'expriment que des idées relatives à celle-là et ne les représentent que comme existant dans les sujets à qui elles se rapportent) (remarquez ces mots « exister dans »), et quand je me trouve porter une série de jugements, les sujets et les attributs partiels forment une sorte de progression où l'attribut du premier devient le sujet du second, etc. Que tout raisonnement soit réductible à cette forme je le crois possible, mais que ce soit le procédé unique de l'esprit en découvrant ou en démontrant toute espèce de vérité, je ne le crois pas.

Je nie aussi que *juger* soit toujours rapprocher de la même manière une idée d'une autre, en ajoutant à celle-ci (l'idée du sujet) un élément de plus. Quand je perçois dans un objet individuel qu'il est blanc, poli, rond, ce sont autant d'éléments que j'ajoute par chaque jugement à l'idée de l'objet ; mais quand je juge qu'il est

égal à un autre ou double, triple, etc., je n'ajoute rien à son idée qui demeure objectivement la même. Celle du rapport qui s'interpose entre elle et l'autre terme du rapport ne vient point réellement accroître le groupe d'aucune de ces idées sensibles individuelles. Il y a une opération intellectuelle de plus de la part du sujet qui perçoit, mais rien d'ajouté dans les objets simultanément perçus. D'où il suit, ainsi que je l'avais observé d'abord, que l'idée très générale d'*attribut* emporte de l'incertitude dans son application lorsqu'on l'emploie également pour signifier l'élément constitutif de telles idées et les vues propres de l'esprit qui les considère. C'est ainsi encore peut-être qu'il serait nécessaire d'interpréter ou de restreindre ce principe fondamental de votre grammaire, que le verbe fait toujours partie de l'attribut. « Les verbes sont les seuls mots qui ne soient pas seulement des parties d'attribut, mais qui peuvent être à eux seuls des attributs complets. »

L'erreur de M. de Tracy est de confondre sans cesse les modifications simples considérées dans les objets avec l'acte de l'esprit qui attribue réellement ces modifications à leur sujet individuel, ou qui juge qu'elles font partie de ce sujet ; or le verbe n'exprime pas la simple qualité comme attribut, mais bien l'acte de l'esprit comme attributif ou attribuant, et il faut toujours distinguer cet acte de la qualité attribuée, exprimée par le simple adjectif. Sous ce rapport, il est vrai de dire que les verbes peuvent être à eux seuls des attributs *complets*, car ce qui complète un attribut comme tel, c'est d'être rapporté à l'être auquel il convient ou à son sujet d'inhérence, et c'est le verbe, mot par excellence, qui remplit cette *fonction*, lorsque la qualité attribuée et l'acte de l'esprit qui attribue sont confondus en un seul mot. Les dési-

nences variables de ce mot expriment l'acte de l'esprit ou le véritable verbe qui attribue telle qualité ou action fixe déterminée à telles personnes, en tels temps, et c'est ce qui forme les conjugaisons. Les interjections n'offrent rien de pareil, parce qu'elles n'expriment aucun acte de l'esprit et qu'elles sont seulement les signes involontaires d'une sensibilité passive ; j'aimerais autant dire que les vagissements de l'enfant naissant sont des verbes.

Toutes les désinences des mots, noms ou verbes, expriment ces différentes vues de l'esprit ou les rapports variables sous lesquels il considère une même chose, un même objet ; telles sont les prépositions qui forment les cas de noms et qui tantôt sont jointes au seul mot, tantôt distinguées et séparées.

La chose la plus importante est d'avoir égard à l'expression de ces vues de l'esprit qui seules forment un langage intellectuel. Les animaux attachent aussi une sorte de sens affectif ou sensible aux interjections et aux simples noms ; mais tout ce qu'il y a d'intellectuel dans nos langues, les signes par lesquels nous exprimons de simples vues de notre esprit sont hors de leur portée, ce qui me semble prouver qu'il est bien nécessaire de distinguer la chose ou la modification attribuée de l'acte d'*attribution*.

Le premier acte intellectuel est de donner un sens à ce mot *est*, de concevoir à part l'idée d'existence, et avant tout de la sienne propre. M. de Tracy convient qu'il n'y a pas de jugement exprimé dans ce verbe. Pourquoi donc ne pas voir en lui l'expression de l'acte de l'esprit, très distinct de toute qualité exprimée par un simple adjectif ? L'adjectif dans sa première forme a dû, dit-il, renfermer l'idée de l'existence indécise ; mais tant que

cette idée était ainsi confondue, elle n'existait pas à proprement parler ; il n'y avait pas de *jugement*.

L'objet d'une science est toujours de rassembler une grande quantité de faits particuliers sous des chefs généraux et de rapporter diverses *opérations à leur principe commun*. Le spéculateur et l'homme du monde travaillent également à découvrir des vues générales, sous lesquelles ils puissent envisager leurs objets ou des règles utilement applicables dans le détail de leur *conduite*. Le plaisir que nous font les idées générales, les règles et les maximes qui s'étendent à un nombre infini de cas ou d'objets particuliers, ressemble à ce plaisir que nous fait éprouver la possession d'un trésor considérable sous un *petit volume*.

Lettre de Tracy à Maine de Biran (1)

Ce 13 octobre 1807.

Hé mon Dieu ! mon cher philosophe, que je suis affligé de l'horrible accident arrivé à votre aimable enfant ! veuillez bien, je vous en conjure, me dire quand vous serez complètement tranquille sur les suites de la fracture du bras. Quel cruel événement dans un âge si tendre, et pour un père comme vous ! Je vous assure que mon cœur sent bien tout ce que le vôtre a souffert. Il est donc dit que dans ce malheureux monde, ce sont les êtres les plus intéressants qui sont les plus poursuivis par la fatalité ! J'en fais ici une épreuve bien dure tout autour de moi. Ma pauvre malade est toujours entre la vie et la mort, et nous sommes tous les jours à nous étonner de la

(1) *Ibidem*.

posséder encor presque sans espoir de la réchapper, et sans prévoir un terme à cet état d'angoisse ; et la famille la plus tendre et la plus unie qu'il y eut jamais est incessamment dans le désespoir. C'est un spectacle déchirant. Pendant ce temps mon ancien camarade Praslin éprouvant depuis longtemps une difficulté plus ou moins grande de respirer mais en pleine sécurité est tout d'un coup devenu enflé de partout et presque suffoquant ; et on a les plus fortes raisons de craindre qu'il n'y ait déjà de l'eau dans la poitrine ou dans les enveloppes du cœur ; les remèdes ont à la vérité un peu diminué les accidents mais rien n'autorise à se flatter qu'ils aient dissipé le principe du mal ; et c'est encor là toute une tribu désolée. D'un autre côté notre excellent ami heureusement va bien, il chasse, il court, il se fortifie. Mais cependant il est toujours incapable de la moindre application d'un moment, et la plus légère circonstance l'altère si visiblement que l'on peut craindre à tout moment des rechutes funestes ; et, en attendant, il est à douze lieues de moi, et les autres me retiennent ici. Je ne sais quand il reviendra. Je n'ose même le souhaiter, tant il lui est nécessaire de jouir de la paix du désert, pourvu encor que rien ne la trouble. Tout cela je vous l'avoue, rend ma vie bien sombre et ma tête bien foible. Le travail me serait d'un grand secours. J'en suis incapable. Je souffre incessamment. Je suis en pleine langueur. C'est un grand effort pour moi d'écrire une lettre, il y a plus de huit jours que je n'ai pu m'y résoudre. Vous seul pouviez me donner ce courage. Je vais pourtant tâcher de vous répondre.

Premièrement je dois vous dire que j'ai reçu votre lettre du 17 octobre et que je n'ai pas perdu un moment pour m'informer des moyens de tirer de captivité vos

pauvres marins, MM. Mergiez. Mais la fureur de la guerre est plus grande que jamais. Elle est telle qu'il n'y a plus ny cartel, ny échange, ny même aucune communication, j'ai été dans les bureaux, j'aurais été au ministre, mais il n'y en a plus, Decrès est absent, Gantheaume ne signe plus pour lui ; et personne n'a la signature. Chaque bureau envoie le plus urgent en droiture à l'Empereur. Au reste il n'est que trop certain qu'il n'y a absolument rien à faire pour ce que vous désirez. Soyez bien assuré que ce n'est pas le zèle qui me manque.

Venons maintenant à nos *difficiles nugae*. Au milieu des maux il faut bien tâcher d'amuser son imagination.

D'abord je conviens que j'aurais pu critiquer moins fortement le paradoxe, *le connu et l'inconnu sont une seule et même chose*, puisqu'on peut lui donner un sens raisonnable en disant comme vous le faites : *quand l'inconnu est découvert, il se trouve toujours être la même chose que le connu* ; et il est évident que c'est ainsi qu'il faut l'entendre. Toutes fois j'observe que je n'ai pas besoin de la même indulgence quand je dis que l'acte de juger consiste à voir dans une idée une autre idée qui y était renfermée. Car je la vois *explicitement* quand je porte le jugement ; et elle y était *implicitement* avant que je la visse, ou mon jugement est faux ; et j'emploie ces deux mots en plusieurs endroits. Ainsi je crois mon expression correcte.

Quant à l'expression *d'identité partielle*, je vous avoue que je ne puis me rendre sur ce point, et que je la crois absolument indeffendable ; il me paraît évident qu'une chose qui n'est *identique* qu'avec une partie d'une autre, n'est point identique avec cette autre, mais seulement avec une des parties qu'elles renferme, et par conséquent elle y est renfermée ; et mon principe est juste et l'autre faux.

Or actuellement ce principe de Condillac que j'argue de faux, je l'aime pourtant mieux que celui d'Aristote :

1^o Parce qu'Aristote reconnoit un grand terme et un petit terme, et il fait du grand le petit, et du petit le grand ; puis il conseille de les comparer à un troisième, parce que deux termes égaux à un troisième sont égaux entre eux. Il y a là contradiction, et pourtant c'est la base de tout syllogisme. Du moins Condillac ne se contredit pas ;

2^o Aristote ne dit nulle part pourquoy un premier jugement est juste. Il n'y a pas lieu à un troisième terme dans un premier jugement, au lieu que Condillac vous apprend qu'il est bon quand son *identité partielle* s'y trouve : ce qui est vrai.

Condillac a donc laissé le petit terme et le grand terme d'Aristote. Il n'a pris que son identité ; et par là il a gagné d'éviter une contradiction, et d'expliquer la formation d'un premier jugement et de donner une raison plus ou moins exacte de sa justesse. Voilà ce qui me fait dire que son principe n'est qu'une modification de celui d'Aristote. Mais de même qu'avant la formation du raisonnement, il y a la formation du jugement, de même avant celle-cy il y a la formation de l'idée ; or comment une idée de simple devient-elle complexe et de complexe plus complexe encor ? n'est-ce pas par des jugements qu'on en porte ? n'est-ce pas par des éléments qu'on y ajoute en vertu de ces jugements ? or, cette opération s'entend-elle bien en se servant du mot identité ? il me paraît que non. Au lieu que je vois clairement en quoy elle consiste, quand je dis que j'ajoute à cette idée *sujet* un nouvel attribut qui en devient une partie ; et que j'ai raison de le faire quand cette nouvelle partie est implici-

tement comprise dans les autres, et que j'ai tort dans le cas contraire.

Au reste, mon cher maître, je vous accorderai bien, si vous voulez, que ce n'est là entre Condillac et moi, qu'une dispute de mots, mais je vous avertis qu'en vous accordant cela, je n'aurai que l'air de la condescendance. Car je suis très convaincu que toute dispute de mots est une dispute de choses, et que quand de deux hommes l'un préfère une expression et l'autre une autre, ils ont certainement deux idées différentes. Aussi vous avouerai-je que je suis très persuadé encore que Condillac n'a pas vu nettement que depuis nos premières perceptions les plus simples, nous ne faisons jamais autre chose que leur ajouter de nouveaux attributs qui y étaient implicitement renfermés en ce sens qu'ils leur conviennent, qu'elles ne renferment rien qui y répugne, et qu'il ne s'agissait que de le voir ; ce qu'on fait *en jugeant*.

Permettez-moi d'ajouter : Cela me paraît également vrai, qu'il s'agisse d'attribut élémentaire ou accessoire, intrinsèque ou passager, dans l'ordre subjectif ou dans l'ordre objectif, admis en vertu d'observation ou de déduction. Je ne vois à tout cela que des différences de motifs ou de résultats dans les jugements que je porte, mais l'opération de juger sera toujours la même, et ce sera toujours elle que nous ferons toutes les fois que nous ferons autre chose que sentir et vouloir simplement. Qu'il s'agisse de savoir si ma maison est matière ou esprit, si elle est étendue, si elle [est] haute, si elle est bonne, si elle vaut telle somme, si elle durera tel temps, si j'y aurai chaud cet hiver, il n'est toujours question que de savoir si je peux joindre un de ces attributs à l'idée que j'ai de ma maison ; c'est-à-dire si premièrement l'idée

que j'ai de ma maison est bien faite et ne renferme rien de faux, et ensuite si elle renferme quelque chose qui motive ces attributs. Si ces deux conditions sont remplies, certainement l'opération est bonne. A la vérité, dans chacun de ces cas, il me faudra faire des enquêtes différentes pour m'en assurer, mais elles reviendront toutes au même but, et elles se feront toutes au moyen de jugements qui consisteront encor tous dans le même acte intellectuel. Voilà du moins, mon cher philosophe, ce qui me paraît évident ; vous me dites que vous voyez bien vous-même que quelque cas que vous me proposiez je le ramènerai toujours là ; mais que pourtant cela ne vous satisfait pas, parce que vous êtes frappé de la différence qu'il y a entre analyser et recomposer, observer et déduire, s'assurer de la réalité subjective et de la réalité objective. A cela je ne puis que vous répondre : prenez donc garde qu'on ne fait tout cela que par des jugements, lesquels ne sont toujours que ce que je vous ai dit. Si cette réflexion ne vous persuade pas encor, je craindrai d'être ainsi que Condillac sous le charme de l'illusion, mais il est invincible pour moi. J'en appelle à vos réflexions ultérieures, voilà tout ce que je puis tirer de mon faible cerveau desséché. Si vous voulez et si vous m'en indiquez le moyen, je vous enverrai une espèce de résumé et de supplément de ma logique que je destinais à être placé à la tête du quatrième tome de mes *éléments d'idéologie* si j'avais été en état de le faire. Peut-être mes idées étant plus rapprochées et mieux présentées seraient-elles plus capables de vous satisfaire. Quelque chose qui en arrive, soyez assuré de ma haute estime, et de mon tendre attachement.

Signé : TRACY.

Quant à l'Académie de Berlin, je suis comme vous bien curieux de connaître l'ouvrage de cet Allemand couronné, et celui de ce Français qui a eu l'accessit et qu'on ne peut désigner parce qu'il a oublié de mettre une épigraphe à son mémoire, Il vient, dit-on, du midi de la France ; j'espérais d'abord que c'était vous. Je croyais vous l'avoir mandé. Tout cela a été écrit de Berlin et mis dans le Moniteur. Je n'en ai pu rien apprendre depuis. Ampère et Degerando n'en savent pas davantage. On dit toujours que ce dernier va être secrétaire général des relations extérieures. Je le souhaite pour lui, car je ne le crois pas bien avec le ministre actuel de l'intérieur. Pour le premier, il est content depuis qu'il est rentré dans sa famille et sorti de celle où il s'était fourré. Il m'avait dit vous avoir écrit en détail ce qui a été ensuite dans le Moniteur au sujet de ce prix.

Lettre de Maine de Biran à de Tracy (1)

Bergerac, le 22 décembre 1807.

Lorsque vous dites que l'acte de juger consiste à voir explicitement dans une idée une autre idée qui y était renfermée implicitement avant que vous l'y vissiez (ce qui constitue le jugement vrai) ou qui n'y était point comprise à raison de son incompatibilité avec les autres éléments de la même idée, vous considérez, ce me semble, l'idée comme quelque chose d'absolu ou subsistant par soi, qui préexiste au jugement ou à la perception de l'être sentant et intelligent. L'idée est donc censée renfermer certains éléments naturels ou les admettre dans

(1) B. I. Cette lettre répond à la précédente. (P. T.)

sa composition intrinsèque spontanée, à l'insu de l'être qui doit les percevoir dans la suite par autant de jugements. Mais d'abord comment concevoir l'existence d'une idée ainsi composée en elle-même, et celle des éléments qu'elle est dite implicitement renfermer, pendant que cette idée et ces éléments sont encore hors de la perception ou du jugement et par conséquent hors de la pensée, et n'est-ce pas le cas d'appliquer ici ce que vous avez dit vous-même page 160 de la logique? Une idée inconnue à celui qui pense n'existe réellement pas puisque les idées *n'existent que dans la pensée*, à moins que nous ne prétendissions qu'une idée peut être connue sans être jugée ou être dans la pensée sans être encore dans le jugement ou la perception : distinction que je ne conçois pas trop d'après vos principes.

Avant la formation du jugement, dites-vous, il y a la formation de l'idée : or comment une idée de simple devient-elle complexe et successivement plus complexe encore sinon par des jugements qu'on en porte, et des éléments qu'on y ajoute en vertu de ces jugements? Voilà donc une composition secondaire de l'idée faite par des jugements successifs qui y ajoutent autant d'éléments nouveaux ; or s'ils ont besoin d'y être ajoutés, ces éléments, et s'ils sont nouveaux ils n'étaient donc pas renfermés dans l'idée avant le jugement ; direz-vous à cela qu'il y étaient *implicitement*? je répondrai d'abord comme ci-devant que cette compréhension implicite d'une idée dans une autre étant hors de la pensée *n'existe réellement pas*, et qu'elle est vraiment incompréhensible. Mais admettons cette supposition ou du moins les termes qui l'établissent. Si vous dites que telle idée renferme déjà par sa seule nature et d'une manière implicite certain élément, l'acte de juger consiste à voir explicitement

qu'il y est réellement compris, et ainsi successivement de chaque élément ou attribut de la même idée. Il est évident qu'il y a dans cette hypothèse deux modes très distincts de la formation ou de composition des idées ; l'une qui s'opère naturellement à notre insu, et en vertu des lois primitives de l'organisation ou de la sensibilité spontanée, ainsi que cela a lieu probablement pour toutes les idées sensibles proprement dites qui nous sont communes avec les animaux, et qui prennent dans les enfants l'usage des signes institutifs, l'autre mode de composition s'exécute avec conscience et volonté et par le concours des facultés intellectuelles proprement dites de perception ou de jugement, de mémoire ou de rappel des idées élémentaires déjà associées à des signes.

Or, dans ce second mode de composition, il y a encore à distinguer le cas où il s'agit de recomposer seulement une idée sensible donnée, déjà préexistante en masse dans la sensibilité et spontanément composée en vertu du premier mode, et le cas où il s'agit de *composer* véritablement pour la première fois une idée qui n'existait point auparavant et dont il faut rapprocher ou réunir les éléments dispersés en quelque sorte dans d'autres groupes. Il me semble qu'on ne saurait confondre ces deux cas, sans tomber dans un grand vague d'idées et de langage. Quand il s'agit de *recomposer* une idée donnée en masse, dans sa composition spontanée, il ne faut en effet que bien voir tout ce qui existe déjà, ou se placer dans des circonstances propres à se procurer de ces perceptions nouvelles et porter de ces nouveaux jugements qui forment une idée distincte et régulièrement composée à la place de celle qui n'existait auparavant que comme sensation ou idée *obscur*e et *confuse*, s'il est permis d'appliquer ici le mot idée. C'est là, et là seulement que

je puis concevoir comment à l'idée *sujet* s'ajoute un nouvel attribut qui en devient une partie, ou même qui l'était déjà sans que je le susse, et comment j'ai raison d'opérer ainsi quand ce nouvel élément se trouvait déjà compris implicitement ou hors de ma pensée parmi ceux qui constituent la nature du sujet.

Mais cela s'applique-t-il à toutes les espèces d'idées? N'y en a-t-il pas qui ne peuvent être dites préexister en aucune manière au jugement ou à la série des jugements qui les forment et les composent pour la première fois par une addition successive ou une réunion d'éléments auparavant désunis ; telles sont les idées mathématiques d'étendue, de figure ou de nombre, qui sont nécessairement de formation secondaire, et dont le modèle fixe n'existe nulle part hors de l'esprit. Quand nous sommes déterminés à former pour la première fois de telles idées complexes, c'est bien en effet par une série de jugements qui ajoutent ou groupent des éléments nouveaux sous un seul signe ou terme sommaire.

Mais dans quel sens pourrait-on dire que nous ne faisons que voir ce qui était déjà renfermé dans les idées de cette espèce avant les jugements ou les opérations intellectuelles qui les ont formées, qui leur ont donné l'être ; c'est bien de ces sortes d'idées, purs ouvrages de l'entendement, qu'on peut dire avec vérité et sans restriction qu'elles n'ont aucune existence réelle, ou qu'elles ne sont rien hors de la pensée (1). Donc la formation de l'idée étant ici simultanée avec celle du jugement,

(1) Ceci n'est vrai que des idées générales *abstraites* et non point des idées réflexives qui sont les objets propres de l'intuition ; celles-ci nous sont données toutes faites, puisque ce sont des modes de coordination dont il s'agit d'abord de voir les éléments distincts. (Note de Maine de Biran.)

il n'y a pas lieu d'abord à l'application du principe de compréhension, ou de dire que juger en ce cas ne soit que voir ce qui était déjà renfermé dans telle idée, puisque cette idée n'existait pas ; on ne voit plutôt que ce qu'on y met actuellement à mesure qu'on la fait, et on peut se tromper en la faisant, ce qui, pour le dire en passant, est contraire au principe qui établit l'imperfection des souvenirs comme cause unique de l'erreur. Dans le cas dont je parle, le jugement ou raisonnement procède donc d'abord par combinaison, ils ne procèdent ensuite par voie de déduction que lorsqu'il s'agit d'opérer sur des idées déjà faites, de défaire ce que nous avons fait ; c'est alors aussi que j'entends comment juger c'est voir tout ce qui se trouve implicitement renfermé dans une idée et que je conçois bien aussi comment l'erreur provient tout entière de l'imperfection de nos souvenirs.

Je conclus de là que malgré tous les efforts pour réduire tous les cas et toutes les opérations du raisonnement à un seul principe, à une même forme logique, il n'en est pas moins vrai que ce sont à des opérations intellectuelles réellement diverses que doivent se rapporter : 1^o la formation spontanée de nos premières idées sensibles ; 2^o la recomposition régulière des éléments de ces idées par autant de jugements abstraits ; 3^o la formation actuelle des idées secondaires et simultanées avec les jugements intuitifs qui sont proprement synthétiques ; 4^o les déductions de ces idées déjà formées antérieurement, où la mémoire, le rappel des signes remplit l'office que remplissent l'imagination ou le souvenir des sensations dans les idées sensibles. S'il y a différentes opérations intellectuelles en jeu dans la formation comme dans la déduction des diverses espèces d'idées, il n'y aura donc

pas un seul principe, une seule méthode auxquels on puisse assujettir toute la science logique, et sous quelque formule générale qu'on veuille embrasser deux actes aussi différents que ceux de voir ce qui est renfermé objectivement dans un être ou dans une idée, et faire ou composer cette idée sans la rapporter à rien qu'à son signe, ce seront toujours deux actes différents.

Les relations nouvelles qui s'ajoutent à l'intuition première ou à l'idée qui sert de point de départ à l'esprit, les relations aperçues immédiatement entre les éléments homogènes d'une idée qui n'est pas elle-même objet d'intuition font des jugements intuitifs. Ces jugements portent sur des *réalités existantes* ou s'y joignent ; ils diffèrent essentiellement des jugements, généraux ou abstraits, qui ne portent sur rien de réel, mais seulement sur des ressemblances qui dépendent de la nature de notre organisation.

Vous pensez, mon cher maître, que je n'ai pas bien saisi le point fondamental de votre théorie du raisonnement ; ce n'est assurément pas de votre faute, car parmi les auteurs qui ont écrit sur la matière dont nous nous occupons, je n'en connais pas de plus clair et de plus méthodique que vous, c'est donc la mienne ou peut-être encore celle du langage, qui dans de pareils sujets exprime souvent d'une manière si inexacte et si infidèle ce qui se passe dans nos têtes.

L'opération intellectuelle que nous appelons *juger* consiste à sentir que le *sujet comprend l'attribut*, et tous nos raisonnements ne sont que des séries de jugements successifs, par lesquels on voit que ce premier attribut en comprend un second, celui-ci un troisième, et ainsi de suite, en sorte que le premier *sujet* renferme le dernier attribut. Voilà le principe général et fondamental.

Je vois d'abord que le sens attaché au terme compréhension en fait le nœud, et que toutes les difficultés comme l'espèce d'ambiguïté qu'il peut offrir tient à la manière de concevoir comment l'idée sujet comprend ou renferme l'idée attribut et celui-ci encore plusieurs autres jusqu'au dernier terme de la série qui fait la conclusion du raisonnement.

Je me permettrai, à ce sujet, une nouvelle distinction, dût-elle paraître aussi gratuite et futile que celle établie dans une précédente lettre entre une vérité conditionnelle et la vérité absolue. Je veux parler de la distinction qui s'applique aux idées mêmes, considérées soit dans leur caractère propre, leur valeur intrinsèque, leur mode de composition ou de combinaison élémentaire, soit relativement au mode d'existence qu'elles ont dans l'esprit et aux opérations intellectuelles dont elles résultent actuellement.

Dans le premier point de vue on est fondé à dire qu'une idée totale en renferme une autre, que l'idée *sujet* comprend l'idée *attribut*, surtout lorsqu'on ne prend ce qu'on appelle *attribut* que dans les idées élémentaires qui entrent nécessairement dans la composition du sujet, ce qui est restreindre selon moi l'idée bien plus générale qu'emporte avec lui le mot *attribut*, savoir : tout ce qui peut être déduit ou affirmé d'une idée ou d'une chose non pas seulement comme en faisant partie, ou entrant dans la nature individuelle de cette chose, mais comme y étant lié, d'une manière quelconque, sous un rapport de coexistence ou de dépendance.

En prenant donc l'*attribut* dans le sens restreint d'élément de l'idée totale sujet, le principe de compréhension et par suite celui de déductions successives est évident et incontestable ; reste à savoir s'il peut également s'appli-

quer à toutes les espèces d'idées et à toutes les formes de rapports qui peuvent exister entre ce que nous appelons le sujet ou généralement l'idée principale individuelle ou un état de choses donné et l'attribut ou tel résultat de dépendance quelconque de cette idée première, de cet état de chose. Mais avant d'en venir à cette question subordonnée sur laquelle vous ne pensez pas qu'on puisse même former un doute, j'observerai, quant au fond du principe, qu'il ne me paraît pas aussi différent que vous le dites de celui sur lequel Condillac a basé toute sa logique, c'est-à-dire l'art de déduire les idées les unes des autres et l'inconnu du connu. Ici s'applique la distinction ci-dessus entre les idées considérées dans leur valeur ou leurs propriétés objectives (passez-moi ce vieux mot) et les mêmes idées prises selon le mode d'existence qu'elles ont dans l'esprit qui les conçoit ou les forme actuellement. « Du principe de l'identité, tel que Condillac l'a établi, suit, dites-vous, cette opération vraiment étrange que le connu et l'inconnu sont une seule et même chose ; quoi ! l'on peut prétendre qu'une idée *connue* et une idée *inconnue* sont une même chose pour l'être qui pense, mais si cela est, trouver un rapport entre deux êtres, c'est donc ne rien apprendre ; porter, sentir un jugement c'est ne rien sentir, ne rien percevoir : il y a plus, les idées n'existent que dans les pensées, et une *idée inconnue à celui qui pense n'existe réellement pas.* »

Ici vous considérez bien les idées sous le point de vue unique du mode d'existence qu'elles peuvent avoir dans *l'esprit* qui y applique son attention, tandis que Condillac ne les envisage que sous les rapports de leur valeur objective ou de leur nature absolue, qui est telle, indépendamment des vues de l'esprit auquel cette valeur ou cette

propriété se manifesteront dès qu'il viendra y appliquer ses moyens de connaître ; de même que les objets sont censés exister par eux-mêmes hors de nous lors même qu'ils ne se manifestent actuellement à aucun de nos sens externes. Mais vous-même, Monsieur, quand vous dites que les idées sont comprises les unes dans les autres, comme de petites boîtes dans une plus grande, ou comme ces tuyaux de lunettes qui s'allongent successivement, et qu'ainsi le dernier attribut était renfermé dans le sujet, n'entendez-vous pas aussi qu'il y a des idées inconnues renfermées dans une *connue* ; or une idée inconnue à celui qui pense n'existe réellement pas ; c'est un être de raison, et si l'on ne peut dire exactement que ce qui n'existe pas encore est identique à une chose connue, peut-on dire plus exactement qu'il soit compris ou renfermé dans cette chose même ? Le principe de compréhension présente donc sous ce rapport les mêmes difficultés que celui de l'identité totale ou partielle et ne peut avoir un sens vrai comme lui qu'autant que l'on considère les idées en elles-mêmes selon leur valeur absolue ou nouménale et non sous leur rapport actuel ou phénoménal à l'esprit qui les conçoit ou les perçoit.

J'ajoute que les deux principes ne diffèrent réellement que par l'expression et plus propre et plus significative dans l'un que dans l'autre.

Dire en effet qu'une idée, en qualité d'attribut, est comprise dans une autre, en qualité de sujet, n'est-ce pas dire qu'une partie de cette dernière est égale ou même identique à l'autre, eu égard au moins au nombre et à l'espèce des éléments, sinon à leur individualité même et à l'ensemble de toutes les autres propriétés que peuvent avoir les deux idées ainsi rapprochées, ou encore qu'il y a égalité ou identité entre l'idée de l'attribut et celle du

sujet, restreinte à sa compréhension actuelle, aux mêmes attributs que renferme cet attribut, et ainsi successivement en déduisant de chaque attribut la valeur de celui qui le suit jusqu'au dernier, qui peut être dit ainsi compris dans le sujet et faire partie de son idée, ou moins exactement, quoique toujours dans le même sens, être égal et identique à une partie de ce sujet. Je vous avoue qu'en changeant les termes je ne sais apercevoir aucune différence dans leur fond entre les principes de Condillac et les vôtres sur ce point fondamental de la théorie du raisonnement ; et je ne conçois pas du tout comment vous pouvez dire qu'il est aussi impossible de raccorder votre logique à celle de ce grand maître qu'à celle d'Aristote ; car, ajoutez-vous, son identité n'est qu'une modification du principe du syllogisme. Je ne sais plus comment concilier cette assertion avec ce que vous nous dites vous-même avec tant de précision et de clarté sur la marche et les progrès de la science et de l'art logique depuis Aristote jusqu'à Condillac dans le discours préliminaire de votre logique, et encore au chapitre premier, page 164, que la théorie de Condillac, supérieure à celles qui l'ont précédée, évite l'inconvénient qu'il y avait à appeler l'un des deux termes d'une proposition le grand terme, et l'autre le petit et à dire ensuite que ces deux termes sont égaux à un troisième et égaux entre eux : et présente de plus l'avantage immense auquel la doctrine syllogistique ne pouvait s'élever, de rendreraison de la justesse du jugement même en même temps que de celle du raisonnement, dernier avantage qui n'est dû sans doute qu'à ce que Condillac enseigne comme vous qu'il ne faut pour bien juger et bien raisonner qu'analyser complètement l'idée particulière du sujet qui est toujours la plus complexe et la plus étendue dans sa compréhen-

sion, pour bien voir tous les attributs successifs qui y sont renfermés et comme emboîtés les uns dans les autres, ou comme dit Condillac pour en voir ressortir par une série de traductions du langage tous les termes identiques en tout ou en partie qui peuvent en être déduits.

Je trouve donc toujours une analogie parfaite entre votre doctrine et celle

M. de Tracy à M. de Biran (1)

A Auteuil, ce 23 janvier 1808.

Mon cher confrère, je commence toujours par vous prier de m'excuser : j'en ai toujours besoin, et j'en aurai toujours besoin davantage, car le chagrin et la mauvaise santé me rendent toujours plus incapable de tout, même d'écrire une simple lettre. Vous savez quelle perte cruelle j'ai faite en l'excellente Mme La Fayette. C'était pour moi une sœur chérie et pour tous mes enfants une seconde mère. C'est pour nous tous, comme pour toute sa famille et pour bien d'autres, un malheur irréparable. Pendant ce temps-là notre pauvre ami Cabanis est toujours à quinze lieues de moi dans sa retraite où il cherche en vain le repos et la santé. Rien ne se remet ni se raffermir chez lui. A tous moments sa tête est prête à s'embrouiller et son côté gauche à s'engourdir. Il est incapable de soutenir la moindre émotion et la moindre application, et nous ne devons sa conservation qu'aux soins admirables de tous les siens, que je ne puis partager, ayant toujours chez moi toute cette autre famille désolée dont une partie est aussi une partie de la mienne.

(1) Mayjonade, *Pensées et pages inédites de Maine de Biran*, p. 267.

D'un autre côté mon ancien camarade Preslin, le seul ami de mon enfance qui me reste se meurt tout à fait. Il a de l'eau dans la poitrine. Tout ce qu'on peut espérer est de le voir traîner, mais on ne saurait se flatter qu'il guérisse, et il peut étouffer d'un moment à l'autre. Tout cela, je vous l'avoue, rend la vie bien odieuse et me rend incapable de tout intérêt et de toute action, même celle de digérer et de dormir. Je souffre incessamment, mais c'est le moins du mal.

D'après ces tristes détails, vous vous attendez bien, mon cher confrère, que malgré la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de répondre à votre excellente lettre. Je vous dirai seulement que peut-être par ma faute, vous m'attribuez des choses auxquelles je n'ai jamais pensé. Par exemple, je n'ai jamais dit que nous ayons une seule idée composée autrement que par des jugements que nous portons de nos premières impressions. Au contraire j'ai dit partout que de ces premières impressions qui sont toutes simples, nous formons successivement toutes nos idées composées par des jugements successifs qui consistent tous à y ajouter de nouveaux éléments, de nouvelles modifications, en sorte que ces idées dérivées seraient toutes justes si nous n'en avions jamais jugé que ce qui doit y être et qu'elles ne deviennent fausses qu'au moment où nous y admettons ce qui répugne à ce qui est, ou hasardées quand nous y admettons (c'est-à-dire en jugeons) que ce qui y est vu n'autorise pas suffisamment. Au moyen de quoi je rejette absolument ces deux modes de formation ou de comparaison des idées que vous croyez devoir me prêter. Je ne conçois même pas ce que cela veut dire, je ne l'admets pas plus dans les animaux qu'en nous, et je ne comprends pas qu'aucun être sensible quelconque

procède jamais autrement qu'en sentant et en jugeant ensuite d'une manière plus ou moins obscure ce qu'il a senti : et quand je dis qu'une idée en renferme implicitement une autre, je ne dis autre chose si ce n'est que cette idée est telle qu'on a raison d'en juger cette autre, et qu'on le sait que quand on l'a vu, ce qui est apprendre quelque chose et ajouter quelque chose à cette idée sujet qui, par là, acquiert un degré d'élaboration de plus. Enfin, mon cher confrère, je ne pense pas un mot de ce que vous m'attribuez, et permettez moi de vous le dire, je crois l'avoir dit en cent endroits. Je suis fâché que cela m'éloigne de votre manière de considérer les choses, mais il faut bien dire ce qu'on pense : et puis je ne suis plus en état de penser.

Ne pouvant m'expliquer mieux, je vais remettre à Ampère une copie de ce nouveau résumé de toutes mes pauvres spéculations. Je ne sais ce que cela vaut, mais, au moins, je voudrais que, représenté sous une nouvelle face, cela put servir à me faire comprendre, sauf à être battu en connaissance de cause. Je ne connais rien de si triste que d'être toujours réduit à dire : « On ne m'entend pas. » La réponse est accablante : « Expliquez-vous donc. » Je n'ai pas pu, je peux moins que jamais, *fiat lux* par vous : je le souhaite vivement. Mais je ne puis vous le dissimuler, je crains beaucoup que vous ne fassiez inutilement une grande dépense d'esprit et de force de tête pour distinguer, diviser, subtiliser des choses qui en tout sont analogues et des emplois divers de la même faculté et des résultats différents des mêmes actes. Il faut prendre les choses par le gros bout, dit notre ami Cabanis. *Natura sibi semper consona*, dit le grand Newton. La même opération radicale produit une foule de combinaisons, je cite quelque part les lettres de l'al-

phabet. J'en reviens toujours à oser vous défier de me citer un cas précis et déterminé où ma grossière explication se trouve insuffisante. Jusque-là elle me satisfait. Ce qui me satisferait bien plus, ce serait d'en causer avec vous.

Je suis charmé, mon cher confrère et ami, que vous soyez tout à fait tranquille sur votre aimable enfant. Je ne le suis pas moins de vos succès à Berlin. Je voudrais seulement savoir à quel système il a tenu que vous n'ayez pas les premières voix ; je suis convaincu que c'est à quelques préjugés. Cabanis vous fait mille amitiés. Votre souvenir lui est bien précieux. Il ne l'est pas moins à tous les miens. Pour moi, vous savez si je vous suis tendrement attaché.

TRACY.

Le bon Ampère est venu un jour me donner une marque d'intérêt à laquelle j'ai été bien sensible. Lui-même était affligé. Je vais aujourd'hui me recommander à lui pour vous faire tenir ma paperasserie.

Auteuil, 17 août 1808 (1).

Vous avez, Monsieur, tous les charmes et toute l'indulgence de la véritable amitié, vous plaiguez un malheureux qui se laisse abattre, et vous ne l'imites pas. Je suis profondément touché de votre aimable lettre du 30, mais bien affligé de savoir que vous avez été si souffrant et que vous n'êtes pas encore bien rétabli : ménagez-vous donc bien, soignez-vous bien, je vous en conjure, et donnez-moi de vos nouvelles quand vous le pourrez.

(1) Mayjonade, *Nouvelles lettres inédites de M. de Biran*. Besançon. Imprimerie de l'Est, p. 186.

Assurément, elles me seront bien chères, comme le sentiment que vous m'accordez m'est bien précieux et est bien réciproque de ma part.

Vous me faites trop d'honneur en m'associant au souvenir de mon inestimable ami ; je le mérite moins que jamais. Ma pauvre tête m'a abandonné avec mon bonheur et ma santé. Je me sens vraiment comme aliéné. J'ai eu des moments qui auraient dû être doux : mon fils que je n'avais pas vu depuis trois ans et demi m'est arrivé de Constantinople avec son général (Sébastiani) et remplit mes vœux. J'ai marié ma seconde fille, suivant mes souhaits, avec M. de Laubespain, jeune homme intéressant et instruit. Il semble que tant de sentiments divers n'ont fait que bouleverser mes esprits et des maux d'estomac cruels et continuels, depuis que la fièvre m'a quitté, m'ôtent absolument toute capacité d'attention et de mémoire, et me privent de l'utile ressource que vous me conseillez si bien et dont vous me donnez si bien l'exemple. Aussi bien, je vous assure, je suis bien plus honteux qu'honoré de l'hommage que l'Institut a rendu en moi à notre ami. J'en suis même extrêmement embarrassé. Je suis réduit de mois en mois à reculer ma réception ; je ne puis plus m'occuper de mon discours et je suis convaincu que je finirai par m'acquitter fort mal d'un devoir qui m'est trop cher pour le bien remplir : entretenir le public de sentiments si vifs qui se lient à tant d'autres si cruels dont je ne puis pas même parler ; mettre des affections si profondes en style académique pour les trainer sous les yeux de mille indifférents et de quelques malveillants, cela me révolte et cela surpasse ma force actuelle. Une lettre est pour moi un travail. Celle-cy qui m'est si douce à écrire, j'y suis depuis hier : je souffre incessamment, et j'ai cent ans. O vous,

mon cher confrère, qui êtes jeune, tâchez de ne pas souffrir et de poursuivre vos excellents travaux. S'il est au monde quelque chose de capable de m'intéresser, ce sont assurément vos succès. Je suis charmé des nouvelles que vous avez de l'Académie de Berlin. J'ai vu avec plaisir une thèse qu'on m'a envoyée l'autre jour sur l'influence de l'habitude sur les facultés physiques et morales. Il y a de bonnes choses, beaucoup de médecine. Elle a été soutenue à l'école de médecine de Strasbourg par Mr. Ordinaire, frère de celui qui était professeur de grammaire à l'école centrale de Besançon et homme très distingué. Celui-cy vous cite honorablement et vous le devait bien. On vous rend très souvent cet hommage, car on commence à réaliser le vœu d'Hypocrate de porter la philosophie dans la médecine et la médecine dans la philosophie. J'en suis bien aise, mais je n'y peux plus rien. Tout cela vient trop tard pour moi. Ha oui ! mon digne ami (permettez-moi de vous donner ce nom qui échappe de mon cœur). Soyez candidat : soyez sûr que le Sénat s'honorera de vous nommer. Venez, ayez du temps et vous avancerez la science. J'en jouirai de tout mon cœur. Il vous est tout dévoué pour toujours.

TY.

J'ai fait vos reproches à Ampère. Il est tranquille : ses affaires sont finies. Il paraît qu'il y a une lettre perdue. Il va vous écrire, mais je n'en ai pas moins saisi le petit moment où je l'ai pu. Oui mon bon ami, Jacquemont a été arrêté et est encore détenu par suite des dires de je ne sais quels polissons qui ont rêvé une conspiration et auxquels le préfet de police a donné beaucoup trop de créance. On m'a moi-même compromis dans ces

vilains bavardages, sans respect pour mes chagrins et mes souffrances. Je vous avoue que j'en suis indigné, surtout pour le pauvre Jacquemont qui, par provision, est en prison ; mais je n'en suis nullement inquiet : car tout cela est trop bête et est réduit à sa juste valeur par tous les gens de bon sens, à commencer par le ministre de police qui en parle avec le dernier mépris. Je n'attends que le retour de l'Empereur et je suis convaincu que justice sera faite dans le moment. Heureusement nous en sommes bien près. Mais il est dur que la calomnie la plus stupide trouve tant d'accès auprès des hommes en place. J'espère que cela n'arrivera plus, au moins sur ce point. Elle sera obligée de se varier.

La pauvre Mme Cabanis est assez bien. Sa santé se soutient. Elle est à Rueil depuis un mois. Elle nous revient ici demain pour un autre mois, puis elle retournera encore. Son excellent neveu Montaigut part aujourd'hui pour votre pays. Il voudrait bien que vous puissiez venir à Périgueux, car il aura bien peu de temps pour venir à Bergerac et il a un bien vif désir de vous voir. Il vous est tendrement attaché et avec toute l'énergie de son bon cœur. Il vous écrira en arrivant.

Il a plu à ces mêmes messieurs, soit-disant des conspirateurs et certainement des coquins, de jeter leur ordure aussi sur la mémoire du pauvre Cabanis. Cela ne l'atteindra pas dans le séjour de la gloire qu'il habite, s'il y en a lieu. Mais enfin, ils ont fait ce qu'ils ont pu : ils n'ont rien à se reprocher. Morts ou vivants, c'est toujours la faction d'Auteuil et la majorité du Sénat dont ils ont entendu parler. Il est vrai qu'ils ne savent pas même les noms des gens qu'ils mettent en scène ! Oh misère ! misère !

Lettre de Tracy à Maine de Biran (1)

Ce 15 juillet.

Mon cher confrère, j'ai reçu votre lettre par M. Laurain (?), je pouvais pour lui bien peu de chose, mais je l'ai fait. J'en ignore le résultat, ne l'ayant pas vu depuis; je ne vous ai pas répondu parce que je suis de plus en plus d'une paresse insurmontable.

Elle ne saurait m'empêcher de vous dire qu'hier l'Empereur nous a fait remettre les listes des candidats au Corps législatif. Nous avons nommé la commission de forme pour les examiner. Elle nous en rendra compte au plus tard le 28 et peut-être plus tôt. Nous en ordonnerons l'impression et nous prendrons jour pour élire. Ainsi la Dordogne sera sûrement décidée dans trois semaines environ. Je n'ai rien su de tout cela plus tôt. J'ai tout de suite parlé hier à plusieurs personnes bien disposées. Je ferai de même en toute occasion.

Vous n'avez pas un moment à perdre pour écrire à tout ce qui vous veut du bien. Je vous exhorte à envoyer aux autres, imprimée, la petite note dont vous m'avez laissé trois doubles. Vous me ferez plaisir aussi de me remettre sous les yeux le tableau des intrigues, les noms des concurrents redoutables, celui de leurs prôneurs, et les indications de ce qu'il y a à faire. Je vois déjà qu'il y a ici un Monsieur Prunis bien vieux qui se démène, et un Monsieur de Malet bien sot (si je ne me trompe) que porte Monsieur Jaubert.

J'espère et je crois que tout ira bien, mais il ne faut rien négliger. Guidez-moi, je suis tout à vous.

Signé : TRACY.

(1) *Ibidem.*

M. de Tracy à Maine de Biran (1)

Le 8 septembre 1809.

Hé, mon Dieu, mon très cher et excellent confrère, il est donc dit que vous serez aussi malheureux qu'intéressant ! Vous avez été malade, vous avez craint pour vos chers enfants, vous êtes encore souffrant : en vérité c'est combler la mesure, et j'en suis désolé. J'en avais un triste pressentiment. Votre silence m'inquiétait. Si je n'étais pas moi-même si languissant, si débile, si incapable de tout, hors de souffrir dans ceux que j'aime, vous auriez bien eu une lettre de questions de moi. Enfin il faut espérer de meilleurs temps. Vous y avez tout droit, vous dans l'âge de la force et avec tant de moyens de succès. Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie, ou faites-m'en donner si vous êtes fatigué ou occupé. La forme n'y fait rien, c'est le fond qui m'intéresse.

Je ne puis assez vous remercier de vos bontés pour le jeune Vauthier. Sa famille en est pénétrée de reconnaissance et moi, bien touché, je désire que sa destination le mette à même d'en profiter.

Je vous aurais répondu plus tôt, si je n'avais voulu auparavant voir M. Benoit. Mais il est introuvable. Voilà trois fois que j'y passe : il est toujours chez le ministre par intérim. Enfin aujourd'hui, je me suis déterminé à faire moi-même des perquisitions dans les bureaux. Je me suis assuré que la demande pour vos réparations avait été enregistrée le 18 juillet, que le rapport avait été fait dans le sens le plus favorable le 1^{er} août ; qu'il avait été

(1) *Ibidem.*

approuvé par le ministre le 8 et que la réponse au préfet était partie de suite. Je ne puis concevoir comment vous n'en saviez rien le 27. Mais ce que je vous dis est sûr, et même M. Petit, chef en cette partie, était impatienté de mes doutes. Aussi, mon très cher confrère, voyez cela avec M. Rivet. Ce qui me fâche c'est que je puis vous rien dire de ce qui le regarde. Mais si je peux joindre une fois M. Benoist, je m'en informerai et vous en rendrai compte. Du reste, le ministre se meurt tout à fait.

Que vous dirai-je d'ailleurs? Mon pauvre ami est toujours là-bas. Rien de décidé, seulement le provisoire assuré pour quelque temps, ce qui est un bien et une sécurité. Mon Dieu, que je voudrais vous savoir vous et lui n'ayant besoin de rien et pouvant disposer et jouir en paix d'un temps que vous employez si bien !

Mon fils est toujours en Espagne. Il souffre, il risque et n'avance point. Il vient pourtant d'assister à deux victoires. Je doute qu'on le mette jamais à même d'en remporter pour son compte. Il a vingt-huit ans et est capitaine et je vois des en trois ans devenir capitaines. Patience est le refrain de tout.

Le reste de la famille n'est pas mal et vous est bien attaché. Ainsi fait Mme de Cabanis. Elle est dans ce moment à la campagne, près de Meulan. Je crois bien que c'est à peu près un adieu qu'elle lui fait. A son retour, elle en fera un éternel à Auteuil et moi aussi. Ainsi, comme vous le dites, tout change, tout roule, tout échappe. Je voudrais être au fond du fossé. Ce qui reste de moi n'en vaut évidemment plus la peine, mais tant qu'il en restera quelque chose, il sera tout à vous. Je vous embrasse.

TRACY.

M. Tracy à Maine de Biran (1)

Auteuil, ce 15 novembre 1809.

Mon cher confrère, cette lettre est la dernière que j'écrirai d'Auteuil. Je ne puis mieux faire que de vous consacrer les derniers moments d'un séjour si cher et à qui j'ai dû des temps qui ne peuvent plus revenir, je le quitte pour jamais dans deux jours, écrivez-moi d'hors en avant rue d'Anjou faubourg Saint-Honoré, n° 42, et songez, je vous prie, qu'il existe là quelqu'un qui y achève tristement sa vie mais en vous aimant bien.

Je me reproche de ne vous avoir pas encor remercié de votre excellent discours. Il m'a fait un sensible plaisir comme tout ce qui vient de vous. Vous parlez de l'étude comme quelqu'un qui en sent tout le prix, et qui s'en sert avec succès comme moyen et comme consolation ; et vous faites le bien en homme qui l'aime avec passion. Ceux-là seuls le font. C'est le sentiment qui perce à chaque page qui m'a fait penser que vous auriez du plaisir à lire même les moindres choses de Turgot. J'ai été bien impatienté d'apprendre qu'on avait été négligent à vous l'envoyer. Je ne me serais pas attendu à cela chez Firmin Didot. Enfin vous devez l'avoir depuis quinze jours.

Quant à M. Benoît, je lui ai écrit au reçu de votre lettre. Je l'ai revu depuis. Il m'a paru aussi impatienté que nous de la peine que l'on avait eue dans ses bureaux à comprendre qu'il s'agissait d'approuver des choses faites, et non de déterminer des choses à faire. Il m'a dit que le matin même il avait grondé à ce sujet et que sous peu il

(1) Fonds Naville, Genève.

m'informerait de l'expédition de la réponse telle que nous la désirons. Je n'ai encore rien reçu, mais je pense que cela ne tardera pas. Il est bien temps.

Il serait bien temps aussi, mon cher et bon ami, que vous eussiez plus de temps à vous et puissiez jouir en paix de vos talents et des bons fruits qu'ils pourraient produire. Je vous assure que je l'appelle de tous mes vœux, ce temps si désiré, et j'y ai bien mon intérêt personnel. C'est aux hommes comme vous qu'il faudrait du loisir. Moi je n'en peux plus rien faire. Si je vous tenais, nous causerions. Je vous débaucherais peut-être de la pure idéologie, pour vous entraîner vers ses applications, l'économie et la morale, et vous feriez encor bien mieux que l'article *existence*, et même que *la formation des richesses*, quoiqu'il y ait d'excellentes choses. Mais combien on en a aperçu depuis!

Enfin vous avez donc monté une société médicale philosophique et une école sortie des mauvaises routines. Ce sont là des œuvres dont vous devez bien vous applaudir et dont je vous félicite de grand cœur. Dieu veuille que rien ne les dérange, j'ajoute, et que tout vous réussisse ; tels sont les vœux d'un être qui vous est tendrement attaché.

Signé : TRACY.

Il n'y a toujours rien de nouveau dans ma famille et dans celle de mon malheureux ami ; toutes les santés sont bien chancelantes. Mon fils est toujours en Espagne sans avancement. Mme Cabanis va venir incessamment à Paris, mais à mon grand regret nous serons éloignés. Tout ce monde là vous aime bien. Nous en parlons souvent.

Ce 20 avril 1810.

Mon Dieu, mon cher ami et confrère, que vous êtes bon de songer encore à moi qui le mérite si peu, qui ai tant de torts envers vous ! non pas assurément par le cœur, le mien et j'espère, le vôtre, me sont témoins que je vous aime bien ; mais j'ai pu laisser sans réponse votre petit billet d'adieu auquel j'ai pourtant été si sensible, et malgré cela vous m'écrivez une lettre charmante dont je ne vous ai pas encore parlé depuis un mois ; tout cela n'est pas faute (?), il est vrai, c'est celle de mon incurable faiblesse, de mon apathie, de mon impossibilité absolue de faire la moindre chose ; en vain, vous me flattez d'un heureux retour vers un état (plus supportable ; je sais trop que celui-là est le mien à jamais, que ny temps ny () font, et que je ne puis pas plus me relever qu'un arbre cassé qu'on (juge) n'être pas mort uniquement parce que sa racine pousse encore quelques feuilles. Qu'avons-nous donc de plus que lui, si nous ne savons pas nous défaire d'une si triste existence ? Pensez à cela, vous qui êtes dans le cas de penser avec fruit à l'enchaînement des causes et des effets et aux moyens d'améliorer la nature humaine. Croyez que c'est là un des plus grand maux ; car tous ces gens à demi-morts ne se rendent pas justice comme moi ; ils ne s'avouent pas qu'ils ne peuvent plus (rien faire de bon, ou même, ils ne s'en embarrassent guère et ils font du mal à beaucoup), ce sont (eux, qui ont) presque en tout arrangé les sociétés et qui les dirigent ou plutôt les accablent (les morts) empestent les vivants.

Vous, mon cher confrère, qui êtes bien vivant, tâchez d'être bien portant, je jouis du plaisir que vous avez

(1) Grateloup.

goûté en rentrant au milieu de vos plus chères affections. J'ai vu avec peine passer et disparaître le moment pendant lequel vous avez été au milieu du tourbillon ; j'ai regretté de n'en pas plus profiter. J'ai bien vu ce que vous éprouviez, que vous étiez poussé et emporté et jamais posé ; mais j'ai vu que ce ne pouvait être autrement. Au reste, gardez-vous de croire que ce sacrifice ait été sans fruit ; il préparera, je n'en doute pas, des temps plus heureux. Vous nous viendrez plus à demeure, et alors, si je suis encore là, vous me trouverez toujours dans les moments de vuide, et ils seront pleins de jouissance pour moi : il n'y a rien de nouveau sur ce projet et il n'y aura, je crois, rien d'ici bien longtemps ; et vos plus persévérants concurrents n'y gagneront rien. Quant au provisoire et j'entends par là la justice qui vous est due pour votre traitement, dites-moi quand il sera temps de voir M. Benoît, je ferai ce que je pourrai avec la crainte et le regret que ce ne soit pas grand chose, mais enfin je le ferai, et la bonté des raisons fera (*sic*) bien plus.

Je puis peut-être plus aisément être votre agent auprès de Courcier. Disposez de moi. Je suis bien impatient que vous réalisiez le projet de publier. Il en est temps, grand temps, et je crois que vous le pouvez parce que la pure (théorie traitée) par une main aussi sage à (l'ombre) ? d'une couronne académique, ou tend(re par un) point chatouilleux. Donnez-moi encore ce plaisir, mon cher confrère, il sera vrai(ment bien) vif.

Tous les miens et j'ose y compter Mme Cabanis et les siens, vous sont bien attachés et vous regrettent et vous souhaitent. Nous parlons sans cesse de vous. Ainsi font Thurot et Moreau ; ainsi fera encore de bien bon cœur mon malheureux ami absent ; mais il n'y a encore rien

de fait pour son retour. J'attends de jour en jour une décision, mais c'est toujours attendre. Pour mon fils il est toujours en Espagne et c'est être à la Chine pour les nouvelles. Cependant, j'en ai d'indirectes. Il use là sa vie et plus encore la mienne. Heureusement il ne souffre pas. Adieu, cher confrère et ami, je vous embrasse de bien bon cœur.

TY.

L'Académie vient de couronner deux discours sur le XVIII^e siècle ; ils auraient pu être plus substantiels, si elle vivait encore de bonne soupe et non de beau langage ; mais il y a du bon esprit et beaucoup de talent. Je vous les enverrai, si vous en êtes curieux, et j'y joindrai celui sur la Bruyère (?) qui pétille d'esprit, c'est je pense tout ce qu'on pouvait lui demander.

M. de Tracy à M. de Biran (1)

Paris ce 3 novembre 1811.

Vous êtes bien aimable, mon cher confrère de joindre, à toutes vos excellentes qualités celle de l'indulgence. Il est bien vrai que vous savez que mon cœur n'est pas complice de ma paresse. Mais cette paresse est bien maussade et moi par conséquent. Il est vrai que mon fils m'est enfin arrivé à peu près en même temps que votre dernière lettre. Il se porte bien et sa blessure est fermée. Mais le pauvre garçon a beaucoup souffert de toutes manières, et on le voit bien à ses traits altérés qui pourtant commencent à reprendre. Tous ses doigts

(1) M., *Pensées et pages inédites de M. de Biran*, p. 277.

restent absolument sans mouvement, et tout le bras est amaigri et affaibli. Peut-être que tout cela reprendra avec le temps et les eaux, mais ce sera bien long. Du reste, je ne sais pas encore ce qu'on aura la bonté de faire pour lui ; j'attends, à cet effet, le retour de l'Empereur avec un peu d'impatience.

Mais je suis bien affligé, mon cher et aimable ami, d'être encore longtemps sans pouvoir causer avec vous de vos intérêts et de bien d'autres choses. Je sens que trop les raisons qui vous retiennent. Je voudrais, par toutes sortes de motifs, qu'elles fussent moins bonnes. Vous me donnez pourtant la consolation la plus capable d'adoucir mes regrets en m'apprenant que cette retraite sévère va tourner au profit de vos travaux. Tant mieux, mon cher philosophe, revenez-nous les poches pleines ; j'aurai bien du plaisir à vous les voir vider. J'aurai aussi, pour mon compte, quelques petits récits à vous faire, mais ce ne sera qu'en revenant sur le passé. Je ne puis plus rien faire que rebattre les vieilles voies ; encore je ne fais que m'y traîner.

Notre pigeon voyageur est très sensible à la continuation de votre bon souvenir. Il est en ce moment à Amsterdam, remplissant une bonne place, et coopérant à une besogne importante. Je ne sais pas bien quand tout cela nous le ramènera, mais en attendant, je vois bien qu'il marche bien dans sa carrière et qu'il se prépare une existence douce et heureuse. Ainsi je suis content pour lui, car vous savez qu'on passe sa vie à jouir en espérance et trop souvent à souffrir en réalité.

Mmes Le Breton et Cabanis me chargent de vous parler d'elles. Ce sont, comme vous savez, de petites santés affligées de malheurs de tout genre. Mais elles ne sont pas mal en ce moment. Elles vous aiment bien toutes deux.

Je vous en dis bien autant de tous les miens qui sont en ce moment tous réunis autour de moi. La famille est complète, vous y manquez beaucoup. Vous connaissez le tendre attachement que je vous ai voué.

TRACY.

Ce que sais jusqu'à présent de M. Itard se borne à ce fait qu'en crevant le tympan et en faisant des injections qui ont fini par pénétrer dans la bouche, il a débarrassé le canal auditif d'une tumeur qui l'obstruait, que néanmoins on n'a pas entendu tout de suite, qu'enfin on a entendu avec surprise des bruits, avec un vif plaisir de la musique, qu'on a démêlé lentement et successivement les divers sons de la parole, et qu'en apprenant à les entendre, on a appris à les produire. C'est au bout de dix semaines qu'on s'est hâté de donner ces détails pour qu'ils soient constatés sans délai, parce que le malheureux jeune homme, qui n'a que vingt-deux ans est attaqué d'une phtisie qui fait craindre de le perdre. Le tout a été vérifié; dès qu'on en publiera quelque chose, je vous l'enverrai. J'ai envoyé à M. Courcier le neuvième volume de Turgot. Je suis bien fâché de n'avoir pas été averti à temps du premier.

De M. de Tracy (1)

Ce 17 mars 1812.

Mon bon et cher ami, vous savez peut-être déjà la mauvaise nouvelle dont M. Malouet vient de me faire part. J'ai bien de la peine à vous en instruire, mais enfin,

(1) *Ibidem*, p. 272.

il faut bien qu'elle vous arrive. Aussitôt que j'ai reçu votre lettre du 4 mars, je me suis adressé de nouveau à M. Malouet, le seul moyen que j'eus à ma disposition : il me promit de faire tout ce qu'il pourrait, mais non pas tout ce qu'il voudrait, connaissant l'opiniâtreté du personnage, et, en effet nous sommes déboutés. Cet animal de ministre a tenu absolument à ces trois ou quatre mois de trop. J'en suis désolé. Je ne puis vous dire si M. Malouet y a mis autant d'instances et de chaleur que j'aurais fait à sa place. Je n'ose le croire mais j'ai tout sujet de penser que sa bonne volonté était sincère. Je n'en ai pas moins de regret qu'elle soit infructueuse et je me reproche à cette heure d'avoir réveillé vos espérances pour les voir détruites une seconde fois d'une manière si injuste et si odieuse. Vous ne pourrez pas en être plus affligé que moi.

Je ne suis pas heureux, mon ami, dans ce que j'entreprends depuis quelque temps ; le guignon qui poursuit les vieillards s'explique très bien ; c'est qu'ils perdent des moyens et des forces en même temps qu'ils perdent des consolations et des liens. Mon pauvre fils est allé échouer à Cologne. Je ne sais où cela le mènera. Mais j'espère pourtant bien que tôt ou tard, il repassera par ici, pendant le séjour que j'espère que vous y ferez bien longtemps.

Quelqu'impatient que j'en sois, je voudrais pourtant bien que vous eussiez raffermi votre santé auparavant : si vous croyez réellement que les Eaux Bonnes soient utiles à votre poitrine, je vous exhorte de tout mon cœur à commencer par elles. Tout ce qui vous aime se joint à moi pour être de cet avis. Je vous parle au nom de tous les miens, de Mme Le Breton et de Mme Cabanis qui vient de se séparer de sa chère enfant, mais en vérité

pour la remettre en si bonnes mains qu'il n'y a pas moyen de s'en affliger, passé le premier moment. Il a pourtant été bien douloureux pour elle. Pour Mme Le Breton, elle est toujours de même aussi intéressante que malheureuse.

Il n'y a encore rien de nouveau pour notre ami de Hollande. Cependant je crois qu'il va nous revenir.

Toutes ces chères personnes vous font mille amitiés. Pour moi, je vous embrasse de tout mon cœur, mais bien honteux de n'avoir pas réussi à vous faire un plaisir qui devait être si facile. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Ayez pitié de moi.

M. de Tracy à M. de Biran (1)

Paris, ce 4 juillet 1812.

Mon cher confrère et ami, je suis bien triste de ce que vous me mandez, dans votre aimable lettre du 1^{er} de ce mois. Vous m'en paraissez affecté, comme il vous appartient de l'être, en homme à la fois courageux et tendre; mais en homme réfléchi et qui y a bien pensé. J'aime à croire qu'il y a aussi là un peu de l'homme mélancolique et solitaire, et que de bons remèdes, plus encore un régime convenable, changement de lieux, d'air, d'occupation, d'allure et mieux que tout cela, quelques bonnes sociétés et l'intérêt de vos travaux vous remettront en bon train. Vous êtes jeune, très bien fait, jouissant de toutes vos facultés et surtout d'une bonne tête : il est impossible qu'elle ne raffermisse pas votre organisation, malgré quelque déviation.

(1) *Ibidem*, p. 272.

Mon ami, j'ai éprouvé à plusieurs fois que tant qu'on se défend de l'envie sincère de quitter la vie, qui est quelquefois bien tentante, on résiste et on remédie à tous les dérangements qui ne sont pas de ces attaques brusques qui nous expédient en cinq ou six jours. Fait-on bien ou mal? C'est une grande question pour beaucoup. Ce n'en est pas une pour vous qui êtes précieux, utile et aimable sous tous les rapports. Ainsi vous la résoudrez à votre avantage. Soignez-vous, baignez-vous dans les Eaux Bonnes et revenez-nous. Je n'ajoute pas, aimez-nous, car j'y compte et je ne vous dirai même pas : Mon cœur me répond du vôtre car le vôtre vaut mieux que le mien. Mais enfin tel que je suis, je vous aime bien, je vous attends bien portant pour cet automne, et en vous attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

TRACY.

Je suis désolé de n'avoir pas mieux réussi pour votre intéressant neveu. Le malheur veut que j'aie trouvé là un vrai cheval et peut-être un ami froid pour le manier. Mais je n'avais pas autre chose à employer. Encore ne veux-je pas trop accuser l'écuyer car je sais par expérience que l'on échoue avec les meilleures intentions, et je connais l'animal auquel il avait affaire. Je voudrais bien aviser quelque remède possible à cela.

Je suis sensiblement touché de l'intérêt que vous prenez à mon fils. Il court l'Allemagne, cherchant de nouvelles aventures à la tête, de trois mille hommes. Il fait le service de colonel sans en avoir le grade. Encore suis-je heureux qu'il ne soit plus à son ancien bataillon, car il s'est trouvé dans une échauffourée où il a été entier tué ou pris sans qu'il en soit revenu un. Ainsi

nous étions bien dedans. Tous les miens sont bien occupés de vous et désirent ardemment votre retour, Mme Le Breton, avec son bon esprit et son bon cœur, n'est pas une des dernières à vous apprécier et à vous aimer. Je vous en dis autant de Mme Cabanis. Sa chère Aminthe me paraît se faire fort bien à sa nouvelle position qui est vraiment fort bonne. C'est toute une famille qui est amoureuse d'elle. Elle m'a écrit une lettre charmante et pleine de raison. La chère maman va, je crois, l'aller voir le mois prochain et y passer quelque temps. Pendant ce temps-là je pense que notre pigeon-voyageur viendra ici je ne sais pour combien de temps. Ses affaires vont bien et prospèrent. Nous parlerons bien de vous. Ainsi faisons-nous avec Georges Montaigut qui, je crois, se fixe ici ! Il vaudrait mieux en parler à vous. Enfin à cet automne.

De M. D. de Tracy

A Paris, le 25 août 1812.

Mon cher confrère et ami, j'ai bien tardé à vous répondre. J'ai un peu couru, ce qui ne me réussit jamais trop bien ; et depuis qu'il fait chaud, je suis écrasé tout à fait. Car je suis si faible que tout ce qui est fort, soit froid, soit chaud, me fait beaucoup souffrir. Aussi je suis bien mauvaise compagnie. Je ne veux pourtant (pas) vous dégoûter de la venir chercher. Car ce sera une grande joie pour moi. Et puis vous en trouverez ici de meilleures. J'espère beaucoup que le voyageur y sera encore et sera toujours moins voyageur. Et puis le temps s'approche.

En attendant je vous ai envoyé par la diligence de

Bergerac Ginguéné et *Le Gallois*, qui n'est pas notre Gallois, mais qui est un homme de mérite et de plus médecin. Au reste je ne connais de lui que son livre et sa réputation, tous deux sont bons.

Mais ne lisez point tout cela. Arrivez-nous ; c'est le mieux, vous trouverez Mme Cabanis absente, elle est enfin partie pour aller voir Abbeville et sa chère enfant qui est fort heureuse et fort aimée. Je crois qu'elles reviendront ensemble en octobre. Elle sera bien charmée de vous retrouver, Mme Le Breton n'en est pas moins impatiente. Tous les miens me chargent de vous en dire autant. J'espère que vous trouverez encore ici ma fille aînée et son ménage. Pour mon pauvre fils je ne sais ce qu'il devient, je le crois à cette heure à Kœnisberg sur le chemin de Vitebsk ou de Riga. C'est ainsi qu'il passe ses belles années, et on ne se doute pas de ce que sont les autres, car on ne les attendrait pas. On n'est pas si patient qu'on le devient quand on les supporte.

A propos, c'est bien mal à vous de trouver mauvais que Gall ait mis mon nom au travers de ceux des premiers pères de l'église. Il a toute raison. Vous savez bien que je n'ai rien dit dans ce genre qu'ils n'aient dit eux-mêmes : et cela prouve bien que ny eux, ny Gall, ny moi ne l'avons dit. C. Q. F. D.

Pour Azaïs, les premières productions m'ont dégoûté des dernières, je ne puis vous en rien dire. En revanche, je viens de recevoir une grammaire générale en deux gros volumes par un ancien professeur des Écoles centrales, M. Estarac. Cela me paraît en général fort bon et toujours dans une bonne direction. Il se reporte au tems du conseil d'instruction publique, il en cite quelques actes. Il semble que ce soit un fragment de quelque monument antique.

Au revoir. Nous causerons de tout cela, mais avant tout portez-vous bien. Je regrette que ces Eaux Bonnes n'aient pas continué à vous être favorables.

Georges Montaigut sort de chez moi : il vous présente ses hommages. Pour moi je ne veux plus vous écrire, et je vous attends pour vous embrasser tout de bon et de tout mon cœur. Tuus ex animo.

TRACY.

Lettre de M. Tracy à Maine de Biran (1)

A Paris, le 13 mai 1814.

Mon cher et excellent ami et confrère, je commence par où vous finissez, par ce qui vous regarde. La nouvelle que vous me donnez ne m'a pas peu surpris, mais je pense que vous y avez réfléchi, je vois que tout ce qui vous aime est charmé de votre détermination ; ainsi je partage la joie générale, et ce ne sont pas seulement des vœux que je vous adresse pour votre bonheur, mais des félicitations assurément bien sincères ; mon camarade Ampère à qui j'ai fait part tout de suite de votre lettre est bien dans les mêmes sentiments, il vous les exprimera sûrement bien vite ; et bien vite aussi il vous dira combien il vous désire ici, car il m'en parle tous les jours ; je n'ai pas besoin de vous dire combien j'aurai aussi de plaisir à vous embrasser plus tôt, mais je ne crois pas comme lui que votre présence ait beaucoup manqué parce que je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup de bien possible à faire, et si je me réjouis beaucoup à part moi de votre arrivée prochaine, ce n'est pas que je partage les espérances de notre ami, ni même les vôtres.

(1) Fonds Naville, Genève.

Je vous écris ce soir un peu fatigué, toute la ville est en joie de l'arrivée du Roi, j'en suis aussi content que qui que ce soit mais je le plains de tout mon cœur de trouver un royaume si abîmé et si divisé ! il sera assurément bien habile s'il remédie aux maux qui le désolent, et s'il se garantit des illusions, des passions qui le travaillent. Vous avez vu sa déclaration dans le moniteur de ce matin, j'aurais désiré une décision complète au bout de 25 jours de réflexion, et une réponse quelconque adressée au Sénat. Au reste c'est la faute du Sénat, de s'être désisté de la conduite de cette négociation en faveur du gouvernement provisoire qui l'a mal conduite ; vous en verrez la fin, cher et excellent ami, car j'espère bien que vous serez ici avant le 10 juin, et mon plus grand regret est que vous ne soyez pas à portée d'être nommé de la commission de votre corps ; mais quand vous seriez ici en auriez-vous été ? et quand vous en auriez été y auriez-vous pu faire le bien ?

Je ne puis pas assez vous dire combien je tremble que ce qui a perdu les Stuart ne perde les Bourbons ; et d'autant plus aisément que nous sommes subjugués par l'étranger et que Cromwell n'est pas mort ; pourtant vous savez bien qu'en fait d'intrigues je ne vois rien que de bien loin, et que je suis naturellement fort mélancolique, surtout dans cette saison qui me rappelle tant de malheurs, ainsi ne m'en croyez pas, mais jugez vous-même, notre ami J... est arrivé d'hier d'Au..., c'est un grand soulagement, hé bien j'en jouis à peine, et il partage mon anxiété, venez vous joindre à nous ; si vous ne pouvez pas faire le bien général, vous ferez du moins ce bien particulier. Voilà une bien sotte conclusion pour un homme à qui vous faites l'honneur de le consulter, mais en vérité je crois impossible de rien

prévoir de notre avenir ; une chose pourtant est très certaine c'est que des hommes comme vous et comme M. Lainé seraient très désirables ici, mais il ne faut pourtant pas vous conseiller de sacrifier tous vos intérêts, ce serait trop personnel ! Adieu, cher et excellent ami ; tous les miens vous offrent compliments, amitiés, félicitations, tous vous désirent et moi, j'en conviens, plus que personne. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Signé : TRACY.

VII

CORRESPONDANCE D'AMPÈRE ET DE MAINE DE BIRAN

Lettre d'Ampère

à M. de Biran sur le sentiment du moi (1).

Poleymieux, près de Lyon, le 14 octobre 1805.

Monsieur,

Depuis près d'un mois que je passe mon temps en partie ici et en partie à Lyon, plus occupé de mathématiques et d'affaires particulières que de toute autre chose, je me proposais tous les jours de vous écrire, et je n'exécutais pas cette résolution, faute de temps et de résultats métaphysiques dont j'eusse à vous faire part. J'attendais toujours d'en avoir quelques-uns qui valussent la peine de vous être communiqués ; je me détermine enfin à vous écrire ; sans cela, un plus long silence me pèse trop. Je voudrais d'abord savoir de vos nouvelles, où vous en êtes de votre ouvrage et quels changements ont été produits dans votre théorie par les réflexions qui ont dû suivre la conviction où je vous ai laissé qu'un certain nombre d'impressions distinctes et associées, et la connaissance que l'homme a de ses

(1) Ba, p. 193. Nous désignerons les lettres provenant de l'édition de Barthélemy Saint-Hilaire par la lettre B. a. l'édition Bertrand de la Revue de métaphysique et de morale par A, B ; les lettres publiées par M. Mayjonade par M.

membres et de leur mobilité, devaient nécessairement précéder la volonté de mouvoir, et par conséquent la naissance de ce que vous nommez le sentiment du Moi. Je n'en suis beaucoup occupé, et j'ai discuté cette question avec deux Lyonnais, qui se sont aussi beaucoup occupés de métaphysique. Chacune de nous voyait d'abord la chose sous un point de vue différent, mais la discussion a produit des idées si précises que nous avons fini par être tous d'accord :

1^o Que la distinction et l'association des impressions par juxtaposition, résultat immédiat de l'organisation étendue de l'œil et de l'organe du tact, étaient absolument indépendantes du mouvement volontaire, et devaient nécessairement le précéder, puisque la volonté même ne peut naître que de cette connaissance ;

2^o Que l'impression faite sur le cerveau lorsque l'âme imprime aux nerfs la détermination nécessaire par le mouvement volontaire, se plaçait hors de ces impressions, par la même raison qui les avait déjà placées les unes hors des autres ;

3^o Que cette dernière impression, bien distincte de celle de la contraction musculaire apportée par les nerfs du membre et dont elle est la cause, se retrouvant dans toutes ces actions qu'on nous apprend à exprimer par des phrases qui commencent par *je* ou *moi*, s'associe nécessairement à ce mot, et constitue ainsi un *Moi* qu'on peut appeler phénoménal, hors duquel se trouvent, d'après sa génération même, nos diverses impressions ;

4^o Mais de même que nous ne connaissons que par nos impressions le monde phénoménal où les couleurs sont sur les objets, où le soleil a un pied de diamètre, où la terre est plate et immobile, où les planètes rétrogradent, etc., les physiciens et les astronomes conçoivent

un monde nouménal hypothétique, où les couleurs sont des sensations excitées dans l'être sentant par certains rayons et qui n'existent qu'en cet être ; où le soleil a 507.000 lieues de diamètre, où la terre est un sphéroïde aplati qui tourne autour de lui, où les planètes se meuvent toujours dans le même sens, etc. De même, les métaphysiciens conçoivent un Moi nouménal, dont le Moi phénoménal n'est, ainsi que toutes nos impressions ou idées, qu'une simple modification, en sorte que le vulgaire et les Cartésiens ont également raison de placer les uns les couleurs hors du Moi, les autres au dedans, parce qu'ils parlent de deux choses différentes qu'ils nomment également Moi : les Cartésiens, du Moi nouménal, où les couleurs sont réellement ; le vulgaire du Moi phénoménal hors duquel elles sont précisément, comme elles sont les unes hors des autres ;

5^o Ce Moi nouménal ne peut être connu, comme le monde des physiciens et des astronomes, que par les hypothèses que nous faisons pour expliquer les phénomènes du monde apparent et de notre propre pensée. Mais son existence est par là même prouvée de la même manière que celle des autres substances, et c'est cette existence, base de l'espérance de l'autre vie, qu'il faut chercher à mettre hors de doute ; car, pour le sentiment que je viens d'appeler Moi phénoménal, il n'a lieu que lors d'une action sur un terme organique : il disparaît dans le sommeil et ne peut par conséquent conduire à aucune conséquence utile à la morale.

J'ai fait aussi de nouvelles réflexions sur ce vice de raisonnement dans lequel les métaphysiciens sont si sujets à tomber, lorsqu'une sensation est liée avec une idée abstraite. Depuis les époques de notre enfance dont nous ne nous ressouvenons plus, on est porté à attribuer

faussetment cette idée abstraite à cette sensation. Ainsi l'idée du déplacement d'un membre est liée à la sensation musculaire dont M. de Tracy a tant parlé ; mais si l'on n'avait pas perçu ce déplacement dans l'étendue perçue par un autre organe, on aurait eu beau sentir et produire à volonté cette sensation, ou n'en aurait jamais tiré l'idée de déplacement, qui n'y est associée que par une longue habitude de les percevoir ensemble. De même, la véritable idée de résistance est celle d'une cause qui s'oppose au mouvement ; elle suppose la connaissance de l'étendue et du déplacement, et qu'on ait vu que ce déplacement continuerait si le mobile ne rencontrait pas un autre corps. On a pris l'idée de cause en soi pour l'associer dans ce cas, et d'après cette hypothèse, on a dit qu'il résistait. Cette idée de la résistance s'est réunie par une longue habitude à la sensation de pression que nous éprouvons, en appuyant sur les corps qui résistent à nos mouvements. Mais dans cette dernière sensation, il n'y a rien qui ait le moindre rapport avec l'idée abstraite de résistance ; la liaison entre cette sensation et cette idée vient uniquement de ce que les mêmes corps qui empêchaient le déplacement de nos membres nous faisaient éprouver la première.

J'espérais vous écrire plus au long ; mais je suis forcé de vous quitter. J'attends de vos nouvelles avec une vive impatience et je vous prie d'agréer l'hommage de ma haute estime et de ma vive amitié.

A. AMPÈRE.

Note de Biran sur ses conversations avec Ampère (1)

Je reconnais maintenant, d'après mes premières conver-

(1) A. B. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1893, p. 315.

sations avec M. Ampère, que la sensation du mouvement telle que l'a imaginée M. de Tracy ne peut être un fait primitif, que c'est une idée relative qui suppose quelques termes de comparaison fixes et par conséquent des perceptions et des jugements antérieurs. La sensation de mouvement ne peut être autre que celle du *déplacement* du corps ; la sensation de déplacement suppose bien une place, un lieu fixe donné hors de soi et relativement auquel l'individu voit qu'il se *déplace*. Il est certain qu'un être qui n'aurait pas encore vu ni touché, et qui donnerait volontairement l'impulsion motrice à son corps en masse ou à une partie, éprouverait une suite de sensations intérieures particulières où il aurait l'aperception immédiate de son effort et des parties musculaires qui résistent ; je crois aussi qu'il distinguerait ces parties les unes des autres et qu'il pourrait les localiser à sa manière ; mais sans avoir aucune *idée* de lieu ni de translation par rapport à ce lieu, comme nous l'avons par l'exercice de notre faculté *locomobile* jointe au toucher et à la vue.

La difficulté et l'embarras de ces discussions tient à ce que nous ne pouvons employer que les termes consacrés par l'usage et qu'à ces termes se trouvent associées des idées toutes formées d'après l'exercice même des sens dont nous voulons faire abstraction. Le moyen de faire entendre ce qu'est la sensation de *mouvement* dans un être qui n'a encore rien vu ni touché ; et cependant, il y a bien quelque modification qui correspond au mouvement de translation réellement exécuté. Quand l'être fictif meut son corps, il éprouve donc quelque chose que nous appelons sensation de mouvement, quoiqu'il puisse ignorer qu'il se meut et qu'il change de place. Si nous supposons sa main immobile et qu'un corps glisse dessus, il n'aura plus l'idée de mouvement, mais s'il

meut lui-même sa main sur le corps immobile, ou qu'il se frotte les mains l'une sur l'autre, ne pourrait-il pas avoir dans cette action voulue l'idée d'un mouvement, d'un déplacement ?

Note de Biran sur l'âme substance d'après ses discussions avec Ampère (1)

La difficulté grave entre M. Ampère et moi consiste à savoir ce qui appartient ou n'appartient pas à l'âme substance. Je demande où est le critérium pour faire ce partage. S'il s'agit de faire la part du *moi* dans la conscience, rien de plus clair. Mais s'il s'agit de déterminer hypothétiquement cette part d'après ce qui est ou n'est pas dans *l'unité de cognition*, il me semble qu'on fait toujours un paralogisme ; car la difficulté première est de savoir comment un objet quelconque étranger au moi peut être compris en moi dans la même unité de cognition, quoiqu'il soit conçu hors de l'âme comme noumène, ou perçu hors du moi comme phénomène.

M. Ampère fait un bien grand détour pour trouver l'origine de la notion de substance hors du fait de conscience. Je pense que cette origine ne peut être plus éloignée que le premier acte de réflexion.

L'aperception immédiate interne a pour sujet et pour objet immédiat le moi sans rien de substantiel ni d'absolu.

; Mais lorsque ce moi réfléchit sur lui-même, lorsque le sujet ne peut point s'identifier avec l'objet dans le même acte de réflexion, le *moi*, objet de cet acte, ne peut être

(1) *Ibidem*, p. 316.

autre que l'être absolu ou l'âme *force* substantielle ; le noumène est conçu ou créé ici hors de la conscience comme dans toute perception.

Malebranche a très bien vu que la connaissance que nous avons de nous-mêmes comme sujet pensant diffère *toto genere et natura* de celle que nous avons des choses ou des êtres substantiels. Nous ne pouvons voir ceux-ci qu'en Dieu, tandis que nous n'apercevons le *moi* que dans la conscience qui ne peut le manifester objectivement ou comme être.

Le tort qu'a Malebranche, c'est de dire que la manière dont le *moi* se connaît est plus obscure ou plus imparfaite que celle dont il connaît les autres choses.

Cette connaissance subjective est telle qu'elle doit être par sa nature et a toute la clarté et la perfection qui tient à son espèce, et on ne saurait comparer cette clarté à celle qui vient du dehors.

Lettre d'Ampère à M. de Biran (1)

Lyon, le 2 novembre 1805.

Vous avez sans doute été surpris, Monsieur et cher ami, de n'avoir point encore reçu de réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Un petit voyage que j'ai fait dans le Forez, le jour même où je l'avais reçue, et dont je ne suis revenu que ce matin, en est la cause.

Je l'ai lue deux fois avec la plus grande attention ; j'ai discuté une partie des réflexions qui y sont contenues avec deux hommes que je regarde comme assez forts en métaphysique. L'un d'eux, Genevois et grand partisan

(1) Ba., p. 197.

de Kant, qu'il ne suit pourtant pas en tout (Roux), est celui dont les idées se rapprochent le plus des vôtres ; et d'après cette discussion et ce que vous me dites dans votre lettre, je vois qu'il n'y a plus entre nous que des questions de mots. Nous sommes d'accord à ce qu'il me semble :

1^o Que divers mouvements tels que ceux qui ont lieu hors de la sensation pourraient s'exécuter dans les organes sensitifs ou le cerveau, sans que l'âme en fût nullement modifiée, mais alors ce serait pour elle absolument comme s'ils n'avaient pas lieu ;

2^o Que l'âme sans avoir agi ni avoir, par conséquent, en aucune sorte le sentiment du Moi, est modifiée par ces mouvements en affections et en images distinctes et coordonnées ;

3^o Que ces affections et plus encore les images sont l'occasion pour l'âme d'agir volontairement et de sentir ce que j'appelle le Moi phénoménal. C'est là une impression bien différente de toutes les autres, en ce qu'elle est la seule immédiatement produite par la volonté. Cette impression se place hors des images déjà existantes, comme celles-ci se sont placées les unes hors des autres ; et ce n'est qu'en considérant les choses de cette manière que l'on peut expliquer comment toutes nos impressions existant dans le Moi nouménal, ou dans l'âme qui n'est connue que par une hypothèse explicative, il arrive que toutes nos impressions sont placées hors du Moi phénoménal. Il me paraît que vous aviez d'abord confondu les deux premiers des trois états que je viens de décrire, et que c'est pour cela qu'il vous arrive encore souvent de faire abstraction du second, celui où l'âme éprouve des affections et des images sans sentir l'effort, parce qu'elle n'en exerce pas encore.

Or, il me semble évident qu'il est contradictoire que l'âme arrive au troisième état sans passer par le second, qui est composé des circonstances intellectuelles préalablement nécessaires à l'exercice de la volonté et par conséquent à la conscience. Je crois donc que vous devez mettre tous vos soins à signaler ce second état, qui est celui de l'entendement des animaux, et à le distinguer avec autant de soin du premier état que du troisième.

N'est-ce pas maintenant une question de mots de savoir si l'on doit appeler connaissance ce second état, le premier où l'âme soit modifiée? Cela ne dépend-il pas uniquement de la définition qu'on donnera de ce mot connaissance?

M. Roux, ce Genevois dont je viens de vous parler, est à cet égard de votre avis, il dit qu'il se passe un si grand changement dans l'âme à l'instant de la naissance du Moi phénoménal, et que cela l'élève tant dans l'échelle de l'intelligence que l'on doit n'appeler nos modifications connaissances qu'à dater de cette époque. Mais il pense comme moi qu'il est indispensable de fixer avec le plus grand soin les circonstances intellectuelles qui la précèdent; ces circonstances sont aussi importantes au moins, et aussi nécessaires pour la production du sentiment de l'effort, que les circonstances organiques, les seules que vous eussiez d'abord considérées.

La nécessité où vous êtes, si vous voulez ne pas continuer à faire sortir ce sentiment de pures circonstances organiques, qui sont évidemment insuffisantes, de parler de l'état de l'âme où, avant le Moi, elle se trouve identifiée avec des affections ou des images, exige que vous disiez que, dans ce cas, ces images sont aperçues par l'âme, quoique, n'ayant pas de Moi, elle ne sache pas elle-même qu'elle les aperçoit. Sans cela, vous confondrez

cet état avec celui où l'âme ne serait nullement modifiée par les mouvements cérébraux, et vous retomberiez dans le cercle vicieux où vous vous étiez placé dans votre premier mémoire.

M. Roux, qui admet comme vous qu'avant le Moi les images ne sont pas des connaissances, n'a pas voulu me croire quand je lui ai dit que vous répugnerez à dire que ces images étaient avant le Moi aperçues par l'âme. Tous ceux que j'ai consultés à cet égard, comme si c'était moi qui avait là-dessus quelques difficultés, ont tous pensé que dans le sens donné universellement au mot apercevoir, l'âme aperçoit les images qui lui sont présentes avant qu'elle aperçoive en outre son Moi. Il y a donc des choses aperçues par l'âme sans l'être par le Moi. Il est évident que dans le même cas, on doit dire que l'âme exerce la faculté de sentir, quoiqu'elle ne puisse pas savoir qu'elle l'exerce, parce que le Moi ne peut naître que par l'exercice d'une autre de ses facultés, celle de vouloir.

Vous me dites que l'idée du Moi ne diffère pas de celle de causalité. N'auriez-vous pas confondu ces deux mots cause et causalité? Le Moi est senti comme cause ; la causalité n'est que le rapport de dépendance aperçu entre les deux termes auxquels nous donnons, en vertu de cette dépendance, les noms de cause et d'effet ; l'effort est donc la cause et non la causalité.

La permanence du moi n'exige pas un effort permanent senti ; il suffirait que cette impression laissât un souvenir que l'habitude de l'éprouver souvent rendrait extrêmement familier. Cela m'expliquerait comment il arrive que je perde le Moi toutes les fois que je dors.

A. AMPÈRE.

Lettre à Maine de Biran (1)

Il n'y a donc plus qu'un point où nous différons essentiellement en métaphysique et le voici...

Vous confondez le sentiment de l'effort et la sensation musculaire ; pour moi, ce sont deux choses absolument différentes. Quand je meus mon bras, je rapporte la sensation musculaire au bras, comme une douleur de dents à la mâchoire ; je sens l'effort dans le cerveau, et je le rapporte, comme les hommes qui ne savent pas ce que c'est le cerveau, à l'intérieur de la tête. C'est cette impression toute intérieure et purement cérébrale, ou si vous voulez réfléchie, produite par le mouvement excité dans le fluide nerveux par la force hyperorganique et non par le nerf brachial qui constitue le Moi. Qui jamais s'est avisé de placer son Moi, son être voulant dans le membre qu'il meut actuellement et auquel il rapporte la sensation musculaire ? Cette impression produite sur le cerveau par l'action immédiate de l'âme, permanente pour nous dans l'état de veille, devient si familière qu'on l'aperçoit à peine quand on y fait peu d'attention. Mais au moindre retour sur soi-même, je la sens très distincte de toutes les impressions qui viennent, de même que la sensation musculaire, des organes par l'intérieur des nerfs. Au lieu d'être, comme elle, excitée par la force interne agissant sur le cerveau, la sensation musculaire, qui vient au cerveau par le nerf brachial, est à cet égard dans le même cas que toutes les autres. Comme elle est nécessairement rapportée hors de l'effort, par cela même qu'elle vient par un nerf et qu'elle est, par ce nerf, transmise d'un autre organe au

(1) Ba., p. 200.

cerveau, cette sensation musculaire serait éprouvée, dans le *Moi*, par un enfant dont on secouerait le bras avant qu'il eût agi. En quoi la sensation musculaire est-elle donc remarquable? En ce que lorsqu'ensuite on vient à agir volontairement, on sent à la fois l'impression d'effort qu'on excite immédiatement dans le cerveau et cette sensation hors de l'effort, et qu'en même temps que ces deux impressions sont présentes l'une hors de l'autre, on aperçoit entre elles le rapport de causalité qui constitue le premier terme, l'impression d'effort, cause, et le second terme, l'impression musculaire, reportée par le nerf brachial au cerveau, effet. De là notre idée qu'une chose est cause d'une autre. La causalité est ce rapport aperçu entre les deux termes que nous nommons cause et effet ; et un rapport ne peut être aperçu qu'entre deux termes présents, l'un hors de l'autre, à l'entendement.

Quand l'effort a pour but d'augmenter un mouvement cérébral, ce qui est le cas de ce qu'on nomme attention, il n'est plus hors de son effet, car ce sont deux impressions sur le même point du cerveau, l'une venant par le nerf, l'autre produite par la force hyperorganique.

Suivant la loi générale, ces deux impressions doivent se confondre en une seule. C'est ce qui m'arrive constamment ; je ne sens pas plus mon *Moi* distinct, quand je fixe mon attention sur une conception quelconque, que dans les autres efforts que j'exerce sur le système musculaire. Plus je concentre ainsi mon attention, plus je perds mon *Moi* ; c'est là un fait que j'ai vérifié nombre de fois depuis vous. Il faut l'expliquer dans toute autre théorie, mais, dans la mienne, c'est une conséquence nécessaire de la loi universelle de la distinction des impressions faites sur des points différents du cerveau,

tellement, que s'il n'en était pas ainsi, ce serait cette unique exception qui me paraîtrait bien difficile à expliquer.

Vous ne pouvez plus dès lors me demander si, quand un autre homme contrarie mon effort, j'ai la perception immédiate d'une force étrangère à la mienne. C'est me demander si, outre la sensation musculaire qui résulte du mouvement qu'il imprime à mon bras, je sens, hors de cette sensation, l'impression de son âme sur son cerveau, impression que lui seul peut percevoir. Mais comme, quand je me donne des sensations musculaires, je sens hors de ces sensations et dans mon cerveau, un effort que je reconnais pour la cause de ces sensations, et que je ne sens rien de pareil quand un autre homme, que d'ailleurs je ne vois ni ne touche de l'autre main, meut un de mes membres, je suis porté naturellement à hypothétiser à la fois et un effort analogue au mien, hors du mien, et des sensations musculaires que cet homme me fait éprouver, et un rapport de causalité entre cet effort hypothétique et ces sensations musculaires.

Vous voyez aussi, d'après cela, que je rejette d'avance toute la théorie de M. Engel sans l'avoir lue. Je vois, par ce que vous m'en dites, qu'il prend l'idée de cause dans la sensation musculaire portée au cerveau par les nerfs et non dans cette autre perception, ou, si vous voulez, aperception, de l'action immédiate de l'âme sur le cerveau et de la modification ou mouvement qu'elle y produit.

Si celle-ci n'est éprouvée d'abord que quand il y a mouvement volontaire, c'est que l'enfant n'agit jamais sur son cerveau, simplement pour agir sur lui mais toujours pour transmettre cette action au membre qu'il

veut mouvoir. Actuellement nous exerçons et sentons cet effort, même dans le repos, pourvu que nous soyons éveillés.

Voilà, mon cher ami, des idées que je vous soumets, quoique mes réflexions à cet égard ne me laissent plus de doute. Ayez bien soin de votre santé, cherchez des distractions à vos peines dans la métaphysique; rien n'est plus nuisible que de s'abandonner à sa douleur, et je crois éprouver d'ici toutes celles que vous devez ressentir.

Je vous embrasse de toute mon âme, et ferai vos commissions pour nos amis les métaphysiciens, dès que je pourrai sortir. J'attends la lettre que vous me promettez avec la plus vive impatience.

A. AMPÈRE.

Lettre de Biran à Ampère (1)

Périgueux, le 16 février (2).

Voici, mon cher ami, les observations que je vous ai annoncées au sujet du projet de division des sens dont vous m'avez fait part dans votre dernière lettre. Je profite du premier moment pour jeter sur le papier les idées qui me sont venues en courant; j'aurais bien besoin d'avoir un peu plus de loisir et de tranquillité pour mûrir encore un sujet si difficile et si délicat; mais je vous écris toujours ceci provisoirement, sauf à y revenir.

(1) A. B. — *Revue de métaphysique*, 1893, p. 317.

(2) Date probable, 1806. Une lettre absolument étrangère à la philosophie, écrite sur le même papier administratif porte la date du 2 mars 1806. (A. B.)

J'avais songé, dès l'époque de mon premier travail, à comparer tous nos sens divers dans quatre cas correspondants de leur exercice. Il est vrai que, grâce à nos conversations, je croirais pouvoir porter aujourd'hui dans cette comparaison un plus haut degré de précision et d'exaëtitude. Le premier des quatre cas dont vous me parlez est celui où un organe sensitif quelconque serait impressionné par une cause extérieure ou intérieure sans qu'il y eût de moi constitué, c'est-à-dire sans effort *voulu* ou *senti*.

Je pense qu'il faut sous-diviser ce cas en deux autres, en vertu de la conformation de l'organe, de la manière d'agir de la cause, ou de l'agent approprié. Je distinguerai deux classes d'impressions qui se rapportent à ce cas : la première comprend les affections simples, la deuxième les intuitions simples.

Dans la classe des affections, je renferme toutes les impressions purement excitatives des organes sensitifs, ou des extrémités nerveuses tellement disposées que les agents qui leur sont respectivement appropriés font, pour ainsi dire, leur impression en masse en ébranlant toutes les fibres (1).....

Vous pensez que le sens de l'effort est distinct du sens musculaire. Vous considérez la sensation musculaire dans l'effort de contraction que Bichat a appelé contraction organique sensible, et qui consiste uniquement dans la réaction d'une partie du système musculaire sur les nerfs cérébraux contigus, et vous raisonnez ainsi : la contraction réactive peut être précédée d'un effort, c'est-à-dire d'une action de la force hyperorga-

(1) Manque une partie de la lettre. Il se peut que l'importante discussion qui suit soit la minute d'une autre lettre. (A. B.)

nique sur le centre cérébral et par lui sur les nerfs moteurs ; ou bien cette même contraction peut s'effectuer par une cause étrangère immédiatement appliquée au muscle. Dans les deux cas, la sensation musculaire est la *même*, mais dans le premier cas, elle s'associe avec un effort et compose avec lui ce rapport à deux termes *distincts et séparés* d'une cause qui est le *moi* permanent et d'un effet qui est la sensation simple ou le mode transitoire. Cela rentre très bien dans votre manière de concevoir les *rapports*, où vous trouvez toujours deux termes présents à l'entendement et une troisième idée. Il paraît aussi que dans cette manière de concevoir vous admettez un *moi absolu* dans l'action seule de la force hyperorganique sur le *cerveau* et abstractivement du résultat qu'a cette action pour contracter le muscle. Il y a enfin, selon vous, effort ou action sentie, sans résistance, sans inertie organique.

J'établis au contraire que si nous admettons maintenant pour hypothèse explicative une action nerveuse opérée par la force hyperorganique sur un système homogène, il est de fait que cette action n'est sentie ou perçue en aucune manière et qu'il n'y a point de *moi* tant que cette action immédiatement exercée sur soi par le centre cérébral ne s'étend pas hors du système nerveux ; si bien qu'en supposant le système seul et une force hyperorganique s'exerçant sur son centre, il n'y aurait point encore de *moi*, point de rapport senti entre une cause productive de la contraction ou du mouvement et son effet modal. L'effort serait donc réellement nul quant au sentiment ou à la conscience de l'être individuel qui le fait, quoiqu'il puisse ne pas l'être par l'hypothèse ou la définition. Et ici observez que par le mot effort, vous et moi n'entendons pas du tout la même chose, car vous

prenez ce mode relatif en dehors de l'être qui est censé le faire et le sentir, et vous dites : il y a ce que j'appelle *effort* dans tel cas que je détermine par l'hypothèse. Moi, au contraire, je prends ce mode fondamental dans l'aperception intime de l'être qui se sent exister par lui, et je dis qu'il n'y a d'effort que dans le seul cas où il peut avoir lieu, quand il y a résistance ou inertie organique vaincue ou à vaincre. Cela posé, je ne séparerai point le sens de l'effort du sens musculaire ; mais distinguant les cas où ce dernier sens est actif de ceux où il est passif, je dirai : 1^o que le sens de l'effort est le même que le sens musculaire ; 2^o que le sens musculaire peut être passif de deux manières, soit parce que la volonté n'y intervient pas actuellement, soit parce qu'elle ne peut pas absolument y intervenir ; 3^o que si l'effort se joint à une sensation musculaire passivement produite, sans son concours, il en résulte un composé où le moi se distingue et se met en dehors de la force qui ne l'est pas ; 4^o que si la force hyperorganique agit seule contre la résistance musculaire, la sensation résultante est un mode relatif *sui generis* très différent de ce qu'il serait si l'impression musculaire était *passive* ; 5^o que pour que le mode relatif fût regardé comme un composé de deux éléments, il faudrait que la sensation musculaire active fût la *même* que si elle était passive, abstraction faite du *moi* qui s'y joint, ce qui n'est pas prouvé. J'admettrais volontiers *l'effort* non pas dans l'action seule de la force hyperorganique sur le cerveau, mais dans cette action transmise jusqu'à l'organe musculaire. La sensation musculaire est un produit de la réaction du muscle transmise en sens inverse jusqu'au cerveau. Or, il faut prouver que cette réaction reste la même lorsqu'elle est une suite de l'action initiale de la volonté ou ne l'est pas.

De M. Maine de Biran (1)

1807.

Mon cher ami,

Je n'ai point reçu de vos nouvelles depuis la lettre où je vous annonçais le cours, moitié mathématique, moitié métaphysique, que je me proposais de faire à l'Athénée de Paris, et où je vous envoyais le programme de ce cours. J'en ai déjà fait cinq leçons, dont la dernière a roulé uniquement sur la psychologie, c'est-à-dire suivant la définition que j'en ai donnée, sur la science où l'on se propose d'examiner et de classer les phénomènes que présente l'intelligence humaine, comme le naturaliste se propose d'examiner et de classer les objets extérieurs.

Voici le précis de cette leçon sur lequel je vous prie de me dire votre avis, quoique je sache bien qu'il ne sera point conforme en tous points à votre manière de voir, surtout relativement aux dénominations que j'emploie. La plupart semblent souvent peu convenables pour désigner exactement ce que je leur fais signifier ; mais comme le grand nombre de ces phénomènes exige une méthode de classification complète et précise où l'on puisse assigner le caractère distinctif de chaque genre et de chaque espèce de phénomènes, et une langue où chacun d'eux soit représenté par une dénomination particulière, on est entre ces deux écueils, d'inventer des mots nouveaux auxquels personne ne pourrait s'accoutumer, ou de tâcher de profiter, le moins mal qu'il est possible, des mots déjà usités. En prenant ce dernier

(1) Ba., p. 220. Cette lettre nous paraît être du début de 1807. Biran y fait probablement allusion dans sa lettre à Degérando, du 2 avril 1807. (P. T.)

parti, le seul qu'on puisse adopter si l'on veut être entendu, il faut bien se résoudre à modifier un peu le sens ordinaire des mots.

L'homme agit et connaît. De là deux classes de phénomènes, ceux qu'il présente comme être agissant et ceux qu'il offre comme connaissant. Ces deux classes de phénomènes ne se développent que l'une par l'autre. Comment agirait-on sans connaître? Et quelles seraient les connaissances dans un être qui ne réagirait point sur les impressions qu'il recevrait?

C'est précisément parce que ces deux classes de phénomènes dépendent mutuellement l'une de l'autre et ne peuvent se développer que simultanément qu'il me paraît impossible, sans cette première distinction, d'embrasser dans une classification conforme à la nature, les phénomènes que nous observons dans l'être qu'elles nous offrent sous deux points de vue si différents.

Je vous prie de relire, sur ce sujet, un excellent passage de M. de Tracy, pages 9 et 10 de sa *Logique*.

On ne saurait concevoir qu'un être pût commencer à agir si tout lui était indifférent. Le premier point de vue offre donc deux ordres de phénomènes : 1^o ce qui constitue en lui attrait ou répugnance pour quelque chose que ce soit ; je nommerai en général Déterminations les phénomènes de cet ordre ; 2^o toutes les actions, c'est-à-dire toutes les modifications qu'il produit lui-même dans ses manières d'être, indépendamment du changement des circonstances où il se trouve. Ce qu'on nomme attention est une action, d'après cette définition, soit qu'elle se borne à modifier l'état du système nerveux, soit qu'elle change, par des mouvements imprimés aux organes sensitifs, l'état où se trouvent ces organes.

Sous le second point de vue l'homme présente : 1^o des

idées, mot que je définirai comme M. de Gérando dans l'ouvrage couronné par l'Académie de Berlin, page 109 : ce que nous apercevons, ce que nous voyons, ce que nous connaissons, ce que nous savons ; en un mot, cet ordre de phénomènes comprend toutes les idées que la présence des objets nous donne de ces objets. Il a restreint, à la vérité, l'emploi de ce mot aux souvenirs, images, etc. ; que nous conservons en l'absence de ces objets ; mais il y était forcé par la question même proposée par l'Institut, qui eût été absurde sans cela. Locke et Condillac ont souvent donné la même généralité au mot *Idées* ; 2^o des coordinations entre ces idées par lesquelles elles se réunissent pour former ces groupes qu'on nomme idées complexes.

Voilà les quatre ordres de phénomènes auxquels j'ai cru devoir rapporter tous ceux que présente l'homme considéré psychologiquement : déterminations, actions, idées, coordinations. Il me reste à vous faire voir, en les subdivisant en genres et en espèces, qu'il n'en est en effet aucun qui n'y soit compris.

Ils correspondent à la division des diverses applications de la psychologie en quatre sciences : la morale, qui étudie nos déterminations et rectifie celles qui doivent l'être ; l'économie, qui nous enseigne à diriger nos actions de la manière la plus convenable vers le but que nous nous proposons ; l'idéologie où nous examinons nos idées et la manière dont nous les acquérons ; la logique qui s'occupe des moyens de rendre les diverses coordinations de ces idées conformes à la vérité.

Pour subdiviser ces quatre ordres en genres, j'appellerai les déterminations *affections* tant qu'elles rendent heureux ou malheureux l'être qui les présente ; ainsi le plaisir, la douleur, le repos, la joie, le désir, l'impatience

d'un événement désiré, la colère, l'admiration, la crainte, l'espérance, etc..., seront des affections. J'aurai soin de distinguer par des épithètes les diverses espèces d'affections.

Il y a deux cas où nos déterminations cessent de nous rendre heureux ou malheureux : lorsqu'elles se rapportent à une chose qui ne dépend que de nous, ou à une conception à la réalité de laquelle nous ne pensons pas ; dans le premier cas, ce sont des volontés ; dans le second, je les nommerai des inclinations.

La preuve que nous avons encore attrait ou répugnance pour les choses mêmes que nous regardons comme impossibles, c'est que si nous venions à changer d'opinion à cet égard, nous serions sur-le-champ agités de désir ou de crainte. De même quand nous avons l'idée abstraite d'une mauvaise action ou d'une action héroïque, nous avons de la répugnance pour la première et de l'attrait pour la seconde, puisque, dès que nous leur attribuons l'existence, nous souffrons ou nous jouissons ; ce qui n'a pas lieu lorsque nous y pensons d'une manière purement abstraite. Cela vous fait alors comprendre ce que j'entends par inclinations.

Nos actions présentent une différence bien essentielle, suivant qu'elles sont déterminées immédiatement par nos affections, sans que nous pensions à les faire ou que nous les voulions. Telles sont celles qu'on nomme instinctives, et les contractions musculaires, la pâleur, etc..., qui décèlent souvent malgré nous ces affections. Parfois, nous ne les faisons qu'avec la connaissance de ce qui en résultera. Faute de mots français pour exprimer cette différence, je n'ai employé que le nom générique actions pour les diverses espèces de phénomènes qui appartiennent à cet ordre en joignant seulement l'épithète de spontanée aux actions déterminées immédiatement par

nos affections et me servant du seul mot action pour les vraies actions accompagnées de la connaissance de ce qu'on fait et de ce qui en résultera. Je distingue trois genres de coordinations. Les unes ne dépendent nullement de nous ; elles constituent pour nous des vérités, des faits, ou en changeant seulement l'ordre des idées qu'elles associent, il en résulterait des faussetés. Ces sortes de coordination sont des jugements. Nous coordonnons à volonté les idées que nous avons des actions que nous nous proposons de faire ; ce sont là des coordinations faites d'avance que je nomme préordinations. Nous coordonnons également à volonté les idées auxquelles nous n'attribuons aucune existence ; ces coordinations prendront le nom de combinaisons. Ainsi l'ordre des couleurs du spectre coloré, rouge, orangé, etc..., est pour moi un jugement, mais lorsque je combine différents moyens d'atteindre un but que je me propose ou lorsque je combine de pures conceptions en m'abandonnant à mes rêveries, je ne fais que des combinaisons.

Vous voyez, mon cher ami, que ma définition du jugement diffère beaucoup des définitions ordinaires. Voici mes raisons :

1^o On a dit que le jugement résultait de la comparaison de deux idées, mais M. Gérando a fait voir (1) qu'il y avait des jugements sans comparaison, par simple association, c'est-à-dire précisément par ce que je nomme coordination. De plus, la comparaison est une action consistant dans une double attention, pour découvrir un rapport ; dès qu'on le découvre, ce rapport est une perception, et il n'y a jugement que parce que cette idée de rapport aperçu s'associe à l'un des termes, ou à tous

(1) *Des signes et de l'art de penser*, t. I^{er}.

deux, comme une autre perception s'associerait de même, d'après les lois de notre nature. Ainsi qu'en comparant le cuivre et le fer, j'aperçoive ce rapport, qu'il est plus lourd, cette idée d'être plus lourd grossit le groupe de l'idée complexe des propriétés du cuivre, comme l'idée de l'odeur particulière de ce métal grossit le même groupe quand je viens à m'en apercevoir. Il y a également, dans ces deux cas, une nouvelle idée perçue et une coordination de cette idée, qui constitue un jugement. Dans les deux cas, ces deux actes sont inséparables, d'après les lois et l'état actuel de notre organisation ;

2^o On a dit que le jugement consistait à voir dans une idée complexe une des idées partielles dont elle était composée ; je dis que le jugement consiste à ce qu'elle y soit ; si on ne l'y voyait pas, elle n'y serait pas implicitement ; elle n'y serait pas du tout ; car il n'y a réellement dans l'idée complexe que j'ai actuellement que ce que j'y vois actuellement.

Cette définition serait donc à peu près la même que la mienne, si l'on ne parlait que de coordinations qui ne dépendent pas de nous, les seules que j'appelle jugements, car dès qu'elles dépendent de nous, il en est tout autrement. Ainsi, quand j'imagine un palais pavé de diamants, soutenu par des colonnes de cristal, je vois l'idée de ces colonnes dans l'idée complexe de tout le palais ; mais ce n'est pas là un jugement, puisque ce n'est pas une vérité, un fait, et que je puis y substituer alternativement des colonnes de rubis, de saphir, sans qu'il en résulte une fausseté.

La subdivision des idées tient à une autre considération : celle des sortes d'existence qu'elles nous présentent, bien entendu que nous n'acquérons l'idée de ces diverses sortes d'existence et même de l'existence en général

qu'en comparant des groupes d'idées qui en étaient revêtus, par opposition à des groupes qui ne nous offraient pas la même sorte d'existence.

Il s'ensuit qu'il faut admettre comme fait primitif, que tantôt nos idées s'offrent à nous comme nous donnant les connaissances du présent, qui se trouve dans la sphère de notre sensibilité actuelle; tantôt la connaissance de notre sensibilité passée; tantôt celle de l'avenir qui ne dépend que de notre volonté, tantôt l'image de ce qui existe au delà de ce passé, de ce présent, de cet avenir, qui sont en quelque sorte à nous. C'est par là que nous franchissons en quelque sorte aussi les limites de notre être, pour nous emparer du reste de l'univers. Tantôt enfin, nos idées nous donnent la pure conception d'un avenir intellectuel, auquel nous n'attribuons aucune existence hors de notre pensée.

Dans le premier cas, nous nous trouvons dans les circonstances propres à acquérir l'idée ; et tant que durent ces circonstances, je la nomme perception. A moins d'admettre la chimère des idées implicitement innées (1), il faut reconnaître que nous n'avons aucune idée qui n'ait été perception, c'est-à-dire que nous n'ayons reçue dans des circonstances propres à ce que nous puissions l'acquérir. Tant que durent ces circonstances où nous pourrions l'acquérir, si nous ne l'avions déjà, elle se nommera ainsi. Ces circonstances sont, pour les idées, des impressions

(1) Je dis implicitement innées, parce que quelques auteurs, Leibniz entre autres, si je ne me trompe, appellent idées innées la simple propension ou disposition à acquérir telles ou telles idées. Ce n'est plus alors telles ou telles idées, ce n'est plus alors une fausseté manifeste, mais une hypothèse qui, bien analysée, ne signifie rien; car on ne peut contester cette disposition, non plus que la propriété qu'a l'oxygène de se combiner avec certains corps avant qu'il ne les ait rencontrés. Mais que tirer de ces considérations ?

faites sur nos organes extérieurs ou internes, la présence de la cause de l'impression, comme l'admission dans l'œil de certains rayons pour la perception du rouge. Pour nos idées de rapports, c'est la présence simultanée à l'entendement des idées entre lesquelles nous pouvons apercevoir ces rapports. Ainsi, tant que nous avons présente la démonstration de l'égalité du carré de l'hypoténuse et de la somme des carrés des deux côtés, ce rapport d'égalité est une perception. Il n'est plus que souvenir, espèce particulière de représentation, quand je me rappelle avoir compris cette démonstration, sans qu'elle me soit encore présente ; il n'est plus qu'une conception, quand je me fais l'idée d'un homme grand comme les tours de Notre-Dame, idée que je ne peux me former que par la présence de deux choses réellement égales ou du moins crues telles, ce qui m'a donné l'idée du rapport d'égalité, et que j'en fais une combinaison arbitraire avec celle que j'ai d'un homme et de la hauteur de ces tours.

Après que les circonstances propres à ce que nous ayons la perception d'une idée n'existent plus, elle n'est pas anéantie pour cela. Des causes capables de la réveiller, sans pouvoir en aucune sorte nous la donner, en occasionnent le réveil ; elle est alors accompagnée d'une conviction que nous l'avons éprouvée et elle prend en conséquence le nom de souvenir. On a dit que, dans le souvenir, il y avait l'image de ce que nous avons éprouvé, jointe au jugement que nous l'avons éprouvé. Je rejette absolument cette manière de voir, qui supposerait que nos idées se présentent d'abord à nous comme de pures conceptions, tandis que leur première forme, dès qu'elles ne sont plus perceptions, est d'être souvenirs, et de passer ensuite par d'autres formes, dont je vais

parler, sous les noms d'actions (1) et de représentation, longtemps avant qu'elles puissent s'offrir à nous comme de simples conceptions. Je crois même pouvoir prouver, comme vous le verrez tout à l'heure, que les signes du langage et la communication de pensée, qu'il établit entre nous et les autres hommes, peuvent seuls donner naissance à ce dernier phénomène.

D'ailleurs, si les traces de nos perceptions se réveillaient en nous sans cette conscience que nous les avons éprouvées, comment pourrions-nous même le soupçonner? N'ayant nulle autre connaissance de notre passé, nous ne pourrions savoir que nous avons déjà existé. Nous aurions une idée actuelle, voilà tout. Dirait-on que nous la comparerions avec la perception qui l'aurait précédée? Mais cette perception n'existant plus pour nous que dans l'image qui nous la retrace, ce serait dire que nous comparons cette image à elle-même, ou plutôt ce serait ne rien dire du tout.

Je pense donc que ce que l'on a nommé acte de réminiscence est un sentiment inhérent au souvenir, qui en est une condition intégrante, et le constitue tel. Un souvenir est alors une modification particulière de l'être pensant, aussi différente de ce que je vais nommer option, représentation et conception, que de la perception, et que ces diverses sortes d'idées le sont entre elles. Le souvenir nous rend le passé qui nous a appartenu ; l'option nous découvre l'avenir qui dépend de nous ; j'appelle ainsi une idée qui s'offre à nous avec la conscience qu'il dépend de nous de la réaliser. Je vous indiquerai une autre fois comment j'explique la formation de telles idées, qu'il est d'autant plus important de considérer

(1) Il faut lire option. (P. T.)

que ce sont elles qui donnent naissance à la connaissance de notre propre puissance et par conséquent à l'idée du moi.

L'option a pour caractère distinctif ce sentiment qu'il dépend de nous de faire ou de ne pas faire ce qu'elle représente, de même que le souvenir est caractérisé par le sentiment que nous l'avons éprouvé. Le psychologue doit examiner ces formes de nos idées, et comment elles les acquièrent ; mais il doit d'abord les considérer comme des faits. C'est un fait incontestable que les idées de ce que je fais sont accompagnées en moi de cette conscience de puissance qui leur est inhérente, aussi invinciblement qu'un souvenir est accompagné de la conscience que j'ai éprouvé ce qu'il retrace à ma pensée. La représentation est une quatrième forme sous laquelle s'offrent nos idées, comme nous représentant quelque chose d'existant indépendamment de nous, hors des limites de notre sensibilité actuelle ou passée. Je regarde encore le caractère propre à cette sorte d'idées comme une sorte de sentiment que la chose existe. Ce sentiment n'est pas un jugement ; c'est souvent la suite d'un jugement. Ainsi Copernic a transformé, dans son esprit, en représentation, le mouvement de la terre autour du soleil, par un jugement né de l'association aux termes comparés des rapports par lesquels il a vu que le mouvement produirait, s'il existait, les apparences de rétrogradation qu'offrent ces planètes et qu'il voulait expliquer. Mais, ce jugement une fois porté, cette pensée que la terre tourne autour du soleil continuait pour lui d'être une représentation. Maintenant, je crois devoir d'autant plus distinguer cet effet du jugement, la propriété représentative de ce qu'on pense du jugement lui-même, qu'elle a lieu dans l'enfant avant qu'elle puisse être fondée sur

un jugement. Il commence à concevoir tout ce qu'il conçoit comme existant, c'est-à-dire que toutes ses pensées sont accompagnées de ce sentiment que ce qu'il pense existe, que ce sont des représentations. Pour avoir la notion ou la croyance explicite d'existence, il faut avoir celle de son existence et de la simple possibilité ; il faut connaître le vrai, il faut avoir la conception de ce qui est vrai ou faux. Il arrive une époque à laquelle il découvre qu'une pensée peut n'avoir point de réalité. Je crois que cela vient de l'usage du langage qui lui fait concevoir ce que d'autres croient, lorsqu'il fait le contraire. De la une cinquième sorte d'idées que j'appelle conception et qui le portent au delà de tout ce qui existe, comme les représentations l'ont porté au delà du domaine de sa propre sensibilité et de son activité.

Cette distinction des cinq formes des idées est d'autant plus remarquable qu'elle fait changer de nature à tous les autres phénomènes. Ainsi, avec une perception, la détermination est plaisir ou douleur, affection immédiate. L'action déterminée par cette sorte d'affection est l'action spontanée immédiate, la coordination déterminée entre la perception et d'autres perceptions simultanées ou même d'autres idées quelconques est le jugement immédiat. Ces quatre phénomènes composent un premier système, le système immédiat. Nous allons reconnaître successivement quatre autres systèmes.

Je voudrais pouvoir vous écrire tout ce que j'ai dit sur ce phénomène si remarquable de notre faculté d'apercevoir que les mêmes circonstances qui nous procurent des perceptions en déterminent la coordination à l'instant où nous les avons. Mais cette lettre n'est déjà que trop longue : je me hâte de la finir.

Les souvenirs sont aussi accompagnés d'affection,

les affections déterminent aussi des actions spontanées, parmi lesquelles est celle qui produit le rappel des idées par les signes, rappel sur lequel je me suis fait une théorie particulière dont je suis plus content peut-être qu'elle ne le mérite, mais que je ne puis vous expliquer ici. Les souvenirs se retracent coordonnés comme les perceptions qu'ils retracent ; ces coordinations sont une nouvelle sorte de jugements.

La même théorie m'a rendu raison de la manière dont l'homme découvre sa propre puissance. Cette découverte lui offre certaines idées comme pouvant être réalisées ou non à son choix ; ce sont des options. Les déterminations qui les accompagnent cessent d'être des affections et deviennent des volontés ; les actions faites alors avec la connaissance de ce qui en résultera cessent d'être spontanées et deviennent volontaires. Enfin, les coordinations ne sont plus des jugements et deviennent ce que j'ai nommé préordinations.

C'est par ce système que nous acquérons et notre Moi et l'idée de cause. C'est celle-ci qui étend notre pensée au delà des limites qui semblaient d'abord devoir la circonscrire ; car je ne conçois pas qu'on pense à rien hors de ces limites, si ce n'est comme cause de ce qui y est déjà : nos perceptions et nos souvenirs, ou comme autres effets de ces causes. Ici se présentent les idées que j'ai nommé représentations et une foule de nouvelles affections : d'abord celles qui se rapportent à la partie de notre avenir qui ne dépend pas de nous, les désirs, craintes, espérances, etc., puis celles qui viennent de la connaissance que nous donnent nos représentations qu'il y a d'autres êtres : de là toutes les affections sympathiques.

Ces affections produisent encore des actions spon-

tanées et des coordinations entre les représentations qui sont une nouvelle espèce de jugements. Ce sont des affections, actions spontanées et jugements de croyance.

Enfin, la connaissance qu'il existe d'autres êtres, et le langage qui nous rend participants à leurs pensées, nous conduisent à concevoir des choses comme n'existant pas. Ainsi nos déterminations deviennent des inclinations ; nos actions se réduisent à ces actions intellectuelles par lesquelles nous combinons nos pensées dépouillées de réalité ; les idées prennent le nom de conceptions et nos coordinations ne sont plus que des combinaisons.

De tout cela résulte le tableau suivant où sont réunis ces phénomènes.

PREMIÈRE CLASSE		
Système intuitif ou actuel.	Affections d'intuition.	Actions spontanées d'intuition.
Système commémoratif.	Affections de commémoration.	Actions spontanées de commémoration.
Système volontaire.	Volontés.	Actions volontaires.
Système auditif.	Affections de croyance.	Actions spontanées de croyance.
Système intellectuel.	Inclinations.	Actions intellectuelles.
DEUXIÈME CLASSE		
Système intuitif ou actuel.	Perceptions.	Jugements d'intuition ou d'évidence.
Système commémoratif.	Souvenirs.	Jugements de commémoration.
Système volontaire.	Options.	Préordinations.
Système créditif.	Représentations.	Jugements de croyance.
Système intellectuel.	Conceptions.	Combinaisons.

Voilà ce tableau tel que je l'ai donné dans la leçon dont je vous ai parlé en commençant cette lettre. Quoique je l'aie longtemps médité, je n'en suis pas encore tout à fait content. M. de Gérando, qui a eu la complaisance de venir à cette leçon, m'a fait de si fortes objections que je ne vous enverrais pas cette lettre si je ne craignais pas qu'un plus long silence de ma part ne vous étonnât, et si je ne désirais pas savoir si vos objections seront les mêmes que les siennes. J'en attends donc beaucoup de vous et je vous prie de me donner les premiers moments dont vous pourrez disposer ; car vous savez tout le plaisir que j'aurai à recevoir de vos nouvelles. Au reste, ce que je viens de vous dire ne ressemble à ma leçon que pour le fond des choses et non pour la forme ; car j'ai commencé à parler de chaque système comme naissant successivement les uns des autres ; et ce n'est qu'après avoir écrit le tableau sur la planche qui sert aux démonstrations, que je l'ai repris pour en déduire les points de vue généraux par lesquels j'ai commencé avec vous. On n'aurait su autrement ce que je voulais dire. Mais nous avons assez causé de tout cela pour que vous compreniez mes idées exposées dans un ordre plus abstrait mais plus régulier.

Il est temps, mon cher ami, de finir ce fatras qui ne me laisse plus de place pour les épanchements de l'amitié, qui, sans doute, vaudraient beaucoup mieux. Au risque de la grossir encore, j'y joins un autre tableau que j'ai donné dans la première séance (1) ; c'est une classi-

(1) Ici est intercale le tableau d'une classification des connaissances humaines, sujet qui occupait mon père dès cette époque, et qu'il est intéressant de comparer à la classification définitive qu'il m'a donnée vingt ans plus tard, suivie d'objections de M. de Biran. Enfin, il y avait un curieux papier intitulé : *Indication des découvertes du 24 septembre 1807*. Il se rapporte à une époque où le système de mon père n'était pas encore formé. (J. Jacques Ampère.)

fication de toute les sciences où elles forment une suite non interrompue, comme les plantes dans la méthode naturelle de Jussieu, et où le caractère classique est pris de l'espèce de rapport qui lie les idées dont chaque science se compose. Je ne connais que trois sortes de rapports : la ressemblance, la causalité et la dépendance nécessaire entre certaines idées abstraites. Mais cela fait quatre classes, parce que le rapport de causalité en donne deux, étant considérés sous deux points de vue, d'après les deux usages très différents qu'on en fait dans les sciences.

Je vous embrasse de toute mon âme, et j'attends de vos nouvelles avec impatience.

Votre ami,
A. AMPÈRE.

Toute ma famille me charge de vous offrir ses empressés compliments.

Observations de Maine de Biran (1)

Cette division des sciences n'est pas déduite exactement de toutes les espèces de rapports qui devraient lui servir de fondement dans le système de l'auteur.

La métaphysique, la théologie et la jurisprudence ne peuvent être comprises dans une même classe avec l'histoire, l'archéologie, etc., qu'autant que l'on considérerait ces quatre sciences comme l'histoire même des doctrines et des sectes. Mais en ayant égard à l'application du rapport de causalité comme base d'une division et, en distinguant avec l'auteur deux modes d'application de ce rapport, avec celle qui fixe la valeur des causes premières et établit la nécessité de leur existence et celle

(1) Ba, p. 234.

qui s'attache à la succession des phénomènes, on établit l'ordre de leur enchaînement ou de leur dérivation réciproque. Il y avait lieu de ranger la métaphysique, la théologie et la cosmologie dans une classe : la physiologie, l'astronomie, la physique, etc., dans une autre.

Les sciences de descriptions fondées sur la ressemblance comprenaient une autre classe, et celles qui sont fondées sur le rapport de dépendance nécessaire, encore une division bien distincte...

Lettre de Biran à Ampère (1)

Quelque ancienne et générale que soit en psychologie la division des facultés de l'homme en deux systèmes, celui de l'*entendement* et celui de la *volonté*, j'avoue que dans ma manière de concevoir les phénomènes et d'expliquer la génération des connaissances, il m'a été et m'est encore impossible d'admettre cette division dans le sens où la prennent la plupart des philosophes (notamment Condillac et son école) et voici mes motifs. Disciple fidèle de Locke dans ce point de doctrine fondamental, j'appelle exclusivement volonté la puissance de mouvoir et d'agir et la séparant absolument du désir avec lequel les métaphysiciens sensualistes se plaisent à la confondre, comme de tout ce qui est passion ou affection dans l'être sensitif, je m'en tiens au principe de Locke : on ne doit comprendre sous le titre de volonté que cet ensemble de mouvements, d'actes ou d'opérations dont le *moi dispose*, ou qu'il dépend de lui de commencer, de sus-

(1) Écrite en 1807. Cela ressort d'une lettre inédite d'Ampère que nous donnons dans la suite. En tête de sa lettre, Biran a placé lui-même ce sommaire : « Différence entre le sentiment qui est la suite d'une action et qui devient le principe déterminant de la répétition et l'affection qui le provoque. (A. B., *Revue de métaphysique*, p. 319.)

pendre, d'arrêter ; en un mot, tout le système de nos facultés actives et rien de plus. Ce point de vue tend donc à exclure du système de la *volonté* proprement dite précisément toute cette classe de phénomènes relatifs aux affections et aux passions que la plupart des philosophes (ceux surtout qui ont prétendu tout dériver de la *sensation*) ont compris sous le titre de volonté distinct de cet autre titre général entendement. Comme je pense et que je me crois en état de prouver qu'il n'y a pas une idée intellectuelle, pas une perception distincte, ni aucune connaissance proprement dite qui ne soit originairement liée à une *action* de la volonté, je ne peux m'empêcher de considérer le système intellectuel ou cognitif comme absolument fondu pour ainsi dire dans celui de la volonté, et n'en différant que par l'expression ; d'un autre côté, comme je crois qu'on peut prouver par notre expérience la plus constante, la plus intime que la volonté n'a aucune espèce de pouvoir sur le système des affections qui nous rendent immédiatement heureux ou malheureux ; que le principe des passions est même opposé dans plusieurs points à la volonté comme à l'intelligence, il me semble qu'on peut établir une division très naturelle entre le système intellectuel et le système affectif ou passif.

C'est uniquement dans ce sens précis que j'adopterai votre division fondamentale en des phénomènes *relatifs* aux connaissances et en des phénomènes *relatifs* aux déterminations (1). Je sens très bien maintenant le motif qui vous fait employer ce terme *relatif*, et j'entends sans avoir besoin d'autre explication qu'un phénomène tel que *l'intuition*, pour être relatif aux connaissances,

(1) Voici le tableau *inédit* d'Ampère, auquel, selon toute apparence, il est fait allusion : A. B. *Revue de Métaphysique*, p. 320.

PHÉNOMÈNES RELATIFS							
		AUX CONNAISSANCES		AUX DÉTERMINATIONS			
PHÉNOMÈNES RELATIFS	A LA SENSIBILITÉ	simples : perceptions	sensitives	idées :	sensitives	tendances	
			comparatives	affections	comparatives		
		complexes : coordinations	primitives	combinaisons	primitives	sentiments	
			conséquentes	émotions	subséquentes		
	A L'ACTIVITÉ	simples : autopsies	spontanées	réminiscences	spontanées	habitudes	
			réfléchies	volitions	réfléchies		
		complexes : déductions	prévisionnelles	croiances :	prévisionnelles	volontés	
			absolues	décisions	absolues		
				générateurs	conservateurs	générateurs	conservateurs

n'est point encore une connaissance ; de même qu'une affection sensitive pour être un phénomène relatif aux

déterminations actives (en tant que les mouvements instinctifs, par exemple, subordonnés d'abord aux affections sont le prélude des mouvements volontaires, les préparent et les amènent dans l'ordre naturel) n'est point encore une telle détermination. Je ferai seulement une remarque sur le terme détermination que vous avez choisi pour en faire le titre d'un système entier de phénomènes. Vous comprenez sous le titre tout ce qui nous rend *heureux* ou *malheureux*, tout ce qui est pour nous un motif de choix ou de préférence, en un mot tout ce qu'on a appelé *système de la volonté*, c'est-à-dire dans le sens de Condillac (voyez sa *Logique* et son *Traité des sensations*), le malaise, le besoin, le désir, les passions. Il paraît bien par là que l'idée générale et complexe que vous attachez au terme *détermination* est prise surtout dans le système affectif et que c'est de là que vous tirez exclusivement les motifs ou les causes déterminantes de tout exercice de la force hyperorganique, en un mot, que vous subordonnez l'action à la passion ainsi que l'a fait M. de Tracy dans ce passage de la *Logique* que vous citez avec éloge : « Sans doute, y est-il dit, on pourrait concevoir l'homme ne faisant que recevoir des impressions, se les rappeler, les combiner toujours avec une parfaite indifférence. Il ne serait alors qu'un être sentant et connaissant, sans passion proprement dite relativement à lui et aussi sans action relativement aux autres êtres ; il n'aurait alors aucun motif pour vouloir et agir, et quelles que fussent alors ses facultés, elles resteraient fautes de *stimulant* dans une grande *stagnation*, etc... »

Je conviens que dans l'ordre naturel le système affectif, qui est en exercice avant celui de la connaissance proprement dite, devient pour ce dernier comme un stimulant

et influe beaucoup sur son développement ; mais je ne pense pas que la force hyperorganique ayant en elle-même son principe d'activité spontanée indépendante et *sui juris*, soit absolument et nécessairement dépendante des affections et des passions de l'être sensitif, même dans son exercice primitif, à plus forte raison dans ce degré de développement qui constitue l'*autopsie* et les *volitions réfléchies*.

On pourrait très bien supposer un être tel que celui dont parle M. de Tracy réduit à des sens externes tels qu'un toucher actif, insensible aux impressions affectives du tact, à une vue d'abord affermie contre l'impression directe des rayons lumineux, etc., et dont les affections intérieures liées aux mouvements de la vie organique seraient comme nulles : un tel être agirait d'abord par une simple spontanéité du principe *moteur* qui est en lui ou qui est lui, sans intention déterminée, sans prévoir la suite de son action, et pourrait ainsi acquérir des idées, des connaissances ; à l'exercice de son activité se trouveraient liés quelques *sentiments* ou émotions qui détermineraient l'être *moteur* à répéter les mêmes actes ; ces sentiments seraient de véritables *déterminations*. Mais comme les actes ou les volitions de l'être moteur n'y auraient point été subordonnés dans le principe et n'en seraient pas encore absolument *dépendants*, il serait nécessaire de distinguer les déterminations de cette espèce supérieure des incitations immédiates ou des passions qui précèdent les mouvements instinctifs en les entraînant. Ces dernières appartiennent à la machine organisée, à l'animal : les autres tiennent à l'âme et à l'être intelligent.

Je vous prie de faire ici une observation qui me paraît tranchante contre toute assimilation des phénomènes

que vous comprenez sous le titre commun *déterminations* : j'ai éprouvé souvent, dans les affections immédiates qui me rendaient agréable le sentiment de l'existence, un sentiment intellectuel de peine en me trouvant ainsi disposé d'une manière opposée à ce qu'il me semblait que je devais être ; et, au contraire, j'éprouve quelquefois de la satisfaction intérieure à me sentir dans une disposition triste. La même chose doit arriver souvent aux hommes dont le moral est peu développé. Cette contrariété entre les affections organiques et les sentiments de l'âme qui naissent à la suite d'une action *réflexive* n'annonce-t-elle pas bien une opposition de principe ou une hétérogénéité de source ?

Je n'aime pas à voir des principes d'actions aussi essentiellement divers et opposés confondus sous le titre commun de détermination, par cela même que je ne puis souffrir de voir confondre les affections et les passions avec les actes libres d'un être intelligent, sous le titre de volonté. Vous avez évité, Dieu merci, une partie de ce grave inconvénient en distinguant dans votre tableau, parmi les phénomènes relatifs à la génération des déterminations : les affections et incitations qui sont indépendantes de l'autopsie et antérieures à elle, par conséquent animales, et les *volitions* et les émotions ou sentiments qui n'ayant lieu qu'avec l'autopsie appartiennent exclusivement à l'être libre et intelligent ; et dans les phénomènes relatifs à la conservation des déterminations, les *tendances* et les *habitudes physiques* des volontés et des habitudes morales. Mais il reste toujours l'inconvénient de comprendre dans le même système et sous le même titre général de détermination des phénomènes aussi divers, aussi opposés dans leur nature et leurs résultats.

Observez qu'il n'y a pas le même inconvénient dans les deux premières divisions parallèles comprises dans les deux premières colonnes du tableau ; en effet, les intuitions et les images comme les coordinations et les combinaisons qui ont lieu même dans l'instinct, peuvent bien être considérées comme des phénomènes *relatifs* à la *génération* et à la *conservation* des connaissances, quoiqu'elles ne soient point encore des connaissances, des idées, ni des souvenirs proprement dits. Ces intuitions et ces images ne peuvent donc être comprises, même comme phénomènes relatifs à la connaissance, dans le système de ceux qui renferment cette connaissance explicite ; au lieu que les affections et les incitations étant des phénomènes d'une nature opposée aux volitions et aux sentiments de l'âme qui sont la suite des *actions* librement déterminées ou qui les accompagnent ne peuvent, selon moi, être considérés comme relatifs à la *génération* et à la *conservation* des déterminations de la volonté.

Vous pèserez cet argument que je crois solide et en tirerez le parti que vous jugerez convenable dans votre classification définitive. Je vous prie d'observer que les objections précédentes n'ont point pour objet l'arrangement ou l'ordre matériel qu'ont les phénomènes dans le tableau, mais bien la nature même des phénomènes. Ne me dites donc plus que vous n'avez prétendu assimiler que les phénomènes dont les titres sont rangés sur la même ligne horizontale. Je conçois très bien votre pensée et tous les motifs de l'arrangement symétrique que vous avez établi, mais je m'arrête au titre même des dernières colonnes, *phénomènes relatifs* à la *génération* et à la *conservation* des déterminations, et c'est contre la généralité ou la communauté de ce titre que je réclame.

M. Ampère à M. de Biran (1)

Poleymieux, 27 septembre 1807.

Mon cher ami,

Je vous annonçais, dans ma dernière lettre, des observations sur les notes que vous avez eu la bonté de m'envoyer relativement à la classification que je vous avais communiquée l'hiver passé, des phénomènes de l'intelligence humaine. Je me propose deux buts dans ces observations, le premier de reconnaître les erreurs dont cette classification était remplie et que je ne pouvais éviter en faisant sur-le-champ des changements dans un pareil travail que j'avais fait plus d'un an auparavant et auquel je n'avais pas pensé depuis. Ce travail était imparfait, sans doute, mais celui que je lui substituai d'après quelques aperçus vagues et peu réfléchis l'était bien davantage. Mon second but est, après avoir médité pendant trois mois sur cet ancien travail, l'avoir comparé à celui que je lui avais substitué, pour les modifier l'un par l'autre et en avoir discuté tous les résultats à Lyon, avec des personnes peu prévenues de nos opinions et exercées à ces sortes de considérations, de vous proposer mes vues, de savoir de vous si vous jugez comme moi qu'une bonne classification de ces phénomènes soit le seul moyen d'élever la psychologie au niveau des autres sciences, et de réunir les opinions divergentes, faute de s'entendre, de ceux qui s'occupent de cette science, en leur offrant à la fois et le moyen de préciser leurs idées et celui d'arriver à parler un jour la même langue.

(1) Mayjonade, *Pensées et pages inédites*, p. 276.

Je ne vous enverrai pas un nouveau tableau, je ne vous communiquerai celui dont je me sers aujourd'hui que quand nous serons tout à fait d'accord sur les faits et que je l'aurai soumis de nouveau à l'examen le plus sévère pour y faire encore, s'il y a lieu, quelques changements. Vous m'en direz alors votre avis, et, si vous pensez qu'il convienne de le modifier encore, vous m'indiquerez les corrections.

Vos premières observations sont fondées sur ce qu'en vous exposant les motifs de ma classification, je vous l'ai expliquée par colonne verticale et non par les lignes horizontales. Si vous aviez remarqué ces lignes, vous auriez vu qu'elles ne contenaient que des phénomènes qui appartiennent réellement au même système. Je n'ai plus ce tableau, mais je me ressouviens que la première ligne contenait ce que vous nommez intuitions, les affections, les associations mécaniques dans le temps et l'espace et les mouvements instinctifs : ce sont bien là des phénomènes appartenant au même système. J'ai toujours regardé comme du même système les phénomènes placés sur les mêmes lignes horizontales. J'avais exposé le tableau dans mon cours, au lycée, en partant d'abord des quatre phénomènes de la première ligne, puis des quatre de la seconde, etc. Si j'avais changé cet ordre que je préfère à tous égards, dans ma lettre, c'est que je pensais que vous le rétabliriez aisément d'après nos anciennes conversations. Je crois comme vous qu'il faut mettre ensemble les phénomènes qui se produisent ensemble sous l'influence des mêmes causes, qui répondent à un même état des facultés humaines, et c'est ce que je ferai toujours. Mais je ne vois pas d'inconvénient, pour fixer la mémoire, de remarquer en passant qu'il y a dans chaque système un phénomène relatif à la

connaissance, un aux attrait^s ou répugnances qui nous font préférer une chose à une autre, un à la faculté d'agir, un à celle de coordonner entre eux les phénomènes *relatifs* à la connaissance. Je dis relatifs à la connaissance et non pas qui appartiennent à la connaissance. Vous n'admettez pas que les *intuitions* lui appartiennent, mais vous ne pouvez pas ne pas convenir qu'ils y sont relatifs comme les mouvements instinctifs le sont à l'activité, puisque ce sont des *intuitions* qui deviennent des *perceptions*, puis des *souvenirs*, etc., quand le moi vient à être constitué, etc...

Mais, encore une fois, je ne prétends par là qu'indiquer un rapprochement qui n'est point d'après la nature et les causes productrices de ces phénomènes, mais d'après l'analogie qu'ils nous présentent dans leurs effets. Voilà qui me paraît devoir nous mettre d'accord sur la première difficulté que vous me proposez.

Sur la seconde, je pense toujours que la force hyperorganique ne peut agir activement qu'après avoir concouru à des mouvements instinctifs déterminés par les affections. La part qu'elle prend à son insu dans ces actions la met en relations avec les organes, et une fois cette relation établie elle continue d'agir sans le concours des affections qui avaient été la première occasion de son action. Ainsi s'établit l'action permanente de la force hyperorganique, qui ne cesse plus ensuite tant que dure l'état de veille et dont l'aperception constitue le moi. Comme il est de la nature de la force hyperorganique de s'apercevoir de son action, il y aurait moi dès qu'elle concourt à un mouvement instinctif, si l'attention était assez libre, mais comme elle est détournée par l'affection qui détermine ce mouvement, j'admettrai, si vous voulez, qu'il n'y a de vrai moi que quand la force hyperorga-

nique, après avoir concouru à un mouvement instinctif, et ayant appris en quelque sorte par là à agir, agit ensuite seule ; je ne vois pourtant pas d'inconvénient à admettre qu'elle s'aperçoit dès qu'elle concourt à un mouvement instinctif déterminé par une affection assez faible pour ne pas absorber toutes nos facultés. Je vous laisse le choix à cet égard et vous prie de me dire si en conservant tout ce que je viens de dire et choisissant néanmoins celle de ces deux dernières manières de voir que vous trouverez plus convenable, je me trouverai entièrement d'accord avec vous.

Ce que vous me dites en marge de vos notes sur cette fausse pensée de Pascal, que ce qu'on appelle nature pourrait n'être qu'une ancienne habitude, et sur ce qu'il n'y a que ce qui a été d'abord volontaire qui puisse devenir habituel est très juste. J'aime bien votre réflexion, mais je ne crois pas avoir rien dit à cet égard d'analogue à cette fausse idée de Pascal. Le mot *une sorte de seconde nature* dont je m'étais servi n'était qu'une manière de rendre votre propre manière de voir.

Vous m'accusez dans vos notes, mais il me semble que c'est par erreur, d'avoir confondu les déterminations affectives et celles de la force hyperorganique. Si vous avez encore mon tableau, vous les trouverez distinguées, les premières sous le nom d'actions instinctives ou de protocinèses, les autres sous celui d'actions volontaires ou spontanées. Me direz-vous que j'avais tort d'employer également le mot *action* dans ces deux cas ? Pas plus que vous celui de déterminations. On ne confond point quand on distingue par deux épithètes différentes ; qu'on se serve ou non du même mot *action*, la distinction est faite ; ce ne peut plus être alors qu'une dispute de mots.

C'est toujours la même difficulté qui revient. Il y a beaucoup d'inconvénients, dites-vous, à confondre sous le même nom les affections de plaisir ou de douleur physique et les sentiments de joie, d'espérance, etc. C'est ce que je n'ai jamais fait. J'ai toujours nommé les premières *affections*, les secondes *émotions*. Ces mots sont assez distincts, ce n'est point confondre ces deux sortes de phénomènes que d'observer qu'ils ont cette ressemblance de nous rendre heureux ou malheureux, et le psychologue ne les confond pas plus en remarquant cette ressemblance et leur donnant, sous ce point de vue, un nom commun que le naturaliste, après avoir nommé les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons, ne les confond en remarquant que ces animaux ont seuls des vertèbres et en leur donnant, sous ce point de vue, la dénomination commune d'animaux vertébrés.

Il me semble que vous ne m'avez pas compris quand j'ai parlé des circonstances où le désir d'une chose ne nous rend heureux ni malheureux. Je n'avais fait qu'énoncer ce fait que, si nous désirons d'avoir demain à midi telle sensation et que cela ne dépende pas de nous, nous serons émus de crainte ou d'espérance, et que nous ne le serons plus, si nous sommes certains qu'il ne dépend que de nous de nous la procurer. Je crois incontestable que, quand l'objet de nos désirs dépend de la volonté d'un autre ou d'un concours d'événements indépendant de notre volonté, nous sommes heureux ou malheureux par la crainte ou l'espérance, que nous ne le sommes plus, si nous jugeons que cet événement ne dépend que de notre volonté (1). Puis-je espérer ou craindre une chose

(1) Raison pour séparer le système affectif de celui de la *volonté*.
(Note de M. de Biran.)

dont je suis absolument le maître? Au reste, je reconnais le charme attaché à certaines combinaisons idéales, mais j'y vois une affection due à des perceptions de rapports.

Vous me dites encore qu'il y a de l'inconvénient à ranger sous le même nom d'*action*, celles qui sont déterminées par l'affection et celles qui le sont par la force hyperorganique. Je le voudrais comme vous, mais il n'existe en français que le mot *action* pour celles des animaux qui sont toujours dans le premier et pour celles de l'homme dans les deux cas. Peut-on empêcher tout le monde de dire : l'action du cœur, l'action du foie ou de l'estomac, l'action d'une fourmi ou d'une guêpe, l'action de téter dans l'enfant qui vient de naître, et tout n'est-il pas suffisamment distingué quand on dit l'*action instinctive* fait partie du système de la simple sensibilité, l'*action spontanée ou volontaire* est un phénomène tout différent appartenant aux systèmes supérieurs. Il ne reste à une langue pauvre que de distinguer par des épithètes les phénomènes différents que l'usage désigne par un mot commun. Quel service vous me rendriez si vous pouviez trouver un mot qui désignât cette *action permanente* de la force hyperorganique d'où dépend l'aperception constante du *moi* dans l'état de veille! Comment un phénomène qu'il est si indispensable de considérer, de remettre sans cesse sous les yeux, n'a-t-il été remarqué que par vous d'une manière nette et précise, et est encore sans dénomination qui lui soit propre?

Tout ce que vous me dites sur les coordinations est très juste et très vrai, je sens tout le ridicule de ma distinction entre *combinaison* et *préordination*. Ce dernier mot est banni de ma langue actuelle comme celui d'*option*. Je ne vois plus : 1° que les coordinations qui ont lieu pendant la perception même; elles ne dépendent point

de nous ; je les nommais jugements, mais le nouvel emploi que je veux faire de ce mot et que sa signification habituelle réclame impérieusement m'en a fait chercher une autre. Dites-moi ce que vous pensez du mot *contuition* (du verbe latin *contueri*, voir ensemble, d'où *contuitus* de la quatrième déclinaison, que j'ai rendu par *contuition*). Il me semble plus propre à désigner cet important phénomène ;

2^o Que les coordinations faites à volonté que j'appelle toujours *combinaisons* ;

3^o Que les souvenirs des unes et des autres retracés par la mémoire. Vous blâmez avec raison l'emploi que j'ai fait du mot *conception*. Je ne m'en sers plus à présent que dans un sens tout différent. Vous me blâmez avec plus de raison encore d'avoir rejeté l'analogie ordinaire du souvenir et de ce que j'appelais *représentation* et *option* ; j'en suis revenu à décomposer ces états de la pensée en une idée à laquelle se joignent divers *jugements*, ou croyances ; cela est assez clair en rendant à ces mots leur vraie signification, et vous voyez déjà que pour la rendre au mot jugement je me suis vu dans la nécessité de recourir au mot *contuition*. La *contuition* est une des causes du jugement, mais celui-ci est un phénomène réellement différent.

Vous exprimez précisément cette idée que j'adopte complètement en disant qu'autre chose est l'idée présentée à l'entendement, autre chose l'attrait ou répugnance, autre chose la croyance qui la réalise. C'est précisément là aussi mon opinion.

J'ai banni aussi le mot *représentation* ; je ne vois dans ce que je nommais ainsi qu'une idée jointe à une croyance, précisément comme vous.

Il est temps, mon cher ami, de finir cette longue lettre.

Je vous prie de me répondre sur tout ce qu'elle contient. J'ai besoin d'avoir votre avis sur ces premiers linéaments avant de vous envoyer l'ensemble de mes résultats (1). Écrivez-moi à Paris, où je serai du 20 au 25 octobre par la voie ordinaire de M. Degérando. Je vous embrasse mille fois de toute mon âme. Adieu, mon cher ami.

A. AMPÈRE.

Sur la sensation et le moi combinés (2)

Revenons maintenant à notre science chérie. C'est le défaut de langage qui la tue ; je n'insisterai plus sur certains mots ; qu'importe cela à la vérité ? Mais je vous ferai cependant observer que je n'avais cité le dictionnaire de l'Académie au sujet du mot spontané, que pour confirmer le seul emploi de ce mot qui soit conforme à l'étymologie. Il est bien singulier qu'on l'ait violé au point de faire de ce mot un usage qui lui est directement opposé. *Spontané* en latin veut dire librement, volontairement, *spontaneus*, volontaire, etc...

J'ai beau relire votre grande lettre, j'y vois toujours que vous nommez *perception* l'union de l'*autopsie* avec l'intuition ; que dans ce phénomène composé l'intuition qui en fait partie est nécessairement telle qu'elle était avant le Moi ; qu'ainsi, dans la perception d'une

(1) Avant la classification est l'observation des faits spécifiques. C'est ce qu'il y a de plus difficile en idéologie. Dans la physique on peut avoir un mot pour noter un élément ou un fait unique, mais en psychologie, tous les signes sont vagues et généraux, parce qu'il ne s'agit jamais que de fonction et de loi, et jamais de faits isolés. Nous nous servons de bonne heure des termes plaisir, douleur, bien, mal, mais en combien de manières différentes. (Note de M. de Biran.)

(2) Ba, p. 204.

couleur, par exemple, il y a la couleur telle qu'elle aurait été perçue avant le Moi, plus l'autopsie de ce Moi lui-même ; qu'il y a telle intuition qu'on ne peut avoir qu'après le Moi, et qui n'est pas pour cela d'une nature différente que celles qu'on peut avoir auparavant. Dès lors, je reste dans l'ignorance de la distinction que vous voulez conserver dans le langage. Je dirai toujours : tout mouvement excité dans les organes et senti par l'être sentant produit une intuition ou sensation comme vous voudrez, soit que ce mouvement soit excité avant et indépendamment de l'action hyperorganique, soit que cette action y concoure.

Dans le premier cas, il n'y a que cette intuition, dans le second il y a en outre autopsie. L'union de cette autopsie avec l'intuition est pour l'autopsie ce qu'est la constitution pour des intuitions simultanées. Cette union de l'autopsie avec une sensation ou intuition, de même qu'avec tout autre phénomène, car l'autopsie s'unit à tous, est ce que je nomme cognition ; voyez si ce mot ne peut pas vous suffire, au lieu de perception.

Je dirai : cognition d'intuition, cognition d'affection, cognition d'image, etc..., pour désigner cette union, toujours la même au fond, de l'autopsie avec une intuition, une affection, une image, etc., par laquelle nous savons, nous apercevons que nous avons actuellement telle intention, telle affection, telle image, etc... Ceci me paraît tout semblable à ce que vous me proposiez dans une de vos précédentes lettres, de distinguer des perceptions d'intuition des perceptions d'affection, etc.... Ce ne sera que le mot de perception changé en celui de cognition, et il en résultera cet avantage, outre la définition plus exacte du sens attaché à ce mot, que le mot perception ayant été tellement employé en divers sens, et spécia-

lement dans un assez grand nombre d'ouvrages, pour désigner la sensation non affective, il y aurait toujours eu à craindre que le lecteur s'y trompât, au lieu que le mot cognition, encore vierge, si l'on peut dire ainsi, n'est pas exposé au même inconvénient.

Lorsque l'autopsie s'est jointe ainsi à une autre modification, la trace qui reste après elle, et qui est la vue de notre Moi passé, comme l'autopsie est la vue de notre Moi actuel, et que je nomme comme tout le monde réminiscence, se reproduit en union avec la trace de cette autre modification. Ce n'est que par cette union que nous pouvons dire : « J'ai éprouvé cette modification », comme ce n'est que par l'union de l'autopsie avec la modification actuelle que nous pouvons dire que nous l'éprouvons. Cette union constitue ce que je nomme un souvenir, phénomène qui reste après la cognition comme sa trace.

A. AMPÈRE.

Système actif et système sensitif (1)

Tout ce que vous me dites de la génération du Moi et des circonstances qui l'accompagnent est tellement conforme à ma *manière de voir actuelle que je vous dois*, qu'il n'y a pas une syllabe que j'en voulusse retrancher : nous voilà sur ce point parfaitement et entièrement d'accord. Le système sensitif, tant qu'il n'y a pas eu d'effort, ne peut donner que des sensations ou intuitions et les images qu'elles laissent après elles, pour éléments uniques de tout ce qu'il y a de représentatif dans ce

(1) Ba, p. 207.

système. Ces images sont des modifications actuelles sans réminiscence, sans succession, comme pour l'animal qui les éprouve successivement, chaque instant étant anéanti pour lui par l'instant suivant. Lorsqu'il y a effort, la conscience de l'effort ou l'autopsie, c'est pour moi la même chose, fournit un nouvel élément absolument différent de tous les autres qui s'aperçoit distinctement d'eux, mais en combinaison avec eux. Tous les autres éléments se coordonnent autour de ce centre commun, les effets produits par l'effort se coordonnent avec lui par causalité ; les affections simultanées par attribution personnelle ou subjective. Les intuitions sont en même temps attribuées à des causes extérieures. De plus, cette conscience de l'effort ou autopsie laisse une trace, l'idée du passé ou réminiscence qui seule peut établir la notion de succession aperçue et reconnue par l'être modifié. Chaque image d'une modification précédente, lorsque celle-ci a été unie à l'autopsie, se trouve unie à la réminiscence, suivant la règle générale que deux phénomènes qui ont été coordonnés entre eux laissent des traces coordonnées entre elles. C'est cette union d'une image ou idée quelconque avec la réminiscence qui constitue un souvenir.

A l'exception de la coordination par juxtaposition superficielle, qui a eu lieu dans le système sensitif, pour les impressions du tact, de la vue, et peut-être du goût dans certains cas, toutes les coordinations de causalité, de successions, d'attribution, de lieu dans l'espace à trois dimensions, etc..., sont uniquement dues à l'autopsie. Mais pour se faire ensuite une idée à part de ces diverses relations, raisonner sur elles, etc..., il faut des actes de synthétopsie appartenant au quatrième et dernier système de l'entendement. Dans toutes ces coordi-

nations avant la synthétopsie, qui met à part le Moi et la causalité, il y a le Moi distinct, causalité distincte. Mais tout cela combiné avec d'autres éléments comme pour me servir d'une comparaison sensible quoique peu exacte, chaque couleur est distincte dans le spectre coloré, quoique coordonnée avec les autres, de manière à former un seul tout.

« J'ai levé le bras », c'est aussi, avant la synthétopsie dont nous parlions tout à l'heure, un seul tout composé : de la conscience ou autopsie, de l'effort, de la sensation ou intuition de la contraction musculaire dans le bras, de la vue de son déplacement, etc., et du rapport de causalité perçu entre l'effort et l'intuition musculaire et hypothétisée entre cette intuition ou sensation et le déplacement extérieur du bras. Tous ces éléments sont distincts sans quoi on ne pourrait pas dire : « J'ai levé le bras », mais ils sont coordonnés en un groupe, dont ils ne peuvent être abstraits que par un acte synthétopique.

Je ne sais si vous concevrez tout cet amas indigeste que j'ai écrit, à diverses reprises, avec une rage de dents.

Venez, venez donc à Paris, avant que j'en parte pour ma tournée, sans quoi je ne pourrai connaître votre manuscrit, ni vous faire aucune observation avant l'impression.

Quant à l'état de mon âme, il est à peu près le même, mais moins insupportable ; j'ai éprouvé quelque satisfaction à des recherches de psychologie et de mathématiques ; mais le fond de mon existence n'a pas changé (1).

(1) Ce passage d'après Barthélemy Saint-Hilaire peut servir à dater approximativement cette lettre. Il semble selon lui qu'elle répond à une époque où M. Ampère, répétiteur d'analyse à l'École polytechnique depuis vendémiaire 1805, était encore dans la douleur profonde que lui avait causée, deux ans auparavant, la mort de sa femme.

La phrase qui précède contiendrait une indication plus précise

Adieu, mon cher ami, l'amitié que vous me témoignez est peut-être le plus grand consolateur de ma vie ; si vous étiez ici, je vous verrais sans cesse, et nous élèverions enfin l'édifice de la science dont nous avons reconnu les mêmes bases.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A. AMPÈRE.

Lettre de M. de Biran (1)

11 novembre 1807.

Premier système

.

Phénomènes produits indépendamment du Moi par des impressions sur les organes externes ou internes ; car je ne crois pas qu'avant le Moi il y ait aucune distinction à faire entre ces deux sortes de modifications. Qu'importe alors qu'elles soient produites par des rayons introduits dans l'œil, par la faim ou la colique ?

Prenons l'œil pour exemple. Des rayons verts, jaunes et rouges tombent sur des points différents de la rétine, placés dans cet ordre. Il y a :

1^o Trois intuitions distinctes dans lesquelles l'existence absolue est confondue, bien loin qu'elle puisse être mise en dehors ; il y a vert, jaune, rouge dans le cerveau voilà tout. J'entends par existence absolue, celle que nous

encore : elle prouverait que cette lettre a été écrite dans l'intervalle qui sépare le couronnement du mémoire de M. de Biran sur la *Décomposition de la Pensée*, du moment où il l'a fait imprimer.

Nous rejetons formellement cette interprétation. Voir notre introduction. (P. T.)

(1) Ba, p. 210.

admettons, par hypothèse explicative, dans le cerveau, l'âme, les organes avant qu'elle soit connue de l'être pensant, tandis qu'il n'existe que comme substance qui saura un jour qu'elle existe mais qui ne le sait point encore.

2^o Un ordre entre ces intuitions que j'appelle contuition du latin *contuitus* et qui est tellement un phénomène à part, faisant partie de la modification qui résulte de l'admission de ces rayons colorés dans l'œil, que, si le rouge tombait entre le jaune et le vert, cette modification totale serait différente, quoique composée des trois mêmes intuitions.

3^o Un autre phénomène, provenant également de cette admission des rayons dans l'œil, est le plaisir ou la douleur qui en résulte, c'est ce que j'appelle affection.

4^o Les affections ne sont point comme les intuitions, susceptibles de se coordonner en groupes d'affections distinctes et simultanées ; au contraire, c'est ce groupe d'intuitions qui ordinairement est agréable ou pénible, ou une seule des intuitions. Mais de même que l'état de l'organisation, à l'instant des intuitions, détermine leur contuition, l'affection détermine un autre phénomène : la réaction ou effort instinctif.

J'efface cette seconde dénomination, parce que je répugne à employer le mot effort. Dans ce cas, l'attention donnée instinctivement aux impressions plus vives ou plus agréables est une réaction ; d'autres réactions se propagent dans le système musculaire en cris, en mouvements instinctifs.

Voilà donc les quatre phénomènes de mon premier système, qui peuvent tous se trouver dans une seule modification, comme une seule émission de voix présente une voix, une articulation, un ton, un timbre, etc.

Vous devez vous rappeler cette vieille comparaison.

Intuition, contuition, affection, réaction : une modification d'impression peut les présenter toutes quatre, ou seulement deux ou trois. Il n'y a point de contuition, si elle ne donne qu'une intuition unique, comme un seul rayon entrant dans l'œil ou plusieurs tombant sur le même point de la rétine ; il n'y a point d'affection si l'impression est indifférente, etc...

Deuxième système

Les causes modifiantes venant à cesser, le cerveau, en vertu des déterminations qu'il en a reçues, conserve ou reproduit des phénomènes analogues qui composent ce système, savoir :

1^o Les images des intuitions, simples intuitions plus faibles et différant des premières, comme la pensée du rouge, de la sensation du rouge, sans réminiscence ni attribution à un objet absent ; car il n'y a point d'idée de temps, d'existence extérieure avant le Moi.

2^o Ces images reparaissent comme les intuitions qu'elles retracent. Cette sorte de coordination des images est un phénomène général et très remarquable de notre mode d'existence. Sans lui, nous ne nous retracerions aucun groupe tel que nous l'avons reçu ; je le nomme commémoration, dénomination dont je vous ferai voir tout à l'heure la convenance et qui n'est que le latin *commemoratio*.

3^o L'image d'une intuition ou d'un groupe d'intuitions qui ont été accompagnées d'une affection agréable ou pénible se trouve accompagnée d'un attrait ou répugnance qui nous porte vers elle ou nous en repousse, qui

est à l'égard de l'affection ce que l'image elle-même est par rapport à l'intuition, une sorte de trace. Ce n'est encore ni désir, ni espérance, ni crainte, puisque ni l'avenir, ni le passé n'existent pas encore. Je vous prie de choisir entre ces deux dénominations, tendance, inclination et de me faire part de votre choix. Vous verrez bientôt que ce phénomène est aussi, par rapport aux déterminations nommées désirs, craintes, espérances, ce que les images sont aux croyances par lesquelles nous les attribuons à tels ou tels êtres et à telles ou telles époques.

4^o Enfin le cerveau, se remettant dans un état analogue à celui où il était dans la réaction, après la cessation des causes qui ont déterminé cette réaction, donne naissance à ces mouvements soit extérieurs, soit formés à l'intérieur du cerveau où la force hyperorganique prend part de plus en plus et finit par produire seule. Cet état précède le Moi ; mais c'est de peu d'instant, puisqu'il est l'occasion prochaine de sa naissance. C'est pour cela que je le retiens encore, dans le système dont nous parlons actuellement et qu'il le termine en annonçant, en quelque sorte, ceux qui vont le suivre et qui tous supposent le Moi formé. C'est là l'effort proprement dits pontané, qui ne cesse plus dans l'état de veille et qui est l'objet continuel de l'aperception qui nous constitue Moi.

Voilà donc mon second système :

Image, commémoration, tendance, effort.

Du 13 novembre 1807 (1).

Je n'eus pas un moment, hier. N'ayant point encore été à Auteuil depuis mon retour à Paris, et voyant que

(1) Ba, p. 214.

ma tante allait un peu mieux, j'y suis allé ce matin ; je suis resté une heure et demie avec M. de Tracy qui est bien triste de la maladie à peu près désespérée de Mme de la Fayette, la mère (1), et de l'état alarmant de Cabanis, qui conserve bien sa tête, mais paraît toujours très fatigué de la moindre application ; on craint de nouveaux accidents, il est à une douzaine de lieues de Paris, près de Meulan. La famille de Tracy est d'ailleurs en bonne santé ; il m'a beaucoup parlé de vous. J'ai fait votre commission pour lui ; il m'a chargé de lui écrire ce que je pourrais savoir de l'époque où le prix pour lequel vous avez concouru à Berlin sera décerné. M. de Gérando m'a dit aujourd'hui qu'il ne l'était point encore, et qu'on ne savait point quand il le serait ; je lui ferai part de cette réponse ; car il me paraît y prendre un vif intérêt. M. de Gérando m'a aussi beaucoup parlé de vous, il est désolé que ses occupations, dont il est véritablement accablé, ne lui aient pas laissé un moment pour vous écrire, il m'a chargé de ses excuses et des témoignages de sa vive et tendre amitié pour vous. Il m'a donné en même temps un petit travail extrêmement pressé, relatif au compte qu'il doit rendre pour l'Institut des progrès de la Philosophie depuis 1789. Je ne sais quand je pourrai finir cette lettre.

Du 14 novembre.

Mon cher ami, je me décide à remettre la fin pour un autre jour. Ma tante a eu une crise affreuse, cette nuit, maman est tremblante et désolée ; cependant le médecin juge cet accident très favorable : l'accès a été suivi d'une

(1) Il faut sans doute ajouter « de mon gendre ». (P. T.)

rémission brusque complète. Je n'ai pas même le temps de penser au travail que m'a donné notre ami; vous n'aurez de mes nouvelles que huit jours peut-être plus tard, et j'ai tant d'envie d'avoir des vôtres. Ecrivez-moi, je vous en conjure, le plus tôt que vous pourrez. Dès que j'aurai le temps, je vous enverrai le reste de ma classification.

Je vous embrasse mille fois de toute mon âme. Adieu, mon ami.

A. AMPÈRE.

Rue Cassette, 22, en face de la rue Mézière.

P. S. — J'oubliais de vous faire observer que, si vous trouvez que j'admets trop de phénomènes avant le Moi, il y a une raison qui y porte puissamment. Pour pouvoir n'en point admettre dans les bêtes, il faut bien en rendre indépendants les phénomènes sans lesquels leurs actions seraient tout à fait inexplicables. D'ailleurs, tous les phénomènes de ces deux premiers systèmes ne présentent rien de trop relevé pour n'être pas attribuables à la simple sensibilité.

*Le système sensitif et le système actif (1) partagés
en deux systèmes.*

J'observe que plusieurs phénomènes bien distincts et *sui generis* précèdent la naissance du Moi, qu'en admettant avec vous, comme je le ferai dorénavant, d'après votre lettre, que la force hyperorganique ne concourt pas ou du moins pas essentiellement aux mouvements instinctifs, qu'il ne naît qu'après que le centre cérébral

(1) Ba. p. 215.

meut spontanément, en vertu de déterminations qu'il avait contractées, pendant ces mouvements, pour me servir de vos expressions ; en admettant, dis-je, cette manière de voir qui me paraît être très plausible, il y a deux époques et par conséquent deux systèmes, avant la naissance du Moi, qui avec les deux qui la suivent en font quatre.

Première époque. — Impressions sur les sens ; les phénomènes qui en résultent forment un premier système.

Deuxième époque. — Les causes de ces impressions cessent ; mais tout n'est pas anéanti ; les phénomènes qui restent sont comme les traces de ceux qui avaient eu lieu pendant l'existence de ces causes ; ils appartiennent au deuxième système

Troisième époque. — Naissance du Moi et de son correctif le Non-Moi ; le Moi s'empare en quelque sorte de tout ce qui meuble déjà son cerveau ; il le perçoit et s'en attribue une partie, une autre aux êtres hors de lui. De là naissent d'autres phénomènes dont se compose le troisième système.

Quatrième époque. — Ces phénomènes supposent et une action particulière du Moi et souvent le concours de circonstances extérieures. Cette action peut cesser pour passer à un autre objet ; ces circonstances extérieures peuvent disparaître ; mais tout n'est pas anéanti pour cela ; il y a de nouveaux phénomènes conservés de ceux du troisième système, comme ceux du deuxième de ceux du premier.

J'en forme un quatrième système. Maintenant je reconnais quatre phénomènes *sui generis* dans chaque système. On peut les ranger dans l'ordre qu'on veut, parce qu'ils naissent simultanément et s'influencent mutuellement, comme vous l'avez observé dans une

lettre précédente, au sujet du jugement et de l'émotion que vous m'avez montrés s'influençant réciproquement, au sujet d'un rêve où l'émotion produisait le jugement, tandis qu'ordinairement c'est le jugement qui détermine l'émotion. C'était un jugement faux ; mais ce n'en était pas moins un jugement, puisque vous croyiez à l'existence des êtres chimériques que vous offrait alors votre imagination.

Questions sur le moi (1)

Y a-t-il ou n'y a-t-il pas, dans l'idée d'une substance, un élément de plus que dans celle d'une cause durant indéfiniment, avant, pendant et après l'effet qu'elle produit, douée d'une manière permanente de la faculté de le produire transitoirement, etc..., en un mot un élément qui ne se trouve pas parmi ceux que l'observation intérieure nous révèle à l'égard du Moi phénoménique ?

2^o Les sensations sont-elles données hors du moi comme des objets phénoméniques, objets de son attention et non comme des attributs de ce Moi, indépendamment de toute idée des causes extérieures de ces sensations ?

3^o Si ce fait de conscience est reconnu pour vrai, ne s'ensuit-il pas nécessairement ou que les sensations sont des choses hors de l'âme, comme le dit Malebranche, si le Moi est toute l'âme s'apercevant elle-même, conformément à l'opinion de M. de Gérando, ou que le Moi n'est qu'un des attributs, une des modifications de l'âme ?

4^o Les expériences par lesquelles on prouve l'action

(1) *Ibidem*, p. 218.

de l'âme sur le cerveau laissent-elles lieu à quelque objection? Où sont-elles entièrement concluantes?

5^o Cette action est-elle accompagnée dans la conscience d'un sentiment particulier, toujours le même, et qui ne peut cesser que par le sommeil ou le délire?

6^o Ce sentiment est-il autre chose que le Moi lui-même?

7^o A mesure que le mouvement produit dans le cerveau par cette action de l'âme se propage jusqu'à un muscle et le fait contracter, la sensation qui résulte de cette contraction n'est-elle pas hors du Moi comme toutes les autres, mais cependant liée intimement avec lui par la relation de causalité, en sorte que le sentiment permanent et toujours le même dont nous venons de parler, est la cause, et les diverses sensations musculaires produites transitoirement les effets de cette cause?

8^o Les preuves par lesquelles on démontre la diversité de ces sensations musculaires, tandis que le Moi reste le même, sont-elles irréfragables?

9^o Pour se borner à ce qui se passe dans la conscience, pendant que tout ce que nous venons de décrire a lieu, est-il vrai, de vérité intime, que le phénomène de l'effort se compose de deux termes : l'un permanent et toujours le même, l'autre transitoire et variable, existant à la vérité et nécessairement ensemble, mais distincts, hors l'un de l'autre, et dont le second est perçu immédiatement comme produit par le premier?

10^o Peut-on admettre deux *substances*, l'un pour le Moi avec sa volonté, etc. ; l'autre pour les sensations, affections, etc. ? (1).

(1) Ces questions font-elles partie d'une lettre? En tout cas, elles sont si différentes des questions traitées dans les lettres qui précèdent et qui suivent, qu'il nous paraît douteux qu'elles soient de l'époque à laquelle Barthélemy Saint-Hilaire les situe.

Lettre de Biran à Ampère (1)

Je n'avais pas cru nécessaire d'avoir un terme particulier pour exprimer les traces que les *affections* simples laissent après elles, un de mes points de doctrine étant qu'il n'y a point de souvenirs d'affections, et que si les impressions affectives laissent des traces après elles, ce ne peut-être que dans les organes qui tendent effectivement à persévérer ou à se remettre dans le même état, ainsi que j'ai cherché à l'expliquer dans mon livre de *L'Habitude* ; mais ce n'est là qu'un phénomène physiologique et qui ne devrait peut-être pas avoir une place dans une classification de phénomènes purement psychologiques ; quoi qu'il en soit, et en supposant même qu'il y eût quelque espèce de *souvenir* attaché aux affections, je ne pense pas que le terme *tendance* lui fût ici bien approprié, ce terme se trouvant naturellement lié à quelque idée de *mouvement* et exprimant mieux la détermination instinctive à se mouvoir qui suit bien réellement l'affection et lui est proportionnée ; en quoi le mot *tendance* exprimerait la même idée qui est attachée à votre nouveau terme d'incitation, ainsi que cela était, je crois, dans votre ancien projet de classification.

Nous étions convenus déjà, comme vous le rappelez, que les affections n'étaient point susceptibles de s'associer comme les intuitions en divers groupes ; mais c'est justement par la raison qu'elles ne laissent point de traces ou qu'elles n'offrent rien qui corresponde aux *images* des

(1) Date probable, décembre 1807 ou janvier 1808. Le deuxième paragraphe contient une allusion à une lettre d'Ampère qui porte la date du 11 novembre 1807. Le début de la lettre indique clairement que Maine de Biran se propose de répondre à une question déterminée posée par Ampère. « Je vous prie de choisir (pour désigner les traces que les affections laissent après elles) entre ces deux dénominations : *prudence*, *inclination*, et de me faire part de votre choix. » (A. B. p. 468.)

intuitions ; par la même raison aussi, il n'y a point d'*affections comparatives*, et les rapports d'intensité ne tiennent point à ces impressions de la même manière que ceux d'extension et de grandeur paraissent tenir aux intuitions naturellement coordonnées dans un *espace*. S'il y a des réminiscences et des comparaisons d'affections, les facultés ou opérations intellectuelles qui s'appliquent et s'ajoutent à ces modes de notre sensibilité passive n'y prennent point leur source et n'y sont point inhérentes.

Je ne conçois pas pourquoi l'incitation n'est jamais produite immédiatement par l'*affection* sensitive, mais bien par une intuition accompagnée d'une affection ou par une image accompagnée de *tendance*. Est-ce qu'il n'y a pas une multitude de déterminations qui dans l'ordre naturel sont produites par des affections immédiates et sans l'intermédiaire des intuitions ? Or, ces déterminations motrices produites ainsi par les affections, comme toutes celles qui ont lieu dans l'instinct animal, ne seraient-elles pas bien nommées *tendances*, et ces tendances ainsi proprement nommées ne correspondraient-elles pas bien alors aux *incitations*, celles-ci étant des déterminations motrices liées aux intuitions accompagnées d'affections, comme les tendances simples sont liées aux affections simples ou sensitives ? J'avoue que l'acception du terme *tendance* étant ainsi changée, il faudrait un mot nouveau pour exprimer les espèces de traces que les affections sensitives laissent immédiatement après elles.

Nous avons déjà dans notre langue les termes *besoins*, *appétits*, *vellétés* ou *penchants* qui me paraissent propres à exprimer ce phénomène ; je préfère le mot *appétit* qui a déjà cette acception dans la langue de divers physiologistes et métaphysiciens. En substituant ainsi le mot

appétit à celui de tendance, je mettrai ce dernier à la place de ce que vous appelez *incitations immédiates*, qui sont des déterminations motrices correspondantes à des intuitions jointes à des affections ou des appétits ; les *inclination* que vous spécifiez sous le titre de *subséquentes* seraient les seules que je voudrais appeler *incitations* ; ce sont celles aussi qui laissent après elles des habitudes physiques, les tendances simples pouvant être considérées comme des instincts. En effet, les incitations d'où dépendent les premières habitudes ne sont-elles pas surtout celles qui ont lieu en l'absence des causes directes qui font jouir ou souffrir, et par la seule présence des images accompagnées d'appétit ? Et peut-on rapporter aux habitudes les mouvements déterminés par les intuitions actuelles accompagnées d'affections ? Par exemple, si ma main se retire par une affection de brûlure ou de piquûre, c'est un instinct et non pas une habitude ; mais c'est bien par habitude que je m'éloignerai d'un brasier ardent dont j'ai l'intuition ou l'image correspondant à une aversion. Ce sont les images liées aux appétits, qui, se reproduisant spontanément en l'absence des causes ou objets d'impression, donnent lieu à presque toutes les habitudes physiques.

Je sens très bien que proposer de faire de pareils changements au tableau c'est vouloir en altérer la symétrie. Vous avez fait en sorte de faire marcher par deux, et respectivement sous les mêmes dénominations, toutes vos divisions spécifiques de phénomènes dans les deux ordres : ainsi, dans la seconde ligne, aux coordinations *immédiates* et *subséquentes* qui laissent après elles les *combinaisons*, correspondent parallèlement les incitations *immédiates* et *subséquentes* qui laissent après elles les habitudes. Mais sans parler de la difficulté qu'il y a à admettre

cette exacte correspondance dans les deux systèmes, correspondance telle que la même échelle, la même division numérique et spécifique s'appliquent précisément à l'un et à l'autre, je trouve de plus que l'expression générique des phénomènes, que laisse après elle chacune des deux espèces de modifications précédentes, ne correspond jamais également à l'une et à l'autre, mais seulement à la dernière de ces modifications qui la précède immédiatement dans le tableau. Par exemple, les *coordinations* subséquentes laissent seules après elles des combinaisons ; mais les coordinations immédiates qui ne diffèrent peut-être pas des intuitions comparatives peuvent bien ne laisser après elle que des *images*, ce qui offre l'inconvénient de répéter deux fois dans le tableau un même phénomène sous deux dénominations différentes et de présenter tel phénomène comme étant également en dépendance des deux qui le précèdent au tableau, pendant qu'il n'est la *suite que d'un seul*.

J'avoue que je ne puis concevoir en aucune manière ce que sont les *images de rapport* abstraites des intuitions ou des images complexes totales ; pas plus que je ne puis concevoir les couleurs, par exemple, hors de cette coordination naturelle des impressions de lumière qui affectent simultanément les divers points continus de cette toile nerveuse que nous appelons *rétine*. Les hommes qui rêvent, les animaux voient, dites-vous, des rapports de grandeur, de ressemblance entre les intuitions ou les images présentes ; donc les images qui en sont la suite ne dépendent pas plus de l'autopsie que les intuitions sensibles ; elles sont également accompagnées d'affections, s'abstraient, se combinent de même.

Je vous accorde que les intuitions de la vue, par exemple, sont telles qu'elles renferment en elles certains

rapports de grandeur ou d'extension, de ressemblance ou de différence entre elles, rapports qui pourront dans la suite en être séparés ou abstraits à l'aide du langage et par une opération de l'esprit qui dépend évidemment de l'*autopsie*. Puisqu'en effet de semblables idées de *rapports* peuvent être abstraites des intuitions totales, elles peuvent aussi être considérées logiquement comme y étant renfermées ou comprises dans l'origine et avant l'autopsie même. Mais que ces rapports soient perçus en eux-mêmes et hors des intuitions ou images, avant que l'abstraction de l'esprit ait pu les en détacher ; qu'ils fassent seuls *images* dans l'esprit, et qu'ils se coordonnent ou se combinent ainsi à part des intuitions ou des images primitives dans lesquelles ils sont réellement confondus, et de manière enfin à donner lieu à des coordinations *immédiates* et *subséquentes* de rapports, comme phénomènes réels distincts, voilà ce que je ne puis admettre et vous m'auriez fait plaisir de me citer des exemples qui puissent suppléer ici à mon défaut d'intelligence. Je suis si loin d'admettre (avant l'autopsie) des coordinations de rapports que je n'adopte même pas les premières intuitions comparatives comme réellement distinctes des intuitions sensibles, à moins qu'on n'entende par intuitions comparatives celles dont l'esprit pourra déduire par la suite les différentes idées de rapports ; à la différence des intuitions purement sensibles qui pourraient avoir un caractère tel que l'esprit ne pût en déduire aucun rapport. Telles seraient par exemple les couleurs : si elles n'étaient pas naturellement coordonnées dans un espace et si elles se bornaient à modifier en face l'être sensitif, sans pouvoir se démêler les unes des autres, à la manière d'un pot pourri composé de différentes odeurs, alors l'espèce des intuitions appelées *compara-*

tives ne seraient dites ainsi que *relativement* à la faculté de comparer qui n'existe point avant l'autopsie, n'est que virtuelle et dont elles fournissent seulement dans la suite l'objet et la matière. En un mot je ne puis concevoir les rapports comme inhérents aux intuitions et aux affections, et sans un acte effectif de comparaison ; je ne conçois pas d'acte de comparaison sans un sujet qui compare. Prouvez-moi que j'ai tort et j'adopte toute votre nomenclature, sans y changer un seul mot. Avant l'autopsie tout est sensitif et simple : les intuitions qui se trouvent naturellement coordonnées dans un *espace* et forment un monde d'images dont le Moi n'est pas encore séparé, comme les affections qui ne se coordonnent et ne s'associent d'aucune manière.

Les intuitions unies aux affections donnent lieu à des tendances ou (si vous l'aimez mieux) à des incitations immédiates ou subséquentes qui préparent, avant la naissance des habitudes physiques, l'action hyperorganique secondaire dont l'aperception immédiate interne ou l'autopsie constitue le sentiment d'individualité, le Moi. J'ai exposé dans mon *Mémoire de Berlin* le passage des déterminations motrices relatives aux affections, aux intuitions et aux images, ou dans votre langage, des incitations subséquentes, à l'autopsie que j'appelais *aperception interne immédiate* dans mon langage et celui de l'Académie. Je serai bien aise de connaître toute votre pensée sur ce sujet.

Je ne vois point du tout le fondement ni le motif de tout l'échafaudage des classifications précédentes, n'ayant pour objet que des distinctions hypothétiques ou étrangères à notre *expérience réfléchie*.

Je me trouve parfaitement d'accord avec vous dans la manière dont vous faites correspondre la *volition* à

l'autopsie et dont vous distinguez cette volition de l'incitation subséquente. J'adopte aussi complètement votre division de l'autopsie comme de la volition *simple* et *réfléchie* : les motifs de cette division et ses résultats sont absolument dans mon point de vue : il est vrai que je me suis cru fondé à distinguer par des noms différents les affections simples, intuitions simples et images simples, des *sensations*, perceptions et idées qui sont un composé primitif de ces phénomènes simples et de l'autopsie ou du *Moi*. Ce point de vue qui consiste à démêler dans toutes nos modifications composées actuelles le simple sensitif séparé du *Moi*, m'appartient, je crois, en propre ; du moins je ne l'ai pas trouvé dans aucun ouvrage métaphysique, quoique j'en aie lu beaucoup ; je n'ai rencontré personne qui le saisit bien, excepté vous qui l'avez même étendu, je crois, outre mesure, puisque vous y faites rentrer certains modes que je considère, moi, comme des opérations et des résultats d'opérations intellectuelles. Vous me faites bien plaisir en me disant que vous avez trouvé plusieurs juges à consulter sur ce point fondamental et vraiment ardu ; mais vous me permettez d'avoir moins de confiance dans ces autorités inconnues et un peu suspectes que dans la vôtre.

Permettez-moi de vous renvoyer à mon *Traité de l'Habitude* où je crois avoir assez bien établi la différence réelle qui sépare la *sensation*, c'est-à-dire l'affection avec le *moi* de la *perception* c'est-à-dire de l'intuition avec le *moi*. Si les deux phénomènes simples sont spécifiquement distincts et doivent avoir deux noms différents, comme vous le reconnaissez, pourquoi les composés qu'ils forment au moyen de l'autopsie, ne seraient-ils pas aussi distincts ? Un principe que je

regarde aussi comme incontestable, et que j'ai déjà appuyé comme je l'appuierai encore, au besoin, de plusieurs exemples, c'est que toute perception complète se fonde primitivement sur un acte de la volonté ou de la force motrice, qui contribue en partie (comme dans la vision, l'auscultation et surtout le toucher actif) ou même en tout (comme dans les sons, ou articulations de la voix parlée) à donner à l'impression reçue par l'organe la forme perceptive ; or, si la volonté est le principe générateur d'une certaine espèce de modification et qu'elle soit absolument étrangère aux autres comme elle l'est toujours réellement à ce qui est affection, pourquoi ne ferions-nous pas de ce mode essentiel de génération le titre principal d'une classe ? De ce que je ne puis, dites-vous, éprouver une affection qu'autant que je vais la chercher au loin, ou que je me la procure par une suite d'actes volontaires, s'ensuit-il que cette affection change de nature ? Non, sans doute, elle n'en change pas et c'est justement parce qu'elle conserve sa forme affective, indépendamment de l'acte volontaire qui en est l'occasion plutôt que la cause, et qui ne peut rien aussi pour changer son caractère : c'est pour cela, dis-je, que l'affection collatéralement associée ou agrégée au vouloir et au *Moi* ne peut être confondue dans ce composé avec d'autres modifications dont la volonté est cause *nécessaire*, partielle ou totale, dont la production et le caractère non affectif sont subordonnés à la force motrice, et qui sont aussi intimement unis au moi comme ayant une affinité naturelle ou une analogie essentielle avec son mode fondamental et constitutif. Voilà mes raisons pour faire deux classes de la *sensation* et de la *perception*. La nomenclature proposée est loin de remplir tous les besoins de la science.

La sensation, en général (en prenant ce mot dans son acception ordinaire), se compose dites-vous d'une partie *affective* et d'une partie représentative qui est l'*intuition*. Je suppose que cela soit vrai, du moins on ne peut nier que les diverses sensations spécifiques se distinguent réellement les unes des autres en ce que, dans les unes, c'est l'affection qui prédomine et forme le véritable caractère de la sensation, qui tient pour ainsi dire sa forme des dispositions organiques, au lieu que dans les autres c'est l'intuition qui domine et la volonté hyperorganique qui contribue à donner la forme de la perception ; en conservant le nom générique de sensations, il faudrait donc au moins distinguer ces deux espèces très réelles sous le titre respectif de sensations *affectives* et de sensations perceptives ou représentatives. J'ai mieux aimé faire du terme général un nom spécifique en appelant *sensation* les impressions dont le caractère propre est d'être affectives, et *perception* celle où l'intelligence constitue toute la partie notable, l'affection y étant comme nulle ou insensible. Je me suis rapprochée en cela du point de vue des métaphysiciens qui me paraissent avoir distingué avec le plus d'exactitude et de précision la *sensation* de la *perception*, notamment Th. Reid, Smith et d'autres philosophes de l'École d'Edimbourg, qui ont compris sous le terme perception le rapport perçu d'extériorité, de causalité personnelle et étrangère, en bornant la sensation à l'effet immédiat de l'impression sur la sensibilité ; il est vrai qu'ils considèrent cette sensation comme toujours liée et simultanée avec la perception dans toutes les modifications de notre sensibilité externe et interne ; en quoi je pense qu'ils ont faussement généralisé une assertion vraie seulement dans quelques cas particuliers. Dans l'intuition visuelle, par

exemple, l'affection résultante de l'impression immédiate des rayons lumineux sur la rétine est bien insensible, et il faut qu'elle le soit pour que l'intuition soit aussi claire que possible ; aussi le caractère intuitif ressort-il d'autant plus que l'habitude (1) (?) est plus émoussée. L'attention prouve que cette affection ne fait pas partie essentielle de la perception ou, si vous aimez mieux, de la sensation totale. Quant au toucher actif, rappelez-vous une (2) supposition de l'aveugle n'ayant pour organe du toucher du corps qu'une espèce d'ongle mobile à volonté, qui lui suffit pour acquérir l'idée de tous les modes de l'étendue : les affections de chaud, de froid, de poli ou de rude composeraient-elles en ce cas nécessairement ses représentations sous des formes ou des figures tangibles ? et quoiqu'elles les composent réellement dans notre organisation actuelle, en s'y associant par simultanéité, ne doivent-elles pas bien en être distinguées par une analyse exacte comme des parties hétérogènes par leur nature ? et faudra-t-il leur donner le même nom avant l'autopsie ou leur conserver après cette signification identique ? Observez, je vous prie, qu'il y a telles *sensations* (si l'on veut maintenir la signification générique de ce terme) qui ne sauraient avoir lieu avant l'autopsie et qui ne naissent qu'avec elle ou par elle, ou qui dépendent enfin des mêmes conditions originaires : telles sont les perceptions du toucher dont je parlais tout à l'heure et aussi celles de la vision et de l'auscultation active, à qui la force hyperorganique naissante donne une autre direction, une autre portée et un caractère tout nouveau ; tels que ce sont vraiment d'autres

(1) Il faut lire probablement affection. (P. T.)

(2) Probablement pour « ma ». (P. T.)

modifications quoique ayant toujours le même *siège* extérieur. Peut-on donner dans ce cas le nom de phénomènes indépendants de l'autopsie à des phénomènes qui lui sont intimement liés et qui tiennent d'elle leur caractère et leur forme? et comment le titre d'intuition propre à ces sortes de représentations spontanées passives où tout est confondu, pourrait-il s'approprier à ces modes activés par la force hyperorganique qui seule éclaire, précise, distingue dans la perception intellectuelle ce qui est confondu ou senti en masse dans la sensation passive (1).

Quant aux sensations purement affectives, il n'y a de telles, dites-vous, que celles qui nous rendent *heureux ou malheureux sans que nous sachions que nous les avons*. Bien loin que je regarde cette expression comme paradoxale, je l'adopte au contraire dans toute son étendue et sa profondeur, au titre près de sensation que je n'accorderai point à des impressions qui affectent l'être sensitif sans que le *Moi* le sache ou puisse *s'en rendre compte*. Vous croyez que ces affections sont limitées aux organes intérieurs où le *Moi* ne peut les rapporter pour les reconnaître ou les localiser, et que toutes les autres impressions reçues par les sens externes ont une partie affective et une partie essentiellement représentative, qui constitue sous ce rapport de véritables *intuitions*; par exemple les saveurs, les odeurs, plusieurs douleurs intérieures, la faim, la soif sont reconnues par nous, nous savons quand nous les avons, nous les *localisons*, donc elles ont quelque chose de *représentatif*. Fort bien, mais il faut savoir si ce quelque chose de représentatif est un caractère propre

(1) En marge : « Inconvénients de confondre les sensations avec les intuitions; les rapports de causalité, etc., ne sont point inhérents aux sensations affectives. »

et inhérent à ces sensations, ou bien, si c'est un caractère surajouté et qui vienne d'ailleurs ; c'est ici où le terme *coordination* me paraît applicable. Je sais que l'odeur agréable qui m'affecte actuellement, me vient de tel corps extérieur et par tel organe ; mais comment le sens-je et d'où vient le Moi qui le sait ? La sensation a-t-elle quelque chose en elle-même qui m'informe de sa cause, de son siège et de son sujet ? et supposé qu'elle fût seule ou que je ne susse pas d'ailleurs qu'il y a une cause qui produit et un organe qui reçoit l'impression, celle-ci ne serait-elle pas comme toutes les impressions intimes qui affectent sans se localiser ? La causalité semble inhérente aux organes moteurs, la coordination dans un espace paraît propre au sens de la vue (1).

Je regarde, quant à moi, comme très certain que les sensations d'odeur, de saveur, de chaud, de froid, de faim, de soif, comme les douleurs qui affectent une partie quelconque du corps, considérées sans l'autopsie ou le sujet qui se les attribue, sans l'action du Moi qui les localise en les rapportant à un siège organique sur lequel a pu s'exercer la force motrice ou à une cause capable d'agir sur nous comme nous agissons sur elle ; sans tous ces rapports, dis-je, nécessaires à la *sensation*, mais qui ne sont pas elle, toutes les impressions dont il s'agit seraient au rang de simples modifications intérieures *affectives* qui, d'après vous-même, nous rendent heureux ou malheureux, sans que nous sachions que nous les avons. J'ai cherché ailleurs, et encore dans mon dernier *Mémoire de Berlin*, par quelle suite d'actes, de progrès

(1) En marge : « Ampère est tombé dans l'inconvénient de tous ceux qui ont classé les phénomènes de l'intelligence et rangé sur la même ligne les matériaux passifs de ces connaissances, avec les produits de la force qui les met en œuvre, Kant, Condillac, Tracy. »

et de conditions la sensation affective se composait ainsi successivement de divers rapports ou jugements, et je ne crois pas avoir besoin d'y insister : il me suffira d'avoir établi le principe sur lequel je fonde la différence essentielle que j'établis entre la sensation et la perception après l'autopsie, comme entre l'affection et l'intuition après (1) l'autopsie.

Je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux appeler coordinations cette espèce d'association qui se fait dans l'autopsie entre les affections simples et les actes successifs de la force motrice, coordinations en vertu desquelles les impressions affectives sont localisées ou rapportées à différents points de l'étendue du corps propre et à un objet ou cause extérieure. Observez que les intuitions visuelles et tactiles, différentes en cela des affections, s'offrent au contraire au sens naturellement coordonnées entre elles dans un espace, et indépendamment de toute association (ces modes de coordination par juxtaposition ne forment pas non plus une troisième idée séparée des intuitions coordonnées, de même que les rapports de causalité, de localité dans les sensations affectives), de toute perception intellectuelle de rapports, telle qu'elle pourrait avoir lieu dans l'autopsie. Aussi admets-je la plupart de phénomènes relatifs aux intuitions que vous distinguez dans votre classification et que vous placez avant l'autopsie. Mais je ne conçois pas que le mot *intuition* puisse vous suffire pour exprimer avant et après l'autopsie indistinctement des phénomènes aussi différents que le seraient, par exemple, une perception de résistance comme celle de notre aveugle à ongle aigu, et une odeur, une douleur intérieure, etc... Il faut ajouter que les

(1) Il faut lire : avant. (P. T.)

modes de coordination inhérents aux intuitions n'emportent point avec eux le rapport de causalité, comme les sensations où ce rapport entre nécessairement et devient la condition essentielle du passage de l'affection à la sensation.

Je ne conçois pas non plus le phénomène des coordinations immédiates et subséquentes et des combinaisons appliquées à des sensations affectives comme les odeurs, les saveurs, qui par le fait ne se coordonnent point dans l'espace et le temps, comme le font les intuitions visuelles et auditives et ne laissent aussi après elles que les traces les plus fugitives dans le *souvenir*.

Je dois justifier ici l'emploi du mot intuition appliqué à l'espèce particulière de phénomènes que j'ai cru pouvoir désigner ainsi. Vous pensez que celui de la perception aurait mieux convenu, et c'est ainsi qu'en ont jugé certaines personnes non prévenues. J'ai choisi le mot *intuition* parce qu'il désigne dans le sens propre une vue ou une représentation et *sans effort*. Les intuitions sont dans le sens comme les vérités nécessaires dans l'esprit, sans être liées entre elles par le rapport de causalité. Voilà aussi pourquoi le mot *intuition*, qui s'applique directement à un phénomène primitif, exprime par extension cette vue immédiate et claire des vérités nécessaires.

Je n'ai qu'à applaudir à tout ce qui est relatif aux deux dernières lignes du tableau, et mes observations ne portent, comme vous voyez, que sur les phénomènes compris dans les deux premières lignes, sur lesquelles nous n'avons encore pu nous entendre. Je pense que cela tient à la manière fondamentale dont chacun de nous s'est accoutumé à considérer dans le principe les phénomènes de l'intelligence. Prévenu contre le système de Condillac,

qui réduisait toutes les facultés à un état de passivité complète, j'ai cherché d'abord à faire ressortir ce qu'il y a de vraiment actif en nous et j'ai découvert cette activité essentielle jusque dans ces phénomènes primitifs qu'on a appelés trop vaguement *sensations* ; je me suis attaché toujours à distinguer soigneusement les matériaux bruts de nos connaissances des actes de la force qui les met en œuvre, et j'ai cru que ces actes devaient être distingués, énumérés, et entrer comme éléments essentiels, séparés des matériaux, dans un tableau tant soit peu complet des phénomènes de l'intelligence. Vous me paraissez vous être attaché au contraire à la classification des matériaux, en faisant abstraction des actes ou opérations qui s'y appliquent, et dans votre système le sujet pensant est plutôt témoin ou spectateur de ce qui se trouvait déjà au dedans ou au dehors de lui, *sans* lui, plutôt que l'agent ou le créateur de ces phénomènes réalisés sans son concours. Voilà pourquoi vous distinguez tant de phénomènes avant l'autopsie, pourquoi vous leur donnez le même nom après qu'auparavant ; vous avez imité Kant.

Lettre de Biran à Ampère (1)

En rapprochant ce qui a été dit dans toutes les lettres antérieures, je trouve : 1^o que vous confondiez autrefois, sous le titre général de système *intuitif* ou actuel, les intuitions proprement dites (c'est-à-dire ce qu'on voit ou se représente au dehors) et les affections qui n'ont

(1) Ecrite probablement peu de temps après la lettre précédente, c'est-à-dire en 1808. On trouve vers la fin de cette lettre, une allusion à une lettre d'Ampère, du 14 novembre 1807. (A. B., p. 478.)

en elles-mêmes aucun caractère représentatif ; vous employiez alors cette formule *affections d'intuition* pour exprimer les affections présentes ou actuelles et les distinguer de celles que vous appeliez *affections de commémoration*, ces dernières étant considérées comme les *traces* des premières.

Sur quoi j'observe que le mot affection exprimant le résultat le plus immédiat de l'impression matérielle sensitive, celui d'intuition signifiait la forme que prenait cette impression dans le sens intérieur. Selon ce point de vue, il y avait une analogie réelle entre les termes *intuition*, *commémoration*, *coordination*, *combinaison*, etc..., qui tous se trouvaient exprimer les *formes* des impressions simples ou composées, passées ou présentes. Dans l'avant-dernier projet que vous m'avez communiqué, ce point de vue se trouve changé ; vous y distinguez plus nettement et en deux systèmes séparés, les phénomènes relatifs à la *connaissance* et ceux relatifs aux *déterminations* (c'est-à-dire à tout ce qui peut nous rendre *heureux* ou *malheureux*). L'intuition forme la base du premier système comme l'affection est la base du second. J'adopte bien cette manière de voir qui semble d'abord se rapprocher tout à fait de la mienne ; ici l'intuition étant la forme ou le caractère inhérent à certaines impressions particulières qui ont la propriété de se projeter au-dehors, devient le titre commun de leur classe, de même que l'*affection* est le titre commun de toutes celles qui ont ce caractère particulier d'être agréables ou douloureuses, de de nous rendre *heureux* ou *malheureux*. Je dis un caractère inhérent, et, afin de faire entendre ma pensée et la distinction que je prétends établir ici, je prendrai pour exemple celle que vous avez établie vous-même entre les *modes de coordination* et les rapports, les premiers ne

dépendant nullement de la nature des termes *coordonnés* et ne formant pas non plus une idée distincte et séparée de chacun d'eux ; telles sont les coordinations dans l'espace, par juxtaposition, superposition, etc..., ou dans le temps par *succession* ; les seconds dépendant au contraire de la nature même des termes comparés et formant avec eux une idée individuelle différente des deux termes, quoique perçue avec eux *in concreto* : tel est le rapport de causalité, etc...

Je conçois de même les opérations ou actes de notre esprit par rapport aux impressions, ou modifications passives qui en sont les termes ou les matériaux. Il y a en effet de ces actes de l'esprit qui ne dépendent nullement de la nature des modifications ou impressions reçues auxquelles ils s'appliquent ; il en est d'autres qui en sont une dépendance nécessaire. Ceux-ci ne peuvent être conçus que dans le concret ou avec les modifications même dont ils font partie, et dont ils ne sont aussi que logiquement abstraits : ceux-là au contraire se conçoivent à part sous une idée individuelle, simple et *réflexive*, qui est prise dans un point de vue tout à fait intérieur, et tout à fait différent de celui qui représente les impressions ou les images. Remarquez aussi que dans le langage psychologique, les actes ou opérations de l'esprit, qui dépendant essentiellement de la nature des impressions reçues sont conçues *in concreto* avec elles, ont un nom commun avec ces impressions, tandis qu'il y a des noms particuliers, attachés aux actes intellectuels et simples qui s'individualisent dans la réflexion, à part des impressions et des images auxquelles ils s'appliquent. Ainsi, par exemple, je trouve que le terme *sensation* appliqué aux odeurs, aux saveurs, au chaud, au froid, aux douleurs intérieures, et en général à toutes les

impressions affectives, exprime également et indivisiblement la modification organiquement sentie et l'acte de l'esprit qui la perçoit en la localisant ; ce qui fait qu'on est assez embarrassé quand il s'agit d'exprimer, une simple modification sensitive séparément de cet acte de perception qui n'a lieu que dans l'autopsie, et et c'est ce qui m'a déterminé à choisir le mot affection pour exprimer dans mon point de vue, cette espèce de modes simples purement sensitifs, à part le Moi et l'acte de perception individuelle, qui s'y trouve confondu par la généralité des métaphysiciens, sous le titre général *sensation*. Voilà donc un exemple où l'acte intellectuel ne dépend pas de la nature des impressions reçues, et constitue une idée à part ou un mode propre et *sui generis*. Aussi, quand des impressions affectives se localisent ou se coordonnent dans l'espace corporel, l'affection d'une part, l'idée de siège et le *Moi* qui rapporte l'une à l'autre sont trois éléments agrégés, mais non essentiellement unis par leur nature ; car, au contraire, l'association de l'idée ou du rapport du lieu avec l'affection organique est postérieure à celle-ci qui peut exister seule ; d'ailleurs, comme vous l'avez très bien reconnu vous-même, les affections ne tendent point par leur nature à se coordonner ou à se combiner. Il n'en est pas de même de l'intuition que j'appellerai aussi organique et qui a lieu avant l'autopsie ; dès l'origine du *Moi* ou de la connaissance proprement dite, les impressions de cette espèce se représentent déjà coordonnées dans le monde phénoménal extérieur au moi ; c'est ainsi que les impressions visuelles et tactiles se représentent coordonnées dans le sens même de l'intuition dès qu'il commence à s'exercer, en sorte qu'ici la coordination paraît être la forme naturelle et primitive de ces intuitions. Le terme même *intuition* renferme

donc indivisiblement et sans possibilité de distinction l'impression non affective qui se projette dans l'espace, et l'idée de ce mode de coordination qui ne peut être conçue à part et n'en est que logiquement abstraite.

Et comment exprimer par un terme unique, dans le langage, des modifications aussi différentes que le seraient, par exemple, les perceptions de solidité et de forme dans un aveugle touchant avec un ongle insensible et les sensations d'odeurs ou de douleurs intérieures? J'ajouterai, comme autre remarque essentielle, que le rapport de causalité entre essentiellement avec le Moi dans les affections localisées, et que c'est là précisément ce qui fait le passage de l'affection à la sensation. Il n'en est point de même pour les intuitions qui s'offrent coordonnées immédiatement dans le sens même ; la perception qui s'en fait dans le Moi n'est pas également fondée sur la causalité : nouveau motif de distinction que je ne puis m'arrêter à développer maintenant et qui justifie tout ce que j'ai avancé précédemment.

Si nous considérons donc cette coordination comme une faculté ou opération de l'esprit qui s'exerce sur les impressions de la vue et du toucher, il faudrait aussi reconnaître que cette faculté, dépendant essentiellement de la nature des impressions reçues, n'a point d'idée réflexive propre et individuelle qui corresponde à son exercice, comme il y en a pour le rapport à un siège particulier des affections auxquelles cette forme n'est pas naturellement inhérente.

Si en même temps que vous attribuez à une faculté particulière de coordination cette forme de juxtaposition qui paraît inhérente aux impressions ou intuitions de la vue et du toucher, et qui crée sans (1) (?) l'instinct même le

(1) Il faut, sans doute, lire : dans. (P. T.)

monde des images, vous rapportiez à une faculté semblable l'association qui se fait dans l'autopsie entre les affections simples et les actes de la force motrice, en vertu de laquelle les impressions sont localisées et rapportées à un siège corporel ou à un objet, vous prendriez alors le terme coordination dans deux sens très différents et même vous méconnaîtriez absolument la distinction que vous avez établie vous-même entre les *modes de coordination* et les *rapports* ou, selon moi, entre les *formes* propres inhérentes à certaines impressions et les *facultés réflexives* qui peuvent s'appliquer à ces dernières. Je remarquerai ici, d'après vos deux dernières lettres, que nous n'attachons point les mêmes idées au terme perception que vous substituez maintenant à intuition, et représentation ; par exemple vous objectez contre l'emploi que j'ai fait du terme sensation (pour exprimer l'affection unie au Moi et localisée dans un siège corporel) que toute sensation de cette espèce comprend nécessairement une partie *représentative* puisque, dites-vous, *on sait quand on a des sensations, on les reconnaît quand elles reviennent*, etc., à la différence des affections purement intérieures qui ne se localisent et ne se reconnaissent point : d'où vous concluez que les premières ont un caractère *représentatif* et *intuitif*, ce qui vous détermine à continuer d'appeler le mot générique intuition (et à présent perception). Mais si le caractère représentatif ou intuitif d'une espèce analogue de modifications consistait à savoir quand on l'éprouve et à la reconnaître quand elle revient, il s'ensuivrait que tout serait une représentation dans la sensibilité et l'intelligence humaine, et cependant, en observant l'analogie du langage et la distinction des idées, on ne saurait dire que tant de modes intimes qui sont dans la conscience du *Moi*

sous une forme purement réflexive, aient ce caractère représentatif approprié seulement aux impressions et aux images qui s'offrent comme d'elles-mêmes dans une sorte de relief sensible. Je spécifierai donc toujours ainsi la représentation ou l'intuition à cette forme de coordination dans l'espace qui paraît exclusivement propre aux impressions de deux sens et que je crois indépendante de toute association ou opération active de l'esprit. J'en distinguerai soigneusement la perception, acte simple et indivisible du Moi qui *rapporte* hors de lui sous cette forme les impressions et les images ; j'en distinguerai aussi les sensations ou modifications affectives, dont le moi se sépare encore dans son for intérieur en les localisant dans un siège organique sans les représenter. Il est impossible qu'un seul mot tel que perception, sensation ou intuition convienne également à tous ces phénomènes.

En appliquant la distinction précédente à toutes nos facultés passives et actives, nous verrions qu'il n'y a que celles-ci, seules proprement dites facultés ou puissances, dont les idées réflexives s'individualisent dans le sens intime et se distinguent ou se séparent de celles de leurs matériaux et de leurs termes d'application. Voilà pourquoi aussi Condillac, voulant tout dériver de la *sensation transformée*, n'a réellement considéré que les facultés passives ou des modes de coordination dépendant de la nature des impressions, où la force sensitive opère organiquement et sans conscience, où ses actes se trouvent confondus et identifiés avec les impressions sensibles.

Quoique votre doctrine psychologique fasse bien ressortir les facultés ou opérations de la force supersensible, il me semble que vous ne distinguez pas encore assez nettement ce qui lui appartient en propre de ce qui se trouve naturellement placé hors de son domaine,

et c'est là, selon moi, le défaut essentiel de tous vos projets de classification où vous semblez avoir eu égard surtout aux matériaux de l'intelligence considérée comme passive et réduite à certaines formes naturelles (à la manière de Kant) plutôt qu'aux actes ou opérations de la force intelligente et à ses produits exclusifs.

Pour exclure du tableau de classification le terme *intuition*, vous vous êtes déterminé à rejeter les phénomènes mêmes relatifs aux connaissances qui sont antérieures à l'*autopsie*, en ne donnant des noms propres qu'à ceux que nous pouvons observer, dites-vous, à *présent que la conscience de notre propre existence ne peut plus nous quitter*. Ce nouveau point de vue est bien opposé à tous vos projets de classification précédents où je trouvais que vous aviez multiplié outre mesure les distinctions et dénominations des phénomènes antérieurs au *Moi*. Vous me disiez dans une de vos lettres : « Pour ne point admettre de *Moi* dans les bêtes, il faut bien en rendre indépendants les phénomènes sans lesquels leurs actions seraient vraiment inexplicables. D'ailleurs, ajoutiez-vous, tous ces phénomènes des deux premiers systèmes, qui comprennent, savoir : 1^o les *intuitions*, les *contuitions*, *affection* et *réactions*, et 2^o les *images*, *commémorations*, *inclinations* et *tendances*, ces phénomènes ne présentent rien de trop relevé pour ne pas être attribués à la simple sensibilité. Quelle preuve nouvelle avez-vous acquise, aujourd'hui que tout cela est pure chimère ; comme s'il n'y avait pas toujours une simple sensibilité sans *Moi* et divers phénomènes qu'il n'est pas permis de confondre dans l'exercice de cette sensibilité simple et passive, comme si ces distinctions essentielles ne ressortaient pas des observations de l'état de sommeil, de délire, de somnambulisme, de tous ceux enfin où

l'être sensible éprouve des affections et exécute des mouvements coordonnés sans avoir le *compos* ou le *con-cium sui*. Mais en me laissant les mots que je voudrais choisir pour exprimer cette classe de phénomènes antérieurs au *Moi*, dont vous croyez aujourd'hui n'avoir plus besoin de faire mention, vous commencez votre tableau par les phénomènes simples relatifs à la *sensibilité* que vous appelez généralement *perceptions*, avant comme après le *Moi*, en abandonnant le mot *intuition* consacré auparavant à exprimer les impressions non affectives (chaque sens a sa forme propre) faites sur les organes et qui ont la propriété de se coordonner dans le sens *même*, etc... Sur quoi j'observe que le mot perception, appliqué aux impressions mêmes, perd ici son acception individuelle et *précise*.

*Fragment d'une lettre d'Ampère à M. Maine de Biran
sur les sensations (1)*

1809.

Avant l'apparition du *Moi* (subjectif) il n'y a que des sensations qui se composent de phénomènes : affection (plaisir ou douleur); intuition (partie représentative de la sensation, couleur, son) et contuition. Ce sont là tout autant de phénomènes qui peuvent entrer unis ou séparés dans le fait de sensation.

Toutes les modifications produites par les impressions sur les organes avant et indépendamment de l'autopsie sont au fond de même nature ; mais elles présentent une suite de différences successives suivant qu'elles sont

(1) Ba., p. 235.

plus ou moins affectives. Je ne crois pas qu'il faille regarder l'affection et l'intuition comme deux phénomènes liés par la nature de l'organe, ou comme vous dites si bien : *in concreto*, en sorte que je regarderai ce qu'on nomme sensation comme étant en général la réunion de trois phénomènes : affection, intuition, contuition ; ou de deux de ces phénomènes, ou même, quoique rarement, d'un seul.

D'abord, il est bien évident que le plus grand nombre de nos sensations sont dans ce cas.

1^o Les premières sensations sont plus affectives que les autres, c'est-à-dire plus mêlées de l'impression de plaisir et de douleur.

2^o Les sensations visuelles ou tactiles qui semblent les moins affectives, le sont certainement beaucoup, avant que l'habitude les ait émoussées. Voyez comme les enfants suivent la lumière ; comme les couleurs semblent les charmer ou les repousser ; comme certaines couleurs déplaisent même aux animaux, qu'elles vont jusqu'à mettre en fureur. Et à l'égard des sensations tactiles, qui peut douter de celles des enfants dont la peau est si délicate ?

3^o S'il n'y a que les sensations dont l'habitude a flétri la partie affective qui soient représentatives, il n'y a de purement affectives que celles dont la vivacité de l'affection couvre et dérobe la partie représentative ; et à mesure que l'habitude en affaiblit l'affection, elles se rapprochent des sensations plus représentatives. C'est ainsi qu'un aveugle, placé dans la boutique d'un pharmacien, parviendrait à reconnaître aussi sûrement les médicaments à l'odeur que nous à la couleur.

Ce fait est une preuve sans réplique qu'il y dans les odeurs une partie intuitive, si vous faites attention

qu'on ne peut reconnaître une sensation qu'en la comparant à l'image d'une sensation antérieure, et qu'il n'y a que la partie intuitive d'une sensation qui puisse laisser une image. Il y a d'ailleurs, dans certaines maladies causées par les dérangements des organes internes, des affections qui sont absolument privées d'intuition et qui nous montrent qu'alors, il est non seulement impossible de les reconnaître, mais même de savoir qu'on les a quand on les a, comme un mélancolique, persuadé que sa tristesse vient des contrariétés qu'ils éprouve, tandis qu'elle vient d'une affection sans intuition, qui, par là, se dérobe entièrement à sa connaissance.

Lettre d'Ampère annotée par Maine de Biran (1)

Les connaissances primitives comprennent trois systèmes :

L'intuitif, qui comprend les matériaux que nous ne pouvons changer en rien, donnés du dehors. Tant qu'il n'y a que ces matériaux, ce n'est pas encore connaissance primitive.

Le système de *l'émesthèse*, qui donnant un centre commun subjectif aux sensations les réunit en une unité de cognition, comme dit Kant.

Le système *objectif*, dont l'élément propre, l'impénétrabilité, est réellement nouménal et se dépouille par le fait de tous les éléments subjectifs sans lesquels nous n'aurions pu observer cette impénétrabilité ; car elle suppose qu'il y ait avant des intuitions extérieures liées entre elles par agrégation continue en étendue et des intuitions intérieures, liées à l'émesthèse par causalité.

(1) A. B. *Revue de Métaphysique* p. 553.

Les connaissances rationnelles se composent aussi de trois systèmes :

Le *comparatif* qui en fournit les matériaux que nous ne pouvons changer en rien, donnés du dehors ; tant qu'il n'y a que ces matériaux, ce n'est pas encore connaissance rationnelle ;

Le système *logique* qui, donnant un centre commun subjectif et création de notre activité aux rapports du système précédent, les réunit en une unité de cognition qui constitue l'idée générale attachée au signe de notre création.

Le système *apodictique*, dont les éléments propres, les notions sont dépouillés par leur formation même de tous les éléments subjectifs, sans quoi nous n'aurions pu les observer, car les notions, telles que l'étendue, les formes, les nombres, etc., supposent des impénétrabilités reconnues sous des intuitions, liées entre elles par agrégation continue en étendue.

* * *

1^o Nous reconnaissons immédiatement par l'impénétrabilité l'existence d'êtres hors de nous, indépendants de nous.

2^o En appelant notions ce que nous savons ou croyons exister dans ces êtres indépendamment de nous, de la nature de notre cognition ou de notre sensibilité et de la connaissance que nous en avons, il est clair que l'impénétrabilité est la seule notion primitive (1).

3^o Nous incorporons immédiatement à l'impénétra-

(1) Note de Maine de Biran : *Pourquoi pas également l'étendue ?*

bilité l'intuition sous laquelle nous la rencontrons, nous concrétions successivement avec ces deux premiers éléments de ce que nous appelons corps, les autres phénomènes qui ont lieu en le touchant, en l'approchant, etc..., les odeurs, sons, saveurs, sensations tactiles (1). En incorporant ou concrétant ainsi les phénomènes avec l'impénétrabilité, on unit aussi avec eux les modes d'union, d'étendue et de perception, et tout ce qui en dépend, figure, mouvement, divisibilité, nombre, etc... ;

4^o La réflexion montre invinciblement que les phénomènes ont été à tort concrétés et qu'il n'y a dans les corps que des causes inconnues de ces phénomènes. Étendra-t-on cela aux modes d'union et à ce qui en dépend? En quoi diffèrent-ils des phénomènes eux-mêmes pour qu'on ne le fasse pas? Et pourquoi ne pas dire qu'il n'y a dans les corps que des causes inconnues qui nous les font paraître étendus et en mouvement sans qu'ils le soient, divisibles sans qu'ils le soient (2), etc., etc. Cependant tout notre esprit se soulève là-contre, et les hommes forts dans toutes les sciences, en convenant que les phénomènes ne sont pas les corps, pensent comme le vulgaire que le reste y est réellement, incontestablement. Seulement, comme le mouvement phénoménal suppose, outre l'intuition déplacée, une durée phénoménale et une représentation étendue et fixe sur laquelle a lieu le mouvement et où la route parcourue existait d'avance, ils ne peuvent le

(1) Note de Maine de Biran : *Cette concrétion ne se fait pas de la même manière pour les intuitions et les affections.*

(2) Note de Maine de Biran : *C'est là, la grande ligne de démarcation entre les qualités premières et secondes, entre les substances et les phénomènes.*

concevoir dans les corps qu'en concevant outre l'étendue matérielle, mobile, une durée nouménale et une étendue infinie, immobile, pénétrable, dans laquelle se fait le mouvement et dont les parties sont coordonnées de toute éternité suivant toutes les figures concevables, puisqu'elles peuvent être occupées et parcourues par des corps de toutes figures et de tous mouvements. Cette opinion est-elle justifiable ?

5^o Les modes d'union et ce qui en dépend étant indépendants de la nature des choses coordonnées, il n'y a pas dans cette opinion l'absurdité *a priori* qu'il y aurait à affirmer des noumènes, soit des phénomènes, soit des modes d'union qui ne peuvent être établis entre ceux-ci que d'après leur nature.

6^o On montre que dans cette hypothèse les modes d'union, d'étendue, de durée, de causalité, le mouvement, les nombres, la divisibilité, etc., n'auraient lieu entre les phénomènes que parce qu'ils auraient déjà lieu entre les noumènes correspondants, ce qui la rend très admissible.

7^o On ne peut lui opposer que l'hypothèse de Kant. Tout moyen terme est insoutenable.

8^o Admettons donc d'abord ces deux hypothèses comme également probables, et comparons-les comme les astronomes comparent celle de Ptolémée et celle de Copernic, comme les chimistes comparent celle de Stahl et celle de Lavoisier, en en déduisant des conséquences apodictiques et en constatant celles qui s'accordent avec l'enchaînement des phénomènes et surtout les font prédire d'avance. Nous verrons certes la plus probable et cette probabilité toujours croissante ne laissera bientôt plus lieu au moindre doute.

Lettre de Biran à Ampère (1)

1^o Pour pouvoir concréter avec l'impénétrabilité et l'étendue réelle les phénomènes sensibles qui accompagnent cette représentation, il faut que ces phénomènes puissent être conçus comme inhérents au corps ou comme *ressemblants* à ce qui est censé lui appartenir en propre certainement. L'odeur, la saveur, le son ne ressemblent en rien à ce qui est dans *le corps*, c'est-à-dire ne sont point des modes divers de l'étendue jointe à l'*impénétrabilité*. Aussi ne rapportons-nous ces sensations aux corps que comme des effets à leurs causes; et si elles étaient séparées de la représentation d'étendue et de mouvement, elles ne sauraient jamais nous suggérer l'*idée* de corps, quoiqu'elles puissent faire naître l'idée de cause *modifiante*. Comment démontrer qu'un mode de coordination de phénomènes semblables, tels que ceux de la vue et du toucher, mode de coordination sans lequel ces phénomènes ne sauraient pas avoir lieu, n'est pas lui-même phénoménique? Que seraient les intuitions coordonnées sans le mode de coordination? Que serait le mode de coordination sans les intuitions coordonnées ou coordonnables? S'il y a quelque chose de subjectif, ce sont ces modes de coordination; et l'impossibilité qu'il y a eue à concevoir les noumènes tient précisément à ce que nous ne pouvons les en dépouiller. Car quelle nécessité y a-t-il à ce que les choses soient coordonnées hors de nous absolument comme elles le sont dans notre esprit?

(1) Une longue lettre inédite d'Ampère, datée de Sisteron (17 juin 1810), développe avec beaucoup de détails la doctrine résumée dans ces notes. Elle prouve que cette discussion capitale sur l'objectivité de nos connaissances est de l'année 1810. (A. B., p. 556.)

2^o La réflexion ne nous montre point que la concrétion de phénomènes sensitifs avec l'impénétrabilité a été faite mal à propos ; elle distingue seulement avec plus d'exactitude les rapports de causalité de ceux d'*inhérence*.

3^o Il faut dire qu'il existe des *causes* inconnues* que nous appelons *corps*, qui produisent dans notre esprit les phénomènes d'*étendue*, de *mouvement*, de *figures* ; que tout ce que nous savons de ces causes, c'est qu'elles existent comme forces opposées à notre action, de même que nous existons individuellement par le sentiment de notre action, que nous ne *voulons* que leur appliquer les formes de notre esprit, etc...

Lettre de Biran à Ampère (1)

Comment l'impénétrabilité se dépouille-t-elle de tous les éléments subjectifs ? — Comment des notions quelconques peuvent-elles être dépouillées des lois subjectives de la pensée dont elles dépendent essentiellement ?

Il est certain qu'il n'y a point de *connaissances* quelconques sans la double unité du sujet qui connaît et de l'objet qui est connu. La première unité subjective se vérifie et se constate immédiatement et primitivement par elle-même ; si la seconde unité objective qui est la résistance ou l'impénétrabilité n'est point renfermée dans le fait de conscience, elle ne peut être qu'une déduction, produit de l'expérience extérieure ou de quelques associations ou opérations particulières de l'esprit.

Il est très simple de dire avec Kant que tout ce qu'il

(1) A. B., p. 557.

y a de *un* dans nos représentations ou conceptions appartient au sujet pensant et ne peut appartenir qu'à lui, comme étant la forme propre dont il revêt les phénomènes externes ou internes. Dans cette hypothèse simple, il est impossible de savoir non seulement ce que sont les noumènes ou les choses en elles-mêmes, mais de plus s'il y a des noumènes ou des choses *hors de nous*. Kant suppose l'existence de ces choses, mais bien loin que son système en justifie la réalité, il tend au contraire à la démentir en faisant ressortir du sein du sujet tout ce qui n'est pas phénomène sensible. Or, les phénomènes tels que les couleurs, les sons, etc., ne pourraient-ils pas être donnés sans qu'il y eût des corps ?

Supposez qu'il y eût des représentations de couleurs et de tact passif sans impénétrabilité connue à l'aide du sens musculaire continu de l'être qui percevrait ainsi ces phénomènes, ne pourrait-il pas immédiatement connaître, ou ne pourrait-il pas savoir par déduction qu'il y a quelque chose qui *reste* et qui est caché sous ces phénomènes ? S'il en était ainsi, ce serait cette chose qui serait le noumène réel, inséparable de l'étendue, donné avec elle, quoiqu'il fût conçu comme indépendant des représentations actuelles et demeurant quand elles passent ou cessent.

L'être qui verrait, sans faire effort contre une résistance invincible, n'en verrait pas moins les couleurs hors de lui, dans un espace ou une étendue qu'il ne fait pas et qui subsiste indépendamment de sa représentation, essentiellement différente de ses sensations, ou modifications propres auxquelles il n'attribue aucune réalité permanente hors du moi actuel qui les sent.

Lorsque l'effort se déploie par le toucher actif contre cette étendue visuelle, le *moi* reconnaît qu'il ne peut la

pénétrer ou passer au travers et que sa locomotion est *arrêtée*, quoiqu'il ait la volonté de la continuer. Il attribue à l'étendue colorée ou tactile cette propriété nouvelle de l'empêcher de passer ou d'être la cause que son mouvement est arrêté toutes les fois qu'il la rencontre ou que son corps la touche. Cette cause est *passive*, puisqu'elle ne vient pas le chercher. Elle est donc essentiellement différente de lui-même et opposée à la cause qui produit ces mouvements, laquelle ne s'aperçoit qu'en tant qu'elle *agit*. Elle est donc *conçue* comme *séparable* de ce qui constitue le *sujet* ; de plus, cette cause antagoniste du *Moi* est indépendante des représentations étendues ou tactiles ; car, quoiqu'elle soit d'abord connue avec elles et par leur moyen seulement (puisqu'il n'y a pas d'impénétrabilité reconnue sans locomotion, ni de locomotion perçue sans une étendue représentée au dehors et dans laquelle l'individu puisse apercevoir qu'il se meut relativement à certains points fixes), néanmoins la *cause passive* qui arrête notre locomotion n'a aucun rapport essentiel avec ce qui est représenté comme étendu. L'étendue se représente par le fait à la vue et au toucher sans impénétrabilité ; mais il est douteux que l'impénétrabilité puisse être connue autrement que comme *abstraction pure* sans l'étendue (1).

Et en admettant que la force de résistance passive puisse être *désubjectivée* du *Moi*, on peut douter qu'elle le soit jamais de toute représentation visuelle ou tactile, ce qui suffit pour contrarier le caractère nouménal primitif que M. Ampère lui attribue *exclusivement*.

(1) Note à la marge : « L'impénétrabilité ne peut être conçue sans le concours nécessaire du sens de l'effort avec la vue, ou le tact, ou les deux sens à la fois. Comment peut-elle donc être *désubjectivée* plutôt que toute autre connaissance *immédiate* ou fondée sur l'exercice d'un seul sens tel que la *voie* ou le *tact* ? »

Nous transposons l'impénétrabilité et la causalité où elles ne sont pas, en les déplaçant de leur base propre et primitive, mais on ne peut dire que nous *transposions* des rapports de grandeur, de nombre, car ces rapports sont aperçus de la même manière entre tous les objets comparés et ne sont pas plus propres aux uns qu'aux autres.

Comment l'idée d'impénétrabilité transposée, étant celle d'un noumène, peut-elle nous tromper? Ce qui est illusoire ne tient-il pas essentiellement de la nature du phénomène? et ce qui nous est donné immédiatement, ce que notre activité ne produit pas, et ne peut changer n'a-t-il pas seul le caractère nouménal? Comment les éléments d'un groupe, considérés dans l'état d'abstraction peuvent-ils avoir une réalité que le groupe n'a pas?

M. Ampère prétend que l'*étendue*, n'étant qu'un mode de coordination des phénomènes, n'est par elle-même ni *phénoménale*, ni *nouménale*, mais peut être l'un et l'autre, suivant que les éléments coordonnés sont des *phénomènes*, tels que les couleurs, les sensations tactiles, etc., ou des *noumènes* comme les éléments impénétrables.

Sur cela j'observe que si les éléments impénétrables ne peuvent être conçus sans étendue ni espace, c'est-à-dire être revêtus d'une forme subjective ou relative aux sens de la vue ou du toucher, il devient impossible de concevoir ce que peut être un mode de coordination de noumènes qui n'ait rien de subjectif ou qui soit indépendant des formes de nos *sens* ou de notre *esprit*.

Dans tous les systèmes soit idéalistes, soit réalistes, il faut concevoir que notre esprit a ses lois propres, primitives, indépendantes des impressions étrangères et antérieures à elles; que rien ne peut être conçu hors de ces

lois et qu'elles règlent l'ordre et la combinaison des phénomènes sans être déterminées par eux.

Une de ces lois primordiales est que rien ne soit représenté ni conçu en nous ou hors de nous sans une certaine forme d'unité à laquelle la pluralité est relative. Toute idée générale est une unité collective ; le signe, qui est une création de notre esprit, imprime à l'idée générale le sceau de l'unité du moi ; ce signe représenté à la vue ou à l'ouïe constitue une sorte d'unité objective.

Lettre de Biran à Ampère (1)

M. Ampère veut expliquer l'*étendue* qu'il appelle phénoménale en disant que c'est le mode de coordination des phénomènes ou des intuitions propres et immédiates de la *vue* et du *toucher*. Il prétend que ce mode de coordination appartient également aux *phénomènes* de l'intuition et aux *noumènes*, aux choses telles qu'elles existent en *soi* ; par exemple, qu'il y a réellement et absolument des parties nerveuses coordonnées et juxtaposées dans les organes de la vue et du toucher, de manière à représenter à ces deux sens le phénomène de l'étendue visible et tangible.

Je demande sur cela si l'on peut conclure *a priori* de l'étendue réelle et nouménale des organes à l'étendue phénoménale de nos représentations d'étendue ; il est évident que nous ne pouvons qu'induire l'existence absolue d'un *noumène étendu* du *phénomène* qui nous est donné par l'intuition *immédiate*. Or ce phénomène n'emporte-t-il pas déjà avec lui l'idée ou la persuasion d'une

existence réelle? — On en convient, mais on dit qu'une telle persuasion a besoin d'être justifiée par la raison, et, afin d'y parvenir, on part de l'existence absolue des choses comme elles existent en elles-mêmes pour expliquer les phénomènes; c'est-à-dire qu'on part d'une induction probable des faits pour expliquer ces faits; et l'accord qui règne entre ceux-ci et l'hypothèse établit sa réalité absolue (1). Si l'on parvient à expliquer de cette manière des faits subordonnés, tels que ceux de la physique, on n'établira jamais ainsi aucune existence *première*, puisque ce qu'on suppose, quand il s'agit de la réalité correspondante aux faits primitifs, ressemble toujours à ce qu'on sent ou perçoit phénoménalement, et qu'il ne doit ni ne peut y avoir aucune *ressemblance* entre les *phénomènes* et les *noumènes*, c'est-à-dire entre certaines sensations, certaines apparences relatives à notre mode d'organisation et les choses comme elles sont, indépendamment de notre sensibilité et des lois de notre esprit.

Avant d'aller en avant dans l'établissement d'une nouvelle théorie psychologique telle que M. Ampère la propose, je voudrais qu'on examinât :

1^o Quelle espèce d'idées ou de notions nous pouvons nous former des *noumènes* purs, dépouillés de tout ce qui est phénoménal.

(1) Dans sa lettre du 17 juin 1810. Ampère résume ainsi le plan général de la démonstration de la réalité nouménale : « Ainsi se trouvent résolues ces quatre questions fondamentales de toute connaissance sur ce qui n'est pas nous-mêmes :

« 1^o Possibilité d'une telle connaissance.

« 2^o Nature des notions qu'on peut sans absurdité faire entrer dans l'hypothèse;

« 3^o Sorte de certitude dont elle est susceptible dans notre mode actuel d'existence;

« 4^o Critérium de la vérité d'une hypothèse. » (Note de A. B.)

2^o Si nous pouvons nous représenter un phénomène quelconque sans qu'il s'y joigne l'idée de quelque chose de nouménal ou d'absolu ; si le phénomène dépouillé de cette notion d'absolu peut être mieux conçu que cette notion elle-même sans le phénomène.

3^o Si nous pouvons affirmer quelque ressemblance entre le noumène cru ou supposé constant et un phénomène semblable quelconque ; ou si la possibilité de la moindre ressemblance entre ce qui existe réellement et absolument, et ce que nous pouvons concevoir à l'aide des formes des sens ou de notre esprit, ne répugne pas essentiellement à une hypothèse qui se fonde sur ce principe que rien de ce qui est subjectif, ou qui nous est donné immédiatement comme fait, n'a d'existence réelle.

4^o Si l'on peut donner le même nom tel que cercle, ellipse, parabole, ou appliquer le signe d'une figure particulière, telle que l'Apollon du Belvédère par exemple, à ces modes de coordination des parties de l'étendue réelle ou de l'espace absolu que l'on prétend exister nécessairement et éternellement, indépendamment des conceptions de tout esprit, même de l'entendement divin, qui suivant Platon et Leibnitz, est la région propre des essences réelles ou des choses comme *elles sont*. Par suite, si ce n'est pas un sujet perpétuel d'illusion et de discussions oiseuses que de transporter les signes de ce qui peut être vu, touché, figuré ou conçu, à ce qu'on convient ne pouvoir être représenté d'aucune manière ; de dire, par exemple, que l'Apollon du Belvédère existe de toute éternité dans le bloc de marbre.

Les systèmes de l'harmonie préétablie et des causes occasionnelles ont eu pour objet de détruire la réalité de l'action de l'âme motrice du corps, tandis que toute

idée de causalité nous vient du sentiment intime de cette action.

Les phénomènes nous sont-ils donnés suivant certains modes *d'union* ou de *coordination* parce que ces modes d'union ont lieu entre les noumènes ou les choses telles qu'elles existent réellement hors de nous? ou bien ces choses ne paraissent-elles pas exister réellement unies ou coordonnées ainsi parce que, comme dit Kant, tels modes d'union ou telles formes sont inhérents à notre esprit, de telle manière que nous ne puissions rien concevoir que sous ces formes ou par elles? La dernière question me paraît la plus vraisemblable, ou du moins la plus facile à concevoir; car je conçois très bien que si l'étendue, telle que je la perçois immédiatement par les sens de la vue ou du toucher (prédominants dans l'organisation humaine), est une forme de ces sens inhérente à leur nature, cette forme se répand sur toutes les choses représentées, quelles que soient ces choses, dont nous ne connaissons certainement que l'existence, et dont la nature ou l'essence nous est parfaitement inconnue, tandis que nous ne concevons en aucune manière comment ces choses inconnues, ces éléments, forces ou monades, pourraient être coordonnées de manière à réaliser en elles-mêmes une *étendue* ou un *espace* absolu indépendant de nos conceptions.

Au reste, pour choisir entre les deux hypothèses, dont l'une part du dehors pour expliquer le dedans, et l'autre du dedans pour expliquer le dehors, on ne saurait se fonder sur une sorte de parallèle qu'on prétendrait établir entre elles et les hypothèses astronomiques et chimiques employées à rendre raison des phénomènes. Il y a plusieurs différences notables :

1^o Les physiciens ou les astronomes admettent l'exis-

tence réelle de l'étendue naturelle ou de l'espace pénétrable, et tout se borne pour eux à rendre compte de certaines apparences qu'offrent ces corps dans leurs mouvements relatifs. On conçoit très bien que le soleil et tous les astres se meuvent autour de la terre immobile, ou que la terre se meuve, etc... Au contraire, quand il s'agit de savoir si les modes de coordination sont dans les noumènes ou dans notre esprit, on élève un doute sur la manière d'exister des *corps* : et, dès que ce doute a lieu, on ne saurait fonder la certitude nécessaire sur aucune hypothèse, puisque l'hypothèse se fonde nécessairement elle-même sur l'existence et les formes nouménales qu'elle a pour objet de vérifier, et qu'elle part de là comme de données primitives absolues.

Les corps brûlent, dit Stahl, parce qu'il y a en eux un principe inflammable; tous les corps brûlent, dit Lavoisier, parce qu'ils ont de l'affinité avec un principe inflammable qui est hors d'eux.

De même tout le monde dit et croit que nous percevons les objets étendus parce qu'il y a en eux une étendue réelle. Leibnitz et Kant après lui disent que l'étendue est une forme ou un mode de coordination qui appartient à l'esprit et dont nous revêtons les noumènes, les monades, etc...

Lavoisier prouve par une suite d'expériences que le principe de la combustion est hors du *corps* combustible ; mais quelle expérience nous apprendra si les modes de coordination des phénomènes sont absolument dans les choses ou seulement dans l'esprit qui les perçoit? Le doute de la réflexion peut-il jamais s'éclaircir par aucune expérience extérieure? Et l'une et l'autre alternative ne s'accordent-elles pas également avec les phénomènes?

Ampère à M. de Biran (1)

Paris, le 18 septembre 1810.

Je ne suis arrivé qu'hier à Paris, mon cher ami, et j'allais vous écrire pour vous exprimer toute la joie dont j'ai été comblé en apprenant votre nomination au Corps législatif ; je conçois l'espoir de vous voir bientôt à Paris. En attendant que mes vœux à cet égard soient comblés, je ne sais si je dois vous entretenir de la question que nous traitons actuellement, parce que je crois un quart d'heure de conversation plus propre que vingt lettres à nous mettre d'accord. Il ne s'agit que de vous placer dans le point de vue où je vous suppose malgré moi quand je vous écris, parce que j'y suis moi-même, et où je vois, par vos réponses, que vous ne vous placez que très difficilement, pour que vous vous aperceviez vous-même :

1^o Qu'on ne peut nier qu'il y ait des rapports indépendants de la nature des modifications entre lesquelles nous les avons aperçus, sans tomber dans le kantisme le plus complet et sans ébranler vos propres théories

2^o Que les exemples que vous m'offrez, comme des objections contre ma manière de voir à ce sujet, semblent avoir été choisis exprès pour la confirmer. Et d'abord, ma première proposition étant seulement qu'il n'y a pas à appliquer les idées de nombre, par exemple, aux noumènes indépendamment de nous, la même absurdité qu'il y aurait à leur attribuer les sensations de couleurs ou les odeurs telles qu'elles sont en nous, vous ne pouvez nier cette proposition qu'en disant : « Il est également absurde de dire que des noumènes sont au nombre

(1) Ba., p. 242.

de deux, tel que nous concevons ce nombre, que de dire qu'ils sont rouges ou puants, en ce sens qu'ils contiendraient en eux-mêmes notre sensation de rougeur et de puanteur. » De même qu'on doit dire seulement qu'il y a dans les noumènes des causes inconnues qui nous modifient en rouge et en mauvaise odeur, il faudrait alors que vous dissiez qu'il y a dans la nouménalité extérieure une cause inconnue qui excite en nous la notion de deux, sans qu'il soit même possible qu'il y ait réellement deux noumènes, de même qu'il est absurde et impossible que notre sensation de rouge soit réellement dans l'écarlate.

Observez que je vous fais dire : « Dans la nouménalité extérieure » et non, dans les noumènes, parce que cette dernière expression suppose qu'il peut y avoir un nombre de noumènes et que par conséquent elle me donnerait gain de cause en appliquant les idées de nombre aux noumènes eux-mêmes. Vous ne pouvez continuer à nier la possibilité de cette application qu'en soutenant qu'il est également absurde de supposer que la nouménalité extérieure est une ou de la regarder comme multiple, puisque l'idée de l'unité comme celle de la pluralité sont des idées numériques et que vous voulez que ces idées ne soient pas applicables aux noumènes en eux-mêmes. Une fois votre opinion admise, il s'ensuit qu'il est absurde de dire que le noumène du loup est, en lui-même et indépendamment de nous, autre que le noumène de l'agneau qu'il dévore, car cela ferait deux noumènes en eux-mêmes au nombre de deux, ce qui vous semble absurde. Vous ne pouvez échapper à cette conclusion qui est d'un kantisme ou si vous voulez d'un spinozisme renforcé, à moins que vous n'admettiez une distinction entre les rapports dépendants de la nature des termes

comparés, qu'il est absurde d'attribuer aux noumènes indépendamment de nous, et les rapports indépendants de la nature des termes comparés, qu'il n'est plus absurde de supposer entre les noumènes en eux-mêmes, quoique nous ne puissions ni les voir en eux-mêmes, ni par conséquent les comparer.

Je dis qu'en rejetant cette distinction vous ébranlez tout le reste de vos opinions, car il n'y a qu'à faire un pas de plus et dire : « M. de Biran soutient que les idées de nombre ne sont qu'en nous, et qu'il est complètement absurde de supposer qu'un nombre, deux, par exemple, soit réellement et indépendamment de nous, dans le loup et l'agneau. » Que ne fait-il un pas de plus et que ne dit-il : « L'idée de l'existence est aussi une idée qui n'est et ne peut être qu'en nous, il est également absurde d'attribuer l'existence aux noumènes réellement et indépendamment de nous ? » Ne vaut-il pas mieux dire : « Il n'y a point de rouge hors de nous, mais seulement une cause inconnue, en nous ou hors de nous, qui donne naissance en nous à l'image du rouge ? Il n'y a pas de nombres en dehors de nous, mais seulement une cause inconnue soit en nous, soit en dehors de nous qui nous donne des idées de nombre ; de même point d'existence hors de nous, mais seulement une cause en nous, si l'on veut, qui nous donne cette idée d'existence ? »

Il me reste à vous faire voir que la principale objection de votre dernière lettre est une grande preuve en ma faveur. Vous supposez un être où la force hyperorganique agissant sur des organes non affectibles n'aurait d'éléments de connaissance que l'autopsie et la résistance, qui s'élèverait néanmoins aux idées numériques, ou comparant les modes successifs de son existence purement intellectuelle, et vous demandez s'il pourrait appli-

quer ces idées numériques aux noumènes considérés en eux-mêmes. Ne voyez-vous pas que c'est précisément parce qu'il le pourrait également qu'il est encore mieux prouvé par cet exemple que les idées de nombre sont absolument indépendantes de la nature des termes dont nous faisons la comparaison, en sorte qu'elles sont identiquement les mêmes, soit qu'elles soient déduites de la comparaison des modifications sensibles, ou de celles des actes de la force hyper-organique? C'est précisément parce que ces sortes de rapports sont ainsi absolument indépendants de la nature des termes entre lesquels ils existent, qu'on peut supposer sans absurdité, sauf à le vérifier ensuite par la manière dont cette supposition explique l'ordre des phénomènes du monde apparent, qu'on peut, dis-je, supposer sans absurdité qu'ils existent entre les noumènes dont la nature nous est absolument inconnue. L'exemple que vous avez choisi dans ce passage semble indiquer que vous regardez les noumènes comme se rapprochant plus de la nature de nos modifications sensibles que de celle de nos actes intellectuels. Je ne comprends pas pourquoi un noumène est une chose dont l'essence est entièrement hors de toute conception, et je ne vois nulle ressemblance possible, sous aucun point de vue, entre la nature de ces causes inconnues et la nature des modifications sensibles qu'elles excitent en nous, modifications qui ne sont qu'en nous, qui ne peuvent ressembler en rien à leurs causes hors de nous. Il y a le même transport à faire passer les idées de rapports du monde apparent au monde nouménal hors de nous que de les faire passer dans ce dernier, en les tirant de l'autopsie elle-même.

J'aurais tant de choses à vous dire? Je les laisse pour une autre fois d'autant plus volontiers que je pourrai

peut-être vous les expliquer bientôt de vive voix. Quel bonheur ce serait pour moi ! En attendant, je vous prie de bien faire attention que ce n'est point moi qui ai imaginé que les idées de nombres, de formes, d'existence, de durée, etc., pouvaient, comme celles de causalité, être affirmées des noumènes en eux-mêmes et indépendamment de nous, tandis qu'à l'égard des idées sensibles on ne pouvait les en affirmer sans absurdité mais seulement leurs causes, causes qui ne ressemblent en rien à ces idées sensibles ou images. Cette opinion a été celle de Locke, de Malebranche, de Leibnitz : elle a été l'origine de la distinction des qualités primaires, qui étaient dans les corps eux-mêmes (les nombres, formes, mouvements) et des qualités secondaires, dont il n'y avait en eux que les causes inconnues (les modifications que nous en recevons).

Cette distinction admise par tous les vrais métaphysiciens, j'ai cherché seulement à l'expliquer, à la développer, à faire comprendre comment et par quelle route on peut arriver à ces connaissances, en examinant comment les hommes y arrivent en effet, en cherchant un critérium pour distinguer les notions dépendantes de la nature de nos organes, qui ne peuvent sans absurdité être appliquées aux noumènes indépendamment de nous, et celles qui étant absolument indépendantes de la nature de nos organes peuvent au contraire être attribuées aux noumènes, non seulement sans absurdité, mais avec un tel degré de probabilité qu'il devient pour nous un assentiment complet, sans laisser encore lieu au doute. Sans cette théorie, la psychologie devient l'ennemie des sciences et de toutes les idées consolantes qui appuient la morale et la vertu ; elle apprend à dire : « Il est absurde que la terre soit en elle-même et indépendamment de

nous aplatie aux pôles et se meuve dans une ellipse ; mais une cause inconnue nous porte à le croire. Il est absurde de dire que la cause première est immense, éternelle, prévoyante, puissante et libre, mais une cause inconnue nous fait croire à ces attributs dans la Divinité. Il est impossible d'avoir aucun motif plausible de croire que la pensée survit à la mort ; car si les déductions mathématiques ne sont que subjectives et inapplicables aux existences hors de nous, les déductions morales ne peuvent être aussi que subjectives, dépendantes de notre mode actuel d'existence et inapplicables au mode d'existence qui doit le suivre ».

Je vous demande en grâce, mon cher ami, de réfléchir un peu sur cette partie de la psychologie, qui peut seule la mettre en harmonie avec le sens commun des Écossais, les résultats de toutes les sciences, la métaphysique, la morale, etc... Sans elle, la psychologie sera toujours une science isolée, infiniment curieuse, mais sans application possible, sans liaison quelconque avec les autres sciences, et au moins dangereuse pour la morale, dont elle doit être, au contraire, le plus ferme appui.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse mille fois de toute mon âme. Marquez-moi, je vous en prie, à quelle époque je puis espérer que vos nouvelles fonctions vous appelleront à Paris !

Fragments d'une lettre à M. Maine de Biran (1)

Le nouvel élément introduit dans la formation des idées peut être indépendant de la nature des modifi-

(1) Ba., p. 248.

cations et dépendre seulement de leur mode de coordination. Ainsi, en voyant une suite de points, on voit, outre tout ce que chacun offrirait, s'ils étaient vus séparément, s'ils sont dans une même direction, ou si cette direction varie, quel en est le nombre, etc... Pour s'apercevoir de ces circonstances dépendantes seulement et uniquement du mode de coordination, il ne faut plus rapprocher les éléments, les comparer, mais au contraire les voir simplement ensemble dans l'ordre où ils sont. Ce n'est plus une comparaison dans le sens usuel de ce mot. Et n'est-ce pas là ce qu'on doit nommer *contuition*? Vous savez que je l'appelais autrefois *intuition*; mais ce nom, dont vous ne voulez pas dans ce sens, en a déjà tant reçu de divers auteurs, que c'est un mot à rejeter d'une langue psychologique précise. Si les comparaisons laissent après elles des idées, les *contuitions* laisseront des notions; ainsi je dirai la notion et non pas l'idée de la rectitude d'une ligne; la notion du nombre 5 ou 7, par exemple: la notion de la somme, de la différence, etc...

En voyant dans la *contuition* de la ligne droite, cette autre *contuition* qu'elle est la plus courte, on a une liaison nécessaire entre ces deux *contuitions*, par laquelle l'une entraîne l'autre. Je l'appelle dans mon tableau: *déduction immédiate*. Je la nommais jugement catégorique dans le tableau que vous avez emporté. Cela ne signifiait pas grand'chose, et vous l'avez blâmé avec raison.

Une suite de *déductions immédiates* forme la *déduction progressive* que je nommais *déduction directe* dans le tableau que vous avez emporté: cela ne valait rien. Quand on raisonne sur une hypothèse sans y croire, on fait de ces *déductions*. Quand l'accord des résultats

déduits avec les faits observés convainc à force de probabilité, il y a assentiment. L'assentiment laisse une opinion ; l'opinion diffère de la croyance, parce qu'il y a des motifs raisonnés de penser ainsi.

J'ai mis, derrière le tableau que je vous envoie, une courte explication ou un exemple particulier de chaque phénomène générateur. Ces exemples sont pris au hasard entre mille : il faudra que vous en imaginiez vingt autres, tous différents pour chaque phénomène.

Il me restait à vous parler de la manière dont je conçois l'autopsie formant un groupe avec les autres modifications, et distincte au milieu d'elles, comme le vert au milieu des autres couleurs, sans être encore séparée et isolée comme elle l'est dans le philosophe. Je vois par votre lettre que vous répondez à une autre hypothèse qui n'est nullement la mienne ; je ne pourrais examiner cette question sans retarder encore cette lettre ; aussi, je la réserve pour les suivants. J'ai remis votre reconnaissance à M. Aubiet : rien d'ailleurs de nouveau.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de toute mon âme.

.
Les rapports qui tiennent aux ressemblances des phénomènes peuvent varier par des changements dans leur organisation : c'est le cas des idées générales proprement dites, mais non des idées de relation, celle du nombre par exemple, qu'il faut ou ne point avoir du tout, ou avoir telles qu'elles sont essentiellement et indépendamment de la nature des modifications entre lesquelles ces relations existent. Je le répète : c'est à cause de de cela qu'il n'est pas absurde de supposer qu'elles existent entre les noumènes.

Cela m'étonne toujours de plus en plus que cette

différence si essentielle, si évidente vous paraisse délicate. Qui est-ce qui ne voit pas que cinq modifications, quelles qu'elles soient, donnent une même et identique idée de ce nombre, tandis que, suivant leurs diverses natures, elles fournissent des idées générales différentes?

Vous concevez donc que les idées de rapports qui dépendent de la nature des termes comparés ne peuvent être regardées comme pouvant exister entre les noumènes, dont la nature nous est inconnue, sans une absurdité manifeste, évidente, tandis que les relations qui restent identiquement les mêmes, quelle que soit la nature des termes comparés, les nombres par exemple, peuvent sans absurdité être supposées exister entre les noumènes. En quoi, par exemple, est-il absurde de supposer des noumènes au nombre de cinq, en eux-mêmes et indépendamment de nous? Et, quoique l'idée d'être sonore, par exemple, soit une idée très générale, n'est-il pas évidemment absurde de supposer qu'il y a des sons dans les corps en eux-mêmes, et indépendamment de nous, puisqu'un son est une sorte de sensation qui ne peut exister que dans l'être sentant, et non dans l'être qui est la cause du son?

La cause du son ce n'est pas le son ; cela n'y ressemble en rien. Au contraire, on ne peut pas dire qu'il y ait dans la main, considérée comme un être simple et indivisible, une cause inconnue qui nous modifie en cinq ; il est infiniment probable que les cinq doigts sont cinq noumènes différents. Donc les idées de nombre peuvent s'affirmer des noumènes en eux-mêmes et indépendamment de nous.

Je répète toujours la même chose, parce que des notions si évidentes ne peuvent se faire comprendre qu'en les répétant.

Je viens à une troisième observation. Vous me rappelez cette bêtise des idéologues, que les sensations sont des comparaisons. Comment m'avez-vous soupçonné d'une telle sottise? Quand je mets ma main très froide dans une eau de température ordinaire, et qu'elle me fait éprouver une impression de grande chaleur, j'ai une sensation de cette chaleur, voilà tout, comme si ma main étant à une température ordinaire, je l'avais mise dans de l'eau très chaude. Qu'est-ce que cela fait à ce dont nous parlons? J'ai dit, et je le répète, que le rapport de ressemblance entre tous les rouges, rapport dont la perception laisse une trace qui est notre idée générale de rouge, est différent du rapport de ressemblance entre tous les jaunes, rapport dont la trace est notre idée générale de jaune.

Puisque ces deux idées générales de jaune et de rouge sont différentes l'une de l'autre, il s'ensuit que nos idées générales proprement dites dépendent de la nature de nos organes, tandis que celles des relations, par exemple des relations de nombre, n'en dépendent nullement.

Vous prétendez que celles des relations d'étendue dépendent de la nature des organes parce que, sans le tact et la vue, nous n'aurions aucune idée de ce genre. Bien loin que cette objection fasse (?) contre ce que j'avais dit, elle en résultait nécessairement ; car j'avais dit que ces idées supposaient qu'on pût coordonner par juxtaposition ; et je vous ai expliqué mille fois pourquoi ces deux sens sont les seuls où cette sorte de coordination fut possible.

Ainsi, suivant que les sens peuvent ou non donner lieu à ce mode de coordination, on a ou l'on n'a pas les idées des relations d'étendue. Mais ces relations sont indépendantes de la nature particulière des impressions reçues par les organes, au sens que je donne à ce mot.

Indépendantes dans tout ce que je vous écris ; car j'ai déjà observé qu'on les trouve identiquement les mêmes soit par le tact, soit par la vue. En un mot, pour avoir l'idée d'une relation, il faut la percevoir entre des modifications de notre sensibilité entre lesquelles cette relation existe. Une fois qu'on a ainsi acquis l'idée de cette relation, il faut examiner s'il reste dans cette idée quelque chose des modifications comparées ; c'est le cas des idées générales de rouge, de plaisir, etc..., ou s'il n'y reste rien du tout de la nature particulière de ces modifications, comme il arrive pour les relations de formes, de nombres, etc... Dans le premier cas, il est évidemment absurde d'attribuer le rapport observé tel que nous en avons l'idée, aux noumènes ; on ne peut leur attribuer qu'une propriété inconnue, cause de ce rapport. Dans le second cas, au contraire, il n'y a nulle absurdité à leur attribuer la relation elle-même, telle que nous la concevons, par exemple, à supposer que le nombre de certains noumènes est 2, 3, 4, 5, etc. Seulement cette attribution est une hypothèse qu'il faut ensuite rendre extrêmement probable en comparant ce qui en doit résulter avec ce que nous observons réellement.

Vous me dites que vous en êtes à concevoir comment j'ai dénaturé les sens des mots subjectif et objectif. C'est vous qui changez entièrement le sens que leur a donné Kant ; ce n'est pas le Moi qu'il appelle sujet, c'est tout l'homme, tant son intelligence que ses organes. Pour prouver qu'il y a quelque chose de subjectif dans toutes nos perceptions ou représentations, il prend le cas où voyant tout dans un miroir rouge nous jugerions tout rouge.....

.....

Vous jugerez vous-même, à la vue du tableau que je

joins à cette lettre, combien la réunion des deux premiers modes de coordination de chaque système sous une même dénomination, et la séparation du troisième, conservent mieux toutes les analogies, et combien les mots se rapprochent par là de leur signification ordinaire.

Vous trouverez dans ce nouveau tableau une opposition entre les deux mots permutation et Combinaison. Je pense que vous trouvez comme moi que le premier n'exprime que le changement d'ordre, sans aucune idée de la cause de ce changement, tandis que combinaison suppose un agent qui combine. Aussi ce que j'appelle permutation se fait-il entre des images, le plus souvent spontanément, en prenant ce mot dans votre sens, tandis que ce que je nomme combinaison se fait activement et entre des idées.

Il me reste à expliquer que n'ayant plus besoin du mot *contuitio* pour désigner l'association organique des sensations visuelles et tactiles par juxtaposition, je pouvais, en cas d'une indispensable nécessité, employer ce mot tiré du latin, où il signifie regarder plusieurs choses avec une forte attention ; car *contuitus* vient de *contueri*, contempler, surveiller, défendre contre les dangers, dans le sens figuré ; l'employer, dis-je, dans une signification toute nouvelle et où il conserve l'idée d'activité qu'il a en latin. Faisons-nous d'abord une idée bien nette des phénomènes qu'il s'agit d'énumérer.

Dans mon ancien langage, je disais qu'il y avait perception de rapport toutes les fois que, deux ou plusieurs modifications étant présentes à la fois à l'entendement, on apercevait entre tout ce qui se trouve dans chacune d'elles, considérée séparément, un nouvel élément qui ne peut venir d'aucune d'elles tant qu'elle est seule, mais seulement de leur concours.

Or, cela arrive de deux manières :

1^o Le nouvel élément est une ressemblance ou un contraste entre les modifications en question, et il dépend par conséquent de leur nature, comme, en présence de deux nuances de rouge et d'une nuance de bleu, on perçoit entre les deux premières une ressemblance qu'elles n'ont pas avec le troisième. Dans ce cas, pour apercevoir cette ressemblance, il faut en quelque sorte rapprocher, identifier jusqu'à un certain point les deux choses entre lesquelles elles existent. C'est ce qu'exprime proprement le mot comparaison ; cet acte par lequel on l'aperçoit laisse pour trace l'idée ; dans cet exemple, c'est l'idée du rouge, bien différente des images de divers rouges.

Observez que ce n'est pas une partie commune de ces diverses images qui n'en ont point, comme traces de sensations simples avant la comparaison.

.....
Comparant entre elles trois différentes espèces de rapports entre nos sensations, dont nous venons d'observer en nous la conception, nous remarquerons que les premiers, les rapports de ressemblance, dépendent de la nature des sensations entre lesquelles nous les avons aperçus, en sorte que si les sensations venaient à changer, ces rapports changeraient. Par exemple, j'ai conçu un rapport de ressemblance entre deux feuilles d'oranger. Si à l'une de ces deux feuilles, je substitue une fleur, le rapport entre la couleur de la feuille et celle de la fleur ne sera plus le même qu'entre les deux feuilles précédemment comparées. Il n'en est pas ainsi des rapports de position et de nombre. Si après avoir conçu qu'une branche est située entre deux autres branches, je remplace les trois branches, ou l'une d'elles, ou deux d'entre

elles par des feuilles ou des fruits, j'aurai en considérant ces nouvelles sensations la vue d'un rapport de nombre de position ou de forme indépendant de leur nature.

*Lettre à M. Maine de Biran
Député au Corps législatif
Auparavant sous-préfet de Bergerac (1)*

Il m'est assez indifférent que vous vous écartiez de ma nomenclature, pourvu que vous en admettiez les bases, sans lesquelles je ne vois pas qu'on puisse systématiser les faits psychologiques, ni en démontrer l'origine.

Ces bases sont la distinction du système sensitif et du système actif qui se divise naturellement en phénomènes résultant : 1^o immédiatement de l'activité, tels que le Moi, la réminiscence, l'attribution des sensations à des causes extérieures, etc...

2^o De la faculté d'apercevoir les rapports ou relations, qui dépend uniquement du mode de composition ou de coordination des éléments, et non de la nature de ces éléments ni de la manière agréable ou pénible dont ils nous modifient.

Dans mon dernier tableau, je vous proposais de nommer *connaissance* l'acte par lequel nous apercevions ces relations. Depuis, j'ai adopté pour cela le mot *synthétopsie*. J'aime bien à établir, même dans le mot, de

(1) Ba, p. 238. Barthélemy Saint-Hilaire situe la date de cette lettre en 1805 ou 1810. Nous la fixons en 1812 pour deux raisons, d'abord parce que ce n'est qu'à cette date que M. de Biran quitte la sous-préfecture de Bergerac, pour s'établir définitivement à Paris, ensuite parce que le terme *connaissance*, employé dans un nouveau sens, qui n'apparaît que dans la classification de cette époque, est remplacé par *synthétopsie*. (P. T.)

l'analogie entre ce phénomène et l'autopsie ; car, il est en quelque sorte le complément de l'autopsie, comme la comparaison est celui de la sensation. En effet, j'ai reconnu la vérité d'une chose que vous me disiez à votre dernier voyage et que je combattis alors : les idées psychologiques telles que celles du jugement, de la causalité, de la volonté, en un mot toutes celles qu'expriment les mots de mon tableau des phénomènes actifs sont des idées synthétopiques comme je les nomme à présent. Vous les trouverez indiquées dans le tableau sous le nom de notions. En effet, un jugement n'est pas un groupe d'idées qui se ressemblent, comme le voulait Condillac, mais c'est une idée simple. Le rapport numérique entre cinq étoiles et cinq hommes ne se compose pas de cinq parties. C'est un rapport simple, et le jugement qui le découvre est simple aussi. Nos divers jugements ne sont pas une classe de phénomènes qui se ressemblent, c'est un seul et même mode de coordination, toujours identique à lui-même, dont l'idée est une idée simple et individuelle, de même qu'entre cinq hommes et cinq étoiles il n'y a pas une ressemblance qui nous laisse l'idée du nombre cinq, mais un mode de coordination identique à lui-même sous le point de vue du nombre.

Je distingue donc soigneusement la comparaison qui laisse les idées générales et les modes de coordination auxquels elle donne lieu, savoir : les jugements proprement dits ou de comparaison, soit simples, soit collectifs et les combinaisons formées dans l'entendement à l'aide des idées générales, je distingue tout cela, dis-je, de la synthétopsie, qui lie les idées synthétopiques ou notions, et par laquelle on aperçoit les relations qui constituent un mode de coordination ou qui en découlent ; des déductions, soit immédiates comme les axiomes de la

psychologie et des mathématiques, soit progressives comme les démonstrations des théorèmes : et enfin je distingue tout cela des assentiments.

Je voudrais vous faire sentir combien il y a de différence entre ces deux systèmes, quoique ce soit ceux qui se ressemblent le plus, dans le point commun des rapports ou relations qu'ils créent pour nous.

Ces relations, que la synthétopsie nous découvre, existaient dans le groupe du moment où il était formé ; mais nous n'en avons pas la notion à part ; la synthétopsie nous la donne. Ainsi, dès qu'on a vu ou touché des particules matérielles placées en ligne droite, il y a eu la relation de rectitude entre les sensations excitées par ces particules ou associées organiquement par l'œil ou le tact. Mais pour avoir à part la notion de cette rectitude, idée synthétopsique individuelle, il faut une synthétopsie.

.....

Lettre à M. de Biran (1)

1812.

Une autre considération qui m'oblige à borner à quatre systèmes correspondants, comme je vous l'ai expliqué autrefois, aux quatre catégories de Kant, ceux que l'on doit admettre dans l'analyse de notre intelligence, c'est de voir d'abord deux primitifs, indépendants l'un de l'autre, le *sensitif* et l'*actif*, dont le premier nous révèle ce que nous sommes relativement à d'autres êtres, en nous apprenant comment nous

(1) Ba., p. 257.

sommes modifiés par eux ; et le second, ce que nous sommes en nous-mêmes et indépendamment du reste ; c'est de voir ensuite deux autres systèmes, en quelque sorte supplémentaires, qui ne sont plus immédiatement destinés à savoir ce que nous sommes, mais ce qu'est un objet quelconque dont nous étudions les propriétés, en examinant, comme lorsqu'il s'agissait de nous-mêmes dans les deux premiers *systèmes*, ou ce qu'il est par rapport aux autres objets d'étude auxquels alors nous le comparons, c'est le troisième *système* ; ou ce qu'il est en lui-même, c'est le quatrième *système*. Par un objet d'études, j'entends non pas un être hors de nous exclusivement, mais tout ce que nous pouvons étudier : une de nos *sensations*, un groupe d'*idées*, une *conception*, un être hors de nous, etc..., quoi que ce soit enfin.

De la coordination

Premier système. — Sensations ou impressions

Celles du tact ou de la vue se coordonnent nécessairement, à l'instant où on les reçoit sur des points de l'organe, avec celles qu'on reçoit en même temps sur d'autres points du même organe : premier mode de coordination : *contuition*. Celles de tous les sens contractent, par la répétition simultanée, un autre genre d'union, en vertu de laquelle elles rappellent les traces ou images les unes des autres : deuxième mode : *association*.

Enfin, dans les rêves, rêveries et bien d'autres circonstances, ces mêmes images se groupent spontanément et presque arbitrairement pour représenter ce qu'on n'a jamais perçu ; troisième mode : *agrégation*.

Deuxième système (1)

C'est la distinction du Moi d'avec les objets qui deviennent par là hors du Moi. Ce système résulte immédiatement du déploiement de l'activité; il donne en outre du moi et du non-moi la durée, la causalité, etc... L'élément constitutif de ce système est l'*autopsie* (vue de l'être). Cette sorte d'élément s'unit nécessairement en nous avec tout ce que nous éprouvons, avec les phénomènes du premier système, et en même temps au dehors avec les résistances éprouvées; c'est là le premier mode de coordination de ce système : *cognition*. Nous attribuons aux mêmes existences extérieures toutes les sensations qui viennent et s'en vont avec la résistance, la seule chose que nous en sachions par cognition. Voilà le deuxième mode : *attribution*.

Enfin nous admettons des existences extérieures dont nous n'avons jamais éprouvé de résistance, dans les groupes d'images formés dans notre entendement, soit par contuition, soit par association, souvent même par simple agrégation, comme dans les rêves. C'est là le troisième mode d'union entre les éléments de ce système et ceux du précédent : *Induction*. Nous devons à ce phénomène tout ce qu'on doit nommer *croyances*, vraies ou fausses; elles ne sont et ne peuvent être que des traces d'*induction*.

Troisième système : comparatif

L'élément constitutif de ce système est l'acte par lequel

(1) Nous n'hésitons pas à transporter ici le titre que Barthélemy Saint-Hilaire place à la fin de ce paragraphe après le mot « *attribution* ». (P. T.)

nous apercevons, soit des rapports, soit des relations entre nos modifications, tant entre celles que nous ne rapportons qu'à nous-mêmes, qu'entre celles que nous attribuons aux existences extérieures. C'est cet acte que j'appelle *perception des rapports*. On ne peut apercevoir un rapport sans qu'il s'unisse nécessairement et immédiatement aux termes comparés.

Premier mode de coordination des rapports ou relation : *jugement*. La plupart des rapports sont établis par nous, en vertu d'enchaînements d'idées, entre des termes que nous n'avons point ou ne pouvons pas comparer immédiatement. Deuxième mode : *déduction*.

Enfin les idées de rapports, de relations, toutes les idées générales qui sont les traces des rapports de ressemblance aperçus, se groupent encore mieux que les images pour former à volonté ou autrement des idées de choses inconnues. Troisième mode : *combinaison* (1).

Voilà douze phénomènes bien distincts. La nature même de notre intelligence ne permet pas de penser qu'il y ait d'autres phénomènes intellectuels essentiellement différents de ceux-là.

11 janvier (2).

Votre lettre m'a fait un grand plaisir, mon cher ami, et j'attends votre tableau avec la plus vive impatience. Je vais en attendant vous faire quelques observations sur ce que vous en dites :

1^o Vous pensez que je classe les phénomènes d'après

(1) Le quatrième système manque. Tandis que le troisième est constitué par la perception des rapports de ressemblance, le quatrième ou *synthétopsie* consiste dans la perception des relations. (P. T.)

(2) Ba., p. 260.

leurs ressemblances, à la manière des physiciens et des naturalistes ; et vous aimez mieux les ranger d'après les facultés qui les produisent. Je crois qu'à cet égard j'ai fait précisément comme vous. J'ai distingué mon premier système (le système sensitif) par le seul caractère de ne contenir que des phénomènes dont on peut concevoir l'existence sans le déploiement de l'activité. Les divers phénomènes que je réunis dans ce système n'ont que cette seule ressemblance. Ce sont la sensation, l'association, l'agrégation (comme dans les rêves et les vagues rêveries), l'affection, le mouvement instinctif ou protocinèse, l'agitation causée par l'espèce d'affection que Condillac nomme inquiétude et les traces que ces phénomènes laissent après eux. Je nomme ce système sensitif parce que tous ces phénomènes sont produits par les mouvements excités dans les organes des sens, externes ou internes. Dans mon second système, j'ai mis tous les phénomènes dont la cause est dans le fait primitif de la distinction entre notre propre existence et celle d'autres êtres, fait primitif dû au premier déploiement (1), tel qu'il a lieu dans l'enfant d'un à deux ans. L'action se porte généralement au dehors, s'exerce à mouvoir les membres, etc... Il y a un Moi distinct, mais uni aux modifications simultanées, cause de nos mouvements sans que l'idée de causalité soit réfléchie et mise à part. Ce système est celui de l'enfance de l'intelligence humaine comme le précédent est celui de l'huître. Comment vous étonnez-vous d'y voir les croyances et les émotions ? Ne sommes-nous pas convenus que dans l'être purement passif, il ne peut y avoir ni durée, ni succession, ni passé, ni avenir, ni rien de relatif à quelque chose d'absent, par conséquent

(1) Il faut probablement ajouter : de l'activité. (P. T.)

ni crainte, ni désir, ni croyance, tous phénomènes dont la cause est dans la distinction de notre existence d'avec les objets extérieurs? C'est donc moi qui range les phénomènes d'après leur cause, quand je place ceux-ci dans le second système.

Vous trouvez quelque chose de sensitif dans les émotions (désirs, craintes, terreurs, etc...). Serait-ce que par hasard vous auriez lié au mot sensitif l'idée de plaisir ou douleur? Moi je n'y joins que l'idée d'être causé par un mouvement des organes des sens. Être agréable ou pénible est une ressemblance à la manière des physiiciens et des naturalistes ; ce n'est point d'un tel caractère que je tiendrai jamais compte. Je range tous les phénomènes d'après leurs causes, qui sont nos facultés. On vient de lire à un criminel sa sentence; il n'y a de sensitif que les sons qui ont frappé son oreille, et qui sensitivement ne l'affecteraient nullement ; mais la croyance que cette sentence sera exécutée le lendemain, la connaissance du temps futur, celle de la puissance des autres hommes qu'il n'a connue que par la sienne propre, voilà ce qui produit en lui cette épouvantable émotion, dont tous les éléments, toutes les causes sont dans le système actif primitif.

Je sais comme vous que l'émotion produit souvent la croyance ; mais plus souvent encore, comme dans le cas de ce criminel, et mille autres, c'est la croyance qui produit l'émotion. J'ai mis l'émotion à la suite de la croyance, comme l'affection à la suite des phénomènes représentatifs de la pure sensation, sans vouloir par là les regarder comme postérieurs, mais parce que, mettant dans chaque système des phénomènes représentatifs et d'autres affectifs, il fallait bien pour l'uniformité placer les uns toujours les premiers et les autres après. Le choix à cet égard étant arbitraire, je me suis conformé à l'ordre

usité généralement sans contredire pour cela la primauté, relativement au temps, des affections par (1) les sensations.

Observez bien que dans mon langage sensation veut dire la partie non affective des modifications produites par les sens. Ce n'est qu'un abus de mots qui a fait attacher au mot sensation des idées de peine et de plaisir.

Je n'ai rien compris à ce que serait un système sensitif composé, ni comment on y admettrait des phénomènes qui supposeraient nécessairement un développement de l'activité et ne seraient pas dus aux mouvements excités dans les organes des sens. Je pense que vous y renoncerez quand vous aurez réfléchi à ce que je viens de dire, à moins que vous ne vouliez renoncer à classer les phénomènes par leurs causes. Au reste, ce serait précisément mon second système, où je n'admets rien de véritablement réfléchi, tout ce qui l'est devant être réservé pour le quatrième système.

Je vous prie d'examiner de même mon troisième et mon quatrième système. Vous ne verrez dans l'un que les phénomènes dont la cause est dans la faculté d'apercevoir : 1^o Les ressemblances et dissemblances qui nous fournissent les idées générales ; et 2^o les relations, qui nous donnent les notions. C'est pour cela que la combinaison est dans le troisième système ; car ce n'est qu'avec des idées générales qu'on peut former des conceptions des choses qu'on n'a pas vues : le poète, le romancier, l'artiste conçoivent ce qu'ils créent, avec des idées de cette classe que je nomme simplement idées.

Je n'ai pas compris comment vous trouviez du vague dans les mots de combinaison et conception. Le

(1) Ne faut-il pas lire : « sur » ? (P. T.)

mot combinaison a un sens éminemment actif qu'il doit à sa racine : ce verbe combiner, tout le monde l'emploie précisément dans le sens que je lui donne, et je ne sache pas qu'on n'en ait jamais fait un autre usage. C'est d'oprement l'action de combiner que je prends par extension pour le résultat de cette action. Quant à la conception, n'est-ce pas la représentation d'une chose qu'on n'a pas vue, mais qu'on a conçue d'après une combinaison? Ainsi je conçois, j'ai la conception de la tour octogone de porcelaine qu'on dit être à Pékin : mais je me souviens du Louvre ; c'est un souvenir, mot opposé en ce sens à conception.

Voici, mon cher ami, une phrase de votre lettre qui m'a bien autrement surpris? « Comment confondre en effet ce qui est passif avec ce qui est actif, une sensation par exemple qui s'avive par elle-même au point de devenir exclusive, avec un mode perçu qui s'éclaircit ou se distingue par un acte d'attention? » Cela serait bon à dire à ceux qui peuvent dire une telle sottise. Mais comprenez-vous si mal mon tableau que vous n'avez pas vu que le mouvement organique qui avive une sensation, est dans mon premier système parmi les protocinèses, que l'attention (mal à propos nommée dans le cas présent) donnée spontanément à l'objet qui nous effraye, est une incitation, que l'attention volontaire, la seule qu'on dût nommer attention, est une volition, etc....

Après le reproche de ne pas établir mes divisions sur les causes des phénomènes que je classe, et que vous voyez, par ce qui précède, venir surtout de ce que je ne vous ai pas exposé les raisons qui placent chaque phénomène dans sa classe, vous passez, mon cher ami, à l'objection de la symétrie qui règne dans mon tableau. N'avez-vous pas remarqué qu'elle est une suite nécessaire de la marche

que m'a tracée cette idée sans laquelle je me serais infailliblement égaré dans ce labyrinthe? : tout phénomène laisse une trace de même nature que lui, qui doit par conséquent être placée à côté de lui dans le même système. Il ne peut y avoir dans un système que le phénomène primitif de ce système, la trace de ce phénomène et les diverses coordinations, soit entre ce phénomène, soit entre sa trace, et d'autres phénomènes du même système ou des systèmes précédents. Or, ces coordinations se forment ou à l'instant du phénomène, ou postérieurement entre sa trace et d'autres phénomènes. Ainsi les sensations s'unissent par des associations, et leurs traces (les images) par des agrégations. L'autopsie donne naissance aux attributions ; la comparaison aux jugements et le phénomène premier du quatrième système, ce que je voulais nommer synthétopsie, aux déductions. Ce n'est que postérieurement qu'ont lieu dans le deuxième système les croyances, dans le troisième les combinaisons, dans le quatrième les opinions, etc...

Mais ayant remarqué que les coordinations qui s'établissent dès l'instant où le phénomène naît sont de deux sortes, suivant qu'elles résultent immédiatement et nécessairement de la connaissance des phénomènes ou qu'elles dépendent d'autres circonstances, telles que des phénomènes précédents, des habitudes acquises, etc., dès lors j'ai dû subdiviser en deux par des épithètes l'association, l'attribution, le jugement et la déduction. Ce n'est donc pas moi qui établis cette symétrie. Ce n'est pas non plus la nature par une sorte de hasard. C'est une suite nécessaire de ce que nous ne pouvons concevoir rien autre dans tout ce qui est représentatif que les éléments dont se composent nos représentations (dans le sens général que les Allemands donnent à ce mot)

et les divers modes de coordination établis entre ces éléments, et qui ne peuvent être qu'immédiats ou médiats, ou postérieurs à la naissance du phénomène.

Je m'exprime si mal que je crains bien de ne pas me faire entendre. C'est cependant une idée bien simple. Nous sommes d'accord qu'il n'y a que quatre sortes d'éléments, dans tout ce que nous concevons : la sensation, l'autopsie, la comparaison ou perception des rapports de ressemblance, et enfin la perception des relations que je voulais nommer synthétopsie. Il ne peut donc y avoir que quatre systèmes dans le tableau de l'entendement. Le premier doit comprendre les sensations, leurs traces et les diverses manières dont elles peuvent s'unir passivement ; le second l'autopsie et tout ce qu'elle produit en s'unissant aux phénomènes du premier système. Ce système que je nommais autopsique, appelons-le système mixte et vous ne serez plus surpris d'y voir tous les phénomènes comme la croyance, l'émotion, etc..., qui ne peuvent exister sans le premier déploiement de l'activité qui constitue le Moi se sentant uni à ses modifications, en produisant de nouvelles, et donnant naissance aux idées de succession, de passé et d'avenir.

Dans le troisième système on doit mettre tous les résultats de la comparaison des phénomènes des deux systèmes précédents, d'où les idées générales tant en elles-mêmes que comparées à leur tour entre elles et aux sensations, et y joindre les produits de l'imagination formés avec ses idées générales, produits que j'ai nommés combinaisons. Le phénomène caractéristique du quatrième système étant de voir, dans un groupe déjà formé, les relations qu'établit entre ses éléments le mode de coordination de ces mêmes éléments, en vertu d'une

attention essentiellement active fixée sur ce groupe ; il faudra comprendre dans ce système toutes nos idées de relations, les déductions ou raisonnements auxquels elles donnent naissance exclusivement, et toutes les conséquences soit rigoureuses, soit probables que nous en déduisons.

D'après cette marche si lumineuse et si naturelle à ce qu'il me semble, jointe à ce qu'outre les quatre phénomènes élémentaires de chaque système et leurs traces, il ne peut y avoir que des coordinations entre les uns et les autres, et que ces coordinations ont lieu ou en même temps que le phénomène et par les mêmes causes, ou en même temps que lui par d'autres causes, telles que des phénomènes précédents, des habitudes acquises, etc... ou enfin postérieurement au phénomène, entre sa trace et d'autres phénomènes ; d'après cette marche, dis-je, on ne peut être conduit qu'à mon tableau, sauf les mots que vous pouvez changer à votre gré.

Pour que je pusse abandonner ce tableau, où tous les phénomènes sont classés d'après leurs causes et où le nombre de ces phénomènes est déterminé *a priori* par les premières lois de notre entendement, pour que je pusse lui en préférer un autre, il faudrait me faire voir : 1^o que cet autre système n'est pas une classification arbitraire, mais un résultat immédiat des lois primitives de notre entendement ; 2^o il faudrait me montrer *a priori* comment ces lois fixent le nombre de ces phénomènes comme ils sont dans cet autre système ; 3^o me faire voir que mon tableau contient des phénomènes qui peuvent être réduits à un moindre nombre, ce qui ne se peut puisqu'il y n'y en a aucun qui ne diffère essentiellement de tous les autres ; 4^o qu'il y a quelque chose dans l'entendement qui ne se trouve pas dans mon tableau. C'est

ici la vraie pierre de touche de la vérité. Je ne connais pas le vôtre qui est encore en route, et je suis prêt à parier qu'aucun des phénomènes que vous y avez indiqués ne rentrera dans un des miens, tandis que je suis presque sûr que vous en aurez oublié. Je vous dirai alors où est dans votre tableau la place de la démonstration du carré de l'hypoténuse, celle du syllogisme, celle de l'Iliade, celle de la croyance des Mahométans sur la lune partagée en deux d'un coup de sabre ; tout cela a sa place marquée dans mon tableau ; tous ceux du vôtre s'y trouvent aussi d'avance ; je vous le montrerais dès que je l'aurai reçu.

L'idée de chaque phénomène de mon tableau est absolument indépendante du mot dont je me sers pour la représenter. Je ne sais si vous avez le même avantage ; je lui dois de pouvoir changer mes mots à volonté sans rien changer à mes idées. J'aime autant Intuition intellectuelle que Synthétopsie pourvu que vous n'appeliez plus Intuition la partie représentative des sensations : ce sont là deux phénomènes diamétralement opposés. Par synthétopsie j'ai entendu non pas la vue du groupe, comme vous semblez le supposer, mais la vue du mode d'union des éléments du groupe, par laquelle on met à part la notion de ce mode d'union comme la causalité, le nombre, la forme, etc... Si vous appelez cet acte éminemment actif Intuition comme exprimant l'action de voir dans le groupe (de la préposition *in* [dans]), alors il faudrait nommer l'autopsie Intuition primitive, vue en dedans du Moi. J'aimerais mille fois mieux cette expression que celle d'aperception, mot aussi vague qu'insignifiant, puisqu'on aperçoit aussi bien les sensations et les rapports de ressemblance que le moi et ses relations.

J'aimais assez l'analogie grammaticale des mots Autopsie et Synthétopsie, les deux phénomènes qu'ils représentaient ayant une telle analogie que l'un est comme un progrès ultérieur de l'autre.

Comment pouvez-vous, mon cher ami, consentir à désigner un phénomène si simple et si primitif par cette longue périphrase : « aperception immédiate interne ? »

Croyez-vous que l'analogie de mes quatre systèmes et des quatre catégories de Kant auxquelles je n'avais point songé en le composant, soit l'effet du hasard ? N'est-ce pas plutôt un résultat des lois de notre entendement ? Avez-vous fait attention que le nouveau phénomène, qui donne naissance au système dont il forme le premier point, se combine avec tous les phénomènes des systèmes précédents ?

1^o Le moi enfantin du second système avec les phénomènes précédents ; 2^o la comparaison avec tous les phénomènes des deux systèmes précédents, qu'elle nous conduit également à classer et à dénommer ; 3^o l'intuition intellectuelle ou synthétopsie avec toutes les coordinations fournies par les trois autres systèmes, où elles découvrent, dans celles du premier, les relations de nombre, de figure, d'étendue, d'où naissent toutes les déductions mathématiques ; dans celle du deuxième système, les relations de causalité, de succession, de substance et d'accident, d'existence, etc..., d'où naissent toutes les déductions des sciences métaphysiques et morales *a priori* ; enfin dans la classification du troisième système les relations de compréhension, source de toutes les déductions logiques, du syllogisme, etc... Ce n'est qu'en partant de ce point de vue que j'ai pu me faire une idée nette de ces trois sortes de déductions et des nuances qui les caractérisent, sans empêcher qu'elles

découlent toutes d'un principe unique, que je vous énoncerai dans une prochaine lettre, et qui est le fondement de toute connaissance nécessaire, comme la théorie des hypothèses explicatives est la base de toute connaissance nouménale objective. Je suis bien convaincu, mon cher ami, que vous ne connaissez bien encore ni les principes, ni la marche nécessaire, ni les applications de ma théorie, ou plutôt de celle de la nature même de mon entendement; je le vois jusque dans votre dernière lettre. Je crois même que sans cela vous ne me proposeriez pas de remplacer le mot autopsie par celui d'aperception immédiate interne, qui me semblerait plus propre à désigner l'application de l'intuition intellectuelle au phénomène de l'autopsie et à la causalité qu'il contient que ce phénomène lui-même. Cette application est un acte de la raison réfléchie qui ne peut appartenir qu'au quatrième système. Je ne puis vous en écrire davantage sans avoir vu votre tableau. S'il n'était pas encore parti, envoyez-le moi de grâce et sur-le-champ. Je meurs d'impatience de le voir. Répondez-moi aussi, je vous en conjure, sur tous les points que j'ai indiqués de mon mieux dans cette longue lettre. Y a-t-il des choses que vous n'admettiez pas ?

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de toute mon âme.

Lyon, le 12 juillet 1812 (1).

Je suis arrivé, mon cher ami, avant-hier 10, dans cette ville. Hier M. Ballanche n'a remis votre lettre. Je serai

(1) Ba., p. 270.

à Paris du 25 au 26 juillet, et j'ai bien peu de temps pour vous répondre ; car nous sommes tellement surchargés de besogne que je ne sais comment nous en viendrons à bout. Cependant cette lettre m'a fait tant de plaisir en me donnant de vos nouvelles, dont j'étais privé depuis bien longtemps, que je commence à vous écrire un mot à la hâte, sans savoir seulement si je pourrais achever ma lettre. En reconnaissant votre écriture sur l'adresse, j'éprouvai une bien vive satisfaction ; mais elle a été cruellement empoisonnée par ce que vous me dites de l'état de votre santé ; j'espère qu'elle continuera à s'améliorer, et que ce voyage aux eaux qui me prive du plaisir de vous trouver à Paris, la rétablira complètement.

Je conviens avec vous, mon cher ami, qu'il m'est presque impossible de me faire entendre par lettres sur les points de ma théorie psychologique. L'explication de vive voix peut seule vous en donner une connaissance complète ; je veux seulement vous présenter ici un aperçu de ce que je pense sur les deux ou trois points où nous différons le plus et d'abord au sujet de votre premier système.

Je l'admets bien comme vous pour système affectif pur et primitif ; mais vous êtes convenu mille fois avec moi qu'il y avait un système sensitif représentatif indépendant du Moi, qui a lieu chez les animaux, et qui par conséquent n'est pas du tout, comme vous semblez l'indiquer dans votre lettre, une sorte de résultat du système affectif pur, qui n'y contribue en rien, et du système autoptique qu'il précède nécessairement.

Le système affectif pur ne fournissant directement aucun élément à nos connaissances, c'est par le système

sensitif représentatif qu'il faut commencer le tableau de tout ce qui entre dans ce qu'on nommait autrefois entendement. Ce système sensitif représentatif lui fournit immédiatement les images et les divers modes d'union entre les images. Il n'y a à y considérer, comme dans les autres systèmes, sous le point de vue de l'entendement, que des éléments représentatifs et des coordinations entre ces éléments, moyen d'analyse qui ne peut nullement s'appliquer au système affectif pur. Faites donc de ce dernier tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous en traitiez tout à fait à part et par une méthode qui lui soit particulière, en évitant de le présenter dans un même tableau avec les quatre autres systèmes de phénomènes relatifs à l'entendement, dont il détruirait toutes les analogies. Qu'il soit hors de rang, et je suis content, pourvu que le système sensitif représentatif qu'on trouve dans votre tableau soit bien reconnu comme un système primitif et indépendant de tout autre. J'y ai beaucoup travaillé pendant cette tournée, et je suis persuadé que vous adopterez les résultats de cette recherche, qui me paraissent très bien s'accorder avec l'ensemble de vos recherches. Je vous les communiquerai quand vous serez à Paris.

Au sujet de votre intuition, que je veux ramener à sa signification primitive ; regarder dedans, *in tueri*, je n'ai qu'un mot à vous dire :

1^o Cette signification s'accorde parfaitement avec le sens dans lequel presque dans les métaphysiciens ont employé les mots : intuition, vérités intuitives, connaissance intuitive pour toutes les vérités abstraites qu'on aperçoit immédiatement. Je vous ferai voir aisément que l'intuition de Pestallozi en est un cas particulier, puisque c'est une méthode où, au lieu de trouver les règles de

l'arithmétique par le raisonnement, on les voit immédiatement par ce que j'appelle l'intuition, dans un groupe formé de lignes, etc...;

2^o S'il était possible de trouver, de quelque manière que ce fût, un mot pour désigner cette vue immédiate des rapports nécessaires qui est le premier phénomène du quatrième système, et qui en fournit tous les éléments, je n'insisterais pas sur cet emploi du mot intuition. Mais cela est tellement impossible que, depuis que nous écrivons là-dessus, vous n'avez pu vous-même en trouver un à me proposer : car, celui de réflexion, outre qu'il n'a dans son étymologie aucun rapport à ce dont il s'agit, que dans le sens où l'a pris M. de Gérando, il n'en est qu'un cas très particulier et que, dans le sens ordinaire de la langue française, il s'applique à tout emploi de nos facultés, quelles qu'elles soient, où l'on médite sur un objet quelconque. Réfléchissez, dit-on, tous les jours, faites des réflexions profondes sur ce sujet important. Je crois absolument impossible, quelque précaution qu'on prenne, d'empêcher la masse des lecteurs d'entendre ce mot dans son sens vulgaire, par la force de l'habitude, et de s'exposer à être aussi mal compris que Locke l'a été pour s'être servi de ce mot. Vous savez que cela a été au point qu'on croit encore généralement, quoique bien à tort sans doute, qu'il est du nombre des philosophes qui n'ont vu partout que la sensation.

Vous ne voulez sans doute pas vous exposer à n'être nullement compris; vous parviendrez à l'être en employant le mot Intuition, comme moi, parce que ce mot n'étant pas vulgaire, on est encore à temps de lui fixer un sens, d'accord d'ailleurs avec son étymologie, et qui s'écarte à peine de la signification que lui ont donnée la plupart des métaphysiciens.

Enfin, ce qui me paraît devoir achever de vous en décider, c'est que vous pouvez très bien vous passer de ce mot dans l'exposition du système sensitif, où vous vouliez l'employer, puisque vous me dites vous-même que vous pouvez adopter à sa place le mot *Impression*. Faites-moi encore cette concession ; et nous pourrons, du moins dans les écrits que nous préparons, parler à peu près la même langue.

Je vous prie, mon cher ami, de me répondre là-dessus le plus tôt que vous pourrez.

Roanne, le 21 juillet (1).

Il ne m'a pas été possible, cher et excellent ami, d'achever cette lettre à Lyon ; je l'y avais écrite à plusieurs reprises, je viens...

Paris, le 26 juillet (2).

J'ai été interrompu en commençant à vous écrire, mon cher ami, par le directeur du collège de Roanne, et depuis, toujours avec lui ou ses élèves, ou dans la voiture, je n'ai pu seulement entrevoir la possibilité de reprendre cette lettre. Il me reste à vous demander comment vous me dites que d'après ma définition de l'Intuition, les notions qu'elle laisse seraient composées, parce qu'elle aurait lieu dans un groupe. Sans doute, le groupe est composé ; mais les nouveaux rapports aperçus entre les parties de ce groupe en sont-ils moins des éléments simples ? Il est bien clair que ces nouvelles rela-

(1) Ba., p. 274.

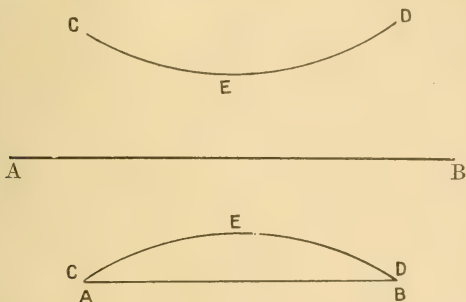
(2) Ba., *Ibidem*.

tions sont ce qu'il y a de plus simple dans notre entendement, considérées comme elles le sont dans ce système, en elles-mêmes et indépendamment des parties du groupe entre lesquelles elles existent.

Une ligne droite est, comme une courbe, un groupe composé d'une infinité de points. La relation de rectitude entre ces points, que l'intuition nous révèle entre les points de la droite et non entre ceux de la courbe, est une notion simple. Je ne dis pas que le *Moi* fut donné par l'intuition, mais bien la causalité distinguée du *Moi* et considérée en elle-même. Dès le second système, le *Moi* existe, mais groupé en une seule complexion avec l'effet produit. L'intuition nous découvre entre ces deux parties du groupe, savoir : le *Moi* et l'effet produit, la relation de causalité, celle de liberté, etc... qui sont encore des notions simples. Je n'ai pas compris du tout ce que vous m'avez dit sur la ligne droite. Dans le sens que je donne au mot groupe, elle est évidemment un groupe de points ; car j'entendais par groupe, dans ma définition, tout ce qui est composé. Mais ce n'est pas dans le groupe de la ligne droite seulement qu'on peut voir par intuition qu'elle est plus courte qu'une courbe. Il faut pour cela que la droite se joigne à leurs (1) extrémités et ne forme qu'un seul groupe de points, qui est le contour, en partie droit et en partie courbe, qui renferme un espace de toutes parts. C'est entre les deux parties, l'une droite et l'autre courbe de ce contour entier qu'on aperçoit le rapport de plus grande longueur dans la partie courbe, rapport précisément et uniquement fondé sur l'union de ces deux parties en un seul contour (groupe total) ; car lorsqu'une droite et une courbe ne sont pas ainsi

(1) Ne faut-il pas lire : à ses ? (P. T.)

réunies en un seul contour, la droite peut être de mille lieues et la courbe de quelques lignes, parce que séparées l'une de l'autre ainsi,



ce sont deux groupes de points indépendants l'un de l'autre et qu'unis ainsi en un seul contour, ce sont deux parties d'un même groupe dont l'existence entraîne nécessairement la relation $AEB > AB$. Cette relation, comme toutes celles qui sont connues par intuition, est indépendante de la nature des lignes, soit qu'elles soient ainsi vues ou touchées, ou seulement conçues dans l'imagination.

C'est parce que les notions sont ainsi indépendantes de la nature des éléments du groupe où on les aperçoit qu'il n'y a point de contradiction à les supposer exister dans les noumènes. Il y aurait absurdité manifeste à y supposer toute autre chose. C'est pourquoi le phénomène que j'ai appelé déduction (le dernier du quatrième système) se compose entièrement de notions fournies par des inductions (1), mais transportées où elles n'ont

(1) Probablement pour « intuition ». (P. T).

été ni pu être aperçues; ce qui est en analogie parfaite avec la formation du quatrième phénomène dans chacun des trois autres systèmes. Il n'est pas moins évident que le troisième phénomène du quatrième système (le raisonnement) n'est aussi qu'une chaîne de jugements, dont chacun résulte immédiatement d'une intuition. L'analogie est encore ici complète entre les quatre systèmes. Je n'ai pas compris du tout comment elle vous avait échappé, et comment vous n'avez pas vu que c'est précisément dans le quatrième système que les trois modes d'union entre les éléments de ce système dérivent le plus immédiatement de ces éléments eux-mêmes.

Vous me parlez du choix souvent si difficile des termes intermédiaires. Sans doute qu'en passant par différents termes intermédiaires, le raisonnement conduit à différents résultats, et qu'il faut les choisir quand on veut arriver à un résultat déterminé. Mais cela empêche-t-il que chaque terme intermédiaire soit, dans le raisonnement, lié au suivant par une relation intuitive? Et d'ailleurs le choix lui-même des termes intermédiaires peut-il se faire autrement que par un jugement, suite immédiate d'une autre intuition par laquelle nous voyons que tel terme intermédiaire conduira à tel résultat?

Voici ce que je me charge de vous démontrer, dès que nous nous reverrons : 1^o la théorie de l'identité des idées sous des signes différents, regardée comme l'origine du jugement et du raisonnement, est ce que les hommes ont jamais inventé de plus faux et de plus ridicule : ou les idées sont réellement identiques, et alors il n'y a qu'une chose à dire ; c'est que A est A, sans aucun progrès possible. Voyez le chapitre de Locke sur la sottise des jugements identiques.

2^o Il n'y a point de conclusion sans prémisses ; il

faut un point de départ. Où le prendre dans ces jugements reconnus dans tous les siècles comme évidents, excepté par quelques métaphysiciens systématiques, comme ceux-ci : L'espace ne peut avoir ni plus ni moins de trois dimensions : une droite, qui a deux points également distants d'une autre, à tous ses autres points à la même distance de cette dernière ; c'est le fameux théorème qu'on n'a jamais pu démontrer ; rien ne peut commencer sans une cause qui détermine son commencement à l'époque où il commence (*ex nihilo nihil*) ; la volonté de l'homme est la cause de ses actions, etc... Où prendre, dis-je, des prémisses ? Ces prémisses (1) ne peuvent être des jugements antérieurs : que seront-elles ?

J'ai le premier résolu cette question dont Descartes avait approché, et sur laquelle les métaphysiciens français ont tant déraisonné avec leur identité. Ces prémisses sont et ne peuvent être, pour ces jugements primitifs, que des coordinations ou unions préétablies entre les éléments d'un groupe, où l'on voit intuitivement une relation jusque-là cachée dans ce groupe. Descartes disait : « On peut affirmer d'une chose tout ce qui est compris dans l'idée claire et distincte de cette chose. » Comment quelque chose pourrait-il être compris dans l'idée d'une chose, si cette chose n'était pas complexe, n'était pas déjà un groupe ?

Vous me proposez d'appeler mon intuition : analyse abstraite. Moi, je vois deux sortes d'intuitions : l'intuition analytique qui nous fait retrouver dans un groupe ce que nous y avons mis en le formant : elle nous le fait mieux connaître en prévenant les erreurs qui pourraient venir du défaut de mémoire ; mais elle n'ajoute réelle-

(1) Il faut probablement lire : « Si ces prémisses... » (P. T.)

ment rien à nos connaissances ; l'intuition synthétique qui nous fait découvrir dans un groupe ce que nous n'y avons point mis, mais qui résulte du mode même de coordination ou d'union entre les éléments de ce groupe, mode déterminé par les lois primordiales de toute existence et absolument indépendant, dans les cas dont nous parlons, de la nature des éléments coordonnés. C'est ainsi que les figures tactiles de Sanderson lui fournissaient les mêmes intuitions que les figures visibles fournissent aux géomètres qui y voient. Pour parler comme vous me le proposez, dirai-je : « Analyse analytique et analyse synthétique (?) » Ou cesserai-je de distinguer le raisonnement analytique où, sans rien ajouter au groupe, on le simplifie en rejetant successivement ce qui est inutile au but qu'on se propose et le raisonnement synthétique, où le groupe devient au contraire de plus en plus compliqué par les nouveaux éléments que chaque intuition successive en fait sortir et joint aux éléments précédents par autant de jugements ? Faudrait-il enfin fonder sur un phénomène que je nommerai analyse abstraite les jugements que les Allemands ont nommés à la vérité assez mal à propos, jugements synthétiques *a priori*, et que je me suis attaché à expliquer en les ramenant à mon intuition ?

Vous me demandez des exemples d'axiomes, en voici :

1^o Dans un contour en partie rectiligne et en partie curviligne, la partie rectiligne est plus courte que l'autre : ce qui ne peut se voir que dans le groupe total de tous les points du contour.

2^o L'espace a trois dimensions : ce qui ne peut se voir que dans une coordination d'éléments quelconques en espace : ce qui est encore un groupe.

3^o L'effort est la cause du mouvement produit dans le

bras, par exemple ; ce qui ne peut se voir que dans un groupe où entrent comme éléments : l'effort, les impressions musculaires de l'intérieur du bras et les impressions extérieures qui nous apprennent que le bras s'est mû.

Des idées, des jugements et des raisonnements (1)

Vous avez vu, mon cher ami, par la lettre commencée à Lyon, que j'ai fait partir presque en arrivant ici, comment il m'avait été impossible de vous répondre plus tôt ; aussi, je ne m'excusai pas sur ce délai dont vous me faites des reproches pleins d'amitié dans celle que je reçus hier de vous, mais qui n'en ont pas moins été pénibles pour moi, en me forçant à me faire à moi-même, ou plutôt à des circonstances impérieuses, des reproches encore plus graves.

Nous voilà à présent bien d'accord sur le langage pour le quatrième système. Reste à l'être sur la théorie de ce système, théorie dont beaucoup de points nous sont communs, mais sur laquelle nous différons encore à quelques égards :

1^o Vous voudriez définir l'intuition : la faculté d'apercevoir, dans les êtres simples, des relations qui dérivent immédiatement de leur existence ou qui ne sont que leur essence même.

Or, il me semble évident que le plus souvent ce ne sont pas des êtres entre lesquels l'intuition découvre de nouvelles relations, mais des abstractions de notre esprit, comme les lignes, les surfaces et même les nombres et la dépendance des espèces en général, relativement aux genres qui les comprennent. Voyez ce que j'en dirai

(1) Ba., p. 279.

tout à l'heure. Ce n'est que quand l'intuition de cause a lieu entre le moi ou l'effort et les sensations musculaires qu'il produit qu'on pourrait se servir du mot Être ; encore les sensations ou impressions musculaires qui font nécessairement partie du groupe, comme je disais autrefois ou de la coordination, comme je dis à présent, dans laquelle se fait l'intuition, ne sont pas des êtres.

Je ne saurais dire ni que la ligne droite est un être, ni que ce soit quelque chose de simple. Chacun de ses points est un élément. La droite est la coordination de ces éléments. Je disais le groupe, en prenant ce mot dans une signification que j'avoue à présent avoir été trop générale : je n'emploierai plus le mot et je dirai coordination, pour toutes les manières possibles dont les éléments peuvent être réunis ensemble. Je n'admettrai jamais qu'il puisse y avoir entre les éléments d'autres relations que celles qu'établissent les divers modes de coordination ; car si les êtres simples réellement élémentaires étaient absolument identiques, c'est comme s'il n'y en avait qu'un. Sinon, ils seront différents, et n'ayant point de parties, ils ne pourront avoir d'identité partielle. Tout au plus, pourraient-ils avoir des ressemblances ou différences ; mais cela ne donnerait lieu qu'aux phénomènes du troisième système.

Descartes disait que la base de toute vérité nécessaire était qu'on devait affirmer d'une chose tout ce qui était compris dans l'idée claire et distincte de cette chose. Il n'y a évidemment rien de compris dans un élément. On ne peut donc rien affirmer d'une idée ou notion simple tant qu'elle est isolée. Il faut que le moi ou l'effort soit joint à la sensation musculaire qu'il produit, en une coordination formée de ces deux éléments, pour qu'on puisse affirmer quelque chose par exemple qu'il est la

cause de cette sensation. Je vous ai expliqué dans ma dernière lettre qu'il n'y a point de relation de grandeur entre une droite et une courbe isolées l'une de l'autre, puisque voilà une droite AB plus longue que la courbe CED que j'ai placée au-dessus.

Ce n'est que quand elles sont réunies en une seule coordination, c'est-à-dire en un seul contour qui renferme un espace de toutes parts, ainsi que cette sorte de coordination entre tous les points de ces deux lignes, qu'a lieu la relation nécessaire $AB < ACEDB$.

Aux idées innées près, je crois que Descartes est un des métaphysiciens dont les idées se rapprochent le plus des miennes. Il y a un moyen bien simple de voir si nous nous entendons bien, c'est que vous lisiez attentivement le chapitre VIII du quatrième livre de Locke, dans le dernier tome de son *Essai sur l'entendement humain*. C'est précisément l'exposition de mes principes contre la ridicule théorie de Condillac. Je me charge en outre de vous prouver, quand vous voudrez, que rien n'est plus faux que de dire, que, dans le raisonnement, les signes changent seuls et que l'idée reste constamment la même sous des signes différents. Il est bien évident que dans la fameuse propriété du triangle rectangle, l'idée complète qu'on a de ce triangle change à chaque opération ; en acquérant de nouveaux éléments, elle va toujours en se compliquant. Or, voici ce que je me suis dit : « Il est incontestable qu'il y a des vérités nécessaires, évidentes par elles-mêmes ou démontrées par des raisonnements dont chaque passage successif est évident par lui-même. Je suis parfaitement convaincu par le chapitre de Locke cité tout à l'heure, et par mes propres réflexions, que cette évidence n'est point fondée sur la prétendue identité des mêmes idées

sous des signes différents. Il y a donc un autre fondement d'évidence et ce fondement auquel personne que je sache n'avait encore pensé, j'ai eu le bonheur de le découvrir et de le mettre hors de doute : c'est que les divers modes de coordination établissent entre les éléments coordonnés des relations indépendantes de la nature de ces éléments. Ainsi Saunderson découvrait entre des points, des lignes et des surfaces tactiles, les mêmes relations que nous découvrons entre des points, des lignes et des surfaces visibles. C'est là ce que doit faire l'intuition que je définirai ainsi :

L'acte par lequel nous voyons, dans une coordination préexistante, indépendamment de la nature des éléments coordonnés, le mode même de la coordination et les relations qui en sont une suite nécessaire ;

2^o Vous me dites que vous ne distinguez pas l'intuition du jugement intuitif parce que l'un ne peut avoir lieu sans l'autre.

Je pensais d'abord comme vous que l'un ne pouvait avoir lieu sans l'autre, et cependant je plaçais dans mon tableau l'intuition au rang des éléments, et le jugement intuitif au rang des coordinations, pour coordination immédiate du quatrième système. Ceci tient à un de mes premiers principes en psychologie auquel j'attache la plus grande importance ; le voici : .

Les éléments de nos connaissances ou de nos représentations ne sont point reçus ou produits par nous, isolés et ensuite coordonnés ; ils sont en général reçus ou produits en coordination avec d'autres, en sorte que par une même circonstance organique pour les éléments passifs, ou par un même acte pour les éléments actifs, l'élément naît et est coordonné à la fois. De là les coordinations que j'appelle immédiates, et il y en a une dans

chaque système. Je les nommais dans mes dernières lettres :

Pour le premier système : contuition sensitive ;

Pour le deuxième système : contuition autoptique ;

Pour le troisième système : jugement comparatif ;

Pour le quatrième système : jugement intuitif.

La distinction de l'élément et de sa coordination immédiate est une abstraction ; car ce sont deux choses nécessairement simultanées. Mais sans cette distinction, on ne saurait rendre compte des phénomènes qu'on analyse d'une manière claire et précise. Suivons cette analyse dans chaque système.

Dans le système sensitif, une vision complète, par exemple, la vue du spectre coloré est composée d'autant d'éléments qu'il y a de points visibles. Il est impossible de voir un seul de ces points, sans en voir une infinité à la fois, et par la même opération organique par laquelle l'œil nous la transmet. Elle se trouvent, par cela même qu'on les reçoit, coordonnées par juxtaposition. Cette coordination est une contuition sensitive.

Dans le système autoptique, par suite de la même manière d'analyser, j'ai vu de même que le Moi ou la perception d'effort ne pouvait naître seule et isolée, mais qu'elle était produite dans une coordination formée de cette perception du Moi et de la sensation musculaire qui est l'effet de l'effort.

Dans le troisième système, il est également impossible, absurde même, que le rapport aperçu reste isolé. Il n'est pas non plus perçu et ensuite coordonne, mais il nous est donné en coordination avec les choses qu'on a comparées. Ainsi l'acte par lequel on voit un chêne et un roseau sous le rapport de la grandeur, doit s'analyser en y distinguant la perception des rapports corrélatifs :

être plus grand, être plus petit, c'est cette sorte de perception que je nomme comparaison, et l'union qui se fait du premier rapport avec les images ou idées déjà renfermées sous le mot chêne et l'union du deuxième rapport avec celles déjà renfermées sous le mot roseau. La preuve qu'il est indispensable de compter cette sorte d'union, que je nommais jugement comparatif, au nombre des coordinations immédiates, c'est qu'après qu'elle a eu lieu, la somme des éléments compris sous le mot chêne se trouve augmentée d'un nouvel élément : à savoir l'idée qu'il est plus grand que le roseau, idée qui fait dorénavant partie du groupe du chêne.

Or, comment méconnaître qu'il y a une nouvelle union, une nouvelle coordination toutes les fois qu'une somme d'images ou d'idées est devenue plus complexe, s'est enrichie ou complétée d'un nouvel élément? Suivant la même marche dans le quatrième système, j'ai cru longtemps que les intuitions s'unissaient ou se coordonnaient (car ces mots sont synonymes dès qu'on prend le mot coordination dans le sens plus général que je lui donne toujours), dans tous les cas, avec les éléments où la coordination et l'intuition avaient lieu : ce qui ne m'empêchait pas pour la même raison (que) dans les autres systèmes, de distinguer par abstraction l'intuition qui consistait, par exemple, à voir entre la ligne droite et la ligne courbe jointes par leurs extrémités en un seul contour la relation d'être plus courte, et le jugement intuitif qui consistait dans l'union de cette relation à ce qui était déjà compris dans la notion de la ligne droite.

Les réflexions que votre lettre m'a suggérées m'ont conduit à un résultat encore plus différent de votre opinion sur la confusion de l'intuition avec le jugement intuitif. C'est qu'il arrive quelquefois que l'intuition

ne s'unit immédiatement à rien, et alors point de jugement intuitif. La notion de l'étendue, par exemple, vient de l'intuition par laquelle nous voyons la coordination des éléments juxtaposés, indépendamment de la nature de ces éléments. Cette notion loin de s'unir à eux, s'en sépare pour rester seule, à part. Aussi n'y a-t-il pas, dans ce cas, de jugement qui la suive immédiatement et indépendamment de ces éléments ; ce qui serait nécessaire pour qu'il y eût jugement intuitif. Il en est de même des intuitions auxquelles nous devons les notions de divers nombres, etc... Voici le vrai principe des jugements intuitifs. Comme ils ne peuvent lier ensemble que des notions, il faut qu'il puisse y avoir plus d'une intuition génératrice d'autant de notions : savoir l'intuition totale de toute la coordination et les intuitions partielles de ses diverses parties. Alors le jugement intuitif unit soit l'intuition totale et une intuition partielle, soit deux intuitions partielles, d'après les relations qui existent entre elles indépendamment des éléments coordonnés. Le système comparatif se joint à l'intuitif quand le jugement exige que les parties soient comparées, comme dans le cas où dans un contour en partie rectiligne, et en partie curviligne, on a, outre l'intuition totale de tout le contour, les intuitions partielles de la droite et la courbe. D'autre fois, le système comparatif n'y est pour rien ; ainsi, dans le même groupe de cinq objets, si l'on a outre l'intuition totale du nombre cinq, les intuitions partielles des nombres 2 et 3 qui y sont compris, il en résultera ce jugement intuitif $3+2=5$.

De même, l'intuition totale d'une portion de l'espace et les intuitions partielles de sa longueur, de sa largeur et de sa profondeur conduisent à ce jugement intuitif si remarquable : l'espace a trois dimensions. Il en est de

même encore, pour vous donner un exemple, de l'application du quatrième système au troisième, d'où résultent ces jugements intuitifs qui servent de base à la théorie du syllogisme : car sur quoi peuvent-ils reposer, si ce n'est comme toutes les autres vérités nécessaires, sur une chaîne d'intuitions et de jugements intuitifs ? En considérant une coordination de classification on a les intuitions auxquelles nous devons les notions de classe, de genre, d'espèce, et nous voyons entre ces notions, indépendamment de la nature des choses classées, les relations exprimées par ces jugements intuitifs. L'espèce comprise dans un genre l'est nécessairement dans la classe à laquelle appartient ce genre, mais si l'on sait seulement qu'elle est comprise dans la classe, elle pourra être comprise dans le genre ou en être exclue, sans qu'on puisse rien conclure à cet égard de ce qu'elle est dans la classe. Au contraire, exclue de la classe, elle l'est nécessairement du genre, et exclue du genre, elle peut être indifféremment exclue de la classe ou y être contenue. Dans l'intuition totale d'une chose qui a commencé se trouvent les deux intuitions partielles du temps antérieur à cette chose et du temps pendant lequel elle dure. De là, le jugement intuitif qu'elle a la raison de son commencement dans ce temps antérieur ou, si vous voulez, une cause nécessairement préexistante. *Ex nihilo nihil*, disaient, avec cette pleine conviction de tout ce qui est vérité nécessaire, les philosophes de l'antiquité.

3^o Voici un passage de votre lettre, mon cher ami, auquel je n'aurai pas besoin de faire une longue réponse. J'avais dit que, dans un raisonnement, la dépendance entre le principe et la conséquence était moins accessible que dans un jugement intuitif. J'entendais tout bonne-

ment par moins accessible qu'elle exigeait dans le premier cas un travail de l'esprit dont l'autre n'avait pas besoin. J'ajoutais qu'elle était moins accessible parce qu'on ne pouvait pas en avoir l'intuition en un seul acte. Vous me demandez si l'on peut avoir une intuition en plusieurs actes. En un seul acte était un phéonasme explicatif pour élucider le sens des mots : en avoir l'intuition, comme si j'avais dit : « Il n'est pas en notre pouvoir d'avoir l'intuition de cette dépendance, c'est-à-dire de l'apercevoir en un seul acte. » Il me semble que le sens montrait assez qu'il fallait rétablir les mots sous-entendus, c'est-à-dire : de l'apercevoir.

Ce passage, d'ailleurs, faisait allusion à l'idée, selon moi très juste, que Dieu voit intuitivement, c'est-à-dire, en un seul acte, toutes les dépendances nécessaires, même celles qui exigent pour nous les plus longues déductions ;

4^o Voici où je ne vous comprends plus du tout. Soit une suite de vérités A, B, C, D, E., dérivant toutes successivement et nécessairement de A. Vous dites que le premier passage de A à B est seul intuitif. Alors, comment faites-vous celui de B à C, celui de C à D, etc... ? Après qu'on a rétabli dans le raisonnement les termes intermédiaires sous-entendus, dans le cas où il y en aurait, le passage de chaque affirmation à la suivante est évident par lui-même ; car s'il fallait démontrer ce passage, ce serait au moyen d'autres termes intermédiaires, et c'est précisément ces termes que j'appelle termes intermédiaires sous-entendus et que je suppose qu'on a rétablis. Or, un passage évident ne l'est et ne peut l'être que par un jugement intuitif. Ou bien admettez-vous un autre principe d'évidence ? Si vous l'admettez, quel est-il ? Je vous défie de le dire. Vous me dites textuellement : « Pour apprécier la relation de D à

E, il faut que j'aie présentes à l'esprit toutes celles qui ont précédé. » C'est ce qui est absolument faux. Prenez par exemple le raisonnement qui conduit à la solution générale des équations du troisième degré. Vous n'apercevez aucune relation entre l'équation d'où vous parlez $x^2 + px + q$, et celle où vous arrivez

$$x = \sqrt{\frac{1}{2}q + \sqrt{\frac{1}{4}q^2 + \frac{1}{27}p^3}} + \sqrt{\frac{1}{2}q - \sqrt{\frac{1}{4}q^2 + \frac{1}{27}p^3}},$$

Mais rétablissez toutes les équations intermédiaires, et vous verrez que le passage de chacune à la suivante est un véritable jugement intuitif, absolument indépendant des passages qui l'ont précédé. Ainsi, quand après avoir fait $x = a - b$ on est arrivé à $a^3 + b^3 = q$ et que de $a^3 + b^3 = q$ on conclut $a^3 - q = b^3$, ce passage n'a que faire de tout ce qui précède. C'est un vrai jugement intuitif de dire : quand $a^3 + b^3 = q$ il faut que $a^3 = q - b^3$, jugement qui résulte des intuitions mêmes auxquelles nous devons les notions de somme et de différence.

Ce n'est pas que je prétende que dans chaque passage d'une notion à une autre, il n'y ait jamais d'intuition qu'entre le terme intermédiaire précédent et le suivant. Une fois qu'il est bien reconnu que le principe fondamental de tout jugement intuitif, et par suite de toute vérité nécessaire, à laquelle on ne peut arriver que par une chaîne de ces sortes de jugement formant un raisonnement, est qu'il ne peut y avoir de jugement intuitif que quand il y a dans le même groupe, ou, puisque ce mot vous déplaît, je dis dans une signification aussi générale, dans la même coordination, plusieurs intuitions soit totales, soit partielles, une fois, dis-je, que ce principe est reconnu il est évident que quand on a fait le

passage de A à B, le groupe ou la coordination A a été augmenté de nouveaux éléments; il est devenu une nouvelle coordination A B, qui, dans sa totalité, comprend A et B et la relation qui les lie. C'est dans cette nouvelle coordination qu'on a l'intuition qui conduit à C. Souvent, il n'y a pas besoin de cette totalité; une partie de la coordination A B suffit pour passer à C et il peut arriver que cette partie nécessaire pour passer à C ne soit que B; ce qui est le cas particulier que j'ai d'abord examiné, où de B seul on passe immédiatement à C. C'est celui de la solution des équations du troisième degré, cité tout à l'heure et le plus ordinaire en algèbre. Mais en géométrie il faut souvent la totalité A B ou une partie de cette totalité différente de B seul; cela ne fait rien, parce que A B est devenu une seule coordination de notions qu'on voit en masse, tout en en distinguant les diverses parties.

Suivons, par exemple, le raisonnement par lequel on démontre que, dans un triangle rectangle, le carré fait sur l'hypoténuse a une surface égale à la somme des surfaces de carrés des deux autres côtés. On part d'une coordination où se trouve une intuition totale du triangle et sept intuitions partielles, trois lignes droites, trois angles et l'égalité d'un des angles et de son supplément, égalité qui est la définition de l'angle appelé droit. On commence à concevoir une perpendiculaire de l'angle droit sur l'hypoténuse. Voilà deux nouveaux triangles qui donnent chacun autant d'intuitions que le grand, d'où résulte un tout où il y a plus de vingt notions. Sans les avoir toutes présentes explicitement, on considère les angles d'un des petits triangles et du triangle total et l'on voit que deux des angles de l'un sont égaux à deux des angles de l'autre.

On a démontré précédemment que l'égalité de deux angles entraîne la proportionnalité des côtés. Si l'on voulait que la démonstration de la propriété du carré de l'hypoténuse fût une seule chaîne de jugements intuitifs, il faudrait rétablir ici tous les termes intermédiaires en faisant sur les deux triangles de la figure toute la démonstration de la proportionnalité des côtés, dans le cas de deux angles égaux. Mais si elle a été faite précédemment, on l'intercale implicitement dans la chaîne ; et l'on conclut sur-le-champ que chaque côté est un moyen proportionnel entre l'hypoténuse entière et le segment adjacent. Alors, dans le passage suivant, on opère non sur le triangle dont un angle est droit, mais sur le triangle dont chacun de deux plus petits côtés est moyen proportionnel entre le plus grand des trois côtés et le segment adjacent.

Le raisonnement se conduit toujours de la même manière, soit en passant d'une notion à la suivante par un jugement intuitif, soit en intercalant une chaîne de jugements intuitifs qui, si elle était rétablie dans toute son intégrité, ferait que tout le raisonnement ne serait qu'une seule chaîne de jugements intuitifs.

On voit qu'il y a deux manières de procéder dans le raisonnement ; l'une est de rétablir tous les termes intermédiaires, en répétant par exemple, sur le triangle total et un des triangles partiels dont je viens de parler, tout le raisonnement qui prouve que, deux angles étant égaux, tous les côtés sont proportionnels ; ou en se servant de ce que cela a été démontré précédemment, en faisant le passage, sur-le-champ, d'après le souvenir que l'on a de la vérité de cette dépendance. C'est ce que j'ai appelé intercaler, ou sous-entendre une partie du raisonnement. Dans le premier cas, on rétablit au

contraire tous les passages en détail ; alors il n'y a plus dans le raisonnement qu'une chaîne de jugements tous intuitifs. Mais si l'on était toujours obligé de le faire, les sciences de dépendances nécessaires ne feraient aucun progrès, parce que les moindres démonstrations deviendraient tellement longues que notre intelligence n'y pourrait suffire.

Le syllogisme, suivant moi, bien loin d'être la source des vérités nécessaires, n'est qu'un moyen à la vérité très utile d'abrégé les raisonnements, en se servant de raisonnements une fois faits, pour les intercaler dans la chaîne sans se donner la peine de les répéter. Ainsi, pour ne pas sortir du même exemple, on est dispensé, dans la démonstration relative au carré de l'hypoténuse, de répéter le raisonnement sur la proportionnalité des côtés des triangles qui ont deux angles égaux, à l'aide de ce syllogisme. Deux triangles qui ont deux angles égaux ont leurs côtés proportionnels.

Or, le triangle rectangle total et un des triangles partiels ont deux angles égaux.

Donc leurs côtés sont proportionnels.

Le syllogisme est bon et utile toutes les fois que la proposition générale, qui en fait la majeure a besoin d'être démontrée. Sans lui, il faudrait répéter toute cette démonstration sur l'objet particulier dont on s'occupe, et l'on n'en finirait pas. Au moyen du syllogisme, on applique cette proposition générale au cas particulier ; mais c'est encore par un jugement intuitif qu'on voit que l'application est faite, c'est-à-dire que le syllogisme est bon.

Le syllogisme est au contraire inutile et même ridicule quand la majeure est évidente d'elle-même, et consiste dans un simple jugement intuitif, parce que la déduction

est aussi évidente dans le cas particulier que dans le cas général. L'enthymème est alors la seule forme sous laquelle le passage d'une notion à une autre doit être énoncée. Exemple :

On sait que B est à la fois plus grand que A et plus petit que C, donc, dira-t-on par enthymème A est plus petit que C. Voici comment le logicien aristotélique renforcé développerait cet enthymème en syllogisme :

Toutes les fois qu'une grandeur en général est plus grande qu'une autre et plus petite qu'une troisième, cette autre est plus petite que la troisième.

Or, dans le cas particulier que nous examinons, B est à la fois plus grand que A et plus petit que C.

Donc A est plus petit que C.

Qui ne voit que la proposition générale n'ajoute rien à l'évidence de la déduction vue intuitivement et dans le cas particulier indépendamment du cas général et dans le cas général indépendamment du cas particulier? Les uns ont dit que le cas général n'était vrai que parce que chacun de ces cas particuliers l'était; ce qui est absurde, car on ne serait jamais sûr d'une vérité générale, parce qu'il serait impossible d'en épuiser, dans l'examen qu'on en ferait, tous les cas particuliers.

Les autres ont dit que le cas particulier n'était vrai qu'à cause que le cas général dont il est une des applications, était vrai; ce qui est également absurde, puisque, dans le progrès successif de notre intelligence, la vérité particulière a été reconnue dans chacun des cas où elle s'est offerte, avant qu'on ne songeât ou même qu'on pût s'élever à la vérité générale.

Moi je dis que, dans le cas général et dans le cas particulier il y a, indépendamment l'un de l'autre, la même évidence, fruit d'une déduction également immédiate,

due à une intuition de même nature dans les deux cas.

Je vous avais parlé d'une nouvelle logique, résultat de dix ans de méditation. En voilà quelques fragments. Dites-moi le plus tôt que vous pourrez, si nous nous entendons sur tout cela.

Adieu mon cher ami. je vous aime et vous embrasse de toute mon âme.

Lettre à M. Maine de Biran (1)

4 septembre 1812.

J'ai reçu, mon cher ami, votre dernière lettre, avec d'autant plus de plaisir que je vois que nous sommes enfin presque absolument d'accord sur tous les points : il n'y en a plus que deux où nous ne sommes pas d'accord, et encore à l'égard de l'un d'eux, je crois que vous n'avez pas compris ce que je voulais dire. C'est par celui-là que je vais commencer afin de réserver pour la fin la discussion la plus longue et la plus épineuse.

Suivant moi, il n'y a de jugement que lorsqu'une nouvelle idée ou une nouvelle notion augmente la somme d'éléments déjà réunis en s'y joignant, soit dans le jugement comparatif, lorsque c'est une idée de rapport de ressemblance ou de dissemblance, aperçue entre deux choses indépendantes l'une de l'autre, soit dans le jugement intuitif, lorsque c'est une notion. La description, à l'aide des signes institués, d'un groupe déjà tout formé dans l'esprit, que tant d'auteurs ont pris pour un jugement, n'est qu'une action volontaire, un emploi de notre faculté de vouloir, ce n'est point dans les systèmes de

(1) Ba., p. 294.

l'entendement qu'elle doit trouver place, puisqu'elle n'ajoute rien à ce que nous pensions ou savions déjà.

Ainsi tout sera fixé par ces deux définitions :

1^o Il n'y a jugement que lorsqu'un nouvel élément, rapport, ou relation, vient grossir le groupe en s'y joignant.

2^o Si ce rapport dépend de la nature des choses comparées, le jugement est comparatif ; si c'est une relation qui ait lieu, en vertu du mode de réunion ou de coordination, quel qu'il soit, indépendamment de la nature des choses réunies ou coordonnées, c'est un jugement intuitif, puisqu'il repose sur la nature même de ce mode de coordination et non sur celle des éléments et que les modes, suivant lesquels nous pouvons coordonner, sont les vraies lois de notre intelligence.

Parmi ces modes, se trouvent ceux de l'espace de la causalité, de la durée, etc... Celui de la classification s'y trouve également ; il est aussi une loi de notre intelligence, qui pour se développer plus tard, ne lui est pas moins essentiel. Sans elle, que serions-nous ? Or, pour savoir ce qui, dans ce que nous savons relativement à ce mode, dépend d'un jugement intuitif, il faut savoir ce qui est nécessaire, aussi nécessaire que les axiomes de la géométrie, ce qui est évident dès qu'on l'examine un peu, ce qui est absolument indépendant des choses coordonnées, et ce qui n'est vrai, par conséquent, que parce que ce mode d'union existe en nous, de cette manière. Or, voici des axiomes logiques :

1^o Ce qui est vrai du genre est vrai de l'espèce ; mais ce qui est faux du genre peut être vrai ou n'être pas vrai de l'espèce ; et, au contraire, ce qui est vrai de l'espèce peut être vrai ou faux du genre ; mais ce qui est faux de l'espèce est nécessairement faux du genre.

2^o Deux propositions négatives ne peuvent entraîner aucune conséquence.

3^o Deux propositions qui ont le même attribut ne peuvent conduire non plus à aucune conséquence, etc., etc.

Ces axiomes et tant d'autres qui constituent la théorie d'Aristote, sont aussi nécessaires qu'aucune autre vérité intuitive, et aussi indépendants de la nature des choses qu'on a distribuées arbitrairement dans les cadres des genres et des espèces que les propriétés du triangle rectangle le sont de la nature des couleurs ou des sensations tactiles déposées dans cette forme. Vous me dites que je suis le premier qui ait assimilé ces choses-là. Tous les métaphysiciens un peu raisonnables l'ont fait. Vous trouverez partout, excepté dans Condillac et consorts, que les lois du jugement et du raisonnement sont de la même nature et du même genre d'évidence que les axiomes et les théorèmes de la géométrie et de la métaphysique.

Aussi Kant les admet-il parmi ses jugements synthétiques *a priori*. Réfléchissez un peu au passage suivant : « Tout le système des connaissances humaines peut être rendu par une expression plus abrégée et tout à fait identique : Les sensations sont des sensations. Si nous pouvions, dans toutes les sciences, suivre également la génération des idées et saisir le vrai système des choses, nous verrions naître d'une vérité toutes les autres, et nous trouverions l'expression abrégée de tout ce que nous saurions dans cette proposition : Le même est le même » (*Cours d'Études*, Art de penser, page 125). Ce passage est cité au bas de la page 348 du tome I^{er} de l'*Histoire des systèmes de philosophie* par M. de Gérando. Et dites-moi en quoi cette théorie de Condillac, que La Romiguière répète à toutes les pages de ses paradoxes, diffère de ce qu'a répété Locke dans le chapitre des propositions frivoles

que je vous avais cité. On dirait que vous n'avez jamais lu ses admirables *Essais sur l'entendement humain*, quand vous ne faites pas attention que c'est un ouvrage partout opposé aux sottises de Condillac sur le temps, sur l'espace, sur la vue intérieure de soi-même, sur la nature du raisonnement et surtout sur le peu d'influence que Locke donne aux signes. Comment pouvez-vous l'accuser de penser comme Condillac, en ne regardant les jugements comme quelque chose que quand ils sont énoncés, tandis que Locke, allant trop loin dans le sens inverse, n'accorde aux signes que l'avantage de fixer les idées, et de nous fournir le moyen de ne pas oublier des propositions auxquelles il pense qu'on parviendrait également, sans leur secours, par une vue immédiate de ce qu'il appelle la convenance et la disconvenance des idées? Il réunit sous cette expression la comparaison, l'intuition et le jugement d'extériorité. Voyez les différences qu'il fait des jugements et ce qu'il dit des trois genres de connaissance : les intuitives, les démonstratives et les hypothétiques.

Mon ami, c'est ce livre de Locke et celui de Kant que vous auriez besoin de lire avant de mettre la dernière main à votre ouvrage. Vous n'avez aucune idée de Kant que l'*Histoire des systèmes de philosophie* et l'ouvrage de Villers n'ont songé qu'à défigurer par des motifs contraires. Il s'est trompé dans ses conséquences ; mais comme il a profondément marqué les faits primitifs et les lois de l'intelligence humaine ! Vous vous en rapportez aveuglément à son égard à ce qu'en ont dit MM. de Tracy et de Gérando qui l'ont traité comme Condillac a fait à l'égard de Descartes et souvent de Locke : tordre ses expressions pour lui faire dire tout le contraire de ce qu'il a dit.

J'ai été bien plus surpris encore quand j'ai lu que vous croyez que les axiomes de la géométrie avaient quelque chose à démêler avec la ridicule identité. Nous les étudierons ensemble, et vous verrez que c'est là qu'elle est le moins applicable. Il y a quelques-uns de ces jugements intuitifs, comme celui des parallèles, que Kant a mis au rang de ses jugements synthétiques *a priori*, qu'on cherche depuis deux mille ans à démontrer, quoiqu'on en voie intuitivement la vérité, de l'aveu de tous les géomètres; ces malheureuses tentatives n'ont jamais conduit qu'au cercle vicieux.

Vous me dites que vous voulez distinguer deux sortes d'intuition, l'une extérieure, l'autre intérieure; la première pour les vérités relatives à l'espace, les autres, pour celles qui le sont à notre propre existence, à la causalité, à la durée. J'avais déjà remarqué cette distinction, en disant que l'intuition, consistant toujours à voir le mode d'union indépendamment des choses unies ou coordonnées, se subdivise en autant de sortes qu'il y a de systèmes. L'intuition appliquée aux réunions du premier système, donne toutes les notions mathématiques de nombres, de formes, etc. C'est votre intuition extérieure.

L'intuition appliquée aux réunions du deuxième système est votre intuition intérieure que j'appelais, je crois, métaphysique. L'intuition appliquée aux réunions du troisième système, que j'appelais dans la même lettre intuition logique, n'est ni moins remarquable que les deux précédentes, ni moins différente de chacune d'elles, qu'elles le sont entre elles. outre toute cette théorie d'Aristote qui vient en partie de cette troisième sorte d'intuition et en partie de la quatrième, où l'intuition, phénomène fondamental du quatrième système, se replie sur ce système lui-même. L'intuition logique est la

faculté par laquelle le langage a été inventé, comme je vous le montrerai plus en détail quand vous serez ici, en vous faisant voir que le troisième système suffit seul dans l'enfant pour qu'il puisse recevoir de ses parents un langage tout fait, mais qu'un langage ne peut être inventé que par l'application du quatrième système au troisième. Ainsi, la principale différence qu'il y a entre nous sur ce point consiste en ce que je pense que nous nous rendons compte par l'intuition de tous les modes d'union entre des éléments quelconques, quand nous voyons ces modes, indépendamment des éléments unis. Je distingue autant d'applications différentes de l'intuition qu'il y a de modes d'union absolument différents, c'est-à-dire autant qu'il y a de systèmes. En conséquence la notion des genres et des espèces considérée indépendamment des choses classées est due à l'intuition, comme la notion d'étendue et de durée indépendante des choses coordonnées dans l'espace et le temps. Enfin les axiomes de la logique d'Aristote, qui ont toute la nécessité et la généralité de la géométrie, et qui ne dépendent pas plus de choses rangées dans le cadre d'une classification, que celles de la géométrie ne dépendent des choses rangées dans le cadre de l'étendue, ont la même origine : l'intuition et sont également des jugements intuitifs, qui lorsqu'on passe des axiomes aux propositions qu'il faut démontrer, s'enchaînent également en raisonnements. Vous, au contraire, vous ne semblez admettre l'application de l'intuition qu'aux modes d'union des deux premiers systèmes, le sensitif et l'actif. Mais je ne vois pas comment vous pouvez alors rendre raison de ce qui est reconnu par tous les métaphysiciens, à savoir que les axiomes et les démonstrations des formes du raisonnement, déterminées par Aristote, ont toutes les pro-

priétés des axiomes et des démonstrations mathématiques.

Je crois être le premier qui ait vu l'origine de cette analogie reconnue empiriquement par les autres, et qui en ait reconnu le principe commun, tout en reconnaissant qu'il y a entre ces deux sortes d'application de la faculté de raisonner, la différence qu'y met nécessairement la diversité des modes d'union qui en sont l'objet. Il y a un autre point sur lequel nous aurons peut-être plus de peine à nous accorder ; car la moindre réflexion sur la question précédente ne peut manquer de vous faire voir l'exactitude de ce que je viens de vous exposer, et que ce n'est pas, lorsqu'il s'agit de cette propriété capitale de l'intelligence humaine, de classer et de dénommer tout ce qu'elle sent, connaît ou imagine, que vous pouvez refuser à l'intuition de nous faire connaître les classes, genres et espèces, et les vérités nécessaires qui en résultent, quelle que soit la classification, indépendamment de la nature des choses classées. L'autre question qui nous reste à discuter est celle de l'origine de l'étendue, que vous semblez croire possible dans un être dépouillé de sens étendus comme la rétine et la peau, tandis qu'il me semble facile de démontrer rigoureusement que cela est impossible, et que, comme dit Kant, l'étendue est la forme de notre sensibilité extérieure comme la durée est la forme de notre sensibilité intérieure : il entend par cette dernière expression ce que nous nommons l'autopsie. Il faut d'abord faire attention que l'étendue est absolument indépendante de l'extériorité, car :

1^o Dans un être sentant passif et, par conséquent sans Moi et sans durée reconnue par lui, qui serait doué d'un organe tel que la rétine ou la peau, il y aurait des repré-

sentations étendues dans lesquelles cet être sentant serait aussi complètement confondu et identifié que la statue de Condillac le serait avec l'odeur de la rose. N'est-ce pas le cas où vous supposez les animaux?

2^o Dans un être actif, au contraire, privé de sens étendus, il y aurait non seulement un Moi distinct des sensations musculaires qu'il produirait, mais encore connaissant d'autres causes ou causes extérieures, quand il éprouverait des sensations musculaires qu'il n'aurait pas produites. Mais ces causes seraient à l'image de son Moi, et simples comme lui. Des êtres simples sont conçus hors les uns des autres, sans qu'il y ait pour cela étendue. Ce qui la constitue, c'est la contiguïté, la divisibilité indéfinie qui ne peut exister que dans des sensations étendues.

.
 Vous supposez un être actif revêtu dans tous ses membres d'une peau cornée et insensible, qui soit arrêté dans ses mouvements volontaires par différents obstacles. Comment alors pourrait-il seulement soupçonner que ce sont différents obstacles?

Si sa peau était sensible, il le reconnaîtrait à ce qu'il serait tantôt arrêté par du poli, tantôt par du rude, tantôt par du chaud, tantôt par du froid, etc... Encore s'il n'y avait là qu'un point sensible, sa manière d'être serait plutôt d'être arrêté par un être unique et inétendu, tantôt poli, tantôt rude, etc..., car rien ne peut lui faire distinguer le cas où il toucherait toujours le même point avec des propriétés variables, de celui où ce seraient différents points conservant chacun une même propriété.

Vous me parlerez peut-être de ce que M. de Tracy appelle la sensation du mouvement. Auriez-vous oublié qu'après en avoir discuté longtemps, vous convîntes

avec moi, il y a quelques années, que c'était un paralogisme manifeste? Ce paralogisme vient de ce que nul ne réfléchit l'habitude, comme vous dites au commencement de votre premier ouvrage. En effet, je suis dans l'obscurité, je tiens mon bras tendu et immobile par l'égale contraction des muscles fléchisseurs et extenseurs : j'éprouve une sensation musculaire ; je remue mon bras, j'en éprouve une autre. Ces deux sensations sont également hors du Moi dans le monde intérieur ; j'entends par là l'assemblage du Moi et des sensations musculaires. Je m'aperçois également dans les deux cas et immédiatement que c'est moi qui suis la cause de ces sensations ; mais elles n'ont rien intrinsèquement et ne peuvent rien avoir qui donne à l'une d'elles une propriété que l'autre n'a pas. C'est uniquement parce que la vue ou le tact de l'autre main ou du reste du corps dans l'aveugle, m'ont appris que la seconde concourait constamment avec le déploiement de mon bras dans l'étendue extérieure, et la première à l'immobilité dans cette même étendue que je sais, dans l'obscurité et sans toucher mon bras avec l'autre main, qu'il change de lieu dans un cas et non dans l'autre.

La notion du mouvement n'est que celle du déplacement. On peut éprouver la sensation musculaire sans savoir qu'on se meut, avant que ces deux choses aient été liées par l'habitude et l'expérience, pour acquérir la notion du mouvement, en tant qu'il consiste dans le déplacement ; et sans cela il ne pourrait faire connaître l'étendue, et il n'y aurait même aucun rapport. Il faut, pour cette notion, avoir :

1^o Une étendue immobile qui ne peut être donnée que par la sensibilité extérieure, comme dit Kant ;

2^o Le temps donné par la perdurabilité du Moi ;

3^o Une sensation tactile, dans le cas où c'est la main qui se meut, qui correspond successivement à différentes portions de l'étendue immobile. L'aveugle de naissance n'a l'étendue que parce que des portions d'étendue tactile égales au Moi (?) lui sont données, chacune, en une seule contuition dont toutes les parties sont simultanées, et qu'au moyen de contuitions successives qui ont constamment des parties communes, il se forme une seule coordination de toutes ces contuitions, comme un raisonnement se forme de jugements intuitifs successifs, par des termes communs aux jugements intuitifs précédents et suivants.

J'ai porté cela au plus haut degré de clarté dans une explication de la manière dont les résistances se placent dans l'étendue, qu'elles empruntent des sensations étendues de la vue, du tact, etc. Sans cela les résistances seraient des causes extérieures inétendues comme le Moi :

.....

Tableau des jugements et des déductions
qui sont formés par enchaînement

<i>Jugement</i> syllogistique. Raisonnement <i>Jugement</i> docimastique Détermination	<i>Jugement</i> mathématique. Démonstration mathématique <i>Jugement</i> étiodictique Démonstration étiodictique	<i>Jugement</i> noologique. Démonstration noologique Démonstration métaphysique
---	---	--

Lettre à M. Maine de Biran (1)

Mon bien cher ami, j'ai eu un bien grand plaisir en

(1) Ba., p. 304.

recevant votre dernière lettre, en y lisant que vous n'êtes plus tourmenté d'autant d'inquiétudes sur la santé des personnes qui vous sont les plus chères. J'espère que vous pouvez, en attendant mieux, retrouver du moins assez de tranquillité pour rédiger enfin cet ouvrage auquel je regarde comme attaché le sort des sciences psychologiques. Ce dont je ne doute point et dont je voudrais que vous eussiez la même conviction, c'est que le succès qu'il obtiendra tant en France que dans l'étranger, dépend uniquement du parti que vous prendrez sur cette question fondamentale : Y a-t-il quelque chose de primitif qui puisse être considéré comme donnant immédiatement une connaissance nouménique ? Si vous l'admettez, vous n'ajoutez rien à ce que d'autres ont déjà fait ; il vous devient impossible de réfuter le kantisme, et d'établir sur un fondement solide la distinction des qualités premières et des qualités secondes. En effet, que l'on emploie, comme Reid, les mots de sensation et de perception pour désigner cette distinction supposée primitive, ou qu'on se serve de tout autre mot, il n'importe. Comme l'esprit humain est nécessité, soit par les catégories de l'entendement, comme disait Kant, soit par une de ses lois, soit enfin par les habitudes de toute une vie, à finir par chercher ce qui se passe nouménalelement dans le point de vue objectif entre les substances, il faudra nécessairement en venir à considérer l'âme et la matière comme deux noumènes distincts, à regarder l'âme comme douée de la double faculté de recevoir des modifications de la part de la matière et d'en créer d'autres en elle-même, *vi insitâ*. Soit que le concours de l'organisation soit nécessaire dans ce dernier cas, comme vous l'établissez, soit que l'âme n'en ait pas besoin, comme le disent d'autres psychologues qui admettent la pensée

et la personnalité sans que l'âme agisse sur la matière, par une sorte d'action sur elle-même à la manière de Eichte, dans l'un et l'autre cas, la perception comme la sensation, est une modification produite par une cause extérieure, mais dans l'âme substance, en sorte qu'elle est soumise comme la sensation aux formes subjectives de l'entendement; et l'émesthèse est le produit de l'activité de l'âme. Ce produit est un de ses modes, mais un mode qu'elle ne reçoit pas d'une cause étrangère; l'émesthèse n'est pas plus l'âme substance que l'intuition du bleu n'est la substance d'indigo qui donna lieu à cette intuition. De même que Descartes a fait un grand pas, confirmé par tout ce qu'on a dit depuis lui, en distinguant deux choses, savoir l'intuition et l'indigo, longtemps confondues, parce que l'usage les nommait également couleur bleue; de même, et c'est là une de vos plus importantes découvertes, vous avez distingué deux choses, l'émesthèse et l'âme substance qu'on avait confondues jusqu'à vous, parce que l'usage est de les désigner l'une et l'autre sous le nom de *Moi* de *Je*, comme vous l'avez si bien fait voir en analysant le fameux : « Je pense, donc j'existe », de Descartes. L'émesthèse certes n'est pas la substance, mais un mode de la substance de l'âme. C'est ce que j'ai toujours entendu en l'appelant un phénomène, en disant qu'il existait deux sortes de phénomènes de nature opposée : les sensations d'une part, et l'émesthèse de l'autre. Le mot de phénomène ne fait rien à la chose, mais il l'exprime nécessairement, dès qu'on appelle phénomène tout ce qui n'est pas noumène, tout ce qui est senti ou aperçu de quelque manière que ce soit. Autrement vous diriez, comme M. Royer Collard, que tout est perdu, excepté le *Moi*. Ce qui ne peut se dire avec sens qu'autant qu'on nomme *Moi* l'âme substance.

Maintenant vous me dites : « Enfin, on pourrait dire que comme l'âme (force absolue) se manifeste à elle-même dans le premier effort librement déterminé, qui pose un Moi, la substance passive (l'absolu de la Matière) se manifeste à l'esprit, dès la première résistance à cet effort, qui constitue le non-moi ».

Ici, nous sommes parfaitement d'accord ou tout à fait discordants, suivant le sens que vous donnez au mot : manifester. Je dis moi-même que la cloche ou les vibrations de l'air, par exemple, se manifestent à nous par la sensation du son ; car elles produisent ce son ; et tout noumène, suivant mon langage, se manifeste à nous par le phénomène qui le produit (?) (1). Mais j'entends par là que le phénomène est seul perçu ou senti, sans que l'on ait pour cela la moindre notion de rien autre que le phénomène et sa cause inconnue ; et dans l'être absolument passif, où il n'y a pas lieu à cette notion d'une cause inconnue, quand le noumène se manifeste par un phénomène, il n'y a que celui-ci de perçu ou senti. Ainsi, c'est le son, quand ce sont les vibrations de l'air ; l'émesthèse quand c'est l'âme qui se manifeste ; enfin la sensation musculaire, quand c'est la substance du muscle. Mais cette substance ne peut être, comme pour toute autre sensation, qu'une cause inconnue ; et cette cause est la dernière qu'on conçoit nouméniquement, parce que la sensation musculaire a subjectivement une autre cause, savoir l'émesthèse. Aussi G. Cuvier, avec qui j'ai beaucoup parlé de tout cela, m'a-t-il souvent répété avec la plus entière conviction que la sensation d'effort, comme il l'appelle, était la moins propre de toutes à nous donner ce que M. Royer Collard appelle, comme Reid,

(1) Il faut probablement lire : qu'il produit. (P. T.)

une perception immédiate. La sensation musculaire est en effet, de toutes les sensations, celle qui est le moins hors du Moi ; j'admets bien que l'émesthèse, en la produisant, la perçoit hors d'elle, comme toutes les autres sensations, mais moins en dehors que toutes les autres, parce qu'elle lui est unie entièrement par relation de causalité.

L'effort ne peut évidemment fournir que deux éléments tous deux phénoméniques : l'émesthèse (cause) et la sensation musculaire (effet). Quand on a mis ensuite des substances sous les intuitions, et c'est là seulement qu'on en peut mettre primitivement, dans le cas où le mouvement voulu d'une intuition mobile, comme par exemple celle de la main, est arrêté par un obstacle ; on est amené à en mettre sous toutes les sensations : puis enfin, sous l'émesthèse. Cette substance est l'âme, et sous la sensation musculaire, cette substance est la matière du muscle ; mais tout cela est très postérieur et dérivé de loin.

Vous dites que la sensation musculaire, suspendue ou arrêtée par quelque cause accidentelle propre à notre corps, diffère essentiellement de celle qui est contrainte ou arrêtée par une résistance étrangère.

Je le veux bien, cela est vrai ; mais qu'est-ce que cela fait à la question ? Que ces deux sortes de sensations diffèrent, si vous voulez, autant qu'un son d'une couleur, qu'importe ? Il faudrait avoir quelque raison qui dise pourquoi l'une serait plutôt que l'autre accompagnée, dans le sens de Reid, d'une perception immédiate qui soit autre chose qu'une modification subjective, ce qui sera toujours absurde aux yeux de ceux qui auront lu et compris Kant.

Vous me direz que des psychologues fameux les ont

adoptées ; mais lisez-les, parlez-leur ; vous verrez que cela a été pour eux une ressource désespérée pour éviter l'idéalisme, qu'ils croyaient suivre de ce qu'ils appelaient la théorie des idées. Mais nous avons le moyen d'éviter cet inconvénient par la théorie que nous soutenons en commun à la Société philosophique, sur la nouménalité de l'obstacle rencontré dans un mouvement volontaire perçu dans l'étendue phénoménale. Cette théorie, jetée une fois dans le monde, pourra être plus ou bien expliquée, modifiée, commentée ; mais que vous y renonciez ou non, elle sera infailliblement un jour universellement adoptée ; seule, elle détruit tout idéalisme.

Vous me direz encore : « Mais une conscience me dit que j'ai cette perception immédiate » : Reid en dit autant de toutes les sensations ; il le dit au moins avec autant de raison. Pour le combattre, vous lui direz que pour les autres sensations, ce sont des concrétions d'habitudes : ce qui est évident, mais sur quelle raison, même supposée, pouvez-vous établir qu'il y a autre chose qu'une concrétion d'habitude dans le cas de la sensation musculaire, où certes la prétendue perception immédiate est plus obscure et presque inobservable ?

Vous savez bien que tous nos collègues de la petite Société se sont unanimement opposés à ce que la sensation musculaire eût aucun privilège sur les autres ; ils se trompent en cela ; elle a de plus son union intime par causalité avec l'émesthèse. On en voit bien la raison. Mais qu'elle aît encore la propriété de conduire seule à une prétendue perception immédiate nouménique, si jamais vous parvenez à faire admettre une pareille idée à personne, je veux bien perdre tout ce que vous voudrez. Comment, mon cher ami, pouvez-vous renoncer à des vérités incontestables que vous avez défendues à la

Société philosophique, pour hésiter à adopter ce que vous avancez dans votre lettre, et chercher à faire un système exposé à toutes les difficultés qui pulvérisent celui de Reid, dont le vôtre ne serait alors qu'une copie mal déguisée?

Je ne réfuterai pas ce que vous me dites sur ce que la résistance est une non-cause. Comment! une non-cause détruirait, suspendrait l'effet d'une cause! Comme si la première idée de la mécanique n'était pas qu'une force égale peut seule détruire ou suspendre l'effet d'une autre force; que pour arrêter un corps en mouvement, il faut une force égale à celle qui l'a mû. La résistance est une force comme l'attraction, l'élasticité, etc... Je sais bien qu'elle n'est d'abord connue que comme obstacle; mais qu'importe? Être arrêté sans qu'une cause nous arrête, est un phénomène sans cause, une contradiction. Il est inutile d'insister là-dessus, puisque, dans le passage de votre lettre que je viens de citer, vous dites: « La sensation musculaire suspendue ou arrêtée par une cause accidentelle propre à notre corps, etc. » Vous voyez bien que l'emploi du mot de cause pour ce qui suspend ou arrête le mouvement est tellement nécessaire, que vous n'avez pu l'éviter, lorsque vous me blâmiez de ce que vous faites dans la même page. Cet argument *ad hominem* doit suffire là-dessus.

Je ne dis point que la notion de la particule matérielle (résistante) soit faite à l'instar de l'émesthèse: ce sont là deux notions opposées; l'une est la cause productrice, l'autre la cause destructrice. L'émesthèse est un phénomène: cette notion de cause prohibitive est le premier phénomène connu; mais il est clair que tout effet exigeant une cause, s'il faut une cause pour produire, il en faut une aussi pour détruire, et que, conformément à

votre propre langage dans le passage cité, ce premier noumène doit être appelé cause, dans ce sens de la cause qui détruit ou suspend l'effet produit par l'autre espèce de cause, l'émesthèse. Il faut maintenant que cet effet soit perçu ; il ne peut l'être, de manière que la cause prohibitive soit localisée puis juxtaposée, configurée, qu'autant que cet effet est un déplacement observé dans une étendue nécessairement phénoménique, à cette époque où il s'agit d'expliquer l'origine de la première notion nouménique. Le mouvement phénoménal, une intuition parcourant un cadre fixe d'autres intuitions, est la condition *sine qua non* de la résistance ; car le mot résistance n'a de sens qu'autant qu'une chose déjà faite et voulue de nouveau se trouve arrêtée par un obstacle. Le mouvement phénoménal commence par l'émesthèse, qui le produit, et finit par la résistance, qui le termine. C'est lui qui met ces deux termes en opposition et les éloigne de tout l'espace parcouru. Jamais d'étendue sans intuition ; c'est là-contre ce qu'a écrit à ce sujet M. de Tracy, une vérité dont rien ne peut obscurcir l'évidence.

J'avoue que l'endroit de votre lettre, où vous me dites que j'ai négligé en partie les différences entre les intuitions et les sensations, est celui que je conçois le moins. Une partie de vos assertions à cet égard sont parfaitement conformes à ma manière de voir, mais les autres sont tellement gratuites et contraires aux faits qu'il faut que je ne vous aie pas compris.

J'ai remarqué dans ma dernière lettre deux différences capitales. Voyons si j'en ai oublié qui existent réellement ou qui ne soient pas une suite nécessaire des deux que j'ai signalées :

1^o Les intuitions nous sont données toujours en nombre

indéfini, unies entre elles par cette juxtaposition connue, dont nous découvrons ensuite, par l'ensemble de nos connaissances, la raison explicative dans la juxtaposition de points de la rétine impressionnée ; car, si l'on ne trouvait pas ainsi la raison explicative d'une différence observée entre deux phénomènes, il faudrait l'examiner de nouveau, et tâcher de la ramener à quelque autre différence dont la raison fût connue ;

2^o Les résistances ne pouvant se trouver que sous des intuitions, comme j'ai déjà dit, elles se combinent intimement avec ces intuitions, dont elles empruntent l'étendue, en les modifiant à leur tour, puisque c'est par cette union avec des résistances que les intuitions, d'abord reçues comme planes, deviennent susceptibles de représenter des saillies et des enfoncements.

Il est aisé de montrer que ces deux différences rendent raison de toutes celles que vous énumériez, lesquelles n'en sont qu'une autre expression, ou une conséquence nécessaire. Vous me dites, mon cher ami :

1^o Que l'intuition est donnée primitivement hors du moi ; mais vous êtes convenu mille fois que toutes les sensations l'étaient aussi. C'est l'expérience faite et répétée au concert dont je vous ai parlé mille fois. Si l'intuition nous paraît à plus de distance, vous savez bien que cette distance à laquelle se place cette intuition vient de sa combinaison avec les résistances trouvées à cette distance-là dans le mouvement volontaire.

2^o Vous dites qu'on n'attribue pas de cause séparée aux intuitions qui paraissent et disparaissent comme aux sensations qui commencent et finissent. Vous voyez bien que cela vient précisément de leur combinaison avec des résistances. Celles-ci comme causes ne peuvent être conçues ni créées, ni anéanties. Quelle est au reste

la grande différence entre ces deux cas? Je sens tout à coup une odeur ; j'en attribue le commencement à une cause ; quelque temps après elle cesse ; donc une autre cause la fait cesser. Quand je serai plus avancé en connaissance, je saurai que cette dernière cause est un homme, qui a emporté loin de moi le corps odorant. Je vois, de même, tout à coup, un cercle bleu ; j'attribue infailliblement cette apparition à une cause ; elle disparaît quelque temps après ; donc une autre cause l'a fait disparaître. Je saurai par la suite que cette dernière cause est un homme qui de même a emporté le disque peint avec de l'indigo. La parité est exacte tant que les intuitions ne sont que les phénomènes produits par des impressions faites sur des points contigus d'un organe étendu. Mais il n'en est plus de même quand il y a des résistances qui viennent se combiner aux couleurs. Si les deux cas deviennent différents, on voit en quoi et pourquoi. En effet, nous ne pouvons pas mouvoir dans une odeur qui n'est pas étendue une autre odeur, pour y trouver de la résistance, nous mouvons l'intuition de la main parmi un cadre d'intuitions fixes, nous trouvons des résistances, une là, une autre là, une autre là, etc..., puis continûment depuis là jusque-là, etc... Voilà des résistances réunies par ce que j'appelle configuration. J'éprouve que ces résistances subsistent, quoique je ferme les yeux ; d'ailleurs elles arrêtent l'effet d'une cause ; elles sont donc des causes pouvant équilibrer la première ; et toute cause est nécessairement conçue comme permanente indéfiniment.

Voilà ce qui répond à une autre objection. Vous me dites encore :

3^o Que quand l'intuition change, le fond étendu reste. Je n'ai pas bien compris ce que cela veut dire ; car, quand

je ferme les yeux, il ne reste rien du tout des intuitions de couleurs, que la connaissance que j'ai, comme je viens de l'expliquer, de cet assemblage de résistances avec lesquelles ces couleurs s'étaient combinées par substration. C'est cette configuration de résistances qu'on sait être là ; c'est ce que vous appelez le fonds étendu qui reste ; elle était combinée avec les intuitions ; cette configuration n'en faisait pas partie primitivement ; elle s'y est unie à mesure qu'on trouvait les résistances dont elle se compose en parcourant l'intuition. Il est donc bien évident que tout ce qu'il y a de primitif dans celle-ci est purement phénoménique et s'anéantit, s'il s'agit d'une intuition visuelle, dès qu'on ferme les yeux, comme une odeur, dès qu'on se bouche le nez.

J'insiste toujours là-dessus, parce que s'il y a une chose évidente, c'est qu'il est absolument impossible d'échapper à l'idéalisme de Kant, dès que l'on veut admettre quelque chose de nouménique qui soit primitif.

Enfin, vous me dites :

1^o Que les sensations sont inhérentes à l'organisation, au corps propre, que le moi s'en distingue à la vérité, mais sans pouvoir s'en séparer comme il se sépare des intuitions.

Pour voir si les intuitions diffèrent primitivement des autres sensations à cet égard, il faut éviter de les comparer aux sensations très affectives qui vont troubler le Moi jusque dans le sanctuaire de son activité, en ébranlant toute l'organisation. Mais comparez-les, par exemple, aux sons articulés qui ne sont pas affectifs, et dont l'habitude a fait aussi des signes de distances et des positions du corps d'où ils viennent, avec toute l'infériorité que leur donne à cet égard sur les couleurs cette condition qu'ils n'ont pas d'étendue phénoménale.

Soyez sans prévention sur ce qui se passe alors en vous ; vous conviendrez que vous entendez les sons comme étant hors de vous, hors de votre corps, vous les entendez dans la voûte qui les réfléchit, dans le lit du torrent qui gronde, dans les feuilles de l'arbre agité. Cette extériorité apparente, comme celle des intuitions, est d'abord sentie à peu près de même, car elle résulte de même des concrétions d'habitudes. La réflexion la réduit plus aisément à sa juste valeur parce que ces habitudes sont moins invétérées, parce qu'elles n'ont pas été répétées à tous les instants de notre vie, et surtout parce que, suivant ma théorie, les couleurs sont intimement combinées avec les résistances et que les sons leur sont seulement associés.

Je ne sais si je vous avais écrit qu'il y a eu, il y a trois semaines, une séance de la première classe de l'Institut, remplie à moitié par une discussion psychologique entre M. de Laplace et M. Hallé au sujet d'un rapport fait par ce dernier sur un mémoire où l'on expliquait les causes des illusions produites par les ventriloques et les moyens qu'ils emploient. Différant sur d'autres points, ni l'un ni l'autre ne pensaient à douter que ces causes ne fussent toutes semblables à celles des illusions de la vue. C'est en effet toujours le résultat des concrétions d'habitude qui sont seulement plus complètes quand elles viennent d'une combinaison que quand elles viennent d'une association. Si vous aviez entendu tous les rapprochements ingénieux faits par M. Hallé, entre les effets que se proposent de produire le ventriloque et le peintre du panorama, je craindrais que, passant tout à coup au delà de ma manière de voir, vous ne doutiez même des deux différences qui existent réellement entre les intuitions et les sensations.

En relisant votre lettre, je trouve que nous n'attribuons pas aux intuitions des causes, qualités secondes du corps, comme aux autres sensations. Cela m'a fait craindre que nous n'appelions pas intuition la même chose ; que vous ne donniez ce nom à la totalité de la concrétion d'habitude qui a lieu quand nous regardons un corps et qui se compose de ce que je nomme intuition : savoir une combinaison d'un nombre indéfini de sensations visuelles coordonnées par juxtaposition, et une combinaison de résistances connues par des expériences habituelles de toute la vie et concrétées ainsi avec ces couleurs. Si cela était ainsi, une partie de ce que je viens de combattre dans votre lettre serait vrai ; mais ce groupe total n'est pas un phénomène primitif : cela crève les yeux. La seule chose primitive, est ce que donnait la vue à l'aveugle de Cheselden, avant qu'il eût joint des résistances.

Oui, mon cher ami, j'y ai réfléchi après avoir été interrompu à cet endroit de ma lettre. Le vice commun à toutes les psychologies modernes, excepté la vôtre telle que vous l'expliquiez à la Société philosophique, l'année dernière, consiste à donner un nom aux diverses concrétions d'habitudes qui accompagnent aujourd'hui les phénomènes de sensibilité, avec d'autant plus de force que l'habitude qui les a formées est plus ancienne, à considérer ensuite ces concrétions d'habitudes avec les sensations qu'elles accompagnent comme des phénomènes primitifs, qu'il ne faut point expliquer ; tandis que si l'on pouvait séparer par la méditation ce qu'il y a dans ces groupes de vraiment primitif, on trouverait qu'avant le déploiement de l'activité volontaire, il n'y avait que des phénomènes purement sensitifs, soit des sensations simples, soit des sensations composées avec la forme

d'étendue que nous appelons tous deux intuitions; que les premiers développements de l'activité joignent à ces phénomènes celui de l'émesthèse : hors de laquelle ils sont tous plus ou moins, mais que l'exercice de cette activité contrariée par des obstacles nous apprend à connaître des résistances qui sont les premiers nou-mènes; que les phénomènes et en général tous les changements de phénomènes, de quelques espèces qu'ils soient, nous apprennent l'existence d'autres causes actives que la nôtre; qu'alors les phénomènes deviennent des signes qui nous avertissent et de la présence des résistances et de celles des causes actives. Le rugissement du lion nous l'annonce ainsi. Les intuitions nous indiquent les causes actives comme les autres sensations, quand on voit le lion, par exemple, au lieu de l'entendre. Peu à peu ces signes se combinent si bien avec les choses signifiées que ces choses en deviennent inséparables, qu'elles modifient ou plutôt changent entièrement les sensations ou intuitions, signes que la concrétion totale nous semble donner à la fois, et que nous la regardons comme un fait primitif ou le résultat d'une loi de notre entendement. C'est ainsi qu'un paysan croit que le mot fer désigne nécessairement ce métal. S'il n'y avait qu'une langue au monde, combien de philosophes penseraient ainsi! Reid a nommé perception la concrétion d'une sensation et de sa cause, qualité seconde d'un corps. Vous n'avez pas été séduit par une illusion si grossière; mais comme la concrétion des couleurs et des résistances est beaucoup plus intime pour les raisons que j'ai déjà développées et qui expliquent si bien pourquoi elle est douée de cette plus grande intimité, vous tendez à admettre cette concrétion d'habitude sous le nom d'intuition pour un phénomène primitif, au lieu de n'appeler intuition que le

groupe étendu phénoménalement des sensations visuelles et de chercher comment les résistances se sont combinées avec lui, à mesure que notre activité y a trouvé des limites, limites qui sont la matière. J'avoue que cette concrétion est tellement forte, qu'il faut une profonde méditation pour la rompre et se figurer les intuitions, comme en avait d'abord Cheselden. Mais celui qui, en analysant l'effort, y a découvert les deux termes de l'émesthèse (cause) et de la sensation musculaire (effet) ne doit pas trouver de difficultés à analyser l'intuition, et à distinguer la partie primitive qui n'est que la couleur sentie de tout ce qu'y a joint le déploiement de l'activité.

Si vous saviez combien était évidente l'explication que donnait M. de Laplace dans la séance de l'Institut dont je vous ai parlé, explication incontestable, et la seule qui s'accorde avec tous les phénomènes, vous verriez de quelle manière irréfragable il prouve à quel point les habitudes acquises modifient les intuitions, et joignent de nouveaux éléments à ceux qui en font primitivement partie ; éléments introduits par ces habitudes et qu'on est bien exposé à prendre pour primitifs.

En relisant votre lettre, j'y ai trouvé un passage où vous êtes en contradiction complète avec Reid sur un point où je trouve qu'il a évidemment raison. C'est celui où vous me dites qu'il y a encore cette différence entre les sensations et les intuitions que nous donnons naturellement des causes aux premières et non aux secondes. S'il était question de donner une cause à l'apparition et à la disparition des unes et des autres, telle que l'homme dont j'ai déjà parlé, qui apporte et emporte alternativement le corps coloré ou le corps odorant, il est clair qu'il y aurait au contraire une parfaite similitude. J'ai donc

pensé que vous entendiez ici parler des qualités secondes du corps, qui sont en effet les causes des intuitions et des sensations qu'ils nous font éprouver. Mais s'il y avait à cet égard de la différence entre ces deux phénomènes, comment Reid aurait-il pris précisément les couleurs pour exemple du double sens qu'il observe avec raison avoir lieu dans les noms donnés aux sensations, en disant que le mot rougeur, par exemple, désigne à la fois et la sensation de rouge et la qualité seconde en vertu de laquelle il nous affecte de cette sensation. Il ajoute même que, dans le langage vulgaire, c'est cette qualité seconde qui est désignée principalement par les noms des différentes couleurs, et qu'ainsi les expressions : ce corps est rouge, ce corps est bleu, etc..., sont exactes et point métaphoriques, comme le disent certains auteurs anglais qui prétendaient qu'on devrait dire : « Ce corps est rubrique, etc... » pour exprimer que la qualité du corps n'était pas d'être rouge, mais de produire le rouge en nous. Je demande comment vous arrangerez cette observation très vraie que les noms des couleurs désignent réellement, dans le langage ordinaire, les qualités secondes des corps, causes des couleurs, avec la prétention que nous ne supposons pas aussi naturellement d'après nos habitudes acquises, des causes de cette sorte aux intuitions qu'aux sensations. Si vous admettez l'autorité de quelqu'un qui ne partage pas d'ailleurs en plusieurs points ma manière de voir, je vous dirai que M. Frédéric Cuvier, à qui j'ai communiqué une partie de ce que vous me dites, pense qu'il n'y a aucune sorte de doute sur l'identité parfaite entre les intuitions et les sensations, relativement à la manière dont nous admettons dans les corps des qualités secondes qui en sont causes, et dont nous concluons la présence

des corps, des sensations ou intuitions correspondantes. Il allait jusqu'à dire que les odeurs font pour le chien presque tout ce que les couleurs font pour nous, et sur la distinction que j'ai faite relativement à ce que les couleurs sont signes de la forme, et non les autres sensations, à cause que les couleurs ont seules l'étendue phénoménale, il a admis cette différence, parce qu'on en rend raison par la disposition des parties de l'œil propre à cet organe, dont je vous ai parlé tant de fois. Il a absolument rejeté toute autre différence, surtout relativement aux causes considérées comme les qualités secondes du corps, parce que d'une part tout le monde regarde les couleurs comme des qualités secondes des corps, précisément comme les odeurs, et que, de l'autre, nous savons bien que ces qualités secondes consistent également, dans la réalité objective, l'une à envoyer des molécules lumineuses à nos yeux, l'autre des molécules odorantes à notre nez.

Je ne comprends rien, mon cher ami, à l'étendue que cette lettre a prise successivement; je l'ai fait recopier pour qu'elle fût un peu moins volumineuse. Je n'oserais point cependant vous envoyer un si gros paquet, si vous ne me disiez que vous allez écrire sur la psychologie et qu'il est évident que la manière dont votre ouvrage sera reçu et par suite la position où va se trouver la science dépend de la manière dont vous traiterez cette question. On peut différer dans quelques détails; mais voici les points qui seront généralement admis, dès qu'on les développera convenablement par écrit. Vous les avez professés à la Société philosophique, et nous étions absolument d'accord :

1^o Dans un être dépourvu d'activité, il peut bien y avoir des sensations et des intuitions, mais sans moi,

sans causalité, sans durée aperçue, et par conséquent sans notion quelconque des causes extérieures.

2^o Dans un être actif qui n'aurait jamais d'autres modifications que celles qu'il produirait lui-même, l'émesthèse serait la seule cause dont il pût avoir connaissance.

3^o Dans un être qui aurait à la fois ces deux sortes de modifications, celles qui viendraient sans qu'il les eût produites seraient attribuées à des causes inconnues, actives et inétendues, lors même que le phénomène produit ainsi serait une intuition étendue. De là une première sorte de noumènes, les causes extérieures actives.

4^o Pour le noumène étendu, la matière, il faut autre chose que tout cela. Il faut que des mouvements prédéterminés dans l'étendue phénoménale soient arrêtés en certains points, libres en d'autres et que ces mouvements fassent peu à peu reconnaître les limites du champ de l'activité, car l'idée fondamentale de la matière est l'impénétrabilité. Cela est avoué de tout le monde, et il ne peut y avoir d'impénétrabilité qu'après que le déplacement qu'elle arrête est connu et voulu, à l'aide de la mémoire et de l'étendue phénoménale. Il m'est au reste fort égal que vous n'admettiez pas l'épithète de causes prohibitives pour les résistances; j'aimerais mieux celle de limites de l'activité qui indique mieux comment ce qui arrête les mouvements produits par l'émesthèse est, comme vous le dites avec raison, l'antithèse de l'émesthèse, de la cause productrice.

Si vous avez quelque amitié pour moi, je vous le demande en grâce, ne prenez un parti définitif sur tout cela qu'après avoir médité et relu plusieurs fois cette lettre. Rappelez-vous aussi que, depuis six ans, vous avez plusieurs fois changé d'opinion sur l'origine de la

connaissance des corps. Vous avez en quelque sorte épuisé toutes les tentatives qu'on peut faire pour l'expliquer autrement que comme l'ensemble des résistances qui circonscrivent le champ de l'activité. Avez-vous jamais pu vous satisfaire vous-même? et peut-on voir une explication plus simple que celle que vous adoptiez comme moi, l'hiver passé?

Adieu, mon cher et excellent ami, je vous aime et vous embrasse de toute mon âme.

Fragment sur l'origine de l'idée de causalité (1)

Dans ce cas, le rapport de causalité, résultant nécessairement des circonstances organiques, est donné en complexion avec le résultat de l'action ou sensation musculaire, qui est rapporté au *sensorium commune*, de la même manière que si ce résultat était produit par le galvanisme.

Cette complexion, comme toutes celles qui nous sont données par la perception même, ne se décompose qu'à l'aide des signes. Par eux, nous nommons sensation musculaire ce qui peut, dans cette totalité, être conçu comme pouvant être produit par une cause hors du moi, et causalité le rapport qui ne saurait être perçu dans le cas où la cause est hors du moi, puisqu'il n'existe point dans ce cas. La modification composée de la sensation musculaire et de la causalité se nomme résistance; l'abstraction à l'aide des signes la décompose en ces deux idées élémentaires. Avant cette décomposition, elle était décomposable. Il y avait donc les conditions organiques

(1) *Ban.*, p. 322.

nécessaires à la décomposition, comme il faut la condition de la diversité des points de la rétine pour que le jaune puisse être distingué du bleu perçu simultanément.

On rend raison par là pourquoi la modification résistance ne peut être produite par une cause extérieure, puisque la causalité, qui en est une partie intégrante, n'existe et ne peut, par conséquent, être perçue que dans le déploiement de notre activité.

Lettre à M. de Biran (1)

Paris, 5 mai 1815.

Le principe d'où je suis parti est de la dernière évidence : les êtres hors de nous ne peuvent se manifester à nous que comme des causes, soit comme des causes de phénomènes, tels que les sensations et les intuitions, soit comme des causes prohibitives, s'opposant à un exercice de notre volonté prévu et déterminé d'avance. Ce n'est que dans ce dernier cas que peut naître le notion de la matière.

La matière, c'est l'agrégation des causes qui arrêtent nos mouvements volontaires. Il est clair que sa propriété caractéristique, l'impénétrabilité, ne peut être conçue que quand on a déjà l'étendue, que l'on sait y produire des mouvements, et que ces mouvements sont arrêtés dans telles et telles portions de l'étendue, et non dans les autres ; car c'est précisément la propriété de faire obstacle à un tel mouvement que nous nommons impénétrabilité. Or, tout ce qui est hors de nous n'étant connu que comme des causes, reste complètement

(1) Ba., p. 324.

inconnu dans sa nature. Mais on en peut connaître les rapports :

1^o Avec les phénomènes, ou bien l'impossibilité de passer au travers. Ce rapport est celui de causalité, dont nous n'avons la notion que parce que nous l'avons perçue entre deux phénomènes, savoir l'émesthèse et la sensation musculaire.

2^o Avec d'autres causes. Ce sont là les rapports mutuels de noumènes ou causes, que nous pouvons connaître, mais seulement quand nous en avons acquis la notion en percevant ces rapports entre des phénomènes ; car les phénomènes étant seuls perçus immédiatement et les noumènes, ne se manifestant à nous que par les phénomènes qu'ils produisent, il est clair qu'on ne peut comparer que des phénomènes et ne percevoir primitivement des rapports qu'entre des phénomènes. Toutes les qualités premières que nous savons exister réellement dans les corps ne sont donc que des rapports entre les noumènes résistants, dont chaque corps est conçu renfermer un nombre indéfini ; et ces rapports sont de telle nature qu'il y a nécessairement des phénomènes entre lesquels ils existent aussi, et où nous les avons primitivement perçus pour en acquérir la notion.

En examinant *a posteriori* toutes les qualités premières des corps, on trouve, en effet, qu'elles ne sont que cela.

C'est là le principe fondamental de toute psychologie, où l'on peut être conséquent sans admettre l'idéalisme à la manière de Kant ; car, si l'on pouvait connaître autrement une qualité première des corps, il faudrait qu'à la sensation produite par ce corps, se joignît une perception immédiate de cette qualité. Dès lors, autant vaut se borner à la théorie de Reid, telle qu'elle est. Il ne sert de rien de modifier cette théorie, pour y laisser une per-

ception immédiate des qualités des corps, qui accompagne la sensation ; car alors, si l'on est conséquent, on reconnaît bientôt que cette loi de notre esprit qui fait que nous joignons l'idée de cette qualité à celle du corps que produit la sensation, est une forme subjective, une loi ou catégorie de notre entendement ; et il est impossible d'échapper aux conséquences que Kant a tirées de ce point de vue.

Si vous me demandez maintenant d'où vient l'inhérence des couleurs, par exemple, avec les corps, tandis qu'il n'y a point entre eux et les sensations, qui ne nous sont point données comme les intuitions, d'étendue phénoménale, je vous montrerai aisément que cette inhérence, pour les intuitions seulement, est une suite nécessaire de ma manière de voir, en psychologie, et je vous prierai d'accorder à ce qui suit un nouveau degré d'attention.

Tant qu'il n'y a pas eu de véritable résistance, c'est-à-dire d'obstacle à un mouvement projeté et prédéterminé, qu'on a déjà produit ailleurs sans rencontrer d'obstacle, la seule différence qui puisse exister entre les sensations et les intuitions est la forme d'étendue ou de composition par juxtaposition continue propre aux intuitions ; en sorte que les sensations sont à cet égard des phénomènes simples, isolés, et les intuitions des phénomènes complexes, décomposables indéfiniment en intuitions partielles de plus en plus petites. Du reste, tout est égal ; les sensations provenant de mouvements excités dans différents points de l'organe nerveux sont les unes hors des autres, comme le sont les intuitions et les parties d'intuitions ; les unes et les autres sont également hors du moi, d'une extériorité phénoménale, et pour la même raison. Lorsque l'excitation vient à cesser, les intuitions

disparaissent comme les sensations. Il n'en peut de même rester que des images ; et quand ces images elles-mêmes cessent d'être présentes, il n'en reste rien du tout. Mais, quand il y a eu résistance, en donnant à ce mot le sens, plus restreint que le vôtre, dans lequel je m'en sers, tout change. La résistance, comme je la considère, ne peut avoir lieu que quand on meut à volonté une intuition dans un ensemble d'intuitions fixes. Tant qu'on n'est arrêté que dans un point, il n'y a qu'une cause, résistance inétendue, qui n'en est pas moins localisée sous ce point de l'étendue phénoménale, de l'étendue colorée, par exemple, sorte de localisation que je nomme, comme vous savez, substration. Si l'on est arrêté à d'autres points disjoints et séparés, il y a d'autres substrations de causes prohibitives encore inétendues. Mais quand parcourant l'intervalle avec l'intuition mobile de la main, par exemple, on est continûment arrêté, on a une suite continue de causes prohibitives qui empruntent leur relation de juxtaposition continue de celle des parties correspondantes de l'intuition. Cette suite de causes résistantes, que je nomme configuration, constitue la connaissance que nous avons d'un corps.

Fragment se rapportant à l'ensemble de la correspondance (1) avec L. Maine de Biran

.....

Le système primitif se compose :

1^o De sensations soit isolées, soit associées par simultanéité, comme elles le sont par les animaux. La condition nécessaire et suffisante pour qu'elles ne se confondent

(1) Ba., p. 327.

pas en une sensation unique, différente de ses deux composantes, c'est que les causes extérieures qui les excitent agissent sur des points différents de l'organe nerveux, et qu'ensuite elles n'ébranlent pas trop le système nerveux ;

2^o De l'émesthèse, des jugements primitifs qu'elle produit par son union avec d'autres phénomènes quelconques, et de la succession qui n'est qu'une chaîne de jugements primitifs ;

3^o De l'attribution primitive qui nous donne des noumènes, ou du moins un noumène ; car rien ne peut encore porter à croire qu'il y en ait un ou plusieurs. Ce noumène a par là même l'existence permanente, préexistante : sans quoi, il faudrait une autre cause permanente pour produire celle-là.

On doit distinguer cinq choses dans nos connaissances, savoir : La connaissance :

1^o Des phénomènes ;

2^o Des rapports et des relations existant entre les phénomènes ;

3^o Des noumènes ;

4^o Des relations entre les phénomènes et les noumènes qui sont toujours des relations de causalité, soit causalité vraiment active, soit de cette causalité en quelque sorte passive qu'on pourrait appeler inhérence, mais qui suppose toujours néanmoins que les corps agissent sur nos organes ;

5^o Des relations de noumènes entre eux, indépendamment de nous.

De ces cinq choses, quatre se trouvent dans le système primitif et appartiennent en entier à M. de Biran qui a connu, le premier, tout ce qu'il y a de vraiment important dans ce système, relativement aux connaissances, savoir :

1^o Le phénomène de l'émesthèse, sans lequel il n'y aurait que de simples associations fortuites possibles, sans causalité et sans durée ou succession ;

2^o La relation de causalité entre le phénomène de l'émesthèse et ceux qu'elle produit ; ces deux choses sont données dans le jugement primitif ;

3^o L'existence des noumènes permanents ;

4^o La relation de causalité entre ces noumènes et les phénomènes qui leur sont attribués ; ces deux choses sont données dans l'association primitive.

La cinquième chose, savoir les relations entre les noumènes, préexistante à la connaissance que nous en avons, est donnée pour la première fois dans le jugement objectif, impossible sans les intuitions et le déplacement observé dans un cadre fixe formé de telles intuitions. Le jugement objectif consiste à unir par juxtaposition continue des causes d'impénétrabilité, en y transportant cette sorte de relation qui constitue l'étendue, et qu'on ne peut concevoir qu'autant qu'elle a existé préalablement entre des intuitions juxtaposées et continues.

La théorie de la connaissance de ces relations entre les noumènes m'appartient, à ce qu'il me semble, entièrement, car M. de Biran n'avait pas même cru qu'une pareille connaissance fut possible, et parmi les philosophes qui l'ont admise sous le nom de connaissance des qualités premières des corps, les uns comme Locke l'ont admise sans dire pourquoi ; les autres, comme Reid, l'ont attribuée à la supposition ridicule d'une perception immédiate.

De plus, il fallait pour rendre raison de la possibilité de transporter les relations de formes, de nombre, etc... des phénomènes aux noumènes, découvrir l'origine de ces relations, en montrant qu'elle sont établies entre les

choses entre lesquelles elles existent, non point du tout par la nature de ces choses, comme le sont les rapports, mais par les divers modes d'union qui lient ces choses. Il fallait expliquer comment il en résulte que des relations peuvent être absolument indépendantes de la nature des choses entre lesquelles elles existent; reconnaître le jugement apodictique par lequel nous voyons cette indépendance, jugement fondé sur ce que, observant d'abord ces relations entre des phénomènes dont nous avons conscience et qui ne sont rien de plus que ce dont nous avons conscience, ces relations nous sont connues d'une manière adéquate. Il fallait montrer dans quelle circonstance et comment la juxtaposition continue était transportée des intuitions aux causes permanentes d'impénétrabilité, et enfin dire l'origine de la juxtaposition continue des intuitions, en la tirant de celle des points affectés dans l'organe. Il me semble que tout l'ensemble de cette théorie m'appartient entièrement, ainsi que la conclusion finale que ce n'est que parce que les relations préexistaient dans les causes nouménales des phénomènes qu'elles ont pu, d'après les lois de notre organisation, se manifester entre les phénomènes eux-mêmes.

Il me paraît donc que pour me rendre pleine justice dans le livre qu'il va publier, il suffirait que M. de Biran, après avoir exposé complètement le système primitif, ajoutât quelque chose d'équivalent à ce qui suit :

« C'est ainsi que je me suis rendu compte de la manière dont nous nous distinguons de nos sensations, dont nous les lions avec le sentiment de notre propre existence, par la relation de causalité quand nous les produisons et de simple attention quand elles viennent sans notre participation ; de la manière dont nous reconnaissons la

durée de notre Moi, la succession de nos sensations, l'existence permanente des causes étrangères et comment nous leur attribuons cette même causalité qui n'appartient d'abord pour nous, qu'à nous-mêmes.

« Il restait à savoir si nous pouvions, après avoir lié ainsi les noumènes aux phénomènes, reconnaître entre les noumènes eux-mêmes des relations de nombre, d'étendue, de forme, etc., qui y existassent avant que nous l'eussions reconnu et indépendamment de la connaissance que nous en avons. Plusieurs psychologues ont admis l'existence de ces relations qu'ils ont nommées qualités premières des corps; mais les uns, comme Locke, l'ont admise sans dire même comment une pareille connaissance était possible; les autres, comme Reid et toute l'école d'Edimbourg ont supposé que nous connaissions par une perception immédiate et l'existence même des noumènes et les relations qui existent entre eux; ce qui supposerait que nous avons en quelque sorte conscience des noumènes comme des phénomènes; ils ne seraient alors que de vrais phénomènes, et leurs relations, de simples formes de notre perceptibilité ou de notre entendement. »

Restait donc cette dernière question : « Que pouvons-nous affirmer des noumènes? Sous le point de vue de leurs relations mutuelles pouvons-nous reconnaître ces relations? Et, dans ce cas, comment pouvons-nous les reconnaître? Et quel est le degré de certitude de cette connaissance? »

Mon ami, M. Ampère, qui s'occupait depuis plusieurs années de cette question sans avoir pu se satisfaire complètement, après avoir adopté ma théorie sur les questions que j'ai traitées jusqu'ici et partant des principes dont elle se compose, a trouvé une solution de ce

dernier problème, que je regarde comme ce qu'on peut faire de mieux dans l'état actuel de la science, sur une question si difficile ; c'est ce qui m'engage à insérer ici le mémoire qu'il m'a communiqué et où il a développé ses idées sur ce sujet, dont il me paraît que personne avant lui n'avait donné une théorie satisfaisante.

De M. Ampère à M. de Biran (1)

Montauban, le 26 juillet 1816.

C'est avec un véritable chagrin, mon excellent ami, que j'ai été privé par mes occupations indispensables et de chaque instant du plaisir de vous écrire de Toulouse. Je profite d'un moment de liberté que me donne mon arrivée ici. Votre lettre de Saint-Sauveur m'a ôté l'espoir de vous voir avant votre retour à Paris. C'est une pensée bien triste, mais l'ordre dans lequel je dois voir successivement les villes de mon inspection est prescrit dès avant mon départ de Paris ; cet ordre est d'ailleurs déterminé par la position des lieux et je voyage avec un autre inspecteur auquel je ne peux pas proposer, lorsque notre voyage commence à Bordeaux pour se terminer à Paris, de passer par Limoges pour rétrograder ensuite jusqu'à Toulouse, tandis que la route naturelle de Toulouse à Paris passe par Limoges.

Une des causes qui m'ont empêché de vous écrire de Toulouse est que je me suis séparé trois jours de mon collègue qui y est resté pour préparer le travail, tandis que j'ai été à Sorèze, recueillir des documents sur l'école

(1) M., *Pensées et pages inédites*, p. 283.

qui y est établie, l'une des plus considérables du royaume. Ce petit voyage a été plein d'intérêt. Je ne vous parlerai pas de la beauté des sites de ce pays placé dans les montagnes où se trouve le partage des eaux du canal de Riquet, tout près du bassin de Saint-Ferréol, que j'ai examiné, en y allant, avec une satisfaction inexprimable. Il est dans une situation si belle de bois, de cascades, de fraîcheur. C'est un si grand monument du génie de l'homme ! J'ai vu dans l'établissement même quelque chose de plus intéressant encore : la solution justifiée par une expérience faite en grand depuis nombres d'années, du grand problème de donner à l'étude des langues anciennes toute la perfection qu'elle a dans les meilleurs lycées ou collèges, en y joignant un grand nombre d'autres connaissances, et de distribuer des études simultanées de manière qu'au lieu de se nuire, elle se prêtent un mutuel secours.

J'ai été accompagné dans cette partie de mon inspection par un des deux inspecteurs particuliers de l'Académie de Toulouse, M. de C., jeune homme en qui j'ai reconnu les qualités les plus précieuses de l'esprit et du cœur, et dont les parents ont péri la plupart à l'armée de Condé ou à celle de la Vendée, pour la cause du Roi. Comme j'ai, pendant mon Inspection, la facilité de communiquer en franchise de port avec les Académies que je suis chargé de visiter, si je peux trouver le temps de vous écrire les réflexions que j'ai faites sur la psychologie à Bordeaux et pendant la route, je lui enverrai mon paquet pour qu'il vous le remette à votre passage à Toulouse. Ce sera un bonheur pour lui de vous voir, car vous sentez bien que dans la chaise de poste qui nous a conduits à Sorèze, je lui ai beaucoup parlé de psychologie et de vos découvertes dans cette science. Le vif

intérêt qu'il y prenait faisait passer bien vite le temps de ces conversations.

Comme je ne sais pas au juste l'époque précise de votre arrivée à Toulouse, je vous prierai de l'en prévenir par un mot d'écrit lorsque vous y serez, en lui faisant demander ce petit paquet, et lui indiquant le logement que vous avez pris. Son adresse est au collège royal, que les aubergistes de cette ville appellent encore comme autrefois le lycée. Il faut que je vous quitte, mon bien cher ami. Je vous prie de présenter à Mme de Biran l'hommage de mon profond respect, de me donner des nouvelles du bien que les eaux de Saint-Sauveur feront à l'un et à l'autre. Je vous embrasse mille fois.

A. AMPÈRE.

Si vous avez le temps de m'écrire, ce que je désire bien vivement, je vous prie d'adresser la lettre à Limoges, au proviseur du collège royal. J'y serai dans dix jours jusqu'au 12 du mois d'août.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	VII
INTRODUCTION :	
I. — Lettres De Van Hulthem à Maine de Biran.	IX
II. — Lettres de Maine de Biran au Comte de Féletz.	XIV
III. — Lettres de Maine de Biran à de Gérando..	XVII
IV. — Lettres de Maine de Biran au Citoyen B***.	XXV
V. — Lettres de Cabanis à Maine de Biran	XXVIII
VI. — Correspondance de De Tracy et de Maine de Biran.....	XXXIV
VII. — Correspondance d'Ampère et de Maine de Biran.....	LVIII
CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE DE MAINE DE BIRAN :	
I. — Lettres de Van Hulthem à Maine de Biran...	1
II. — Lettres de Maine de Biran à l'abbé de Féletz.	139
III. — Lettres au Citoyen de Gérando	147
IV. — Note de Maine de Biran au Citoyen B***.....	197
V. — Lettres de Cabanis à Maine de Biran.....	209
VI. — Correspondance entre Destutt de Tracy et Maine de Biran.....	227
VII. — Correspondance d'Ampère et de Maine de Biran	367

③

1787 7





Maine de Biran, P.

Oeuvres.

B

2322

.A3

T5

v.6-7.

